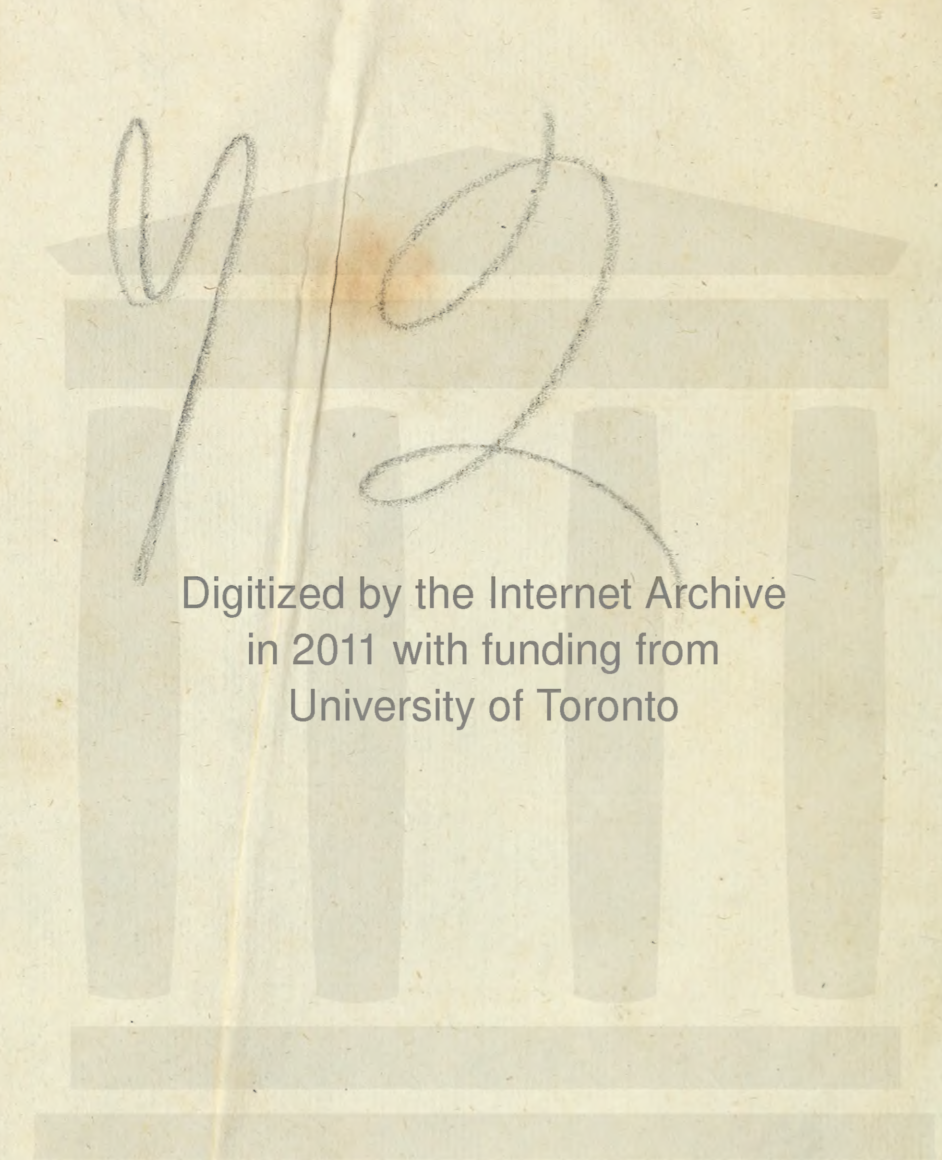








# HISTOIRE GENERALE D'ESPAGNE,

DU

## P. JEAN DE MARIANA

de la Compagnie de JESUS.

*TRADUITE EN FRANCOIS,*

AVEC DES NOTES ET DES CARTES.

*Par le P. JOSEPH-NICOLAS CHARENTON,*
*de la même Compagnie.*

TOME V. *Seconde Partie.*




A PARIS, RUE S. JACQUES,

Chez
- LE MERCIER, Pere, vis-à-vis S. Yves, à S. Ambroise.
- LOTTIN, près S. Yves, à la Verité.
- JOSSE le Fils, à la Fleur de Lys d'Or, près la rue de la Parcheminerie.
- ET BRIASSON, à la Science, près la Fontaine S. Severin.

M. DCC XXV.

*AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.*



# HISTOIRE GENERALE D'ESPAGNE.

## LIVRE VINGT-NEUVIÉME.



A mort du jeune Roi Philippe apporta un prodigieux changement dans les affaires ; mais celui qui se fit dans les esprits, fut encore plus étonnant : tout changea de face ; jamais la Castille n'éprouva une plus terrible secousse, & ne parut plus près de sa ruine ; triste & malheureux sort de toutes les choses d'ici-bas ! Qu'aveugle & insensé est celui qui ose se flater d'un bonheur constant sur la terre ? La prosperité la plus brillante n'est qu'un roseau fragile, sur lequel on ne sçauroit s'appuyer, ou plûtôt qu'une legere fumée que le moindre vent dissipe. Qui auroit pû croire ou même s'imaginer qu'une Monarchie élevée sur des fondemens si solides, affermie par une si longue suite de siecles, environnée & défendue, pour ainsi dire, par tant de remparts, maintenue dans une si longue & si profonde paix, gouvernée avec tant d'équité, qui par mille endroits l'emportoit sur toutes les autres Monarchies du monde, & paroissoit à l'épreuve des plus terribles orages ; qui auroit pû, dis-je, seulement penser qu'en un instant elle fût à la veille de tomber

An de N. S. 1506.

I.

Changement en Castille par la mort de Philippe.

An de N. S. 1506.

dans un chaos confus, ou de devenir la proye d'une domination tyrannique, si la divine Providence qui préside au Gouvernement des Etats, n'eût détourné un si funeste coup ; preuve trop évidente encore une fois & de l'inconstance de toutes les choses humaines & de notre propre foiblesse. Souvent un moment nous enleve ce que nous n'avons amassé pendant plusieurs années qu'à force de soins, de fatigues, de travaux ; plus le Vaisseau est grand & fort, plus il est en danger d'aller se briser contre un écueil, ou d'être englouti par les flots, s'il manque de gouvernail ou d'un habile Pilote pour le conduire : c'est l'état où se trouvoit alors la Castille.

Division parmi les Grands.

Les Grands ne s'accordoient pas ensemble, & la plûpart étoient mécontens du Gouvernement ; le bien de l'Etat ne faisoit qu'une legere impression sur eux ; chacun préferoit ses interêts particuliers à ceux du public ; mais peut-on satisfaire une passion démesurée ? Comment assouvir la cupidité insatiable d'un si grand nombre de prétendans.

Les Flamands maîtres des Charges.

Presque tous les Gouvernemens & les principaux Emplois du Royaume se trouvoient entre les mains des Flamands ; le feu Roi n'avoit pas crû pouvoir moins faire pour recompenser leurs services & pour reconnoître le zele avec lequel ils avoient abandonné leur patrie afin de le suivre. Ceux-ci n'étoient occupez qu'à chercher toutes les voyes imaginables d'amasser de l'argent, sans se mettre en peine des plaintes du public ; funestes suites d'un Gouvernement foible ! Il devient toûjours dur faute d'une Puissance superieure qui sçache contenir dans le respect ceux qui voudroient s'ériger en tyrans. Comme les Flamands n'avoient pas en vûe de s'établir en Espagne, ils ne pensoient qu'à profiter de la foiblesse du nouveau Regne & de la facilité du jeune Roi pour s'enrichir plus aisément & plus promptement ; ils vendoient les Charges & les Emplois, & ils n'accordoient leur faveur & leur protection qu'à ceux qui l'achetoient par de grosses sommes ; ils mettoient tout à profit & s'embarrassoient peu de menager leur réputation, pourvû qu'ils tirassent de l'argent ; la complaisance du Prince ne servoit qu'à réveiller l'avidité des Ministres & des Favoris ; ils ne craignoient rien d'un jeune Monarque bon & credule ; & comme s'ils avoient eu un pressentiment secret que son Regne ne seroit pas long, chacun d'eux se hâtoit de s'enrichir.

An de N. S. 1506.

II.

Diviſion parmi le peuple.

Les peuples indignez d'un déſordre auquel ils n'étoient point accoûtumez, ſouhaitoient de voir au plûtôt la fin de tant de miſeres: comme ils gemiſſoient ſous l'oppreſſion, ennuyez de ſouffrir, ils commençoient à ſe diviſer en factions; & à l'exemple des Grands, ils ſe liguoient pour rétablir la Nation dans ſes droits; le Gouvernement preſent faiſoit regretter le paſſé; on ſe repentoit de la retraite du Roi Catholique; preſque tous ſoupiroient après ſon retour; quelques-uns ſe plaignoient que Sa Majeſté les avoit abandonnez avec trop de précipitation & de dureté; mais ils devoient bien plûtôt ſe condamner eux-mêmes de l'avoir ſi lâchement ſacrifié à l'ambition des Etrangers & des Favoris de ſon Gendre, & de l'avoir mis dans la neceſſité de ſortir d'un Royaume qu'il avoit gouverné avec tant d'équité, & élevé par ſa valeur & ſa prudence au comble de la gloire: la preſence du feu Roi tout jeune qu'il étoit, avoit ſuſpendu pendant ſa vie l'effet de ces mécontentemens & de ces murmures ſecrets. Les Caſtillans n'avoient droit de ſe plaindre que d'eux-mêmes & de la faute irréparable qu'ils avoient faite en abandonnant le Gouvernement de l'Etat à des gens qui n'en étoient pas dignes pendant qu'ils en dépouilloient par la derniere des injuſtices celui à qui ils avoient plus d'obligation, qu'à leur propre pere, qui par l'étendue de ſes lumieres & ſon experience avoit ſçû maintenir tant d'années l'Etat dans la paix & dans l'abondance, & qui l'avoit ſi conſiderablement étendu par les nouveaux Royaumes qu'il avoit conquis & réunis à la Couronne de Caſtille.

Murmure & mécontentement des Grands.

Les Grands s'étoient contentez de ſouffrir en ſilence & de ſe plaindre en ſecret pendant la vie du Roi Philippe; mais dès que ce Prince fut décedé, les reſſentimens commencerent à éclater; les mécontens que la vûe du Souverain avoit retenus dans le devoir, ne garderent plus de meſures, quand il ne ſe trouva plus perſonne qui pût s'oppoſer à leurs deſſeins ambitieux, & remedier efficacement aux maux qui menaçoient l'Etat: on ne vit plus que troubles, que factions.

La Reine hors d'état de gouverner.

La Reine qui étoit intereſſée plus que perſonne à la conſervation de la Caſtille dont elle étoit legitime Souveraine, étoit devenue par ſon infirmité incapable de la gouverner & de tenir le timon des affaires; le Prince Charles d'Autriche ſon fils étoit encore enfant, & ayant été élevé hors d'Eſpagne, il n'étoit fait ni aux mœurs ni au genie de la Nation. Si on le ſubſti-

An de N. S. 1506. tuoit à la place de la Reine sa mere comme son bas âge ne lui permettoit pas encore de regner par lui-même, on ne pouvoit se dispenser de lui donner un Tuteur, & il y avoit à craindre que la tutele du jeune Prince & la Regence du Royaume ne tombassent entre des mains étrangeres au préjudice de l'Etat & à la ruine entiere des peuples.

Maximilien & Ferdinand en parallele pour la Regence.

Le jeune Prince Charles avoit deux ayeuls : l'Empereur Maximilien son ayeul paternel étoit fort éloigné ; si on lui déferoit la Regence, il étoit à craindre qu'il ne se déchargeât du soin des principales affaires sur des Allemands qui n'auroient nulle connoissance des Coûtumes des Loix & des Usages de la Nation Espagnole ; ce qui acheveroit de révolter les esprits ; l'épreuve étoit trop dangereuse ; il ne restoit donc plus que le Roi Catholique sur qui l'on pût jetter les yeux ; tout le monde connoissoit sa sagesse, sa valeur, son experience, son habileté ; ses plus grands ennemis & ceux même qui avoient le plus d'interêt à s'opposer à son retour, étoient contraints d'avouer que nul n'étoit plus capable que lui de prendre l'administration des affaires, sur tout dans la conjoncture presente ; mais il se trouvoit alors éloigné d'Espagne, & très-indigné de la maniere honteuse dont on l'avoit traité en Castille. Ceux qui l'avoient lâchement abandonné, & à qui la conscience reprochoit sa sortie, apprehendoient son retour : ils craignoient que si ce Prince reprenoit en main l'autorité, il ne se ressentît des outrages qu'on lui avoit faits, & ne trouvât moyen de s'en venger ; c'étoit-là l'unique raison qui empêchoit que tous d'un commun accord ne rappellassent Ferdinand : comme tous n'avoient ni les mêmes vûes ni les mêmes interêts, l'on ne déterminoit rien.

III.
Diverses factions à la Cour.

La veille de la mort du Roi Philippe, lorsque les Medecins eurent désesperé de sa guérison, il y eut de grandes brigues à la Cour ; les esprits commençoient à s'échauffer, & il y avoit sujet de craindre qu'on n'en vint à un éclat qui aboutiroit enfin à une guerre civile, si l'on ne se mettoit en devoir d'y apporter un prompt remede.

Les Chefs des deux partis s'assemblent chez l'Archevêque de Tolede.

Ce fut pour prévenir le mal, que le Connétable, l'Amirante, & le Duc de l'Infantado se declarerent aussitôt pour le Roi Catholique ; ils s'assemblerent dans le Palais de l'Archevêque de Tolede avec le Duc de Najare & le Marquis de Villena Chefs du parti contraire pour concerter les mesures qu'on

devoit prendre; on convint de part & d'autre que les deux partis chacun de son côté nommeroient trois arbitres pour regler les differends de concert avec l'Archevêque de Tolede, & que tous également seroient obligez de se soûmettre à la décision des arbitres: ils convinrent ensemble le premier d'Octobre d'un accommodement qui dureroit jusqu'à la fin du mois de Decembre de la même année, & les Seigneurs jurerent solemnellement qu'ils l'observeroient de bonne foi: voici quels furent les articles. 1°. Qu'on ne feroit de part & d'autre aucunes levées de gens de guerre. 2°. Que les places, Forteresses, Châteaux des uns & des autres seroient en sûreté aussi-bien que leurs personnes, & que nul ne feroit aucun dommage sur les terres du parti contraire. 3°. Que nul ne se rendroit maître de la personne de la Reine, qui étoit à Burgos, ni de celle du jeune Prince Ferdinand, qu'on élevoit alors à Simancas; que si quelqu'un contrevenoit à aucun de ces articles, tous les autres se declareroient contre lui.

An de N. S. 1506.

Articles de l'accommodement entre les Grands.

Pero Nugnez de Guzman, Grand-Clavere de Calatrava, Gouverneur du jeune Ferdinand, n'étoit pas seulement chargé de son éducation, mais encore de la garde de sa personne, dans la crainte que les Grands ne formassent quelque entreprise; pour se saisir du Prince, il eut recours au Président & aux Auditeurs de Vailladolid, implora leur protection, & les avertit de l'embarras où il étoit: car quelque tems même avant la mort du Roi, D. Diegue de Guevarra & Philippe Ala avoient tenté de tirer le Prince des mains de son Gouverneur. Pour s'autoriser dans leur entreprise, ils montroient des lettres du Roi qu'on crut supposées & contrefaites: le Président & les Auditeurs touchez des justes craintes de Guzman, se rendirent à Simancas qui n'étoit pas éloigné, amenerent à Vailladolid le jeune Prince, lui donnerent une bonne garde, & le placerent dans le College de saint Gregoire bâti avec une magnificence Royale par Alphonse de Burgos Evêque de Palence & fondé pour les Religieux de l'Ordre de saint Dominique, dont l'Evêque avoit été lui-même: cette sage précaution renversa bien des projets, & pourvut à la sûreté & à la tranquillité publique.

On amene le Prince Ferdinand à Vailladolid.

IV.

Le Roi Catholique aborda enfin au port de Genes le jour même que l'union entre les Grands fut signée à Burgos aux

Ferdinand arrive à Genes.

An de N. S. 1506. conditions ci-dessus rapportées. La navigation avoit été longue à cause des vents contraires, & Sa Majesté fut obligée de relâcher à Palamos, à Toulon, à Porto-Veneré & dans quelques autres Ports de France, d'où ensuite il passa à la vûe de Savone, & arriva à Genes; mais avant que Ferdinand y fût arrivé, le grand Consalve étoit venu au-devant de lui avec les Galeres de Naples qu'il lui avoit amenées; le Roi le reçut avec une extrême bonté, & lui témoigna dès la premiere entrevûe la joye qu'elle avoit de se détromper par elle-même des injustes soupçons que des gens envieux de sa gloire s'étoient efforcez de lui inspirer de sa fidelité; qu'elle commençoit à reconnoître l'imposture & la malignité de ses ennemis. Ferdinand ne pouvoit se lasser de faire en public & en particulier l'éloge de ce grand homme, & de lui donner dans toutes les rencontres à la vûe de toute la Cour mille marques d'estime & de distinction: il ne faut pas souffrir, disoit-il, que la réputation d'un si grand homme demeure flétrie, & que la calomnie lui ravisse les justes louanges que ses rares vertus lui ont meritées. Les Italiens les plus rafinez n'avoient jamais pû se persuader qu'un homme aussi sage & aussi habile que Gonsalve, eût pû refuser avec tant de fermeté & de résolution les partis les plus avantageux, pour aller se livrer lui-même entre les mains & au pouvoir d'un Roi fin & adroit, qui n'étoit ni trop sensible au merite & aux services de ses plus fideles sujets, ni liberal à les recompenser.

Ferdinand ne veut point entrer dans Genes.

Ferdinand ne voulut pas entrer dans Genes pour voir cette superbe Ville, ni même mettre pied à terre, quelques prieres que les habitans lui fissent & en public & en particulier, pour l'engager à leur faire cet honneur & à venir se reposer dans le Palais somptueux qu'ils lui avoient préparé; ils ne laisserent pas de lui envoyer toutes sortes de rafraîchissemens & des presens magnifiques; lorsque les principaux Senateurs vinrent saluer le Roi Catholique dans son Vaisseau, il les avertit de contenir dans le devoir leurs Compatriotes, qui lassez, disoit-on, de la domination Françoise, pensoient à changer de Maître, & se disposoient à prendre les armes pour secouer un joug qui leur paroissoit trop dur; il ajoûta que s'ils osoient se révolter contre leur Souverain, il ne pourroit se dispenser de secourir de toutes ses forces le Roi de France son Allié, pour ranger à la raison les Rebelles: cette menace eut son effet, &

malgré la haine que les Genois avoient conçûe depuis long-tems contre la Nation Françoise, ils se contenterent de la conserver dans le cœur sans oser la faire éclater à la vûe de la Flotte Espagnole qu'ils redoutoient; mais peu après leur aversion comme un torrent furieux se déborda, & ils prirent les armes avec tant de fureur & d'acharnement que le Roi de France fut contraint de repasser une seconde fois en Italie pour les réduire. An de N. S. 1506.

V. Ferdinand apprend la mort de Philippe.

Ferdinand sortit du Port de Genes pour continuer son voïage; mais comme les vents étoient toûjours contraires, il fut contraint de relâcher à Porto-fine où il demeura quelque tems, & où il reçut le cinq du mois d'Octobre la nouvelle de la mort du Roi Philippe son Gendre, que l'Archevêque de Tolede lui manda; il reçut en même-tems des lettres de tous les Seigneurs qui étoient demeurez attachez à ses interêts, qui le conjuroient tous avec les dernieres instances de vouloir bien oublier les sujets de chagrin qu'on lui avoit donnez, & de retourner incessamment en Castille; ils l'assuroient qu'il y trouveroit tout tranquille, & des sujets aussi fideles & aussi zelez pour ses interêts, que dans son Royaume d'Arragon; qu'il ne pouvoit trop se hâter pendant que les affaires se trouvoient dans une heureuse situation; qu'il y avoit à craindre qu'en differant son retour en Espagne, il ne se formât de nouvelles brigues, que les anciennes factions ne se réveillassent; que Sa Majesté se repentiroit peut-être alors, mais trop tard de n'avoir pas suivi le conseil de ses plus fideles serviteurs: Alvare Osorio qui étoit auprès de lui en qualité d'Ambassadeur du Roi Philippe, lui fit les mêmes instances.

Ferdinand continue son voyage.

Mais Ferdinand sans se laisser ébranler par les lettres & par les prieres de l'Archevêque de Tolede, d'Osorio, & des autres Seigneurs, continua son voyage avec la même tranquillité, que s'il n'étoit rien arrivé de nouveau. Ce Prince habile convenoit de tout ce que ses amis lui mandoient; il connoissoit mieux que personne le danger où se trouvoit la Castille par la mort du Roi Philippe, & il ne doutoit pas que les peuples ne souhaitassent son retour avec impatience, qui ne pouvoit être qu'avantageux à l'Etat; il se contenta avant que de remettre à la voile, d'écrire aux Evêques, aux Seigneurs & aux principales Villes pour leur marquer combien la mort du Roi son Gendre lui avoit été sensible; & il les pria en même-tems de

An de N. S. 1506 ſe ſouvenir de la fidelité que la Nation avoit de tout tems inviolablement gardée envers ſes Souverains, & d'obéir toûjours avec le même zele à la Reine ſa fille leur Souveraine, comme ils y étoient obligez, qu'il ne les abandonneroit jamais; & qu'auſſitôt qu'il auroit reglé les affaires de Naples, il ne manqueroit pas de retourner ſur ſes pas, & de reprendre en diligence la route de Caſtille, dans la diſpoſition de reconnoître & de recompenſer les ſervices de tous ſes amis, comme il y étoit obligé.

VI. Il arrive à Gaïette.

Le Roi Catholique partit de Portofine; & quoique le tems ne fût pas fort favorable, il arriva aſſez heureuſement avec ſa flotte au Port de Gayette; il demeura quelques jours à Pouzol juſqu'à ce que les Napolitains, qui n'avoient pû ſe perſuader qu'il dût venir à Naples, ſur tout depuis qu'il eut appris la nouvelle de la mort du Roi ſon Gendre, euſſent préparé toutes choſes pour le recevoir; jamais appareil pour l'entrée d'un Prince ne fut plus magnifique: comme il fallut du tems pour tout diſpoſer, Sa Majeſté fut obligée de demeurer à Pouzzol, d'où il paſſa au Château de l'Oeuf environné de la mer de tous côtez: ce fut là qu'on la vint prendre pour faire ſon entrée publique dans la Capitale d'un Royaume que la valeur & l'habileté du grand Gonſalve venoit de conquerir.

Ceremonie de l'entrevûe de Ferdinand à Naples.

Dès que les préparatifs furent achevez, il ſortit du Port de Naples vingt Galeres qui s'avancerent juſqu'au Château de l'Oeuf; c'étoit quelque choſe de majeſtueux & d'agréable en même-tems de voir le bel ordre de ces Galeres toutes ornées de magnifiques pavois, leurs pavillons, leurs flammes de toutes couleurs, leurs banderolles déployées au haut des mats & aux bouts des vergues voltigeans au gré des vents Ces Galeres en arrivant à la pointe du Château de l'Oeuf, ſe rangerent en demi cercle pour recevoir leurs Majeſtez qui monterent dans la Capitane, après quoi elles reprirent leur rang pour retourner; ce fut alors que le ſalut commença par une décharge generale de toute l'Artillerie des Châteaux, & enſuite de tous les Navires qui ſe trouverent dans le Port, & que les Officiers avoient eu ſoin de parer de tous leurs ornemens. On ne ſe voyoit & l'on ne s'entendoit preſque pas, tant étoit horrible le fracas des canons & la fumée épaiſſe qui comme un nuage ſombre & noir ſembla éclipſer pour un tems la lumiere du jour.

A peine

A peine la salve fut-elle finie & la fumée dissipée, que les Galeres continuerent leur marche dans le même ordre, & arriverent au Mole, où l'on avoit eu soin de dresser un large pont de bois avec un plancher solide terminé par un superbe arc de triomphe qu'on avoit élevé à l'extremité du pont; leurs Majestez descendirent à la tête de ce Pont, où elles furent reçûes par le grand Gonsalve & toute la Noblesse Napolitaine. Rien n'étoit plus brillant que ce Cortége, ni plus riche que les habits des Seigneurs: l'or & les pierreries y éclatoient de toutes parts: le nombre de leurs domestiques & la magnificence de leurs livrées répondoient au reste; on avoit quitté le deuil de la mort du Roi Philippe pour prendre des habits plus conformes à la fête: hommes, femmes, enfans, tout sortit en foule de la Ville, & courut avec empressement au-devant de leurs nouveaux Souverains. An de N. S. 1506.

Le Roi étoit alors en habit de velours cramoisi, & la Reine avoit un magnifique manteau de brocard d'or tout relevé en broderie avec une coëffure encore plus superbe semée de perles & enrichie des plus belles pierreries de la Couronne. Le grand Gonsalve fit en cette occasion la fonction de Chevalier d'honneur, & donna la main à la Reine à la descente de la Galere, & conduisit Sa Majesté tout le long du Pont jusqu'à l'arc de triomphe, où le Roi après avoir confirmé avec serment suivant la Coûtume les privileges, droits & libertez de la Ville & du Royaume, monta sur un beau cheval blanc superbement enharnaché, & la Reine sur une haquenée de la même couleur. Leurs Majestez Catholiques marcherent dans cet équipage sous un riche dais porté par les principaux habitans de Naples: Fabrice Colonne marchoit le premier, & portoit devant leurs Majestez l'étendart Royal déployé, que le Roi lui-même lui avoit donné de sa main, en le nommant son *Afrez Mayor*: il étoit à l'ordinaire accompagné des Rois d'Armes; le grand Gonsalve suivoit après habillé d'une belle étofe de soye cramoisi doublée d'un riche brocard d'or; il avoit à sa droite Prosper Colonne; l'un & l'autre étoient suivis des principaux Seigneurs du Royaume & de tous les Ambassadeurs que les Princes alliez de Ferdinand entretenoient auprès de sa personne. Les uns & les autres marchoient dans un très-bel ordre; mais ce qui rendoit la fête complete & mettoit le comble à la joye publique, étoit de voir à la suite de leurs Majestez un

An de N. S. 1506. grand nombre de Seigneurs qui avoient été faits prisonniers dans la derniere guerre, & que le Roi en entrant dans son nouveau Royaume pour en prendre solemnellement possession, avoit remis en liberté : ces Seigneurs sortis des horreurs de leur prison, marquoient par la joye peinte sur leur visage, l'esperance qu'ils avoient de se voir bientôt rétablis dans leurs Charges & dans leurs biens ; enfin la marche étoit fermée par les Cardinaux de Borgia & de Sorrento qui suivoient immediatement le Dais.

Ce fut dans cet ordre pompeux que leurs Majestez Catholiques firent leur entrée publique dans la Capitale du Royaume, & traverserent les principales rues ; on avoit eu soin de dresser dans les places publiques de superbes arcs de triomphe avec des Inscriptions ingenieuses à l'honneur des nouveaux Souverains ; toutes les fenêtres & tous les balcons des Palais que l'on voit à Naples en grand nombre, étoient remplis de Seigneurs & de Dames richement parées qui étoient accourues en foule de tous les endroits du Royaume pour assister à cet auguste spectacle ; l'on avoit placé d'espace en espace des Chœurs de Musique qui faisoient un concert merveilleux, & chantoient les louanges de Ferdinand, où celles du grand Gonsalve se trouvoient mêlées ; enfin jamais joye ne parut plus universelle & plus sincere.

On arriva ainsi dans l'Eglise Cathedrale où tout le Clergé Seculier & Regulier reçut à la premiere porte leurs Majestez Catholiques, & l'on entonna le *Te Deum* en actions de graces du retour de la paix après une guerre si longue & si opiniâtre. Après que les prieres furent achevées, on se rendit au Château neuf dans le même ordre : les deux Reines Douairieres de Naples la mere & la fille, & la Reine d'Hongrie qui attendoient leurs Majestez Catholiques, sortirent au-devant d'elles pour les recevoir.

Le lendemain le Roi accompagné d'un grand nombre de Seigneurs & d'une brillante Noblesse, alla se promener à cheval par toute la Ville, après quoi il vint descendre au Palais du grand Gonsalve, où celui-ci avoit eu soin de préparer une fête également magnifique & galante. Sa Majesté fut bien-aise de faire cet honneur au grand Capitaine, & de marquer à toute la terre qu'il ne conservoit plus rien des injustes soupçons & des impressions désavantageuses qu'on avoit tâché de lui

inſpirer contre la fidelité d'un homme auquel il étoit redevable de cette Couronne.

An de N. S. 1506.

Ferdinand eſt reconnu & proclamé Roi de Naples.

On commença auſſitôt à parler d'affaires & à mettre ſur le tapis le rétabliſſement des Seigneurs proſcrits ou priſonniers, comme il avoit été ſtipulé par un des principaux articles du Traité conclu entre leurs Majeſtez Très-Chrétienne & Catholique : comme on devoit regler ce qui concernoit la tranquillité du Royaume, on convoqua les Etats Generaux où tous les Ordres furent invitez par des lettres circulaires qu'on envoya par tout ; l'on reconnut dans cette auguſte Aſſemblée, & l'on proclama Rois de Naples Ferdinand, la Reine Jeanne ſa fille & leurs ſucceſſeurs, & en cette qualité on leur prêta le ſerment ordinaire de fidelité. Tout le monde fut ſurpris que dans cette Ceremonie on ne fît nulle mention de la Reine Germaine, ce qui ſembloit une contravention manifeſte au dernier Traité conclu avec la France ; on tâcha de juſtifier cette conduite ſur l'indiſpoſition de la Reine qui avoit déja été reconnue à Vailladolid & proclamée Reine de Naples. Le prétexte étoit ſpécieux ; mais tous ne l'approuvoient pas.

VII.

Les brouilleries augmentent en Caſtille.

Les affaires cependant n'étoient pas tranquilles en Caſtille ; chacun plus attentif à ſes interêts particuliers qu'au bien de l'Etat, ne ſongeoit qu'à prendre des meſures pour profiter de la confuſion où ſe trouvoit le Royaume ; & quoiqu'on n'eût pas encore pris les armes, tout étoit dans l'agitation ; on ne doit pas être ſurpris que le Royaume n'ayant plus de Chef, comme il n'y avoit plus d'autorité capable de réunir les membres de l'Etat, ou de les contenir dans le devoir, leurs diviſions éclataſſent. La Reine ne pouvoit ni ne vouloit ſe charger du Gouvernement ; on mépriſoit les ordres du Conſeil Royal ; nul ne vouloit ſe ſoûmettre, & tout étoit dans le déſordre.

Le Conſeil Royal convoque les Etats.

Quelques-uns étoient d'avis que l'on convoquât les Etats Generaux du Royaume pour y choiſir des Regens qui priſſent ſoin des affaires ; l'Archevêque de Tolede, le Connétable & l'Amirante étoient de ce ſentiment ; le Duc d'Albe s'y oppoſa, ſoit qu'il ne pût ſe réſoudre d'approuver un conſeil qu'il n'avoit pas lui-même donné le premier, ſoit qu'il fût perſuadé qu'il n'appartenoit qu'au Roi de convoquer les Etats, & que ce droit étoit uniquement attaché à ſa Couronne. Le Duc vouloit qu'on n'innovât rien pendant l'interregne ; on propoſa de prendre un milieu ; & pour autoriſer cette convocation, ſous

An de N. S. 1506. l'ombre au moins de l'autorité Royale, on s'adressa à la Reine; mais quelque artifice qu'on employât, on ne put jamais l'engager à signer les convocatoires que le Conseil avoit ordonnées pour assembler les Etats; cette tentative n'ayant pas réussi, on prit attestation de ce refus de la Reine, & on résolut que le Conseil Royal de son autorité propre convoqueroit les Etats à Burgos après avoir néanmoins verifié par des témoignages publics l'infirmité & l'incapacité de la Reine, afin qu'on n'accusât point le Conseil d'un attentat contre l'Autorité & la Majesté Royale. Dans la confusion extrême où se trouvoient les affaires, il n'y eut qu'un très-petit nombre de Députez qui obéïrent aux convocatoires du Conseil Royal, & qui se rendirent à Burgos; ainsi on ne conclut rien.

Diversité de sentimens pour la Regence.

Jamais on ne vit plus de mouvemens & plus d'avis differens: comme chacun avoit ses interêts, chacun avoit son parti, & les peuples craignoient avec raison de se voir replongez dans un nouveau labyrinthe dont ils étoient encore à peine sortis. Les Grands ne pouvoient s'accorder ensemble; la plûpart cependant étoient d'avis que l'on déferât la Regence à S. M. C. l'Archevêque de Tolede, le Connétable, l'Amirante, les Ducs d'Albuquerque & de Béjar appuyoient ce sentiment; ceux-ci même ne convenoient pas encore entre eux; quelques-uns vouloient qu'on ne déferât la Regence à Ferdinand, que lorsqu'il seroit de retour en Espagne, & à condition qu'il demeureroit dans la Castille; les autres soutenoient que son éloignement n'étoit pas une raison suffisante pour ne la lui pas accorder; ainsi pensoit l'Archevêque de Tolede, ce qui le fit soupçonner de vouloir s'attirer par ce moyen la principale autorité, & le bruit courut alors qu'il demanda qu'on lui accordât les mêmes pouvoirs qu'il avoit eûs, lorsque Ferdinand l'envoya pour terminer les differends que Sa Majesté avoit avec le Roi Philippe son Gendre. Je ne voudrois pas décider si ce bruit étoit bien ou mal fondé: on invente bien des choses dans des tems de trouble, & l'on ne se donne que trop de liberté de parler selon son caprice des Grands & de ceux qui sont à la tête des affaires; on assure même que l'Archevêque s'adressa plus d'une fois à la Reine pour obtenir les pouvoirs.

VIII.

On propose Maximilien pour Tuteur de Charles.

Le Duc de Najare, D. Alphonse Tellez frere du Marquis de Villena & D. Juan Manuel jugeoient que la Reine étant par son infirmité devenue incapable d'affaires, on devoit la regarder

comme morte civilement ; qu'ainſi ſans avoir égard à ſon conſentement, on pouvoit & l'on devoit convoquer les Etats du Royaume ; le Prince D. Charles ſon fils devant ſucceder à ſa mere, toute l'autorité Royale retomboit neceſſairement ſur la perſonne de ce jeune Prince ; mais ſur cet article l'avis de ces Seigneurs ſe trouvoit partagé : le Duc prétendoit que l'on fît venir le jeune Prince en Eſpagne, & que les Etats du Royaume choiſiroient des Tuteurs pour gouverner l'Etat en ſon nom : D. Alphonſe ſoûtenoit que la Regence & la tutelle du jeune Prince appartenoit de droit à l'Empereur en qualité de ſon Ayeul paternel que toutes les loix declaroient Tuteur au défaut du pere & de la mere. Ce ſentiment étoit plus appuyé & plaiſoit davantage que celui du Duc : l'Empereur lui-même ſouhaitoit avec ardeur d'avoir l'adminiſtration de la Caſtille, juſques-là qu'il avoit écrit à ſes Partiſans pour les aſſurer qu'il abandonneroit toutes les affaires d'Allemagne pour ſe rendre inceſſamment en Eſpagne. An de N. S. 1506.

D'autres Seigneurs vouloient que l'on appellât le Roi de Portugal pour prendre l'adminiſtration de la Caſtille, que l'on mariât l'Infante Iſabelle ſa fille avec le Prince D. Ferdinand ſecond fils du feu Roi Philippe, & qu'on les reconnût l'un & l'autre pour Roi & Reine de Caſtille ; mais de quel droit, par quelle autorité ôter le Royaume au Prince Charles qui étoit l'aîné, pour le transferer à ſon cadet : voilà où précipite les eſprits une paſſion aveugle & la crainte d'une domination étrangere qu'on venoit d'éprouver, & dont la memoire étoit encore récente.

On propoſe le Roi de Portugal pour Tuteur.

Quelques-uns avec encore moins de fondement étoient d'avis qu'on eût recours au Roi de Navarre en mariant le Prince de Viane ſon fils avec la fille du Roi Philippe, comme on l'avoit déja propoſé, & qu'ils fuſſent reconnus Rois de Caſtille ; mais une entrepriſe ſi bizarre ne pouvoit être colorée d'aucun prétexte.

Et même le Roi de Navarre.

On ne croyoit pas l'Archevêque de Tolede exempt d'ambition ; on l'accuſoit d'aſpirer au Chapeau de Cardinal & de vouloir un Evêché pour le P. François Ruiz ſon Compagnon. Le Duc de l'Infantado briguoit l'Evêché de Palence pour un de ſes enfans ; le Duc d'Albuquerque vouloit que l'on rendît le Gouvernement du Château de Segovie au Marquis de Moya ſon ami : le Duc de Najare ne voyoit qu'avec chagrin les liai-

Jalouſie entre les Grands.

An de N. S. 1506. ſons étroites que le Connétable avoit avec le Roi Catholique & la confiance que Sa Majeſté avoit en lui ; & le Marquis de Villena de ſon côté prévoyoit qu'au retour de Ferdinand, le Duc d'Albe auroit la principale autorité & la meilleure part dans la direction des affaires, c'étoit pour lui un ſujet d'inquietude & de dépit : à la Cour on trouve toûjours des Concurrens ; on eſt ſouvent moins aigri de ſa diſgrace, que de la faveur & de l'élevation de ſon Rival. Le Comte de Benaventé vouloit qu'on lui confirmât le droit que le feu Roi Philippe lui avoit autrefois accordé ſur les Foires de Villalon qui lui appartenoit, quoique ce fût au préjudice de la Ville de Medina-del-Campo : d'autres avoient leurs prétentions ; enfin chacun paroiſſoit diſpoſé à tourner du côté où il trouveroit des eſperances plus certaines, ſans ſe mettre en peine du bien de l'Etat.

IX. On exclue de la Regence tous les Etrangers.

L'Archevêque de Tolede & les ſix Députez qui avoient été choiſis avec lui pour terminer les differends, voulant prévenir ces inconveniens, trouverent à propos d'obliger les Seigneurs par un nouveau ſerment à ne point déferer la Regence à aucun Prince Etranger, & à ne faire aucun Traité juſqu'à ce que les Etats Generaux du Royaume euſſent été convoquez, & euſſent reglé eux-mêmes le parti qu'on devoit prendre.

Le Roi Catholique écrit aux Grands.

Le Roi Catholique de ſon côté qui étoit toûjours à Naples, étant informé du danger où il étoit de ſe voir fruſtré de l'adminiſtration du Royaume, écrivit des lettres très-obligeantes à la plûpart des Grands : ce Prince habile qui n'épargnoit rien pour les attacher à ſes interêts, leur promettoit de leur accorder tout ce qu'ils pourroient raiſonnablement exiger de lui ; il promit en particulier au Marquis de Villena de lui ceder Villena & Almanſa, & au Duc de Najare de lui abandonner toutes les douanes qu'on avoit coûtume de lever dans la Juriſdiction de Najare.

La diviſion des Grands autoriſe les deſordres.

Mais quelque précaution que l'on prenne, il y a de certains maux inévitables, ſoit par une diſpoſition ſecrete & immuable de la divine Providence, ſoit enfin qu'il ſoit difficile de guerir & de calmer des eſprits agitez par quelque paſſion violente ; la diviſion qui regnoit parmi les Grands, étoit cauſe de bien des déſordres ; la licence alloit juſqu'à l'excès, parce qu'il n'y avoit perſonne qui osât ou qui pût les réprimer & les punir.

Dans le tems que l'on faiſoit à Naples les préparatifs pour

l'entrée publique de Sa Majesté Catholique, le Duc de Valentinois qui étoit toûjours prisonnier dans le Château de la Motte de Medina, se sauva la nuit à la faveur d'une côrde qu'on lui avoit secretement envoyée : ses Gardes entendirent bien le bruit que le Duc faisoit en se sauvant ; mais ils n'oserent ou ne purent l'en empêcher. Dès que le Duc de Valentinois fut hors de sa prison, il se retira dans les terres du Comte de Benavente qui lui avoit aidé à se sauver, & de là il s'enfuit en Navarre : cette avanture pouvoit avoir des suites très-fâcheuses pour les affaires d'Italie qui n'étoient pas encore assez affermies, & où cet esprit artificieux avoit encore un grand nombre d'amis & de créatures.

An de N. S. 1506.

X. Le Duc de Valentinois se sauve & s'enfuit en Navarre.

D. Juan de Guzman Duc de Medina-Sidonia voulant profiter des troubles qui regnoient en Castille, crut que l'absence de Ferdinand étoit une conjoncture favorable pour rentrer en possession de la Ville de Gibraltar située sur le Détroit qui avoit été autrefois cedée à son pere par le feu Roi D. Henri, & qu'il prétendoit lui avoir été injustement enlevée par leurs Majestez Catholiques ; c'est pourquoi il envoya D. Henri son fils avec des troupes pour se saisir de cette importante place, dans l'esperance que l'absence de Ferdinand lui faciliteroit les moyens de pouvoir s'en emparer impunément. Cependant d'un côté l'Alcayde qui commandoit dans la place pour Garcilasso ; de l'autre le Comte de Tendilla qui étoit à Grenade, & les autres Villes d'Andalousie averties du danger où étoient les habitans, envoyerent à leur secours, & forcerent le fils du Duc à lever le Siege & à se retirer. L'Archevêque de Seville écrivit au Duc pour lui representer qu'il seroit plus glorieux pour lui & même plus sûr de maintenir ses prétentions par les voyes de la justice, que par celles de fait ; que les entreprises violentes sont souvent funestes à leurs Auteurs : il lui promit qu'il obtiendroit de la Reine & du Roi Ferdinand de remettre cette affaire au jugement d'Arbitres ; ainsi de part & d'autre on posa les armes.

XI. Le fils du Duc de Medina-Sidonia fait une tentative inutile sur Gibraltar.

Mais il s'éleva un nouvel orage beaucoup plus dangereux que celui qui venoit de se dissiper par la prudence de l'Archevêque de Seville. Ce Prelat, le Duc de Medina-Sidonia, le Marquis de Priégo & les Comtes d'Uregna & de Cabra s'étant rendus à Tocina en Andalousie, ils firent une espece d'union, & s'engagerent par un Acte signé de leur main & par un ser-

XII. Ligue en Andalousie en faveur de la Reine.

An de N. S. 1506. ment ſolemnel de veiller à la ſûreté & au bien du Royaume ; de maintenir l'autorité de la Reine, de lui demeurer fideles, d'obéir exactement à tous les ordres ſignez de ſa main, ou de ceux qui compoſoient ſon Conſeil, & de les faire recevoir autant qu'il ſeroit en leur pouvoir : ils étoient réſolus de ne point ſe ſoumettre aux Etats Generaux, qu'on ſe diſpoſoit à convoquer, s'ils trouvoient que dans l'Aſſemblée il ſe fût paſſé quelque choſe contre la loi de Dieu & celles du Royaume, contre l'interêt & le ſervice de la Reine & le bien de l'Etat. Voilà de quelle maniere les choſes ſe paſſoient en Andalouſie ; nouvelles brouilleries, nouveaux attentats ; ſous de beaux prêtextes chacun ne penſoit qu'à augmenter ſa puiſſance & à couvrir ſes injuſtes entrepriſes.

XIII. Le Marquis de Cenele enleve Marie de Fonſeca.

A peine une affaire étoit-elle finie, qu'une autre commençoit ; D. Rodrigue de Mendoze Marquis de Cenete ſouhaitoit d'épouſer Marie de Fonſeca ; on avoit formé une oppoſition à ce mariage, le procès étoit intenté ; & juſqu'à ce que les Juges Eccleſiaſtiques euſſent décidé, leurs Majeſtez Catholiques avoient ordonné que la Demoiſelle entreroit dans un Monaſtere ; on l'avoit depuis transferée en diverſes Maiſons Religieuſes ; mais le Marquis ſe laſſant d'attendre la déciſion du procès & emporté par ſa paſſion, trouva le moyen d'enlever la Demoiſelle du Monaſtere d'Huelgas à Vailladolid où elle étoit alors retirée : ce ſacrilege attentat fut la ſource d'un noveau déſordre.

Emeute à Tolede, mais qui n'a pas de ſuite.

Il s'éleva dans Tolede une nouvelle émeute qui n'eut cependant aucune ſuite ; le Comte de Fuenſalida qui en étoit Alguazil-Mayor, prétendoit en vertu de cette Charge que les Rois de Caſtille avoient autrefois donnée à ſa famille, ôter de ſa propre autorité à D. Pedre de Caſtille la Charge de Corrégidor : l'entrepriſe étoit hardie & paſſoit ſon pouvoir : Ferdinand de Vega envoya auſſitôt d'Ocagna où il étoit, des troupes au ſecours du Corrégidor, qui s'étant jointes aux Seigneurs de la Maiſon de Sylva anciens amis de Pedre de Caſtille, contraignirent le Comte de Fuenſalida de renoncer à ſes injuſtes prétentions, & rétablirent la tranquillité dans la Ville.

Emeute à Madrid.

Les Zapata & D Pedro Laſſo de Caſtille attachez aux interêts du Roi Catholique, & Juan Arias Chef du parti contraire prirent les armes à Madrid, & ce ne fut qu'avec peine qu'on les obligea de les poſer.

Le

Le Marquis de Moya ayant armé un grand nombre de ses Vassaux & soûtenu par les amis de sa Maison, se saisit des portes & de l'Eglise Cathedrale de Segovie, résolu de rentrer dans le Gouvernement du Château dont il prétendoit qu'on l'avoit injustement dépouillé; toute la Province étoit en feu; jamais peut-être la Castille n'avoit essuyé de si furieuses bourasques; il sembloit que ce grand Royaume fût sur le penchant de sa ruine, & comme une grande machine ébranlée, dont tous les ressorts se trouvent rompus, prête à tomber par son propre poids.

An de N. S. 1506

Et à Segovie.

XIV.

Fâcheux état de la Reine.

L'infirmité de la Reine Jeanne premiere source du mal, bien loin d'y remedier, ne servoit qu'à le redoubler, & l'Etat ne pouvoit attendre aucun secours d'une Princesse absolument incapable de gouverner; néanmoins comme elle se trouvoit seule revêtue de l'autorité Royale, nul n'avoit droit de se faire obéir, ni par conséquent de réprimer l'audace des esprits brouillons.

Sa Majesté alla celebrer la fête de tous les Saints dans le Monastere de Miraflorès, où elle entendit la Messe & le Sermon; après-dîner s'étant transportée au lieu où le corps du feu Roi son mari étoit en dépôt, elle commanda à l'Evêque de Burgos de faire ouvrir en sa presence le cercueil où on l'avoit enfermé; elle le regarda, le considera, le toucha de ses mains, le mania sans pousser un soupir, sans verser une larme; elle retourna le même jour à Burgos; on dit que cette Princesse se persuada que les Seigneurs Flamands qui avoient suivi le feu Roi en Espagne, avoient secretement enlevé & transporté son corps en Flandres.

Les Flamands ne pensent qu'à s'en retourner.

Mais ceux-ci se mettoient alors très-peu en peine du corps mort de leur ancien Maître: comme il ne pouvoit plus leur être utile, ils ne pensoient plus qu'à se faire payer de leurs gages, de leurs pensions & des legs qu'il leur avoit faits, dans l'impatience où ils étoient de sortir d'Espagne, où ils ne voyoient plus rien à gagner; ils vouloient que l'on vendît les meubles & la garderobbe du feu Roi; ils en parlerent même à la Reine, & lui presenterent un placet; mais pour toute réponse, elle se contenta de dire qu'elle auroit soin de prier & de faire prier Dieu pour le repos de l'ame du feu Roi son mari, comme elle y étoit obligée.

Comme la Ville de Burgos se trouvoit partagée en diverses factions, on proposa souvent d'en tirer la Reine: le Connéta-

An de N. S. 1506.

On propose de retirer de Burgos la Reine.

ble dans le Palais duquel cette Princeſſe demeuroit, étoit à la tête d'un parti, ſoûtenu de la meilleure partie des habitans : l'adroit & l'artificieux Jean Manuel qui avoit trouvé moyen de ſe faire un grand nombre d'amis & de créatures, paroiſſoit chef de l'autre parti : comme le feu Roi Philippe lui avoit donné le Gouvernement du Château de Burgos & de pluſieurs autres places fortes en Caſtille, il auroit bien voulu avoir en ſon pouvoir la perſonne de la Reine, & il ne deſeſperoit pas d'y réuſſir. La peſte qui commençoit déja à ſe faire ſentir dans la Ville, fut un prétexte dont on ſe ſervir pour engager la Reine à conſentir de ſe retirer ailleurs : le Marquis de Villena eût bien ſouhaité qu'elle eût choiſi pour ſa demeure la Ville d'Eſcalona qui lui appartenoit.

La Reine choiſit pour ſa retraite Torquemada.

Mais l'état déplorable de la Reine qui n'écoutoit aucun avis, & ne ſuivoit que ſon bizarre caprice, renverſoit toutes les meſures qu'on pouvoit prendre. Dès que le feu Roi D. Philippe ſon époux fut mort, elle fit revenir au Palais Jeanne d'Arragon ſa ſœur naturelle, femme du Connétable ; elle vouloit toûjours l'avoir auprès d'elle avec la Marquiſe de Denia, la Comteſſe de Salinas, & Marie Ulloa belle-fille de celle-ci ; elles étoient ſes uniques Confidentes, & elle ne ſe plaiſoit qu'avec ces Dames. Ce fut à leur ſollicitation que Sa Majeſté qui ſe trouvoit fort incommodée de ſa groſſeſſe & près de ſes couches, réſolut enfin de ſortir de Burgos & de ſe retirer à Torquemada, où elle voulut faire tranſporter avec elle le corps du feu Roi ſon époux, ſous prétexte de l'envoyer de là plus aiſément à Grenade pour y être inhumé.

Elle révoque les donations faites par le feu Roi.

La Reine ayant pris cette réſolution & fixé le jour de ſon départ au vingtiéme de Decembre, ordonna la veille à Juan Lopez de Laçarraga un des Secretaires d'Etat de ſigner une declaration par laquelle elle annulloit & révoquoit toutes les gratifications faites par le Roi Philippe après la mort de la Reine. Comme un grand nombre de perſonnes conſiderables ſe trouvoient intereſſées dans cette affaire, il étoit aiſé de prévoir les ſuites, & les mouvemens que produiroit une declaration ſi extraordinaire & à laquelle on ne s'attendoit nullement. Le Secretaire d'Etat differoit d'obéir, & tâchoit d'apporter à la Reine diverſes raiſons pour s'en diſpenſer ; mais cette Princeſſe ayant fait appeller quatre des principaux de ſon Conſeil, elle leur commanda avec autorité de dreſſer ſur l'heure même & en ſa

presence la declaration, & de la signer; elle confirma au même-tems dans la place de Conseillers d'Etat tous ceux qui avoient été nommez du vivant de la Reine sa mere, & cassa tous ceux que le feu Roi son époux avoit choisis.

An de N. S. 1506.

Le lendemain qui étoit le jour de son départ, les Deputez des Villes étant venus pour la saluer & prendre congé d'elle; celui qui portoit la parole, la supplia de trouver bon qu'ils députassent d'eux d'entre eux vers le Roi Catholique son pere, pour le prier de sa part de vouloir bien revenir incessamment en Espagne, afin de l'aider dans le Gouvernement de l'Etat, & de la décharger d'une partie des affaires; la Reine leur répondit, qu'elle seroit ravie de revoir le Roi son pere, & que ce seroit pour elle une grande consolation; mais elle ne dit pas un seul mot de la Regence; & avant que de les congedier, elle leur ordonna à tous de se retirer dans leurs maisons, & de ne point se rassembler pour les Etats sans son ordre; c'étoit en deux mots casser ceux qui étoient convoquez, & couper la racine aux désordres que les gens sages craignoient, & qui auroient été inévitables dans une Assemblée tumultueuse.

Les Députez des Villes viennent la saluer.

Après que ces choses furent reglées, la Reine partit de Burgos un Dimanche vingt de Decembre, & se rendit au Monastere de Miraflorès; après-dîner elle fit enlever le cercueil où étoit le corps du feu Roi son époux, & on le mit dans un carosse couvert de noir; suivi par les Evêques de Jaen, de Mondognedo, & par D. Diegue Ramirez de Villascusa Evêque de Malaga; incontinent après la Reine se mit en chemin, accompagnée du Marquis de Villena, de Louis Ferrer Ambassadeur de Sa Majesté Catholique, du Connétable, & de quelques autres Seigneurs qui la vinrent joindre; le chemin étoit éclairé pendant la nuit par un grand nombre de flambeaux; & la Reine qui paroissoit assez insensible à tout ce qui se passoit, arriva sur le minuit à Cavia, & de là se rendit à Torquemada, où elle s'arrêta long-tems.

Elle part de Burgos pour Miraflores.

XVI.

Cependant le Conseil Royal demeura à Burgos avec l'Archevêque de Tolede, l'Amirante, & le Duc de Najare; le tems marqué pour la confederation conclue par les Grands à Burgos, étant prêt d'expirer, on proposa de la prolonger; mais tous n'étoient pas du même sentiment, parce que tous n'avoient pas les mêmes interêts. Le Connétable ne vouloit point

Diversité de sentimens entre les Seigneurs Confederez.

An de N.S. 1506.

absolument qu'on la prolongeât, persuadé qu'elle étoit contraire à l'autorité de la Reine. L'Amirante & l'Archevêque de Tolede étoient d'un avis contraire & vouloient qu'on laissât au Conseil Royal le pouvoir de regler les affaires, & que tout le Royaume s'y soumît; que c'étoit l'unique voye de réprimer les désordres & de maintenir la tranquillité de l'Etat jusqu'à l'arrivée de Sa Majesté Catholique.

On propose de remarier la Reine qui le refuse.

Les Grands qui ne vouloient pas que Ferdinand eût la Regence, s'opposoient à son retour en Castille; & pour l'empêcher d'y remettre le pied, on proposa de remarier la Reine; le Marquis de Villena avoit en vûe de lui faire épouser le Duc de Calabre du même sang qu'elle & de la Royale maison d'Arragon; les autres aimoient mieux qu'elle épousât le Prince D. Alphonse d'Arragon fils de l'Infant D. Henri, l'unique Prince qui restât alors du Sang Royal de Castille & d'Arragon, & qui descendit en ligne masculine & legitime de ces deux augustes maisons. Les affaires allerent si avant, que les Seigneurs qui avoient entrepris de menager ce mariage, promirent une riche Principauté & de magnifiques recompenses à Marie d'Ulloa qui avoit le plus de part dans les bonnes graces & dans la confiance de la Reine, si elle pouvoit adroitement y faire consentir cette Princesse. La nouvelle Favorite s'acquita fidelement de sa commission, & ayant ménagé une occasion favorable, elle proposa à la Reine ce mariage; mais la Princesse rejettant avec horreur cette proposition : *Dieu me preserve*, lui dit-elle, *de commettre un crime si énorme. Eh quoi! c'est vous qui osez me proposer un nouveau mariage; qu'on ne m'en parle jamais.*

Il ne laissoit pas de s'en trouver quelques-uns qui étoient d'avis qu'on la mariât au Roi d'Angleterre qui le souhaitoit fort, quoiqu'il fût dans un âge très-avancé; le bruit se répandit, on ne sçait pas sur quel fondement que le Roi Catholique avoit résolu de marier la Reine sa fille à Gaston de Foix, Seigneur de Narbonne, petit-neveu & beau-frere de Sa Majesté Catholique; il est incroyable combien ce bruit supposé éloigna les esprits de ceux qui paroissoient le plus attachez à Ferdinand; leur zele commença beaucoup à se rallentir; ils ne parurent plus si vifs sur ses interêts, & son parti devint le plus foible.

Le voyage du Roi Catholique en Italie donna lieu à de nou-

velles intrigues, & fournir à certains esprits ambitieux l'occasion de concevoir de plus vastes esperances : toutes les Puissances d'Italie envoyerent à Naples leurs Ambassadeurs, moins pour feliciter Sa Majesté Catholique sur son heureuse arrivée, que pour prendre avec elle de secretes liaisons, & chercher les moyens de maintenir la sûreté de l'Italie & la tranquillité de l'Europe. Ferdinand étoit trop actif & trop vigilant pour oublier ses interêts : quelque indolent qu'il affectât de paroître sur les troubles de Castille depuis la mort du Roi Philippe son Gendre, il n'y étoit nullement indifferent, & il avoit presque plus à cœur la Regence de ce Royaume, que la conservation de ses Conquêtes en Italie : ce fut dans cette vûe qu'il employa l'entremise & l'autorité du Roi de France son allié pour empêcher les Flamands de déferer l'administration des Pays-bas à l'Empereur Maximilien pendant la minorité du jeune Prince Charles son petit fils : par ce moyen on fermoit l'entrée de l'Espagne, & au jeune Prince Charles, qui seroit obligé de demeurer dans les Pays-bas pour contenir ses sujets dans le devoir, & à l'Empereur Maximilien son ayeul qui seroit trop éloigné.

An de N. S. 1506.

XVII.

Ferdinand tâche de s'opposer à l'élection de l'Empereur pour la Regence de Castille.

Le Roi Très-Chrétien de son côté tâchoit d'engager Sa Majesté Catholique à se liguer avec le Pape & lui contre les Venitiens pour recouvrer les Provinces & les Villes que cette République avoit injustement usurpée sur ses voisins. Ferdinand qui trouvoit son compte dans cette ligue, n'étoit pas éloigné d'y entrer, & il étoit ravi d'avoir une occasion de retirer des mains des Venitiens les Villes qu'on avoit été obligé de leur ceder sur la côte de la Pouille & dans le reste du Royaume de Naples ; cependant il avoit de la peine à s'embarquer dans une nouvelle guerre, avant que de voir où aboutiroient les divisions qui regnoient parmi les Grands de Castille & sur qui tomberoit enfin la Regence ; Jugeant donc à propos de dissimuler & de suspendre sa résolution pour quelque tems, il conserva toûjours une intelligence secrete avec la Seigneurie, par l'habileté & le credit de Laurent Suarez son Ambassadeur à Venise, qui y mourut peu de tems après, universellement regretté de toute la République, qui lui fit faire de magnifiques funerailles aux dépens de l'Etat pour marquer l'estime & la consideration qu'elle avoit pour lui. Gonzale

Le Roi de France propose à Ferdinand une ligue contre les Venitiens.

An de N. S. 1506. Ruiz de Figueroa fils de l'Ambaſſadeur demeura chargé des affaires d'Eſpagne à la place de ſon pere, juſqu'à ce qu'on eût reçû de nouveaux ordres de Sa Majeſté Catholique.

XVIII. Le Pape veut engager Ferdinand dans ſes interêts contre les Bentivoglio.

Jean de Bentivoglio exerçoit mille violences & une domination tyrannique dans Boulogne une des plus conſiderables & des plus riches Villes d'Italie qu'il avoit uſurpée ſur le ſaint Siege : le Pape qui vouloit la réunir à l'Egliſe dont elle avoit été démembrée, comptoit ſur les ſecours de Cavalerie & d'Infanterie que le Roi de France avoit promis de lui envoyer, & ſe diſpoſoit à partir lui-même pour en chaſſer les Bentivoglio & pour ſe mettre en poſſeſſion du Boulonnois ; mais quoique le Pape fût aſſuré de la protection des François, & qu'il n'eſperât pas tirer de grands ſecours d'Eſpagne, néanmoins pour perſuader que cette Couronne entroit dans ſes interêts, il envoya ordre à ſon Nonce auprès de Ferdinand d'engager ce Prince à employer ſon autorité pour obliger Bentivoglio à reſtituer Boulogne à l'Egliſe.

Ferdinand promet ſa protection au Pape.

Sa Majeſté Catholique qui pour ſe maintenir dans ſa nouvelle Conquête, avoit interêt de ménager le Pape, envoya declarer de ſa part aux Bentivoglio qu'il trouvoit les demandes de Sa Sainteté ſi juſtes & ſi raiſonnables, qu'il ne pouvoit pas ſe diſpenſer de lui accorder ſa protection & les ſecours qu'elle ſouhaitoit pour maintenir la Dignité du ſaint Siege, & pour faire rendre à l'Egliſe ſon patrimoine.

Bentivoglio rend Boulogne au Pape.

Jean de Bentivoglio croyant que les Rois de France & d'Eſpagne alloient ſe réunir contre lui, & ſentant bien qu'il ne ſeroit pas en état de ſe ſoutenir, prit le parti de ſe ſoumettre ; il envoya vers Sa Sainteté pour lui offrir de remettre entre ſes mains la Ville de Boulogne & le Boulonnois aux conditions dont on conviendroit. Le Pape qui s'étoit avancé juſqu'à Imola, envoya l'Archevêque de Manfredonia à Boulogne, pour menager l'eſprit des Boulonnois : François de Rojas Ambaſſadeur de Ferdinand auprès de S. S. ſe joignit à l'Archevêque pour faciliter la concluſion du Traité. Bentivoglio ſortit de Boulogne, les habitans demanderent pardon de leur révolte, & preſenterent les clefs de la Ville à l'Archevêque de Manfredonia qui les reçut au nom de Sa Sainteté ; ils prêterent au ſaint Siege un nouveau ſerment de fidelité, & remirent toutes leurs places fortes entre les mains des Officiers du Pape.

Le Roi Catholique informé par ſon Ambaſſadeur de ce qui

venoit de se passer, envoya aussitôt de Naples Antoine d'Acugna pour faire des complimens de conjouissance au Pape sur un si heureux succès & sur l'avantage qu'il venoit de remporter. Ferdinand qui avoit d'autres vûes secretes, étoit bien-aise de s'unir plus étroitement avec le Pape, afin d'en obtenir l'investiture du Royaume de Naples pour lui & pour ses successeurs au préjudice des Traitez conclus avec la France ; mais quand on a la puissance & l'autorité en main, reconnoit-on d'autre justice que la force? elle tient lieu de droit & de raison; les Souverains ne considerent d'ordinaire que leurs interêts particuliers & l'utilité de leur Etat.

An de N. S. 1506.

XIX.
Ferdinand menage auprès du Pape l'investiture du Royaume de Naples.

Cette intrigue se négocioit avec un grand secret, & l'on n'épargnoit rien pour en dérober la connoissance aux Agens de France qui n'auroient pas manqué de la traverser. Ce Prince qui alloit toûjours à son but, envoya sur la fin de cette année le P. Gilles de Viterbe, General de l'Ordre de saint Augustin & un des plus fameux Prédicateurs de son tems à Boulogne, pour assurer le Pape qu'il étoit prêt de le secourir de toutes ses forces, & de tout sacrifier pour maintenir la Dignité du saint Siege & les interêts de l'Eglise, soit qu'il fallût soumettre cette foule de petits Tyrans qui s'étoient élevez dans l'Etat Ecclesiastique, soit qu'il fallût faire la guerre aux Infideles, ce que Sa Sainteté souhaitoit depuis long-tems avec une extrême passion.

Ferdinand fait toutes sortes d'offres au Pape.

Pendant que ces affaires se tramoient, on négocioit serieusement à Naples le rétablissement des Seigneurs Napolitains attachez à la France: l'entreprise étoit délicate, & il y avoit bien des obstacles à vaincre pour l'executer: comme les terres & les Charges des prisonniers & des proscripts avoient été données à titre de recompense à ceux qui avoient aidé à conquerir ce Royaume. Il n'y avoit nulle apparence que ceux-ci souffrissent tranquillement qu'on leur enlevât le prix de leurs services; cependant la presence du Roi & son habileté applanirent ces difficultez; il ôta aux uns les Seigneuries qu'on leur avoit données, & tâcha de les dédommager ou en leur abandonnant d'autres terres, ou en leur assignant de grosses pensions, ou en achetant de ses deniers des Principautez entieres pour les en revêtir; mais cela ne suffisant pas encore pour contenter ceux dont on avoit confisqué les biens: le Roi fut obligé de démembrer de sa Couronne & de son domaine

XX.
On rétablit les Seigneurs Napolitains.

An de N. S. 1506. quantité d'autres Villes & de Seigneuries pour les indemniser. Sans cet expedient il lui auroit été absolument impossible de satisfaire tout le monde ; on ne pouvoit s'empêcher d'admirer la generosité & la magnificence de Ferdinand ; s'il eût pû la faire paroître sans causer aucun préjudice à de braves gens à qui il étoit redevable de sa Couronne.

Noms des Seigneurs de Naples qui furent rétablis dans leurs biens.

Les principaux Bannis qui furent rétablis dans leurs biens, étoient les Princes de Salerne, de Bisignano & de Melphe, le Duc de Trajetto, & le Duc d'Atri, qui s'appelloit auparavant le Marquis de Bitonto, les Comtes de Conça, de Morçon de Monteleon, & Alphonse de San-Severino.

Le Roi acheta de son épargne le Duché de Sessa, dont il gratifia le grand Gonsalve ; recompense encore trop foible, & de l'aveu de tout le monde beaucoup au-dessous du merite de ce grand homme & des services importans qu'il avoit rendus à Sa Majesté dans la Conquête du Royaume de Naples ; on acheta encore du Duc de Gandie la Principauté de Theano, les Comtez de Cirignola & de Montefosculo, & la Baronnie de Fiumé, où on lui donna d'autres terres en échange : ce Duc possedoit de grands biens dans le Royaume de Naples, par la liberalité des derniers Rois qui avoient crû par ce moyen attacher ou retenir dans leurs interêts le Pape Alexandre son grand-pere.

Noms des Seigneurs Espagnols, qui cederent les confiscations.

Le Roi priva plusieurs Seigneurs Italiens & Espagnols des gratifications qu'il leur avoit faites pour les recompenser de leurs services : les plus considerables d'entre les Espagnols furent François de Rojas Ambassadeur d'Espagne à Rome, Pedre de Paz, Antoine de Léve Ferdinand d'Alarcon, Gomez de Solis & Diegue Garcie de Paredès, qui souffrirent sans murmurer que Sa Majesté Catholique dans la situation fâcheuse où elle se trouvoit, leur redemandât les biens qu'elle leur avoit cedez pour prix de leur valeur.

D'autres que l'on ne dédommage pas.

La plûpart de ces Seigneurs n'étoient nullement résolus de s'établir en Italie, & ne pensoient qu'à retourner au plûtôt en Espagne, aimant beaucoup mieux une compensation moins considerable dans leur patrie, que de plus grands établissemens dans une terre étrangere, qu'ils ne regardoient que comme un éxil, éloignez de leurs parens & de leurs amis. Il y eut cependant des Espagnols que l'on ne dédommagea point, & en particulier les heritiers & les parens de l'Ambassadeur François de

An de N. S. 1505.

le Roi Ferdinand ne leur donna rien en Espagne ni ailleurs, pour les dédommager de la Ville de Rapola & de quelques autres terres qu'on leur avoit données dans la Principauté de Melphe : ces Seigneurs conservent encore aujourd'hui dans les Archives de leur maison l'original de la donation faite par Sa Majesté Catholique.

Ferdinand tâche de conserver dans ses interêts les Colonnes & les Ursins.

Le Roi entreprit particulierement de conserver dans ses interêts les Colonnes & les Ursins, & de s'attacher par de nouveaux bienfaits ces deux illustres familles, les deux plus riches & plus puissantes de Rome de tout tems ennemies & rivales; il négocia encore un accommodement avec les Sienois & un Traité particulier avec le Seigneur de Piombino, poste important dans la conjoncture presente.

XXI.
L'Empereur envoye des Ambassadeurs à Ferdinand.

En ce tems-là l'Evêque de Lubiana & Luc Reynaldo arriverent à Naples avec la qualité d'Ambassadeurs extraordinaires de l'Empereur Maximilien pour terminer les differends qui étoient survenus entre Sa Majesté Imperiale & le Roi Catholique; & pour chercher quelque voye d'accommodement sur la Regence de Castille, les Ambassadeurs dans leur premiere Audience publique se contenterent de faire au nom de l'Empereur leur Maître les complimens de conjouissance sur son heureuse arrivée en Italie; mais dans les Audiences particulieres ils parlerent des affaires de Castille, & declarerent au Roi Catholique que Sa Majesté Imperiale croyoit que le meilleur moyen de maintenir la tranquillité en Espagne, étoit de laisser la Regence à ceux que le Conseil Royal avoit choisis & nommez pour Administrateurs; ils firent encore de nouvelles instances auprès de Ferdinand pour l'empêcher de rétablir les Seigneurs Napolitains dans leurs biens, & lui representerent que ce seroit nourrir & élever autant d'ennemis dans son sein; qu'on perdoit aisément le souvenir des bienfaits, & qu'on n'oublioit jamais les injures; qu'il y avoit plus à craindre du ressentiment de ces esprits brouillons, qu'à esperer de leur reconnoissance.

Diverses propositions des Ambassadeurs.

Après avoir proposé le mariage du Prince Charles avec Madame Claude de France, fille de Sa Majesté Très-Chrétienne, & prié le Roi Ferdinand non-seulement de l'agréer, mais encore d'employer tout son credit auprès du Roi Très-Chrétien son Allié pour la conclusion de cette affaire : les Ambassadeurs remontrerent à Sa Majesté Catholique que ses démêlez

An de N. S. 1506. avec Sa Majesté Imperiale étoient d'une trop grande importance pour en laisser la décision à des Plenipotentiaires, & qu'il seroit bien mieux que l'Empereur & le Roi Catholique s'abouchassent; qu'ils conviendroient plus aisément de tout; que l'Empereur avoit résolu de passer en Italie sous prétexte d'y recevoir la Couronne Imperiale de la main du Pape suivant l'ancienne Coûtume; mais que sa principale intention étoit de s'opposer aux desseins ambitieux du Roi de France, qui se disposoit à se rendre à Rome pour se faire lui-même couronner Empereur, & pour élever s'il le pouvoit le Cardinal d'Amboise son premier Ministre & son Favori au souverain Pontificat. Quelque frivoles & quelque mal-fondez que fussent peut-être ces bruits, l'Empereur n'avoit pas laissé de les faire valoir dans une Diete generale de l'Empire assemblée à Constance, & d'en parler d'une maniere très-vive dans la harangue qu'il fit à l'ouverture de la Diete pour animer les Allemands contre la France; ce n'est pas la premiere fois que les Souverains ont profité de certains bruits populaires, dont ils connoissoient eux-mêmes la fausseté, & que peut-être souvent eux-mêmes avoient fait courir.

Réponses de Ferdinand.

Dès que Ferdinand eut écouté les propositions des Ambassadeurs de l'Empereur, sans s'amuser à demander du tems pour déliberer, il répondit sur le champ que l'administration de la Castille appartenoit à la Reine Jeanne sa fille; qu'au cas que sa fille par ses infirmitez ou pour quelque autre raison ne pût & ne voulût pas se charger du maniement des affaires de ce Royaume; que lui-seul en qualité de pere avoit droit de prétendre à la Regence, soit pendant la vie de sa fille, soit après sa mort; que jusqu'alors la Nation n'avoit point encore nommé ni Administrateurs ni Regens du Royaume. Pour ce qui regardoit les Seigneurs Napolitains, qu'il avoit promis de les rétablir dans leurs biens; qu'il ne pouvoit s'en dispenser sans manquer à sa parole, & sans violer la foi d'un Traité solemnellement conclu avec le Roi de France son Allié; qu'il n'y avoit plus rien à esperer pour le mariage du Prince Charles avec Madame Claude de France; que le Roi Très-Chrétien, pere de la jeune Princesse lui avoit fait sçavoir que son Conseil s'opposoit à ce mariage, & ne pouvoit consentir que l'on démembrât de la Couronne deux Principautez aussi considerables que les Duchez de Bretagne & de Milan; que

tout ſon Royaume le ſupplioit de marier la Princeſſe Claude au Duc d'Angoulême ſon heritier préſomptif & ſon legitime ſucceſſeur ; il ne répondit qu'en termes generaux ſur l'entrevûe qu'on lui propoſoit avec l'Empereur ; qu'il auroit bien de la joye de voir & d'entretenir Sa Majeſté Imperiale, quand l'occaſion s'en preſenteroit ; mais comme il ne marquoit pas le tems de l'entrevûe, & qu'il ne faiſoit aucunes propoſitions, il ne voyoit nul jour à un accommodement. An de N. S. 1506.

Maximilien propoſe à Ferdinand de ſe faire Empereur d'Italie, ce que Ferdinand refuſe.

Les réponſes froides & indifferentes de Sa Majeſté Catholique ne rebuterent pas les Ambaſſadeurs de Maximilien ; ils demanderent une ſeconde Audience, dans laquelle après pluſieurs propoſitions, ils declarerent à Ferdinand que Maximilien avoit réſolu de partager avec lui la Dignité Imperiale ; qu'il lui cederoit le titre d'Empereur d'Italie ; qu'il renonceroit en ſa faveur à tous les droits & à toutes les prétentions qu'il y avoit, & l'aideroit de toutes ſes forces à s'en rendre maître. Ferdinand étoit trop éclairé pour ſe laiſſer éblouir par des promeſſes ſi magnifiques, mais ſi frivoles, & que l'Empereur n'étoit nullement en état d'executer ; il répondit donc aux Ambaſſadeurs, d'un ton railleur, qu'il ſçavoit borner ſon ambition ; qu'il étoit trop genereux pour ſouffrir que l'Empire perdît rien de ſa grandeur & de ſa Dignité ; qu'il n'avoit nulle paſſion d'envahir le bien d'autrui & de conquerir l'Italie ; qu'il étoit content de conſerver ce qu'il y poſſedoit.

On propoſe à Ferdinand une ligue contre les Venitiens.

Les Ambaſſadeurs propoſerent encore au Roi Catholique d'entrer dans une ligue avec Sa Sainteté, Sa Majeſté Imperiale & le Roi de France contre la Republique de Veniſe : Ferdinand ſe contenta de répondre qu'il y entreroit volontiers, pourvû que les autres Princes s'accommodaſſent enſemble. Il nomma quelque tems après D. Jayme de Conchillos Evêque de Giraci pour ſon Ambaſſadeur auprès de Sa Majeſté Imperiale, avec ordre d'engager les Flamands à déferer l'adminiſtration des Pays-bas à l'Empereur, à qui les loix donnoient la tutele du jeune Prince Charles ſon petit-fils pendant ſa minorité.

XXII.

La Reine Jeanne accouche d'une fille nommée Catherine.

La Reine Jeanne étoit à Torquemada au commencement de l'année mil cinq cens ſept : ſes foibleſſes d'eſprit augmentoient au lieu de diminuer, & elle étoit devenue abſolument incapable de prendre aucun ſoin des affaires ; elle accoucha un Jeudi quatorziéme de Janvier, d'une fille qui fut nommée An de N. S. 1507.

An de N. S. 1507.

Catherine, & qui devint dans la suite Reine de Portugal. La Princesse fut très-malade pendant ses couches, & elle fut en danger de mort, faute de Sage-femme: Marie d'Ulloa sa Favorite & sa Dame d'honneur fut obligée de lui en servir dans cette occasion, plûtôt par compassion & par charité, que par aucune intelligence qu'elle eût dans cet art: toutes ces indispositions réunies ne servoient qu'à redoubler l'inquietude & l'embarras des Castillans; l'Archevêque de Tolede, le Connétable & un grand nombre d'autres Grands étoient auprès de la Reine; mais de quels secours pouvoient-ils être à une Princesse qui ayant également horreur & des remedes & des conseils, étoit incapable de sentir les services qu'on lui rendoit, d'en profiter, & de donner aucuns ordres?

Désordres en Castille.

Le Conseil Royal dont l'Evêque de Jaen étoit Président, & qui restoit toûjours à Burgos, auroit souhaité de terminer les differends qui regnoient entre les Grands, & rétablir la tranquillité à la Cour; mais on méprisoit ses ordres, & il n'avoit pas assez d'autorité pour se faire obéir, & pour tenir les mutins dans le devoir.

Emeute à Cordoue contre les Inquisiteurs.

L'émeute qui s'étoit élevée à Cordoue contre les Inquisiteurs, n'étoit pas dissipée; la source principale de l'animosité contre l'Inquisition, venoit de ce que les prisonniers pour embarrasser davantage le procès, avoient dans leurs interrogatoires & dans la question qu'on leur avoit fait souffrir, chargé la plus grande partie des meilleures familles & de la plus considerable Noblesse de la Ville, comme complices de leurs crimes. Le malheur rend l'homme industrieux & malin; un malheureux se fait souvent un cruel plaisir d'avoir des compagnons de ses peines; les criminels en multipliant leurs complices, se flattent peut-être d'obtenir plus aisément leur grace & de se sauver eux-mêmes dans la multitude qui se trouve enveloppée avec eux, & que les Juges voudroient épargner ou n'oseroient punir. Cependant le peuple toûjours porté à interpreter mal la conduite de ceux qui ont l'autorité en main, & à donner un tour malin aux choses les plus innocentes, publioit que ce n'étoit qu'une ruse des Inquisiteurs, & la canaille étoit prête de les insulter, & de courir aux armes.

Trouble à Tolede.

Les affaires étoient encore moins tranquilles à Tolede; les Sylvas & les Ayalas Chefs de deux factions de tout tems con-

traires, prirent les armes; ces derniers afin d'appuyer un Commissaire que le Conseil Royal envoyoit à Tolede pour faire des informations sur la conduite du Corrégidor & de ses Officiers que l'on vouloit interdire des fonctions de leurs Charges. Les Sylvas de leur côté avoient pris hautement le parti du Corrégidor qui avoit imploré leur protection, & pour le maintenir, ils étoient résolus d'empêcher le Commissaire du Conseil d'entrer dans la Ville; l'entreprise ne leur paroissoit pas difficile, & selon toutes les apparences, ils devoient avoir l'avantage sur leurs adversaires, étant maîtres de toutes les portes & de tous les ponts de la Ville; néanmoins la faction des Ayalas qui se trouva soutenue par les Bourgeois mécontens du Corregidor & de ses concussions, prévalut enfin, & l'on chassa de la Ville le Corrégidor Pedre de Castille, ce qui ne se fit pas sans répandre du sang. An de N. S. 1507.

Il y eut aussi une sedition à Madrid: Pedre Lasso de Castille étoit dans les interêts du Roi Catholique, & Jean Arias étoit Chef du parti contraire; chacun avoit ses amis & ses Partisans. Et à Madrid.

Philippe Vasquez d'Acugna Corrégidor de Cuença avoit usurpé une autorité tyrannique sur la Regence de la Ville, & l'empêchoit d'executer les ordres de la Reine: Diegue Hurtado de Mendoze chassa de la Ville le Corrégidor, rendit la liberté à la Regence, & l'engagea à nommer des Alcaldes pour administrer la justice dans Cuença au nom de la Reine. Et à Cuença.

Le Marquis de Moya à qui on avoit ôté le Gouvernement du Château de Segovie, ayant rassemblé ses amis, étoit venu mettre le Siege devant la place; il s'en rendit maître, chassa de la Ville tous ceux du parti contraire, & poussa si loin son ressentiment, que sans avoir égard à la sainteté du lieu, il mit le feu à l'Eglise de saint Romain, dans laquelle la plûpart de ses ennemis s'étoient retirez; l'autorité de la Reine étoit trop foible pour remedier à tant de désordres, & cette Princesse étoit plus propre à troubler, qu'à rétablir ou à maintenir la tranquillité. Le Marquis de Moya se rend maître de Segovie.

XXIII. Confederation entre le Marquis de Priégo, &c.

Pour prévenir de semblables maux, le Marquis de Priégo, le Comte de Cabra, le Comte de Tendilla Capitaine General de Grenade & l'Adelantade de Murcie prirent la résolution de se réunir & d'employer toutes leurs forces & leur autorité pour conserver l'Andalousie, les Royaumes de Murcie & de

An de N. S. 1507.

Grenade dans l'obéïssance de la Reine, pour y administrer la justice, & regler les affaires sous son nom jusqu'au retour du Roi Catholique son pere.

Le Comte d'Uregna demande le Gouvernement de Carmona.

Le Comte d'Uregna s'étoit rendu à la Cour dans le dessein, disoit il, de chercher quelque voye d'accommodement entre les Grands; mais il n'étoit pas content lui-même, & il avoit ses interêts qui lui tenoient plus au cœur que ceux du public; il vouloit que la Cour lui rendît le Gouvernement de Carmona, dont il prétendoit avoir été dépouillé, & il demandoit pour D. Rodrigue son fils une Commanderie dans quelqu'un des trois Ordres Militaires.

Les Seigneurs paroissent avec des troupes à la Cour.

Cependant on étoit en armes de toutes parts, & les Grands n'étoient pas disposez à rien relâcher de leurs ambitieuses prétentions: l'Amirante ramassoit des troupes pour se remettre en possession de Villadada & de Villavicentio, dont le Duc d'Albe, disoit-il, s'étoit injustement emparé: le Duc de Najare paroissoit à la Cour toûjours accompagné de ses amis & d'un grand nombre d'hommes armez; il osa même un jour prendre pour lui & pour ses gens le logement qui avoit été destiné & marqué à Villa-Mediana pour le Conseil Royal, lequel fut contraint d'aller loger à Palence, se trouvant trop foible pour chasser le Duc du logis qu'il avoit usurpé. D. Juan Manuel avoit amené avec lui à Torquemada soixante Lances, persuadé que dans la confusion où se trouvoient les affaires, il n'y avoit plus pour lui nulle esperance de se maintenir que par la force: le Marquis de Villena & le Connétable de leur côté rassembloient auprès de leurs personnes leurs amis & leurs créatures, pour se mettre en état de ne rien craindre.

L'Archevêque de Tolede leve aussi des troupes.

L'Archevêque de Tolede craignant que sa personne ne fût pas en sûreté, résolut de ne paroître plus en public que bien accompagné, leva pour sa garde à ses frais cent Lances, & trois cens Hallebardiers, & paya de son argent les Compagnies des Gardes ordinaires, qu'il obligea de prêter à la Reine un nouveau serment de fidelité, & de lui jurer à lui-même qu'ils executeroient fidelement les ordres qui leur viendroient de sa part. L'Archevêque prit ces précautions, soit pour ne point exposer sa Dignité & son caractere à quelque insulte, soit pour être en état de s'opposer aux entreprises tumultueuses & aux ambitieuses prétentions des Grands, soit enfin pour empêcher le Conseil Royal de donner des ordres contraires

aux interêts de la Reine & du Roi Catholique son pere. An de N. S. 1507.

Le Duc de Najare sort de la Cour.

Le Duc de Najare choqué des démarches de l'Archevêque de Tolede, fit venir auprès de lui un plus grand nombre de Gentilshommes ses Vassaux pour sa propre sureté. Peu s'en fallut qu'un soir à Torquemada les gens du Duc de Najare & de l'Archevêque n'en vinssent aux mains; ainsi pour prévenir de semblables désordres, on ordonna qu'il ne demeureroit à la Cour que les troupes de la Reine & de l'Archevêque: ce qui chagrina si fort le Duc de Najare, qu'il sortit brusquement de Torquemada & se retira dans ses terres.

Jean Manuel & plusieurs autres Grands s'abouchent ensemble.

Avant que D. Juan Manuel à l'exemple du Duc de Najare, quittât la Cour, l'Amirante & lui, le Marquis de Villena, le Comte de Benaventé, & André du Bourg Ambassadeur de l'Empereur Maximilien s'aboucherent ensemble à Grigiota, afin de prendre des mesures pour empêcher le Roi Catholique de rentrer en Castille, qu'auparavant il ne leur eût donné satisfaction sur leurs plaintes & leurs griefs, & qu'il ne leur eût accordé leurs prétentions; mais l'autorité, le pouvoir & l'habileté de l'Archevêque de Tolede renversoient toutes leurs mesures, & faisoient échouer leurs entreprises; ceux-ci ne voyant nulle esperance ni d'attirer le Prelat dans leur parti, ni de le faire plier, prirent la résolution d'employer la ruse & l'artifice pour le perdre dans l'esprit du peuple; s'étant de nouveau assemblez à Duegnas, ils firent courir le bruit que l'Archevêque & le Connétable tenoient la Reine prisonniere, & se rendirent tous à Villalon avec des troupes, sous prétexte de secourir le Château de Segovie qu'André de Cabrera Marquis de Moya serroit de près. Le Roi de Portugal de son côté entretenoit des intelligences secretes avec le Marquis de Villena pour fermer absolument l'entrée de la Castille au Roi Ferdinand, quand il seroit de retour d'Italie, & pour faire donner la Regence du Royaume à l'Empereur Maximilien qui devoit venir en Espagne avec le jeune Prince Charles son petit-fils, & dont il prendroit la tutele.

Dans ce tems-là D. Antoine d'Acugna arriva de Rome en Espagne nommé à l'Evêché de Zamora; la Castille étoit déja assez brouillée, & l'on n'avoit pas besoin de ce nouveau sujet de mécontentement pour achever de la mettre en feu. Le Roi Catholique avoit donné ordre au nouvel Evêque avant que de partir d'Italie, de ne rien épargner pour gagner le Marquis de

An de N. S. 1507. Villena son parent avec qui il avoit des liaisons particulieres; & de lui promettre qu'on lui cederoit Villena & Almansa qu'il souhaitoit avec tant de passion ; mais Acugna malgré ses soins & ses efforts, ne put rien obtenir du Marquis. D. Alvar Osorio ne fut pas plus heureux auprès du Duc de Najare & de D. Juan Manuel qu'il alla trouver pour les attirer dans le parti de Ferdinand ; il eut beau faire à l'un & à l'autre des promesses magnifiques de la part de ce Prince, ces offres ne servirent qu'à les rendre plus fermes dans leurs premieres résolutions, voyant qu'on les craignoit & qu'on les ménageoit.

XXIV.
Le Conseil irrité de la nomination à l'Evêché de Zamora.

La nomination d'Acunha à l'Evêché de Zamora révolta toute la Nation & choqua par deux raisons ceux qui avoient le plus de pouvoir & de part dans le ministere. Le Connétable se plaignit qu'on eût donné une recompense au plus grand de ses ennemis, & qu'on ne lui eût pas fait à lui-même la moindre gratification : le Conseil Royal trouva fort mauvais que l'on eût nommé à un Evêché en Castille, sans que le sujet eût été presenté ni par la Reine, ni par le Roi Ferdinand son pere, suivant l'ancienne Coûtume du Royaume & le droit incontestable de leurs Majestez : on crut que si l'on souffroit sans rien dire cette nouveauté, ce seroit déroger aux droits & aux prééminences de la Couronne.

La Cour défend au Chapitre de Zamora de recevoir d'Acugna.

On dépêcha donc des lettres au Doyen & aux Chanoines de l'Eglise Cathedrale de Zamora, avec des ordres d'empêcher d'Acugna de prendre possession de son Evêché, s'il ne l'avoit pas encore fait, & au cas qu'il l'eût fait, de ne le point reconnoître, d'arrêter tous ses revenus, & de ne le pas laisser exercer son autorité dans le Diocese : les précautions du Conseil Royal furent inutiles, & leurs ordres arriverent trop tard ; D. Antoine d'Acugna avoit déja pris possession de son Eglise, sans que personne s'y fût opposé. Il y a ordinairement quatre Alcaldes à la suite de la Cour pour terminer les differends qui pourroient s'y élever : ceux-ci appuyez par les loix & soutenus de l'autorité du Prince, ont un pouvoir presque absolu. On choisit parmi ces quatre Alcaldes Ronquillo comme le plus courageux & le plus résolu, & on l'envoya à Zamora pour executer les ordres du Conseil. D. Antoine d'Acugna informé de sa venue & de ses desseins, prit avec soi des gens armez, vint l'enlever la nuit dans sa maison, & le conduisit dans la Forteresse de Formosel : c'étoit un attentat inoui, & il y avoit danger

danger de le dissimuler & de ne le punir pas severement. Le Corrégidor de Salamanque accourut pour arrêter ce désordre & tirer l'Alcalde des mains d'Acugna : le Duc d'Albe par ordre du Conseil amassa des troupes pour le même sujet ; mais leur diligence & leurs efforts ne produisirent rien ; on ne put ni enlever l'Alcalde de Ronquillo, ni chasser d'Acugna de son Evêché. An de N. S. 1507.

Acugna demeure paisible possesseur de son Evêché de Zamora.

Dans les tems de troubles, les plus grands crimes demeurent impunis ; la licence, le caprice, la passion, l'interêt sont les seules regles qu'on écoute & qu'on suit ; lorsqu'un Etat est tranquille & jouit d'une paix profonde, l'ordre y regne, la justice s'y observe, les beaux Arts & les Sciences y fleurissent ; mais si le flambeau de la guerre civile vient à s'y allumer, les méchans & les scelerats commencent à devenir puissants ; ils usurpent toute l'autorité, parce qu'on redoute leur malice. D. Antoine d'Acugna demeura paisible possesseur d'une Dignité conferée contre les loix du Royaume, & dont il n'étoit pas digne ; mais il ne la conserva que pour son propre malheur : car s'étant declaré Chef d'une troupe de factieux & ne cherchant qu'à exciter de nouvelles brouilleries dans l'Etat, il fut poignardé de la main du même Ronquillo qu'il avoit arrêté prisonnier dans la Forteresse de Formosel ; ainsi la mort de ce Prelat répondit à sa vie.

XXV.
Nouveaux troubles en Castille.

Toute la Castille étoit en combustion ; on ne voyoit qu'Assemblées tumultueuses, qu'entreprises temeraires, que projets audacieux ; on n'entendoit que plaintes, que murmures contre le Gouvernement present ; en un mot jamais on ne vit un plus triste spectacle ; les plus moderez & les plus gens de bien uniquement attentifs à leurs interêts particuliers, vendoient le plus cher qu'ils pouvoient leur fidelité & leurs services ; ils extorquoient de la Cour des recompenses & des gratifications pour eux, leurs amis, leurs créatures, & chacun croyoit posseder legitimement ce qu'il n'avoit obtenu que par violence ou par de lâches artifices.

Ferdinand entreprend de gagner les mutins par la douceur.

Le Roi Catholique avoit de la peine à tirer l'épée contre ceux de ses sujets qui l'avoient le plus indignement outragé, & il ne vouloit pas qu'on lui reprochât de satisfaire sa haine particuliere & de se venger sous prétexte de soutenir son autorité & de défendre l'Etat : il étoit bien-aise de ménager les esprits ; mais aussi il lui paroissoit dur d'acheter par des graces

An de N. S. 1507.

& par des recompenses ce que la raison, la justice, la nature, les loix devoient lui accorder; néanmoins les gens sages & ses plus fideles amis lui conseillerent dans la conjoncture presente de prendre ce parti, puisqu'il n'y avoit que ce seul moyen de rentrer dans l'administration de la Castille, & de réprimer les entreprises des factieux.

Les Etats sont prorogez.

Il arriva que dans ce même tems le Conseil Royal jugea à propos de proroger l'Assemblée generale des Etats pour quatre mois; ce qui détermina les Députez des Villes, qui jusques-là étoient restez à Burgos, à retourner dans leurs maisons, ne voyant plus nulle esperance à une nouvelle convocation des Etats, que les affaires ne se trouvassent dans une situation plus tranquille.

XXVI. Troubles en Navarre.

Pendant que les troubles continuoient en Castille, il s'en éleva de nouveaux en Navarre, dont voici quelle fût l'occasion. Jean Roi de Navarre, que la crainte du Roi Ferdinand avoit toûjours retenu, crut pouvoir profiter de son absence pour tirer raison du Comte de Lerin Connétable du Royaume, & pour punir cet esprit inquiet des désordres qu'il causoit dans le Royaume à la faveur de la protection secrete que lui donnoit la Castille, & des secours qu'il en tiroit. La fuite du Duc de Valentinois qui s'étoit sauvé du Château où on le tenoit prisonnier, parut au Roi de Navarre son beau-frere une occasion favorable pour executer sa résolution; ainsi dès que le Duc fut arrivé en Navarre, le Roi lui donna le Commandement general des troupes dont il vouloit se servir pour réduire le Comte de Lerin, s'emparer de ses Châteaux, & le chasser entierement du Royaume comme un traître, un rebelle, un ennemi de sa patrie & de son Roi.

Le Duc de Valentinois assiege Viana.

Le Duc de Valentinois ayant dans cette vûe ramassé deux cens Chevaux, cent cinquante hommes d'Armes, & cinq mille hommes de pied, vint mettre le Siege un Mercredi dixiéme de Mars devant le Château de Viana, dont le Connétable avoit le Gouvernement, & où Louis de Beaumont son fils & gendre du Duc de Najare s'étoit renfermé. Comme le Connétable se trouvoit alors à Mendavia, place qui lui appartenoit & qui n'étoit qu'à douze mille de Viana, il en partit dès le lendemain que la place fut investie, & accourut au secours des Assiegez & de son fils, jeune homme de grande esperance, & qu'il aimoit tendrement. La conjoncture étoit la plus

An de N. S. 1507.

favorable du monde ; la nuit obſcure ; la pluye, le vent, l'orage, tout contribuoit à cacher ſa marche & à favoriſer ſon entrée dans la Ville ; ayant donc pris avec ſoi deux cens Lances & laiſſé ſix cens hommes de pied en embuſcade dans un chemin creux derriere un rideau & des hayes qui les couvroient, il entra dans le Château, eut le tems de le ravitailler, d'y laiſſer des munitions de guerre, de donner ſes ordres, & d'encourager ſes gens à bien faire leur devoir.

Mort du Duc de Valentinois.

Les Aſſiegeans s'étant apperçûs à la pointe du jour, de la retraite du Connétable, l'allarme ſe mit auſſitôt dans le Camp ; on courut aux armes ; le Duc de Valentinois ſurpris, choiſit ſoixante & dix Lances, ſe mit à leur tête, n'ayant eu le loiſir que de prendre ſa cuiraſſe, marcha avec précipitation, & pourſuivit le Connétable ; le Roi le ſuivit au petit pas avec le reſte de ſes troupes. Comme le Duc étoit brave & hardi, il chargea avec vigueur l'arriere-garde des ennemis qui ne penſoient qu'à ſe retirer en bon ordre ; il en tua quelques-uns, en fit quinze priſonniers, pouſſa le reſte ; mais ayant apperçû un certain Cavalier qui paroiſſoit un Officier de conſideration par la richeſſe & l'éclat de ſes armes, il s'avança pour le combattre, lorſque quatre Cavaliers tournant face & venant fondre ſur le Duc, un d'eux lui porta un coup de lance au défaut de ſa cuiraſſe, avec tant d'impetuoſité, qu'il lui fit perdre les arçons & le renverſa de cheval ; auſſitôt ceux qui étoient en embuſcade, accoururent au ſecours de leurs camarades, ſe jetterent ſur le Duc de Valentinois qui étoit à terre, & qui ſe défendoit encore avec une eſpece de fureur ; mais enfin contraint de ſuccomber ſous le nombre, il tomba mort de deux coups de lance ; quelques ſoldats acharnez contre lui ſans le connoître, le percerent de mille coups après ſa mort, & l'ayant ſur le champ dépouillé de ſes armes & de ſes habits, ſans lui laiſſer ſeulement ſa chemiſe pour le couvrir, ils retournerent joindre leurs compagnons. Ceux qui avoient ſuivi le Duc, le voyant étendu mort, ſe retirerent en déſordre dans leur Camp fort chagrins de cette expedition ; le Connétable cependant malgré ce petit ſuccès ne ſe croyant pas encore aſſez en ſureté à Mendavia, prit la réſolution de ſe retirer à Lerin, dans l'eſperance de pouvoir à l'abri des fortifications de la place, être en état de s'oppoſer aux deſſeins de ſes ennemis.

An de N. S. 1507.

Portrait du Duc de Valentinois.

Ainsi perit malheureusement dans une rencontre imprévûe le fameux Duc de Valentinois, qui peu de tems auparavant étoit la terreur de toute l'Italie, & qui s'étoit rendu, pour ainsi dire, l'arbitre de la paix & de la guerre. César Borgia, Duc de Valentinois & fils naturel du Pape Alexandre VI. avoit le genie vaste, élevé, en un mot égal à son ambition; on ne lui contesta jamais la valeur; il étoit brave jusqu'à l'intrépidité; nul n'avoit la repartie plus prompte & plus juste; mais ses crimes & ses vices ternissoient ses bonnes qualitez; son esprit inquiet, remuant, perfide & artificieux le rendoient l'execration du genre humain; il ne se plaisoit que dans la confusion & à semer par tout la discorde; il étoit aussi avide du bien d'autrui, que prodigue du sien; il entendoit la guerre, mais il étoit encore plus dangereux pendant la paix; la fortune lui fut souvent favorable; elle l'abandonna enfin. Le Ciel lassé de le souffrir sur la terre, voulut l'en purger & punir par une fin si tragique tant de crimes énormes, dont il s'étoit souillé pendant sa vie. On remarqua que le Duc fut tué dans le Diocese de Pampelune, qui fut le premier Evêché dont il avoit été pourvû, & que sa mort arriva le jour de la fête de saint Gregoire, le jour même qu'il avoit pris possession de cette Eglise; il ne laissa qu'une seule fille qui demeura entre les mains de sa mere & du Roi de Navarre son oncle.

XXVII.

Le Roi de Navarre continue le Siege de Viana.

Malgré ce fâcheux contre-tems, le Roi ne laissa pas de presser vivement le Siege de Viana avec ses troupes & le secours de Cavalerie & d'Infanterie que lui avoit envoyé le Connétable de Castille, résolu de vanger la mort du Duc de Valentinois son beau-frere. Le Duc de Najare de son côté s'approcha de la frontiere avec des troupes, dans le dessein de secourir le Comte de Lerin son allié. L'Archevêque de Sarragosse qui avoit la Regence du Royaume d'Arragon pendant l'absence du Roi Ferdinand, se disposoit aussi à envoyer du secours à ce Comte qui étoit dans les interêts de Sa Majesté Catholique dont il avoit épousé la sœur; mais ces préparatifs se faisoient lentement, comme il arrive d'ordinaire, lorsque le danger ne nous regarde pas.

Et se rend maître de la place.

Enfin les Assiegez rebutez par les fatigues du Siege, & ne voyant nulle esperance d'un prompt secours, rendirent par composition la place au Roi de Navarre, qui après y avoir

laissé une bonne Garnison & donné ordre à la réparation des fortifications, marcha aussitôt avec son Armée qui se trouvoit considerablement grossie, qui montoit à six cens Lances & à huit mille hommes de pied, & vint mettre le Siege devant Raga. An de N. S. 1507.

Le Conseil de Castille veut accommoder le Roi de Navarre avec le Comte de Lerin.

Le Conseil Royal de Castille crut devoir prendre part aux troubles de Navarre & ne rien négliger pour rétablir la tranquillité dans ce Royaume; car il est toûjours dangereux de voir ses voisins en armes. On dépêcha donc le Secretaire Lope de Conchillos pour prier le Roi de Navarre au nom de la Reine Jeanne de vouloir bien ne pas pousser à bout le Comte de Lerin, de terminer ses differends à l'amiable & par les voïes de la douceur, d'autant plus qu'il n'étoit jamais ni sûr, ni avantageux d'armer ses sujets les uns contre les autres, que la victoire étoit alors funeste au Vainqueur: le but étoit de faire consentir le Roi à une Tréve de trois mois, jusqu'au retour du Roi Catholique, qui ne manqueroit pas d'obliger le Connétable à rentrer dans les bornes du devoir.

Le Roi de Navarre n'écoute point les propositions du Conseil de Castille.

Le Roi de Navarre n'eut aucun égard aux raisons de Conchillos, il ne lui répondit que par de grandes plaintes contre le Comte de Lerin, & lui declara qu'il étoit résolu de ne pas souffrir davantage cet esprit ambitieux qui excitoit tous les jours de nouvelles brouilleries dans son Royaume; il ajoûta qu'il étoit injuste que des Princes protegeassent un Rebelle, & que néanmoins en consideration de la Reine de Castille, il consentoit de pardonner au Comte, pourvû qu'il voulut venir lui-même en personne demander pardon, lui remettre entre les mains le Château de Lerin, toutes les autres places dont il étoit encore maître, & ses enfans pour être élevez à la Cour & y prendre une éducation conforme à leur devoir; qu'après cela le Comte sortiroit pour toûjours du Royaume, & pourroit promener où il lui plairoit ses inquietudes & son humeur turbulente.

Il se rend maître de Lerin, & le Comte se retire en Castille.

Pendant ces négociations le Roi de Navarre achevoit de se rendre maître de toutes les places du Comte; la Ville de Raga se soumit, & les Châteaux voisins suivirent bientôt cet exemple; il ne restoit plus au pouvoir du Comte, que la Ville de Lerin où il s'étoit renfermé avec ses enfans & ses amis, résolu de s'y maintenir jusqu'à la derniere extrêmité; mais avec quel secours? Il n'écoutoit que sa haine & son opiniâtreté qui le fai-

An de N. S. 1507.

ſoient courir avec précipitation à ſon malheur. Cette place ſe défendit quelque tems avec aſſez de vigueur & de ſuccès ; mais ne pouvant être ſecourue, elle fut contrainte de ſuivre le ſort des autres, & de ſe rendre au Roi. Ainſi le Comte dépouillé de tous ſes biens, ſans qu'il lui reſtât un ſeul Château ni une ſeule Bourgade en Navarre, fut contraint de ſe ſauver d'abord en Caſtille & de paſſer enſuite en Arragon, où il fut obligé d'errer comme un fugitif, & d'implorer la miſericorde des Etrangers pour ſubſiſter & ſoutenir une vie malheureuſe.

Le Duc de Najare cauſe la perte du Comte de Lerin.

Les liaiſons du Comte de Lerin avec le Duc de Najare & le recours qu'il eut à ſa protection, lui furent très-funeſtes, parce que le Connétable de Caſtille & les autres Seigneurs attachez aux interêts de Sa Majeſté Catholique, envoyerent du ſecours au Roi de Navarre pour chagriner le Duc qui n'étoit pas aimé ; ainſi les reſſources ſur leſquelles s'appuyoit le Comte de Lerin, le perdirent. Ce fut encore un bonheur pour la Caſtille, que le Duc de Najare ſe trouvât embarraſſé dans la guerre de Navarre ; au moins pendant ce tems-là laiſſa-t-il reſpirer ſa patrie.

XXVIII. Le Comte de Benaventé & le Duc de Béjar entrent dans le parti de Ferdinand.

Le Roi Catholique cependant trouva moyen d'attirer dans ſon parti le Comte de Benaventé, en lui donnant une Commanderie & une penſion de cinq cens écus d'or, à prendre ſur le Tréſor Royal, & en lui faiſant eſperer qu'il lui accorderoit les foires de Villalon que le Comte ſouhaitoit depuis long-tems : le Duc de Béjar flaté par les promeſſes de Ferdinand, embraſſa ſes interêts, & ces deux Seigneurs s'étant joints aux autres qui deſiroient le retour de Sa Majeſté Catholique, fortifierent conſiderablement ſon parti, pendant que la faction contraire s'affoibliſſoit de jour en jour.

La peſte fait de grands ravages en Eſpagne.

La peſte enlevoit bien du monde à Torquemada ; s'étant de là répandue preſque dans toute l'Eſpagne, elle y fit de grands ravages & déſola preſque toutes les Provinces. La diſette extrême & la famine que l'on avoit ſoufferte l'année précedente, avoit contraint les pauvres gens à vivre d'herbes & de viandes gâtées & corrompues ; une nourriture ſi mauvaiſe cauſa des fiévres malignes & des maladies contagieuſes qui firent perir une infinité de monde : comme on ne trouvoit point de remedes, les campagnes, les chemins, les places publiques & les rues étoient couvertes & remplies de cadavres & de mourants, ſans qu'il ſe trouvât perſonne pour enterrer les

corps morts ou pour secourir les mourants; la crainte & le danger avoient effarouché tout le monde; personne ne se presentoit pour soulager les malades; la mort prochaine dont on se voyoit menacé & qui paroissoit inévitable, avoit étouffé tous les sentimens de compassion que la nature inspire pour les miserables; on ne connoissoit plus ni parens, ni amis; jamais année ne fut plus triste ni plus funeste pour l'Espagne.

An de N. S. 1507.

La Reine allarmée du danger où elle étoit à Torquemada, prit le parti d'en sortir à la sollicitation de sa Cour & de se retirer à Hornillos petite Bourgade qui n'en est éloignée que de quatre mille, résolue de n'en point partir, que le Roi Ferdinand son pere ne fût revenu en Espagne; elle avoit donné ordre que ceux qui avoient été du Conseil Royal pendant la vie de la feue Reine Isabelle sa mere, & qu'on en avoit éloigné, rentreroient dans les fonctions de leur Charge, & que ceux qu'on avoit mis à leur place, se retireroient: en consequence de cette nouvelle declaration, l'Evêque de Jaen se retira dans son Diocese. Les nouveaux Auditeurs d'Aguirre, Guerrero, d'Avila & D. Alphonse de Castille employerent leur credit & leur adresse pour faire révoquer la nouvelle declaration; mais ils ne purent rien obtenir de la Reine qui demeura ferme dans sa premiere résolution malgré tous les ressorts qu'on fit jouer pour la faire changer; ainsi Angulo, Vargas & Zapata rentrerent dans le Conseil & reprirent leur ancienne place, dont on les avoit injustement chassez.

La Reine se retire à Hornillos, & change le Conseil.

Le Marquis de Moya continuoit toûjours le Siege du Château de Segovie, & pressoit vivement la place malgré la résistance opiniâtre de la Garnison; mais enfin les Assiegez lassez par les fatigues continuelles d'un Siege de six mois, & voyant leurs fortifications presque entierement ruinées par l'Artillerie des Assiegeans & les mines qu'ils avoient fait jouer, battirent la chamade le quinziéme de Mai, & se rendirent par composition; ainsi le Marquis de Moya rentra en possession du Château de Segovie dont on l'avoit chassé par violence; le Duc d'Albuquerque voulut se trouver lui-même à ce Siege. Le Connétable, le Duc d'Albe, Antoine de Fonseca & presque tous ceux qui étoient attachez au parti de Sa Majesté Catholique, & qui par cet endroit étoient ennemis de Jean Manuel, envoyerent des troupes au secours du Marquis.

XXIX. Le Marquis de Moya se rend maître de Segovie.

Les Ambassadeurs de l'Empereur Maximilien étoient toû-

An de N. S. 1507

XXX.

On propose une entrevûe entre Maximilien & Ferdinand.

jours restez à Naples, & malgré le mauvais succès de leurs deux Audiences, ils faisoient de nouveaux efforts pour ménager une entrevûe entre Sa Majesté Imperiale & le Roi Catholique auquel ils proposerent d'aller jusqu'à Nice, où l'Empereur ne manqueroit pas de se trouver, ou bien à Rome, où Sa Majesté Imperiale avoit resolu de se rendre dans peu pour s'y faire couronner par les mains du Pape Jules, persuadez que dans une entrevûe ils termineroient plus promptement que par la voye des négociations, Le Roi Catholique résolu d'éviter l'entrevûe, apportoit plusieurs prétextes spécieux pour autoriser son refus; le principal étoit que les affaires de Castille se trouvoient dans une situation si tumultueuse, qu'elles ne pouvoient plus souffrir de délai; qu'étant obligé de se rendre incessamment en Espagne, où sa presence étoit absolument necessaire, une entrevûe reculeroit son voyage de quelques mois.

On nomme des Plenipotentiaires, pour terminer les differends.

Après cette réponse, les Ambassadeurs prierent Ferdinand de ne point retourner en Castille, que les contestations sur l'administration de ce Royaume ne fussent terminées, parce que s'il y mettoit le pied, l'Empereur se trouveroit aussi obligé de s'y rendre, & que si dans la suite il arrivoit quelque révolution en Espagne, on ne devroit en rejetter la faute que sur celui qui auroit été le premier auteur du mal, par le refus qu'il auroit fait de s'accommoder. Une declaration si fiere, qui avoit plus l'air d'un défi & d'une menace, que d'un desir sincere de la paix, choqua le Roi Catholique; néanmoins jugeant encore à propos de dissimuler, il consentit que l'on entrât en négociation, & nomma le Grand Gonsalve, un Secretaire d'Etat & son Grand Chambellan pour conferer avec les Ambassadeurs de Sa Majesté Imperiale sur les droits & les prétentions des deux Princes, & pour chercher de concert les moyens de terminer à l'amiable une affaire qui paroissoit délicate.

Raisons de Ferdinand pour la Regence de Castille

Dès que les Conferences furent commencées, chacun proposa ses raisons; celles que Ferdinand apportoit pour soutenir ses droits, se réduisoient à trois chefs. 1°. Qu'étant pere de la Reine, toutes les loix lui en accordoient la tutelle. 2°. Que la Reine elle même le souhaitoit & l'avoit declaré en plusieurs occasions d'une maniere trop positive pour en douter. Enfin que l'affaire avoit été reglée par les dernieres volontez & le

testament

ment de la feue Reine Isabelle; qu'ainsi il n'étoit pas juste de faire de nouvelles loix & de changer ce qui avoit été une fois décidé dans une affaire qui paroissoit incontestable; ces raisons étoient fortes, & il ne sembloit pas qu'il y eut de réplique. An de N.S. 1507.

L'Empereur avoit les siennes qui n'étoient pas moins spécieuses, & que les Allemands ne croyoient pas moins solides; ils prétendoient que la Reine étant devenue par son infirmité incapable de gouverner, tous ses droits devoient être censez dévolus au jeune Prince Charles son fils, dont la tutele appartenoit par les loix à son ayeul paternel, préferablement à son ayeul maternel & à tout autre; que le Roi Catholique s'étant remarié, avoit perdu par ce second mariage les prétentions qu'il pouvoit avoir à la tutele du jeune Prince & à l'administration du Royaume; mais particulierement après avoir engagé solemnellement sa parole à la feue Reine Isabelle son épouse de ne se remarier jamais; que cette Princesse ne lui avoit laissé qu'à cette condition la Regence de ses Royaumes; enfin que les Grands de Castille ne voulant absolument point lui laisser la Regence, & néanmoins dans l'Etat present leur consentement étant necessaire, ce seroit exposer l'Etat à de nouvelles brouilleries, mettre les armes à la main des mal intentionnez, & allumer une guerre civile.

Raisons de l'Empereur pour appuyer ses prétentions.

Il étoit question de trouver les moyens d'accorder les deux Princes: voici les conditions que proposerent les Ambassadeurs de Sa Majesté Imperiale. 1°. L'Empereur leur Maître consentira avec plaisir que l'on donne la Regence du Royaume de Castille à vingt-quatre personnes choisies d'une probité & d'une experience reconnue, distinguées par leur naissance & leurs Emplois; mais à condition que Sa Majesté Imperiale en nommera seize, & que le Roi Catholique n'en pourra nommer que huit. 2°. Ces Administrateurs gouverneront le Royaume conjointement avec le Roi. 3°. Dans la distribution des Benefices, Charges & Magistratures, Ferdinand ne pourvoira qu'à la troisiéme partie, & le reste sera dans la disposition des Administrateurs. 4°. L'on partagera les revenus de la Couronne en quatre parties égales; l'on en destinera trois pour la Reine, & le Roi son pere n'en aura qu'une quatriéme partie: enfin pour assurer la succession des Couronnes de Castille & de Leon au jeune Prince Charles, toutes les places fortes du

Propositions de l'Empereur à Ferdinand.

An de N. S. 1507. Royaume seront mises entre les mains de l'Empereur, qui y mettra lui-même des Gouverneurs & des Garnisons, & qui recevra le serment des uns & des autres.

On en ajoûte d'autres.

Ces propositions étoient si dures, qu'elles étoient plus capables de bouleverser la Castille, que d'y rétablir la paix; cependant les mêmes Ambassadeurs ajoûterent que les Grands & la principale Noblesse de Castille & d'Arragon envoyeroient quelques-uns de leurs enfans en Flandres pour être élevez à la Cour & auprès de la personne du jeune Prince; que ces jeunes Seigneurs seroient comme les ôtages & les gages de la fidelité de leurs parens, & serviroient à entretenir l'union, la bonne intelligence & l'affection qui se doit trouver entre le Souverain & ses nouveaux sujets; qu'on donneroit à ceux qui avoient suivi le parti du feu Roi Philippe, toutes les sûretez qu'ils souhaiteroient; qu'on ne leur feroit aucun mauvais traitement, & qu'on ne les inquieteroit point; que dans l'investiture du Royaume de Naples que le Pape accorderoit au Roi Ferdinand, on auroit soin de ménager les droits du jeune Prince Charles pour n'en point troubler la succession.

L'Empereur fait prier Ferdinand de ne point passer en Espagne.

Il y avoit quelques-unes de ces conditions qui paroissoient tolerables; mais il y en avoit d'autres que Ferdinand ne pouvoit ni accepter, ni même écouter avec honneur. C'est pourquoi le Roi Catholique voyant qu'il n'y avoit plus nulle esperance d'accommodement, se disposa à partir de Naples pour retourner en Espagne, sans se mettre en peine ni des nouvelles tentatives que fit l'Empereur pour le retenir, ni de ses menaces. On avoit autrefois envoyé de Naples en Allemagne Barthelemi de Samper, qui avoit demeuré quelque tems à la Cour de l'Empereur, & où il s'étoit fait connoître: comme il ne manquoit ni de genie ni d'adresse, Sa Majesté Imperiale persuadée que Samper, dont il estimoit l'habileté, seroit propre à executer ses desseins, l'envoya en Italie pour prier de sa part le Roi Ferdinand de ne point retourner en Espagne, que les affaires ne fussent terminées, & pour lui declarer la guerre s'il le faisoit.

XXXI.
Ferdinand envoye des Ambassadeurs à Rome.

Ferdinand méprisant ces menaces fanfaronnes, ne changea point de sentiment & prit la résolution de partir au plûtôt; mais il voulut auparavant envoyer une solemnelle Ambassade à Rome pour rendre au Pape l'obedience accoûtumée; les Ambassadeurs furent Bernard d'Espuch Grand-Maître de Mon-

tesa, Antoine Auguſtin, & Jerôme Vic, Gentilhomme du Royaume de Valence & qui devoit après l'obedience demeurer à Rome pour y faire dans cette Cour les fonctions d'Ambaſſadeur ordinaire à la place de François de Rojas qui s'en étoit acquitté avec tant de réputation & de ſuccès. An de N. S. 1507.

Dans l'Audience publique que Sa Sainteté donna le trentiéme d'Avril aux nouveaux Ambaſſadeurs de Ferdinand, Antoine Auguſtin porta la parole, & prononça un diſcours très-éloquent, dans lequel après avoir repreſenté les divers obſtacles qui avoient empêché Sa Majeſté Catholique de s'acquitter plûtôt d'un devoir qu'il avoit tant d'empreſſement de rendre au Vicaire de Jeſus-Chriſt; il offroit toutes les forces du Roi ſon Maître pour maintenir la Dignité & la Majeſté du ſaint Siege contre les efforts & les entrepriſes de ceux qui oſeroient l'attaquer.

Le Pape & les Venitiens offrent à Gonſalve le Commandement de leurs troupes.

A en juger par le viſage & les apparences, le Pape écouta favorablement la harangue de l'Ambaſſadeur; il en parut ſatisfait, & y répondit avec bonté. Pour marquer ſa ſincerité, il donna aux Ambaſſadeurs la roſe d'or qu'on a coûtume de bénir tous les ans la nuit de Noel, afin de la porter de ſa part au Roi leur Maître comme un gage de ſon affection paternelle; mais il faiſoit offrir ſecretement au grand Gonſalve le Generalat des troupes de l'Egliſe, dans la guerre qu'on avoit réſolu de faire aux Venitiens, & il lui aſſuroit une reconnoiſſance proportionnée à ſes ſervices. Les Venitiens de leur côté, qui connoiſſoient le merite & l'experience de Gonſalve, le prierent d'accepter le Commandement general de leurs troupes; car tout le monde avoit conçû de ſi hautes idées de ſa valeur, de ſon habileté, & du bonheur de ſes armes, qu'on étoit perſuadé qu'il avoit la victoire attachée à ſes côtez.

Ferdinand promet à Gonſalve la Grand Maîtriſe de ſaint Jacques.

Ces offres étoient avantageuſes; mais Ferdinand qui étoit informé de tout, offrit de nouveau à Gonſalve la Grand-Maîtriſe de ſaint Jacques; & afin de le convaincre de ſa ſincerité, & qu'il ne vouloit pas s'en tenir à des paroles & à des promeſſes vagues, il donna ordre à Antoine Auguſtin, quand il partit pour Rome, d'employer toute ſon adreſſe pour obtenir de Sa Sainteté la permiſſion de ſe démettre de la Grand-Maîtriſe de ſaint Jacques en faveur de Gonſalve & une commiſſion particuliere aux Archevêques de Tolede, de Seville, & à l'Evêque de Palence pour conferer cette Dignité au grand

An de N. S. 1507.

Capitaine dès qu'on feroit arrivé en Castille ; que plusieurs raisons, & sur tout la juste crainte que cette démarche n'excitât pendant son absence quelques troubles en Espagne, l'empêchoient de faire dès à present cette résignation.

Mais la suite fait voir que cette promesse est vaine.

Le Pape consentoit volontiers à conferer lui-même la Grand-Maîtrise à Gonsalve, pourvû que Sa Majesté Catholique voulût dès-lors en faire sa démission entre les mains de Sa Sainteté ; mais il ne vouloit pas accorder la commission qu'on lui demandoit. Le refus que fit le Roi Catholique d'executer ce que lui proposoit le Pape, convainquit les Politiques que ce n'étoit qu'une ruse & un artifice de Ferdinand pour amuser le grand Gonsalve & le tirer cependant d'Italie par cette flateuse esperance ; l'évenement verifia que ce soupçon n'étoit pas mal-fondé ; car jamais on ne lui confera cette Dignité quand il fut en Castille ; on ne lui donna pas même d'autre recompense. On est liberal quand on craint ; on fait les promesses du monde les plus magnifiques, lorsqu'on a besoin des gens ; mais le peril est-il passé, la victoire est-elle gagnée, on devient avare à leur égard : Gonsalve néanmoins étoit Duc de Sessa, de Terranova & Grand-Connétable de Naples ; il faut convenir que ces Dignitez étoient considerables en elles-mêmes ; mais cependant infiniment au-dessous de son merite & des services importans qu'il avoit rendus à l'Etat.

XXXII. Ferdinand veut changer le Traité avec la France pour la succession du Royaume de Naples.

Le Roi Ferdinand inquiet du dernier Traité conclu avec la France au sujet de la succession du Royaume de Naples, auroit bien souhaité qu'on y eût apporté quelque changement, dans l'apprehension que s'il n'avoit point d'enfans de la Reine Germaine son épouse, cette Couronne ne retombât entre les mains de la France, ainsi qu'il avoit été stipulé par une des principales conditions du Traité : il résolut donc de sonder les dispositions du Cardinal d'Amboise premier Ministre du Roi Très-Chrétien, & il lui promit tout son credit pour l'élever au souverain Pontificat, s'il pouvoit par son credit lever cet obstacle, & engager le Roi son Maître à renoncer à cet article.

Le Roi de France le refuse.

La conjoncture paroissoit favorable ; car le Roi de France ayant retiré sa parole, & refusant de marier la Princesse Claude sa fille au Prince Charles, comme il l'avoit promis plusieurs fois ; il privoit le jeune Prince du Milanez & de la Bretagne qui devoient servir de dot à la Princesse ; ainsi Ferdinand pour

dédommager ce jeune Prince, jugeoit qu'il étoit juſte de lui aſſurer au moins la ſucceſſion du Royaume de Naples qui n'égaloit pas les deux Provinces qu'on lui ôtoit; d'ailleurs il vouloit ôter aux ſucceſſeurs de cette Couronne une ſource continuelle de guerres. Le Roi de France choqué du ſerment que les Napolitains avoient fait à la Reine Jeanne & à ſes deſcendans, ſans faire nulle mention de la Reine Germaine, comme il avoit été reglé par les précedens Traitez, ne vouloit nullement écouter les propoſitions, perſuadé du peu de fonds que l'on devoit faire ſur la parole de Sa Majeſté Catholique qui avoit changé de diſpoſition. An. de N. S. 1507.

XXXIII. Ferdinand demande l'inveſtiture du Royaume de Naples, mais en vain.

Il étoit de la derniere conſequence pour le Roi Catholique de hâter ſon départ de Naples & de ſe mettre au plûtôt en chemin pour l'Eſpagne; il n'ignoroit pas que ſa preſence étoit abſolument neceſſaire pour prévenir les déſordres qui arrivoient tous les jours en Caſtille, diſſiper les factions, & ramener les eſprits; mais les affaires de Naples qui n'étoient pas encore entierement reglées, le retenoient en Italie plus qu'il n'auroit ſouhaité; & il ne vouloit pas en ſortir ſans avoir tout terminé; ſon principal ſoin étoit d'obtenir du Pape ſuivant la coûtume l'inveſtiture du Royaume, afin d'en être paiſible poſſeſſeur. Jerôme Vic Ambaſſadeur ordinaire recevoit tous les jours de nouveaux ordres du Roi ſon Maître, & n'épargnoit rien pour engager le Pape à l'accorder; mais malgré ſes ſoins il n'avançoit rien: Sa Sainteté vouloit bien accorder l'inveſtiture que le Roi demandoit, à condition que Sa Majeſté Catholique lui fourniroit des troupes & l'aideroit à recouvrer ſur les Venitiens les Villes de Faenza & de Rimini dans la Romagne qu'ils avoient injuſtement uſurpées ſur le ſaint Siege; cette entrepriſe étoit de longue haleine & n'étoit pas aiſée à executer.

Ferdinand juſtifie la conduite de Gonſalve.

Néanmoins les affaires de Caſtille ſe trouvoient ſi brouillées, que ne pouvant plus ſouffrir de retardement, il réſolut de partir ſans differer davantage; mais il voulut auparavant donner au grand Gonſalve un témoignage autentique de ſa fidelité & de ſon innocence; il lui en fit expedier une eſpece de Patentes dans leſquelles il faiſoit un éloge magnifique de ſa perſonne, de ſa valeur, des ſervices importans qu'il avoit rendus à l'Etat, & du zele avec lequel il s'étoit toûjours comporté; on en diſtribua des exemplaires de tous côtez; on en en-

An de N. S. 1506.

voya des copies à tous les Princes, afin de justifier pleinement la conduite de ce grand homme, & de dissiper les soupçons désavantageux que ses ennemis auroient pû inspirer.

Il fait le Comte de Ribagorça Viceroi de Naples.

Jean de Lanuza Viceroi de Sicile étoit venu à Naples: Ferdinand qui avoit beaucoup de confiance en ce Seigneur & une estime particuliere pour sa fidelité, son habileté & son experience, résolut de lui donner la Viceroyauté de Naples à la place de Gonsalve; mais le Viceroi de Naples & Jean de Lanuza son fils qui étoit déja Chef du Conseil d'Arragon étant morts tous deux avant le départ de Sa Majesté, Elle nomma pour Viceroi de Naples D. Juan d'Arragon Comte de Ribagorça son neveu, & l'on eut en cela moins d'égard au merite assez médiocre de la personne, qu'au Sang Royal dont il sortoit.

Il regle le Conseil du Viceroi.

Le Roi envoya au même tems D. Raymond de Cardonne en Sicile avec la qualité de Commandant General pour gouverner ce Royaume par *interim*, & il nomma André Caraffa Comte de San-Severino, Hector Pignatelli Comte de Monteleon, & Jean-Baptiste d'Espinelo pour servir de conseil au nouveau Viceroi de Naples qui ne pourroit rien décider ni pour la paix ni pour la guerre, sans la participation & l'avis de ces Seigneurs. On ôta à Jean-Baptiste d'Espinelo le nom de Conservateur general qu'on lui avoit autrefois donné, mais qui étoit devenu odieux aux peuples; Ferdinand donna aussi des ordres très-précis au Viceroi de conserver & de ménager dans la suite les Colonnes & les Ursins; mais sur tout de rétablir Barthelemi d'Alviano dans ses Charges, & de lui continuer ses pensions, parce qu'il étoit rentré dans le parti de Sa Majesté Catholique. On regla encore qu'outre les troupes ordinaires entretenues pour la défense du Royaume, on choisiroit deux cens Gentilshommes qui demeureroient toûjours à la Cour & qui serviroient comme de Gardes au Viceroi, ausquels on donneroit tous les ans cent cinquante Ducats pour leurs gages.

Ferdinand part de Naples.

Il ne restoit plus qu'à calmer l'esprit des Venitiens, qui n'osoient compter sur la bonne volonté de Ferdinand: Sa Majesté pour dissiper leurs ombrages, leur envoya Philippe Ferreras en qualité de son Ambassadeur ordinaire; ainsi après avoir reglé toutes choses, le Roi Catholique mit à la voile un Vendredi quatriéme de Juin avec seize Galeres, & emmena

le grand Gonſalve pour lui ôter les moyens & l'occaſion de ſe rendre indépendant & Souverain dans le Royaume de Naples, comme on l'en avoit accuſé huit jours avant le départ du Roi; le Comte Pierre Navarre étoit parti pour l'Eſpagne avec un grand nombre de Vaiſſeaux de charge qu'il commandoit.

An de N. S. 1507.

XXXIV. La ſituation du Portugal.

Le Royaume de Portugal jouiſſoit depuis long-tems d'une profonde paix; les Conquêtes que faiſoient tous les jours les Portugais dans l'Afrique, l'Aſie, & l'Amerique; les tréſors immenſes qu'ils en retiroient; le zele & le ſuccès avec lequel ils étendoient dans ces trois parties du monde la Religion Chrétienne, avoient rendu leur nom plus celebre que jamais, & porté leur réputation juſqu'aux extrêmitez de la terre; ce n'étoit pas une petite grace que le Seigneur avoit faite à la Nation de lui avoir donné pour la gouverner un Prince qui ne cedoit en valeur, & en grandeur d'ame à aucun de ſes Prédeceſſeurs, & qui ſe voyoit une illuſtre & nombreuſe poſterité.

La Reine accouche du Prince Ferdinand.

La Reine venoit encore d'accoucher à Lisbonne le cinquiéme de Juin d'un jeune Prince qui fut nommé Ferdinand; il vêcut peu, & une mort trop prompte qui l'enleva dans la fleur de ſa jeuneſſe, priva le Portugal des hautes eſperances qu'on avoit conçûes de ce Prince, dans qui l'on commençoit déja à voir briller les ſemences des plus éclatantes vertus; la beauté de ſon naturel, ſes inclinations nobles & genereuſes, ſon affection & ſes diſpoſitions heureuſes pour les ſciences, le rendoient les délices de ce Royaume.

Le Roi de Portugal a ſes partiſans en Caſtille.

Le Roi de Portugal avoit auſſi ſes Partiſans en Caſtille; pluſieurs Grands entretenoient de ſecretes liaiſons avec lui, & le Marquis de Villena employoit toute ſon autorité & le credit de ſes amis, pour lui faire déferer la Regence du Roïaume; mais dans le fond les brigues du Marquis n'étoient que pour traverſer le rètour de Ferdinand en Caſtille, & rompre les meſures qu'il prenoit pour en obtenir l'adminiſtration; la plûpart n'étoient pas diſpoſez favorablement pour le Roi Catholique, dont ils mépriſoient la vieilleſſe, & dont ils condamnoient hautement l'avarice.

Ses vûes ſur les affaires de Caſtille.

Le Roi de Portugal étoit trop éclairé pour riſquer la tranquillité de ſon Royaume & le repos de ſes ſujets ſur des promeſſes vagues d'un petit nombre de Grands: comme il ne voyoit rien de certain & de ſolide ſur quoi il pût s'appuyer, le

An de N. S. 1507. souvenir des tems passez & sa propre experience le rendoient beaucoup plus réservé à prendre des engagemens; néanmoins il n'étoit pas fâché d'entrer un peu dans les affaires de Castille, & d'avoir occasion de profiter des divisions qui y regnoient; il avoit en vûe de marier ses enfans avec ceux de la Reine Jeanne, & par ce moyen il se flatoit d'obtenir la tutele du jeune Prince D. Charles qui deviendroit son Gendre, & peut-être la Regence de la Castille qui ne pouvoit être que très-avantageuse à ses sujets pour affermir & augmenter leur commerce des Indes dans l'Afrique & dans l'Orient; s'il ne pouvoit réussir dans ce dessein, il avoit résolu de ménager l'entrée de l'Empereur en Espagne, & de ne rien épargner pour lui faire obtenir la tutele du Prince Charles son petit-fils, & la Regence de ses Etats que le droit & les loix sembloient lui accorder.

Le Roi de Navarre de son côté sollicitoit fortement l'Empereur Maximilien de venir en Espagne, & de passer par ses Etats comme par le chemin le plus court & le plus facile; ce Prince faisoit ces avances, dans l'apprehension que le Roi Catholique, dont il ne croyoit pas avoir sujet d'être content, n'entreprît de s'emparer de la Navarre qui étoit à sa bienséance, s'il réunissoit une seconde fois dans sa personne toutes les forces de la Castille & de l'Arragon, soit qu'il eût déja un pressentiment secret du malheur qui lui devoit arriver, soit que les reproches de sa conscience lui fissent craindre le ressentiment d'un Prince puissant qu'il avoit offensé. Il est certain que les Rois de Portugal & de Navarre ne regardoient qu'avec des yeux jaloux la trop grande puissance & le bonheur de Ferdinand, défaut ordinaire à tous les Souverains: le voisinage d'un Prince plus puissant qu'eux leur donne des ombrages dont ils ont de la peine à se guérir.

XXXV. L'Empereur Maximilien veut passer en Espagne.

L'Empereur avoit beaucoup de Partisans parmi les Grands de Castille; tous les ennemis de Ferdinand, & ceux qui craignoient les effets de son ressentiment, dont le nombre étoit considerable, ne cessoient de presser plus vivement que jamais Sa Majesté Imperiale de se rendre au plûtôt en Espagne: aussi ce Prince ne pouvant plus résister aux instances réïterées des Seigneurs dévouez à la Maison d'Autriche, résolut tout de bon de passer en Castille, & ce fut pour les en assurer & pour les entretenir dans leur bonne volonté, qu'il écrivit une lettre à D.

à D. Juan Manuel; elle est écrite de Constance où se tenoit alors la Diete de l'Empire: en voici les termes. An de N. S. 1506.

Lettre qu'il écrit à Jean Manuel.

Je vous ai déja fait sçavoir par d'autres lettres la résolution que j'ai prise de passer en Castille, & de mener avec moi le Prince Charles mon petit-fils; je suis persuadé qu'il est de mon devoir & de la justice de maintenir les peuples dans la soumission qu'ils doivent à la serenissime Reine Jeanne ma fille, de rétablir l'ordre & la tranquillité dans ses Etats, de la défendre contre les entreprises & les attentats des Rebelles, d'assurer la succession du Prince mon petit-fils & de veiller à la conservation de sa personne, de ses interêts & des Royaumes que la providence lui a destinez. Les tristes nouvelles que j'ai apprises des brouilleries que quelques esprits mutins tachent d'exciter en Castille au préjudice du jeune Prince, m'ont enfin déterminé à ne pas differer plus long-tems, à hâter mon voyage, & à mener avec moi mon petit-fils; je partirai d'ici au plus tard dans quatorze ou quinze jours pour me rendre avec lui dans les Pays-bas, & j'ai déja envoyé ordre dans tous les ports de Brabant, d'armer les Vaisseaux & de faire tous les préparatifs necessaires pour mon voyage d'Espagne. Je vous exhorte donc & vous ordonne de communiquer cette lettre à mon Ambassadeur, & de prendre des mesures justes avec lui & les autres fideles serviteurs du feu Roi Philippe mon fils, comme vous l'avez toûjours fait jusqu'ici avec tant de zele, afin que l'on n'attente rien contre la liberté de la serenissime Reine Jeanne ma fille, ni contre la succession legitime du Prince Charles mon petit-fils: soyez convaincu que j'aurai soin que vos peines ne soient pas inutiles, dès que je serai arrivé; je ne manquerai pas de reconnoître l'affection que vous avez toûjours eûe pour le feu Roi Philippe mon fils de glorieuse memoire, la fidelité avec laquelle vous l'avez servi pendant sa vie, & le zele que vous faites paroître à maintenir ses interêts; vous pouvez donner les mêmes assurances de ma part à tous les Grands, ausquels j'accorderai avec plaisir toutes les graces que le feu Roi mon fils avoit résolu de leur faire. De ma Ville Imperiale de Constance le douziéme de Juin mil cinq cens sept.

An de N.-S. 1507.

XXXVI.
Sedition à Genes contre les François.

Le Roi de France étoit alors en Italie, & avoit passé quelques mois auparavant les Alpes avec une grosse Armée pour réduire & soumettre les Genois qui avoient formé la résolution de secouer le joug de la France, & de recouvrer leur ancienne liberté; la populace s'étoit soulevée contre la Noblesse sur la fin de l'année precedente; & la sedition avoit été si furieuse, que la canaille ayant pris les armes, avoit couru dans toutes les places publiques & dans tous les autres endroits où les armes de France étoient élevées, les avoit abbattues, renversées, foulées aux pieds, traînées par les rues avec ignominie & mettant le comble à l'insolence & à la révolte: (car dans les émeutes populaires le peuple porte toûjours les choses aux dernieres extrêmitez;) il avoit choisi pour Chef & pour Doge un homme de la lie du peuple qui s'appelloit Paul de Nové, Teinturier. Sa Majesté Très-Chrétienne informée de la sedition & de la brutalité des Genois, avoit envoyé une puissante Armée pour punir leur revolte, & ayant suivi elle-même de près ses troupes, elle rangea bientôt les Rebelles à leur devoir, & fit punir leur Chef du dernier supplice.

XXXVII.
Ferdinand arrive à Genes.

Le voyage du Roi de France en Italie & la proximité des lieux parut une occasion favorable pour ménager une entrevûe avec le Roi Ferdinand qui se disposoit à s'en retourner en Espagne. La Ville de Savone sur la côte de Genes fut choisie comme le lieu le plus propre & le plus commode pour l'entrevûe; le voyage du Roi Catholique fut long; les vents contraires obligerent ses Galeres de relâcher au port de Gayette & de demeurer quelques jours sur les côtes de Rome & de Toscane; enfin il arriva à Genes avec sa flotte le vingt-sixiéme de Juin, sans avoir rien perdu. Gaston de Foix Seigneur de Narbonne, le jeune Prince de son tems le mieux fait & le plus accompli, alla avec quelques Galeres au-devant du Roi Catholique son oncle & son beau-frere pour le recevoir.

Entrevûe des Rois de France & d'Espagne à Savone.

Le Roi Très-Chrétien étoit déja à Savone, où il attendoit Ferdinand qui partit de Genes la veille de saint Pierre, & arriva le même jour à Savone qui n'en est pas éloignée: le Roi de France se rendit lui-même au port, pour recevoir leurs Majestez Catholiques à la descente de leurs Galeres, &

An de N. S. 1507.

les deux Rois s'embrasserent avec toutes les démonstrations possibles d'une joye mutuelle & sincere : ce fut un spectacle agréable pour tous ceux qui s'y trouverent. Après les premiers complimens, les deux Rois entrerent dans la Ville & se rendirent au Château que l'on avoit préparé avec la derniere magnificence pour loger leurs Majestez Catholiques. Du port jusqu'au Château les Princes marcherent sous le dais ; le Roi de France prit la gauche, il laissa la droite à Ferdinand, & la Reine Germaine étoit au milieu d'eux : le Roi Très-Chrétien pour faire plus d'honneur à son nouvel hôte, lui laissa le Château, & prit son logement dans le Palais de l'Evêque.

Amitié mutuelle des deux Rois.

Ils entendirent la Messe ensemble le lendemain jour de saint Pierre ; rien n'étoit plus brillant & plus magnifique que les deux Cours ; les Espagnols sur tout se distinguoient par la magnificence de leurs équipages & la richesse de leurs habits & de leurs livrées Comme ils revenoient chargez des dépouilles du Royaume de Naples, tout brilloit parmi eux ; mais rien ne charmoit davantage que la contenance fiere & martiale de ces vieux guerriers qui avoient conquis ce Royaume à la pointe de leur épée, & qui mettoient leur principal ornement dans l'éclat & la polissure de leurs armes. Le soir même le Roi Très-Chrétien donna à souper dans son Palais à la Reine Germaine sa niéce, & le Roi Catholique fit l'honneur de recevoir aussi à sa table le Cardinal de sainte Praxede que le Pape avoit envoyé à l'entrevûe en qualité de son Legat *à latere*, & le Cardinal d'Amboise premier Ministre de Sa Majesté Très-Chrétienne, & depuis long-tems Legat perpetuel du saint Siege en France.

Le Roi de France fait l'éloge de Gonsalve, & Ferdinand celui d'Aubigny.

Le lendemain les deux Rois & la Reine souperent ensemble, & le grand Gonsalve fut le quatriéme. Le Roi de France voulut faire l'honneur à ce fameux Capitaine de le recevoir à sa table, & il lui donna toutes les marques possibles de consideration, d'estime & d'amitié ; il fit publiquement l'éloge de sa valeur, de son experience ; & il admira dans son ennemi ses vertus militaires & ses victoires qui l'avoient fait regarder comme le heros de son siecle ; le Roi Catholique en usa de la même maniere avec le Seigneur d'Aubigny qui voyant les bontez de Sa Majesté & les marques de distinction qu'elle lui donnoit, commença à concevoir quelque esperance qu'elle voudroit bien lui rendre le Comté de Venafra qu'il possedoit

An de N. S. 1507. dans le Royaume de Naples avant la declaration de la guerre & la rupture entre les deux Couronnes.

On propose la ligue contre les Venitiens.

On admira la résolution & la generosité du Roi Catholique de se livrer lui-même avec tant de confiance entre les mains de son Rival ; ce fut une ample matiere de raisonnement pour tous les Politiques & particulierement pour les Italiens qui rafinent toûjours sur les moindres démarches des Souverains ; on proposa plusieurs choses dans cette entrevûe ; mais sur tout la ligue contre les Venitiens qui se négocia avec un très-grand secret.

XXXVIII. Ferdinand arrive en Espagne.

Dès que les Conferences furent finies & les affaires reglées, les deux Rois prirent congé l'un de l'autre, & Sa Majesté Catholique ayant remis à la voile, continua son voyage ; les vents contraires & les tempêtes rendirent sa navigation plus longue qu'elle ne devoit être ; ainsi il n'arriva au Port de Cadaques en Catalogne que l'onziéme Juillet : comme la peste faisoit de grands ravages dans la Province, on ne s'y arrêta point, on poursuivit son chemin; on rangea la côte, & l'on vint mouiller le vingt du même mois à la rade de Valence, où le Comte Pierre Navarre étoit arrivé dix jours auparavant avec la flotte qu'il commandoit ; le peuple reçut leurs Majestez avec de grands applaudissemens & des acclamations extraordinaires de joye : la Reine y fut reçûe & conduite au Palais sous le dais ; ceremonie qu'on a toûjours coûtume d'observer la premiere fois que les Souverains entrent dans une Ville de leur dépendance.

L'arrivée de Ferdinand calme la Castille.

L'arrivée du Roi Catholique en Espagne changea toute la face des affaires ; les mouvemens de Castille s'appaiserent, les differentes factions se dissiperent presqu'en un moment ; le Marquis de Villena lui-même après avoir demandé pardon de sa révolte, rentra dans son devoir & vint se livrer entre les mains de Sa Majesté Catholique, qui de son côté lui promit de le recompenser & de lui restituer tout ce que regleroient les Commissaires & les Juges qu'on nommeroit pour examiner le préjudice qu'on lui avoit fait, & les biens dont on l'avoit injustement dépouillé ; il est vrai que la soumission du Marquis fut un peu forcée ; mais dans la conjoncture presente on ne laissa pas de lui en sçavoir gré, à cause des suites avantageuses qu'elle pouvoit avoir ; le Comte d'Uregna ne contribua pas peu à faire l'accommodement du

Marquis de Villena son Cousin Germain avec le Roi Catholique, & Sa Majesté pour recompenser le Comte du bon service qu'il venoit de lui rendre en cette occasion, lui accorda le Gouvernement du Château de Carmona qu'il prétendoit lui appartenir. An de N. S. 1507.

Le Roi qui vouloit aussi satisfaire le Duc de Medina-Sidonia, promit par l'entremise du Connétable son ami, de lui donner à present une somme considerable d'argent dont l'on conviendroit, ou de lui assurer pour lui & pour ses heritiers à jamais une pension certaine à prendre sur le Trésor Royal, pour le recompenser de la Ville de Gibraltar sur laquelle il croyoit avoir droit.

Le Duc de Medina-Sidonia rentre dans le parti de Ferdinand.

L'Archevêque de Tolede travailloit plus que personne par son credit & son habileté à menager les esprits & à les attirer dans les interêts de Sa Majesté Catholique; il ne pouvoit pas moins faire pour reconnoître les obligations qu'il avoit à Ferdinand dont il avoit reçû une infinité de graces & qui venoit encore tout recemment de lui obtenir du Pape le Chapeau de Cardinal & la Dignité d'Inquisiteur General dans les Royaumes de Castille & de Leon par la cession libre & volontaire qu'en avoit fait l'Archevêque de Seville, comme il paroît par une lettre particuliere que le Roi Ferdinand écrivit à l'Archevêque de Tolede sur ce sujet, & dont l'on garde encore l'original dans les Archives du grand College de saint Ildephonse à Alcala-de-Henarès bâti & fondé avec une liberalité & une magnificence vraiment Royale par ce grand Prelat.

Ferdinand obtient le Chapeau de Cardinal pour l'Archevêque de Tolede.

Le Pere Jean d'Enguerra Confesseur de Sa Majesté Catholique, faisoit la même fonction d'Inquisiteur General dans le Royaume d'Arragon: le nouveau Cardinal & le Confesseur trouverent le secret de gagner l'esprit de presque tous les Grands; les peuples suivirent leur exemple, & la tranquillité se trouva en un moment rétablie dans toute la Castille; Ferdinand ne pouvoit pas souhaiter un succès plus heureux.

Tout se soumet en Castille.

XXXIX.

Il n'y eut qu'une seule chose qui surprit tout le Royaume, & qui fit murmurer tous les gens de bien; ce fut que le Roi Catholique obtint du Pape l'Archevêché de Compostelle pour D. Alphonse de Fonseca jeune homme d'un esprit ardent, inquiet, impetueux & dont les mœurs & la conduite n'étoient pas fort reglées: la faveur & la protection du Souverain lui tinrent lieu de science & de vertu: ce fut là tout son merite;

Alphonse de Fonseca nommé à l'Archevêché de Compostelle.

An de N. S. 1507. mais rien ne fut plus honteux dans cette action, que de voir le fils succeder à son pere qui lui résigna son Archevêché, & auquel on donna le titre de Patriarche d'Alexandrie qui n'est qu'une vaine Dignité sans Eglise & sans revenu. Exemple nouveau d'une pernicieuse consequence, & dont jusques-là on n'avoit jamais entendu parler, qu'un pere contre toutes les loix de l'Eglise & toutes les regles de la bienséance, cedât un Evêché, comme si c'eût été le patrimoine & l'heritage de ses peres à son fils & à son fils naturel.

Ferdinand s'en repent.

Il est vrai que le pere avoit rendu des services considerables à l'Etat, & fait toûjours paroître un attachement inviolable au parti de Ferdinand : combien de fois arrive-t-il que dans des tems de trouble on se voit obligé de faire des choses contre l'ordre, & qu'on est soi-même le premier à condamner : le jeune Alphonse avoit accompagné le Roi Catholique dans le voyage de Naples & avoit trouvé le secret de s'insinuer dans ses bonnes graces par ses manieres souples & complaisantes, par son esprit adroit & insinuant, la magnificence de son train, & la dépense de sa table; ainsi tâche-t-on de trouver quelque raison specieuse pour justifier au moins en partie une action d'elle même inexcusable; on dit que Ferdinand s'en repentit bientôt, & qu'il en eut toute sa vie des remords de conscience; mais a-t-on jamais vû personne, & particulierement un Prince qui dans l'embarras & dans la multitude des affaires, dans les révolutions qui arrivent, & dans la liberté qu'ont les Souverains de faire tout ce qu'ils veulent, ne fasse pas quelque faute, ou plûtôt qui ne manque pas en plusieurs choses.

XL. Le Duc de Najare & Jean Manuel Chefs du parti opposé a Ferdinand.

Il ne restoit plus que le Duc de Najare & D. Manuel à contenter ou à réduire; comme ils étoient les plus coupables, & qu'ils voyoient moins d'esperance d'obtenir grace; ils étoient aussi les plus opiniâtres: comme ils s'étoient toûjours fortement opposez au retour de Ferdinand en Castille, & avoient tout mis en œuvre pour empêcher qu'on ne lui déferât la Regence du Royaume, il n'y avoit plus de mesures à garder avec eux, après des démarches de cet éclat.

Le Comte de Lemos venoit tout recemment de se joindre à eux & de fortifier leur faction : comme il avoit irrité la Cour par un nouvel attentat, il ne cherchoit que de l'appui pour se maintenir & pour se mettre à couvert du ressentiment de Sa Majesté Catholique; ce Comte avoit surpris en Galice la Ville

de Ponferrada qui dépendoit de la Couronne, & s'étoit rendu maître de la plus grande partie du Marquisat de Villafranca, qu'il prétendoit lui appartenir; mais c'étoit un crime de léze-Majesté dans un sujet de s'emparer de sa propre autorité, sans aveu & par les voyes de fait de ce qu'il pouvoit legitimement éxiger dans les formes & selon les voyes de la justice: la Cour qui étoit alors à Hornillos avec la Reine, fut très-indignée de l'entreprise temeraire du Comte de Lemos: on proposa de punir son audace & de le ranger à son devoir. An de N. S. 1507.

On envoye des troupes en Galice contre le Comte de Lemos.

Le Conseil Royal de l'avis de l'Archevêque de Tolede & des Grands qui se trouverent avec lui auprès de la Reine, ordonna au Duc d'Albe & au Comte de Benaventé de marcher avec des troupes contre le Comte de Lemos pour reprendre les places qu'il avoit injustement envahies; ceux-ci ayant reçû les ordres de la Cour, ramasserent deux mille Lances & trois mille hommes de pied; d'abord le Duc de Bragance à la sollicitation de D. Denis son frere Gendre du Comte de Lemos, dont il avoit épousé la fille unique & l'heritiere, parut se mettre en devoir de venir à son secours; mais le Roi de Portugal défendit au Duc de se mêler de cette affaire, & écrivit même à l'Archevêque de Tolede pour le prier de ne pas pousser le Comte aux dernieres extrêmitez, & de lui permettre de soutenir ses prétentions par les voyes de la justice; la Cour y consentit à condition que le Comte poseroit les armes & remettroit les places au même état où elles étoient, quand il les avoit surprises.

Le Comte de Lemos se soumet.

Le Comte eut d'abord assez de peine à faire ce qu'on éxigeoit de lui; mais enfin se voyant abandonné de ses meilleurs amis, dès qu'on sçut l'arrivée de Sa Majesté Catholique à Valence, & craignant d'ailleurs le ressentiment de ce Prince, il prit le parti de se soumettre & de restituer la Ville de Ponferrada & les autres places dont il s'étoit emparé; ainsi tout devint tranquille.

D. Juan Manuel de son côté Chef de tous les mécontens & des ennemis du Roi Catholique, ne se laissoit point gagner: comme il l'avoit personnellement offensé, il ne croyoit plus qu'il y eût pour lui de retour; ayant donc pris la résolution de s'en retourner en Allemagne & de se retirer en Flandres où les Seigneurs de Ville & de Vere l'avoient déja pré-

An de N. S. 1507. cedé avec les autres Flamands qui avoient ſuivi le feu Roi Philippe en Eſpagne, il recommanda avant que de partir, le Château de Burgos au Duc de Najare, & celui de Jaen au Comte de Cabra, comptant beaucoup ſur leur fidelité & ſur leur attachement pour ſa perſonne.

XLI. Le Gouverneur de Mazalquivir eſt défait par les Maures.

Le Roi Catholique en arrivant à Valence, apprit une nouvelle fâcheuſe & qui le chagrina; l'Alcaïde de Los Donzeles qui commandoit à Mazalquivir, s'étoit mis à la tête de cent Chevaux & d'environ trois mille hommes de pied qu'il avoit amenez d'Eſpagne, & dont la plûpart étoient de vieux ſoldats qui avoient ſervi dans les guerres de Naples, ayant fait une irruption ſur les terres des Maures du côté du Royaume de Tremecen, ſon expedition avoit été d'abord aſſez heureuſe; il avoit pillé & ſaccagé le pays ennemi, il y avoit mis tout à feu & à ſang, avoit fait un butin conſiderable, & emmené un grand nombre d'eſclaves & une quantité prodigieuſe de bétail; mais au retour il avoit été ſurpris & attaqué par le Roi de Tremecen qui s'étoit mis à ſes trouſſes avec une Armée nombreuſe de Maures. Nos gens à la verité ſoutinrent avec vigueur le choc de ces Infideles; on ſe battit de part & d'autre avec opiniâtreté; mais enfin il fallut que la valeur cedât à la multitude, & les Eſpagnols furent taillez en pieces; la plûpart demeurerent ſur la place, ſoit dans l'action, ſoit dans la fuite, égorgez par les payſans qui ne les épargnerent pas; l'Alcaïde cependant ſe voyant enveloppé de toutes parts, ramaſſa autour de ſoi ce qui lui reſtoit de Cavaliers, & en ayant formé un eſcadron de ſoixante & dix maîtres, il enfonça les Maures, les perça, & ſe faiſant jour l'épée à la main au travers des ennemis, il rentra dans Mazalquivir; de tout le reſte de ſes gens il ne s'en ſauva que quatre cens à la faveur de la nuit & des bois voiſins où ils ſe cacherent; quatre cens furent faits priſonniers, les autres y perdirent la vie. La nouvelle de cette défaite jetta la conſternation dans toute l'Eſpagne, parce qu'on en craignoit les ſuites: Sa Majeſté Catholique qui l'apprit à Valence où il venoit d'arriver, en fut fort chagrin; il envoya ſur le champ des Galeres & des Vaiſſeaux, pour tranſporter des troupes, de l'argent, des vivres & des munitions à Mazalquivir, afin de mettre la place en état de défenſe au cas que les Maures fiers de ce ſuccès oſaſſent l'attaquer,

taquer, & même pour avoir sa revanche & faire une nouvelle irruption sur les terres des Infideles. An de N. S. 1507.

XLII.

Les troupes Espagnoles se debandent dans le Royaume de Naples.

Cependant les soldats qui étoient demeurez dans le Royaume de Naples, n'ayant plus d'ennemis en tête, & ne pouvant demeurer dans l'inaction, se dispersèrent de tous côtez; il n'y avoit point de violence qu'ils n'exerçassent, point de crimes qu'ils ne commissent; la plûpart s'étant mis à piller, massacroient impunément, sans épargner ni le sacré, ni le profane, & sans avoir égard ni au sexe ni à la condition; les paysans étoient tous les jours exposez à la brutalité de ces bandits; on n'osoit se mettre en chemin; les lieux les plus saints & les Villes fermées n'étoient pas à couvert de leurs brigandages; on ne se trouvoit pas en sûreté dans sa propre maison, sans que personne se mît en devoir de réprimer l'insolence & l'avidité de ces voleurs, ou eût assez d'autorité pour les contenir dans le devoir, & leur faire observer une éxacte discipline.

Quelques Officiers Espagnols se mettent a pirater.

Diegue Garcie de Paredés brave, hardi & entreprenant se voyant sans emploi, prit le parti de pirater, métier dangereux & plus propre d'un avanturier que d'un homme de qualité & d'un Officier de service; il crut trouver dans les prises qu'il feroit sur mer, dequoi satisfaire ou son avidité pour accumuler des richesses, ou son inclination à les dépenser. Diegue d'Aguayo & Melgarejo suivirent l'exemple de Paredés. Le desir insatiable de s'enrichir paroît souvent un titre legitime pour usurper & piller le bien de ses voisins; il y eut néanmoins cette difference entre les uns & les autres, que Paredés se bornant aux mers du Levant, n'exerça la piraterie que contre les Infideles & les ennemis de la Religion Chrétienne, en quoi il fut moins coupable, les deux autres se posterent avec leurs Vaisseaux dans l'Isle d'Ischia, d'où ils faisoient des courses en mer, & où ils mettoient à couvert leur butin; dès qu'ils pouvoient attaquer un Vaisseau avec avantage, ils l'enlevoient sans se mettre en peine à qui appartenoit le Bâtiment, uniquement attentifs à profiter des dépouilles des malheureux.

On purge la mer de Corsaires.

Comme ces pirateries & ces brigandages rendoient les Espagnols odieux, le Viceroi de Naples croyant qu'il étoit de son devoir de rendre la mer libre & de la purger de ces Corsaires, donna ordre à Michalet de Prats Catelan de Nation, de se mettre en mer avec quelques Fregates & de donner

An de N. S. 1507. chasse à ces pirates. De Prats qui étoit brave & qui connoissoit parfaitement ces mers, atteignit bientôt ces deux voleurs, les accula dans la rade de Belveder qui dépend de la Principauté de Bisignano, les attaqua, les battit, enleva leurs deux fustes à l'abordage; Aguayo & son compagnon eurent bien de la peine à se sauver à terre dans un esquif. Une avanture tragique troubla en un moment la joye que l'on ressentoit de cet avantage qui nettoyoit la mer de ces voleurs: car à peine De Prats étoit-il maître des deux Bâtimens Corsaires, que la mer s'étant grossie tout à coup, & s'étant élevé un orage furieux, la Caravele sur laquelle il étoit monté, fut submergée & engloutie dans la mer par la violence des flots: quoiqu'il fût à la vûe de terre, & qu'une foule infinie de monde qui étoit sur le rivage, fût témoin de ce triste spectacle, personne cependant n'osa & ne put secourir l'infortuné Michalet; la Caravele après avoir été quelque tems battue par les flots & par les vents, s'ouvrit en un moment, & s'abîma dans les eaux: voilà de ces exemples funestes dont on ne voit que trop d'exemples.

XLIII. Alphonse d'Albuquerque Viceroi des Indes.

L'on avoit envoyé l'année precedente D. Alphonse d'Albuquerque avec Tristan d'Acugna aux Indes Orientales pour succeder dans la Viceroyauté à François d'Almeyda. Le nouveau Viceroi persuadé que son gouvernement seroit heureux, si les premiers commencemens pouvoient donner de la réputation à ses armes, résolut avant que de prendre possession de sa nouvelle Dignité, de faire une entreprise d'éclat, capable de jetter la consternation dans toutes les Indes, d'intimider les Barbares, & de relever dans leur esprit la gloire & la valeur de la Nation Portugaise. La Conquête d'Ormus lui parut une expedition également glorieuse pour lui & avantageuse pour les vastes projets qu'il méditoit.

Il se rend maître d'Ormuz.

Cette Isle est située à l'entrée du Golphe de Perse, & un des postes les plus importans de l'Orient: car quoiqu'elle soit petite, n'ayant presque pas seize mille de tour, que les chaleurs y soient excessives, qu'elle manque d'eau, que le lieu soit d'une sterilité extraordinaire, que la terre n'y produise rien, & qu'elle soit privée de tout ce qui peut contribuer aux délices & même aux necessitez de la vie, néanmoins la situation avantageuse de cette Isle, les deux ports également com-

modes & sûrs que la nature y a placez, la rendoient un des lieux du monde le plus avantageux pour le commerce, & le port le plus fameux des Indes. Le concours prodigieux des Etrangers qu'on y voyoit, la foule des Marchands qui y accouroient & qui y abordoient de toutes parts; le trafic immense qui s'y faisoit de perles, de pierreries, & de toutes les marchandises les plus précieuses, y avoit attiré les richesses & l'abondance; & quelque ingrat & sterile que fût le pays, on ne laissoit pas d'y trouver avec profusion tout ce qui pouvoit rendre la vie commode & délicieuse. Ce fut à l'expedition d'Ormus, qu'Alphonse d'Albuquerque s'attacha, & il y réussit; car en chemin faisant avant que d'arriver aux Indes, il surprit, attaqua, & conquit l'Isle & la Ville.

An de N. S. 1507.

Les Portugais prennent Saphin en Afrique.

Les Portugais firent encore une nouvelle Conquête sur les côtes Occidentales d'Afrique; car ils enleverent sur les Maures la Ville de Saphin, une des plus riches, des plus grandes, des plus belles, & des plus peuplées de toute la côte; elle avoit été autrefois de la dépendance du Royaume de Maroc; mais alors elle avoit ses Seigneurs particuliers.

XLIV. Arrivée du Roi Ferdinand en Castille.

La Reine Germaine étoit toûjours demeurée à Valence, & le Roi son époux lui avoit laissé l'administration des affaires avec les honneurs & l'autorité de Regente; elle ne pouvoit pas néanmoins y rester encore long-tems, parce que dans peu elle devoit suivre le Roi Catholique en Castille. Le Comte Pierre Navarre avoit pris les devants avec la meilleure partie des troupes qu'on avoit amenées de Naples sur la Flotte, & il devoit attendre cette Princesse à Almaçan sur les frontieres de Castille. Le Roi Ferdinand qui l'avoit suivi de près, étoit parti l'onziéme d'Août. L'Archevêque de Sarragosse son fils naturel vint au-devant de Sa Majesté pour lui rendre ses devoirs, accompagné des Ducs de Medinaceli & d'Albuquerque, & d'un grand nombre de Seigneurs Castillans & Arragonnois qui s'empresserent d'aller donner à Ferdinand des assurances de leur fidelité. Dans cet équipage & avec ce magnifique cortége Ferdinand arriva un Samedi vingt-huitiéme d'Août à Montagudo, la premiere Ville qu'on rencontre en entrant en Castille de ce côté-là; il se rendit ensuite à Almaçan & Aranda. Pendant tout le chemin, une foule de Grands, de Prelats & de Noblesse se rendirent auprès de sa personne, pour l'assurer de leur parfaite obéissance; les uns dans la crain-

An de N. S. 1507.

te de s'exposer à son ressentiment, s'ils manquoient à ce devoir; les autres pour lui faire leur Cour aux dépens de leurs Compétiteurs; le plus grand nombre par politique.

La Reine Jeanne va à Tortolès au-devant du Roi son pere.

La Reine Jeanne étoit cependant toûjours demeurée à Hornillos, quelque incommode que fût ce séjour pour elle & pour toute la Cour; on l'avoit en vain sollicitée plusieurs fois de quitter un lieu si désagréable, elle n'avoit jamais voulu en sortir, quoique le feu se fût mis au toit de l'Eglise, & qu'on eût été obligé de transporter dans son Palais & dans son propre appartement le corps du feu Roi Philippe son époux, qu'on avoit mis en dépôt dans cette Eglise: néanmoins ayant appris l'arrivée du Roi son pere, elle consentit à sortir d'Hornillos pour se rendre à Tortolès, Bourg peu éloigné d'Aranda.

Ferdinand arrive à Tortolès.

Le Roi Ferdinand de son côté partit d'Aranda & vint jusqu'à Villavela qui n'est qu'à une petite lieue de Tortolès où la Reine sa fille l'attendoit; & le Samedi vingt-huitiéme d'Août après avoir dîné & entendu Vêpres, il se rendit à Tortolès; le Connétable, le Marquis de Villena & les autres Seigneurs qui étoient auprès de la Reine, allerent au-devant de Ferdinand: l'Archevêque de Tolede, le Nonce du Pape, & les autres Evêques qui se trouvoient à la Cour, suivirent de près le Connétable pour aller baiser la main de Sa Majesté Catholique, suivant la coûtume du Pays; chacun ne pensoit qu'à déguiser ses sentimens, & ceux qui étoient les plus mécontens du retour de Ferdinand, faisoient paroître sur leurs visages & dans leurs démarches plus de joye & d'empressement.

Premiere entrevûe du Roi & de la Reine sa fille.

Enfin le Roi arriva au logis qu'on lui avoit préparé, & où la Reine sa fille l'attendoit; dès qu'il parut, la Reine ôta le voile lugubre qu'elle portoit toûjours sur sa tête, & se jetta aux pieds du Roi son pere pour les lui baiser; lui de son côté ôta son bonnet & mit un genou à terre pour la relever; après s'être tenus quelque tems étroitement embrassez l'un & l'autre, ils entrerent dans un appartement pour s'entretenir: cette premiere entrevûe ne fut pas longue, & la Reine retourna aussitôt dans son Palais; le lendemain le Roi retourna voir sa fille; ils furent seuls ensemble plus de deux heures en conversation; on ne put pas sçavoir certainement quel fut le sujet de leur entretien; mais comme le Roi en sortit avec un visage fort gai & fort content, on se persuada qu'il n'avoit pas trouvé l'esprit de la Reine sa fille aussi foible qu'il l'avoit crû, &

qu'on le publioit, & qu'il ne deſeſperoit pas du rétabliſſement de ſa ſanté; ce qui acheva d'en perſuader, c'eſt que Sa Majeſté en quittant la Reine ſa fille, lui recommanda l'adminiſtration des affaires & le Gouvernement du Royaume; la ſuite ne ſervit qu'à confirmer la Cour dans ce ſentiment: car dès ce moment la Reine donna elle-même des ordres qui s'executerent; elle changea quelques-uns de ſes Officiers & de ſes Miniſtres; le choix fut juſte & raiſonnable, & tout le Royaume y applaudit. An de N. S. 1507.

On donne le Chapeau de Cardinal à l'Archevêque de Tolede.

On demeura ſept jours à Tortolès, & les deux Cours ſe rendirent enſuite à ſainte Marie del-Campo: le Roi vouloit qu'on y donnât le Chapeau de Cardinal à l'Archevêque de Tolede; mais la Reine pria le Roi ſon pere de differer cette ceremonie dans un autre tems; car, diſoit elle, il n'eſt pas de la bienſéance que la Cour celebre une fête dans un lieu où ſe trouve une pauvre Reine déſolée qui a perdu ſon mari & qui eſt plongée dans l'affliction & dans la douleur: le Roi ayant égard à la priere de la Reine ſa fille, la ceremonie ne ſe fit que dans l'Egliſe de Mahamud. Quoique le lieu fût petit & peu conſiderable, l'appareil ne laiſſa pas d'être ſuperbe & magnifique; on fit au nouveau Cardinal tout l'honneur qu'il pouvoit eſperer; car on lui donna le nom de *Cardinal d'Eſpagne*, quoique ſon titre à Rome fût celui de *ſainte Balbine*.

XLV.
L'Ambaſſadeur de l'Empereur ſollicite la Regence de Caſtille pour ſon Maître.

André du Bourg Ambaſſadeur de l'Empereur Maximilien, homme adroit, remuant, d'un eſprit délié, & habile à couvrir ſes vûes, étoit à Sainte Marie del Campo; il fut ſi hardi, que même après le retour du Roi Catholique, il ne laiſſa pas de ſolliciter ſecretement les Grands qu'il croyoit mécontens de Ferdinand, de ſe declarer contre lui, & de déferer la Regence de Caſtille à Sa Majeſté Imperiale: une hardieſſe ſi criminelle meritoit une ſevere punition; mais le Roi pour ne point violer le droit des gens, & marquer à tout le monde que dans ſon ennemi même il avoit égard au caractere ſacré d'Ambaſſadeur, il ſe contenta de lui ordonner de ſortir de la Cour & de ſe retirer en Allemagne; ſous prétexte d'aller rendre compte de ſa négociation à l'Empereur: le Roi Catholique nomma en même-tems Jean Albion pour accompagner du Bourg en Allemagne, & pour prier l'Empereur au nom de Sa Majeſté Catholique & de la Reine ſa fille, de nommer pour ſes Ambaſſadeurs en Eſpagne des perſonnes plus mode-

An de N. S. 1507. rées & qui eussent des intentions plus droites, plus de zele & de disposition à la paix que tous deux avoient un égal interêt à maintenir.

XLVI. Ferdinand reconcilie le Connétable, l'Amirante, & le Duc d'Albe.

Ferdinand n'ayant plus rien à craindre des intrigues & des cabales secretes de l'Ambassadeur qu'il avoit congedié, entreprit d'accommoder le Connétable, l'Amirante & le Duc d'Albe depuis long-tems ennemis, & dont les interêts étoient fort opposez; l'entreprise étoit délicate; mais aussi l'avantage que Sa Majesté en retiroit, si elle réüssissoit, étoit considerable; car en les réunissant, il s'attachoit en quelque maniere trois des plus grands, & des plus puissants Seigneurs de toute la Castille, dont l'exemple ne pouvoit manquer d'en attirer plusieurs autres.

Troubles en Andalousie.

Il travailla aussi à dissiper les troubles d'Andalousie, où les esprits ne paroissoient pas moins aigris qu'en Castille; le Marquis de Priégo avoit arraché les baguettes des mains des Officiers de D. Diegue Osorio Corrégidor de Cordoue, & les avoit maltraitez; une troupe de factieux & de mutins du parti de Molina s'étoient assemblez à Ubeda & faisoient de grands désordres, parce qu'ils se sentoient appuyez par le Corrégidor D. Antoine Manrique parent du Duc de Najare & dans les interêts duquel il se trouvoit engagé.

Differends entre le Comte d'Uregna & le fils du Duc de Medina-Sidonia.

Les affaires n'étoient pas plus calmes à Seville après la mort de D. Juan Duc de Medina-Sidonia; D. Pedre Giron fils du Comte d'Uregna prétendoit que Marie son épouse devoit heriter des grands biens que le Duc avoit laissez au préjudice de D. Henri fils du défunt, quoique D. Henri & Marie femme de Giron fussent enfans de la même mere; l'Etat avoit besoin d'un Chef qui eût assez d'habileté & d'autorité pour contenir les Grands & les peuples également dans leur devoir.

On fait garder les Ports de Galice & de Biscaye.

On donna au même-tems des ordres très-rigoureux de fortifier & de bien garder tous les ports de Galice & de Biscaye, pour les mettre hors de surprise & à couvert des entreprises que pourroient former les Etrangers & les mécontens; on commanda aussi au Comte de Lemos & à D. Ferdinand d'Andrada de sortir incessamment de la Galice, où ils possedoient de grands biens & où ils avoient un grand nombre d'amis & de créatures.

On prit les mêmes soins & les mêmes précautions pour les

ports de Cadiz, de Gibraltar & de Malaga: comme on croioit avoir lieu de se défier des Maurisques qui se trouvoient en grand nombre dans le voisinage de ces trois ports, on leur ordonna dans tout le Royaume de Grenade de s'éloigner à huit mille des côtes de la mer depuis Gibraltar jusqu'à Almerie; on avoit dessein de repeupler ces endroits d'anciens Chrétiens, & d'en chasser les Maurisques, que le voisinage d'Afrique & les intelligences secretes qu'ils entretenoient avec les Maures de delà la mer, rendoient de jour en jour plus mutins & qui faisoient souvent passer des esclaves Chrétiens chez les Infideles; mais il se trouva des oppositions au dessein de la Cour, & il ne s'executa point.

An de N. S. 1507. De Cadiz, de Gibraltar, & de Malaga.

XLVII. Les Châteaux de Burgos, de Jaen & de Placencia se rendent au Roi, & Manuel se retire en Allemagne.

D. Juan Manuel étoit toûjours maître des Châteaux de Burgos, de Jaen, de Placencia & de Miravete, dont le feu Roi Philippe auprès de qui il étoit en faveur, lui avoit donné le Gouvernement, & où il avoit mis de ses créatures pour y commander à sa place. Sa Majesté Catholique envoya ordre à ces Commandans de remettre ces Forteresses entre les mains de ses Officiers: François de Tamayo qui commandoit dans le Château de Burgos, differoit toûjours d'obéir, sous differens prétextes; mais on voyoit bien qu'il ne pensoit qu'à gagner du tems: une conduite si insolente meritoit un severe châtiment; aussi le Roi ayant pris la résolution de se rendre lui-même à Burgos pour réduire ce Rebelle, envoya ordre à Pierre Navarre de rassembler ce qu'il avoit de troupes, de tirer de l'Arsenal de Medina-del-Campo toute l'Artillerie dont il auroit besoin, & de marcher incessamment pour faire le Siege du Château. Le Commandant voyant la résolution de la Cour, crut que le meilleur parti étoit de se soumettre; son exemple fut suivi par les autres Commandans qui rentrerent dans le devoir; ainsi D. Manuel se voyant sans appui, abandonné de tout le monde, presque également odieux à ses Compatriotes & aux Etrangers, ne crut pas devoir s'exposer à la discretion du Roi; il se déguisa donc & prit la route de Navarre, d'où il se sauva en France, & de là passa en Allemagne pour aller chercher un azile plus sûr auprès de l'Empereur.

XLVIII. Le Duc de Najare obstiné dans sa révolte.

Il ne restoit plus de tous les mécontens & de tous les ennemis de Ferdinand que le Duc de Najare qui n'avoit d'autre ressource que la Ville de Najare qu'il avoit fortifiée & qu'il

An de N. S. 1506. avoit eu soin de pourvoir de toutes sortes de munitions. Le Duc étoit persuadé que l'Empereur Maximilien arriveroit bientôt en Espagne avec une formidable Armée, & qu'il ne manqueroit pas d'amener avec lui le Prince Charles son petit-fils; cette esperance, quelque frivole qu'elle fût, l'empêcha de consentir à la clause du testament de la feue Reine Isabelle touchant la Regence de la Castille; il s'y opposa toûjours; dans l'Assemblée des Etats Generaux convoquez à Toro, & bien loin de se résoudre à reconnoître l'autorité du Conseil Royal, il ne voulut jamais souffrir que les Alcaldes & les autres Officiers que la Cour a coûtume d'envoyer dans les Provinces, missent le pied sur les terres qui dépendoient de lui.

Il prend la qualité de Viceroi.

Pour se maintenir, il leva des troupes, & fit tous ses efforts par le moyen de ses Emissaires & de ses Partisans secrets pour faire soulever les peuples en divers endroits du Royaume; & poussant son audace jusqu'au comble, il eut la temerité de prendre le titre de Viceroi en vertu des pouvoirs que le Prince Charles lui avoit donnez, & envoya ses ordres à tous les Corrégidors pour administrer désormais la justice, & faire les autres fonctions de leur Charge en son nom; cela s'executa ponctuellement à Ubeda, où étoit Corrégidor D. Antoine Manrique neveu du Duc de Najare & dévoué au parti de son oncle.

Il refuse de se soumettre.

Il étoit de la derniere importance de remedier à ces désordres, avant que le mal eût le loisir de jetter de plus profondes racines & de s'étendre dans les Provinces voisines: la Cour qui vouloit prévenir les fâcheux inconveniens que pouvoient avoir la révolte & la désobéissance opiniâtre du Duc de Najare, nomma des Commissaires pour lui faire son procès. Le Roi Catholique qui étoit toûjours resté à sainte Marie del-Campo, prit la route de Burgos; & étant arrivé à Arcos, il envoya Ferdinand Duc de Strada son premier Maître d'Hôtel pour commander de sa part au Duc de Najare de remettre au plûtôt entre les mains des troupes de Sa Majesté les Châteaux & les Forteresses dont il étoit maître, pour être un gage assûré de sa fidelité, & que s'il refusoit d'obéir, on auroit recours à des remedes plus violens; le Duc plus fier que jamais, refusa absolument d'executer les ordres de Sa Majesté Catholique.

Le Roi résolu de le punir.

Le Roi indigné de l'insolence du Duc, laissa la Reine Jeanne sa fille à Arcos, parce qu'elle ne vouloit pas aller à Burgos

An de N. S. 15..

où elle avoit perdu le Roi son époux, & s'y étant rendu lui-même dans la résolution de tirer raison du Duc de Najare & de le contraindre à rentrer dans son devoir; il donna ordre au Comte Pierre Navarre de rassembler ses troupes, de prendre les Compagnies ordinaires de sa Garde & toute la Cavalerie, de marcher avec un gros train d'Artillerie, d'entrer sur les terres du Duc de Najare, d'y mettre tout à feu & à sang, & de ne rien épargner pour se rendre maître de ce Rebelle.

Le Duc se soumet enfin.

La plûpart des Grands, entre autres le Connétable & le Duc d'Albe intercederent pour le Duc de Najare, & supplierent Sa Majesté de vouloir bien ne le pas traiter avec la derniere rigueur; ils s'offrirent de se faire sa caution; le Duc de Najare que l'indulgence du Roi n'avoit pû fléchir, intimidé par les préparatifs qu'on faisoit pour le réduire, prit enfin un parti plus sage, & rendit les Châteaux de Navarrete, de Trevigno, d'Ocon, de Redecilla, de Davalillo & de Rivas; il ceda aussi le Gouvernement de la Forteresse de Balmaseda qui dépendoit de la Couronne & dont il s'étoit depuis quelque tems rendu maître; toutes ces places furent mises en sequestre entre les mains du Duc d'Albe avec la permission de Sa Majesté Catholique, & le Duc nomma des personnes sûres pour y commander en son nom.

Le Roi rend au fils du Duc de Najare les places que son pere avoit cedées.

La soumission du Duc de Najare appaisa le Roi Catholique qui accorda au Duc une amnistie generale, & l'ayant reçû dans ses bonnes graces, il voulut bien quelque tems après rendre à D. Antoine Manrique Comte de Trevigno fils du Duc toutes les places qu'on avoit enlevées à son pere. La clemence & la douceur gagnent plus les esprits que la rigueur & la severité; la bonté du Prince ménagée à propos dissipa un nuage épais formé par les cabales des Grands, & qui menaçoit la Castille d'un furieux orage; ainsi un nouveau jour commença à paroitre, & la tranquillité se trouva retablie dans le Royaume. On se trompe quand on se persuade que l'affection des sujets est inutile aux Souverains; qu'ils ne doivent penser qu'à se faire craindre, & que la crainte est l'ame & le ressort des Empires.

On propose le mariage de Jeanne d'Arragon avec le fils du Duc d'Albuquerque.

Après l'accommodement du Duc de Najare, le Roi Catholique pour s'attacher encore par des liens plus étroits le Duc d'Albuquerque, proposa de faire épouser Jeanne d'Arragon sa petite-fille, & fille de l'Archevêque de Sarragosse, au fils

An de N. S. 1507. aîné du Duc d'Albuquerque ; mais ce mariage ne s'executa pas, & Jeanne d'Arragon épousa dans la suite D. Juan de Borgia Duc de Gandie.

XLIX. L'Empereur se plaint du Roi Catholique.

L'Empereur Maximilien paroissoit très-mal-content du Roi de France, & se plaignoit du Roi Catholique, qui s'étoit rendu maître absolu de la Regence de Castille, avant que les differends qu'ils avoient ensemble fussent terminez & que le procès fût jugé : Sa Majesté Imperiale qui regardoit cette démarche comme un de ces affronts qu'un Souverain ne doit pas souffrir sans en tirer soi-même raison, publia qu'elle alloit faire passer trois mille Allemands à Naples pour y exciter de nouvelles brouilleries & appuyer les projets du Cardinal d'Arragon qui faisoit jouer mille ressorts pour retirer le Duc de Calabre d'Espagne & le rétablir sur le Trône de son pere ; il sembloit que le desir de la vengeance eût étouffé dans l'Empereur les sentimens naturels, & qu'il ne se mît pas en peine de sacrifier les interêts du Prince Charles son petit-fils, qui se verroit déchû de l'esperance de succeder à cette Couronne, si le Duc de Calabre montoit sur le Trône.

Divers soupçons contre le grand Gonsalve, mais faux.

La conduite de l'Empereur donna lieu à bien des bruits désavantageux à la gloire du grand Gonsalve, & il ne se trouva que trop de gens qui l'accuserent d'entretenir des liaisons secretes avec l'Empereur, soit qu'il ne fût pas content du Gouvernement present, soit qu'il fût chagrin de se voir sans emploi, soit enfin qu'il se laisfât flater de l'esperance de marier sa fille aînée avec le Duc de Calabre. On fit aussi courir le bruit que le Pape devoit lui donner la Charge de General des troupes de l'Eglise & le Commandement de l'Armée destinée contre les Venitiens à des conditions avantageuses, & avec une pension de soixante mille ducats ; mais l'on ne fut pas longtems à se désabuser, & l'on reconnut bientôt que ces faux bruits n'avoient nul fondement, & que l'Empereur ne pensoit à rien moins, qu'à fomenter les divisions dans le Royaume de Naples ; car il declara qu'il en vouloit au Duché de Milan & à la Republique de Venise, & que les grands préparatifs qu'il faisoit en Allemagne, n'étoient que pour porter la guerre dans ces deux Etats.

Le Roi redouble la garde du Duc de Calabre.

Le Roi Catholique néanmoins ne s'endormit pas ; car pour éviter toute surprise, il redoubla la garde du Duc de Calabre, & ne souffrit pas qu'il s'éloignât de la Cour ; il voulut

prévenir les inconveniens que sa fuite auroit pû causer & rompre les mesures des ennemis de l'Etat pour son rétablissement; il envoya ordre au Comte de Ribagorça d'obliger sous quelque prétexte le Cardinal d'Arragon à sortir de Naples & à se retirer à Rome; mais les artifices qu'on employa pour couvrir le veritable motif de l'éloignement du Cardinal, ne servirent qu'à confirmer les bruits qui se répandirent de cet éloignement. An de N. S. 1507.

L.
L'Empereur mal content du Roi de France.

L'Empereur se plaignoit aussi du Roi de France qu'il accusoit d'appuyer & de secourir secretement le Duc de Gueldres, qui depuis long-tems faisoit la guerre aux Flamands, d'être entré dans la Bourgogne, & d'y avoir causé de grands dégâts dans le tems que le Roi Ferdinand étoit en Italie. Sa Majesté Imperiale avoit conçû de grands ombrages de l'entrevûe de Savone; mais ce qui chagrinoit davantage l'Empereur, c'est que le mariage entre la Princesse Claude de France & le Prince Charles ne s'accomplissoit point, qu'au contraire la Princesse devoit épouser François de Valois Duc d'Angoûlème & heritier présomptif de la Couronne de France; cependant Maximilien entreprit de le traverser par le moyen du Cardinal d'Amboise qu'il croyoit favorable à l'alliance de la Maison d'Autriche; ce Prince d'ailleurs prétendoit que dans le Traité d'Haguenau il n'avoit accordé l'investiture du Duché de Milan au Roi de France que conjointement avec l'Archiduc, & seulement en consideration de ce mariage; qu'ainsi le mariage ne s'accomplissant pas, l'investiture étoit nulle.

Le Roi d'Espagne cherche à assurer à l'Archiduc Charles le Royaume de Naples.

Le Roi Catholique ne paroissoit pas se mettre beaucoup en peine de ce mariage; les Politiques se persuadoient qu'il n'étoit pas trop fâché de le voir rompu, dans l'esperance d'assurer la succession du Royaume de Naples au Prince Charles son petit-fils; ce qui le dédommageroit de la perte qu'il faisoit du Duché de Milan, parce qu'alors il seroit en droit de manquer à l'observation du Traité conclu avec la France, puisque cette Couronne de son côté n'observoit pas les conditions du Traité signé avec le feu Archiduc.

LI.
On propose de marier l'Archiduc avec marie d'Angleterre.

Comme le Roi de France n'avoit nul égard ni aux demandes ni aux plaintes de l'Empereur, celui-ci tournant ses vûes du côté de l'Angleterre, ne pensa plus qu'à marier l'Archiduc Charles avec la Princesse Marie fille d'Henri VII. Roi d'Angleterre; le mariage fut bientôt arrêté, & les affaires se trou-

An de N. S. 1507.

verent si avancées, qu'on regla la dot de la Princesse à deux cens cinquante mille écus d'or, & que l'on convint de part & d'autre du tems & du lieu où devoit se celebrer la ceremonie, & de demander l'agrément du Roi Catholique & de la Reine Jeanne sa fille, mais que si ni l'un ni l'autre ne vouloient pas y consentir, on ne laisseroit pas de passer outre.

Le Roi d'Angleterre veut épouser la Reine Jeanne de Castille.

Le Roi d'Angleterre souhaitoit avec passion l'accomplissement de ce mariage, où il trouvoit de grands avantages pour la Princesse sa fille; mais cependant il vouloit ménager le Roi Catholique, dans la vûe d'épouser lui-même la Reine de Castille, chimerique prétention. Ferdinand prenoit le parti de dissimuler & amusoit le Roi d'Angleterre par l'esperance dont il le flatoit, dans la peur que ce Prince ne voulût pas consentir au mariage du Prince de Galles son fils avec Catherine d'Arragon: ces deux Princes également habiles & artificieux ne cherchoient qu'à se tromper l'un l'autre. Henri VII. n'agréoit pas le mariage du Prince de Galles son fils avec Catherine d'Arragon; mais ayant interêt de ne point irriter le Roi Catholique pere de la Princesse, il ne pensoit qu'à gagner du tems & qu'à chercher des prétextes specieux pour reculer ce mariage & avoir cependant le loisir de terminer le sien; on employoit de part & d'autre la ruse, & chacun faisoit jouer ses ressorts pour venir à bout de ses desseins: comme une complication de plusieurs maladies contraires épuise le temperament, ainsi des passions violentes & des interêts opposez, défauts trop ordinaires dans les Grands rendent leur vie triste & fâcheuse, troublent souvent leur bonheur, & flétrissent leur gloire; la mort du Roi d'Angleterre qui arriva peu de tems après, fit échouer tous ces projets.

LII. Ferdinand irrité contre le Roi de Navarre.

Les ennemis de Ferdinand semoient tous les jours de nouveaux bruits capables de le rendre odieux aux Castillans; plusieurs l'accusoient de vouloir faire épouser la Reine Jeanne sa fille à Gaston de Foix son beau-frere, afin d'avoir un prétexte de le mettre en possession du Royaume de Navarre sur lequel ce Prince prétendoit avoir droit & où il pourroit se maintenir appuyé par le Roi de France son oncle & avec le secours de la Castille & de l'Arragon. Sa Majesté Catholique qui avoit un chagrin particulier contre le Roi de Navarre, n'étoit pas fâchée de trouver une occasion de se venger d'un Prince qui ne cherchoit qu'à le chagriner, & qu'à lui donner des marques de sa jalousie & de sa mauvaise volonté.

Le Roi de Navarre en venoit depuis peu de donner une nouvelle preuve en dépouillant le Comte de Lerin de tous ses biens, & en l'obligeant de quitter le Royaume & de se bannir soi-même de sa propre patrie : on trouvoit très-mauvais que ce Prince n'eût eu nul égard ni à l'absence du Roi Catholique, ni à la protection dont il honoroit le Comte qui avoit épousé sa sœur ; ce qui avoit achevé d'aigrir l'esprit de Ferdinand, c'est que le Roi de Navarre malgré les prieres de Sa Majesté Catholique après son retour d'Italie, n'avoit jamais voulu consentir à rétablir le Comte de Lerin dans ses biens, ni souffrir qu'il rentrât dans le Royaume, quelque assurance que l'on pût donner que le Comte étoit prêt à subir la peine à laquelle les Juges qu'on nommeroit pour examiner son procès dans les formes, le condamneroient suivant les loix.

An de N. S. 1507.

Le Roi de Navarre dépouille le Comte de Lerin de ses biens.

LIII.

Manuel arrive en Allemagne.

D. Juan Manuel après s'être sauvé d'Espagne & avoir traversé la France, étoit enfin arrivé en Allemagne ; mais il n'avoit pas trouvé la Cour de Vienne disposée favorablement à son égard, & il s'en falloit beaucoup qu'il n'eût auprès de l'Empereur le credit qu'il avoit avant son départ. Tout le monde tourne le dos aux malheureux ; les disgraces ont une espece d'enchaînement ; elles se suivent ; & quand la fortune a commencé une fois à persecuter un homme, il semble qu'elle s'obstine à le maltraiter.

Il tente de revenir en Espagne.

Manuel chagrin de voir ses esperances échouées, ne pensa plus qu'à retourner sur ses pas & qu'à chercher les moyens de rentrer en Espagne ; il envoya donc une personne de confiance vers Sa Majesté Catholique pour la supplier de vouloir bien lui accorder une amnistie generale, & lui donner le rang dû à sa naissance & aux anciens services qu'il avoit rendus à la Couronne de Castille, ou bien de lui donner la liberté de se retirer dans le Portugal avec sa femme & ses enfans ; il ajoûtoit que si Sa Majesté refusoit de lui accorder l'une des deux choses, il n'écouteroit plus que son ressentiment ; qu'il étoit toûjours dangereux de jetter un homme dans le desespoir, & qu'il étoit de la prudence des Souverains malgré la puissance qui les environne, de ménager quelquefois un ennemi, quelque foible qu'il paroisse, mais qui étoit toûjours à craindre quand il n'étoit animé que de sa fureur & du desir de se venger.

On ne l'écoute pas.

On ne lui fit point de réponse ; ainsi D. Juan Manuel se vit banni de sa patrie, errant & accablé de miseres ; néanmoins

An de N. S. 1507.

malgré sa disgrace cet esprit rusé & artificieux ne laissa pas de semer adroitement de la division entre l'Empereur & le Roi Catholique, & il trouva le moyen de fortifier leurs ombrages, & de fomenter leur mésintelligence.

Le Pape rappelle de Vienne le Cardinal de Carvajal.

Manuel étoit parfaitement bien secondé par le Cardinal D. Bernardin de Carvajal Legat du saint Siege à la Cour de l'Empereur qui n'omettoit rien pour aigrir l'esprit de ce Prince contre Ferdinand: le genie inquiet de ces deux Ministres forma entre eux une liaison qui les fit agir de concert: d'ailleurs le Cardinal se croyoit obligé d'entrer dans les interêts & dans les sentimens de sa famille, qui toûjours opposée aux desseins de Sa Majesté Catholique, avoit le plus remué pour empêcher qu'on ne lui déferât l'administration de la Castille. Ferdinand qui n'ignoroit ni la mauvaise disposition du Cardinal ni ses intrigues à la Cour de Vienne, pria le Pape de rappeller à Rome cet esprit brouillon: Sa Sainteté eut d'abord de la peine à retirer d'Allemagne le Legat; mais enfin elle ne crut pas pouvoir refuser au Roi Catholique ce qu'il demandoit avec tant d'instance.

LIV.
On tâche en vain d'accommoder l'Empereur & la France.

L'évenement fit bientôt voir que le dessein de l'Empereur n'étoit nullement d'entreprendre la Conquête de Naples, comme le bruit en avoit couru, mais que les grands préparatifs de guerre qu'il faisoit, n'étoient que pour chasser du Duché de Milan les François. Le Pape & le Roi Catholique qui prévoyoient les suites fâcheuses d'une guerre en Italie, si elle venoit une fois à s'y allumer, employoient tout leur credit pour entretenir la paix entre l'Empereur & la France, ou pour menager au moins entre eux une Tréve pendant laquelle on pourroit trouver les moyens de terminer leurs differends à l'amiable; mais l'Empereur avoit de la peine à y consentir, à moins qu'on ne lui fît des conditions très-avantageuses, que la France n'étoit pas en disposition d'accorder.

L'Empereur passe en Italie.

An de N. S. 1508.

Maximilien ayant laissé l'administration des Pays-bas à la Princesse Marguerite d'Autriche sa fille, prit la route d'Italie, & se mit en chemin au mois de Janvier de l'année mil cinq cens huit; il arriva au mois de Février suivant à Trente située à l'entree des Alpes, où suivant l'ancienne Coûtume de ses Prédécesseurs, quand ils alloient en Italie pour prendre la Couronne Imperiale, il prit dans une ceremonie solemnelle la qualité d'*Empereur Elû*, ne portant auparavant que le nom

de *Roi des Romains*; il avoit donné au Marquis de Brandebourg qui le suivoit, le Commandement general de ses troupes; mais il en avoit si peu, qu'il n'y avoit pas grand fonds à faire sur une Armée si foible & si mal en ordre, où l'on manquoit de tout; aussi les vastes projets de l'Empereur sur l'Italie s'évanouirent, & son Armée se dissipa bientôt. An de N. S. 1508.

Il ne laissa pas d'entrer dans Cadorin qui appartient aux Venitiens; les Allemands y firent d'abord quelque dégât; mais ayant appris que le Roi de France avoit obtenu des Cantons la permission de lever cinq mille Suisses, & qu'il les envoyoit à grandes journées en Italie, il retourna aussitôt sur ses pas, reprit la route de Suaube, pour voir si par le moyen de la ligue de Suaube où la Diete étoit assemblée, il pourroit s'opposer à la marche & au passage des Suisses; ses soins & ses efforts ne produisirent rien.

Il retourne en Allemagne.

Il apprit au même tems, que les François s'avançoient vers le Luxembourg avec des forces nombreuses pour penetrer plus avant dans les Pays-bas; l'Empereur y accourut aussi-ôt, & oublia la guerre d'Italie, dans laquelle il s'étoit imprudemment embarqué, inconstance honteuse dans un Prince. Tel étoit le caractere de Maximilien toûjours irrésolu, faisant de grands projets, & n'en executant aucun. Dès que l'Empereur fut parti pour retourner en Allemagne, la plus grande partie des Allemands qui étoient restez dans le Cadorin, deserterent & abandonnerent leurs postes pour se retirer chez eux: les Venitiens étant venus fondre sur deux mille hommes qui étoient demeurez dans leurs quartiers, les surprirent ensevelis dans le sommeil & dans le vin; ils les attaquerent à la petite pointe du jour, & les taillerent en pieces.

Va s'opposer aux François dans le Luxembourg.

L V.

Ferdinand tâche par toutes sortes de voies de gagner les Grands.

Le Roi Catholique tenoit en Espagne une conduite bien differente, quoiqu'on lui eût déferé la Regence de la Castille, & qu'il vît son autorité affermie par les précautions qu'il avoit prises pour dissiper les factions; il se souvenoit toûjours de l'inconstance des choses humaines; il n'ignoroit pas qu'il avoit encore un grand nombre d'ennemis secrets; que plusieurs ne s'étant soumis que malgré eux, il n'y avoit que trop d'opiniâtres qui ne cherchoient que des occasions de rallumer la division; aussi étoit-il toûjours sur ses gardes; il tenoit tous les Grands dans le respect & dans le devoir; il intimidoit les uns par la crainte; il gagnoit les autres par des graces; il flatoit

An de N.S. 1508. ceux-ci par des careſſes ; il entretenoit ceux-là par des promeſſes ; en un mot ce Prince habile n'omettoit rien pour maintenir ſon autorité.

Les Evêques de Badajoz & de Catane oppoſez à Ferdinand.

Les plus grands ennemis du Roi étoient D. Alphonſe Manrique, Evêque de Badajoz, fils de D. Rodrigue Manrique, Grand-Maître de l'Ordre de ſaint Jacques, & l'Evêque de Catane en Sicile, frere de Pero Nugnez de Guzman Clavere de Calatrava : depuis la démarche imprudente que firent les deux Prelats abandonnant le parti de Ferdinand pour s'attacher au feu Roi Philippe ſon Gendre, ils n'eurent jamais de bonne volonté pour Sa Majeſté Catholique : comme ils ne crurent pas qu'elle pût jamais leur pardonner, le deſeſpoir ne ſervit qu'à fortifier leur haine, & qu'à les affermir dans leur opiniâtreté ; & au lieu d'effacer le ſouvenir de leur faute paſſée par un promt retour, ils s'ôterent eux-mêmes toute reſſource par des fautes nouvelles & plus grandes que les premieres.

Le Pape nomme des Commiſſaires pour informer contre ces deux Empereurs.

Ferdinand en ayant porté ſes plaintes au Pape pour faire le procès à ces deux Evêques ; Sa Sainteté nomma l'Archevêque de Tolede & l'Evêque de Burgos, avec ordre de faire les informations neceſſaires, & de les lui envoyer pour les juger. L'Evêque de Badajoz voulut s'enfuir & ſe retirer en Flandres auprès de l'Archiduc ; mais il fut reconnu & arrêté proche de San-Ander ; par François de Luxan Corrégidor des quatre Villes de la Coſte dans la *Merindad*, ou le Bailliage de Traſmiera. Sa Majeſté l'avoit chargé de cette commiſſion ; il l'executa avec autant de fidelité que de bonheur : le Prelat fut quelque tems en priſon dans la Citadelle d'Atiença ; mais enfin il fut remis entre les mains de l'Archevêque de Tolede ſuivant les ordres de Sa Sainteté.

LVI.
Ferdinand demande que l'Archiduc Charles paſſe en Eſpagne.

D. Jayme de Conchillos Evêque de Girachi Ambaſſadeur ordinaire de Sa Majeſté Catholique à la Cour de Vienne ſuivant les ordres qu'il recevoit d'Eſpagne, ſollicitoit continuellement l'Empereur de faire paſſer inceſſamment l'Archiduc Charles ſon petit-fils en Caſtille pour y être élevé, afin de l'accoûtumer aux mœurs & au genie de la Nation ; il repreſentoit que c'étoit la meilleure, ou pour mieux dire, l'unique voïe pour s'aſſurer la ſucceſſion de tant de Royaumes, & pour gagner l'affection des peuples que la providence deſtinoit au Prince ; qu'à la verité tant que le Roi Catholique vivroit, il n'y avoit rien à craindre, & que Sa Majeſté ne ſouffriroit jamais

mais que l'on osât rien changer à l'ordre de la succession établi par les loix fondamentales de l'Etat ; mais que s'il venoit à mourir, on ne devoit pas trop compter sur l'affection & la bonne volonté des peuples qui pourroient mettre sur le Trône de Castille le cadet au préjudice de l'aîné, & préferer à l'Archiduc Charles l'Infant D. Ferdinand son frere dont ils connoissoient l'humeur, le genie, les inclinations, qui avoit été élevé en Espagne, & qui étoit accoûtumé aux mœurs & aux usages de la Nation ; que si une fois il arrivoit une révolution en Espagne, l'Italie seroit bien ébranlée, & ne pouvant se soutenir seule, elle ne manqueroit pas de se laisser entraîner & de suivre le mouvement que lui donneroit la Castille.

An de N. S. 1501.

Ferdinand avoit trop de lumieres & d'experience pour ne pas prévoir les maux dont la Castille étoit menacée, & trop de zele pour ne les pas prévenir & les détourner ; mais ses bonnes intentions demeurerent inutiles, & les malheurs dans lesquels l'Espagne se trouva quelque tems après plongée, n'arriverent que pour n'avoir pas suivi les conseils de ce Prince éclairé & le plus habile de son tems : car l'Empereur Maximilien ne voulut jamais laisser aller l'Archiduc son petit-fils en Espagne, à moins qu'on ne lui cedât à lui-même la Regence de Castille, ou au moins qu'on ne l'y associât, & qu'on ne partageât avec lui les revenus du Royaume, pour suppléer à son indigence & avoir des secours toûjours prêts dans les projets qu'il formoit à tout moment, & presque toûjours au-dessus de ses forces.

L'Empereur s'y oppose.

Ce fut pour executer un de ces projets chimeriques, qu'il tâcha d'attirer à son service quinze cens hommes que Ferdinand envoyoit au secours du Roi de France son allié ; mais Alphonse d'Omedés qui commandoit ces troupes auxiliaires, les maintint toûjours dans le service du Roi Très-Chrétien, suivant les ordres précis qu'il en avoit reçûs d'Espagne, sans se mettre en peine des menaces du Marquis de Brandebourg, qui en qualité de General des troupes de l'Empereur leur avoit envoyé ordre de se ranger sous les enseignes de Sa Majesté Imperiale, comme s'ils avoient été ses Feudataires & ses vassaux, & qui même eut l'imprudence de les declarer rebelles & criminels de léze Majesté, parce qu'ils ne s'étoient pas mis en devoir d'obéir.

Il tâche en vain de suborner les troupes du Roi Catholique.

Ces démarches étoient autant d'artifices dont l'Empereur tâchoit de se prévaloir pour montrer le droit qu'il prétendoit

Ferdinand ne veut point recevoir de Bourg Ambassa-

An de N. S. 1508.

deur de l'Empereur.

avoir à l'administration de la Castille ; mais plus il s'efforçoit d'usurper une autorité qui ne lui appartenoit pas, plus il y trouvoit d'obstacles : la défense que Ferdinand fit à André du Bourg de mettre le pied en Espagne, où il revenoit une seconde fois en qualité d'Ambassadeur extraordinaire de l'Empereur après en avoir été chassé, acheva de brouiller le Roi Catholique & Maximilien qui regarda cette défense comme une insulte faite à la Majesté Imperiale, & qui n'auroit pas manqué de s'en vanger, si ses forces eussent égalé son ressentiment.

LVII. Conquêtes des Portugais dans les Indes.

Pendant ce tems-là D. Manuel Roi de Portugal, qui ne prenoit nulle part à ces contestations, ne pensoit qu'à étendre la Religion dans les Provinces les plus reculées de l'Orient ; on faisoit tous les ans de nouveaux embarquemens ; il partoit de nombreuses flottes du port de Lisbonne, qui rapportoient des trésors immenses, & qui revenoient chargées des riches dépouilles & des marchandises les plus précieuses des Indes ; on y envoyoit de bonnes troupes aguerries & disciplinées avec des Officiers d'experience, qui faisoient tous les jours de nouvelles Conquêtes, se rendoient les maîtres de ces vastes mers, jettoient la terreur parmi ces Nations Infideles, faisoient trembler ces Rois Barbares, & répandoient de tous côtez la gloire de la Nation & de la valeur Portugaise.

Les Rois de Cambaye & de Calicut leur payent tribut.

Les Rois de Cambaye & de Calicut étoient les plus opposez aux Portugais, & ne pouvoient souffrir qu'avec des yeux jaloux & une espece de rage leurs glorieux progrès : ces deux Princes Barbares unis déja par leurs interêts communs, s'étoient liguez ensemble pour faire la guerre au Roi de Cochin & à d'autres petits Rois Indiens, parce qu'ils recevoient les Vaisseaux Portugais dans leurs ports, leur fournissoient des vivres & des rafraîchissemens, & souffroient que leurs sujets trafiquassent avec ces Etrangers ; mais les Portugais ayant pris la défense du Roi de Cochin & des autres Rois Indiens leurs alliez, declarerent la guerre aux Rois de Cambaye & de Calicut, & une poignée de braves Européans humilia l'orgueil de ces deux puissants Princes Barbares, & les obligea à payer tribut à la Couronne de Portugal.

LVIII. Mécontentement des Grands d'Andalousie.

Les grands Seigneurs d'Andalousie n'étoient nullement contens de la conduite de Ferdinand à leur égard, depuis son retour en Espagne ; ils se plaignoient qu'on les méprisoit : com-

me ils ne se croyoient ni moins puissants, ni moins illustres par leur naissance, ni moins redoutables par leur valeur & le nombre de leurs vassaux, que les Grands de Castille, ils trouvoient très-mauvais que Sa Majesté eût fait aux uns des gratifications considerables, pour les empêcher de s'opposer à sa Regence, ou de la troubler, & qu'elle eût négligé les autres, soit par mépris, soit qu'elle crût n'en avoir pas besoin. L'envie qui ne voit qu'avec chagrin l'aggrandissement des autres, aigrissoit encore davantage l'esprit de ces Seigneurs: D. Pedre Fernandez de Cordoue Marquis de Priégo & le Comte de Cabra murmuroient le plus haut & se declaroient les Chefs des mécontens. An de N. S. 1508.

Un jour dans une émeute populaire qui s'éleva à Cordoue, les Juges après avoir appaisé le tumulte, firent prendre par quelques-uns de leurs Officiers un des plus coupables & des Chefs de la sedition, & ordonnerent qu'on le menât en prison. Comme on conduisoit ce malheureux au travers de la Ville, quelques domestiques de D. Juan d'Aça Evêque de Cordoue, prirent les armes, se jetterent sur les Officiers de la Justice, arracherent de leurs mains le prisonnier, & le remirent en liberté. Le Roi Catholique qui étoit alors à Burgos, ayant appris cette insolence, envoya aussitôt le Licentié Hernand Gomez d'Herrera, Alcalde de la Cour avec des Commissaires pour faire sur les lieux les informations de cet attentat, & pour le punir selon la rigueur des loix.

Emeute populaire à Cordoue.

L'Alcalde Herrera pour s'acquitter de sa commission commençoit déja les informations suivant les ordres de la Cour, lorsque le Marquis de Priégo l'envoya avertir de surseoir les procedures, & de n'aller pas plus avant, jusques à ce qu'il eût reçû de nouveaux ordres, qu'il avoit lui-meme envoyé à la Cour, pour informer le Roi de ce qui s'étoit passé; qu'au reste il eût à sortir au plûtôt de la Ville, s'il ne vouloit qu'on l'en chassât. Cette insolence n'étoit pas supportable dans un simple particulier qui portoit l'audace jusqu'à troubler dans ses fonctions un Juge envoyé de la Cour & muni de l'autorité Royale; mais le Marquis ne s'en tint pas là; ce premier crime ne servit qu'à lui frayer le chemin à un second & beaucoup plus énorme

Le Marquis de Priégo defend aux Juges d'en informer.

Herrera refusa d'obéir au Marquis; & même en vertu du pouvoir que la Cour lui avoit donné, il envoya un de ses

Il fait arrêter le Commissaire.

An de N. S. 1508. Officiers ordonner de la part du Roi au Marquis & à ſon frere de ſortir ſur le champ de Cordoue; ces deux Seigneurs regarderent ce procedé comme une inſulte qu'ils ne pouvoient diſſimuler, ſans ſe deshonorer; ils raſſemblerent à la hâte quelques troupes, & ayant communiqué leur deſſein à la Regence de la Ville, ils firent arrêter l'Alcade, & l'envoyerent priſonnier dans la Forterefſe de Montilla qui leur appartenoit; cependant ils le remirent peu de tems après en liberté, avec défenſe de rentrer dans Cordoue.

Le Roi ſe diſpoſe à punir le Marquis.

Ce nouvel attentat qui arriva le quatorziéme de Juin, jetta le Roi dans des tranſports de colere, dont il ne fut pas d'abord maître; ſon reſſentiment étoit juſte; il étoit dangereux dans la ſituation preſente des affaires, qu'un particulier osât non-ſeulement mépriſer les ordres de la Cour, mais encore porter ſes mains ſur un Juge nommé par Sa Majeſté. Le Roi réſolut de marcher en perſonne à Cordoue pour ranger à la raiſon le Marquis de Priégo, de peur que l'impunité n'autorisât les autres Grands à ſuivre un ſi pernicieux exemple. Ferdinand étant parti de Burgos ſur la fin du mois de Juillet, paſſa d'abord par Arcos, où étoit la Reine Jeanne ſa fille; il voulut que l'Infant Ferdinand ſon petit-fils l'accompagnât dans ce voyage, ſous prétexte de rétablir & de fortifier ſa ſanté, parce que la Reine ſa mere avoit de la peine à s'en ſeparer. On demeura quelques jours à Vailladolid, où le Roi donna ordre à D. Juan de Ribera qui étoit chargé du ſoin de garder les frontieres de Navarre, de ſe tenir auprès de la Reine, & de faire occuper tous les poſtes aux environs d'Arcos par le Corps de troupes qu'il commandoit pour garder & défendre Sa Majeſté, au cas que quelques factieux oſaſſent former quelque entrepriſe ſur ſa perſonne; que s'il avoit beſoin de ſecours, il pourroit s'adreſſer au Connétable, à l'Amirante & au Duc d'Albe qui reſtoient dans la Province, & qui ne manqueroient pas de l'appuyer.

Le Roi ſe met en chemin pour Cordoue.

Le Roi ayant raſſemblé un gros Corps de troupes, ſe mit en chemin pour Cordoue, dans la réſolution de tirer une ſevere vangeance du Marquis de Priégo; car Sa Majeſté étoit perſuadée qu'il falloit un châtiment exemplaire & vigoureux, pour humilier la fierté des Grands. D. Inigo de Velaſco Aſſiſtant de Seville, ſuivant les ordres de la Cour, fit publier à ſon de trompe que tous les hommes au-deſſous de ſoixante ans & au-deſſus de vingt, au premier ordre qu'ils en recevroient,

eussent à se tenir prêts pour marcher & pour accompagner Sa Majesté qui s'avançoit à grandes journées vers Cordoue pour punir le Marquis de Priégo & ses complices. An de N. S. 1508.

Dès que le grand Gonsalve, qui s'étoit retiré dans ses terres, eut appris le procedé du Marquis, il craignit avec raison le ressentiment du Roi qui n'étoit pas d'un caractere à souffrir que l'on méprisât ainsi son autorité; il écrivit donc un billet au Marquis en ces termes. » Mon neveu, j'ai appris avec « douleur ce qui étoit arrivé à Cordoue; l'unique conseil que « je puisse vous donner sur la faute que vous avez faite, c'est « de venir promptement vous jetter aux pieds de Sa Majesté, « implorer à genoux sa clemence, & vous livrer vous-même « entre ses mains: si vous le faites, j'espere que le châtiment « ne sera pas si severe; si vous vous obstinez dans votre ré- « volte, je vous declare que vous êtes perdu sans ressource. «

Gonsalve écrit au Marquis de Priégo de se soumettre.

Le Marquis fort allarmé du danger où il se trouvoit, fut d'abord assez irrésolu sur le parti qu'il avoit à prendre; mais enfin il se détermina à suivre le conseil que le grand Capitaine son oncle lui donnoit; les Grands n'omettent rien pour appaiser la colere de Ferdinand; l'affaire les regardoit tous, & ils y étoient tous également interessez, soit par les liaisons de parenté ou d'amitié qu'ils avoient avec la maison de Cordoue, soit par la crainte que la Cour, après avoir accablé le Marquis de Priégo, n'entreprît aussi de les abbaisser à leur tour. Legrand Gonsalve qui étoit plus interessé que les autres, parce que le coupable étoit de sa maison & son neveu, étoit aussi plus inquiet; il trouvoit que la Cour prenoit l'affaire trop vivement; il s'en plaignoit à ses amis. *Eh bien*, disoit-il, *si le Marquis a fait une faute considerable, il n'a pas tardé long-tems à s'en repentir; ne vient-il pas lui-même s'abandonner à la discretion de Sa Majesté; que prétendoit-on davantage? ne faut-il pas excuser l'imprudence d'un jeune homme, quand ce ne seroit qu'en consideration des services considerables que D. Alphonse d'Aguilar son pere a rendus à l'Etat & à la personne même de Ferdinand: la mort du pere qui a été tué les armes à la main pour le service de son Prince, ne merite-t-elle pas qu'on menage & qu'on épargne le fils; n'est-il pas étonnant*, ajoûtoit-il à ses amis, *que la Cour eût sitôt oublié ce que j'ai fait moi-même dans la guerre de Grenade & dans celle d'Italie; il me semble que l'on pouvoit avoir*

Le Marquis se resout à s'aller jetter aux pieds du Roi.

An de N. S. 1508. *égard aux blessures que j'ai reçûes & au sang que j'ai versé dans la Conquête du Royaume de Naples.*

Le Marquis reçoit défense de s'approcher de la Cour.

Cependant Sa Majesté paroissoit inflexible & resolue de ne faire aucune grace au Marquis de Priégo, qui ne voyant nulle esperance d'appaiser le Roi par l'entremise de ses amis, & n'étant pas en état de s'opposer à son souverain qui s'avançoit avec des troupes pour le punir, prit le parti de se rendre à Tolede où Sa Majesté étoit déja arrivée, & d'aller se livrer entre ses mains. Le Roi averti du dessein qu'avoit pris le Marquis, lui envoya ordre de ne point s'approcher de la Cour de vingt mille; & pour gage de sa fidelité & de son obéissance, de remettre entre les mains de Sa Majesté toutes les Forteresses & tous les Châteaux qui lui appartenoient; le Marquis obéit sur le champ, & se soumit sans réserve à tout ce que la Cour ordonna.

Le Roi fait faire le procès des coupables.

Mais le Roi étant enfin arrivé à Cordoue avec mille Lances & trois mille hommes d'Infanterie, fit arrêter le Marquis, & l'on commença à lui faire son procès dans les formes, & il fut accusé par le Procureur du Roi d'avoir commis un crime de léze-Majesté; le Marquis ne voulut ni se justifier ni se défendre, ni excuser son crime; il se contenta d'implorer la clemence & la misericorde de Sa Majesté.

On punit les coupables.

On ne laissa pas néanmoins malgré les soumissions du coupable, les sollicitations fortes & les prieres humbles & réiterées de tous ses amis, de continuer le procès, & de prononcer la Sentence. On condamna quelques-uns des principaux Gentilshommes de Cordoue & des plus coupables à perdre la tête sur un échafaut, & l'on fit pendre dans les places publiques les habitans les plus mutins; on rasa la maison de D. Alphonse de Carcamo & celle de Bernardin de Bocanegra qui se trouvoient tous deux dans les prisons de la Ville; c'est le châtiment dont l'on a coûtume de punir les crimes de léze-Majesté, afin de servir de leçon & d'exemple aux autres, & que la grandeur du supplice intimide ceux qui en sont les spectateurs. Comme Carcamo & Bocanegra étoient les plus criminels, on les avoit d'abord fait arrêter; le Marquis de Priégo fut redevable de la vie à la grandeur de sa naissance, & à la soumission avec laquelle il vint s'abandonner à la merci du Roi; il ne laissa pas néanmoins d'être condamné à un bannissement perpetuel

An de N. S. 1508.

de Cordoue, à sortir au plûtôt de l'Andalousie, & à n'y rentrer jamais que par la permission expresse du Roi, à remettre toutes ses Forteresses & ses Châteaux entre les mains des Officiers que le Roi choisiroit; pour la Forteresse de Montilla, où l'Alcalde de la Cour avoit été enfermé, il fut ordonné qu'elle seroit rasée jusqu'aux fondemens, & qu'on feroit passer par-dessus la charrue.

Plaintes secretes de Gonsalve.

La punition parut à quelques-uns plus severe, que le crime ne meritoit; mais le grand Gonsalve sur tout s'en plaignit à ses amis; il ne pouvoit voir qu'avec dépit, ruiner de fonds en comble une maison bâtie & cimentée par le sang de ses Ancêtres. *Eh quoi*, disoit-il, *est-ce donc là comme on reconnoît & comme on recompense les services considerables que les morts ont rendus à l'Etat, & ceux que viennent de rendre les vivans?* Gonsalve toûjours attentif & moderé, ne faisoit ses plaintes qu'en particulier & à un petit nombre d'amis, pour ne pas irriter davantage l'esprit du Roi qui n'étoit déja que trop aigri.

Et du Connétable.

Le Connétable garda moins de mesures, & parla beaucoup plus haut; il y avoit dans l'affaire du Marquis de Priégo, & dans la conduite qu'on avoit tenue à son égard, deux choses qui le choquoient. 1°. Il prétendoit que dans le procès fait au Marquis, on avoit agi contre la coûtume & les loix du Roïaume, & qu'on avoit violé le privilege des Grands; qu'il n'étoit pas permis aux Juges ordinaires de juger les Grands d'Espagne; que ce droit appartenoit au Roi seul; que jusqu'ici on avoit toûjours eu cet égard à leur naissance & à leur rang. 2°. Que c'étoit lui faire un affront à lui-même, que de punir si rigoureusement le Marquis contre la parole qu'on lui avoit donnée. Il y avoit danger que le Connétable, offensé de ce procedé, ne prît le parti de s'éloigner de la Cour, & peut être de sortir du Royaume, ce qui auroit été une nouvelle source de troubles capables d'allumer une guerre civile en Espagne, l'autorité de Ferdinand n'étant pas encore assez affermie, & ne se trouvant que trop de mécontens secrets en Castille.

LIX.
Le Roi envoye des Ambassadeurs extraordinaires à Rome.

Le Roi envoya de Cordoue D. Henri de Tolede & le Licentié Hernand Tello en Ambassade à Rome, pour rendre au Pape l'obedience accoûtumée au nom de la Reine Jeanne; on n'avoit pas encore pû jusques-là s'acquitter de ce devoir, à cause des révolutions continuelles de Castille. Dans le même tems Sa Sainteté retira le Cardinal D. Bernardin de Carvajal

An de N. S. 1508. de sa Legation d'Allemagne, & le rappella à Rome. Le Pape ne crut pas devoir refuser cette grace aux prieres de Sa Majesté Catholique qui avoit conçû de justes ombrages du Cardinal qu'il soupçonnoit d'avoir plus d'inclination pour les interêts de l'Empereur.

Mort de la Reine de Naples.

La Reine d'Hongrie mourut à Naples le treiziéme de Septembre, mais dans une si grande pauvreté, que le Viceroi fut obligé de tirer de l'argent du Trésor Royal pour fournir aux frais de ses funerailles; elle fut inhumée à Naples même dans l'Eglise de saint Pierre Martyr, où le corps de la Reine sa mere avoit été enterré.

LX. Ferdinand va à Seville.

Le Roi Catholique partit de Cordoue sur la fin de l'Automne pour aller à Seville, où il fut reçû avec toute la pompe & toutes les démonstrations possibles de joye; il menoit avec lui la Reine Germaine son épouse & l'Infant D. Ferdinand son petit-fils qui faisoient un des principaux ornemens de la fête.

Pedre Giron se souleve en Andalousie.

Le feu Duc de Medina-Sidonia avant que de mourir, avoit arrêté le mariage de D. Henri son fils avec Marie Giron; & par son testament avoit laissé la tutele du jeune Duc & le soin de son éducation à D. Pedre Giron frere de cette Dame & fils aîné du Comte d'Uregna qui avoit épousé Mincia sœur du Duc de Medina-Sidonia. Pedre Giron jeune Seigneur vif, ardent, brave, impetueux, se voyant un des plus puissants Seigneurs d'Andalousie & par les grands biens de sa maison, & par son alliance avec l'illustre maison de Medina-Sidonia, ne cherchoit qu'à faire soulever les peuples d'Andalousie en faveur du Marquis de Priégo, au secours duquel il entreprit de marcher & de conduire des troupes: sa jeunesse imprudente & présomptueuse l'engageoit dans ce mauvais pas, & l'entraînoit dans le précipice, sans y faire reflexion; le Duc de Medina-Sidonia étoit encore & trop jeune & trop foible, pour être d'aucun secours à son tuteur & pour s'opposer à celui dont il dépendoit, & entre les mains duquel le Duc son pere l'avoit laissé en mourant.

Le Roi veut réduire Pierre Giron.

Le Roi de son côté paroissoit résolu de réprimer l'insolence de Giron, & de réduire sous son obéissance toutes les places fortes que le Duc de Medina-Sidonia possedoit en Andalousie. Dans le tems que Sa Majesté s'arrêta à Vailladolid, en allant à Cordoue, le Comte d'Uregna craignant le ressentiment

timent de Ferdinand tâcha d'adoucir ſon eſprit, & promit à Sa Majeſté de ranger à la raiſon Pedre Giron ſon fils, & de l'obliger à remettre les Fortereſſes du Duc de Medina-Sidonia à ceux que le Roi nommeroit pour cela ; le Connétable s'offrit d'être la caution de la fidelité du Duc ſon neveu fils de ſa ſœur, & qu'il ne feroit rien contre le ſervice de Sa Majeſté : les effets ne répondirent pas aux promeſſes. An de N. S. 1508.

Lorſque Sa Majeſté Catholique arriva à Seville, le Duc de Medina-Sidonia & D. Pedre Giron ſon Tuteur reſterent à Medina-Sidonia ; & au lieu de venir ſaluer le Roi, ſelon la coûtume, ils n'y vinrent qu'après des ordres réiterez & bien des délais ; à peine furent-ils arrivez à Seville, que le Roi ôta à Pedre Giron la tutele du jeune Duc, & l'obligea de ſortir de Seville & de toutes les dépendances de Medina-Sidonia ; l'éxil fut la recompenſe ou plûtôt la juſte puniſion de ſon audace ; on commanda en même-tems au Duc de Medina-Sidonia de livrer toutes ſes Forteresses aux Officiers de Sa Majeſté, comme on en étoit convenu ; l'ordre étoit rigoureux & précis, mais il falloit obéir ſans differer.

Le Roi range à la raiſon le Duc de Medina-Sidonia & Pierre Giron.

Ces deux Seigneurs chagrins des ordres ſeveres que le Roi leur avoit donnez, & craignant quelque choſe de plus fâcheux, s'enfuirent une nuit de la Cour, & ſe ſauverent en Portugal. L'apprehenſion qu'eut le jeune Duc de Medina-Sidonia, qu'on ne rompît ſon premier mariage avec Marie Giron, & qu'on ne l'obligeât d'épouſer la fille de l'Archevêque de Sarragoſſe, petite-fille de Sa Majeſté Catholique, les détermina à prendre ce parti : comme ils avoient pris la poſte, on ne put les attraper, quoique le Roi fît courir après eux.

Ils ſe ſauvent en Portugal.

Sa Majeſté envoya auſſitôt ordre à ceux que le Duc avoit laiſſez dans ſes places, de les livrer : les Gouverneurs de Niebla & de Trigueros refuſerent nettement de rendre leurs places ; le Roi ayant envoyé l'Alcalde Mercado pour ſommer de ſa part les habitans de Niebla de poſer les armes & de ſe rendre ſous peine d'être declarez criminels de léze-Majeſté, & traitez comme rebelles, ils eurent l'inſolence de lui fermer les portes : le Roi indigné de cette audace & réſolu d'en tirer raiſon, envoya des troupes à Niebla, qui emporterent la place d'aſſaut, & la ſaccagerent ; cruel exemple de faire ſouffrir à un grand nombre d'innocens la peine dûe à une poignée de coupables ; mais les autres Commandans intimidez par la

Le Roi ſe rend maître de toutes leurs places.

An de N. S. 1508. ſeverité de ce châtiment prirent le parti de ſe ſoumettre.

Il fait faire le procès à Giron.

Le Roi donna le Commandement de toutes les places du Duc de Medina-Sidonia à l'Archevêque de Seville & à quelques autres Seigneurs fideles, entre les mains deſquels on les mit en ſequeſtre, & l'on donna ordre au Conſeil Royal de faire le procès à Pierre Giron : les Grands ſe trouverent fort offenſez de la ſeverité exceſſive de la Cour à l'égard de ces deux Seigneurs ; le Connétable ſur tout en écrivit au Roi une grande lettre de plaintes avec beaucoup de liberté, de fermeté & de hardieſſe ; mais rien ne faiſoit impreſſion ſur Sa Majeſté, qui paroiſſoit plus réſolue que jamais d'humilier les Grands,& d'abaiſſer leur autorité, ſans ſe mettre en peine de ce que l'on pouvoit ou dire ou penſer. L'Archevêque de Tolede qui étoit demeuré à Tordeſillas, l'affermiſſoit par ſes conſeils dans ſes ſentimens, & ce Prelat diſoit ſouvent à Sa Majeſté qu'elle devoit aller ſon chemin, qu'il n'y avoit point d'autre voye pour maintenir l'ordre dans le Royaume, y établir la tranquillité, & tenir les peuples dans le devoir ; qu'un grand Prince devoit préferer la gloire de ſon Etat & le bien de ſes ſujets à l'interêt de quelques particuliers ; qu'il falloit dans ces ſortes d'occaſions ſe mettre au-deſſus des bruits & des diſcours ridicules d'un peuple ignorant.

LXI.

Le Roi Ferdinand envoye du ſecours en Afrique aux Portugais.

Le Roi Catholique demeura le reſte de l'Automne en Andalouſie pour y regler les affaires de cette Province, & ôter aux mécontens les moyens de brouiller l'Etat ; mais voyant la guerre allumée en Afrique contre les Maures, il envoya de puiſſants ſecours aux Portugais qui étoient en danger de ſuccomber ſous l'effort des Infideles. Ferdinand avoit toûjours les yeux ouverts ſur les beſoins de la République Chrétienne, & ſa generoſité naturelle ne lui permettoit pas de négliger aucun des moyens qui pouvoient contribuer à l'avancement de la Religion ; en ce tems-là tout le monde regardoit ce Prince comme l'ame de toutes les grandes entrepriſes, & de qui dépendoit le repos & le bonheur de l'Europe.

Diviſion dans le Royaume de Fez.

On apprit que le Royaume de Fez ſe trouvoit diviſé en differentes factions, que les deux freres du Roi s'étant ſoulevez contre lui, avoient entraîné dans leur révolte un grand nombre de Maures, & qu'on étoit à la veille de voir une furieuſe guerre civile entre ces Infideles. Sa Majeſté Catholique toûjours attentive à ce qui ſe paſſoit chez ſes voiſins, crut devoir

profiter de cette occasion favorable, & faire armer quelques Vaisseaux dans le port de Malaga pour les envoyer en Afrique contre les Maures, & y former quelque entreprise avantageuse à la Religion.

An de N. S. 1508.

Les Corsaires de Velez de la Gomera ayant de leur côté équipé quelques Brigantins & quelques Fustes, vinrent faire selon leur coûtume des courses sur les côtes de Grenade, où ils firent descente en plusieurs endroits, & d'où ils enleverent un butin considerable. Le Comte Pierre Navarre qui avoit le Commandement general de nos Armées Navales, & que Sa Majesté Catholique avoit declaré Chef de l'expedition d'Afrique, ayant armé à la hâte quelques Fregates, se mit aux trousses de ces Corsaires, leur enleva quelques Bâtimens chargez de butin, donna la chasse aux autres, & les poursuivit jusques dans le port même de l'Isle qui est vis-à-vis de Velez, & qui sert ordinairement de retraite à ces Pirates.

Pierre Navarre donne la chasse aux Corsaires Maures.

Il y a dans cette Isle une Forteresse que l'on nomme Peñon; les Maures l'avoient fait bâtir pour se mettre à couvert de toute surprise; ils y tenoient ordinairement une Garnison de deux ou trois cens hommes pour défendre l'Isle; ceux-ci ayant découvert nos Vaisseaux, & se persuadant que le Comte se disposoit à faire une descente pour aller attaquer la Ville de Velez, abandonnerent la Forteresse pour se retirer dans la Ville & défendre les habitans. Le Comte s'étant apperçû de l'imprudence des ennemis, profita de leur faute, & s'étant aussitôt saisi du Château qui commande le port & la Ville sans y trouver la moindre résistance, fit sur le champ dresser des batteries, & canonna la place d'une maniere si furieuse, qu'il la réduisit presque en cendres; il n'y avoit pas une maison entiere sur pied; & les Maures n'ayant plus rien pour se mettre à couvert de notre Artillerie, furent contraints d'aller se cacher dans les caves & dans les souterrains, pour sauver leur vie. Jamais Conquête ne fut plus prompte, plus heureuse & plus inesperée; elle arriva le vingt-troisiéme de Juillet. La prise de Pegnon fut d'une très-grande importance pour les Espagnols, ausquels elle pouvoit frayer le chemin à faire de nouvelles entreprises en Afrique; aussi pensa-t-on tout de bon à la bien fortifier, & à y entretenir une grosse Garnison.

Pierre Navarre se rend maître du Château de Peñon.

Les Portugais de leur côté avoient declaré la guerre aux

An de N. S. 1508.

LXII.

Les Portugais font la guerre aux Maures d'Afrique.

Maures d'Afrique dans l'esperance de pousser leurs Conquêtes le long des côtes de l'Ocean : la fortune leur en avoit presenté une occasion qui leur parut favorable. Un certain Maure nommé Zejam mal satisfait du Roi de Fez dont il étoit Cousin-germain, étoit venu de lui-même s'offrir aux Portugais, avec promesse de les rendre maîtres d'Azamor une des plus considerables Villes de la côte, s'ils vouloient se fier à lui; les promesses & la fidelité du Maure étoient suspectes à la plus grande partie du Conseil de Sa Majesté Portugaise; on avoit été si souvent trompé par ces Infideles, qui avoient fait de semblables propositions, qu'il paroissoit imprudent d'ajouter foi à des offres qui ne paroissoient avoir aucun fondement; cependant le Roi Emmanuel qui ne cherchoit qu'à acquerir de la gloire, ne crut pas devoir négliger l'offre du Maure, & se fiant à sa parole, fit équiper une Flote considerable, sur laquelle il fit monter plus de quatre cens Chevaux & deux mille hommes d'Infanterie sous le Commandement de D. Juan de Menezez un de ses plus habiles Generaux, & qui sçavoit parfaitement la maniere de faire la guerre aux Maures.

L'entreprise des Portugais sur Azamor échoue.

La Flote Portugaise étant partie de Lisbonne le vingt-sixiéme du mois de Juillet, & étant arrivée sur les côtes d'Afrique, les Chrétiens ne furent pas long-tems sans s'appercevoir que le perfide Maure les avoit trompez, & qu'on avoit trop legerement ajoûté foi à ses promesses; car les Maures d'Azamor avertis du dessein des Portugais par Zejam avec lequel ils entretenoient des correspondances secretes, se défendirent avec beaucoup de valeur, & firent échouer le dessein de leurs ennemis; cependant ce fourbe profitant de la consternation où l'arrivée de l'Armée Chrétienne avoit jetté ses Compatriotes; & les ayant obligé de lui faire un parti avantageux, abandonna les Portugais qu'il avoit lui-même amenez, & trouva moyen de se sauver de leurs mains, & de rentrer dans Azamor. Les Portugais voyant leur entreprise manquée par la trahison de l'imposteur Zejam, & craignant d'être surpris par les Infideles, se rembarquerent avec précipitation : la mer étoit grosse, les vents furieux & la marée basse, parce que la Lune étoit dans son décours; ainsi l'on fut contraint d'abandonner quelques-uns de nos Vaisseaux qui demeurerent échouez sur la vase avec une Galere. Le reste de

a Flote n'ayant pû gagner le port de Lisbonne, fut obligé d'entrer dans le Détroit de Gibraltar pour se mettre à l'abri dans quelques Ports, jusques à ce que les vents leur permissent de retourner chez eux; mais cette disgrace produisit un grand bien, & ce fut une providence particuliere du Ciel, que la premiere entreprise ne réussit pas. An de N. S. 1508.

LXIII. Les Maures se rendent maîtres d'Arcilla.

Car le Roi de Fez, soit qu'il fût irrité des Conquêtes que les Portugais avoient faites depuis quelque tems sur les côtes d'Afrique, soit qu'il fût animé par le desir d'en faire lui-même, assembla une formidable Armée d'Infanterie & de Cavalerie, & vint mettre le Siege devant Arcilla un Jeudi dix-neuviéme d'Octobre. D. Vasco Coutigno Comte de Borba, qui commandoit dans la place, soutint les premiers jours avec beaucoup de valeur l'effort des Infideles qui l'attaquerent brusquement; mais ceux-ci ayant foudroyé la place par leur Artillerie & fait bréche de tous côtez, l'emporterent d'assaut; les Portugais ne laisserent pas de se défendre avec opiniâtreté dans les rues où ils s'étoient retranchez; mais le Comte ayant été blessé au bras d'une fléche, prit le parti d'abandonner la Ville, & de se rétirer dans le Château avec ce qu'il put ramasser de ses gens consternez de sa blessure qu'ils croyoient encore plus dangereuse: la place se trouvoit assez mal pourvûe de vivres & de munitions, parce qu'on n'avoit eu ni la précaution, ni le tems d'y retirer les provisions qui étoient dans la Ville. Les Maures instruits de l'état où se trouvoit le Château, le battirent sans interruption avec une prodigieuse Artillerie & firent des mines de tous côtez pour le faire sauter, & obliger les Portugais à se rendre.

Et ils en sont chassez par le secours des Portugais.

D. Juan de Menesés qui s'étoit retiré, comme nous l'avons dit, dans le Port de Tanger après le malheureux succès de l'entreprise d'Azamor, ayant appris cette fâcheuse nouvelle, courut avec sa Flote au secours des Assiegez, se battit pendant deux jours avec les ennemis; & malgré leur nombre prodigieux & leur resistance vigoureuse & opiniâtre, il les chassa d'un bastion du Château dont ils s'étoient rendus maîtres, & fit entrer dans la place des soldats, des vivres, des munitions, & toutes les choses dont les Assiegez avoient besoin pour se défendre.

Ferdinand envoye du secours à Arcilla.

Le Roi Catholique qui se trouvoit alors à Seville, informé de l'état où se trouvoit Arcilla, & craignant que les Maures

An de N. S. 1508. enflez de ce succès, ne formassent de nouvelles entreprises, envoya ordre au Comte Pierre Navarre qui étoit avec la Flote dans la Baye de Gibraltar, d'aller promptement au secours des Chrétiens. Ramire de Guzman Corrégidor de Xerez ayant fait embarquer à la hâte sur un Vaisseau trois cens hommes d'Infanterie & quelques Cavaliers, conduisit lui-même ce secours à Arcilla : Menesés & Guzman étant entrez dans le Château avec des troupes, réveillerent le courage des Assiegez, en réveillant leurs esperances, & alors les Portugais au lieu de se défendre seulement derriere leurs remparts, firent des sorties sur les Infideles qu'ils chasserent des postes qu'ils avoient occupez.

Le Roi de Fez fait mettre le feu à la Ville, & se retire.

L'arrivée du Comte Pierre Navarre qui parut à la vûe d'Arcilla le trentiéme d'Octobre, rassura de nouveau les Portugais encore assez incertains du succès de cette entreprise, & leur fut comme un gage sûr de la victoire : car le Comte avec l'Artillerie de ses Vaisseaux & de ses Galeres, canonna d'une maniere si épouvantable & si continuelle le Camp des Maures qui s'étendoit sur le bord de la mer, que les Infideles furent obligez de l'abandonner, & le Roi de Fez n'eut plus d'autre parti à prendre, que de mettre le feu à la Ville, & de se retirer avec le reste de son Armée délabrée à Alcaçarquivir.

La retraite des Infideles met à couvert les places Portugaises.

Cet avantage assez considerable alors, le devint encore plus pour les suites ; car les Maures intimidez par ce mauvais succès, n'oserent plus attaquer les autres places que les Portugais possedoient sur les côtes d'Afrique. D. Edouard de Menesés qui commandoit dans Tanger à la place de D. Juan de Menesés Comte de Taroca son pere & D. Rodrigue de Souza Gouverneur d'Alcaçar se rassurerent ; car ces deux Seigneurs craignoient de ne pouvoir se défendre long-tems contre les efforts des Maures victorieux, si ces Infideles se rendoient une fois maîtres d'Arzilla.

Le Roi de Portugal envoye des presens au Comte Navarre & à Ramire de Guzman.

Les Generaux Portugais & Castillans écrivirent à leurs Majestez Catholique & Portugaise pour les informer de l'avantage que les Armées Chrétiennes venoient de remporter sur les Infideles, en secourant Arzilla. Le Roi Emmanuel ayant appris cette agréable nouvelle, envoya au Comte Pierre Navarre une gratification de six mille Crusades, & pareille somme au Corregidor de Xerez, comme une marque de sa reconnois-

ſance pour le ſervice important qu'ils venoient de rendre à ſa Couronne ; mais ceux-ci par un excès de generoſité refuſerent le preſent, s'eſtimant trop heureux d'avoir pû lui donner des marques de leur zele & trop contens de la gloire qu'ils avoient acquiſe ; qu'au reſte ils n'avoient fait que ſuivre les ordres de Sa Majeſté Catholique, de laquelle ſeule ils attendoient des recompenſes. An de N. S. 1508.

Le Roi de Portugal en écrivant au Roi Catholique pour le remercier du ſecours qu'il avoit envoyé ſi à propos à Arzilla, ne laiſſa pas de lui marquer adroitement qu'il avoit un peu ſujet de ſe plaindre de l'entrepriſe que le Comte Pierre Navarre avoit faite par ſes ordres ſur Pegnon de Velez, qui étant de la dépendance du Royaume de Fez, ſe trouvoit renſermée dans le partage des Portugais, ſuivant les anciens Traitez faits entre les Couronnes de Portugal & de Caſtille. Ferdinand pour juſtifier ſa conduite, répondit que Pegnon de Velez, avec les places qui en dépendent, ayant un Roi particulier, ne dépendoit nullement du Royaume de Fez ; qu'au reſte cette place ſeroit plus à charge qu'avantageuſe aux Portugais par les dépenſes conſiderables qu'il leur faudroit faire pour la défendre ; au lieu qu'elle étoit très-utile & abſolument neceſſaire aux Caſtillans pour aſſurer les côtes de Grenade, que ravageoient continuellement les Pirates qui infectoient ces mers, & qui trouvoient une retraite aſſûrée à Velez ; qu'au reſte ſi l'on pouvoit prouver que cette place fût des dépendances du Royaume de Fez, il ſeroit toûjours prêt de la ceder avec plaiſir aux Portugais, dès qu'ils entreprendroient de faire la guerre aux Maures d'Afrique.

*Le Roi de Portugal en écrit à Ferdinand pour le remercier.*

Le Comte de Lerin mourut au mois de Novembre à Aranda de Xarque, petite Ville d'Arragon ; quoiqu'il fût dans un âge fort avancé, il mourut moins de vieilleſſe, qu'accablé & rongé de chagrins par le peu de protection & de ſecours qu'il tira du Roi Catholique ſon Beau-frere : il laiſſa ſon fils Louis de Beaumont heritier de ſes biens & de ſa haine contre le Roi de Navarre.

*Mort du Comte de Lerin.*

LXIV.

*Ferdinand part en diligence pour la Caſtille.*

Quelque rigoureux que fut l'hyver cette année-là, le Roi Catholique ſe vit néanmoins obligé de partir de Seville malgré la violence du froid, & de reprendre en diligence la route de Caſtille ; deux raiſons le déterminerent à hâter ſon départ ; la premiere fut la nouvelle qu'il reçut que D. Pedre de Gue-

An de N. S. 1508.

varra, frere de D. Diegue de Guevarra qui étoit en Allemagne au ſervice de l'Empereur, étoit venu d'Allemagne en habit déguiſé, & avoit traverſé toute la Biſcaye en habit de laquais; mais qu'ayant été découvert à Pancorvo, on l'avoit arrêté & conduit priſonnier à Simancas; que ne pouvant réſiſter à la violence de la queſtion qu'on lui avoit donnée, il avoit dépoſé qu'un grand nombre de Seigneurs Caſtillans, dont les principaux étoient le grand Gonſalve, le Duc de Najare, & le Comte d'Uregna, entretenoient des intelligences ſecretes avec l'Empereur: comme ces dépoſitions étoient vraiſemblables, on les crut; mais combien de fois des criminels pour ſauver leur vie ou ſe délivrer des tourmens, ont-ils fait de fauſſes dépoſitions, qu'on n'a crû d'abord que trop veritables & dont l'on a reconnu depuis la fauſſeté?

Confederation du Duc de l'Infantado avec d'autres Seigneurs.

D'ailleurs Ferdinand apprit que le Duc de l'Infantado s'étoit uni avec pluſieurs autres Seigneurs, pour lui ôter l'adminiſtration de la Caſtille & le contraindre à ſortir du Royaume; mais ce qui allarmoit le plus Ferdinand, & lui paroiſſoit d'une plus dangereuſe conſequence, c'eſt qu'on accuſoit le Cardinal d'Eſpagne de ſçavoir ces cabales ſecretes, ſans ſe mettre en devoir de les diſſiper par ſon autorité, content de ne pas attiſer le feu, ni envenimer les eſprits; il eſt vrai que la plûpart ne pouvoient ſoutenir la ſeverité outrée de Ferdinand, & chacun uniquement occupé du deſir d'augmenter ſon autorité, ſacrifioit ſans peine à ſon ambition les interêts de l'Etat.

Le Connétable & le grand Gonſalve ſuſpects.

Les liaiſons étroites ſur tout du grand Gonſalve & du Connétable étoient devenues fort ſuſpectes à la Cour; on les voyoit preſque toûjours enſemble, & ils paroiſſoient trop unis pour ne pas donner de juſtes ombrages; tous deux avoient été également offenſez dans l'affaire du Marquis de Priégo & du Duc de Medina Sidonia; ils étoient tous deux entreprenans & d'une naiſſance également illuſtre; ils avoient de la valeur, du credit, de l'experience dans les affaires, & on devoit apprehender que leur reſſentiment ne les portât à profiter de la premiere occaſion pour s'en venger.

Le Comte de Tendilla acommode le Duc de l'Infantado avec le Roi.

La ſageſſe & la moderation du Comte de Tendilla ne contribua pas peu à adoucir l'eſprit du Duc de l'Infantado & à le ramener à ſon devoir; les liens du ſang qui les uniſſoient, obligerent le Comte à repreſenter au Duc la danger où il s'expoſoit en prenant un parti contraire à celui du Roi; que le pas étoit

étoit glissant, que les révoltes avoient presque toûjours été funestes à leurs Auteurs, & même à leur famille. An de N. S. 1506.

Le Roi Catholique toûjours attentif aux moindres démarches des Grands, trouva le moyen de gagner les uns par son adresse, d'intimider les autres par la crainte, de caresser ceux-ci, de promettre à ceux-là, de faire des graces aux plus opiniâtres, & de les engager dans ses interêts. Le Roi gagne les Grands.

Sa Majesté ayant été obligée de traverser l'Estremadoure, pour se rendre à Salamanque, acheva de s'accommoder avec le Marquis de Villena auquel il ceda les Villes de Tolox & de Monda dans le Royaume de Grenade avec une pension égale au revenu qu'il avoit coûtume de tirer des Villes d'Almansa & de Villena qui furent réunies à la Couronne; le parti étoit trop raisonnable & le dédommagement trop avantageux, pour le refuser; aussi le Marquis parut-il entierement satisfait. Et s'accommode avec le Marquis de Villena.

LXV. L'Empereur veut s'accommoder avec la France

L'Empereur cependant avoit résolu de s'accommoder avec le Roi de France, & d'en passer par où l'on voudroit, pourvû qu'il voulût renoncer à l'alliance de Ferdinand, & aider Sa Majesté Imperiale à se venger de tous les sujets de chagrin, qu'elle croyoit en avoir reçûs. Maximilien étoit si irrité de la défense qu'on avoit faite à son Ambassadeur André du Bourg de remettre le pied en Espagne, & de l'emprisonnement de D. Pedre de Guevarra, auquel on avoit osé donner la question, sans avoir égard à sa naissance & à la confiance dont il l'honoroit, qu'il ne crut pas pouvoir dissimuler cet affront & le laisser sans vengeance.

Cambrai situé sur les frontieres de France & des Pays-bas, ayant été choisi pour le lieu des Conferences, la Princesse Marguerite d'Autriche s'y rendit avec des pleins-pouvoirs de l'Empereur Maximilien son pere; le Pape & le Roi de France de leur côté ne nommerent que le Cardinal d'Amboise pour leur Plenipotentiaire commun qui se trouva par là chargé seul des interêts de ces deux Puissances. D. Jayme d'Albion Ambassadeur de Sa Majesté Catholique en France, y alla aussi, soit qu'il fût invité, soit qu'il y allât de lui-même pour veiller aux interêts du Roi son Maître. On s'assemble à Cambrai.

L'Empereur & le Roi de France prétendoient exclure de leur Traité le Roi Catholique; mais le Pape, soit qu'il eût un interêt particulier de ménager Ferdinand dont il pouvoit avoir besoin, soit à la sollicitation de son Ambassadeur, mé- Le Roi d'Espagne compris dans le Traité.

An de N. S. 1508. nagea si adroitement les choses, qu'ayant fait changer de sentiment à l'Empereur & au Roi Très-Chrétien, il les engagea de consentir que Ferdinand fut compris dans le Traité; ainsi les Plenipotentiaires de ces trois Princes signerent au nom de leurs Maîtres suivant l'ancien projet une ligue offensive & & défensive avec le Pape contre les Venitiens pour venger le saint Siege des entreprises qu'ils avoient faites sur l'état Ecclesiastique, recouvrer les places & les Etats que cette République avoit usurpez sur les Princes voisins, & pour abbaisser une puissance qui devenoit de jour en jour plus formidable, & qui commençoit à donner de la jalousie à tous les autres Potentats d'Italie.

Principaux Articles de la ligue de Cambrai.

Voici les principaux Articles de la fameuse ligue de Cambrai. 1°. Les Alliez ne poseront point les armes, qu'ils n'ayent recouvré toutes les Villes, Forteresses & Châteaux que les Venitiens leur ont enlevez. 2°. Celui qui se sera le premier rendu maître de ce qui doit lui appartenir par les conditions du Traité, sera obligé d'aider & de secourir les autres Alliez, jusques à ce qu'ils ayent reconquis ce que la République a usurpé sur eux. 3°. L'Empereur & le Roi de France feront la guerre en personne, & ne laisseront pas le Commandement de leur Armée à leurs Generaux; on détermina le premier jour d'Avril de l'année suivante pour l'ouverture de la Campagne.

Conditions particulieres entre l'Empereur & le Roi de France.

L'Empereur outre cela, promit de confirmer de nouveau l'investiture du Duché de Milan qu'il avoit déja donnée au Roi de France, à condition que Sa Majesté Très-Chrétienne lui compteroit cent mille écus, & s'obligeroit à le secourir, jusqu'à ce qu'il eût réuni à l'Empire toutes les places que les Venitiens en avoient démembrées, sans que Sa Majesté Imperiale fût obligée de fournir aucun secours à la France pour reconquerir les Provinces que la République avoit autrefois enlevées aux anciens Ducs de Milan; mais pour empêcher que les differends qui subsistoient toûjours entre l'Empereur & le Roi Catholique, ne traversassent les projets & les entreprises de la ligue, on convint d'un commun consentement de nommer de part & d'autre des Commissaires qui termineroient à l'amiable les contestations, dès que la guerre contre les Venitiens seroit finie; on résolut encore de solliciter le Duc de Savoye d'entrer dans la ligue, par l'esperance qu'on lui donna

de l'aider à reconquerir le Royaume de Chypre qu'il prétendoit lui appartenir, & dont les Venitiens n'avoient pas laissé de s'emparer, & l'on offrit au Duc de Ferrare & au Marquis de Mantoue de les remettre en possession de ce que la République de Venise avoit usurpé sur eux, s'ils vouloient se joindre aux autres Alliez. An de N.S. 1508.

LXVI. Les Rois de France & d'Espagne abandonnent les Pisans à la merci des Florentins.

Un esprit aveuglé par l'ambition, ne suit que les saillies d'une passion vive & impetueuse qui l'entraîne malgré lui, sans lui laisser ni la liberté, ni le loisir d'appercevoir le précipice qu'il se creuse lui-même, & où il va imprudemment se jetter. Les Florentins & les Pisans avoient choisi les Rois de France & d'Espagne pour Arbitres & Médiateurs de leurs differends; mais ces deux Princes oubliant ce qu'ils devoient à leur réputation & uniquement attentifs à soutenir la guerre résolue contre les Venitiens, prononcerent en faveur des Florentins, & abandonnerent les Pisans à la merci & à la discretion de leurs mortels ennemis: il falloit chercher un prétexte pour justifier aux yeux du public une conduite qui paroissoit injuste; les Princes en manquent-ils? aussi publierent-ils que c'étoit l'unique moyen de conserver la paix de l'Italie; il est vrai que dans le dessein qu'ils avoient pris de détruire la République de Venise, il étoit de leur interêt de laisser le reste de l'Italie tranquille, pour n'être point obligez d'occuper leurs armes ailleurs, & pour réunir toutes leurs forces contre les Venitiens; on accusa les deux Rois de n'avoir favorisé les Florentins, que pour les engager à entrer dans la ligue de Cambrai, & à fournir cent mille écus pour les frais de la guerre qu'ils avoient promis, pourvû qu'on voulût remettre entre leurs mains la Ville de Pise; trafic honteux & indigne de la generosité de ces deux grands Princes: car pouvoient-ils l'un & l'autre, sans se deshonorer & sans flétrir leur memoire, vendre à si vil prix la liberté, & trahir les interêts d'un peuple, dont la confiance auroit dû faire la sûreté? Il faut avouer que Ferdinand étoit plus inexcusable que Louis XII. & ce fut une tache à sa gloire, d'avoir abandonné les Pisans qui avoient imploré son secours, & qu'il avoit reçûs sous sa protection.

LXVII. La ligue de Cambrai signée.

Enfin la ligue de Cambrai fut signée par les Plenipotentiaires des Princes Alliez, le dixiéme de Decembre de cette même année mil cinq cens huit; après quoi la Princesse Marguerite d'Autriche partit pour se rendre en Franche-Comté & se met-

An de N. S. 1503. tre en possession de quelques places que le Roi de France lui avoit cedées dans le Duché de Bourgogne, suivant quelques articles secrets du Traité que Sa Majesté Catholique ratifia à Vailladolid au commencement de l'année suivante en presence du Nonce de Sa Sainteté & des Ambassadeurs de l'Empereur & du Roi Très-Chrétien.

Robert de San-Severino Prince de Salerne mourut à Naples au mois de Decembre de la même année, & ne laissa qu'un enfant en bas âge nommé Ferdinand, qui fut l'heritier de sa maison, de ses biens, & encore plus de sa haine implacable pour la maison d'Arragon, comme on le verra dans la suite; ce qui fut la cause de sa perte. Marine d'Arragon veuve du Prince de Salerne & mere du jeune Ferdinand étoit fille de D. Alphonse d'Arragon, Duc de Villahermosa; après la mort du Prince son époux elle épousa le Seigneur de Piombino avec la participation & l'agrément du Roi Catholique son oncle.

LXVIII. Le Soudan d'Egypte entreprend de chasser des Indes les Portugais.

Le Soudan d'Egypte nommé Campson avoit une passion ardente de chasser & d'exterminer des Indes les Portugais, & de purger les vastes mers de l'Orient de ces Etrangers qui avoient trouvé le moyen de les traverser pour venir faire des Conquêtes dans ces extrêmitez de l'Univers; plusieurs raisons déterminoient ce Roi Barbare à former cette entreprise. 1°. Les Rois de Cambaye & de Calicut n'épargnoient rien pour l'y engager, & lui offroient de le secourir de toutes leurs forces pour une expedition si glorieuse. 2°. Les Venitiens eux-mêmes entroient dans ce projet, comme nous l'avons déja rapporté plus haut, & animoient sous main le Soudan contre les Portugais; mais rien ne faisoit plus d'impression sur l'esprit de ce Prince, que de voir que ces Etrangers; depuis qu'ils s'étoient fait une nouvelle route dans l'Orient, en faisant par mer le tour de l'Afrique, avoient absolument ruiné le commerce d'Egypte, en transportant dans le Portugal les épiceries, les drogues & les autres marchandises les plus précieuses qu'on avoit auparavant accoûtumé d'apporter de tous les Royaumes de l'Inde à Alexandrie; ce qui enrichissoit ses Etats, & augmentoit considerablement ses revenus, par les gros droits qu'il avoit imposé sur ces marchandises. Le Soudan étoit irrité de voir la diminution de ses revenus, par la ruine du commerce; mais les Venitiens qui faisoient auparavant seuls en Europe le commerce des épiceries & des autres marchan-

dises précieuses des Indes, étoient au desespoir de ce que les Portugais en leur enlevant ce négoce, les avoient en meme-tems privez des profits immenses que ce trafic leur apportoit: que faire? Le Soudan voyoit & sentoit le mal; la difficulté étoit d'y trouver le remede; devoit-il declarer la guerre à ces nouveaux venus? mais bien des raisons devoient l'en détourner; la difficulté de l'entreprise; l'incertitude du succès de la guerre avec une Nation guerriere & disciplinée; l'impossibilité d'équiper une nombreuse Flote capable de faire téte aux Portugais; la rareté du bois propre à bâtir des Vaisseaux; car l'Egypte n'en produit point;& sur tout la disette d'argent, depuis que les ennemis avoient ruiné le commerce, ne laissoient pas de jetter le Soudan Campson dans de terribles embarras. An de N. S. 1508.

Le Soudan fait équiper une Flote à Suez.

Il résolut de tenter d'abord la voye de la négociation, & de s'adresser au Pape pour voir s'il ne pourroit point, en menaçant d'exterminer tous les Chrétiens dans toute l'étendue de son Empire, engager Sa Sainteté à obliger les Portugais de ne plus passer aux Indes, & d'abandonner les grandes Conquêtes qu'ils y avoient faites. Il choisit pour cela le P. Maur Gardien du saint Sepulchre de Jerusalem, & l'envoya en Italie & en Espagne, comme nous l'avons déja dit pour ménager cette affaire auprès du Pape, du Roi Catholique, & de Sa Majesté Portugaise; mais voyant que ce moyen n'avoit pas eu le succès dont il s'étoit flatté, & que les Portugais ne paroissoient pas résolus de renoncer à des Conquêtes qui leur étoient également glorieuses & avantageuses; le Soudan résolut d'employer la force & d'obtenir par les armes ce qu'il n'avoit pû gagner par la négociation; il fit donc venir du bois des pays étrangers, & l'ayant fait travailler au grand Caire, il le fit transporter sur des Chameaux à Suez qui n'en est éloigné que de trois jours de chemin. Ce fut dans ce port situé à la pointe de la mer rouge, qu'il fit bâtir une Flote composée de six Galeres, d'un gros Galion & de quatre autres gros Bâtimens de charges, sur laquelle il fit embarquer huit cens Mammelus; c'est ainsi qu'on appelloit cette Milice autrefois si belliqueuse & si redoutable, & qui faisoit la principale force de l'Empire des Soudans d'Egypte; elle n'étoit composée que d'enfans de tribut qu'on exerçoit avec soin dans toutes les fonctions militaires; il choisit pour chef de cette expedition un certain

An de N. S. 1508. Mirocem Persan de naissance, & un de ses plus habiles & de ses plus experimentez Generaux.

LXIX.
Mirocem General de la Flote du Soudan arrive à Cambaye.

Mirocem ayant pris le Commandement general de la Flote & des troupes qu'on y avoit embarquées, mit à la voile, & étant parti du port de Suez, descendit le long de la mer rouge, rangea les côtes d'Arabie, doubla le Golphe de Perse, aborda au Royaume de Cambaye, & vint mouiller dans l'Isle & au port de Diu, en ce tems-là une des plus fameuses & des plus riches Villes de tout l'Orient par le grand commerce qui s'y faisoit, & par l'abord des Marchands qui s'y rendoient de tous les endroits de l'Inde.

Laurent d'Almeyda apprend l'arrivée de Mirocem.

François d'Almeyda Viceroi des Indes, qui ne sçavoit rien du dessein des Mahometans, avoit envoyé Laurent d'Almeyda son fils avec huit Vaisseaux pour tenir les Indiens dans le respect, défendre les côtes, & pour escorter jusqu'à une certaine hauteur les Vaisseaux Portugais qui étoient partis du port de Cochin chargez de riches marchandises pour retourner en Portugal. Laurent d'Almeyda dans ce voyage avoit coulé à fond ou brûlé un grand nombre de Vaisseaux Maures qu'il avoit surpris dans plusieurs ports de l'Inde; ensuite il étoit venu mouiller au port de Chaoul, & avoit permis à son équipage & à ses soldats de mettre pied à terre pour se rafraîchir, ne croyant pas avoir rien à craindre, lorsqu'il apprit l'arrivée de la Flote du Soudan d'Egypte commandée par Mirocem, que Milichiazio Gouverneur de Diu pour le Roi de Cambaye, avoit joint avec trente-quatre Fustes.

Mirocem arrive à la vûe des Portugais.

Avant que les Portugais pussent lever l'ancre & se préparer au combat, ils n'apperçurent que cinq Vaisseaux des ennemis au large, n'ayant pû découvrir le reste de la Flote qui rangeoit la terre de trop près: comme les côtes déroboient la vûe de l'Armée Mahometane, les Chrétiens demeurerent tranquilles, persuadez par le nombre que c'étoient les Vaisseaux commandez par Alphonse d'Albuquerque qu'ils attendoient de jour à autre. Pendant que les Portugais ne pensoient qu'à se réjouir, le vent ayant un peu fraîchi, toute la Flote ennemie parut, & entra dans la rade à pleines voiles: nos gens se voyant trompez & surpris, furent d'abord un peu consternez; mais un moment après ayant repris courage, ils ne penserent qu'à se disposer tout de bon au combat; on se contenta

néanmoins ce jour-là de se canonner de loin avec plus de bruit que de mal. An de N. S. 1508.

Le lendemain Almeyda comptant beaucoup sur la valeur & l'intrepidité de ses gens, si l'on en venoit aux mains, & que l'on pût joindre de près les ennemis, entreprit d'enlever à l'abordage le Vaisseau de Mirocem qui portoit le pavillon d'Amiral; mais ses efforts furent inutiles: jamais il ne put aborder l'ennemi ni jetter les grapins dans son Vaisseau pour l'accrocher. Comme le Vaisseau d'Almeyda étoit plus pesant & tiroit plus d'eau, il craignoit d'échouer, d'autant plus que la marée commençoit à perdre; cependant les ennemis dont les Bâtimens étoient plus élevez, ne laissoient pas d'avoir un grand avantage sur les Portugais qu'ils voyoient à découvert, & qu'ils accabloient de fléches & de traits; leur canon & leur mousqueterie faisoient un terrible ravage dans les Vaisseaux Chrétiens, & avoient déja mis un grand nombre de Matelots & de Soldats hors de combat: Almeyda ayant été lui-même dangereusement blessé de deux fléches, Pelage de Soza & Diegue de Perez qui commandoient chacun une Galere, s'avancerent au milieu de la Flote ennemie, pour venger la blessure de leur General & la mort de leurs compagnons, attaquerent chacun un Vaisseau Maure, & l'enleverent à l'abordage; ainsi finit cette journée, qui ne fut pas trop avantageuse aux Chrétiens.

Combat entre les deux Flotes.

Le lendemain le combat recommença; Melichiazio qui faisoit l'arriere-garde de l'Armée ennemie & qui étoit toujours demeuré au large, entra dans le port de Chaoul avec ses Fustes; les Portugais se voyant incomparablement plus foibles que les ennemis, & ne voyant nulle esperance de remporter la victoire sur une Flote trois fois plus nombreuse que la leur, formerent la résolution hardie de sortir du port, & de se faire jour au travers des Vaisseaux ennemis pour gagner le large; ils disposent donc toutes choses pour cette expedition, & sur le minuit ils coupent les cables & appareillent; les ennemis étoient trop proches d'eux & trop vigilans, pour ne pas s'appercevoir du dessein des Portugais. Les Maures se mettent à la poursuite des Vaisseaux Portugais; l'Amiral tout desemparé par le combat de la veille, ne pouvant plus aller si vîte que les autres, se trouve le dernier; plusieurs Galeres ennemies viennent alors fondre sur lui, & le canonnent avec tant de furie,

Le combat recommence.

An de N. S. 1508. que toutes ses manœuvres étant coupées par l'Artillerie des Maures, & faisant eau de toutes parts, il ne peut plus gouverner; pour comble de malheur il donne dans un banc de sable & y reste: les Galeres Chrétiennes appercevant l'état où se trouve l'Amiral, entreprirent de l'aller secourir & de le relever; mais par un nouvel accident la marée se trouva si rapide, qu'ils ne purent la refouler ni approcher du Vaisseau.

Mort de Laurent Almeyda.

Quoique l'Amiral fût assablé & hors d'état de recevoir aucun secours, les ennemis cependant n'oserent en approcher ni l'aborder; ils se contenterent de le canonner de loin; les Portugais se défendirent avec une valeur heroïque; & malgré le danger où ils se trouvoient, ils se battirent comme des lions; leur desespoir redoubla; leur courage & le peril reveillerent en quelque maniere leur confiance; mais Laurent d'Almeyda ayant été dangereusement blessé d'un coup de mousquet à la cuisse, & en ayant reçû un second au travers du corps, il mourut glorieusement; le General ayant été tué, le Vaisseau ne fit plus de résistance; les ennemis s'en rendirent maîtres; de cent personnes qu'il y avoit dessus, il y en fut tué quatre-vingt, & il n'en resta que vingt, encore étoient-ils tout couverts de blessures: les autres Vaisseaux voyant leur Amiral entre les mains des Maures, sans nulle esperance de l'en pouvoir retirer, gagnerent le large, & se retirerent heureusement dans le port de Cananor.

François d'Almeyda son pere reçoit cette nouvelle avec fermeté.

Dès que les Portugais se virent en sûreté, ils dépêcherent un Brigantin à Cochin pour informer François d'Almeyda Viceroi des Indes du malheur qui venoit d'arriver, que l'Amiral de la Flote Portugaise étoit tombé entre les mains des Maures; que Laurent d'Almeyda son fils étoit mort glorieusement dans le combat; que les autres Vaisseaux avoient eu bien de la peine à se sauver, & que toute la mer des Indes étoit couverte de Vaisseaux Maures. Quelque touché que fût le Viceroi de ce funeste accident & de la mort de son fils, il soutint cependant ce coup avec une fermeté & une generosité heroïque; il ne versa pas une larme, & ne volut pas que l'on pleurât son fils; ce fut pour lui une espece de consolation d'apprendre la valeur & l'intrépidité qu'il avoit fait paroître dans cette action, n'ayant jamais voulu se sauver sur un esquif, comme il l'auroit pû aisément, aimant mieux mourir les armes à la main, que d'abandonner son Vaisseau & ses gens à la fureur & à la bruta-

lité

lité des ennemis. *Le sort de mon fils*, disoit le pere à ceux qui venoient pour le consoler, *est plûtôt digne d'envie; ce seroit le deshonorer, que de pleurer sa mort, puisque la mort est inévitable à tous les hommes, pouvoit-il mourir plus glorieusement qu'en défendant sa patrie & sa Religion contre les ennemis de son Roi & de Jesus-Christ*. Ce combat se donna sur la fin de l'année. An de N. S. 1508.

LXX. Arrivée d'Alphonse d'Albuquerque nouveau Viceroi.

Le Viceroi se rendit sur le champ à Cananor pour équiper une nouvelle Flote & se mettre en état d'avoir sa revanche; Alphonse d'Albuquerque y étant arrivé peu de tems après avec sa Flote, prétendit se mettre d'abord en possession de la Viceroyauté des Indes, dont il avoit été pourvû par Sa Majesté Portugaise suivant les ordres qu'il en apportoit: François d'Almeyda après l'avoir prié de vouloir differer encore quelque tems, lui declara qu'il ne quitteroit point la Viceroyauté, qu'il n'eût chassé de toutes les mers des Indes la Flote du Soudan d'Egypte; il lui representa les inconveniens que pouvoit avoir cette précipitation & une nouvelle autorité qui n'auroit pas eu le tems de s'affermir. Almeyda faisoit valoir en public ces raisons pour maintenir sa Viceroyauté; mais au fonds il craignoit dans les conjonctures presentes l'humeur impetueuse & la valeur temeraire d'Albuquerque qui n'avoit encore nulle experience dans les Indes; les esprits s'échaufferent, & l'on en vint de part & d'autre à de grosses paroles; Almeyda persistant toûjours dans sa résolution, envoya Albuquerque prisonnier à Cochin.

Almeyda après avoir pris Dabul, va à Diu.

Après cette démarche, Almeyda arma tout ce qu'il put ramasser de Vaisseaux, dans le dessein de venger la mort de son fils & l'honneur de la Nation Portugaise; il entra en passant dans le port d'Onor & de Daboul, où il mit le feu à tous les Vaisseaux du Roi de Calicut & à tous les autres qu'il y trouva, prit la Ville de Daboul, & la pilla; après des commencemens si heureux, qui furent comme les premiers présages du succès de cette expedition, il sortit du port de Daboul le cinquiéme de Janvier de l'année mil cinq cens neuf, & prit la route de Diu, où la Flote ennemie s'étoit retirée.

Mirocem va au-devant des Portugais.

Mirocem informé de l'arrivée & du dessein d'Almeyda, fier de sa premiere victoire, crut qu'il lui seroit honteux d'attendre l'ennemi dans le port; il se mit donc en mer, résolu d'aller au-devant des Portugais & de les combattre; comme ses Vaisseaux étoient plus plats & tiroient moins d'eau que ceux des

An de N. S. 1509. Chrétiens, il ne voulut pas trop se mettre au large pour conserver son avantage, & se contenta de demeurer entre des bancs, sans s'écarter de la Ville pour se mettre à couvert de son canon & en être soûtenu, si les Vaisseaux Chrétiens osoient s'approcher. La Flote ennemie étoit composée de trois grandes Carraques, trois gros Galions, six Galeres, & quatre autres Vaisseaux de Cambaye, sans y comprendre les Fustes de Melichiazio Gouverneur de Diu; Almeyda n'avoit en tout que dix-neuf voiles, tant Vaisseaux que Caraveles ou Galeres sur lesquels il avoit fait monter treize cens braves Portugais & quatre cens Malabares d'élite qui ne respiroient tous que la vengeance; on voyoit dans leurs yeux & sur leur visage briller je ne sçai quoi de Martial qui paroissoit à tous un présage assuré de la victoire, s'ils pouvoient joindre les Infideles.

La Flote Portugaise bat celle des Maures.

Les deux Flotes s'approcherent jusqu'à la portée du canon; mais le vent étant tombé tout à coup, & la nuit étant survenue, on se contenta de tirer de part & d'autre quelques volées de canon; le lendemain on commença tout de bon à se battre : Nugno Vasco de Pereyra qui étoit à l'avant-garde de l'Armée navale des Portugais, s'avança avec son Vaisseau pour aborder l'Amiral des ennemis que montoit Mirocem; il fut suivi par quelques autres de nos Vaisseaux, dans le dessein de l'enlever. Le Viceroi Almeyda se mit à l'arriere-garde, pour être plus à portée de secourir ses gens & de soutenir ceux qui en auroient besoin, & qui se trouveroient trop pressez; on se battit de part & d'autre avec valeur; les Barbares, selon leur coûtume, jetterent de grands cris, comme s'ils eussent été sûrs de la victoire; mais les Portugais sans s'intimider de la confiance des ennemis, les attaquerent en bon ordre; le combat dura long-tems; on commença par se canonner, & l'on fit des deux côtez un feu terrible d'Artillerie; mais celle des Chrétiens étant beaucoup mieux servie, elle mit en désordre les Maures; on s'approcha de plus près; les Portugais beaucoup plus adroits & plus vifs firent par leur Mousqueterie un ravage horrible sur les Vaisseaux Indiens; la victoire fut quelque tems douteuse; mais enfin elle se declara pour les Chrétiens; les Barbares perdirent dans cette action plus de quatre mille hommes; de huit cens Mammelus qui étoient sur les Vaisseaux ennemis, & que Mirocem avoit amenez avec lui d'Egypte, à peine en resta-t-il vingt-deux, tant le carnage fut

An de N. S. 1509.

grand; les Portugais coulerent à fonds trois gros Vaisseaux des Barbares, sans un grand nombre d'autres petits Bâtimens, & enleverent deux Galions, deux Galeres & quatre autres grands Vaisseaux de charge; les deux Generaux Mirocem & Melichiazio furent assez heureux pour se sauver, quoiqu'avec assez de peine avec leurs Vaisseaux dans le port de Diu; on regarda comme une espece de miracle de ce que dans une action aussi vigoureuse que le fut celle-là, les Portugais n'eurent que trente-deux hommes tuez; il est vrai qu'il y eut environ trois cens blessez; mais ils ne perdirent aucun Vaisseau. Cette victoire a été une des plus signalées que les Portugais ayent jamais remportée dans les Indes, depuis qu'ils ont commencé à s'y établir; aussi n'y en a-t-il point eu pour eux de plus avantageuse, parce qu'elle leur assura toutes les Conquêtes qu'ils y avoient faites, & les mit en état d'en faire de nouvelles & de plus considerables. Almeyda se voyant maître de la mer par la défaite & par la fuite des ennemis, retourna à Cochin, où il ramena sa Flote victorieuse, & où il entra en triomphe.

Coutigno appaise les divisions entre Almeyda & Albuquerque.

La division subsistoit toûjours entre Almeyda & Albuquerque qui étoit venu pour lui succeder; chacun avoit ses Partisans, & il y avoit à craindre que ces contestations particulieres n'aboutissent enfin à quelque fâcheux éclat; mais l'arrivée de Ferdinand de Coutigno calma tout; ce General étoit parti cette année de Lisbonne avec une Flote de quinze Vaisseaux pour passer aux Indes, avec ordre de faire repasser Almeyda en Portugal, & d'établir Viceroi en sa place Alphonse d'Albuquerque que Sa Majesté Portugaise avoit nommé. L'adresse & la sagesse de Coutigno surmonta tous les obstacles qu'un autre auroit trouvé dans une commission si délicate; ainsi il dissipa tous les troubles qui commençoient à s'élever, & rétablit la tranquillité dans les Indes.

LXXI.
La Reine Jeanne va à Tordesillas.

Le Roi Catholique partit de Salamanque pour aller à Vailladolid, & de là à Arcos où la Reine sa fille demeuroit: l'endroit étoit très incommode, & le logement qu'elle avoit pris & où elle s'étoit obstinée à demeurer malgré le conseil & les sollicitations de ses Officiers, étoit si mauvais & si en désordre, que ne pouvant pas la garantir du froid qui fut cette année très-violent, elle en tomba malade au mois de Decembre; il n'y eut que le Roi son pere pour qui elle avoit toûjours

An de N. S. 1509. conſervé le reſpect qu'on lui avoit inſpiré dès l'enfance, qui put obtenir d'elle qu'elle changeât de demeure & de maniere de s'habiller ; il la conduiſit donc au mois de Janvier à Tordeſillas, & avec elle le corps du feu Roi ſon époux qui étoit demeuré en dépôt dans l'Egliſe d'Arcos, tant que la Reine y avoit été ; mais enfin l'Empereur Charles-Quint ſon fils fit enlever ce corps de Tordeſillas, & le fit conduire à Grenade pour y être inhumé dans la Chapelle Royale de cette Ville.

Et elle y demeure juſqu'à la mort.

La Reine Jeanne demeura le reſte de ſes jours à Tordeſillas, ſans que depuis elle eût aucun bon intervalle & qu'on vît la moindre eſperance du rétabliſſement de ſa ſanté ; jamais elle ne voulut ſe mêler des affaires ni du Gouvernement de ſes Etats, quelque inſtance que ſes ſujets puſſent lui faire de tems en tems pour l'y engager : telle étoit la triſte ſituation où ſe trouvoit cette infortunée Princeſſe, qu'on devoit plûtôt mettre au nombre des morts, qu'au nombre des vivans ; qui dans ſon exterieur & ſes manieres avoit plûtôt l'air d'une ſervante que d'une Reine, ſans plaiſir, ſans conſolation, ſans Cour, ſervie par un petit nombre de domeſtiques ; le ſort de ſes deux ſœurs étoit bien different.

LXXII.
La Reine de Portugal accouche du Prince D. Alphonſe.

La Reine de Portugal jouiſſoit tranquillement de tous les avantages que le monde eſtime ; & qui ſont capables de rendre ici bas une Princeſſe heureuſe ; rien ne lui manquoit, richeſſes, plaiſirs, honneurs, poſterité nombreuſe, aimée du Roi ſon époux, adorée de ſes ſujets ; elle accoucha encore cette année à Evora d'un fils qui fut nommé D. Alphonſe, & élevé dans la ſuite au Cardinalat ; mais ce Prince mourut jeune.

La Princeſſe de Galles ſouffre avec beaucoup de patience les duretez du Roi d'Angleterre ſon beau-pere.

Catherine d'Arragon Princeſſe de Galles, qui étoit toûjours demeurée en Angleterre depuis la mort du Prince ſon époux, ſe trouvoit alors dans une ſituation aſſez triſte ; elle n'étoit, s'il faut ainſi dire, ni veuve ni mariée ; cette vertueuſe Princeſſe diſſimuloit avec une ſageſſe merveilleuſe tous les chagrins qu'elle avoit à eſſuyer dans une Cour Etrangere, & elle ſouffroit avec une patience heroïque & ſans ſe plaindre, les duretez & les mauvais traitemens du Roi d'Angleterre ſon beau-pere, qui s'imaginoit par cette voye obliger le Roi Catholique à conſentir au mariage de Charles ſon petit-fils avec la Princeſſe Jeanne d'Angleterre, fille du Roi Henri VII. & de la Reine Jeanne avec le même Henri ; ce que ce Prince ſou-

haitoit avec ardeur ; conduite lâche & indigne d'un grand Roi de vouloir à force de duretez & de mauvais traitemens arracher ce qu'il ne devroit obtenir que par des honnêtetez, des caresses & de bons offices. Cette Princesse infortunée devoroit ses ennuis & supportoit ses miseres avec une fermeté & une constance vrayment Chrétienne ; rien n'étoit capable de l'alterer, toûjours égale & maîtresse d'elle-même ; elle s'étoit prescrite des loix qu'elle ne viola jamais ; & l'on peut dire que de toutes ses sœurs, elle fut celle qui par la douceur de ses mœurs, sa pieté solide, & la grandeur de son courage, encore plus que par les traits de son visage, ressembla plus parfaitement à la feue Reine Isabelle sa mere.

Au de N. S. 1509.

Mort de Henri VII. Roi d'Angleterre, & mariage de Henri VIII. avec la Princesse de Galles.

Mais enfin le Ciel eut pitié de cette vertueuse Princesse, & mit fin à ses malheurs par la mort d'Henri VII. Roi d'Angleterre son beau-pere qui déceda un Samedi vingt-uniéme d'Avril : par le décès de ce Prince, le mariage de Catherine qui avoit déja été arrêté du vivant du feu Roi, fut celebré avec le Prince de Galles qui venoit de succeder à la Couronne d'Angleterre par la mort du Roi son pere, & qui se fit appeller Henri VIII. Ce mariage ne fut pas heureux ; il devint dans la suite la source d'un déluge de maux qui inonderent l'Angleterre, & qui se répandirent dans le reste de l'Europe.

La Princesse ne consent à son mariage qu'avec répugnance.

La Princesse n'avoit nulle inclination de se marier une seconde fois en Angleterre ; elle y ressentoit même de très-grandes oppositions, comme si elle eût eu des pressentimens secrets & de tristes présages des traverses qu'elle auroit à essuyer, & des malheurs où sa personne & le Royaume seroient un jour exposez. Ce fut ainsi qu'elle en écrivit au Roi Catholique son pere, le priant néanmoins dans ses lettres, de n'avoir nul égard à elle-même, ni à ses inclinations, ou à ses répugnances ; mais de ne consulter que le bien de son Royaume, & les avantages qu'il en pourroit tirer ; que pour elle, elle sacrifieroit avec joye son bonheur, son repos & sa vie pour le satisfaire ; mais Sa Majesté Catholique trouvoit trop son compte dans ce mariage, pour le rompre dans la situation où se trouvoient ses affaires, & dans l'éclat & le haut degré de puissance où étoit alors l'Angleterre ; rien n'étoit plus avantageux à Ferdinand, que d'avoir pour ami & pour allié un jeune Roi dans qui on remarquoit déja tant de grandes qualitez, des inclinations si nobles & si genereuses, mais dont la suite ne

An de N. S. 1509

répondit pas aux eſperances qu'on en avoit conçûes.

Mariage avantageux au Roi Henri VIII.

D'un autre côté le nouveau Roi auroit eu de la peine à trouver ailleurs un parti plus ſortable & plus avantageux ; car ſi l'on rompoit ce mariage, il falloit reſtituer la dot de la Princeſſe, ce qui ne lui auroit pas été aiſé, ſur tout dans ſon avenement à la Couronne ; il eſt vrai qu'il y avoit entre le nouveau Roi & la Princeſſe de la difference d'âge, la Reine étant un peu plus âgée que ſon époux, ce qui eſt ſouvent entre un mari & une femme une ſource d'indifference & de bien des déſordres, quoique les Princes n'ayent gueres égard à ces frivoles raiſons.

LXXIII.
Son amour déreglé pour les femmes.

Le jeune Roi Henri VIII. avoit une taille noble & les traits du viſage fort beaux ; on ne vit gueres une phiſionomie plus heureuſe, ni plus trompeuſe en même-tems : car ſes inclinations & ſes mœurs y avoient peu de rapport ; ſa conduite même dans les commencemens n'étoit pas toûjours auſſi réguliere qu'elle le paroiſſoit ; mais enfin dans la ſuite il fit éclater ce qu'il étoit ; ſa paſſion honteuſe pour les femmes ne parut que trop, & fut la ſource de ſon malheur & du malheur de ſes Etats ; il aima mieux ſe livrer à ſes paſſions, à l'exemple de la plûpart des Princes, que de les réprimer. Son amour pour les femmes, le porta à un tel excès, qu'il ſe ſépara de l'Egliſe Catholique par un ſchiſme ſcandaleux, & ouvrit par là une porte à toutes les hereſies & aux Sectes les plus monſtrueuſes qui ſe ſont établies dans ce Royaume, & qui déchirent encore aujourd'hui l'Angleterre d'une maniere ſi déplorable.

Il répudie la Reine Catherine

Ainſi ce Prince aveuglé par cette infâme paſſion, ſans écouter ni la Religion, ni la raiſon, ni l'honneur, répudia la Reine Catherine ſon épouſe, quoiqu'il en eût une fille nommée Marie, qui a depuis regné en Angleterre après la mort du Roi ſon pere & d'Edouard ſon frere ; le prétexte dont Henri ſe ſervit pour autoriſer ſon divorce, fut que le Pape n'avoit pû lui donner legitimement une diſpenſe pour épouſer une Princeſſe qui avoit été auparavant mariée au Prince de Galles ſon frere aîné.

Divers mariages de Henri VIII.

Après ce divorce public, Henri épouſa Anne de Boulen, à laquelle il fit depuis couper la tête pour crime d'adultere ; il en eut une fille nommée Elizabeth, qui eſt encore aujourd'hui Reine d'Angleterre dans le tems même que nous écrivons cette Hiſtoire. La mort tragique de cette femme fut

bientôt suivie du mariage de Henri avec Jeanne Seimer ou Scimour qui mourut peu de tems après en couche d'un fils qui regna depuis en Angleterre après la mort du Roi son pere sous le nom d'Edouard IV. Henri ne demeura pas long-tems veuf, & il se maria pour la quatriéme fois avec Anne de Cleves, sœur du Duc de ce nom; mais étant dégoûté de cette quatriéme femme, sans que l'on en sçache la raison, & ayant résolu de la répudier, il fit publier pour autoriser son divorce une loi opposée à la loi divine, par laquelle il étoit permis aux maris de répudier les femmes dont ils ne seroient pas contents; ayant renvoyé Anne de Cleves, il épousa en cinquiémes nôces Anne Houvard ou Havart, à laquelle il fit aussi couper la tête, après avoir été convaincue d'adultere, & même de libertinage avant que d'être mariée; enfin pour n'être point trompé, Henri voulut épouser une veuve nommée Catherine Parray, dont il n'eut point d'enfans, & avec laquelle il vêcut jusqu'à la mort, qui étant arrivée peu de tems après, rompit le cours aux désordres honteux ausquels ce Prince se livra sans mesures, dès qu'il eut une fois secoué le joug de la Religion. C'est ainsi que par une permission particuliere de Dieu, ces passions brutales aveuglent presque toûjours ceux qui s'en rendent les esclaves, & les précipitent enfin dans un abîme dont ils ne peuvent plus se retirer: revenons aux affaires d'Espagne. An de N. S. 1509.

LXXIV. Tournois à Vailladolid.

La nouvelle du mariage de la Princesse Catherine d'Arragon & Douairiere de Galles avec le nouveau Roi d'Angleterre, donna beaucoup de joye à toute l'Espagne, & en particulier au Roi Catholique son pere qui étoit alors à Vailladolid, & qui voulut y donner un nouveau spectacle au peuple le jour de saint Jean Baptiste que le mariage se celebroit en Angleterre; ce fut une espece de Tournois & de combat de Cannes sur le modele des Maures qui l'avoient inventé. Le Roi malgré son âge, pour rendre la fête plus celebre, voulut être lui-même Chef d'une Quadrille & lancer les Cannes; il y parut avec un habit également galant & magnifique pour engager ses Courtisans à y paroître dans un équipage superbe.

Ferdinand consent au mariage de l'Archiduc avec la sœur du Roi d'Angleterre.

Ferdinand pour marquer encore sa joye, consentit au mariage de l'Archiduc Charles son petit-fils avec la sœur d'Henri VIII. & envoya ordre à Guttiere Gomez son Ambassadeur en Angleterre d'aller baiser la main à la jeune Princesse en qualité de future épouse de l'Archiduc.

An de N. S. 1509.

La Reine Germaine accouche d'un Prince.

Cependant la Reine Germaine accoucha à Vailladolid & au mois de Mai, d'un fils qui fut nommé Jean, Prince d'Arragon: cette naissance auroit comblé de joye leurs Majestez Catholiques & tous les Arragonnois, si le jeune Prince eût vêcû plus long-tems; mais il mourut peu d'heures après être né: son corps fut mis en dépôt dans le Monastere de saint Paul de Vailladolid, & transporté depuis à Poblete, ancienne & ordinaire sepulture des Rois d'Arragon.

LXXV. Manifeste de Ferdinand contre les Venitiens.

Le Roi Catholique se disposoit tout de bon à la guerre contre les Venitiens, & faisoit tous les préparatifs necessaires pour la soutenir; mais comme il vouloit justifier sa conduite, & faire valoir la justice de ses armes, il fit publier un manifeste qui ne rouloit que sur deux articles. Dans le premier, il prétendoit que les Villes de l'Apouille, dont les Venitiens étoient alors en possession, ne leur appartenoient pas en propre; que Ferdinand II. Roi de Naples les leur avoit seulement engagées à de certaines conditions stipulées dans un Traité particulier entre ce Prince & la Seigneurie, & par consequent que ces Villes, qui avoient été démembrées de la Couronne de Naples, devoient y être réunies, puisque la République n'avoit pas accompli exactement les conditions du Traité; & que d'ailleurs on s'offroit de lui rendre l'argent pour lequel elles avoient été engagées; que néanmoins les Venitiens n'avoient jamais voulu ni recevoir l'argent, quelque sommation qu'on leur en eût faite, ni entendre parler de rendre les Villes dont ils étoient maîtres; que même ils regardoient cette proposition comme un affront. Le second chef du manifeste contenoit les plaintes particulieres que Sa Majesté Catholique faisoit contre eux: Ferdinand exposoit qu'il avoit dépensé pour la défense de la Republique une somme d'argent plus considerable que celle que les Venitiens avoient prêtée au Roi de Naples; qu'il leur avoit envoyé un puissant secours dans la guerre qu'ils avoient eu à soutenir contre les Turcs; que par son ordre le grand Gonsalve avoit reconquis l'Isle de Cephalonie, & la leur avoit remise entre les mains; que la République avoit engagé les Espagnols à attaquer la France, avec promesse de leur fournir tous les ans cinquante mille écus pour les frais de la guerre; que néanmoins les Venitiens n'avoient jamais voulu ni reconnoître cette dette, ni payer la somme dont ils étoient convenus, quoiqu'on les eût souvent sollicité de le faire.

Cependant

An de N. S. 1509.

LXXVI.

Préparatifs pour la guerre d'Afrique.

Cependant tout étoit en mouvement dans la Castille pour porter la guerre en Afrique ; on faisoit presque dans tous les endroits de l'Espagne des préparatifs extraordinaires pour cette glorieuse expedition ; on levoit des troupes ; on faisoit des magasins ; on achetoit des armes & des chevaux ; on amassoit toutes sortes de munitions de guerre & de bouche ; on préparoit une formidable Artillerie ; on faisoit construire & on équipoit des Vaisseaux ; enfin on ne négligeoit rien pour le succès d'une entreprise si avantageuse à l'Espagne & à la Religion. Le Cardinal Ximenez qu'on appelloit le Cardinal d'Espagne, étoit le premier Auteur & l'ame de ce projet : cet illustre Prelat dont le genie & le courage répondoient à sa Dignité, & étoient bien au-dessus de sa naissance, en avoit conçû le premier dessein & formé lui-même le plan ; mais qu'importe de quel sang on soit sorti, pourvû que le merite le distingue & le releve ? Comme l'Archevêché de Tolede & les emplois qu'il avoit à la Cour, lui produisoient de grands revenus, il fournissoit de son argent à toutes les avances & à tous les frais de l'entreprise qu'il avoit formée ; il voulut même y contribuer de sa personne, & passer en Afrique pour animer par sa presence ceux qu'il avoit choisis pour executer son projet, tant il avoit de zele & d'ardeur pour exterminer les ennemis de Jesus-Christ.

Pierre Navarre General de l'expedition d'Oron.

On faisoit à Malaga des amas prodigieux de munitions de guerre & de bouche ; mais le Rendez-vous de toutes les troupes & de la Flote avoit été marqué à Cartagene. L'Armée étoit composée de huit cens Lances, sans y comprendre les autres troupes reglées de Cavalerie & d'Infanterie levées aux dépens du Cardinal, & un grand nombre de volontaires que le desir de la gloire, le zele de la Religion & la haute réputation de Ximenez avoient engagez dans cette expedition. De long-tems on n'avoit vû en Espagne une Armée plus leste, des troupes mieux choisies, mieux disciplinées & plus déterminées à se signaler contre les Infideles ; il y avoit en tout quatorze mille hommes bien armez, aguerris, & dont la plûpart avoient vieilli dans le service, & donné des preuves de leur valeur & de leur experience dans les guerres de Grenade & de Naples, où ils avoient appris à vaincre sous le grand Gonsalve. Les principaux Officiers étoient Diegue de Vera, nommé General de l'Artillerie, D. Alphonse de Grenade de

An de N. S. 1509. Venegas Seigneur de Campo-Téjar avoit le Commandement des troupes d'Andalousie par une commission particuliere de Sa Majesté Catholique ; Jerôme Vianelli Venitien qui excelloit dans la Marine, & qui connoissoit parfaitement toutes les côtes de la Mediterranée, devoit commander la Flote, & le Comte Pierre de Navarre General de toute l'Armée, mais sous les ordres & le commandement du Cardinal Ximenez qui en avoit été declaré Generalissime par Ferdinand ; une troupe de jeune Noblesse Espagnole accourut de tous côtez à Cartagene, & voulut y servir en qualité de volontaires.

Démélez entre le Cardinal & Pierre Navarre, appaisez.

Il y avoit déja un mois que la Flote composée de dix gros Galions armez en guerre, & de quatre-vingt Vaisseaux de charge, tant grands que petits, étoit au Port de Cartagene : comme on étoit prêt de mettre à la voile, il y eut quelques démêlez entre le Cardinal & le Comte Pierre Navarre, qui penserent tout renverser. Toute l'Armée se mutina comme de concert ; elle vouloit être payée avant que de s'embarquer, & la sedition devint presque en un moment generale; on soupçonna le Comte d'en être l'Auteur, & de l'avoir lui-même excitée par ses émissaires. Comme Navarre étoit un soldat de fortune, sans naissance & sans éducation, il étoit dur, grossier, vif, impetueux, & incapable de plier & de rien souffrir; mais l'adresse & la moderation de Ximenez calmerent bientôt ce désordre, & empêcherent les effets d'une sedition qui auroit infailliblement fait échouer cette entreprise, si elle avoit eu pour Chef un homme moins habile que lui. Navarre étoit mal-content du Cardinal, qui avoit donné à quelques-unes de ses créatures, gens sans service & sans experience, des Compagnies dont le Comte avoit déja disposé en faveur de quelques vieux Officiers ; peut-être aussi que ce fut un effet de la jalousie secrete & du desir de l'indépendance, (qualitez qui dominoient dans ce Comte ; ) il auroit bien voulu obliger Ximenez à demeurer en Espagne, & à lui remettre entre les mains le Commandement absolu de l'Armée, & tout le soin de cette expedition. Quelques Officiers s'étant entremis de les accommoder, le Comte prit le parti de renouveller le serment de fidelité qu'il avoit déja fait au Cardinal, & lui promit de vivre dans la subordination qu'il devoit, & d'executer fidelement tous les ordres que son Eminence lui donneroit.

Départ de l'Armée & du Cardinal.

Dans ces heureuses dispositions, Ximenez étant monté au

bruit des acclamations de toute l'Armée dans le grand Galion d'Espagne qui servoit d'Amiral à cette Flote, on leva l'ancre, toute l'Armée sortit du Port de Cartagene, & mit à la voile le Mercredi seiziéme de Mai avec un vent favorable; le lendemain qui étoit la fête de l'Ascension, on découvrit les cotes d'Afrique, & l'on entra le plus heureusement du monde dans le Port de Masalquivir; jamais on ne vit plus de joye sur le visage & dans les yeux des soldats; c'étoit comme autant de pressentimens d'un succès heureux & des présages assûrez de la victoire. An de N. S. 1509.

LXXVII. Situation de la Ville d'Oran.

Dès que l'on fut à la vûe du Port de Masalquivir, l'on declara publiquement à toute l'Armée, qu'elle étoit destinée à la Conquête d'Oran, ce qui jusques-là avoit été tenu secret, & n'avoit été sçû que des principaux Officiers; tout le monde sçavoit bien que l'on en vouloit à quelque place d'Afrique; mais on en ignoroit le nom. Oran dans le Royaume de Tremecen, formoit alors une espece de République sous la protection du Roi de Tremecen; quand les Maures furent chassez de Grenade, plusieurs se retirerent à Oran où ils s'établirent, & l'on y comptoit, quand elle fut conquise par les Espagnols, plus de six mille habitans; elle est située sur la mer environnée de bonnes & de fortes murailles avec de bons bastions d'espace en espace que les Maures y avoient ajoûtez pour la rendre plus forte; les maisons sont bâties en partie dans une petite plaine, & en partie sur une hauteur qui forme une espece d'Amphitheatre, & rend de loin la vûe de la Ville assez agréable; les rues & les places publiques sont petites, étroites, serrées & irrégulieres; les maisons éparses & sans ordre; car les Mahometans ne sçavent ce que c'est qu'allignement & que symetrie; ils ne sont pas curieux en Bâtimens, & ne se mettent gueres en peine ni d'ordonnance, ni de propreté. Oran est à cent quarante mille de Tremecen & placé vis-à-vis de Cartagene; c'étoit alors un des plus celebres Ports de toute la côte de Barbarie pour le commerce, par l'abord des Marchands Catalans & Genois qui s'y rendoient en foule de toutes parts à cause de la commodité du lieu; le trafic immense qui s'y faisoit, avoit rendu la Ville si riche, qu'elle étoit en état de mettre sur pied des Armées assez considerables, & d'entretenir des Flotes avec lesquelles les Maures ne faisoient que

An de N. S. 1509. trop souvent des courses & des descentes sur les côtes d'Andalousie, où elles mettoient tout à feu & à sang.

Débarquement des troupes.

Notre Flote arriva à l'entrée de la nuit à la vûe du Port de Masalquivir, où elle entra la nuit même avec tant de bonheur & de conduite, qu'on n'y perdit pas la moindre Chaloupe; le lendemain dès la pointe du jour le débarquement se fit avec beaucoup d'ordre; à mesure que le débarquement se faisoit, on formoit les Bataillons & les Escadrons, & l'Armée se mettoit en ordre de bataille; on en forma quatre especes de Corps, ou de gros Bataillons quarrez, composez chacun de deux mille cinq cens hommes de pied, & soutenus par de la Cavalerie à proportion placée sur les aîles. Pendant que les Generaux rangeoient nos troupes en bataille, le Cardinal s'étoit retiré dans l'Eglise de Masalquivir, pour y offrir ses prieres au Seigneur, lui recommander le succès de cette entreprise, & implorer sa protection; mais avant que nos troupes s'ébranlassent & se missent en mouvement pour marcher contre les Maures qui commençoient déja à paroître sur les hauteurs voisines, en assez bonne contenance, & qui se mettoient en devoir d'empêcher nos gens d'avancer, en nous disputant le passage d'une montagne qu'il falloit traverser avant que d'aborder à Oran, dont la hauteur déroboit la vûe; avant, dis-je, que l'on en vint aux mains, Ximenez revêtu de ses ornemens Pontificaux, monta à Cheval accompagné des Ecclesiastiques & des Religieux qui l'avoient suivi; il étoit précedé d'un Religieux de saint François, nommé Ferdinand, qui portoit devant lui la Croix Archiepiscopale, & qui avoit une épée à son côté par-dessus son sac, aussi-bien que tous les autres Prêtres & Religieux; ce spectacle bizarre & nouveau ne laissa pas de faire rire toute l'Armée, qui en fit des railleries malgré la crainte & la veneration qu'on avoit pour le Cardinal: ce fut dans cet équipage que Ximenez se rendit à la tête de l'Armée, & harangua les Chefs & les Soldats à peu près en ces termes.

Harangue du Cardinal.

» Si je croyois, Braves Guerriers, que vous eussiez besoin » de discours pour réveiller votre courage, j'aurois engagé » quelqu'un de vos Generaux plus habile & plus experimenté » que moi dans le métier de la guerre, à vous rappeller le » souvenir de votre ancienne valeur, & de ces glorieux ex- » ploits qui vous ont rendu si formidables, & dont ils ont été

An de N. S. 1509.

eux-mêmes si souvent les témoins, je l'aurois prié d'em- « ployer les motifs les plus capables de faire impression sur « votre esprit, & de vous exciter au combat: car pour moi « je vous avoue que j'ignore cette profession militaire si éloi- « gnée de celle que j'ai embrassée; & l'esperance que j'ai de « la victoire, est plutôt appuyée sur la protection du Ciel, & « sur les prieres, que sur la force de votre bras; je suis con- « vaincu que vous n'avez tous pris les armes, que pour la « gloire & les interêts de la Religion dans laquelle Dieu vous « a fait naître; que le zele & la pieté ont plus de part à vos dé- « marches, que l'interêt & l'honneur de votre Nation. Il n'y « en a aucun parmi vous, qui ne soit prêt à perdre la vie & à « répandre jusqu'à la derniere goutte de son sang, pour con- « server sa foi & la défendre contre les ennemis de Jesus- « Christ. Ne sommes-nous pas obligez à tout risquer pour « une si sainte cause? Ce seroit vous faire injure, que de croi- « re que vous ayez besoin qu'on vous anime; la joye que je « vois peinte sur votre visage, cette ardeur guerriere qui bril- « le dans vos yeux, ne doivent-ils pas être pour vous & pour « moi-même des gages sûrs de la victoire. Ce n'est pas pour « vous encourager par ma presence & par mes paroles, que « je parois ici; je ne suis venu que pour être simple spectateur « & le témoin de votre courage; la valeur, invincibles Guer- « riers, dont vous avez donné si souvent des preuves écla- « tantes en tant de combats, ne s'est pas évanouie. N'est-il « pas juste qu'après vous être tant de fois signalez dans des « guerres contre des Chrétiens, vous fassiez aujourd'hui de « nouveaux efforts contre les ennemis de votre Religion, « qui ont si souvent ravagé nos Côtes, mis l'Espagne à feu & « à sang, desolé nos Campagnes, pillé nos Villes, brûlé nos « moissons, égorgé ou emmené nos troupeaux, enlevé vos « femmes, vos meres, vos enfans, vos freres, vos parens, « vos amis pour leur faire souffrir une captivité honteuse, « plus dure cent fois & plus affreuse que la mort, & laissé « par tout de tristes & déplorables vestiges de leur brutale « cruauté? Helas! peut-être que ceux dont vous déplorez l'es- « clavage & dont vous avez entrepris la vengeance, gémis- « sent à present chargez, accablez de fers, dans des cachots « infects & obscurs, ou occupez à des services bas & honteux. « Peut-être que ces barbares Tyrans les font servir à leurs «

An de N. S. 1509

» infâmes passions ; les meres qui vous ont vû partir d'Espagne, se flattent déja de la douce esperance de revoir bientôt leurs enfans ; les enfans attendent avec impatience leurs freres, & tous comptent d'en être redevables à votre valeur & à votre zele ; tous sont prosternez au pied de nos Autels ; tous font retentir nos temples de leurs soupirs & de leurs gemissemens ; tous offrent des prieres humbles & des vœux ardens pour implorer la protection du Ciel ; il n'y en a aucun qui ne demande à Dieu la victoire, & qui n'espere de vous revoir glorieux & triomphant : seroit-il juste de tromper les vœux & les esperances d'une foule de peuple, qui ne prie que pour vous ? Voudriez-vous vous deshonorer, & souffrir que votre gloire demeure flétrie ? Que le Seigneur me préserve de concevoir des sentimens qui vous font fremir, & de vous soupçonner de crainte ou de lâcheté. Non, rien n'est capable d'intimider des Guerriers fameux par tant d'exploits ; quand vous demeureriez immobiles, ce qui n'arrivera pas, moi-même, oui moi, j'irois me jetter au milieu des Escadrons Barbares, & j'irois planter la Croix de Jesus-Christ, cet étendart sacré de notre Religion ; oui, j'irois au travers des traits & des javelots, la planter au milieu de cette terre Infidele. Qui de vous pourroit balancer à suivre son Prelat ? Pourrai je jamais finir plus glorieusement ma vie, que pour l'honneur de ma Religion, pour l'interêt de ma patrie, pour le bien de l'Etat, & pour la gloire de toute la Nation Espagnole ? Notre résolution est prise de défendre de toutes nos forces la Religion, le patrimoine de nos Ancêtres, la réputation qu'ils ont acquise aux dépens de leur sang, & de venger les outrages que Jesus-Christ reçoit encore tous les jours de cette race Infidele.

Il se retire après dans l'Eglise.

Après que le Cardinal Ximenez eut prononcé ce discours avec des yeux pleins de feu, un visage & un ton de voix élevé, pour être entendu plus aisément & de plus loin, les Soldats & les Officiers pêle-mêle vinrent autour de lui ; tous lui marquerent par leur allegresse & par leurs acclamations l'impression que sa harangue avoit faite sur leur esprit, & l'ardeur qu'ils avoient de voir l'ennemi ; mais tous au même-tems le conjurerent de se retirer dans l'Eglise, & d'y continuer ses ferventes prieres pour l'heureux succès de cette expedition, &

pour la conservation de ceux qui n'alloient combattre que sous l'étendart de la Croix ; que pour eux s'ils ne remportoient pas la victoire comme ils l'esperoient, au moins étoient-ils résolus de verser tout leur sang pour marquer à Dieu leur fidelité & leur zele, & de ne retourner jamais dans leur patrie, qu'après avoir exterminé les ennemis de Jesus-Christ. Ximenez ne put résister aux sollicitations de toute l'Armée, & se rendant aux prieres des soldats, il retourna à Masalquivir, entra dans la Chapelle de saint Michel, & y demeura prosterné devant Dieu & fondant en larmes tant que dura le combat. An de N. S. 1509.

LXXVIII. Tous se disposent au combat.

Il étoit déja trois heures après midi ; Navarre ne sçachant s'il devoit remettre au lendemain le combat, alla trouver le Cardinal qui étoit en prieres au pied de l'Autel, pour sçavoir son sentiment ; Ximenez lui dit qu'il ne falloit pas differer un moment, que les troupes animées n'attendoient que le signal du combat ; qu'on devoit profiter de la bonne disposition où elles se trouvoient ; qu'il étoit dangereux de laisser ralentir l'ardeur du soldat & de donner le tems aux ennemis de se reconnoître & de recevoir du secours ; qu'il ne falloit rien pour faire échouer l'entreprise la mieux concertée ; en un mot qu'on n'avoit besoin que de diligence & de valeur.

Le combat commence. Mort de Contreras.

Navarre aussitôt va rejoindre ses troupes, & fait sonner la charge ; le soldat s'avance avec joye & s'efforçe de gagner la hauteur, & d'en déloger l'ennemi ; ni l'inégalité du terain, ni la multitude des Infideles qui occupent la montagne, au nombre de plus de douze mille hommes tant Cavalerie qu'Infanterie, ni les nouveaux renforts que ceux-ci reçoivent à toute heure par les troupes fraiches qui viennent les joindre continuellement & les soutenir, ni le feu, ni la grêle de fleches & de traits dont l'air est obscurci, ni les quartiers énormes de pierre que les Maures font rouler du haut de la montagne en bas, pour écraser ou renverser nos gens ; rien n'est capable de les intimider, rien ne les empêche de grimper. Quelques avanturiers de Guadalajara emportez par une valeur indiscrete quittent leurs rangs, & sans attendre l'ordre de leurs Officiers, vont temerairement se jetter l'épée à la main au milieu des ennemis ; mais Louis de Contreras qui s'étoit mis à leur tête, ayant été tué à la premiere charge, les autres intimidez sont contraints de lâcher le pied & de se retirer en désordre au gros de l'Armée.

An de N. S. 1509.

On expose sa tête dans Oran.

Les Maures enflez de ce succès, coupent la tête de Contreras, la mettent au bout d'une lance, la portent en triomphe dans toutes les rues de la Ville, l'exposent à la vûe & aux insultes de la populace, & publient de toutes parts avec des cris de joye que c'est la tête de *l'Alfaqui* ou *le Faquir* des Espagnols; c'est ainsi qu'en Arabe ils appelloient le Cardinal. Un Chrétien qui avoit été autrefois domestique de Ximenez, & qui étoit alors esclave à Oran, allarmé du bruit qui couroit de la mort du Cardinal, & ayant appris que sa tête étoit exposée au milieu de la place publique, s'approcha de près, l'examina curieusement, & ayant apperçû qu'elle avoit perdu un œil, & que les traits du visage étoient tous differens de ceux de Ximenez, voulut détromper les Maures, & les assura que ce n'étoit point la tête de l'Alfaqui des Chrétiens, mais seulement de quelque simple soldat; la canaille étoit si prévenue & si entêtée de son erreur, qu'on n'ajoûta nulle créance à l'esclave.

Les Maures sont battus.

Pendant que l'Infanterie Espagnole s'efforçoit de gagner la hauteur & d'en chasser les ennemis, la Cavalerie d'un autre côté ayant fait un assez long circuit, vint prendre les Maures en flanc, & les chargea avec furie; on conduisit quoiqu'avec assez de peine dans un endroit escarpé quelques pieces de campagne, qui éclaircirent les rangs & firent un terrible ravage dans les Escadrons Infideles: comme ceux-ci étoient fort pressez dans un terrain serré & étroit, aucun coup ne portoit à faux, & le carnage étoit furieux; l'Infanterie Chrétienne voyant que les ennemis ne pouvoient pas faire face de tous côtez, & qu'ils commençoient à s'ébranler, n'étant plus en état de soutenir le choc de la Cavalerie, qui les avoit enveloppez, reprit de nouvelles forces; & quoiqu'elle fût déja fatiguée, elle ne laissa pas malgré la résistance des Maures & le feu horrible qu'ils faisoient, de grimper sur la montagne, d'où elle acheva de les déloger. Comme les Infideles plioient & reculoient en désordre, les Chrétiens s'avancerent jusqu'à une espece d'Aqueduc; ils y demeurerent quelque tems en bataille pour s'y loger & attendre leurs Compagnons qui les suivoient: ce fut là où le choc recommença; après avoir transporté avec des peines extrêmes quelques pieces de Canon sur le haut de la montagne, les Espagnols à la faveur de leur Artillerie, s'étant jettez au milieu des ennemis l'épée à la main,

main, les chasserent de tous les postes qu'ils occupoient encore, & les contraignirent de prendre la fuite en désordre. Nos gens animez par un succès si heureux & si peu attendu, se mettent aux trousses des fuyards, les poussent de toutes parts, les poursuivent avec ardeur ; & comme les portes d'Oran étoient fermées, les vainqueurs & les victorieux oubliant les regles de la guerre, & ne gardant plus leurs rangs, se trouvent mêlez & confondus ; les Maures ne pensent qu'à sauver leur vie par la fuite, les Chrétiens qu'à massacrer ceux qui tombent sous leurs mains ; les uns & les autres emportez par des mouvemens differens, laissent la Ville derriere eux. An de N. S. 1509.

LXXIX. Les Maures d'Oran font une sortie sur les Espagnols.

Les Maures qui étoient demeurez dans Oran pour être en état de soutenir leurs gens, au cas qu'ils eussent besoin de secours, voyant le désordre & la confusion parmi les Espagnols acharnez à poursuivre les fuyards, crurent que l'occasion étoit favorable pour les surprendre & pour leur arracher la victoire qu'ils croyoient déja avoir entre les mains ; ils sortent donc en bon ordre sous le Commandement du Gouverneur d'Oran, qui s'étoit mis à leur tête ; ils attaquent l'Armée Chrétienne à leur tour, & les prenant par derriere, ils les obligent de faire volte face & d'abandonner les fuyards. Les Espagnols sans s'effrayer, se rallient, se serrent, soutiennent avec une intrépidité merveilleuse le choc des Maures ; ils s'avancent, retournent à la charge, sans que les Infideles puissent les ouvrir ni les enfoncer ; pendant qu'une partie de nos troupes est aux mains avec les ennemis, une autre s'efforce de planter les échelles aux murailles d'Oran, & d'emporter la Ville par escalade ; les Maures de leur côté courent sur leurs remparts pour arrêter l'effort des Chrétiens, & rendre leurs desseins inutiles.

On se rend maître de la Ville que l'on prend d'assaut.

Mais dans la chaleur du combat où les uns & les autres sont occupez à se battre & à se défendre, les troupes qui étoient sur nos Vaisseaux, ayant mis pied à terre, attaquent la place du côté de la mer ; & pendant que l'Artillerie de la Flote faisoit un furieux ravage parmi la Cavalerie Maure qui étoit dans la plaine, ils escaladent sans nulle résistance un endroit de la muraille qui étoit plus foible : la Garnison se trouvant assez occupée ailleurs, ils se saisissent de quelques tours, & se rendent en un moment maîtres du Château qu'on nomme *Alcaçava*. Les Chrétiens sont bientôt suivis & soutenus de leurs

An de N. S. 1509. Compagnons, ausquels on ouvre une porte; on s'empare des principaux postes & des murailles; on s'y loge, on s'y retranche, on force les maisons, on les pille, & le soldat furieux passe tout au fil de l'épée, sans distinction d'âge & de sexe.

Les Maures battus entierement.

Les Maures qui ne laissoient pas de combattre & de se défendre encore avec opiniâtreté dans la plaine voyant la Croix & les étendarts des Chrétiens arborez sur les remparts de la Ville, n'écoutent plus que leur ressentiment & leur fureur; & pendant que les uns font encore face aux Espagnols, pour les amuser, les autres reprennent le chemin d'Oran, & s'efforcent de rentrer dans la place, avant que les Espagnols ayent eu le tems de s'y fortifier; mais la valeur quand les forces manquent, n'est plus qu'une vaine temerité. Les Espagnols qui se voyent maîtres d'Oran y ayant posé de bons Corps de garde pour tenir le reste des habitans en respect, en sortent pour s'opposer aux Infideles, qui enfin enveloppez de tous côtez & attaquez de front & en queue, sont contraints de succomber; on en fait un terrible carnage; il reste dans cette occasion plus de quatre mille morts sur la place & plus de cinq mille prisonniers.

Entrée du Cardinal Ximenez dans Oran.

On regarde cette illustre victoire comme une espece de miracle & un effet visible de la protection du Ciel; car il est étonnant que nos gens dans le désordre où ils furent ce jour-là, ne gardant ni rang ni discipline, sans recevoir les ordres de leurs Officiers, ayent pû dans l'espace de quelques heures chasser une Armée beaucoup superieure en nombre à la leur, d'un poste avantageux où elle étoit campée & retranchée, & emporter d'assaut une Ville qui pouvoit aisément soutenir un long Siege dans les formes; mais ce qui acheva de redoubler la joye des victorieux, c'est que le lendemain on sçut que le Gouverneur de Tremecen ayant appris le dessein des Espagnols sur Oran, s'avançoit avec une formidable Armée au secours de la place, & que même elle paroissoit déja sur les hauteurs, il est sûr que si les Chrétiens n'avoient usé de diligence, ils n'auroient jamais pû se rendre maîtres d'Oran, & auroient été obligez de s'en retourner honteusement en Espagne sans rien faire; tout le monde attribua une victoire si celebre à la foi, au zele & aux prieres ferventes de Ximenez qui entra comme en triomphe dans la Ville, & après

avoir purifié la grande Mosquée, la bénit & la consacra sous le nom de *Notre-Dame de la Victoire*. An de N. S. 1509.

Le Cardinal crut avoir assez fait pour sa gloire & l'execution de ses projets, de voir Oran conquis par ses soins & l'Armée Chrétienne en état de pousser plus loin ses Conquêtes en Afrique; ainsi il partit dès le lendemain que la Ville fut prise, monta sur les Galeres, & reprit la route de Cartagene, après avoir laissé le Commandement general des troupes & le Gouvernement de la place au Comte Pierre Navarre, jusqu'à ce que Sa Majesté Catholique y eût envoyé un Gouverneur. Dès que Ximenez fut arrivé à Cartagene, il dépêcha un Courier à Ferdinand, pour lui apprendre l'agréable nouvelle de la victoire remportée sur les Maures, & de l'heureuse Conquête d'Oran; pour lui il se mit en chemin pour se rendre à Alcala, & pour s'y délasser des fatigues du voyage; il y entra plûtôt comme un simple particulier & un Religieux, que comme un Conquerant: il ne voulut jamais souffrir qu'on lui fît aucune reception; il défendit les complimens, les harangues & les inscriptions; & par une moderation, dont l'on trouve peu d'exemples, il méprisa toutes les louanges qu'on lui donnoit, parloit de sa victoire avec une modestie, que ses ennemis & ses envieux ne pouvoient s'empêcher d'admirer, & disoit à tout moment qu'on en étoit plus redevable à la protection du Ciel & à la valeur des troupes, qu'à ses soins.

LXXX. Un Cordelier Evêque *in partibus* prétend qu'Oran est son titre.

Outre les riches Dignitez établies & fondées dans l'Eglise Cathedrale de Tolede, le Cardinal prétendoit en ériger une nouvelle en memoire de sa nouvelle Conquête, sous le nom *d'Abbé d'Oran*, & soumettre cette nouvelle Eglise pour le spirituel à la Jurisdiction de l'Archevêque de Tolede, afin de servir à la posterité d'un monument éternel de cette éclatante victoire. Un certain Cordelier qui avoit été fait depuis quelques années Evêque *in partibus*, sous le titre d'Evêque *d'Aure*, prétendit qu'Oran étoit son titre; qu'ainsi il devoit en aller prendre possession, & que le Gouvernement spirituel de cette Eglise lui appartenoit, & ne pouvoit appartenir à l'Archevêché de Tolede. Les plus habiles dans cette matiere que le Cardinal avoit consultez, soûtenoient que jamais Oran n'avoit été Evêché, qu'Aure plus à l'Orient & plus éloignée dépendoit de la Province Carthaginoise, comme on le prouvoit par d'anciens monumens; au lieu qu'Oran, toutes ses dépen-

An de N. S. 1509. dances, & même les Villes voiſines devoient être compris dans la Province Tingitane; ainſi le nouvel Evêque d'Aure perdit ſon procès, & les choſes demeurerent dans l'Etat où le Cardinal l'avoit reglé

Le Roi Ferdinand veut rétablir Oran.

Cependant le Roi Catholique n'épargnoit rien pour rétablir la Ville dans ſon premier éclat, pour l'enrichir par le commerce, en invitant tous les Marchands de s'y rendre, pour la bien fortifier, la pourvoir de tout, & la mettre en état de défenſe; il aſſembla donc à Vailladolid le Chapitre General des Chevaliers de ſaint Jacques; & du conſentement de tous les Capitulaires, il réſolut de faire bâtir & de fonder à Oran un Monaſtere de cet ordre, où les jeunes Gentilshommes qui voudroient y être reçûs, iroient prendre l'habit & la Croix, & pendant leur Noviciat feroient la guerre en Afrique contre les ennemis de la Religion; mais que pour fournir à la ſubſiſtance des Prêtres & des Chevaliers qui demeureroient dans ce nouveau Monaſtere d'Oran, on demanderoit au Pape la permiſſion d'y réunir les biens & les revenus des Monaſteres de Villar de Venas & de ſaint Martin qui ſont dans les Dioceſes de Compoſtelle & d'Oviedo.

Les guerres d'Italie arrêtent les Conquêtes d'Afrique.

Ce projet étoit avantageux, & auroit été d'un grand ſecours à Oran, ſi on l'avoit executé; mais il s'y trouva tant d'oppoſitions & tant de difficultez, qu'il échoua, & rien ne ſe fit; le deſſein qu'on avoit formé d'étabiir auſſi deux autres nouveaux Monaſteres de l'Ordre d'Alcantara & de Calatrava dans les Villes de Tripoli & de Bugie, que le Comte Pierre Navarre conquit l'année ſuivante ſur les Maures, n'eut pas un plus heureux ſuccès, quoique les Chapitres de ces deux Ordres y euſſent conſenti, & que le Roi Catholique l'eût ordonné; mais les autres affaires qu'il eut ſur les bras & les guerres d'Italie qui commencerent à ſe rallumer avec plus de fureur qu'auparavant, & dans leſquelles l'Eſpagne ſe trouva engagée, empêcherent l'execution de ces établiſſemens ſalutaires.

LXXXI.
Le Roi Ferdinand ſe prépare à attaquer les Venitiens.

Dans les Articles de la fameuſe ligue de Cambrai il avoit été arrêté que tous les Princes Confederez attaqueroient chacun de leur côté les Venitiens en même-tems, & qu'on ouvriroit la Campagne au plus tard le premier d'Avril. Le Roi Ferdinand pour tenir ſa parole & remplir les conditions du Traité, faiſoit armer une Flote en Eſpagne, ſur laquelle devoit

monter le Colonel Zamudio, avec deux mille hommes d'Infanterie de vieilles troupes, pour paſſer en Italie joindre celles qui étoient déja dans le Royaume de Naples, & compoſer un Corps complet de cinq mille hommes de troupes reglées; mais ces préparatifs n'avançoient gueres par la lenteur avec laquelle on y travailloit. Le Comte de Ribagorça Viceroi de Naples n'étoit gueres propre à une expedition de cette coûſequence; ſon indolence ou ſon peu de genie pour les affaires lui faiſoient tout négliger, ou trouver des difficultez inſurmontables, quand il s'agiſſoit d'executer; il étoit également incapable d'agir & de gouverner pendant la paix ou pendant la guerre; la crainte qu'on lui inſpiroit des Seigneurs Napolitains qu'on ſoupçonnoit de vouloir ſe liguer enſemble pour ſecouer le joug de la domination Eſpagnole, le rendoit encore plus timide; de plus Fabrice Colonne qui avoit peut-être des interêts ſecrets d'empêcher la guerre contre les Venitiens, repreſentoit au Viceroi qu'il y auroit de l'imprudence, & qu'il ſeroit même dangereux d'attaquer les Villes que la République poſſedoit dans l'Apouille, avant que la Flote fût en état d'empêcher les Venitiens de deſcendre dans le Royaume, & de venir au ſecours de leurs places. Quelques-uns regarderent le conſeil de Colonne comme une trahiſon & une prévarication honteuſe dans la cauſe commune; mais ceux qui en jugerent plus favorablement, & peut-être avec plus de verité, avouoient qu'en cela il s'étoit trompé.

An de N. S. 1509.

Le Roi de France fut le premier qui ſe mit en Campagne, & qui attaqua les Venitiens; il avoit envoyé La Trimouille avec de groſſes ſommes d'argent chez les Suiſſes pour y lever des troupes; & dès que la ſaiſon permit de marcher & rendit libre le paſſage des Alpes; il fit paſſer ces Montagnes à ſon Armée; il la ſuivit lui-même de près, & entra dans Milan le premier jour de Mai. Charles d'Amboiſe Seigneur de Chaumont & Grand-Maître de France qui en étoit Gouverneur & de tout le Milanez avoit obtenu ce Gouvernement en conſideration du Cardinal d'Amboiſe ſon oncle, & des ſervices que ce premier Miniſtre avoit rendus à l'Etat: Antoine Duc de Lorraine voulut accompagner Sa Majeſté dans cette expedition.

Le Roi de France paſſe en Italie.

Le Roi ayant raſſemblé ſon Armée compoſée de quarante mille hommes effectifs, en fit la revûe & ſe mit auſſitôt en

Les Venitiens donnent le Commandement de

An de N. S. 1509

leur Armée au Comte de Petillano & à Barthelemi d'Alviane.

marche pour ſurprendre les Venitiens; il n'eut pas de peine à ſe rendre maître de tous les poſtes qu'ils occupoient le long de l'Adda : la République pour détourner l'orage, ou pour retarder l'impetuoſité & le premier feu de l'Armée Françoiſe, en avoit raſſemblé à la hâte une autre de cinquante mille hommes dont ils avoient donné le Commandement General au Comte de Petillano & à Barthelemi d'Alviane, tous deux de l'illuſtre Maiſon des Urſins & ſujets du Roi Catholique, par les penſions qu'ils en recevoient, & par les terres conſiderables que ce Prince leur avoit données dans le Royaume de Naples, pour les recompenſer des ſervices qu'ils lui avoient rendus dans les guerres contre la France.

Les Venitiens attaquent les François.

De l'autre côté de l'Adda à peu de diſtance & un peu au-deſſus de Lodi eſt ſituée la petite Ville de Rivolta que les François avoient enlevée quelque tems auparavant aux Venitiens, & auprès de laquelle les deux Armées ſe trouverent; elles ne furent pas long-tems en preſence, ſans en venir aux mains; on voyoit de part & d'autre égale ardeur; les Venitiens furent les plus prompts & les premiers à commencer l'attaque; elle fut chaude; on ſe battit des deux côtez avec fureur, & la victoire fut long-tems douteuſe; on ne diſtinguoit plus le lâche du brave, le ſage du temeraire; on ne vit jamais plus d'opiniâtreté & d'acharnement; l'Infanterie Italienne étant tombée tout à coup ſur l'Infanterie Françoiſe, la chargea avec tant de furie, qu'elle la fit d'abord plier, & gagna ſur elle du terrain : ce petit avantage ſembloit promettre la victoire aux Venitiens; les bataillons Italiens & François étoient mêlez; tout étoit confondu, & l'on ne ſe reconnoiſſoit preſque plus; mais ſouvent, & ſur tout à la guerre, les plus petits incidens cauſent de ſoudaines révolutions, & mettent la victoire entre les mains de celui qui ſe croyoit perdu.

Les François gagnent la victoire.

L'Artillerie Françoiſe qu'on avoit placée entre des broſſailles qui en déroboient la vûe aux ennemis, fut ſi bien ſervie & fit un feu ſi terrible qu'elle éclaircit fort les rangs des bataillons Venitiens qui n'avoient pas ſongé à ſe précautionner contre une attaque à laquelle ils ne s'attendoient pas : le déſordre fut grand dans l'Armée Venitienne qui perdit beaucoup de monde par le canon des François; leur Cavalerie qui n'avoit point encore combattu, profitant de la confuſion où étoient leurs ennemis, fondit ſur eux de toutes parts avec

tant d'impetuosité, que les ayant enfoncez, ils ne penserent plus qu'à prendre la fuite, après avoir laissé un grand nombre de morts sur la place : le Comte de Petillano un de leurs Generaux eut le bonheur de se sauver avec quelques-uns de ses gens, & Barthelemi d'Alviane fut pris par les Fraçois avec un grand nombre d'Officiers. An de N. S. 1509.

Cette victoire une des plus fameuses de ce tems-là, est connue sous le nom de la *Bataille de Geradadda*; le Roi de France fit bâtir au même lieu où se donna le combat, une Chapelle sous le nom de *Notre-Dame de la Victoire*, en action de graces, & pour servir à la posterité d'un monument éternel de l'avantage qu'il avoit remporté sur ses ennemis, dont l'Armée étoit beaucoup plus nombreuse que la sienne. Ce qu'il y eut de plus avantageux pour la France dans cette action, c'est que la consternation fut si grande dans tout l'Etat de Venise, & la République se trouva si affoiblie par la perte qu'elle venoit de faire, que la plûpart des Villes voisines envoyerent des Députez au victorieux pour implorer sa clemence, lui offrir leurs clefs, lui demander la paix, & se mettre sous sa protection : les Villes de Creme, de Crémone, de Bergame & de Bresse, & les autres qui devoient être cedées au Roi de France par le Traité de Cambrai, n'attendirent pas qu'on vint les sommer & les attaquer, elles ouvrirent leurs portes au Vainqueur.

Creme, Cremone & les autres places ouvrent leurs portes aux François.

LXXXII.

Progrès des troupes du Pape dans la Romagne.

Dans ce même-tems les troupes de Jules II. commandées par François-Marie de la Rovere son neveu, devenu Duc d'Urbin par la mort de Guy Ubalde son oncle maternel, faisoient de leur côté des progrès considerables dans la Romagne. Le nouveau Duc s'étant mis en campagne, attaqua les places dont les Venitiens s'étoient emparez, surprit d'abord Solarolo qui dépend de Faenza, leur enleva Faenza même, & comme un torrent rapide, se rendit maître de Rimini, de Ravenne, de Servie, les plus considerables places de la Province, chassa les Venitiens de toutes celles qu'ils avoient enlevées à l'Eglise, & les réunit au saint Siege ; ainsi le Pape étoit content, & n'avoit plus rien à prétendre, se trouvant en possession de tout ce qui avoit autrefois appartenu à l'Eglise.

LXXXIII.

Le Viceroi de Naples va dans l'Apouille.

Le Comte de Ribagorca Viceroi de Naples malgré son indolence & sa lenteur à faire les préparatifs destinez pour l'ou-

An de N. S. 1509.

verture de la Campagne, assembla son Armée sur la fin de Mai, & la fit marcher dans l'Apouille pour reprendre les places que les Venitiens retenoient contre la foi des Traitez. Prosper & Fabrice Colonne, le Prince de Melphe, le Duc d'Atri, les Comtes de Morcon & de Nole accompagnerent le Viceroi qui avant même la bataille de Geradadda avoit envoyé sommer le Comte de Petillano ayeul du Comte de Nole & Barthelemi d'Alviane de venir servir Sa Majesté Catholique en qualité de Vassaux & de Feudataires de la Couronne de Naples, sous peine d'être declarez traîtres & Rebelles, & de subir toutes les peines prescrites par les loix contre les criminels de léze-Majesté; cette sommation & ces menaces ne firent pas grande impression sur l'esprit de ces deux Seigneurs, qui se voyant à la tête de l'Armée Venitienne, ne crurent pas devoir quitter un emploi qui leur étoit si avantageux; celui-ci donna le Commandement de l'Artillerie au Comte de San-Severino: Jean-Baptiste Espinelo Comte de Cariati fut chargé de faire remplir les magasins, & d'amasser les provisions de guerre & de bouche. L'Amiral Villamarin Comte de Capacho étoit dans le port de Messine avec douze Galeres bien armées & dix gros Vaisseaux prêts à marcher dès que la Flote de France qu'on attendoit de jour en jour, & qui devoit être commandée par le Duc d'Albanie très habile dans la Marine, l'auroit joint: on se disposoit à aller sur les côtes de l'Apouille, pour défendre cette Province contre les entreprises des Venitiens, qui ne manquerent pas d'y envoyer des Vaisseaux & des troupes.

Les Venitiens remettent les places de l'Apouille entre les mains des Espagnols.

La sagesse & l'habileté des Venitiens rendit ces grands préparatifs inutiles; le Viceroi de Naples avoit mis le Siege devant Trani dont il esperoit de se rendre bientôt maître par les intelligences secretes qu'il entretenoit avec quelques-uns des habitans qui devoient lui livrer une porte; mais la République de Venise voyant bien qu'elle étoit trop foible pour résister à tant d'ennemis qui l'attaquoient de toutes parts & tout à la fois, envoya des ordres secrets & très-formels aux Gouverneurs de Brindisi, d'Otrante, de Trani, de Mola, de Polignano & de Monopoli de ne faire nulle résistance, & de remettre leurs places entre les mains des Espagnols.

Le Duc de Ferrare & le Marquis de Mantoue enle-

Le Duc de Ferrare & le Marquis de Mantoue enleverent de leur côté à la République quelques autres Villes sur lesquelles

ils

ils prétendirent avoir d'anciens droits ; il sembloit que tous les Elemens avoient conspiré la ruine de cette fiere République, qui menaçoit de donner la loi à tout le reste de l'Italie ; l'orage grondoit de tous cotez, & la foudre paroissoit si prête à tomber, que c'est une espece de miracle que Venise n'en fut pas entierement renversée : tel est le sort des choses d'ici-bas, c'est une alternative & une vicissitude continuelle ; les prosperitez & les disgraces se succedent tour à tour.

An de N. S. 1509. vent quelques places sur les Venitiens.

Après la victoire éclatante que les François venoient de remporter, la consternation fut si grande à Venise, que le Senat croyant sa perte inévitable, proposa de se donner à Ladislas Roi de Hongrie, dans l'esperance d'engager ce Prince à employer toutes ses forces pour secourir la Seigneurie, & la tirer du danger dont elle étoit menacée &, où elle étoit prête de succomber ; ainsi les Venitiens se virent presque en un moment à la veille de perdre une liberté qu'ils s'étoient procurée avec tant de peine, & qu'ils avoient conservée pendant tant de siecles malgré l'effort des Puissances voisines, qui avoient souvent voulu y donner atteinte ; mais le courage le plus fier est quelquefois contraint de ceder à la necessité.

Les Venitiens proposent de se donner à Ladislas Roi de Hongrie.

Les Florentins se servirent de cette conjoncture pour remettre les Pisans sous le joug qu'ils avoient secoué, & Pise perdit pour la seconde fois la liberté dont elle étoit redevable à la protection des François.

Les Pisans soumis de nouveau aux Florentins.

LXXXIV. L'Empereur Maximilien vient en Italie avec une Armée.

Les Venitiens étoient déja assez à plaindre ; un nouvel orage grondoit du côté de l'Allemagne & menaçoit d'achever ce que les autres n'avoient encore, ce semble, qu'ébauché. L'Empereur & par sa propre inclination & animé par l'exemple des autres, s'avançoit avec une Armée & étoit déja arrivé, au commencement de Juin, jusqu'à sept lieues d'Inspruck, à l'entrée des Alpes, dans la résolution de prendre la route d'Italie, & d'attaquer les Venitiens du côté du Tirol. Constantin Cominato Prince de Macedoine commandoit les hommes d'armes Italiens qui étoient dans l'Armée de Sa Majesté Imperiale : Louis de Gonzague Cousin-germain du Marquis de Mantoue, le Comte de la Mirandole, & un grand nombre de Princes & de Seigneurs Italiens Feudataires de l'Empire étoient venus joindre Maximilien pour servir sous lui dans l'expedition d'Italie ; ainsi l'on se servoit des forces & des armes de l'Italie pour l'accabler & la ruiner elle-même : quinze

An de N. S. 1509.

cens Espagnols qui étoient à la solde du Roi de France, quitterent son Armée pour aller grossir celle de l'Empereur.

Les Venitiens envoyent demander la paix à l'Empereur.

Dans la conjoncture fâcheuse où les Venitiens se trouvoient, ils ne perdirent ni la tête ni le courage; le nouveau danger dont ils étoient menacez les réveilla, voyant bien qu'ils étoient perdus sans ressource, s'ils ne songeoient à le prévenir & à le détourner : ainsi dès qu'ils sçurent l'Empereur arrivé à Esteran, ils résolurent de lui envoyer des Ambassadeurs, pour l'appaiser & lui demander la paix aux conditions que lui-même voudroit leur imposer. Dans cette vûe ils chargerent leurs Députez de presenter à Sa Majesté Imperiale un blanc signé de tous les Senateurs, qu'elle pourroit remplir de ce qu'il jugeroit à propos, pourvû qu'il voulût conserver des malheureux qui imploroient sa clemence, & prendre en sa protection une Ville qui seroit uniquement redevable de son salut & de sa liberté à la bonté & à la generosité de Sa Majesté Imperiale.

L'Empereur ne veut pas la leur accorder.

L'Empereur ne voulut pas seulement donner Audience aux Ambassadeurs de Venise, ni écouter leurs propositions & leurs prieres; son Armée avançoit toûjours à grandes journées, & à mesure qu'elle entroit sur les terres des Venitiens, toutes les Villes ouvroient leurs portes; celles qui étoient sur le Lac de Garde, n'oserent pas même se mettre en défense : Verone, Vicence & Padoue suivirent l'exemple des premieres, & reçurent la loi du Vainqueur; tout plioit devant les Allemans, & il ne restoit presque plus rien aux Venitiens dans toute l'Italie que Venise. L'Empereur fier de tant de succès, qu'il n'auroit presque osé esperer, & oubliant l'inconstance des choses humaines, paroissoit résolu de ne point mettre bas les armes, qu'il n'eût pris Venise & anéanti la République; il prétendoit l'assieger par mer avec les Flotes d'Espagne & de France qu'il attendoit, tandis que ses troupes jointes aux François l'assiegeroient par terre, fatigueroient les Assiegez, & leur couperoient les vivres en fermant la riviere de Brinta; il avoit même formé le projet, dès que les Alliez seroient maîtres de Venise, de partager la Ville en quatre parties, dont chacun des Princes Confederez en auroit une, & où il feroit bâtir une Citadelle : car ce Prince naturellement vain & présomptueux ne doutoit pas de la victoire, & il regardoit déja Venise comme une place de Conquête; ridicule & chimerique pro-

jet de vouloir partager une Ville & la Souveraineté entre quatre Princes; mais c'étoit une de ces idées dont Maximilien avoit assez la coûtume de se répaître; il étoit un peu visionnaire dans ses desseins; il en formoit de vastes, & un moment après sa legereté & son inconstance naturelle les lui faisoit abandonner; ainsi toutes ces Conquêtes imaginaires s'en allerent bientôt en fumée. An de N. S. 1509.

Le Pape & le Roi d'Espagne ne veulent pas la destruction de Venise.

Le Roi Catholique donna d'abord dans les projets de l'Empereur; & dans cette vûe après avoir recouvré les Villes que les Venitiens possedoient dans l'Apouille, il envoya ordre au Viceroi de Naples de licentier toutes les troupes Espagnoles, à la réserve de cinq cens Lances que le Colonel Zamudio devoit ramener en Espagne; il commanda néanmoins que sa Flote restât en Italie pour appuyer les projets des Allemans; mais Sa Majesté Catholique ayant fait depuis un peu plus de reflexion sur les propositions de Maximilien, il ne les put goûter; le Pape & Ferdinand ne jugerent pas qu'il fût de leur avantage de détruire entierement la République de Venise, qui pouvoit servir de contrepoids & de barriere aux Puissances voisines, au cas qu'elles voulussent entreprendre quelque chose contre la liberté de l'Italie; car outre que leur projet paroissoit un peu chimerique, en considerant attentivement toutes choses, ils jugerent que le Roi de France en retireroit seul tout le profit si l'on poussoit les Conquêtes au-delà de ce qui avoit été arrêté dans la ligue de Cambray; car ce Prince étant maître du Milanez voisin de l'Etat de Venise, & les autres Princes Alliez se trouvant éloignez, rien ne l'empêcheroit dès que la paix seroit faite & ceux-ci désarmez, de se rendre maître, à la premiere occasion, de toute la Ville de Venise, & d'en chasser ses Alliez; rien n'auroit pû après cette Conquête l'empêcher d'attenter à la liberté de l'Italie & de subjuguer les uns après les autres les Princes dont les Etats seroient à sa bienséance; peut-être enfin auroit il voulu mettre de sa main un Pape sur la Chaire de saint Pierre.

Le Pape & le Roi d'Espagne tâchent d'empecher l'entrevûe de l'Empereur & du Roi de France.

Le Pape Jules apprehendoit que même de son vivant le Roi de France se voyant les armes à la main, & maître de la meilleure partie de l'Italie, n'entreprît de le faire déposer & de mettre de son autorité un autre Pape à sa place; le voyage que le Cardinal d'Amboise autrefois son Concurrent pour la Papauté fit à Trente pour conferer avec l'Empereur & pour ménager

An de N. S. 1509. une entrevûe entre Sa Majesté Imperiale & le Roi de France, redoubla la crainte de Sa Sainteté & acheva de l'allarmer : Jules devenu fier, se persuada que ces deux Princes avoient formé ensemble quelque projet à son préjudice, & qu'ils avoient secretement conspiré sa perte. Les Princes Ecclesiastiques dont la grandeur & la puissance est moins appuyée sur leurs propres forces, que sur l'idée & l'opinion des hommes, sont plus jaloux de leur autorité & plus ombrageux que les autres, parce qu'ils sont moins en état de se soûtenir seuls; Sa Sainteté employa donc toute son adresse pour traverser la négociation du Cardinal d'Amboise; Ferdinand se joignit au Pape & envoya ordre à D. Jayme de Conchillos Evêque de Catane, & alors son Ambassadeur auprès de Maximilien, de tout tenter pour empêcher l'entrevûe; & pour persuader à ce Prince de ne se pas fier aux promesses du Roi Très-Chrétien, qui ne cherchoit qu'à le surprendre & à le tromper.

LXXXV. Louis XII. retourne en France.

Dès que le Roi de France eut terminé la guerre de Venise avec tant de succès, de gloire & de rapidité, il retourna à Milan, & de là dans son Royaume, où sa presence étoit necessaire; il laissa seulement quinze cens Lances pour être distribuées dans les Villes nouvellement conquises, & le Commandement general de toutes ses troupes à Charles d'Amboise, Seigneur de Chaumont Grand-Maître de France ou de la Maison du Roi, neveu du Cardinal d'Amboise, Favori & premier Ministre.

Trevise & Frioul demeurent fideles aux Venitiens.

D'un autre côté la plus grande partie de l'Armée de l'Empereur étoit entrée dans la Marche Trevisane & dans le Frioul; & comme Trevise & *Citta di Friuli* étoient demeurées fideles aux Venitiens, & n'avoient jamais voulu suivre l'exemple des autres Villes de terre ferme, ni ouvrir les portes aux Allemands; on avoit résolu de les assiéger; on se hâtoit dans l'esperance de réduire bientôt ces deux places, presque les seules qui restassent à la Seigneurie en terre ferme; les Venitiens firent de nouveaux efforts; & ce qui sembloit devoir achever de les perdre, fournit aux vaincus une occasion favorable de se relever.

Les Venitiens reprennent Padoue.

Les habitans de Padoue ne pouvant plus supporter la domination tyrannique des Allemans, formerent le dessein de se révolter contre leurs Vainqueurs, de secouer ce nouveau joug & de chasser les Imperiaux; les Venitiens instruits de la disposition

des Padouans, ne laisserent pas échaper une conjoncture si heureuse; & voïant les troupes ennemies trop éloignées pour secourir la garnison, ils menagerent des intelligences secretes avec les principaux habitans; André Gritti ayant pris avec soi mille hommes d'armes & quelque Infanterie, se rendit secretement & par des chemins détournez aux environs de Padoue. Les habitans qui vouloient retourner sous leurs anciens maîtres, & qui entretenoient des correspondances avec Gritti, lui livrerent leurs portes; & se joignant à ses troupes, les uns & les autres chargerent les Allemans, en tuerent plusieurs, & contraignirent le reste à se retirer avec précipitation dans la Citadelle; mais n'ayant pas eu le soin de la pourvoir de vivres & de munitions, ils furent obligez le lendemain de se rendre; ce fut ainsi que les Venitiens recouvrerent cette Ville quarante-deux jours après qu'elle eut été conquise par l'Empereur. Ce petit succès commença de réveiller l'esperance des Venitiens, & devint pour eux un heureux présage que leurs malheurs finiroient bientôt: car quelquefois le renversement des fortunes les mieux établies, & le rétablissement des plus desesperées ne dépendent que d'un bon moment, dont l'on sçait ou l'on ne sçait pas profiter.

L'Empereur se retire sur les frontieres du Tirol.

L'Empereur qui étoit à Marostica à l'entrée des Alpes, ayant appris que les Venitiens avoient surpris & recouvré Padoue, comme ils n'en étoient qu'à vingt-quatre mille, craignant que les ennemis après ce premier succès n'entreprissent de le couper, & de lui fermer les passages de l'Allemagne, se retira avec assez de précipitation au Château de Scala sur les frontieres du Tirol, qui appartient à la Maison d'Autriche.

Les Venitiens se rendent maitres de quelques autres places.

Les Venitiens profitant de la fortune qui commençoit à leur être favorable, pousserent leur pointe, surprirent Assula, & passerent au fil de l'épée cent cinquante Espagnols qui y étoient en garnison; ils firent le même traitement à deux cens autres qu'ils trouverent dans Castelfranco, & firent prisonnier Alvarado qui les commandoit. Dans l'acharnement & la fureur où étoient les Venitiens contre leurs Vainqueurs, de quinze cens Espagnols qui avoient quitté le service de la France pour passer dans l'Armée de l'Empereur, à peine s'en sauva-t-il une poignée; presque tous furent ou pris ou égorgez; leur avarice & leurs débauches avoient rendu le nom de la Nation Espagnole odieux à tout le pays, dans les endroits où ces soldats

An de N. S. 1509. avoient été dispersez ; il n'y avoit point d'excès & de désordres où ils ne se fussent laissé aller ; ils avoient porté la licence & l'impunité jusqu'au comble ; ce n'étoient que vols, que meurtres, que prophanations ; enfin ils avoient tellement irrité les peuples par leurs cruautez & leurs violences qu'ils s'attirerent eux-mêmes tous les mauvais traitemens qu'on exerça sur eux.

La Palice maintient Verone.

Verone soupiroit après ses anciens maîtres, & à l'exemple de Padoue, tramoit secretement une révolte, & se disposoit à chasser les Imperiaux ; mais la Palice informé du dessein des Veronois, rompit leurs mesures en y courant avec des troupes, & maintint la Ville dans l'obéissance de l'Empereur, jusqu'à ce que Sa Majesté y eût pourvû, & envoyé une Garnison capable de tenir en bride les habitans. Maximilien étoit demeuré sur les frontieres d'Italie, & à l'entrée des Alpes, jusqu'à ce qu'il eût reçû les troupes qu'il avoit fait lever en Flandre & en Allemagne, & qu'il attendoit de jour à autre : car dans l'aversion furieuse que les Italiens avoient conçûe contre les Etrangers, il ne croyoit pas devoir recommencer la guerre, avant qu'il fût en état de la continuer avec succès, pour ne point rendre méprisable la Majesté de l'Empire.

LXXXVI. L'Empereur met le Siege devant Padoue.

Après l'arrivée de ces nouvelles troupes, il forma une Armée de trente mille hommes, sans compter treize cens Lances que le Roi de France lui envoya, trois cens autres de Sa Sainteté, & mille soldats Espagnols qui vinrent le joindre ; ayant fait la revûe de ses troupes, il s'avança, rentra de nouveau en Italie, parut devant Padoue le troisiéme de Septembre, & en forma le Siege. Le Comte de Petillano & les principaux Generaux de la République informez du dessein & de la marche des Imperiaux, vinrent se jetter dans la Ville, résolus de souffrir les dernieres extrêmitez, & de mourir plûtôt que de rendre la place ; la principale défense consistoit en deux mille Chevaux Albanois qu'on y avoit fait entrer, & qui accoûtumez au pillage, faisoient tous les jours des sorties, fatiguoient & harceloient sans cesse les Imperiaux, surprenoient & attaquoient leurs quartiers, enlevoient leurs convois & leurs bagages, amenoient des prisonniers, revenoient chargez de butin, & ne donnoient pas seulement aux ennemis le loisir de se reconnoître & de respirer.

Et leve le Siege.

Les Imperiaux cependant après avoir dressé leurs batteries ;

foudroyerent la place avec tant de furie, qu'ils renverserent à coups de canon une grande partie de la muraille : comme la bréche étoit considerable, ils voulurent deux fois monter à l'assaut; mais ils furent les deux fois vigoureusement repoussez par les Assiegez, qui firent dans cette occasion des prodiges de valeur, & qui recevant de tems en tems de nouveaux secours & des troupes fraiches par la Brenta, furent en état de rassembler vingt-cinq mille hommes effectifs, & autant qu'il en falloit non-seulement pour défendre la place, mais encore pour tenir la Campagne & faire tête à l'ennemi. Dans le premier assaut, il demeura un grand nombre d'Espagnols sur le bastion dont ils s'étoient rendus maîtres; mais dès que les Assiegez qui avoient eu soin de miner le bastion, virent les ennemis dessus, ils mirent le feu aux mines, & firent sauter en l'air les Espagnols, l'élite & sans contredit les meilleures troupes de toute l'Italie; aussi étoient-ce les restes de l'Armée du grand Gonsalve sous lequel ils avoient appris le métier de la guerre; ce mauvais succès déconcerta les Imperiaux & les découragea tellement, qu'ils ne chercherent plus qu'un prétexte honnête de lever le Siege & de se retirer avec honneur, ne voyant plus nulle esperance de se rendre maîtres de la place; c'est ce qu'ils executerent au commencement du mois d'Octobre, sans se mettre en peine de ménager leur réputation, intimidez par le danger dont ils étoient menacez & fatiguez par la longueur du Siege. An de N. S. 1509.

La réputation contribue beaucoup aux plus grands succès; mais à la guerre sur tout elle décide souvent du sort des armes. Une retraite si précipitée & faite si mal-à-propos apporta un grand changement aux affaires, elle acheva de perdre les Imperiaux, & commença à relever le parti presque accablé des Venitiens, qui revinrent de leur premiere frayeur; l'esperance de pouvoir vaincre les Allemands, redonna du courage aux vaincus, & leur inspira l'envie de combattre; les Vicentins furent les premiers qui prirent les armes; & après avoir fait venir des troupes de Padoue, ils attaquerent Gaspard de San-Severino qui commandoit dans la Ville au nom de l'Empereur avec une Garnison de trois mille Allemands, & ils les presserent si vivement, qu'ils les obligerent de se rendre & de se retirer honteusement de la Ville. Les Venitiens reprennent Vicenze.

Les troupes Venitiennes qui étoient d'un autre côté, ne

An de N.S. 1509. LXXXVII. Et plusieurs autres places.

s'endormoient pas; la République persuadée qu'il ne falloit pas laisser rallentir leur ardeur, & qu'il étoit de la prudence de voguer pendant qu'on avoit le vent en poupe, entreprit de recouvrer les places que le Duc de Ferrare leur avoit enlevées auprès de Padoue; Este, Monsilice & Montagnana ne se défendirent seulement pas, & se rendirent aux Venitiens à la premiere sommation; ce qui fit soupçonner & avec assez de vraisemblance, qu'ils ne s'étoient rendus maîtres de ces places que par les intelligences secretes qu'ils entretenoient avec les habitans; ainsi les Venitiens furent redevables de ces petits succès plûtôt à leurs artifices & à la ruse, qu'à leur valeur & à la lâcheté de leurs ennemis.

Ils assiegent Ferrare.

Tant d'avantages remportez coup sur coup leur releverent tellement le courage, qu'ils formerent le dessein d'assieger la Ville de Ferrare & de faire remonter une Flote le long du Pô pour favoriser ce Siege; leur Armée de terre enleva sans presque verser de sang toute la Polesine-de Rovigo que le Duc de Ferrare avoit conquis sur la Seigneurie. A proportion que la fortune favorisoit les Venitiens, & que leurs affaires se rétablissoient, les peuples se declaroient pour eux & abandonnoient leurs ennemis: les Venitiens néanmoins ne furent pas aussi heureux au Siege de Ferrare, qu'ils l'esperoient; car le Duc de Ferrare & le Cardinal son frere ayant reçû de puissans secours que le Pape & le Roi de France leur envoyoient, se mirent en Campagne; & ayant dressé des batteries sur le bord du Po, ils foudroyerent avec leur Artillerie d'une maniere si terrible la Flote que les Venitiens avoient sur cette riviere; que de dix-sept Galeres, il y en eut quinze de brûlées ou de coulées à fond; & qu'enfin les troupes qui assiegeoient la place par terre, furent contraintes de lever honteusement le Siege.

Le Marquis de Mantoue fait prisonnier par les Venitiens.

Mais avant que les Venitiens se retirassent de devant Ferrare, François de Gonzague Marquis de Mantoue allant à Mantoue avec une escorte de Cavalerie, fut attaqué dans le chemin par un Corps de troupes Venitiennes qu'André Gritti commandoit, lequel averti de sa marche, lui dressa une embuscade, & le fit prisonnier; la prise du Marquis de Mantoue fit plaisir aux Venitiens, dans l'esperance de pouvoir l'échanger avec Barthelemi d'Alviana, qui depuis la perte de la derniere Bataille, étoit resté prisonnier entre les mains des

François

An de N. S. 1509.

François : c'étoit acheter bien cher Alviane ; mais ce General étoit si estimé pour sa valeur & son experience, que la République ne croyoit pas pouvoir trop donner pour le r'avoir ; cependant la plûpart rejettoient la perte de la bataille de Geraddadda sur la temerité & la précipitation d'Alviane ; & quelques-uns craignoient que dans la situation où se trouvoient les affaires des Venitiens qui prenoient un assez bon train, ce General par son genie bouillant & impetueux, ou quelque nouvelle imprudence ne gâtât & ne renversât tout.

LXXXVIII. Les François maintiennent Veronne dans l'obéissance de l'Empereur.

La Ville de Verone auroit bien voulu rentrer sous la domination des Venitiens ; mais les principaux habitans se trouvoient assez embarassez, comment s'y prendre. D'un côté l'affection pour leurs anciens Maîtres les animoit à secouer le joug des Imperiaux ; de l'autre ils apprehendoient d'irriter l'Empereur & de rendre leur sort encore plus malheureux s'ils ne réüssissoient pas. D. Juan Manuel commandoit dans la place avec une Garnison de deux mille Espagnols ; mais comme ces troupes étoient assez mal payées, il n'osoit pas trop s'y fier, & il y avoit à craindre que la Garnison ne se joignît aux habitans : heureusement d'Aubigny neveu de celui qui avoit autrefois acquis tant de gloire & de réputation dans les guerres de Naples, informé de l'état où se trouvoit Manuel, mena quelques François à son secours, & retint dans l'obéissance les Veronois qui ne cherchoient qu'une occasion de se révolter & de se redonner aux Venitiens.

Manuel se retire de Veronne, & Louis de Beaumont lui succede.

Cependant le Grand-Maître Charles d'Amboise étoit toûjours campé entre Bresse & Cremone avec le gros de l'Armée Françoise pour être à portée de secourir ses Alliez & de marcher où sa presence seroit necessaire. Trivulce commandoit dans Bresse avec un bon corps de troupes : D. Juan Manuel ayant prié qu'on le retirât de Veronne, on y envoya à sa place Louis de Beaumont Navarrois, encore plus illustre par sa valeur, son habileté & son experience, que par la grandeur de sa naissance, qui depuis quelques années s'étoit engagé au service de la France, & qui se chargea de défendre Verone.

LXXXIX. Ferdinand demande au Roi de Navarre le rétablissement de Louis de Beaumont.

Après la mort du Comte de Lerin Connétable de Navarre, le Roi Catholique avoit entrepris de faire rétablir Louis de Beaumont fils du défunt dans tous les biens du Connétable son pere : comme ce jeune Seigneur étoit neveu de Sa Majesté Ca-

An de N. S. 1509. tholique & fils de sa sœur, laquelle vivoit encore, Ferdinand n'épargna rien pour le rétablissement & le retour de son neveu dans le tems que la guerre étoit le plus allumée en Lombardie. Ce Prince sollicita puissamment le Roi de Navarre d'oublier les fautes du Connétable & de pardonner au fils, qui n'ayant nulle part aux fautes de son pere, ne devoit pas en souffrir la peine; mais les soins & les sollicitations du Roi Catholique furent inutiles; il ne put jamais rien gagner sur l'esprit du Roi de Navarre qui demeura toûjours inflexible.

Quelques mouvemens entre les Arragonnois & les Navarrois.

Ferdinand irrité qu'on n'eût nul égard à sa recommandation, & que l'on menageât si peu un Seigneur qui avoit l'honneur de lui appartenir & qui étoit son neveu, auroit peut-être sans les guerres d'Italie obtenu par la force ce qu'il n'avoit pû gagner par les voyes de douceur; les habitans de Sanguessa avoient pris les armes & avoient fait une irruption sur les frontieres d'Arragon, sous prétexte de réunir à leur domaine les petites Villes d'Ul & de Filera qui en avoient été démembrées. Les Arragonnois de leur côté indignez de l'entreprise des Navarrois, & résolus de s'en venger, s'étoient mis en Campagne, & étant entrez dans la Navarre, s'étoient avancez jusqu'à la vûe de Sanguessa, mettant tout à feu & à sang; il y avoit à craindre que ces querelles particulieres ne se terminassent par une rupture ouverte entre les deux Couronnes; néanmoins les deux Rois n'y avoient point voulu prendre part, & l'on se tenoit tranquille de part & d'autre. Louis de Beaumont avant que d'employer la force, tâchoit par ses prieres, sa patience & sa moderation d'obtenir la restitution de ses charges & des biens que lui avoient laissé ses Ancêtres; telle étoit la situation des affaires dans la Navarre, où l'on étoit en danger de voir bientôt la guerre allumée, si l'on n'avoit eu soin de prévenir & de détourner l'orage.

XC.

On cherche à terminer les differens entre l'Empereur & le Roi d'Espagne.

Depuis quelque tems on cherchoit serieusement tous les moyens de terminer les differends qui subsistoient toûjours entre l'Empereur & le Roi Catholique: comme chacun vouloit avoir seul la Regence de la Castille, il n'étoit pas aisé de trouver des voyes & des expediens pour les contenter tous deux, & pour établir entre eux une paix solide & une intelligence parfaite; quoique Ferdinand fût déja en possession de la Regence, & que son autorité parût assez affermie en Castille, il ne laissoit pas de souhaiter avec ardeur la conclusion de cette

affaire, dans l'esperance de dissiper les factions & de retenir les Grands dans le devoir, dont quelques-uns encore inquiets ne cherchoient que des occasions de brouiller; il est vrai que les choses ne se trouvant plus dans le même état où elles étoient à la mort de la Reine Isabelle; Ferdinand ne voulant plus aussi s'en tenir simplement aux clauses du testament de cette Princesse son épouse, prétendoit conserver la Regence de Castille tant que vivroit la Reine Jeanne sa fille, dont la tutele lui appartenoit selon toutes les loix du Royaume qui donnent au pere la tutele de ses enfans, & ausquelles la Reine Isabelle n'avoit jamais prétendu, ni même pû donner atteinte; il consentoit bien au cas que la Reine Jeanne vint à mourir, de remettre l'administration de la Castille entre les mains de l'Archiduc Charles son petit-fils, dès qu'il auroit atteint l'âge de vingt ans, comme la Reine Isabelle l'avoit réglé par son testament, & que les loix du Royaume le déterminoient; ainsi ce Prince ne vouloit s'en tenir au testament, qu'autant qu'il lui étoit avantageux, & prétendoit changer les clauses qui étoient contraires à ses interêts; tel est le caractere de l'esprit de l'homme; il est insatiable; l'ambition & le desir de regner est la plus violente de toutes les passions. An de N.S. 1509.

On résolut donc de part & d'autre de choisir des Arbitres & des Médiateurs; l'Empereur & le Roi Catholique ayant nommé d'un commun consentement le Roi de France & le Cardinal d'Amboise, chacun ne pensa qu'à gagner & qu'à attirer à son parti les Médiateurs. André du Bourg étant revenu en Espagne pour regler les principales conditions du Traité, y fut parfaitement bien reçû par Sa Majesté Catholique, qui de son côté avoit envoyé l'Evêque de Catane en Allemagne auprès de l'Empereur pour le même sujet: les deux Princes par le moyen de leurs Ambassadeurs convinrent des articles suivants. 1°. Que le Roi Catholique conserveroit la Regence de Castille pendant qu'il vivroit, de la maniere dont on l'a expliqué un peu plus haut. 2°. Que s'il avoit des enfans mâles de la Reine Germaine son épouse, il ne laisseroit pas d'assûrer à l'Archiduc Charles son petit-fils la succession à la Couronne de Castille, & les enfans du second lit ne le troubleroient point dans la possession de ses Royaumes. 3°. Que le Roi Catholique donneroit des sûretez pour l'accomplissement des conditions. Il y eut quelques contestations sur les sûretez

Le Roi de France est choisi Médiateur.

An de N. S. 1509. que l'on donneroit; enfin pour contenter les parties, on convint qu'on feroit reconnoître par les Etats Generaux l'Archiduc Charles pour legitime successeur & heritier des Couronnes de Castille & de Leon, & des autres Royaumes qui en dépendent, & qu'en cette qualité on lui prêteroit un nouveau serment de fidelité; que de son côté le Roi Catholique dans la premiere Assemblée des Etats de Castille s'engageroit avec serment de bien gouverner ces Royaumes pendant la minorité de l'Archiduc Charles son petit-fils, comme il y étoit obligé.

Quelques contestations sur les articles de l'accommodement.

L'Empereur demandoit encore que l'Archiduc étant reconnu Prince des Asturies, touchât les revenus de cette Principauté pour l'entretien de sa maison; mais Ferdinand qui prétendoit que la Coûtume du Royaume n'avoit jamais été de donner le revenu de cette Principauté à aucun Prince de Castille avant que d'être marié, vouloit bien lui accorder une pension de trente mille Ducats, & même quand il se marieroit augmenter cette somme autant que la justice le demanderoit, & que le permettroit l'état des finances du Royaume. L'Empereur qui n'auroit pas été fâché de contenter sa passion extrême pour l'argent aux dépens de la Castille, souhaitoit qu'on lui comptât pour lui-même cent mille ducats, & il ne croyoit pas vendre la paix trop cher; mais Ferdinand qui ne paroissoit pas disposé à les accorder, representa que les finances étoient épuisées, & que la Couronne se trouvoit redevable de plus de cinq cens mille écus qu'on avoit empruntez à des Banquiers pour les dépenses necessaires de l'Etat, & qu'il falloit rendre incessamment; que cependant il consentoit de ceder à Sa Majesté Imperiale les cinquante mille écus que les Florentins lui devoient pour leur avoir remis la Ville de Piso entre les mains, & d'entretenir trois cens hommes d'armes à ses frais pendant quatre ou cinq mois au service de l'Empereur dans la guerre qu'il faisoit aux Venitiens; on ajoûta encore, quand l'Archiduc voudroit passer en Espagne, qu'on lui envoyeroit une flotte bien équipée pour l'y transporter; & qu'aussitôt qu'il seroit arrivé en Espagne, on renvoyeroit l'Infant Ferdinand son frere en Flandre.

Jean Manuel & quelques Seigneurs Espagnols tâchent inutile-

D. Juan Manuel & quelques autres Seigneurs Espagnols qui s'étoient retirez en Allemagne dans les derniers troubles, & qui ne sçavoient rien de toutes ces contestations secretes, aïant

appris ce qui se passoit entre l'Empereur & le Roi Catholique, firent jouer mille ressorts, & remuerent ciel & terre à la Cour de Sa Majesté Imperiale pour traverser cet accommodement; mais ils ne purent rien gagner, au contraire les deux partis convinrent d'un commun consentement de renvoyer la conclusion du Traité à la Princesse Marguerite d'Autriche à laquelle l'Empereur Maximilien son pere envoya un plein-pouvoir pour y mettre la derniere main; ce fut donc par les soins & l'application de cette sage & habile Princesse, que les differens entre Sa Majesté Imperiale & le Roi Catholique furent terminez, que la bonne intelligence entre eux fut rétablie, & que l'accommodement fut conclu aux conditions que nous avons rapportées.

An de N. S. 1509. [illegible] de traverser l'accommodement des deux Princes.

Cependant les deux Princes pour faire une honnêteté au Roi de France, résolurent de lui envoyer les principaux articles du Traité, comme s'il n'y avoit eu rien de reglé, & que ce n'eût été qu'un simple projet pour l'approuver & le ratifier avec le Cardinal d'Amboise en qualité de Médiateurs & de Juges. Mercure de Gatinara Président de la Franche-Comté, & André du Bourg qui devoit faire ensuite les fonctions d'Ambassadeur ordinaire auprès du Roi Trés-Chrétien, se rendirent à Blois où étoit la Cour, pour signer au nom de l'Empereur leur Maître, & ménager ses interêts. Le Roi Catholique donna la même commission à D. Jayme d'Albion son Ambassadeur ordinaire en France, & à Jerôme de Cabanillas qui devoit prendre la place de D. Jayme & lui succeder à l'Ambassade: ces quatre Plenipotentiaires ayant informé le Roi Très-Chrétien de toutes les affaires, en confererent avec Sa Majesté & le Cardinal d'Amboise; il ne laissa pas d'y avoir encore quelques nouvelles contestations; mais enfin Louis XII. & le Cardinal en qualité de Médiateurs & d'Arbitres choisis, prononcerent le douziéme de Decembre & ratifierent le Traité, sans rien changer aux conditions dont les deux parties étoient convenues.

Le Traité signé à Blois.

Après cet accommodement on rétablit dans leurs emplois tous ceux qui avoient suivi le parti de l'Empereur & de l'Archiduc Charles, & on permit de revenir en Espagne à tous ceux qui avoient été éxilez, ou qui avoient été contraints de s'en bannir eux-mêmes; on remit aussi en liberté D. Pedre de Guevarra qui depuis long-tems étoit prisonnier; ainsi se ter-

On rétablit dans leurs biens les Seigneurs Castillans partisans de l'Empereur, & on remet en liberté Guevarra.

An de N. S. 1509. minerent les differends qui subsistoient depuis si long-tems entre l'Empereur & le Roi Catholique qui avoient tenu l'Espagne dans de si grandes allarmes, & qui avoient pensé rallumer dans ce Royaume une cruelle guerre civile. Dès que le Traité fut signé, quelques Seigneurs ennemis du repos & de la paix, se retirerent en Flandre auprès de l'Archiduc Charles, sous prétexte de lui aller faire leur Cour, & de servir un Prince qui devoit être un jour leur Souverain; un des principaux fut D. Alphonse Manrique Evêque de Badajoz : le chagrin que ce Prelat inquiet & brouillon eut de voir Ferdinand dont il fut toûjours ennemi declaré, affermi dans l'administration de la Castille, lui fit préferer l'éxil à la tranquillité qu'il auroit pû goûter dans sa patrie & dans son Eglise.

XCI. Mort du Comte de Petillano.

Environ ce tems-là le Comte de Petillano General de l'Armée Venitienne mourut de maladie à Lonigo petite Ville du Vicentin; la mort de ce Comte affligea les Venitiens au service desquels il étoit, & leur fit souhaiter avec plus d'empressement la liberté de Barthelemi d'Alviane.

Ferdinand oblige le Comte de Lemos de lui remettre ses places.

Le Roi Catholique voyant que le Comte de Lemos ne pouvoit demeurer en repos, & qu'il ne cherchoit tous les jours que les occasions d'exciter en Espagne de nouvelles brouilleries par les intelligences secretes qu'il entretenoit en Portugal & en Flandre, voulut avoir des sûretez & des gages de sa fidelité; il lui envoya donc des ordres très-précis de remettre les Châteaux de Sarria & de Montfort entre les mains du Seigneur de Poça qui commandoit alors en Galice.

Raymond de Cardonne Viceroi de Naples, & Hugues de Moncade Viceroi de Sicile.

Sa Majesté rappella de la Viceroyauté de Naples le Comte de Ribagorça, & envoya à sa place D. Raymond de Cardonne Viceroi de Sicile, qui l'avoit gouvernée avec beaucoup de succès & de réputation; il donna au même-tems la Viceroyauté de Sicile à D. Hugues de Moncade, parce qu'il comptoit beaucoup sur la capacité & sur la fidelité de ces deux Seigneurs. Il courut plusieurs bruits sur la révocation du Comte de Ribagorça; quelques-uns l'attribuerent à son peu de genie qui n'étoit pas capable d'un emploi si considerable & si délicat dans les conjonctures presentes; car le public veut toûjours se mêler de la conduite des Souverains, & ne se donne que trop souvent la liberté d'en juger & de l'interpreter selon ses caprices. D'autres accuserent les Ursins qui n'étoient pas contens de lui de l'avoir fait rappeller par leurs plaintes & les intri-

gues qu'ils avoient à la Cour d'Eſpagne ; mais il eſt auſſi diffi- *An de N. S. 1509.* cile de penetrer les intentions des Rois, que de retenir la langue du peuple ; la malignité & l'envie trouvent toûjours à mordre ſur les actions les plus innocentes, & il n'y a perſonne qui puiſſe être à couvert des traits & des bizarreries de la fortune.

XCII. *Ferdinand tâche d'accommoder les Venitiens avec les Princes Confederez.*

Le Roi Catholique toûjours zelé pour la Religion, ſouhaitoit avec ardeur de tourner ſes armes contre les Infideles, perſuadé que cette guerre étoit infiniment plus glorieuſe à un Prince Chrétien, & qu'il y trouveroit lui-même des avantages plus conſiderables & plus aſſurez qu'en travaillant à la ruine de la République de Veniſe ; auſſi faiſoit-il tous ſes efforts pour terminer la guerre contre les Venitiens ; il conſentoit bien que les Princes Confederez, ſuivant les articles de la ligue de Cambrai, rentraſſent en poſſeſſion de toutes les places que la Seigneurie avoit uſurpée ſur eux en diverſes occaſions ; mais il vouloit qu'on s'en tint là ſans aller plus avant ; & bien loin d'être d'avis que l'on ruinât entierement cette République, il croyoit au contraire qu'il étoit de l'interêt de la Religion de conſerver les Venitiens, de maintenir leur liberté & de les laiſſer vivre ſelon leurs loix ; il ſouhaitoit même qu'on les reçût dans la ligue de Cambrai, & qu'on ſe ſervît de leurs forces pour être plus en état d'attaquer par terre & par mer le Turc ennemi implacable du nom Chrétien.

*Ferdinand publie qu'il veut paſſer au Levant.*

Le projet étoit délicat, & il n'étoit pas aiſé de réunir des Princes dont les inclinations étoient auſſi oppoſées que les interêts ; cependant il ne deſeſperoit pas d'y réuſſir, & il paroiſſoit réſolu de ſe charger lui-même de cette affaire, de ſe faire declarer le Chef de la guerre ſainte, & de paſſer lui-même en perſonne au Levant, pourvû que les autres Princes vouluſſent l'aider des forces de leur Royaume, & lui fournir les troupes & les autres ſecours dont l'on conviendroit ; il communiqua ſon deſſein au Pape qui l'approuva, loua ſon zele, & qui s'offrit de ne rien épargner pour favoriſer une expedition ſi avantageuſe à la Religion.

Ferdinand pouvoit tirer de grands avantages des Royaumes de Naples & de Sicile dont il étoit maître ; le voiſinage des lieux lui facilitoit les moyens d'y faire tous les préparatifs, & d'y établir les magaſins generaux pour ſon Armée.

*Mais l'on n'en croit rien.*

Le Roi Catholique affectoit de publier par tout ſon deſſein ;

An de N. S. 1509. mais les plus ſages & les plus fins politiques qui connoiſſoient la ſituation preſente des affaires, en jugeoient tout autrement; ils regardoient ce projet comme une chimere dont l'on vouloit repaître & amuſer les peuples, & ils ne pouvoient ſe perſuader qu'un Prince auſſi prudent & auſſi éclairé que Ferdinand voulût ſincerement dans un âge ſi avancé s'engager & riſquer ſa réputation & ſa gloire dans une entrepriſe ſi difficile, & dont le ſuccès étoit ſi incertain; ils trouvoient contre le bon ſens, que dans un tems où la Caſtille n'étoit pas encore tranquille, & où ſa preſence étoit abſolument neceſſaire pour tenir les Grands dans le reſpect & leur ôter les moyens, l'envie & l'occaſion de remuer, il voulût en avanturier entreprendre en perſonne des Conquêtes ſi éloignées. Il eſt bien plus ſûr, diſoient-ils, & bien plus aiſé de pourſuivre la guerre d'Afrique dans laquelle on ſe trouve déja embarqué, que de former de frivoles & de chimeriques projets; on l'abandonna donc tout-à-fait, & on chercha les moyens de continuer la guerre contre les Maures qui ſont, pour ainſi dire, à notre porte, dont les commencemens heureux ſembloient être des préſages certains d'un ſuccès encore plus glorieux.

XCIII. Le Comte de Navarre entreprend la Conquête de Bugie.

Le Comte Pierre Navarre avoit dans le Port de Maſalquivir treize Vaiſſeaux bien armez, bien équipez, pourvûs de vivres & de munitions de guerre, & ſur leſquels il avoit fait embarquer des troupes aguerries & bien diſciplinées: voyant le vent favorable, il monta ſur ſa Flote, après avoir fait la revûe de ſon Armée, mit à la voile, & prit la route d'Yvica, où Jerôme Vianelli l'attendoit avec le reſte de l'Armée navale; ils reſterent quelque tems dans le Port pour laiſſer paſſer l'hyver, & attendre que la ſaiſon permît de tenir la mer; ces deux Generaux declarerent alors à toute l'Armée que le deſſein étoit d'aller conquerir Bugie qu'on appelloit autrefois *Tabraca*. La Flote partit d'Yvica le premier de Janvier de l'année mil cinq cens dix; les principaux Officiers qui y commandoient, étoient Diegue de Vera, les Comtes d'Altamire (An de N. S. 1510) & de San-Iſtevan, del-Puerto Maldonat & les deux Cabrera freres; il y avoit deſſus plus de cinq mille hommes de bonnes troupes, une forte & nombreuſe Artillerie & toute ſorte de munitions. L'impatience que le Soldat avoit de marcherà Bugie dont il regardoit la Conquête & le pillage comme une choſe aſſurée, ne permit pas aux Generaux d'attendre plus long tems.

La

La Ville de Bugie est située sur la côte de Numidie & peu éloignée de la Mauritanie appellée Césarienne ; les Rois de Tunis & de Tremecen en avoient été maîtres tour à tour ; d'abord elle avoit été sous la domination des Rois de Tunis : depuis les Rois de Tremecen l'avoient conquise & possedée, jusqu'à ce que Abufferiz Roi de Tunis l'avoit reprise & réunie à son obéissance ; ce Prince l'avoit ensuite démembrée du Royaume de Tunis, & l'avoit laissée avec toutes ses dépendances à Abdulhazis son fils, après l'avoir érigée en Royaume indépendant de Tunis pour ce jeune Prince & ses enfans. Abdurrahamel qui la possedoit alors, descendoit de cet Abdulhasis ; mais il en avoit dépouillé Muley Abdalla son neveu & fils de son frere aîné, & par consequent Abdalla en étoit le Roi legitime, & Abdurrahamel seulement l'usurpateur ; plus la haine entre ces deux Princes étoit injuste, plus elle étoit violente ; l'ambition l'avoit fait naître, & cette cruelle passion l'entretenoit.

An de N. S. 1510.

Etat de la Ville de Bugie.

Bugie étoit située au pied d'une montagne assez haute, escarpée & entourée de tous côtez de bonnes murailles, lesquelles, quoique vieilles, n'en étoient pas moins fortes ; il y avoit dans l'endroit le plus élevé un Château bien fortifié & qui commandoit toute la Ville ; on y comptoit alors plus de huit mille familles ; on y enseignoit publiquement les sciences, & c'étoit l'Université la plus fameuse de toute l'Afrique pour la Philosophie ; le terrain étoit inégal, rempli de collines, & par là plus propre à produire des arbres & à avoir des vergers & des jardins, qu'à être labourée & ensemencée ; aussi ne subsistoit-elle que par les bleds qu'on y apportoit d'ailleurs.

Situation de la Ville.

Notre Armée Navale arriva sur les côtes d'Afrique la veille des Rois, cinq jours après être partie de l'Isle d'Yrica ; les vents contraires nous empêcherent d'approcher assez près de terre pour débarquer nos gens. Le Roi Maure parut sur le haut de la montagne avec dix mille hommes d'Infanterie & quelques Escadrons de Cavalerie ; les Infideles ayant voulu descendre de la montagne & s'avancer sur le rivage pour empêcher la descente, l'Artillerie de nos Vaisseaux les obligea bientôt de se retirer, & laissa la liberté à nos troupes de débarquer, ce qu'elles firent sans être inquietées ; à mesure qu'elles mettoient pied à terre, le Comte Pierre Navarre les rangeoit

Les Espagnols prennent la Ville d'emblée.

An de N. S. 1510. en bataille, & il en forma quatre gros Bataillons qui marcherent ensuite pour aller attaquer les Maures & les chasser de la montagne qu'ils occupoient; mais ceux-ci n'oserent attendre les Chrétiens ni défendre le poste avantageux où ils étoient campez: voyant donc la contenance fiere & assûrée des Espagnols qui s'avançoient pour les combattre, ils prirent le parti de se retirer dans la Ville avec précipitation & en désordre, comptant plus sur la force de leurs remparts, que sur leur courage; mais ils se trouverent encore trompez dans leurs esperances: car une partie de nos gens ayant trouvé un endroit de la vieille Ville abandonné, planterent leurs échelles aux murailles; une autre partie étant descendue de la montagne en bon ordre, escalada la Ville, qui fut en un moment emportée d'emblée. La consternation étoit si grande dans la Ville, que les habitans n'osoient pas seulement se mettre en défense; car à mesure que les Espagnols entroient d'un côté, le Roi Maure & ses soldats en sortoient de l'autre; nos gens ne trouvant plus nulle résistance, se mirent à piller la Ville dans laquelle ils firent un très-riche butin.

Muley Abéalla se sauve de prison, & vient trouver le Comte Pierre Navarre.

Une victoire si prompte & qui n'avoit rien coûté aux Chrétiens, jetta l'épouvante & l'effroi dans toute l'Afrique; mais ce qui acheva de consterner les Maures, fut que dans la confusion qui regnoit dans la Ville quand elle fut prise, Muley Abdalla qui étoit le Roi legitime de Bugie, trouva moïen de se sauver de la prison où son oncle l'avoit fait enfermer, & vint se mettre entre les mains du Comte; quand la fortune a commencé une fois à persecuter un malheureux, cesse-t-elle si promptement? Le Comte étoit trop habile pour ne pas profiter de la valeur de ses gens que leur victoire avoit encore rendus plus braves & plus hardis; il les mena donc sur l'heure même contre l'ennemi consterné, alla attaquer le Camp d'Abdurrahamel qui s'étoit retiré à huit lieues de Bugie avec le reste de ses troupes, & le contraignit une seconde fois de prendre la fuite & d'abandonner tous ses bagages; celui-ci ne se croyoit en sûreté nulle part, & le Comte ne pensoit qu'à pousser plus loin ses Conquêtes.

Alger & les autres Villes voisines ouvrent leurs portes au Comte.

Les Villes voisines étonnées & encore plus intimidées d'une victoire si rapide, envoyerent à l'envi des Députez au Victorieux pour lui offrir leurs clefs, implorer sa protection, & s'offrir à se soumettre à l'obéissance de Ferdinand; Alger

qui eſt un peu plus Occidental que Bugie, fut la premiere qui donna l'exemple aux autres: quelques-uns croyent que c'eſt l'ancienne *Cirta* Capitale autrefois du Royaume de Maſiniſſa: les Arabes l'appellent en leur Langue *Gezer*, c'eſt-à-dire, *Iſle*, à cauſe d'une petite Iſle qui en eſt proche qui la couvre & met le Port en ſûreté. Cette Ville en ce tems-là étoit petite & peu conſiderable; mais depuis elle eſt devenue fameuſe, la terreur de l'Eſpagne, & preſque de tous les Chrétiens qui navigent ſur la Mediterranée; elle s'eſt élevée à nos dépens & enrichie de nos dépouilles. — An de N. S. 1510.

Le Roi de Tunis & la Ville de Tedeliz ne tarderent pas long-tems à ſuivre l'exemple d'Alger; il n'y eut pas juſqu'au Roi de Tremecen & aux Maures de Moſtagan qui envoyerent au Comte des Ambaſſadeurs pour lui demander la paix, & pour s'offrir à être tributaires de la Couronne de Caſtille; ces Barbares conſternez redoutoient la valeur des Eſpagnols, qu'ils croyoient capables de conquerir toute l'Afrique ſous la conduite d'un Chef auſſi experimenté que Navarre, tant étoit grande la réputation que ce General s'étoit acquiſe dans ſes expeditions; il donna la loi à tous les Maures de Barbarie, & leur impoſa les conditions auſquelles il voulut bien leur donner la paix: les principaux articles étoient qu'ils relâcheroient ſans rançon tous les Eſclaves Chrêtiens qui ſe trouveroient parmi eux, & qu'ils payeroient fidelement tous les ans à la Couronne de Caſtille un tribut dont l'on conviendroit; quoique Navarre fût occupé à regler les Traitez des Villes qui venoient ſe mettre ſous la protection des Eſpagnols, il ne négligeoit pas néanmoins les préparatifs neceſſaires pour pouſſer plus avant ſes Conquêtes, & continuer la guerre avec encore plus de vigueur; il connoiſſoit bien la valeur de ſes troupes; mais il n'avoit qu'une poignée de monde en comparaiſon des peuples qu'il avoit entrepris de ſubjuguer; d'ailleurs il ſçavoit bien qu'il n'avoit pas de ſecours conſiderables à eſperer d'Eſpagne; ainſi perſuadé que la réputation a ſouvent plus de part au ſuccès des armes que la force, il croyoit devoir profiter de la fortune & pouſſer ſa pointe avant que ſes ennemis euſſent le loiſir de ſe remettre de leur frayeur & de reprendre courage.

Les Rois de Tunis & de Tremecen ſe ſont tributaires de l'Eſpagne.

XCIV.

Prise de Goa dans les Indes par Albuquerque.

Environ dans ce tems-là Alphonſe d'Albuquerque, après avoir pris poſſeſſion de la Viceroyauté des Indes Orientales

An de N. S. 1510. que le Roi de Portugal lui avoit conferée, voulant signaler les premiers commencemens de son administration par quelque entreprise d'éclat & capable de donner de la réputation à ses armes, & de jetter la terreur chez les Barbares, leur enleva la Ville de Goa dans le Royaume de Decan & sur la Côte Occidentale de la mer; elle est devenue depuis la Ville d'Orient la plus fameuse & la Capitale de l'Empire des Portugais dans les Indes: cette Ville est située dans une petite Isle de même nom & formée par une riviere qui se separant en deux bras, va par deux emboûchures se décharger dans la mer; quoique l'Isle n'ait pas six ou sept lieues de tour, c'est peut-être l'endroit de tout l'Orient le plus commode soit par la beauté & la fertilité du pays, soit par la bonté & la sûreté du Port, soit par le voisinage de plusieurs Nations qui y abordent en foule de toutes parts.

Il la surprend. Goa étoit alors soumise à Zabaim Idalcan, qui se trouvant embarrassé dans des guerres éloignées & étrangeres, avoit été contraint d'y mener toutes ses troupes & de laisser la Ville sans Garnison & sans défense, se croyant en sûreté & ne se doutant pas qu'on pensât seulement a l'attaquer pendant son absence: un certain Pirate fameux nommé Timoya qui couroit & qui pilloit toutes ces côtes avec quatorze Fustes qu'il commandoit, s'étant apperçû de l'état où se trouvoit la Ville de Goa, en avertit le nouveau Viceroi, qui s'étant informé de la verité du fait, crut ne devoir pas laisser échaper l'occasion favorable que la fortune lui presentoit de se rendre maître d'une Ville, dont la situation lui pourroit être si avantageuse pour la Conquête du reste des Indes; ainsi Albuquerque suivant l'avis du Pirate, entra avec sa Flote dans le Port, s'empara de la Ville sans nulle résistance, & entra dans Goa le seiziéme de Février.

Mort funeste de François d'Almeyda. Le sort de François d'Almeyda Prédecesseur d'Albuquerque ne fut pas si heureux, il ne put arriver en Portugal; car avant que de doubler le Cap de bonne Esperance, la Flote sur laquelle il s'étoit embarqué pour retourner en Europe, ayant mouillé sur les côtes d'Afrique, ses soldats & ses matelots mirent pied à terre pour faire de l'eau & prendre des rafraichissemens; mais s'étant par malheur élevé une querelle entre les Portugais & les Naturels du Pays qu'on nomme *Cafres*, il descendit de son Vaisseau, & ayant pris avec lui quelques soldats,

il courut au secours de ses gens qui étoient aux prises avec les Barbares : comme il les poussoit vivement, il fut tué malheureusement d'un coup de javelot qui lui perça la gorge de part en part ; tragique mort pour un si grand homme qui meritoit une fin plus glorieuse, après avoir été si souvent préservé d'une infinité de dangers & sur terre & sur mer, après avoir par sa valeur conquis tant de Provinces, subjugué tant de Nations Barbares ; après s'être distingué en tant de combats, & avoir porté la gloire de son nom jusques dans les régions les plus reculées ; n'est-il pas triste de perir par la main d'un peuple encore plus vil & plus méprisable par sa lâcheté que par ses autres vices ? genre de mort plus cruel que la mort même ; ce funeste accident arriva le premier de Mars.

An de N. S. 1516.

XCV.

Ferdinand nomme le fils du Duc d'Albe pour succeder à Pierre Navarre en Afrique.

Le Roi Catholique avoit nommé D. Garcie de Tolede fils aîné du Duc d'Albe pour aller prendre le Commandement general de l'Armée d'Afrique, & continuer les glorieuses Conquêtes qu'on y avoit si heureusement commencées. Sa Majesté étoit persuadée que les troupes auroient plus de respect pour un General d'une naissance si distinguée, & que les Officiers auroient moins de peine à obéir, outre qu'on avoit besoin du Comte Pierre Navarre dans les guerres d'Italie qui commençoient tout de nouveau à se rallumer : D. Garcie depuis que le Roi l'eut nommé, demeura encore quelques mois en Espagne avant que de passer en Afrique.

Navarre reçoit un renfort.

Navarre qui ne pouvoit demeurer long-tems en repos, ne cherchoit en attendant D. Garcie qui devoit lui succeder, que des occasions de donner de l'occupation à ses troupes pour ne les point laisser rallentir, & pour les tenir toûjours en haleine : voyant donc que la maladie commençoit à se mettre dans son Armée qui n'étoit pas accoûtumée à l'air & aux chaleurs de ce climat, il sortit du Port de Bugie le septiéme de Juin, & prit la route de Favignana appellée par les Anciens *Cosyra* ; c'est une petite Isle vis à-vis de Trapani en Sicile, & peu éloignée du Promontoire Lilybée qu'on nomme aujourd'hui *Capboc* ; ce fut-là que les onze Galeres de Naples & de Sicile, sans y comprendre un grand nombre d'autres Bâtimens de toutes grandeurs, vinrent joindre le Comte suivant les ordres qu'il avoit envoyez ; ainsi avec les huit mille hommes qu'il avoit amenez de Bugie, & les six mille de renfort qui étoient

An de N.S. 1510. ſur la nouvelle Flote, il forma une Armée fort leſte de quatorze mille hommes effectifs.

Il aborde à Tripoli.

Le Comte ayant fait la revûe de ſes troupes, mit à la voile & arriva en très-peu de jours avec toute ſa Flote à la vûe de Tripoli ſituée entre deux bancs de ſable plus avant dans la Numidie & dans une Province à laquelle les anciens Hiſtoriens ont donné le nom particulier d'Afrique. Tripoli dépendoit autrefois du Roi de Tunis; mais cette Ville avoit depuis quelque tems ſecoué le joug & étoit ſoumiſe à un Roi particulier qu'on nommoit *Xeque*; elle eſt preſque toute environnée de la mer, à la réſerve d'une petite langue de terre aſſez étroite, & qui eſt fermée d'une bonne muraille bien fortifiée avec ſes tours & un foſſé profond & plein d'eau; la Garniſon étoit aſſez nombreuſe, & on avoit eu ſoin de la pourvoir abondamment de vivres & de munitions de guerre; quelque Cavalerie Numide & d'autres Maures au nombre de quatorze mille hommes étant accourus au ſecours de Tripoli, il ſe trouva dans la place une Armée auſſi nombreuſe que la nôtre.

Les Eſpagnols eſcaladent la place.

Cependant Navarre ſans s'étonner, fit débarquer ſes gens malgré les ennemis, & les partagea en deux Corps, l'un pour chaſſer du rivage & repouſſer les Maures qui étoient ſortis dans le deſſein de s'oppoſer à la deſcente; & l'autre Corps fut deſtiné pour attaquer la place: au même-tems il commanda aux ſoldats reſtez ſur les Vaiſſeaux, & aux Matelots les plus réſolus, de planter des échelles aux murailles du côté de la mer, & de tâcher par là de ſe rendre maîtres de la place: le choc fut vigoureux & opiniâtre; on ſe battit de part & d'autre avec fureur, & le combat dura plus de deux heures; mais enfin les Maures ayant été battus & forcez de toutes parts, ne penſerent plus qu'à s'enfuir & à ſe ſauver; ainſi nos gens ayant eſcaladé la place, y entrerent l'épée à la main du côté de la porte ſurnommée *de la Victoire*. Un jeune Gentilhomme Arragonnois nommé Ramirez qui monta le premier, & qui arbora la Banniere d'Eſpagne ſur la muraille, fut bientôt ſuivi par ſes Compagnons.

Et s'en rendent maîtres.

Quoique les Chrétiens euſſent chaſſé les Maures de deſſus les murailles, & qu'ils s'y fuſſent logez, ils ne furent pas pour cela maîtres de la place, & ils y trouverent plus de difficulté qu'ils n'avoient eſperé; le combat recommença avec

plus d'acharnement que jamais, il fallut gagner le terrain pied à pied; les Infideles s'étoient retranchez & barricadez dans toutes les rues, & nos gens furent contraints de forcer leurs retranchemens les uns après les autres; les Maures se battoient en desesperez; le desespoir redoubloit leur courage, & ils ne pensoient pas tant à vaincre, qu'à vendre cherement leur vie, qu'à mourir glorieusement & à ne pas laisser leur mort sans vengeance; néanmoins la rage & l'opiniâtreté furent contraintes de ceder à la valeur Espagnole; il demeura sur la place plus de cinq mille Barbares, & l'on fit un très-grand nombre de prisonniers parmi lesquels se trouva le *Xeque* de Tripoli. An de N. S. 1510.

Il ne laissa pas d'y avoir de notre côté du sang répandu, & nous y perdîmes bien du monde; outre les soldats tuez dans l'action, il y resta plusieurs Officiers de distinction, & quelques jeunes Seigneurs qui voulurent servir dans cette expedition en qualité de volontaires, entre lesquels il se trouva un des Cabreras neveu du grand Chambellan, le Colonel Ruy Diaz de Porrés, & Christophle Lopez d'Arriara qui commandoit la Flote en qualité d'Amiral, tous également distinguez par leur valeur, leur experience & leurs exploits; pour recompenser les soldats qui firent en cette occasion des prodiges de valeur, on leur livra la Ville au pillage. Dans la distribution que les Generaux firent du butin, on donna à ceux qui avoient combattu les riches dépouilles des vaincus, & l'on réserva pour ceux qui étoient demeurez dans les Vaisseaux & pour les équipages tous les Esclaves & toutes les Marchandises précieuses qu'on trouva dans la Ville. Si le pillage d'une Ville si opulente ne fut pas capable de satisfaire l'avarice & l'insatiable cupidité du soldat, comment pouvoir esperer d'y réussir, au moins par ce sage temperament l'habile & l'adroit Navarre trouva-t-il le moyen d'éteindre les querelles, & d'arrêter les plaintes & le tumulte.

On abandonne la Ville au pillage.

XCVI.

La guerre de Venise se ralentit.

La guerre contre les Venitiens continuoit toûjours; mais ce n'étoit plus avec la même vigueur, & les esprits étoient bien rallentis: ces premiers efforts qui sembloient au commencement devoir abimer cette République, ne faisoient plus que languir; dès que le Roi de France eut repris les Villes qui devoient lui appartenir, il s'étoit retiré assez promptement dans ses Etats; l'Empereur en avoit fait autant & pris

An de N. S. 1510

la route d'Allemagne, avant que de terminer la guerre; il lui restoit encore Trevise, Friuli & Aquilée à réduire sous son obéissance; Padoue avoit secoué le joug & chassé les imperiaux; Verone & son territoire se trouvoient entre les mains des François qui tenoient cette place en engagement, jusqu'à ce que l'Empereur leur eût payé soixante mille Ducats que le Roi Très-Chrétien lui avoit prêtez pour fournir aux frais de la guerre, & avoit mis pour condition que si l'Empereur n'étoit pas en état de payer cette somme dans l'année, Verone & ses dépendances resteroient pour toûjours soumises à la domination Françoise; le besoin d'argent qu'avoit l'Empereur & la difficulté d'en trouver, retardoit l'execution des vastes projets qu'il avoit formez.

Vicenze pris par les Imperiaux.

Par un des principaux articles du Traité de Cambrai, les Princes Confederez devoient s'aider & se secourir mutuellement les uns & les autres, jusqu'à ce que chacun eût recouvré par la voye des armes les Villes que les Venitiens avoient usurpées sur lui: or l'Empereur qui n'avoit pû encore se rendre maître de toutes les places échûes dans son lot, entretenoit en Italie une Armée sous le Commandement du Prince d'Anhali; mais ce General n'avoit ni assez de réputation, ni assez de troupes pour faire de grands progrès: comme l'Empereur n'étoit pas en état de lui envoyer l'argent necessaire pour payer l'Armée, il sommoit les Princes Alliez de lui fournir suivant le Traité de Cambrai les secours dont il avoit besoin. La France s'acquitta de sa parole; Charles d'Amboise Grand-Maître de France qui commandoit en Italie pour le Roi Très-Chrétien, envoya un Corps de troupes pour aider les Imperiaux à reprendre Vicenze, qui fut enfin obligée de se rendre à discretion. Le Roi Catholique de son côté envoya ordre à Vincent de Capoue Duc de Termens, General de réputation, d'experience, & dont il avoit en plusieurs occasions éprouvé la fidelité, de marcher au secours de l'Empereur avec quatre cens hommes d'armes qui étoient la fleur & l'élite des troupes Espagnoles destinées pour la conservation & la défense du Royaume de Naples, où elles servoient depuis long-tems.

XCVII. Le Pape leve l'excommunication contre les Venitiens.

Le Pape n'envoya aucun secours comme il y étoit obligé, soit qu'il crût avoir déja satisfait aux conditions, soit, comme il est plus vraisemblable, qu'il fût mal-content du Roi de

France

France qui protegeoit ouvertement le Duc de Ferrare, que Sa Sainteté regardoit comme son ennemi. Il y a apparence que Jules II. touché de l'état déplorable où se trouvoit la République, la crut assez punie, & se crut lui-même assez vangé; d'ailleurs ne voulant pas entierement perdre une Ville si fameuse & capable de faire un contrepoids, & de contrebalancer les autres Puissances d'Italie; il leva les censures & l'excommunication qu'il avoit foudroyées contre les Venitiens au commencement de cette guerre, & même il se ligua secretement avec eux, sous prétexte de tenir la balance égale en qualité de pere commun, & de maintenir la liberté de l'Italie. Sa Majesté Catholique entroit assez dans les sentimens de Jules pour la conservation de Venise. An de N. S. 1510.

Le Pape avoit en vûe de se servir des Venitiens pour réduire le Duc de Ferrare contre lequel il étoit choqué, & pour dépouiller ce Prince de ses Etats malgré la protection de la France sous laquelle il s'étoit mis; le crime qu'on reprochoit au Duc, ne meritoit pas la persecution qu'on lui faisoit, & la haine que lui portoit Sa Sainteté: voici quelle en fut l'occasion. Il y a dans le Ferrarois des Salines dont le Duc tire des revenus considerables; il en avoit fait faire de nouvelles sur le bord de la mer proche la Ville de Comachio, & ces salines ne laissoient pas de diminuer les revenus que le Pape tiroit des Salines de Cervia dans l'Etat Ecclesiastique; d'ailleurs le Duc avoit mis de nouveaux droits sur toutes les Marchandises qui venoient de Venise & qui remontoient le Pô, pour être ensuite dispersées dans le reste de l'Italie; il n'en fallut pas davantage pour attirer sur le Duc tout le ressentiment d'un Pape jaloux de son autorité, & assez disposé de lui-même à prendre feu. Sa Sainteté qui ne sçavoit ce que c'étoit que moderation, & se renfermer dans de justes bornes, fit citer à Rome le Duc de Ferrare en qualité de Feudataire du saint Siege pour venir se justifier; & le Duc n'ayant pas comparu à l'assignation, le Pape le condamna comme rebelle, confisqua son Duché de Ferrare, & le réunit à l'Eglise dont il étoit Fief.

Le Pape confisque les Etats du Duc de Ferrare.

Le Roi Très-Chrétien se trouva très-offensé de la severité avec laquelle Sa Sainteté traitoit le Duc de Ferrare; & pour s'en venger, il ordonna à tous les Cardinaux François & à tous ceux qui possedoient des Benefices en France, de sortir

Brouillerie du Pape & du Roi de France.

An de N. S. 1510. au plûtôt de Rome, de venir résider dans leurs Evêchez ou dans leurs Benefices, & menaça d'arrêter les revenus de ceux qui refuseroient d'obéir: les esprits s'aigrirent & s'échaufferent de part & d'autre, & enfin ces deux Princes en vinrent à un éclat & à une rupture ouverte qui fut dans la suite la source de bien des maux.

XCVIII. Le Pape tâche en vain de faire soulever Genes contre les François.

Le Pape d'un côté se voyant soutenu par les Galeres de Venise, entreprit de faire soulever les Genois: comme il étoit né à Savone, & que le voisinage de cette Ville lui donnoit du credit & lui avoit acquis un grand nombre de Partisans dans Genes; il sollicita secretement les Genois de changer de Maître & de secouer le joug de la domination Françoise; ayant donc engagé Octaviano de Campo Fregose & quelques autres des plus considerables Bannis de se rendre à Genes avec les Galeres de Venise; il envoya au même-tems ordre à Marc Antoine Colonne qui étoit alors à Luques de s'approcher de Genes avec tout ce qu'il pourroit ramasser de Cavalerie & d'Infanterie pour être en état de soutenir & d'appuyer les mécontens, au cas qu'il se fît quelque mouvement dans la Ville contre les François & en faveur de la liberté; mais les choses n'étoient pas encore disposées, & le succès ne répondoit pas aux desirs & aux intentions du Pape.

Les Venitiens relâchent le Marquis de Mantoue.

Jules II. voyant que cette tentative ne lui avoit pas réussi, fit proposer secretement aux Venitiens de relâcher le Duc de Mantoue que Gritti avoit enlevé, comme nous l'avons dit plus haut: Sa Sainteté prétendoit s'en servir dans la guerre qu'elle s'attendoit d'avoir à soutenir contre la France, & elle avoit même résolu de lui donner le Commandement de son Armée; mais elle voulut en même-tems que le Marquis envoyât son fils à Rome pour servir d'ôtage de sa fidelité; les Venitiens ayant remis le quatorziéme de Juillet en liberté le Marquis de Mantoue, suivent les intentions du Pape; Sa Sainteté fit attaquer les Etats du Duc de Ferrare pour les réunir à l'Eglise dont ils étoient fiefs, sans avoir nul égard pour la France, sous la protection de laquelle étoit le Duc qui servoit actuellement dans les Armées de Sa Majesté Très-Chrétienne; le Pape nomma François Duc d'Urbin son neveu & fils de Jean de la Rovere son frere pour General de l'Eglise dans la guerre du Ferrarois: les commencemens furent d'abord assez heureux; mais l'issue ne répondit pas à de si beaux préludes.

Les troupes de Sa Sainteté s'étant emparées en peu de tems de toutes les places que le Duc de Ferrare possedoit dans la Romaigne au-delà du Po: le Duc d'Urbin assiegea Lugo ; mais Chatillon Officier François qui commandoit un Corps de troupes en Lombardie, étant accouru promptement avec trois cens Lances au secours des Assiegez,& étant entré dans la place le vingt-neuviéme de Juillet, son arrivée allarma tellement les ennemis, que le Duc d'Urbin ne se croyant pas en état de s'opposer aux François, leva avec précipitation le Siege de Lugo & se retira promptement à Imola où il crut être plus en sûreté à l'abri des remparts de cette place. Le Duc de Ferrare recouvra bientôt tout ce qu'il avoit perdu ; & les Villes que le Duc d'Urbin avoit prises, n'ayant plus rien à craindre des Garnisons qu'il avoit emmées en se retirant, retournerent sous leur ancien Maître ; mais l'Armée du Pape se voyant maîtresse de la Campagne par la retraite de Châtillon, reprit pour la seconde fois ce qu'elle avoit conquis, & le Cardinal de Pavie trouva moyen de se saisir de Modene au nom du Pape par le moyen de quelques intelligences secretes qu'il entretenoit dans la Ville avec quelques habitans qui trahirent leur patrie : on craignoit que Rhege n'eût le même sort ; mais elle évita ce malheur par des troupes que le Duc de Ferrare y fit entrer & par un secours de deux cens Lances qu'y envoya Charles d'Amboise qui commandoit pour Sa Majesté Très-Chrétienne dans toute la Lombardie.

An de N. S. 1510.

Le Duc d'Urbin après avoir pris quelques places se retire, & les troupes du Pape se saisissent de Modene.

Le Duc d'Urbin se trouvoit alors à Boulogne qu'il fit fortifier & mettre en état de défense, dans la crainte que l'Armée Françoise n'entreprît de la surprendre ou de la bloquer. Le Pape pour détourner l'orage dont l'Etat Ecclesiastique étoit menacé par les François, cherchoit tous les moyens de leur donner ailleurs assez d'occupation pour les empêcher d'attaquer leurs voisins ; son projet étoit d'attirer la guerre dans le Duché de Milan ; & pour engager les Suisses à passer en Italie, il en fit lever douze mille, dont il devoit entretenir huit mille à ses dépens, & les quatre mille devoient être payez par les Venitiens. Sa Sainteté & la République se flattoient par le moyen de cette Nation guerriere de chasser les François de toute la Lombardie & même de l'Italie entiere, & de rétablir dans le Duché de Milan Maximilien Sforce sur le pere duquel les François l'avoient conquis, & qui se trouvoit alors chassé

XCIX.

Le Pape engage les Suisses à attaquer le Milanois.

An de N. S. 1510.

& dépouillé de ses Etats à la Cour de l'Empereur. Le Pape donna à l'Evêque de Sion en Valais Suisse de naissance, le soin d'amener les douze mille Suisses en Italie, dans l'esperance d'obtenir le Chapeau de Cardinal.

Le Pape ne cherche qu'à brouiller.

Les projets du Pape étoient beaucoup au-dessus de ses forces; mais ils étoient conformes à son genie toûjours inquiet, remuant & ambitieux, comme il n'en donna que trop souvent des marques dans tout le cours de sa vie. Sous le Pontificat du Pape Sixte IV. son oncle, il n'eut, ce semble, d'autre occupation que d'exciter des querelles, de semer & d'entretenir la division dans toute l'Italie; il ne fut pas plus tranquille sous Innocent VIII. car le bruit ne courut-il pas que par ses intrigues & ses cabales il avoit engagé les Seigneurs Napolitains à se révolter & à prendre les armes contre leur Souverain. Dès qu'Alexandre VI. fut monté sur la Chaire de saint Pierre, Jules qui s'appelloit alors le Cardinal *de la Rovere*, ou *de saint Pierre aux Liens*, fut le principal Auteur des brouilleries d'Italie, & sollicita les François d'y entrer & d'en troubler la tranquilité; ainsi tant qu'il vêcut, soit Cardinal, soit Pape, il ne se plut jamais que dans le trouble, & ne chercha que de nouvelles occasions d'allumer ou d'entretenir la guerre.

Chaumont se retire dans le Milanois.

Le Sieur de Chaumont qui n'ignoroit pas les desseins & les intrigues du Pape, craignant d'être surpris par les Suisses, prit le parti de retourner à Milan & d'y remener son Armée pour être en état de défendre & de garder le Milanois, & pour maintenir la Ville de Genes dans l'obéissance de la France; mais pour couvrir le veritable sujet de son départ, il publia que sa presence étoit inutile dans l'Etat de Venise, par l'éloignement de l'Empereur qui restoit toûjours en Allemagne; que les succès de la guerre entreprise contre les Venitiens, ne répondoient ni aux efforts, ni aux esperances des Alliez, ni à la dépense infinie qu'on avoit faite; que les Venitiens d'ailleurs se fortifioient tous les jours par les secours qu'ils recevoient de toutes parts, & par les troupes que le Pape leur envoyoit de la Romagne; Jean-Jacques Trivulce ne laissa pas néanmoins de rester avec un bon Corps de troupes & quelques Lances dans l'Etat de Venise pour appuyer les Imperiaux, qui sans ce secours, n'auroient pas été assez forts pour être maîtres de la Campagne, & même pour se soutenir contre leurs ennemis. Comme la fortune com-

mençoit à se declarer pour les Venitiens, les Allemands desesperant de pouvoir conserver Vicenze, dont les fortifications & le Château se trouvoient trop foibles, résolurent d'en retirer toute leur Artillerie & toutes leurs munitions de guerre & de bouche pour les transporter à Verone, où ils esperoient d'être plus en sûreté, ayant en cela moins d'égard à leur honneur & à leur réputation, qu'à leur avantage. An de N. S. 1510.

C. La Duchesse de Terranova épouse du grand Gonsalve passe en Espagne.

Marie Manrique Duchesse de Terranova étoit toûjours demeurée à Genes depuis le départ du grand Gonsalve son époux; le long séjour de la Duchesse commençoit à devenir suspect aux François, sur tout depuis que le Pape faisoit tous ses efforts pour attirer le grand Capitaine en Italie, afin de l'attacher à son service par les offres avantageuses qu'il lui faisoit faire, & par le Commandement general des troupes de l'Eglise que Sa Sainteté lui promettoit; mais Gonsalve pour dissiper les ombrages des François, envoya ordre à la Duchesse son épouse de s'embarquer incessamment pour venir le trouver en Espagne, ce qu'elle executa aussitôt.

Quelques contestations entre Fontarabie & Andaye sont calmées.

Il y eut sur les frontieres de ce Royaume du côté de la Guyenne une contestation entre les habitans de Fontarabie & ceux d'Andaye, pour sçavoir à laquelle des deux Villes devoit dépendre la riviere de Bedasso qui traverse le territoire de l'une & de l'autre, & qui separe la France de l'Espagne: les esprits s'échaufferent; la querelle alla assez loin, & l'on en vint souvent de part & d'autre aux mains; enfin les deux Rois convinrent de nommer des Commissaires pour terminer ce differend, & ceux-ci après avoir tout examiné, reglerent que la riviere seroit commune, & que chacune des deux Villes demeureroit maîtresse du rivage qui seroit de son côté; on défendit seulement aux François d'avoir sur la riviere & d'y faire monter de grosses Barques; ainsi par ce sage temperament tout devint calme, & leurs disputes cesserent.

CI. Ferdinand se retire à Monçon pour les Etats Generaux.

Le Roi Catholique avoit convoqué les Etats Generaux d'Arragon, de Valence & de Catalogne dans la Ville de Monçon où tous les Deputez devoient se rendre pour le vingtiéme d'Avril que s'en devoit faire l'ouverture: comme les finances se trouvoient épuisées par les dépenses qu'on avoit été obligé de faire dans les dernieres guerres, Sa Majesté prétendoit tirer de ses Royaumes des secours & des subsides considerables pour continuer les Conquêtes qu'on esperoit de faire en Afri-

An de N. S. 1510. que & qui devoient appartenir à la Couronne d'Arragon. Ferdinand partit de Madrid au commencement du Printems pour se trouver à Monçon au tems marqué, & l'Infant D. Ferdinand petit-fils de Sa Majesté Catholique resta à Madrid avec le Cardinal Archevêque de Tolede & le Conseil Royal; le Roi mena avec lui le Duc de Medina-Sidonia & D. Pedre Giron qui étoient rentrez en graces, & ausquels Ferdinand avoit eu la bonté de pardonner leur révolte, en se contentant de conserver les Villes de San-Lucar, de Niebla & d'Huelva pour lui servir d'ôtages de leur fidelité; le Connétable, le Marquis de Priégo & le Comte d'Uregna eurent aussi ordre d'accompagner Sa Majesté, moins peut-être par inclination & par affection, que pour leur ôter l'occasion & le prétexte de remuer pendant l'absence du Roi.

Mort du Cardinal d'Amboise.

Etant arrivé à Sarragosse avec une Cour nombreuse, il se rendit à Monçon; le concours y fut extraordinaire, & l'on s'y rendit en foule de tous côtez, parce que c'étoit la premiere fois que Ferdinand avoit assemblé les Etats Generaux de tous ses Royaumes depuis qu'il étoit monté sur le Trône; avant cela chaque Province particuliere soumise à la Couronne d'Arragon tenoit les Etats de son ressort & de sa dépendance; quoique le Roi fût assez occupé à regler les affaires qui devoient se traiter dans les Etats Generaux de Monçon, il n'abandonna pas son premier dessein de pousser ses Conquêtes plus loin en Afrique, & même de continuer la guerre en Italie; il avoit à cœur que l'on fît quelque changement dans un des articles du Traité signé quelques années auparavant avec la France touchant la succession du Royaume de Naples, au cas qu'il n'eût point d'enfans de la Reine Germaine son épouse; mais le Roi Très-Chrétien infléxible sur ce point, n'y voulut nullement entendre, dans l'esperance de rentrer quelque jour en possession de tout le Royaume ou par les voyes de la justice ou par celles des armes; ainsi les projets & les tentatives de Ferdinand échouerent, sur tout depuis la mort du fameux Cardinal d'Amboise qui déceda en ce tems-là. Ce Prelat avoit une autorité presque absolue sur l'esprit du Roi son Maître dont il étoit Favori & premier Ministre; son desintereſsement, son experience & son zele pour le bien de l'Etat l'engageoient à seconder les intentions de Ferdinand dans tout ce qui pouvoit entretenir une bonne intelligence & éta-

blir une paix solide entre les deux Couronnes.

An de N.S. 1510.

CII.

Ferdinand demande au Pape l'investiture du Royaume de Naples.

Cette affaire ne laissoit pas d'inquieter & d'embarrasser le Roi Catholique; il auroit bien souhaité que la Couronne de Naples demeurât pour toûjours réunie à celle d'Arragon, & il ne sçavoit presque comment s'y prendre pour y réussir; enfin après avoir bien cherché, il crut que la meilleure voye pour en venir à bout, étoit de s'adresser au Pape, de profiter de la haine que Jules avoit depuis peu conçûe contre la France, & de s'en servir pour l'engager dans ses interêts: la conjoncture étoit heureuse, & il est de la sagesse & de la politique d'un Prince de sçavoir pour le bien & la gloire de son Etat, faire usage des occasions que la fortune lui presente, quand elles s'accordent avec l'honneur & la justice.

Le Pape l'accorde.

Ferdinand s'adresse donc au Pape & supplie Sa Sainteté de vouloir bien par son autorité Apostolique lui donner l'investiture du Royaume de Naples pour lui & pour sa posterité, quelque grande que fût l'animosité de Jules contre la France; il ne voulut pas d'abord écouter la proposition du Roi Catholique, pour garder des mesures, persuadé qu'il y alloit de sa gloire de ne pas faire une injustice au Roi Très-Chrétien, quoique son ennemi; cependant la haine du Pape venant à redoubler, & Sa Sainteté se voyant à la veille d'avoir sur les bras toutes les forces de la France, résolut de se prévaloir du besoin que l'Espagne avoit du saint Siege, & de se ménager un puissant secours de ce côté-là pour n'être point accablé par ses ennemis; Jules se rendit donc & accorda à Ferdinand l'investiture pleine & entiere de la maniere & en la forme la plus ample qu'il l'auroit pû souhaiter, de telle sorte que si Ferdinand avoit voulu lui-même dicter la Bulle, il n'auroit pû la dicter en termes plus avantageux pour lui.

Raisons pour lesquelles le Pape accorde l'investiture.

Le Pape Alexandre VI. avoit autrefois donné au Roi de France l'investiture d'une partie du Royaume de Naples avec le titre de Roi de Naples & de Jerusalem, ainsi que nous l'avons rapporté plus haut; c'étoit une violence qui paroissoit trop manifeste & sans exemple de révoquer ce qui avoit été reglé par un Pape, & de priver de ses droits & sans l'entendre, un Prince aussi puissant que Louis XII. il fallut donc avoir recours à l'artifice & chercher des prétextes. Jules qui ne pensoit qu'à se venger de la France & qu'à satisfaire sa passion, declara que Louis XII. étoit déchû du droit qu'il pouvoit pré-

An de N. S. 1510.

tendre au Royaume de Naples par ſon inveſtiture ; & que pour deux raiſons il s'étoit rendu indigne de la grace que lui avoit faite le ſaint Siege : la premiere, pour n'avoir pas depuis tant d'année rendu l'hommage accoûtumé, ni payé à la Chambre Apoſtolique le tribut auquel il étoit obligé par les anciennes conventions ; la ſeconde, pour avoir cedé le Roïaume à Ferdinand, & avoir ainſi aliené un fief de l'Egliſe ſans le conſentement du Pape ; après un tel attentat un grand Roi ne meritoit il pas d'être privé de tout droit à une Couronne.

Conditions auſquelles on l'accorde.

Quelque frivole que fût ce prétexte, le Pape ne laiſſa pas d'agir, & donna l'inveſtiture du Royaume de Naples à Ferdinand & à ſes ſucceſſeurs, à condition que l'on payeroit tous les ans à la Chambre Apoſtolique huit mille onces d'or le jour de la fête de ſaint Pierre & de ſaint Paul, & que tous les trois ans on preſenteroit au Pape une Haquenée blanche ; que Sa Majeſté Catholique donneroit encore cinquante mille Ducats comptant, & ſes Succeſſeurs autant, lorſqu'ils recevroient du Pape l'inveſtiture du Royaume, & qu'ils iroient en prendre poſſeſſion ; ainſi le Pape & les Cardinaux renouvellerent au commencement du mois de Juillet toutes les condition autrefois impoſées au Roi Charles I. quand ils lui donnerent pour la premiere fois l'inveſtiture de ce Royaume ; mais le ſeptiéme du mois d'Août ſuivant Sa Sainteté y apporta quelque adouciſſement en faveur de Ferdinand, & relâcha le tribut que le Roi Catholique & ſes Succeſſeurs devoient payer tous les ans ; elle lui remit les cinquante mille Ducats, & regla ſeulement qu'on lui preſenteroit tous les trois ans une Haquenée blanche, & que les Rois de Naples ſeroient obligez d'entretenir à leurs dépens trois cens Lances au ſervice du ſaint Siege toutes les fois qu'il auroit à ſoutenir la guerre dans l'Etat Eccleſiaſtique. Le Pape ne voulut jamais ſe relâcher ſur cet article, parce qu'il avoit réſolu de s'en ſervir dans les démêlez qu'il avoit avec le Duc de Ferrare ; mais les choſes changerent encore dans la ſuite ſous le Pontificat de Leon X. qui impoſa un tribut de ſept mille Ducats tous les ans en recompenſe de la permiſſion qu'il avoit accordée à l'Empereur Charles-Quint de conſerver le Royaume de Naples avec la Couronne Imperiale ; ce qui étoit directement contraire aux anciennes conventions faites avec les Maiſons d'Anjou & d'Arragon.

Le

Le Roi Très-Chrétien extrêmement irrité de ce qui venoit de se passer entre le Pape & Ferdinand, trouva très-mauvais que Sa Sainteté l'eût dépouillé des droits qu'il avoit sur la Couronne de Naples pour les transporter à Ferdinand : il accusa ce Prince de l'avoir trompé par ses artifices, & le Pape de n'avoir suivi que les mouvemens de sa passion & de sa haine, dont il sçauroit bien se venger par la voye des armes, s'il ne révoquoit au plûtôt ce qu'il venoit de faire ; il envoya en même-tems ordre à l'Evêque de Rieux son Ambassadeur en Espagne, & qui se trouvoit alors auprès du Roi Catholique à Monçon, de lui en faire de grosses plaintes & de le menacer d'une rupture entiere, s'il ne s'en tenoit aux premiers Traitez : comme Ferdinand avoit tout ce qu'il souhaitoit, & qu'il ne craignoit pas beaucoup d'être chassé d'un Royaume dont il étoit depuis assez long-tems paisible possesseur ; il ne s'ébranla gueres ni des menaces ni des plaintes de l'Ambassadeur.

An de N. S. 1510.

Le Roi de France s'en plaint, & menace de rompre avec le Pape, s'il ne révoque cette investiture.

CIII.

Les Etats de Monçon accordent un subside à Ferdinand.

Cependant les Etats Generaux se continuoient toûjours à Monçon, & les Députez accorderent de bonne grace à Ferdinand un subside de cinq cens mille Ducats pour être employez à la guerre d'Afrique qu'on parut résolu de pousser ; la somme parut excessive, soit par rapport au tems malheureux où l'on se trouvoit, soit que l'on considere les privileges de la Nation extrêmement jalouse de ses libertez ; mais il n'y avoit personne qui ne desirât avec empressement d'exterminer les Infideles ; l'agréable nouvelle que l'on reçut en ce tems-là de la prise de Tripoli, ne contribua pas peu à déterminer les Etats d'accorder au Roi un si puissant secours.

Et consentent que la Reine ne preside aux Etats en l'absence du Roi.

On fit encore un nouveau decret en faveur de la Reine Germaine pour présider à l'Assemblée en la place du Roi son époux, au cas qu'il se trouvât obligé de les quitter avant qu'elle fût finie, & de s'éloigner, soit pour travailler aux préparatifs de la guerre, soit pour aller regler les affaires de Castille ; on ajoûta même que la Reine auroit le pouvoir de convoquer de nouveau les Etats Generaux, si les affaires & le besoin du Royaume le demandoient, pourvû que Ferdinand voulût la nommer Regente pendant son absence ; on fit encore d'autres Reglemens salutaires ; on cassa sur tout les confédérations établies depuis quelques années entre les habitans de la plûpart des Villes principales pour remedier aux larcins & aux

An de N. S. 1510.

brigandages; car il n'y a rien qu'on ne doive craindre, quelque fideles & bien intentionnez que ſoient les peuples, ſi l'on permet & ſi l'on autoriſe des confederations particulieres: la malignité & la corruption des hommes n'abuſent que trop ſouvent des choſes qui ont été les plus utiles & même les plus neceſſaires dans leur premier établiſſement.

Ceux qui ſe trouverent aux Etats de Monçon.

Antoine-Auguſtin vice-Chancelier du Royaume ſe trouva aux Etats de Monçon ſuivant la coûtume, & Jean de Lanuza Chef du Conſeil Royal d'Arragon; D. Alphonſe d'Arragon, Archevêque de Sarragoſſe étoit à la tête de toute l'Aſſemblée, & y préſidoit pour l'Egliſe; les Comtes de Belchit & d'Aranda pour les Seigneurs; D. Michel de Gurrea & D. Michel Perez d'Almaſan pour la ſimple Nobleſſe; les Députez des Royaumes d'Arragon, de Valence & des autres Villes qui ont place & droit de ſuffrages dans cette auguſte Aſſemblée, s'y rendirent auſſi: les Ambaſſadeurs des Princes Etrangers avoient accompagné le Roi Ferdinand à Monçon, auſſi-bien qu'un grand nombre de Seigneurs Caſtillans, Napolitains & Siciliens qui ne laiſſerent pas d'y paroître avec des équipages brillants & magnifiques, quoiqu'ils n'euſſent point de place & de voix aux Etats.

CIV. D. Garcie de Tolede paſſe en Afrique.

On équipoit cependant une nombreuſe Flote dans le Port de Malaga ſur laquelle devoit s'embarquer D. Garcie de Tolede pour paſſer en Afrique où il alloit prendre le Commandement general de l'Armée à la place du Comte Pierre Navarre qui devoit revenir en Eſpagne où l'on avoit beſoin de lui; le Roi Catholique qui ſouhaitoit avec paſſion que l'on profitât de la conjoncture favorable pour pouſſer nos Conquêtes, ſollicitoit D. Garcie de hâter ſon départ; mais il ne ſe preſſoit pas, ſur ce qu'il apprit que la peſte faiſoit de grands ravages à Bugie; ainſi il ne mit à la voile qu'au milieu de l'été avec ſept mille hommes de bonnes troupes pour renforcer l'Armée de Navarre: il eut un vent aſſez favorable; & étant arrivé à Bugie, où il laiſſa une partie de ſa Flote & trois mille hommes pour la garde de cette importante place, Diegue de Vega vint le joindre après avoir tout reglé; ils en partirent tous deux, & arriverent enfin heureuſement à Tripoli avec ſeize Vaiſſeaux.

On prend la réſolution de ſe rendre maître de l'Iſle de Gelves.

Ce fut une joye univerſelle dans toute l'Armée, & jamais conjoncture ne pouvoit être plus heureuſe; Navarre avoit

déja fait embarquer sur sa Flote les huit mille hommes qui lui restoient, & il n'attendoit plus que le premier bon vent, pour mettre à la voile; son dessein étoit d'aller s'emparer de l'Isle de Gelve la plus grande & la plus considerable qui soit sur les côtes d'Afrique; elle est plus Occidentale que Tripoli dont elle est éloignée d'environ cent lieues; les Anciens l'appelloient autrefois *Meninges* & *Gerba*; Jove la nomme *Girapoli*; mais sur quel fondement? Le terrein de l'Isle de Gelves est uni & sablonneux; mais elle est toute couverte de Bosquets & de Vergers remplis de Palmiers & d'Oliviers dont la verdure fait un spectacle assez agréable à la vûe; elle est si proche du continent, qu'on a dressé un pont sur lequel on passe de l'Isle à la terre-ferme; elle a bien environ seize mille de tour; on y manque d'eau douce; on n'y trouve ni fontaines ni Villes murées; il n'y a que des Villages & des maisons dispersées dans la Campagne, à la réserve d'un Château bâti sur le bord de la mer & qui sert de Forteresse pour défendre l'Isle où le Prince demeure: elle étoit autrefois soumise au Roi de Tunis; mais elle a maintenant un Seigneur particulier que les gens du Pays appellent *Xeque*. An de N. S. 1510.

CV. La Flote Espagnole arrive à la vûe de l'Isle de Gelves.

Tout le monde ayant approuvé la résolution de Navarre, l'Armée partit de Tripoli; & ayant pris la route de Gelves, elle arriva à la vûe de cette Isle un Mercredi vingt-huitiéme d'Août jour de saint Augustin; les deux Generaux firent mettre leurs troupes à terre dans un lieu appellé *Puentequebrada*, ou *Pont brisé*, sans trouver à la descente nulle résistance ni du côté de l'Isle, ni du côté de la terre-ferme. Dès que les troupes furent débarquées, l'on en forma sept Bataillons; & quoique D. Garcie de Tolede eût le Commandement general de toute l'Armée, il voulut cependant être dans le premier Bataillon, & combattre à la tête d'un grand nombre de jeunes Seigneurs qui l'avoient voulu suivre dans cette expedition en qualité de volontaires: quelques-uns disent que le Comte fit tous ses efforts pour l'en empêcher; mais le bruit le plus commun fut que Navarre ne s'y opposa pas autant qu'il l'auroit dû, & qu'il n'en fut pas trop fâché, afin de n'avoir plus de Concurrent; peut-être aussi que connoissant l'humeur bouillante & impetueuse de ce jeune Seigneur, il ne voulut pas se brouiller avec lui, ni s'attirer sa haine en voulant moderer sa valeur.

Le Xeque de Gelves n'avoit auprès de lui que cent cinq an-

An de N. S. 1510.

Le Xeque de Gelves demande la paix, & on le refuse.

te Chevaux & deux mille hommes de pied, mais tous si mal armez, n'ayant pour la plûpart que des fourches & des bâtons qu'ils offrirent des conditions très-avantageuses, & demanderent la paix pour éviter d'en venir aux mains; mais les Espagnols fiers de leur nombre & de leur valeur, ne voulurent pas seulement écouter les propositions qu'on leur faisoit, aveuglez par la confiance présomptueuse qu'ils avoient de passer sur le ventre de cette populace ramassée & en désordre.

Les Espagnols marchent en bataille.

Il étoit déja midi passé, quand nos troupes commencerent à marcher; le soleil étoit si ardent & la chaleur si excessive, qu'il sembloit presque sortir des étincelles de feu de la poussiere épaisse qui s'élevoit dans ces sables arides & brûlans; le soldat ignorant & grossier regarda cette circonstance comme un mauvais augure & un funeste présage du malheureux succès de cette expedition; on regarde souvent dans le danger comme un prodige ou un effet de la colere & de la vengeance du Ciel ce qu'on ne remarqueroit pas seulement en tems de paix ou qu'on ne traiteroit tout au plus que d'effet du hazard & de la nature.

Ils sont épuisez par la chaleur & par la soif.

A peine nos gens avoient-ils fait deux lieues, que quelques-uns tomberent sur le chemin morts de soif; les autres eurent beaucoup à souffrir par l'ardeur du soleil & la poussiere; ils étoient presque tous sur les dents, & ne pouvoient se soutenir; on ne laissa pas de marcher quelque tems: dès que le premier Bataillon fut arrivé dans un lieu rempli de palmiers, le soldat ayant apperçû quelques masures de vieilles maisons ruinées, s'imagina qu'il y avoit là auprès quelque puits; rien ne put alors le retenir; tous aussitôt quittent leurs rangs & leurs drapeaux, & courent avec précipitation & en désordre vers cet endroit pour chercher à boire & pour étancher leur soif.

Les Maures les attaquent.

Les Maures qui n'étoient pas loin, s'étant apperçûs de la confusion où étoient nos gens, crurent qu'ils devoient profiter de cette occasion pour les combattre; étant donc sortis des bois où ils s'étoient retirez & cachez, ils vinrent fondre avec furie sur les Espagnols dispersez; D. Garcie & quelques autres jeunes Seigneurs qui étoient à cheval, ayant mis pied à terre, prirent leurs armes pour rassembler & soutenir leurs gens & pour repousser les Infideles. Quelques Officiers voyant le danger où ce General s'exposoit, le supplierent de

vouloir se retirer, & qu'ils chargeroient bien les ennemis sans lui; *Dieu me préserve*, leur dit-il, *de commettre une si honteuse lacheté! à moi, Camarades*, ajoûta-t'il, *suivez-moi, sommes-nous venus ici pour nous enfuir? La fortune peut nous être contraire & nous ôter la vie; mais nous n'oublierons jamais notre devoir; gardons-nous bien de rien faire d'indigne de notre naissance & qui puisse fletrir notre réputation: Si nous mourons, vendons cherement notre vie, & ne périssons pas sans être vengez, & sans tremper nos bras dans le sang de ces Barbares; c'est la seule chose que je vous recommande.* An de N. S. 1510.

A peine D. Garcie eut il achevé ces mots, que le visage allumé & les yeux étincelans, il prit la lance d'un jeune Gentilhomme Arragonnois, & se jetta tête baissée au milieu des ennemis; ni le discours ni la valeur du General ne firent aucune impression sur l'esprit de nos gens épuisez & à demi-morts de chaud & de soif; presque tous sans se mettre seulement en défense, ne penserent qu'à prendre la fuite; une terreur panique les avoit saisis & leur avoit fait tourner la tête; le danger & la mort l'emporterent sur l'honneur ou la honte. Les Maures s'étant réunis aussitôt pour attaquer ces pauvres malheureux, en tuerent d'abord quatre des plus avancez qui furent l'imprudent Garcie de Tole de General de toute l'Armée, Garcie Sarmiento, Loaysa & Christophle Velasquez tous Officiers de réputation & également distinguez par leur noblesse & leur valeur; la frayeur & la consternation furent si grandes parmi les fuïards, que tombant avec impetuosité sur les Bataillons qui venoient après eux, ils les mirent en désordre, rompirent leurs rangs, & tous comme de concert prirent la fuite.

Mort de D. Garcie tué dans le combat.

Navarre qui étoit demeuré à l'arriere-garde avec les bataillons de D. Diegue Pacheco & de Gilles Nicto, voyant l'épouvante qui s'étoit mise parmi ses troupes, se mit en devoir de remedier au mal & de rallier les fuyards; il commanda donc à Pacheco & à Nicto de s'avancer avec leurs bataillons & de se poster dans les lieux par où les nôtres fuyoient pour les soutenir & arrêter les Infideles; rien ne fut plus sage que cette précaution: car sans cela toute l'Armée Chrétienne auroit été taillée en pieces, & il ne se seroit peut-être pas sauvé un seul homme. Ce qui étonna tout le monde & avec raison, c'est que le Comte se trouva lui-même si étourdi de ce qui venoit d'arriver à son Armée, qu'oubliant tout à coup son devoir & son

Navarre se retire sur les Vaisseaux,

An de N. S. 1510.

ancienne valeur, comme si la tête lui eût tourné, & que la frayeur de ses soldats eût passé dans son cœur, au lieu de marcher contre une poignée d'Infideles qu'il auroit aisément taillé en pieces, s'il les eût voulu attaquer, il ne pensa qu'à se retirer, & fut des premiers à se rembarquer; mais ceux qui voulurent juger plus avantageusement de la conduite du Comte, & peut-être avec plus de fondement & de verité, crurent qu'il n'étoit monté sur les Galeres qui se tenoient au large, que pour les faire approcher plus près du rivage & les mettre plus en état de recevoir les soldats effrayez qui accouroient en désordre pour s'y retirer; car plusieurs ne trouvant sur le bord ni canots ni chaloupes, & ne pouvant se refugier dans les Vaisseaux qui étoient trop éloignez, se jettoient à la nage dans la mer pour joindre leurs Compagnons, & le cœur venant à leur manquer de foiblesse, ils demeuroient ensevelis dans les flots.

Perte des Espagnols.

Nous perdîmes dans cette action environ quatre mille hommes tant tuez que prisonniers, parmi lesquels se trouverent un grand nombre d'Officiers & de gens de qualité; car outre ceux que nous avons déja nommez, D. Alphonse d'Andrade, Santangel, Melchior Gonzalez fils du Conservateur d'Arragon resterent sur la place outre plusieurs autres Capitaines & volontaires. Le Xeque ayant fait chercher & ayant trouvé le corps de D. Garcie General de l'Armée Espagnole, écrivit à Hugues de Moncade Viceroi de Sicile, qu'ayant sçû que ce General étoit de la principale Noblesse d'Espagne, & même qu'il avoit l'honneur d'être parent de Sa Majesté Catholique, il avoit fait enfermer son corps dans un cercueil, & qu'il le lui envoyeroit quand il voudroit pour l'inhumer & lui rendre les derniers devoirs.

Garcie de Tolede pere du fameux Duc d'Albe.

D. Garcie de Tolede laissa en mourant un fils en bas âge nommé D. Ferdinand Alvarez de Tolede qui devint dans la suite des tems un des plus illustres Guerriers & le plus heureux Capitaine de son siecle. On peut dire avec justice & sans le flater, que depuis plusieurs siecles ni l'Espagne, ni peut être l'Europe entiere n'en ont produit aucun qu'on puisse lui préferer: il avoit le genie vaste, l'ame grande, le courage intrépide; mais il étoit également sage, habile, experimenté, & toûjours heureux dans ses entreprises; il est vrai qu'on lui reproche son humeur dure & une severité outrée: sans ces deux défauts on pourroit le comparer aux plus illustres Heros de

l'Antiquité. D. Frederic Duc d'Albe pere de D. Garcie étoit Cousin-germain du Roi Catholique du côté de leurs meres; D Garcie pere de Frederic & ayeul de D. Garcie tué à l'expedition de Gelves, fut le premier de sa Maison élevé à la Dignité de Duc; il étoit fils de D. Ferdinand Alvarez de Tolede, premier Comte d'Albe, petite Ville assez proche de Salamanque & neveu de D. Guttiere de Tolede Archevêque de la même Ville. An de N. S. 1510.

CVI. Pierre Navarre retourne à Tripoli.

Avant que le Comte Pierre Navarre se retirât de l'Isle de Gelves, il dépêcha Gilles Nieto & D. Alphonse d'Aguilar vers Sa Majesté Catholique pour lui porter la triste nouvelle du mauvais succès de l'expedition de Gelves, & pour lui rendre compte de tout ce qui s'étoit passé dans cette action, & de la mort funeste de D. Garcie; mais quoiqu'il y fût demeuré un grand nombre de morts sur la place, la honte étoit encore plus grande que la perte: il renvoya ensuite les Galeres à Naples suivant l'ordre qu'il en avoit reçû, & lui avec le reste de sa Flote prit le chemin de Tripoli, où il arriva heureusement le dix-neuviéme de Septembre sans avoir rien perdu, après avoir essuyé pendant huit jours entiers une furieuse tempête, qui le mit souvent en danger de périr; il laissa dans la place Diegue de Vera pour y commander, & trois mille hommes pour la défendre; il en licentia trois autres mille ou trop vieux ou malades ou blessez, dont les uns s'établirent à Tripoli, & les autres retournerent en Espagne; pour lui ayant pris avec soi quatre mille bons soldats choisis, il entreprit avec une partie de la Flote qui lui étoit restée, de faire des courses sur les côtes d'Afrique entre Gelves & Tunis pour inquieter les Maures & enlever leurs Vaisseaux; la saison n'étant pas propre pour tenir la mer, il fut obligé de relâcher à l'Isle de Lampedouze située entre la Sicile & l'Afrique & d'y passer avec sa Flote & ses troupes le reste de l'hyver pour s'y mettre à l'abri des vents & des tempêtes jusqu'au retour du beau tems.

CVII. Les Maures d'Afrique assiegent Safin & se retirent.

Une Armée presque innombrable de Maures vint sur la fin de la même année assieger la Ville de Safin que les Portugais avoient autrefois conquises sur les côtes d'Afrique, & qu'ils possedoient encore: il étoit difficile que la place resistât longtems à cette Armée prodigieuse d'Infideles; mais les Assiegez ayant reçû fort à propos du secours que leur envoya le Gouverneur de Madere, qui avoit appris l'extrêmité où ils étoient réduits; Atayde qui commandoit dans Safin, défendit sa pla-

An de N. S. 1510.

ce avec tant de valeur & de fermeté contre tous les efforts des Barbares, qu'il les contraignit de lever honteusement le Siege, après avoir perdu inutilement un grand nombre de leurs gens.

Le Gouverneur de Safin fait des courses dans les terres.

Le Gouverneur Portugais ne se contentant pas d'avoir chassé les Maures de devant Safin, entreprit avec des Détachemens de sa Garnison, de faire des courses dans le Pays, & d'y mettre tout à feu & à sang; il jetta tellement la consternation dans toute la Campagne, qu'il s'avança, sans trouver presque nulle résistance jusqu'à la vûe d'Almedina éloignée de Safin d'environ trente-deux milles; il y eut diverses rencontres entre les Portugais & les Maures, où ceux-ci eurent toûjours le dessous: Atayde retournant de cette expedition chargé de butin, fut attaqué sur le chemin par un nombre si effroyable d'Infideles, qu'il se vit obligé d'abandonner presque tout le bétail & les prisonniers pour conserver le reste & se sauver lui-même dans sa place.

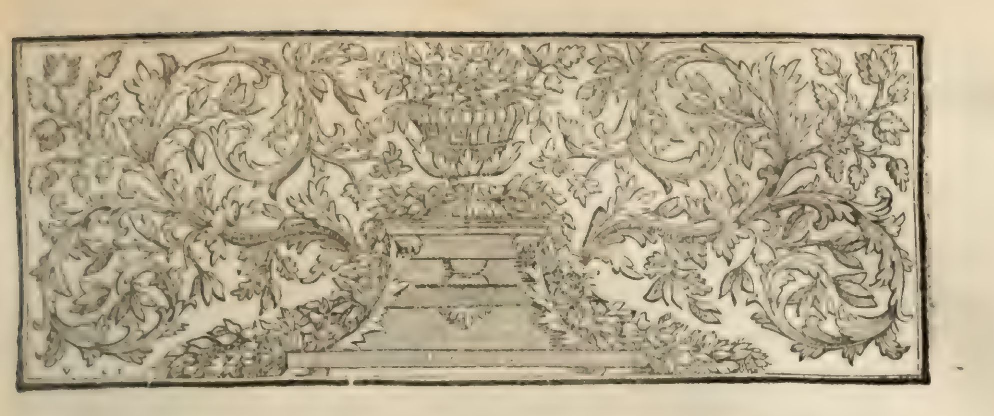
Il continue ses ravages.

Comme il étoit brave & hardi, ce mauvais succès ne le rebuta pas; il recommença ses courses; il inquieta & harcella continuellement les Maures; il eut même quelquefois la temerité de venir enlever des prisonniers jusqu'aux portes & sous le canon de la Ville de Maroc; entreprise plus hardie & plus temeraire qu'elle ne fut utile: plusieurs louoient & admiroient la bravoure du Gouverneur; mais les plus sages la condamnoient: tels sont les jugemens des hommes; l'un approuve ce que l'autre blâme.

Le Gouverneur d'Arcilla & d'Azamor en font autant.

D. Juan de Coutigno Gouverneur d'Arzilla à la place de D. Vasco Coutigno Comte de Borba son pere & D. Pedre de Sousa qui commandoit dans Azamor, suivirent l'exemple d'Atayde: ces deux Seigneurs qui avoient & de l'experience & de la valeur, ne pensoient qu'à étendre de plus en plus la domination Portugaise & la gloire de la Nation dans les vastes Provinces de l'Afrique: comme elles se trouvoient divisées en plusieurs Etats soumis à des Princes particuliers qui ne s'accordoient pas toûjours trop bien ensemble; il étoit plus aisé aux Portugais d'y faire des progrès considerables; de quelque étendue que soit l'Afrique, elle seroit aisée à conquerir, & ne pourroit jamais résister à l'Espagne toute seule, si les Espagnols pouvoient vivre en paix avec leurs voisins, & réunir ensemble toutes leurs forces pour exterminer les Maures.

HISTOIRE



# HISTOIRE GENERALE D'ESPAGNE.

## LIVRE TRENTIEME.

An de N. S. 1510.

I.
Ferdinand veut passer en Afrique.



E Roi Catholique, après avoir heureusement terminé les Etats de Monçon, retourna à Sarragosse pour se rendre en Castille, & le Pape Jules II. sortit de Rome pour se retirer à Boulogne, une des principales Villes de la Romagne; chacun avoit ses vûes & ses interêts; Ferdinand avoit résolu de se trouver en personne aux Etats Generaux de Castille, qu'il avoit convoquez depuis peu à Madrid par un Edit particulier, pour en obtenir des secours pour la guerre d'Afrique qu'il paroissoit avoir à cœur. La triste nouvelle qu'il venoit d'apprendre du mauvais succès de l'expedition de Gelves & de la défaite honteuse de son Armée dans cette Isle par les Maures, lui avoit inspiré le desir d'aller venger lui-même la mort de ses soldats, & réparer l'honneur de la Nation; au moins affecta-t-il de publier qu'il alloit passer la mer en personne pour faire la guerre aux Infideles. Les affaires d'Italie ne laissoient pas de l'embarrasser, à cause que tous les Princes qui étoient en armes, briguoient à l'envi son alliance & songeoient à s'en prévaloir, per-

An de N. S. 1510. suadez que ce Prince par son autorité & sa puissance feroit infailliblement pancher la victoire du côté pour lequel il se declareroit; la haute idée que l'on avoit conçûe de l'habileté & de l'experience de Ferdinand, l'avoit rendu presque le seul Arbitre de la paix & de la guerre, & il sembloit décider du sort de toute la République Chrétienne.

Les troupes de l'Eglise se retirent sous Modene.

Le Pape étoit entré dans Boulogne sur la fin de Septembre, afin d'être plus à portée d'appuyer la guerre du Ferrarois, où le Duc d'Urbin son neveu, qui commandoit les troupes de l'Eglise, n'avoit pas encore fait de grands progrès; au contraire le Duc de Ferrare par son application & sa vigilance, soutenu des puissants secours qu'il recevoit tous les jours de France, harcelloit continuellement les ennemis, & avoit obligé l'Armée du Pape de se retirer dans le Modenois, & de se mettre à couvert sous le canon de Modene, encore le Duc d'Urbin ne s'y croyoit-il pas trop en sûreté.

II. Ferdinand renouvelle son serment aux Etats de Madrid.

Le Roi Catholique étant arrivé à Madrid, y renouvella le sixiéme jour d'Octobre en presence du Nonce du Pape, des Ambassadeurs de l'Empereur Maximilien & de l'Archiduc Charles, & devant tous les Grands de Castille; il y renouvella, dis-je, & ratifia le serment solemnel qu'il avoit déja fait conformément au Traité de Blois, de gouverner la Castille & les Royaumes qui en dépendent suivant leurs loix, leurs libertez & leurs privileges, & de s'acquitter de tous les devoirs d'un veritable Regent & d'un fidele Administrateur.

Ferdinand envoye du secours au Pape & au Roi de France.

Les démêlez du Pape & du Roi de France l'embarrassoient, il auroit bien voulu contenter l'un & l'autre & demeurer neutre; néanmoins pour satisfaire à ce qu'il devoit à Sa Sainteté, il envoya ordre à Fabrice Colonne de prendre trois cens Lances choisies dans le Royaume de Naples, & d'aller joindre l'Armée du Pape dans le Ferrarois avec des défenses très-expresses de servir contre le Roi de France & d'attaquer les François. Ferdinand en qualité de Feudataire du saint Siege à cause du Royaume de Naples, se croyoit indispensablement obligé d'envoyer ce secours au Pape; mais pour tenir la balance égale, & ne donner nul sujet de plainte au Roi Très-Chrétien, il ordonna à l'Amiral Villamarin qui commandoit les Armées navales d'Espagne dans les mers d'Italie, de prendre onze Galeres revenues à Naples après l'expedition de Gelves, & de les mener sur les côtes de Genes pour se joindre à

la Flote Françoise, afin de tenir en bride les Genois,& de les maintenir dans l'obéissance du Roi Très-Chrétien, dont on les soupçonnoit de vouloir secouer le joug.

III. Les Venitiens levent le Siege de Verone,

Le Duc de Termens de son côté étoit à Verone avec quatre cens Lances entretenues par Sa Majesté Catholique au service de l'Empereur; il y avoit déja long-tems que les Venitiens assiegeoient cette place avec une nombreuse & puissante Armée, & ils étoient prêts de s'en rendre maîtres; mais le Duc étant venu d'un côté avec le Corps qu'il commandoit, camper à la vûe de la Ville, pendant que le Grand-Maître d'Amboise accourut de l'autre au secours des Assiegez avec un pareil nombre de troupes; les Assiegeans qui se trouvoient déja fatiguez par la vigoureuse résistance de la Garnison, & craignant d'ailleurs de se voir enveloppez, & de ne pouvoir soutenir les efforts de l'ennemi, s'il les prenoit de front & en queue, ils prirent le parti de se retirer avec précipitation avant que les secours fussent arrivez.

IV. Le Pape Jules se retire à Boulogne, & la plûpart des Cardinaux à Florence,

Il s'éleva d'un autre côté un orage bien plus furieux & qui eut de plus funestes suites; le Pape Jules en sortant de Rome, avoit ordonné à tous les Cardinaux de le suivre à Boulogne sans délai & sans excuse: quelques-uns qui n'étoient pas déja trop contens de Jules, & qui craignoient son humeur altiere & imperieuse, soit qu'ils entretinssent des intelligences secretes avec la France, soit qu'ils ne cherchassent que des occasions d'exciter de nouvelles brouilleries, formerent le dessein de se retirer à Naples; mais le Viceroi qu'ils avoient fait sonder, apprehendant peut-être qu'on ne l'accusât de favoriser des mécontens, les pria de chercher une retraite ailleurs; ainsi les Cardinaux voyant qu'on leur fermoit la porte du Royaume de Naples, changerent de dessein & se virent contraints de s'avancer jusqu'à Florence; à peine y furent-ils arrivez, que D. Bernardin de Carvajal Chef des mécontens tomba malade: ce fut pour lui & pour ses Compagnons un prétexte pour demeurer malgré les prieres, les sollicitations & les ordres réiterez de Sa Sainteté, de le venir joindre incessamment; mais plus le Pape les pressoit, plus ses prieres & ses empressemens leur devenoient suspects; ils apprehendoient que ce ne fût une ruse dont cet esprit artificieux se servoit pour les surprendre & les attirer dans le piege; ainsi ils differoient toûjours leur départ, & cherchoient de nouvelles raisons pour justifier

An de N. S. 1510. leurs délais, étant bien-aises de voir quel train prendroient les affaires de la guerre de Ferrare.

D'Amboise forme le projet d'enlever le Pape à Boulogne.

Pendant que le Pape étoit à Boulogne & son Armée retirée dans le Modenois, le Grand-Maître d'Amboise forma une entreprise qui fit plus de bruit, qu'elle n'attira de gloire à son Auteur; ce General aprés avoir fait lever le Siege de Verone aux Venitiens, rebroussa tout à coup chemin avec les quatre cens Lances qu'il avoit menées au secours des Imperiaux, en prit deux cens autres à Ruviera, & vint tomber sur Boulogne lorsqu'on s'y attendoit le moins, dans le dessein de surprendre la Ville: le projet étoit hardi, mais d'Amboise qui menoit avec soi les Bentivoglio bannis de Boulogne, comptoit beaucoup sur les intelligences secretes qu'ils avoient dans la Ville & sur la promesse que leurs Partisans ouvriroient & livreroient une porte à ses troupes dès qu'elles paroîtroient; mais le succès ne répondit pas à l'esperance.

Fabrice Colonne délivre le Pape.

Jamais le Pape & les Cardinaux ne s'étoient trouvez en si grand danger; Sa Sainteté & le sacré College se trouverent étrangement consternez; mais l'arrivée de Fabrice Colonne avec le secours qu'il amenoit de Naples, dissipa bientôt leur frayeur, rassura la Ville, maintint dans le devoir ceux qui entretenoient des correspondances avec l'ennemi, & déconcerta tellement les François, que voyant leur entreprise échouée & leur coup manqué, ils se retirerent avec précipitation & retournerent sur leurs pas. Quoique les François marchassent assez en désordre, & qu'il n'eût pas été difficile de les battre dans une retraite précipitée; Colonne cependant ne les poursuivit pas pour obéir aux ordres de Sa Majesté Catholique qui lui avoit commandé expressément de ne point attaquer les François, mais seulement de défendre le Pape, si on l'attaquoit.

Le Pape tombe malade, & guérit.

A peine étoit-on revenu à Boulogne de sa premiere fraïeur, que l'on se trouva dans un nouvel embarras; le Pape y tomba tout à coup dangereusement malade, & la maladie parut d'abord si violente, que les Medecins desespererent de sa santé; ce fut une source de nouvelles factions & de nouvelles cabales; les Cardinaux oubliant leur propre réputation, la sainteté de leur caractere & la modestie qui devoit être leur partage, animez par leur ambition & par le desir de s'élever au souverain Pontificat, commencerent à former entre eux

leurs brigues pour y parvenir après la mort de Jules; mais le Pape se trouvant hors de danger & commençant à se rétablir, fut très-irrité, comme il le devoit être, de tout ce qui s'étoit tramé pendant sa maladie; & ayant tenu un Consistoire secret dans sa chambre avec ordre à tous les Cardinaux de s'y trouver, il leur fit une très-severe réprimande d'avoir par un attentat digne de punition, formé des brigues pour remplir sa place pendant qu'il étoit encore en vie. Ce fut dans ce Consistoire que Jules publia une Bulle très-rigoureuse pour réformer les abus & sur tout pour arrêter la simonie qui ne se commettoit alors que trop ordinairement dans l'élection des Papes; il avoit dressé cette Bulle dès le commencement de son Pontificat; mais il avoit differé de la publier pour plusieurs raisons. An de N. S. 1510.

V. Les Cardinaux opposez au Pape se retirent à Pavie dans le dessein d'y convoquer un Concile.

Jules ne laissoit pas d'être inquiet & très-allarmé de ce qui se tramoit à Florence par les Cardinaux qui s'y étoient retirez, & qui avoient refusé d'obéir aux ordres qu'il leur avoit envoyez de se rendre auprès de sa personne; il craignoit qu'ils ne formassent quelque projet au préjudice de ses interêts, & n'entreprissent de troubler la paix de l'Eglise; ainsi il crut que pour rompre leurs mesures, il devoit consentir qu'ils se retirassent à Naples, comme ils l'avoient d'abord desiré : car la crainte l'avoit rendu plus facile & plus doux; mais les Cardinaux qui paroissoient résolus de pousser leur pointe, méprisérent la permission que le Pape leur donnoit: ils avoient fait trop d'avance pour reculer; les Cardinaux de Carvajal & de Cosenza partirent même de Florence & se rendirent à Pavie, dans la résolution d'y convoquer un Concile general: l'entreprise étoit nouvelle, hardie, & il falloit chercher un prétexte spécieux pour la justifier; on publia donc qu'il étoit absolument necessaire de rétablir la discipline, & de réformer les mœurs de la Cour Romaine, dont le déreglement étoit monté à un tel excès, qu'il ne falloit pas moins qu'un Concile general pour arrêter les abus qui s'étoient glissez dans l'Eglise, & même pour déposer le Pape, si cela étoit necessaire : ce projet avoit quelque chose capable d'éblouir; mais les voïes dont l'on vouloit se servir pour l'executer, étoient dangereuses & sujettes à bien des inconveniens.

L'Empereur & la France appuyent les Cardinaux mécontens.

L'Empereur & le Roi de France entroient dans les desseins de ces Cardinaux mécontens, & ils faisoient par leurs Ambas-

An de N. S. 1510. ſadeurs des tentatives auprès de Sa Majeſté Catholique, pour l'engager de ſe joindre à eux : dans le nouveau Traité qui ſe conclut à Blois le quatorziéme de Novembre entre l'Empereur & le Roi Très-Chrétien, par les ſoins & l'habileté de Mathieu Langh Evêque de Gurtz, Secretaire de Sa Majeſté Imperiale, & en qui elle avoit une extrême confiance, Cabanillas Ambaſſadeur du Roi Catholique auprès de Louis XII. eut ordre du Roi ſon Maître d'entrer dans les Conferences qui ſe tenoient ſur les affaires preſentes; mais dans ſes inſtructions particulieres il avoit des déſenſes trés-formelles de ſouffrir que l'on donnât la moindre atteinte à la Dignité & à l'autorité du Pape.

On veut y engager le Roi Ferdinand.

Toutes ces précautions furent inutiles par un des principaux articles du nouveau Traité de Blois : les autres Princes Confederez pour ſe conformer à la ligue de Cambrai, devoient envoyer de puiſſants ſecours à l'Empereur en Italie, & l'aider de toutes leurs forces à ſe remettre en poſſeſſion des places qui étoient échûes dans ſon partage, & que les Venitiens avoient autrefois uſurpées ſur l'Empire; on ajoûta encore que dans le démêlé que le Pape avoit avec le Duc de Ferrare, S. S. ſeroit obligée de s'en remettre à des Arbitres, & de ſoutenir ſes prétentions plûtôt par les voyes dela juſtice, que par la voye des armes; que ſi le Pape refuſoit de conſentir à des propoſitions ſi raiſonnables, l'Empereur feroit aſſembler un Concile National en Allemagne; qu'on feroit la même choſe dans les Royaumes de Caſtille & d'Arragon, pour obliger Jules à faire ce qu'on ſouhaitoit, & pour confirmer ce qui avoit été reglé & établi par l'Egliſe Gallicane dans une Aſſemblée generale du Clergé, convoquée & tenue d'abord à Orleans, & enſuite transferée à Tours; funeſte & déplorable ſort de ces malheureux tems, où des profanes veulent mettre la main à l'encenſoir, ſe mêler des affaires de l'Egliſe, & impoſer des loix au Vicaire de Jeſus-Chriſt.

Articles reglez par le Clerge de France.

Voici quelles étoient les principales choſes que l'Aſſemblée du Clergé de France avoit reglées, & qui renfermoient la puiſſance du ſaint Siege & l'autorité des Papes dans des bornes bien étroites. 1°. Que tous les Eccleſiaſtiques François & ceux qui poſſedoient des Benefices en France, ſans en excepter les Cardinaux de la ſainte Egliſe Romaine, & les Domeſtiques du Pape ſeroient obligez de venir gouverner eux-mêmes

les Evêchez dont ils étoient pourvûs, & résider dans leurs Benefices ; qu'ils reviendroient incessamment dans le Royaume ; que s'ils refusoient d'obéir, on arrêteroit leurs revenus pour les employer au profit des Eglises ou à d'autres œuvres de charité ; Reglement capable de troubler la paix de l'Eglise, de tout boulverser ! source de divisions & de querelles, & qui pensa être la cause d'un funeste schisme. An de N. S. 1510.

Le Pape qui étoit trop habile pour ne pas prévoir les suites dangereuses de ce Reglement, s'il s'executoit, fulmina publiquement des censures contre tous ceux qui obéiroient au decret du Clergé de France, qu'il regardoit comme un attentat contre l'autorité du saint Siege : il alla même encore plus loin ; car il prononça une Sentence d'excommunication contre le Grand-Maître d'Amboise nommément, Jean Trivulce, & tous les autres Officiers qui portoient les armes en Italie au service & à la solde du Roi de France, aussi-bien que contre les Evêques & Ecclesiastiques qui se trouveroient aux Assemblées du Clergé de France & aux Conciles que l'on voudroit y tenir.

Le Pape prononce des Censures contre le Clergé de France, & excommunie le Grand-Maître d'Amboise, &c.

Ferdinand ne voulut jamais ratifier le nouveau Traité de Blois, & blâmant fort son Ambassadeur Cabanillas d'avoir passé ses pouvoirs & ses instructions, il fut également scandalisé du mauvais exemple que le Clergé de France avoit donné à l'Eglise, & de l'entreprise audacieuse des Cardinaux mécontens, laquelle ne pouvoit aboutir qu'à un schisme dangereux. Comme Sa Majesté Catholique étoit raccommodée avec l'Empereur, elle employa tout son crédit pour le détacher des interêts du Roi de France, le remettre en bonne intelligence avec le Pape, & l'engager à faire la paix avec les Venitiens.

Ferdinand ne veut point ratifier le Traité de Blois.

VI.

On proposa en ce tems-là de marier Jeanne Reine de Naples avec Charles Duc de Savoye ; le Roi Catholique oncle de la Reine, en proposant ce mariage avoit promis de donner lui-même deux cens mille écus pour la dot de sa niéce ; les choses furent si avancées, que la Reine prit la qualité de Duchesse de Savoye, comme on le voit par les actes & les monumens de ce tems-là ; cependant ce mariage ne s'accomplit pas ; l'Histoire n'en marque point la raison ; mais la Reine de Naples se trouvant beaucoup plus âgée que le Duc de Savoye, il est très-probable que ce Prince s'en dégoûta ; en effet il

On propose de marier la Reine de Naples avec le Duc de Savoye ; le mariage ne s'accomplit pas.

An de N. S. 1510. épousa dans la suite l'Infante Beatrix de Portugal.

VII. Soulevement à Naples au sujet de l'Inquisition.

Il y eut dans ce même tems-là une furieuse révolte à Naples à l'occasion de l'Inquisition que les Espagnols voulurent établir dans le Royaume, comme en Espagne; le peuple qui n'étoit point accoûtumé aux manieres severes de ce redoutable Tribunal qui choquoit les privileges & la liberté de la Nation, se souleva contre les Inquisiteurs; André de Palacio faisoit l'Office d'Inquisiteur avec le Grand-Vicaire de l'Archevêque.

Le Viceroi la supprime, & chasse du Royaume les Juifs.

Il ne fut pas d'abord aisé de calmer la populace mutinée; le tumulte augmentoit de jour en jour, & il y avoit à craindre un soulevement general dans le Royaume, sans la prudence & l'habileté du Viceroi qui fit publier une declaration par laquelle il ordonnoit à tous les Juifs venus d'Espagne depuis peu en grand nombre, soit qu'ils se fussent nouvellement convertis, ou qu'ils eussent fait semblant de le faire, de sortir incessamment du Royaume & avant la fin de Mars; ainsi la Ville se trouvant purgée de cette nation, & les peuples affermis dans la Religion, le Viceroi jugea que l'Inquisition étoit devenue inutile; ainsi il abolit & cassa ce rigoureux Tribunal, puisqu'il n'y avoit plus nul danger que la pureté de la Religion s'altérât: telle est la conduite des habiles & sages Pilotes qui pour sauver leur Vaisseau, n'osent pas toûjours se roidir contre les vents & les flots, lorsqu'ils se trouvent surpris par quelque violente tempête, mais croyent quelquefois devoir ceder à l'orage; le Pape lui-même plus interessé que personne à maintenir un Tribunal si propre à étendre de plus en plus l'autorité du saint Siege, conseilla au Viceroi de l'ôter; ainsi en peu de jours le calme se vit rétabli dans le Royaume.

VIII. Le Roi de France propose un accommodement avec le Pape.

Le Roi de France ne se tenoit pas trop assûré du Roi Catholique, & Sa Majesté Très-Chrétienne apprehendoit que Ferdinand ne fît quelque nouveau Traité & ne se liguât avec le Pape Jules au préjudice de la France. Les liaisons que les Suisses avoient contractées avec Sa Sainteté, donnoient encore de grands ombrages à cette Couronne & redoubloient ses inquietudes: comme Jules avoit pris à sa solde un grand nombre de Suisses & faisoit encore lever de nouvelles troupes dans les Cantons, il y avoit à craindre qu'il ne les engageât à porter la guerre dans le Milanois. Louis XII. pensa donc tout de bon à s'accommoder avec le Pape, & à l'engager dans ses interêts

intérêts par l'entremise de François Alidose Cardinal de Pavie, qui avoit beaucoup de pouvoir sur l'esprit de Jules : le Roi s'offrit de fournir un secours considerable de Cavalerie & d'Infanterie pour la guerre, que S. S. meditoit de faire aux Infideles, & promit d'engager le Duc de Ferrare à remettre entre les mains du Pape les places de Cento & de la Pievé dans le Boulonnois qui faisoient partie de la dot de la Duchesse son épouse, & à recommencer de payer tous les ans à la Chambre Apostolique le tribut de quatre mille ducats que les Ducs de Ferrare avoient autrefois coûtume de donner, & dont celui-ci avoit été dispensé par le Pape Alexandre VI. quand il lui donna Lucrece de Borgia sa fille en mariage ; enfin le Roi Très-Chrétien consentit à abandonner toutes les Villes dont il s'étoit rendu maître dans la Romagne, & à les rendre au Pape. An de N. S. 1510.

Les conditions étoient très-raisonnables & très-avantageuses, & Jules n'auroit peut-être jamais osé les refuser, si ce Pape ambitieux n'eût pas formé le projet & conçû l'esperance d'envahir tout le Ferrarois ; l'esprit s'opiniâtre quand il se croit sûr de son entreprise. Le Pape déja maître de Modene, esperoit de s'emparer encore de Rhege & de Rubiera, deux des principales Villes du Modenois ; cependant l'Empereur peu satisfait de ces démarches, se plaignoit fort de Sa Sainteté, & prétendoit que le Comté de Modene étant un Fief de l'Empire cedé au Duc de Ferrare, elle n'avoit nul droit de s'en saisir, sur tout sans la participation & le consentement de Sa Majesté Imperiale. Maximilien envoya donc ordre à son Ambassadeur auprès du Pape, de le prier au nom de tout l'Empire de lui remettre entre les mains la Ville de Modene, parce qu'autrement il seroit obligé de marcher au secours d'un de ses Vassaux, & de se faire raison lui-même. Ces menaces ne laisserent pas d'intimider le Pape, qui consentoit à restituer Modene à l'Empereur, pourvû que Sa Majesté lui promît & lui donnât des sûretez qu'il ne remettroit la place ni entre les mains du Duc de Ferrare, ni moins encore entre celles du Roi de France.

Le Pape promet de restituer Modene à l'Empereur.

IX. Ferdinand veut continuer la guerre d'Afrique.

Quoique le Roi Catholique n'eût pas abandonné l'entreprise d'Afrique, & qu'il eût plus à cœur que jamais de pousser ses Conquêtes plus loin de ce côté-là, il ne négligeoit pas pour cela les affaires d'Italie, toûjours attentif au train qu'elles

An de N.S. 1510. prendroient, afin de pouvoir se déterminer & prendre son parti selon les diverses occurrences; dans cette vûe il envoya ordre au Duc de Termens de ramener à Naples ses troupes devenues inutiles dans le Veronois par l'absence de l'Empereur dont l'Armée n'étoit pas capable d'y faire aucun progrès; le Duc executa les ordres de Sa Majesté Catholique, & en retournant à Naples, il passa par Boulogne, où le Pape le reçut avec toutes les démonstrations possibles d'estime & d'amitié.

Il se rend à Seville.

An de N. S. 1511.

Ferdinand après avoir donné ordre à tout ce qui regardoit l'Italie, partit de Madrid au commencement de Janvier de l'année mil cinq cens onze, pour se rendre à Seville, & veiller de plus près aux grands préparatifs que l'on faisoit pour l'expedition d'Afrique, & pour réparer l'affront que les Espagnols avoient reçû dans l'Isle de Gelves; la mort du Colonel Jerôme Vianelli arrivée dans l'Isle de Querquens entre Tunis & l'Isle de Gelves, avoit achevé d'irriter Ferdinand; ce Colonel ayant mis pied à terre la veille de saint Mathias dans cette Isle avec quatre cens Soldats pour y faire de l'eau; les Maures les y avoient surpris la nuit, lorsqu'ils étoient encore endormis, & les avoient tous cruellement massacrez, sans qu'il s'en fût sauvé un seul.

X.
Le Pape assiege & prend la Mirandole.

Le Pape de son côté poussoit toûjours sa pointe, & son Armée, qui ne laissoit pas de faire des courses dans le Ferrarois au cœur de l'hyver, beaucoup plus rigoureux cette année-là, qu'à l'ordinaire, donnoit de cruelles inquietudes aux peuples; cependant voyant que ces irruptions ne décidoient rien, & que ses troupes jointes à celles de la République ne faisoient pas de grands progrès: comme il étoit d'une humeur vive, impatiente, ennemi des moindres lenteurs, il résolut de sortir de Boulogne, & d'aller en personne assieger la Mirandole, sans se mettre en peine de sa santé. Il arriva durant ce Siege une avanture qui pensa coûter la vie au Pape: comme il s'entretenoit dans sa tente avec quelques Cardinaux, un boulet de canon tiré de la Citadelle renversa la tente, sans faire mal à personne; on en fut quitte pour la peur: le Pape qui regarda cet évenement comme un miracle, ordonna qu'on ramassât le boulet gros comme la tête d'un homme, & l'envoya à la celebre Eglise de Notre-Dame de Laurete, pour y être suspendu devant l'Image de la sainte Vierge, à laquelle

Jules crut être redevable de la vie ; on l'y voit encore aujourd'hui au côté de l'Epitre comme un illustre monument d'une faveur si singuliere. Le Pape continuoit toûjours le Siege avec tant de vigueur, que la Comtesse épouse de Louis Pic qui s'étoit renfermée dans la place après la mort de son mari, résolut de la rendre, quoiqu'elle fût très-bien fortifiée, pourvûe de vivres, d'armes, de munitions, & en état de se défendre encore long-tems ; mais elle apprehenda l'esprit violent du Pape, encore plus irrité par le danger qu'il avoit couru, & elle ne voulut pas s'attirer son ressentiment.

An de N. S. 1511.

Le Pape assiege Ferrare, qu'il abandonne à l'approche des François.

Un commencement si heureux ne fit qu'affermir de plus en plus le Pape dans sa premiere résolution ; étant parti de la Mirandole, il repassa à Boulogne, & ordonna à ses troupes de se rendre devant Ferrare pour en former le Siege. Les Venitiens y envoyerent André Gritti avec un gros Corps de troupes pour se joindre à celles de l'Eglise ; mais leurs efforts furent inutiles, la place étoit trop bien fortifiée ; le Duc de Ferrare avoit eu soin de la pourvoir de toutes choses. Chaumont d'Amboise informé de l'état où étoit Ferrare, quitta le Veronois où sa presence n'étoit plus necessaire, accourut avec toute sa Cavalerie au secours du Duc, s'approcha du Pô, & fit mine de le passer, dans la résolution de donner bataille, si cela étoit necessaire pour conserver Ferrare ; ainsi les troupes du Pape qui se trouvant beaucoup inferieures en nombre & en valeur à celles du Duc de Ferrare & du Grand-Maître, craignoient d'être taillées en pieces si l'on en venoit aux mains, prirent le parti de se retirer avec précipitation.

Les François assiegent Modene inutilement.

Les François ne voyant plus rien à craindre pour Ferrare, retournerent sur leurs pas, & se retirerent à Rhege où étoit Gaston de Foix Duc de Nemours, un des plus accomplis Princes de son siecle, & de la plus haute esperance, qui s'étoit chargé de défendre la Ville ; de là on vint tomber sur Modene que le Pape, à la persuasion du Roi Catholique, devoit restituer à l'Empereur qui l'avoit demandée d'une maniere assez fiere & menaçante : les François attaquerent vivement cette place, & firent les derniers efforts pour s'en rendre maîtres ; mais Marc Antoine Colonne auquel le Pape en avoit confié la garde & qui étoit encore dedans avec les troupes de l'Eglise, la défendit avec tant de valeur, qu'il fit échouer l'entreprise des ennemis.

Le Pape que le mauvais succès de sa premiere expedition

An de N. S. 1511.

Les troupes du Pape battues par celles du Duc de Ferrare.

n'avoit pas rebuté, forma de nouveau le projet d'envahir le Ferrarois, & crut que ses troupes pourroient plus aisément du côté de Ravenne penetrer dans les Etats du Duc qu'il avoit résolu d'accabler, parce que cette place se trouvant plus proche de la mer, il lui seroit facile de tirer des Venitiens, par le moyen de leur Flotte, les secours qu'il en esperoit; il reprit donc avec son Armée la route de Boulogne; mais il ne fut pas plus heureux dans cette seconde entreprise, qu'il l'avoit été dans la premiere; ses troupes furent battues & mises en fuite par celles du Duc de Ferrare soutenu de ses Alliez, & les Galeres de Venise n'oserent jamais remonter le Pô le long duquel les ennemis avoient dressé des batteries & une formidable Artillerie pour foudroyer les Bâtimens qui auroient la hardiesse de s'engager dans cette riviere; leurs malheurs passez les ayant rendus plus circonspects & plus sages, ils ne crurent pas devoir s'exposer à voir ruiner leur flotte.

XI.

Mort du Seigneur de Chaumont, & nouvelle promotion des Cardinaux.

Charles d'Amboise Seigneur de Chaumont & Grand Maître de France mourut à Rhege le onziéme de Fevrier, après une longue maladie: le mois de Mars suivant le Pape fit à Ravenne une promotion de neuf Cardinaux parmi lesquels se trouverent l'Evêque de Sion en Valois Suisse de naissance & l'Evêque de Gurtz Secretaire de l'Empereur, & qui avoit beaucoup de part dans sa confiance; Sa Majesté Imperiale l'avoit envoyé en Italie en qualité de Plenipotentiaire pour regler les differens que l'Empire avoit avec le Pape, la France & la République de Venise. Le Pape fut bien-aise de donner le Chapeau à ces deux Prelats, pour les engager dans ses interêts, & pour obtenir par leur moyen de l'Empereur & des Suisses les secours dont Sa Sainteté avoit besoin.

Trivulce succede à Chaumont, & surprend Boulogne.

Après la mort de Chaumont, Jean-Jacques Trivulce prit le Commandement de l'Armée Françoise par *interim*, jusqu'à ce qu'on eût reçû de nouveaux ordres de la Cour de France: comme Trivulce étoit pere de la Comtesse de la Mirandole, il entreprit de la venger de l'injustice que lui avoit faite le Pape en se saisissant de la Mirandole: Trivulce qui n'aimoit pas Jules, ne laissa pas échaper l'occasion qui se presenta de le chagriner. Le Pape en sortant de Boulogne y avoit laissé une Garnison mal disciplinée, peu aguerrie, & la place très-mal pourvûe; les Bentivoglio qui entretenoient des correspondances secretes avec Trivulce, lui ayant promis de lui faire livrer

une des portes de la Ville par le moyen de leurs Partiſans; ce General y accourut avec des troupes & entra dans Boulogne, ſans nulle oppoſition, parce que le Duc d'Urbin que le Pape ſon oncle avoit laiſſé pour commander dans la place, informé de la venue des François & de leurs intelligences avec quelques-uns des principaux habitans, ſortit bruſquement avec ſes Officiers & ſa Garniſon: comme il ſe voyoit trahi & qu'il ne pouvoit point eſperer d'être ſecondé des Bourgeois, s'il entreprenoit de ſe défendre, il apprehenda de tomber entre les mains des ennemis. An de N. S. 1511.

Le Cardinal de Pavie rejette ſur le Duc d'Urbin la perte de Boulogne.

Le Cardinal de Pavie s'enfuit auſſi & ſe retira à Ravenne auprès de Sa Sainteté qui y étoit alors; il rejetta la perte de Boulogne ſur le Duc d'Urbin, & il oſa bien devant l'oncle même accuſer le neveu de trahiſon, de s'entendre avec le Duc de Ferrare dont il avoit épouſé la niéce Eleonor fille de ſa ſœur Iſabelle épouſe de François Marquis de Mantoue, & de lui découvrir les deſſeins & les réſolutions de Sa Sainteté.

Le Duc d'Urbin le fait aſſaſſiner.

Le Duc d'Urbin exactement informé du mauvais office que lui avoit rendu le Cardinal de Pavie & du crime dont on l'accuſoit; car les Cours des Princes manquent-elles de délateurs & peut-il rien leur échaper? l'envie fait d'autant plus de mal, que les coups qu'elle porte ſont plus ſecrets. Le Duc réſolut de s'en venger: un jour que le Cardinal alloit au Palais, bien accompagné & ſuivi d'un aſſez bon nombre de ſes domeſtiques & de ſes créatures, le Duc eſcorté de ſes amis & de ſoldats, attaqua le Cardinal au milieu de la rue, ſe jetta ſur lui & le perça de pluſieurs coups d'épée le vingt-quatriéme de Janvier.

Le Duc ſe retire.

Jules ne laiſſa pas de paroître très-indigné de l'audace de ſon neveu; mais comme les Jugemens des hommes ſont bizarres & qu'ils ont un malheureux penchant à croire le mal, quelque legeres qu'en ſoient les apparences, il ne laiſſa pas de ſe trouver des gens qui accuſerent le Pape d'avoir eu part à cet infâme aſſaſſinat, & qui crurent qu'il ne s'étoit commis que par ſon ordre, & que la fuite du Duc d'Urbin n'avoit été qu'un jeu joué entre l'oncle & le neveu.

XII. Le Pape Jules oublie la promeſſe d'aſſembler un Concile general.

Dans le dernier conclave où le Pape Jules avoit été élû, tous les Cardinaux avant que de proceder à l'élection, s'étoient obligez d'un commun conſentement & par un ſerment ſolemnel, que celui d'entre eux qui ſeroit élevé au ſouverain Pontificat, convoqueroit dans l'eſpace de deux ans un Concile

An de N. S. 1511. general avec mille imprécations contre celui qui y manqueroit, persuadez que c'étoit l'unique moyen de remedier aux maux de l'Eglise, qui sans cela deviendroient incurables; pourquoi donc differer plus long-tems un remede que tout le monde Chrétien attendoit avec tant d'empressement? Pourquoi amuser ainsi les Fideles, & rendre leurs saints desirs inutiles? Le Pape Jules se voyant élevé sur la Chaire de saint Pierre, oublia bientôt sa promesse & ses sermens; il crut peut-être par l'autorité & la puissance que lui donnoit sa nouvelle Dignité, se pouvoir mettre au-dessus des vains efforts que voudroient faire les Princes Chrétiens pendant son Pontificat pour le convoquer, & des reproches de la posterité; il ne se mit gueres plus en peine des decrets portez par les Conciles de Constance & de Basle qui avoient ordonné que tous les dix ans on assembleroit un Concile general, avec des peines severes contre tous ceux qui oseroient s'y opposer & en empêcher la convocation.

Désordres de la Cour Romaine.

Les gens de bien alleguoient tous les dereglemens de la Cour Romaine & du Palais Apostolique qui n'avoient fait qu'augmenter particulierement sous le Pontificat d'Alexandre VI. de Jules II. & que les Historiens à la honte de l'Eglise ne manqueroient pas de reprocher à ce siecle, qu'on devroit rougir de voir dans ce tems malheureux les crimes les plus infâmes impunis, & si on l'osoit dire, sur le Trône; que les personnes bien intentionnées & zelées pour l'honneur de la Religion souhaitoient avec ardeur de voir bientôt finir des désordres qu'on ne pouvoit trop déplorer & qui demandoient un promt remede; mais le mal étant devenu incurable & presque desesperé, quel remede y apporter! les plus grands crimes étoient presque passez en coûtume & en loi; on les commettoit sans crainte; la honte & la pudeur étoient bannies, & par un dereglement monstrueux les plus noirs attentats, les perfidies, les trahisons étoient mieux recompensées que ne l'étoient les vertus les plus éclatantes : triste sort d'un siecle trop corrompu, scandale d'autant plus grand, que le mal se trouvant dans le Chef, se glissoit ensuite plus aisément dans les membres.

XIII. Les Cardinaux opposez à Jules se retirent à Pavie, & ensuite à Milan.

Le zele & le desir des gens de bien secondez & appuyez par l'Empereur & le Roi de France qui étoient toûjours brouillez avec Jules dont ils étoient mal-contens, encouragerent les deux Cardinaux de Carvajal & de Cosenza qui s'étoient reti-

An de N. S. 1511.

rez à Pavie, & ausquels étoit venu se joindre le Cardinal de Narbonne de convoquer un Concile general en leur nom & au nom de six autres Cardinaux qui étoient entrez dans leurs sentimens, remede inventé pour réprimer les entreprises de la Cour Romaine, pour contenir dans de justes bornes la puissance & l'autorité des Papes, mais remede violent, sujet à de fâcheux inconveniens, & souvent plus dangereux & pire que le mal même.

Ils convoquent un Concile à Pise.

Nos Cardinaux qui étoient sortis de Pavie pour se retirer à Milan, envoyerent de tous côtez leurs lettres circulaires pour la convocation du Concile general ; dans le tems même que la guerre de Ferrare étoit le plus allumée, ils expliquoient fort au long dans ces lettres le droit qui permettoit d'avoir recours à ce dernier remede, quelque violent & extraordinaire qu'il pût paroître ; que dans les conjonctures presentes ce moyen étoit absolument necessaire ; ils ne manquoient pas de donner un tour specieux à leurs raisons pour justifier leur conduite ; mais pouvoit-on manquer de prétextes & de motifs dans une si grande corruption, dans un déreglement si universel des mœurs du Clergé aussi-bien que du peuple. L'Evêque de Paris & plusieurs autres Prelats vinrent de France pour se trouver au Concile ; l'Empereur envoya le Comte Jerôme de Nogarole pour s'y trouver avec deux autres Collegues en qualité de ses Ambassadeurs ; le Roi de France y en envoya de son côté autant pour y faire les mêmes fonctions & appuyer les desseins des Cardinaux mécontens.

Declaration de l'Empereur & du Roi de France ; l'Empereur n'est pas content de Pise.

Ces Ambassadeurs publierent aussi de leur côté des declarations au nom des Princes leurs Maîtres, dans lesquelles après avoir exposé que l'Empereur & le Roi de France avoient toûjours été les défenseurs & les protecteurs de l'Eglise Romaine ; ils rendoient raison de la conduite de leurs Majestez dans cette affaire, que pour tenir en bride les méchans, ôter les scandales qui deshonoroient la Religion, prévenir de plus grands maux, rétablir la paix de l'Eglise, réformer les abus, ils avoient crû que le seul remede efficace & ordinaire avoit été de convoquer un Concile general ; on indiqua donc dans ces lettres circulaires envoyées de tous côtez par les Cardinaux & par les Ambassadeurs de l'Empereur & du Roi de France la Ville de Pise pour le lieu du Concile, & le premier de Septembre pour l'ouverture ; l'on invita tous les Evêques du monde Chré-

An de N. S. 1511. tien à s'y trouver. L'empereur entroit avec joye dans ce dessein pour se venger du Pape dont il n'étoit pas satisfait; mais il souhaitoit que l'on changeât le lieu du Concile, & qu'on le transferât en Allemagne; il proposoit la Ville de Constance, parce qu'il trouvoit celle de Pise trop éloignée & peu tranquille: comme elle n'étoit pas encore parfaitement rétablie depuis les guerres qu'elle avoit été obligée de soutenir contre les Florentins pour la défense de sa liberté, il craignoit qu'elle ne se trouvât trop épuisée, & qu'elle ne fût pas en état de fournir aux Peres du Concile tout ce qui seroit necessaire pour leur subsistance.

XIV. Le Roi Catholique s'y oppose.

Dès que le Roi Catholique sçut ce qui se passoit, il s'opposa à une entreprise qui pouvoit causer un si grand préjudice à l'Eglise & à la Religion; il le fit même avec d'autant plus de force, que les Cardinaux publioient que Sa Majesté s'étoit unie avec les autres Princes pour la convocation du Concile; il fit même une tentative pour détourner l'Empereur de cette résolution, en lui representant les funestes exemples des tems passez & les fâcheuses suites qu'avoient eues autrefois de semblables entreprises; que les playes de l'Europe n'étant pas encore trop bien fermées, il étoit dangereux de les r'ouvrir: que ces projets specieux échoueroient enfin, & ne pouvoient avoir qu'un très-mauvais succés; que ceux qui vouloient introduire des nouveautez dans la Religion & du changement dans les Etats, se creusoient eux-mêmes un précipice & jettoient les autres dans un abîme dont on ne pouvoit plus se tirer; que ce remede violent ne pouvoit être qu'une source inépuisable de division, & aboutir à un schisme scandaleux dans l'Eglise.

Il fait presenter un Memoire au Roi de France, pour le détourner de la convocation du Concile.

Il envoya sur tout des ordres à Cavanillas son Ambassadeur en France de presenter de sa part un Memoire au Roi en forme de Requête, pour le prier en des termes modestes & honnêtes de vouloir bien restituer au Pape la Ville de Boulogne & ses dépendances, de ne pas troubler la paix de l'Eglise par la convocation d'un Concile à contretems, ni souffrir que ses troupes s'emparassent de l'Etat Ecclesiastique; que si Sa Majesté Très-Chrétienne s'obstinoit dans sa résolution, il la prioit de ne pas trouver mauvais qu'il prît des mesures pour maintenir la tranquillité publique.

Réponse du Roi de France à ce Memoire.

Le Roi de France répondit à l'Ambassadeur d'Espagne qu'il ne pouvoit plus reculer; que le Pape avoit le premier manqué

à sa parole, sans avoir jamais voulu s'en tenir aux conditions dont l'on étoit d'abord convenu; que les succès de la guerre étoient incertains & entre les mains de Dieu, qui donnoit la victoire à qui il lui plaisoit, sans que personne pût s'opposer aux ordres souverains de la divine providence; que pour lui il n'avoit nul éloignement de la paix, qu'il étoit toûjours disposé à la faire, pourvû qu'on ne lui proposât que des conditions justes, honnêtes & raisonnables; mais aussi qu'il n'apprehendoit point la guerre, qu'il sçauroit bien la soutenir & repousser ceux qui oseroient entreprendre de l'attaquer; qu'il ne demandoit que l'observation exacte du Traité de Cambrai; que les Cardinaux qui s'étoient retirez à Rome, fussent rétablis dans leur premier état; qu'on dispensât de son serment le Marquis de Mantoue General des troupes de la République de Venise; que n'ayant accepté cet emploi que malgré lui, on lui laissât la liberté de prendre son parti; qu'on lui rendît son fils qui étoit entre les mains du Pape, & que Sa Sainteté retenoit sans raison pour lui servir d'ôtage; qu'on laissât le Duc de Ferrare en paix; qu'on cassât & révoquât tout ce qui avoit été fait contre lui; qu'on lui rendît toutes les places qu'on lui avoit enlevées, & qu'on lui laissât celles dont il étoit maître au-delà du Po, & sur tout Cento & la Piéve qui lui avoient été cedées pour la dot de la Duchesse son épouse, comme nous l'avons déja rapporté.

L'Empereur demandoit par ses Ambassadeurs la même chose au Pape; mais Jules ne pouvoit se résoudre à accepter des conditions qui lui paroissoient trop dures, & cet esprit altier trouvoit étrange que ceux qu'il croyoit devoir lui être soumis, entreprissent de lui donner la loi.

XIV. Le Roi Catholique se declare pour le Pape.

Enfin le Roi Catholique voyant qu'on n'avoit nul égard à ses remontrances & à ses raisons, résolut d'avoir recours à la force, seul moyen de remedier aux maux dont l'Eglise se trouvoit menacée; il quitta donc la neutralité que jusques-là il avoit exactement observée, & se declara ouvertement pour le Pape, dont il voulut maintenir l'autorité; il prit même cette affaire avec tant de chaleur, qu'il abandonna entierement les glorieux projets qu'il avoit formez pour la Conquête de l'Afrique où il avoit résolu de passer en personne, & s'appliqua uniquement aux affaires d'Italie où il prévoyoit que la guerre ne tarderoit pas long-tems à s'allumer; il renvoya même en

An de N. S. 1511. Angleterre mille Archers de troupes auxiliaires que le Roi Henri VIII. son gendre lui avoit envoyées pour l'expedition d'Afrique, qui étoient déja arrivées à Cadiz dès le mois de Juin, & ausquelles il avoit fait payer leur solde. Ferdinand fit même un Traité secret avec Henri, par lequel ce Prince s'obligeoit de faire la guerre à la France & d'attaquer la Guyenne, au cas que le Roi Très-Chrétien ne voulût pas restituer Boulogne au Pape, ni abandonner son dessein de la convocation d'un Concile general, ou s'il entreprenoit d'attaquer les frontieres d'Espagne, pendant que Ferdinand se trouveroit occupé aux affaires d'Italie.

Il envoye le Comte Navarre à Naples avec des troupes.

Ce fut dans cette résolution que le Roi Catholique partit de Seville pour Burgos; dès qu'il fut arrivé à Notre-Dame de Guadaloupe, il envoya ordre au Comte Pierre Navarre de se rendre incessamment à Naples avec les troupes qu'il commandoit, & où le Viceroi D. Raymond de Cardonne avoit ramassé toute la Cavalerie du Royaume, sous prétexte de la faire passer en Afrique; il regla aussi que Tripoli qu'on avoit depuis peu enlevé aux Maures, seroit réuni au Royaume de Sicile; dont les Viceroís à cause du voisinage pourroient plus aisément conserver la place, y faire passer des troupes, des vivres & des munitions, & la secourir au cas que les Infideles tentassent de la surprendre.

Et Requesens à Tripoli.

Il envoya en même-tems D. Jayme de Requesens avec une bonne Flote pour commander dans Tripoli, & pour remplir la place de Diegue de Vera, dont Sa Majesté vouloit se servir dans la guerre d'Italie, & lui donner le Commandement general de toute l'Artillerie dans laquelle il passoit pour le plus habile & le plus experimenté de son siecle. Requesens ne demeura pas long-tems à Tripoli; car la Garnison s'étant mutinée contre lui, le Viceroi de Sicile fut obligé de s'y rendre, pour appaiser la sedition, & de ramener en Sicile une partie des soldats & le Gouverneur, à la place duquel le Viceroi envoya Guillaume de Moncade son frere qui auroit plus d'autorité pour maintenir les troupes dans le respect & dans le devoir.

XV.

Ferdinand tâche de détacher l'Empereur du Roi de France.

Le Roi Ferdinand faisoit tous ses efforts pour détacher l'Empereur de l'alliance qu'il avoit contractée avec la France, & qui n'étoit nullement avantageuse ni à la réputation ni même aux interêts de Sa Majesté Imperiale; il envoya donc un nouvel Ambassadeur à Vienne, qui fut D. Pedre d'Urrea qui

devoit prendre la place de D. Jayme de Conchillos Evêque de Catane ; Urrea avoit ordre de ne rien épargner pour accommoder les Venitiens avec l'Empereur, l'Empereur avec le Pape, & d'engager les uns & les autres à se liguer ensemble contre la France.

An de N. S. 1518

Maximilien toûjours irrésolu & changeant ne pouvoit se déterminer, & ne sçavoit de quel côté tourner : cependant après avoir long-tems balancé sur le parti qu'il prendroit, il résolut d'envoyer l'Evêque de Gurtz au Pape pour voir s'il ne pourroit point par son habileté terminer les differends qui regnoient depuis si long-tems entre Sa Sainteté & Sa Majesté Imperiale, & conclure ensemble une bonne paix : au même-tems D. Pedre d'Urrea se rendit à Venise pour signer un Traité avec cette République, & obliger les uns & les autres à poser les armes. Le Pape offroit au nom de la Seigneurie, que le Veronois & le Vicentin resteroient à l'Empereur, qui de son côté renonceroit à ses autres prétentions, & rendroit à la République tout ce qu'il auroit pris sur elle ; que néanmoins les Venitiens en qualité de Feudataires de l'Empire, payeroient à l'Empereur argent comptant deux cens cinquante mille Ducats, & trente autres mille tous les ans pour le dédommager des places ausquelles il renonceroit ; au reste que Ferdinand se declareroit Arbitre & Médiateur de leurs autres contestations.

L'Empereur envoye l'Evêque de Gurtz en Italie.

Les conditions étoient assez avantageuses ; mais l'Evêque de Gurtz dont le genie élevé & ambitieux formoit de plus vastes projets, ne voulut pas les accepter, fier de son credit & de la faveur où il étoit auprès de Maximilien ; il oublia l'inconstance des choses d'ici bas & les caprices de la fortune. Urrea ne réussit pas mieux à Venise : car le Senat qui voyoit toute l'Italie en mouvement & à la veille d'une révolution, se flatta que la République pourroit peut être à la faveur de ces troubles & de la guerre dont l'Italie étoit menacée, trouver quelque ressource & moyen de se relever ; l'évenement ne tarda pas long-tems à faire voir que ces sages Politiques ne s'étoient pas trompez dans leur pressentiment.

L'Evêque de Gurtz refuse les conditions.

L'Empereur & la Princesse Marguerite d'Autriche sa fille faisoient tous les jours de nouvelles instances auprès du Roi Catholique pour l'engager à faire passer en Flandres de promts & puissants secours d'hommes & d'argent contre le Duc de Gueldres, qui soutenu secretement & protegé par la France,

L'Empereur demande du secours au Roi d'Espagne.

An de N. S. 1511.

inquietoit sans cesse les Pays-Bas, & s'y rendoit maître de plusieurs places sans y trouver de résistance; mais Ferdinand étoit trop occupé des affaires d'Italie, pour faire attention à celles de Flandres qui ne le touchoient gueres: d'ailleurs l'Empereur qui ne vouloit pas rompre avec la France, dissimuloit la protection que cette Couronne donnoit au Duc de Gueldres, & faisoit semblant de ne pas appercevoir les chagrins qu'on lui faisoit: voilà quelle étoit la situation des affaires d'Europe.

XVI. Progrès des Portugais dans les Indes.

Cependant les Portugais faisoient tous les jours de nouveaux progrès & de nouvelles Conquêtes dans l'Orient par la valeur & l'habileté du Viceroi Alphonse d'Albuquerque, qui s'étoit rendu formidable à tous les Indiens, & avoit porté dans ces immenses régions la gloire des armes & de la Nation Portugaise jusqu'au plus haut comble. D. Manuel Roi de Portugal avoit été informé depuis quelques années qu'au delà de Goa & de Calicut, il y avoit une autre Ville nommée Malaca, une des plus celebres de tout l'Orient par le grand commerce qui s'y faisoit, & par la multitude innombrable de toutes sortes de Nations étrangeres qui avoient coûtume d'aborder de tous côtez pour s'y établir & y trafiquer; le voisinage de la mer & les differents peuples qui l'environnent en facilitoient le commerce.

Ils découvrent Malaca.

Sa Majesté donna ordre à Diegue Lopez Sigueira parti de Lisbonne trois ans auparavant avec cinq Vaisseaux, d'aller reconnoître Malaca, de bien examiner toutes choses, & de lui en venir faire son rapport. Sigueira que Garcie de Sousa & Ferdinand de Magalhans accompagnerent dans ce voyage, executa fidelement les ordres du Roi; il reconnut d'abord l'Isle de Samatra vis-à-vis de Malaca & située sous l'Equateur; cette Isle est grande, riche, divisée en plusieurs Royaumes, & habitée en partie par des Mahometans, & en partie par des Gentils: la terre est si grasse & si fertile, qu'elle porte deux & trois fois l'année. Les Portugais firent alliance avec ces Insulaires & y établirent leur commerce: de là ayant appris que la Ville de Malaca n'étoit pas fort éloignée, ils remirent à la voile & ne furent pas long-tems sans la découvrir.

Et s'y établissent.

Cette Ville si fameuse par son commerce autrefois soumise au Roi de Siam, avoit alors un Roi particulier nommé Mahomet; le Commandant Portugais s'étant abouché avec ce Prince pour affermir l'alliance qu'on venoit de conclure entre

ces deux Nations, mit à terre Rodrigue Araoz avec quelques autres Portugais, leur acheta une maison dans la Ville pour s'y établir, persuadé que c'étoit le meilleur moyen d'entretenir & de continuer le commerce avec les Indiens de ces quartiers-là. An de N. S. 1511.

Le Roi Maure naturellement défiant & ombrageux craignant que ces nouveaux Etrangers ne formassent quelque entreprise contre sa personne ou son Etat, résolut de s'emparer de leurs Vaisseaux; mais n'ayant pû venir à bout de son dessein, il fit arrêter & jetter dans d'obscures prisons tous les Portugais dispersez dans la Ville, & qui ne s'attendoient pas à une telle perfidie; les Portugais n'étoient pas assez forts dans une grande Ville peuplée pour se venger d'une si noire perfidie; ainsi Siguеira mit à la voile, emporta tout ce qu'il put trouver de marchandises, reprit la route de Cochin où il mouilla en passant, & de là continua son voyage en Portugal.

Le Roi de Malaca fait emprisonner tous les Portugais.

Alphonse d'Albuquerque qui avoit déja pris possession de la Viceroyauté des Indes, indigné de l'insulte faite à sa Nation par les Barbares, résolut d'équiper une Flote & de s'en venger, de peur que s'il laissoit un pareil attentat impuni, les Indiens ne suivissent cet exemple; il partit donc de Goa avec un bon nombre de Vaisseaux, & vint mouiller à un des Ports de l'Isle de Samatra, d'où il continua son voyage à Malaca. Il lui arriva dans le chemin quelques avantures assez bizarres & assez extraordinaires; ayant rencontré un Navire Indien, il l'attaqua & le prit: comme les Portugais se disposoient à entrer dans le Navire, il parut tout à coup en feu, ce qui les épouvanta tellement, qu'ils se retirerent avec précipitation, & l'abandonnerent pour n'être pas consumez par les flammes: ils apprirent depuis par quelques esclaves que ce n'avoit été qu'une vaine frayeur, que cette flamme qui les avoit intimidez, n'étoit qu'un artifice dont les Barbares s'étoient servis pour sauver leur Vaisseau, & que le feu n'avoit causé aucun dommage.

Alphonse d'Albuquerque va avec une Flote à Malaca.

Quelque tems après nos Portugais ayant trouvé un autre Vaisseau, l'enleverent à l'abordage après quelques heures de combat malgré les efforts d'un certain Mahometan nommé *Nahodubeguia*: comme ce Barbare ennemi juré des Portugais avoit le premier conseillé au Roi de Malaca de les arrêter; il vit bien qu'il n'y avoit point de quartier à esperer s'il tomboit

Il prend un Vaisseau Indien dans sa route.

An de N. S. 1511. vif entre leurs mains ; c'est pourquoi il défendit son Navire en desesperé avec toute l'opiniâtreté & toute la valeur qu'on pouvoit attendre d'un brave homme, jusqu'à ce qu'il tomba mort percé de plusieurs coups ; on regarda comme une espece de prodige, que ce Maure après avoir reçû tant de blessures, n'eût pas répandu une seule goutte de sang ; mais comme on vint à le dépouiller, quelqu'un lui ayant arraché par hazard un bracelet d'or, le sang coula au même tems en abondance de tous côtez. Nos gens surpris d'un évenement si extraordinaire, en voulurent sçavoir la raison ; on leur dit qu'on avoit enchassé dans ce bracelet une pierre merveilleuse qui a la vertu d'arrêter le sang, & qu'on tire de certains animaux nommez *Cabrisias*, qui se trouvent dans le Royaume de Siam ; je ne voudrois pas garantir cette avanture.

Il prend Malaca.

Notre Flote étant arrivée à la vûe de Malaca le premier jour de Juillet, nos gens attaquerent vivement la place que les Indiens défendirent avec vigueur : il y eut du monde tué de part & d'autre ; mais enfin les Portugais se rendirent maîtres de cette importante place qui les rendoit presque les seuls maîtres de tout le commerce d'Orient : une partie des habitans renonça à ses anciennes superstitions, & embrassa la vraye Religion ; ainsi la foi de Jesus-Christ soutenue par le zele & la valeur des Portugais, s'étendit de jour en jour jusqu'aux extrêmitez les plus reculées de l'Univers.

XVII.
Le Pape convoque un Concile general à Latran.

Les affaires de la Religion ne paroissoient pas si tranquilles en Italie ; la dignité du saint Siege & l'autorité du Pape paroissoient furieusement ébranlées par le schisme honteux, dont l'Eglise étoit menacée ; les Cardinaux mécontens étoient si animez, & leurs cabales si fortes, que rien n'étoit, ce semble, capable de détourner l'orage, sans une espece de miracle & une protection speciale de la divine Providence. Jules luimême tout fier & tout hautain qu'il étoit, en fut si allarmé, qu'il résolut d'abandonner ses projets de guerre & de retourner promptement à Rome pour tenter s'il pourroit par son adresse & son habileté conjurer la tempête prête à éclater. Le Pape se trouvoit dans un cruel embarras, il s'agissoit de traverser les projets seditieux des Cardinaux schismatiques, & de réprimer leurs entreprises audacieuses : enfin après bien des tentatives inutiles, il crut que le meilleur moyen pour faire échouer les desseins de ses ennemis, étoit de s'accommoder

au tems: il fit donc publier une Bulle le dix-huit de Juillet, qu'il adressa à tous les Princes Chrétiens, par laquelle il convoqua un Concile general dans l'Eglise de saint Jean de Latran, & ordonna à tous les Evêques du monde Chrétien de se rendre au plûtôt à Rome pour assister au Concile dont il indiqua l'ouverture au Lundi dix-neuf d'Avril de l'année suivante. An de N. S. 1511.

Il en expedie la Bulle de convocation.

Cette Bulle publiée dans toute l'Europe fut un coup de foudre pour les Cardinaux mécontens qui avoient convoqué le Concile de Pise; cette démarche adroite de Jules déconcerta toutes leurs mesures, en leur ôtant le prétexte specieux dont ils s'étoient servi pour se separer de leur Chef; le Pape cependant qui étoit violent, emporté, & qui n'avoit convoqué le Concile que malgré lui, ne put se tenir dans les bornes de la moderation; son chagrin & son dépit éclatoient dans tous les termes de sa Bulle; il declaroit que dans le Concile il vouloit y traiter de plusieurs affaires importantes, casser le mariage de la Reine Anne avec le Roi Très-Chrétien comme nul, dispenser les peuples de Guyenne & de Normandie du serment de fidelité prêté au Roi de France qui retenoit ces deux Provinces injustement usurpées par ses Prédecesseurs sur les Anglois. Jules ne faisoit ces menaces que pour satisfaire sa vengeance particuliere, & pour intimider la France: la colere que l'on sçait adroitement cacher, est dangereuse; mais il est aisé de s'en garantir & d'en détourner l'effet, quand on la remarque.

XVIII.
Le Roi de France sollicite l'ouverture du Concile de Pise.

Louis XII. un peu surpris & étonné de ces menaces, se rendit plus traitable & parut moins éloigné de la paix; il fit même declarer aux Venitiens qu'il étoit prêt de s'accommoder avec eux, pourvû qu'ils voulussent s'en tenir aux conditions qu'ils avoient proposées eux-mêmes à l'Empereur; mais la France ne demeura pas long-tems dans ces dispositions qui auroient pû rétablir la tranquillité dans l'Europe, & le Roi résolut de poursuivre son ancien projet, & d'appuyer de toutes ses forces le Concile convoqué à Pise que l'Empereur tâchoit de transferer à Verone ou à Trente. Louis XII. qui avoit plus de part que personne à la convocation du Concile de Pise, & qui en étoit le principal Auteur, ne pouvoit s'accommoder des propositions de Sa Majesté Imperiale; il trouvoit l'air de Verone mal sain, & la Ville de Trente trop petite pour

An de N. S. 1511.

loger commodément tous les Peres qu'on croyoit devoir se trouver au Concile ; ayant donc sollicité les Cardinaux de ne tenir pas davantage le monde Chrétien en suspens ; il engagea les Florentins à laisser les Cardinaux maîtres de Pise tant que le Concile dureroit, afin qu'ils y eussent plus d'autorité & de liberté ; les Cardinaux qui ne croyoient la Ville ni assez forte ni assez peuplée pour y être en sûreté, refusoient de s'y rendre avant l'arrivée des Ambassadeurs de l'Empereur & du Roi de France & de plusieurs Evêques des deux Nations, persuadez que plus il y auroit de Prelats, moins ils auroient à craindre.

Les Cardinaux assemblez à Pise écoutent quelques propositions d'accommodement.

Néanmoins les Cardinaux ne paroissoient pas tous également éloignez d'un accommodement; ils écoutoient assez favorablement les propositions secretes qu'on leur faisoit, & la plûpart consentoient de se reconcilier avec le Pape, pourvû que Sa Sainteté voulût leur marquer un endroit où ils pussent se retirer & y demeurer en sûreté sur sa parole ; mais ces négociations secretes n'étoient qu'un jeu pour amuser & pour avoir le tems d'affermir leur projet ; ils vouloient voir quel train prendroienr les affaires, afin de pouvoir ensuite prendre plus sûrement leur parti.

Le Pape excommunie ces Cardinaux, & les prive de la pourpre.

Cependant on ne laissoit pas de travailler à Rome au procès de ces Cardinaux, & le Pape enfin fulmina publiquement la Sentence d'excommunication contre les Cardinaux de Carvajal, de Cosenza, de saint Malo & de Bayeux ; il les priva de tous leurs Benefices, & les dépouilla de la pourpre ; il prétendoit traiter de la même maniere les Cardinaux d'Albret & de San-Severino leurs complices ; mais il y trouva plus d'opposition qu'il ne croyoit : la plus grande partie du sacré College s'opposa d'abord à une Sentence si rigoureuse & si violente ; quelques-uns même voulant excuser les Cardinaux excommuniez, representerent que leurs Collegues n'avoient rien fait contre l'ordre, en souhaitant & en demandant la convocation d'un Concile general dans un lieu sûr pour la réformation de l'Eglise dans son Chef & dans ses membres ; il s'en trouva même plusieurs qui dirent assez ouvertement que suivant les decrets du Concile de Basle dans la onziéme Session, on pouvoit justement déposer le Pape Jules, parce qu'il s'opposoit à la convocation d'un Concile general contre le serment solemnel qu'il en avoit fait avant son exaltation.

Le

Le Pape & le Roi Catholique travailloient avec ardeur à former une ligue capable de s'oppoſer aux projets de l'Empereur & de la France ; il y avoit déja quelque tems que les négociations étoient entamées ; mais on ne convenoit pas des conditions. Ferdinand vouloit qu'on lui fournît de l'argent pour payer ſes troupes ; le Pape de ſon côté fort incertain du ſuccès de cette ligue, ne pouvoit ſe réſoudre à ſe déſaiſir du peu d'argent qu'il avoit, & dont il croyoit avoir un jour beſoin pour conſerver ſa Dignité, & ſe maintenir contre les entrepriſes de ſes ennemis : l'embarras cruel où il ſe trouvoit, lui faiſoit quelquefois prendre la réſolution, & chercher les moïens de s'accommoder avec la France à des conditions raiſonnables ; mais voyant de ce côté-là moins d'ouverture qu'il ne croyoit & ſon projet échoué, il fut obligé de recourir à la protection d'Eſpagne où il crut trouver un ſecours plus ſolide & plus aſſûré.

An de N. S. 1511
XIX.
Le Pape a recours à la protection d'Eſpagne.

Ainſi les affaires étant reglées entre Sa Sainteté & Sa Majeſté Catholique, Ferdinand fit promptement paſſer à Naples la meilleure partie des troupes deſtinées pour l'expedition d'Afrique qu'il abandonna, & donna ordre que cinq cens hommes d'armes, ſix cens Chevaux-Legers, & deux mille hommes d'Infanterie s'embarquaſſent au Port de Malaga pour prendre la route d'Italie. Le Colonel Zamudio devoit commander l'Infanterie, & Alphonſe de Carvajal Seigneur de Xodar avoit le Commandement general de toute l'Armée ; on publioit de tous côtez que ces troupes devoient paſſer en Afrique pour achever la Conquête des côtes de Barbarie : il falloit bien chercher quelque prétexte plauſible pour tromper ou au moins pour amuſer l'ennemi ; mais il n'étoit pas difficile de découvrir l'artifice, puiſque dans le même tems que cette Armée partit d'Eſpagne, qui étoit au commencement d'Août, le Comte Pierre Navarre, ſuivant les ordres qu'il en avoit reçûs, quitta l'Afrique & arriva à Naples avec quinze cens ſoldats, à la verité très-fatiguez & aſſez mal en ordre, mais en recompenſe accoûtumez à vaincre, & le reſte de ces illuſtres Guerriers qui avoient ſi ſouvent battu les Infideles & conquis une partie des côtes de Barbarie.

Le Roi d'Eſpagne fait paſſer des troupes en Italie.

On paroiſſoit de tous côtez occupé à faire de grands préparatifs de guerre ; cependant on n'entroit point en action : le Roi de France fit propoſer le mariage de Madame Renée

On propoſe le mariage de Renée de France avec l'Infant D. Ferdinand.

An de N. S. 1511.

de France sa seconde fille avec l'Infant D. Ferdinand, & promit de renoncer en faveur de ce mariage à toutes ses prétentions sur la Couronne de Naples; on ne sçait pas si l'on faisoit ces propositions de bonne foi, ou si ce n'étoit qu'un artifice de Louis XII. pour gagner du tems. Le Roi Catholique paroissoit assez disposé à consentir au mariage aux conditions marquées; mais il vouloit que l'on restituât Boulogne à l'Eglise, après quoi il promettoit de ne mettre nul obstacle à la paix; le Roi Très-Chrétien qui ne vouloit point entendre parler de cet article, ne manquoit pas de raisons pour s'en défendre; les Souverains en manquent-ils jamais?

Le Duc de Nemours s'avance vers Boulogne.

Le tems se passoit en négociations, & la guerre ne commençoit point; enfin tout se disposa de part & d'autre à une rupture ouverte & à entrer en action. Le Roi de France par un Traité particulier avec les Bentivoglio, promit de prendre leur famille & la Ville de Boulogne sous sa protection; mais afin de n'être point prévenu, il envoya ordre à Gaston de Foix son neveu, Duc de Nemours, Gouverneur du Milanois & Generalissime de toutes les troupes Françoises en Italie, de faire marcher incessamment à Boulogne quatre cens Lances, & de se disposer lui-même à les suivre en personne avec le reste de son Armée, s'il étoit necessaire, pour conserver la place.

Le Roi d'Angleterre demande au Roi de France la restitution de Boulogne au Pape.

D'un autre côté le Roi d'Angleterre qui vouloit entrer dans les affaires d'Italie, envoya un Ambassadeur extraordinaire en France, avec ordre de se joindre à Cabanillas, Ambassadeur d'Espagne, & de presenter un Memoire au Roi de France pour lui demander la restitution de Boulogne, & lui declarer en même-tems qu'ils seroient obligez de prendre la protection du saint Siege & de maintenir son autorité, si Sa Majesté Très-Chrétienne refusoit une si juste demande: cette menace étoit une espece de declaration de guerre: le Roi de France trop fier pour n'en être pas choqué, répondit très sechement & en deux mots aux deux Ambassadeurs, qu'il sçauroit aussibien conserver Boulogne, qu'il avoit défendu Milan, que ces menaces ne l'effrayoient gueres, qu'il étoit tout prêt à prendre les armes, & qu'il ne tiendroit qu'à leurs Maîtres de l'éprouver quand ils voudroient.

XX. Maladie du Pape & arrivée de l'Empereur à Trente.

Il arriva pendant ces mouvemens que le Pape tomba malade; sa maladie parut d'abord si dangereuse, que les Medecins desespererent de sa vie. L'Empereur étant arrivé à Trente

vers le mois de Septembre ; l'Evêque de Catane Ambaſſadeur d'Eſpagne prit ſon audience de congé pour s'en retourner en Eſpagne. Maximilien toûjours occupé & rempli de vaſtes & chimeriques projets, en avoit, dit on, formé un auſſi bizarre que nouveau ; & pris la réſolution de ſe faire Pape, ſoit après la mort de Jules II. ſoit même pendant ſa vie, au moins le bruit en courut, & les Memoires de ce tems là nous en aſſûrent : comme les Cours des Princes ne ſont que trop ſouvent remplies d'adulateurs, l'Empereur n'en manquoit pas qui flattoient ſa folle paſſion, entr'autres le Cardinal de San-Severino qui étoit auprès de Sa Majeſté Imperiale de la part des Cardinaux ſeditieux & ſchiſmatiques ſes Collegues. Cet eſprit brouillon promettoit non-ſeulement le ſouverain Pontificat à Maximilien, & tâchoit de lui en faire trouver le chemin facile ; mais encore il lui faiſoit eſperer de ſe rendre aiſément maître du Royaume de Naples par les intrigues & le ſecours des Princes de ſa Maiſon ; qu'il n'avoit ſeulement qu'à s'avancer & qu'à ſe montrer au Concile de Piſe où les autres Cardinaux de ſa faction demeuroient ; que toute l'Italie, qui ne pouvoit plus ſupporter la domination Eſpagnole, plieroit devant lui & recevroit la loi qu'il voudroit bien impoſer ; vains projets, eſperances frivoles & bien differentes des meſures ſolides & raiſonnables que prenoit le Roi Catholique pour venir à bout de ſes deſſeins. An de N. S. 1512.

XXI. Ligue conclue entre le Pape, le Roi d'Eſpagne, & les Venitiens.

Enfin après bien des négociations, le Traité entre le Pape, Ferdinand & la République de Veniſe fut conclu le quatriéme d'Octobre ; on l'appella la ſainte ligue, dont le projet étoit de faire reſtituer à l'Egliſe la Ville de Boulogne & les autres places uſurpées dans l'Etat Eccleſiaſtique, de maintenir le Pape Jules contre les entrepriſes ſeditieuſes & les attentats des Cardinaux rebelles & du Conciliabule de Piſe.

Articles de la ligue.

Voici de quelle maniere on regla les conditions de la ligue. 1°. Vingt jours après la publication du Traité, le Roi d'Eſpagne ſera obligé de faire paſſer en Italie douze cens Lances, mille Chevaux & dix mille hommes d'Infanterie pour l'execution des projets des Alliez. 2°. Le Pape y joindra ſix cens hommes d'armes ſous le Commandement du Duc de Termens. 3°. La République de Veniſe de ſon côté envoyera ſon Armée de terre, & ſe chargera de tenir la mer, & de garder les côtes avec ſa Flote & onze Galeres du Roi d'Eſpagne. 4°. Le Pape & les

An de N. S. 1511. Venitiens s'engageront de payer tous les mois, tant que la guerre durera, quarante mille écus pour la paye & l'entretien des troupes du Roi Catholique ; & le jour même de la proclamation de la ligue, ils se chargeront de compter par avance aux Officiers de ce Prince la somme de quatre-vingt mille écus pour la paye des deux premiers mois. 5°. Sa Majesté choisira & nommera le General de l'Armée des Confederez, qui fut D. Raymond de Cardonne Viceroi de Naples ; les Venitiens s'obligerent aussi par ce Traité de remettre les sommes considerables qu'ils avoient autrefois prêtées aux Rois de Naples de la Maison d'Arragon, sans en éxiger le payement de leurs successeurs.

Le Pape est obligé de souscrire à ces conditions.

L'Empereur ne voulut pas être compris dans la ligue ; on marqua néanmoins dans les articles secrets, qu'elle n'avoit été conclue qu'avec son consentement & la participation du Roi d'Angleterre. Ces conditions paroissoient très-dures au Pape, sur tout celles qui regardoient le payement des troupes d'Espagne : il eut d'abord bien de la peine à s'y résoudre ; mais dans les conjonctures presentes c'étoit une necessité pour lui de les accepter. 1°. Parce que pendant sa maladie les Barons Romains & le peuple s'étoient soulevez & avoient pris les armes pour conserver leur liberté qu'on opprimoit, pour secouer le joug d'une domination trop violente & tyrannique, & pour maintenir leurs droits & leurs privileges. 2°. Comme les Florentins étoient unis avec la France, Sa Sainteté apprehendoit que le Roi Très-Chrétien soutenu de ses Alliez n'entreprît de s'avancer jusqu'à Rome avec son Armée, où il ne trouveroit nulle résistance, qu'il ne se rendît maître de tout l'Etat Ecclesiastique, & ne voulût mettre sur la Chaire de saint Pierre un Pape de sa main. 3°. Rien ne l'allarmoit davantage que le Concile de Pise, & il craignoit que les Peres n'eussent formé le dessein, ainsi qu'on le publioit, de le déposer & de choisir un nouveau Pape, ce qui n'étoit pas sans exemple, & ce qui ne manqueroit pas de produire dans l'Eglise un schisme scandaleux.

XXII. Garcie de Paredès fait l'emploi de Pirate.

Dans ce tems-là Diegue Garcie de Paredés n'ayant plus d'emploi après la guerre de Naples, s'étoit mis à courir la mer & à pirater. Il y avoit déja quelques années qu'il faisoit l'emploi de Corsaire ; & ayant par ses brigandages encouru la disgrace du Roi Catholique son Maître, il s'étoit mis au

An de N. S. 1511.

ſervice de l'Empereur, & ne lui avoit pas été inutile dans la guerre de Veniſe; il avoit néanmoins été fait deux fois priſonnier; la premiere dans une rencontre proche de Verone entre les troupes Imperiales & un Corps de Cavalerie Albanoiſe; la ſeconde fois à Vicenze, s'étant trouvé malade au lit quand les Venitiens ſe rendirent maîtres de la place.

Quelques Pirates Chrétiens courent les mers d'Afrique.

L'Amirante Villamarin étoit venu d'Eſpagne à Naples avec ſes Galeres par ordre de Sa Majeſté Catholique, pour y appuyer les projets de la ligue, & prendre le Commandement de la Flote des Alliez. Berenger d'Olms étoit demeuré en Eſpagne avec quelques Galeres pour défendre les côtes de Grenade contre les courſes des Infideles; d'un autre côté Rodrigue Baçan & quelques autres Officiers de Marine avoient équipé quelques Bâtimens & raſſemblé quelques ſoldats pour aller brûler des Vaiſſeaux Maures qui déſoloient les côtes, & qui alloient ſe retirer dans la riviere de Tetouan pour y partager leur butin.

Ils vont au ſecours de Tanger que le Roi de Fez aſſiegeoit.

Baçan & ſes Compagnons ayant appris que le Roi de Fez vouloit aſſieger la Ceuta avec une formidable Armée, coururent au ſecours de la place; le voiſinage des lieux, le deſir d'acquerir de la gloire, & de ſignaler leur zele contre les Infideles, & peut-être encore plus que tout cela, la paſſion de s'enrichir de leurs dépouilles, les engagea à cette expedition; en arrivant à Ceuta, ils ſçurent que le Roi de Fez avoit changé de deſſein, & qu'il marchoit dans la réſolution d'aſſieger Tanger où commandoit Edouard de Menezez également illuſtre par ſa naiſſance, ſa valeur & ſon experience; on eſperoit que les troupes qui étoient dans la place, pourroient par leur bravoure ſoutenir quelque tems l'effort des ennemis; mais comme la Garniſon étoit foible, on craignoit qu'elle ne fût enfin obligée de ſuccomber ſous cette multitude prodigieuſe de Barbares qui environnoient la place.

Ils arrivent à Tanger.

Nos Avanturiers coururent auſſitôt de ce côté-là; en arrivant à Tanger le dix-huitiéme d'Octobre, ils trouverent que les Maures preſſoient vivement le Siege, que la Garniſon étoit déja conſiderablement affoiblie, que l'Artillerie des ennemis avoit preſque ruiné toutes les fortifications, & fait en pluſieurs endroits de larges bréches par où l'on pouvoit aiſément monter à l'aſſaut, qu'ils avoient fait jouer des mines, à la faveur deſquelles ils s'étoient logez plus près du corps de la place,

An de N. S. 1511.

qu'ils commençoient même à ſapper le reſte des murs, pour achever de les faire ſauter & ſe rendre maîtres de la Ville plus ſûrement & avec moins de danger & de perte; ce nouveau ſecours auquel on ne s'attendoit pas, raſſûra les Aſſiegez, & redoubla leur courage; ils ſe défendirent avec plus d'opiniâtreté que jamais: car la fortune favoriſe les braves & abandonne les lâches.

Le Roi de Fez leve le Siege.

A peine Baçan & ſes Compagnons furent arrivez à Tanger, que ſans ſe donner preſque le loiſir ni de ſe rafraîchir ni de ſe repoſer, ils firent une ſortie ſur les ennemis, attaquerent un de leurs quartiers avec tant de vigueur, que les Maures ne pouvant ſoutenir un choc ſi furieux, furent mis en déſordre; le quartier fut enlevé, & les Infideles contraints de l'abandonner, laiſſerent un bon nombre de leurs gens ſur la place; ce premier ſuccès ayant ranimé les Portugais, leur Cavalerie ſortit le lendemain en bon ordre pour donner ſur les Aſſiegeans. Les Maures peu accoûtumez à la diſcipline militaire, au lieu de ſe mettre en bataille, ſe battirent diſperſez par pelotons ſuivant leur coûtume; ils ſoutinrent d'abord le choc avec aſſez de valeur; mais ſe voyant vivement pouſſez de tous côtez, ils plierent & prirent bientôt après la fuite; la Cavalerie Portugaiſe accoûtumée par une longue experience à ſe battre contre les Maures, preſſa ces Barbares de ſi près, qu'enfin le Roi de Fez deſeſperant de pouvoir ſe rendre maître de la place, leva honteuſement le Siege & ſe retira trois jours après; les Officiers Eſpagnols fiers de leur victoire, ramenerent leurs gens à Gibraltar avec le plaiſir d'avoir ſecouru les Portugais, & ſauvé Tanger des mains d'un ennemi formidable, qui croyoit cette Conquête aſſûrée; nos gens préfererent la gloire de cette expedition au butin qu'ils auroient pû faire ſur les Côtes d'Afrique.

XXIII. Le Viceroi de Naples aſſemble ſon Armée.

Le Viceroi de Naples raſſembloit avec toute la diligence poſſible ſon Armée, & ſe diſpoſoit à entrer bientôt en Campagne; Navarre qui commandoit l'Infanterie, avoit logé ſes troupes à Gayette & dans les autres places voiſines; la Cavalerie étoit en bon ordre & prête à marcher: Proſper Colonne refuſa de ſervir dans cette guerre, perſuadé qu'il ſeroit honteux à un Officier de ſa naiſſance & de ſon rang, d'être dans une Armée étrangere comme un ſimple volontaire, & ſans avoir un des premiers Emplois. Rien n'eſt plus dangereux

dans les Armées que les contestations sur le Commandement & le point d'honneur ; elles font souvent manquer les occasions du monde les plus favorables ; on donna à Fabrice Colonne la Lieutenance generale des Armées Confederées, dans l'apprehension qu'à l'exemple de son Cousin, il ne refusât de servir, ce qui pouvoit avoir dans la suite de dangereuses consequences.

An de N. S. 1511.

Quoiqu'André Caraffe Comte de San-Severino eût herité de ses Ancêtres une haine implacable contre les François, il supplia Sa Majesté Catholique de vouloir lui permettre de se retirer dans ses terres : on remarqua que les Seigneurs Napolitains de la faction Angevine & les plus dévouez à la France, furent les premiers & parurent les plus empressez à demander de l'emploi dans l'Armée des Alliez, étant bien-aises de trouver une occasion de réparer leurs fautes passées, & de marquer pour leurs nouveaux Maîtres la même ardeur & la même fidelité qu'ils avoient fait paroître pour les François. Le Marquis de Bitonto fils du Duc d'Atri, le Marquis d'Atele fils unique du Prince de Melphe, le Duc de Trageto, les fils des Comtes de Matalone & d'Aliano se distinguerent pardessus tous les autres, & marquerent plus de zele. Quoique le Prince de Bisignano fût malade, & par consequent hors d'état de servir, voulant néanmoins dans cette occasion faire éclater son zele pour le Roi Catholique, il renvoya au Roi Très-Chrétien le collier de l'Ordre de saint Michel : le Prince de Melphe, le Duc d'Atri & le Comte de Matalon suivirent le même exemple.

Zele des Seigneurs Napolitains pour le Roi d'Espagne.

Le Comte Pierre Navarre s'étant mis en Campagne avec son Infanterie, marcha vers Pontcorvo ; quelques jours après le Viceroi sortit de Naples à la tête de sa Cavalerie, & prit la même route : la vûe seule de cette Armée composée de ces vieux guerriers accoûtumez au feu, fiers de leurs victoires, & fameux par leurs exploits dans les Conquêtes de Grenade dans les premieres guerres de Naples & dans les dernieres d'Afrique, étoit capable de répandre par tout la terreur.

Le Viceroi de Naples se met en Campagne.

XXIV.

Cependant l'Empereur ne laissoit pas de se trouver dans un étrange embarras, agité de mille pensées contraires, sans sçavoir quelle résolution prendre : d'un côté le Cardinal de San-Severino l'entretenoit de vaines esperances, & l'amusoit par des promesses frivoles & chimeriques ; de l'autre D. Pedre d'Urrea le sollicitoit puissamment de se joindre aux autres

On sollicite l'Empereur d'entrer dans la ligue.

An de N. S. 1511. Princes Confederez, & d'entrer dans la ligue, d'où dépendoit la sûreté & la tranquillité de l'Italie; il lui promettoit que les Alliez lui fourniroient des troupes & de l'argent pour conquerir le Duché de Milan, & pour ranger à la raison le Duc de Gueldres. Maximilien n'étoit pas trop éloigné de ce parti; mais quoique cette voye lui parût la plus courte & la plus sûre, son esprit toûjours chancelant & irrésolu ne pouvoit se déterminer.

On propose une Tréve entre l'Empereur & les Venitiens.

Il auroit bien voulu renouer la premiere négociation qui avoit été entamée avec les Venitiens, & il auroit très-volontiers accepté les mêmes conditions que le Pape avoit autrefois proposées à l'Evêque de Gurtz, & qu'on avoit fierement refusées; mais il étoit trop tard, & les affaires avoient changé de face. Tel est le sort des esprits inconstans & volages; outre l'Armée des Alliez sur laquelle les Venitiens comptoient beaucoup, la République entretenoit elle seule mille hommes d'armes à ses dépens, sans y comprendre deux cens autres levez sur le même pied, commandez & choisis par Paul Baglioni Officier de reputation; ils avoient encore neuf mille hommes d'Infanterie & trois mille Chevaux-Legers la plûpart Albanois; ainsi la Seigneurie se trouvoit assez puissante pour ne plus recevoir de loi.

Elle est conclue.

Le Roi Catholique envoya de nouvelles instructions & de nouveaux ordres à Jerôme de Vic son Ambassadeur à Rome, pour tenter encore quelque voye d'accommodement entre l'Empereur & les Venitiens; l'affaire étoit délicate & difficile dans la conjoncture presente; cependant l'Ambassadeur se donna tant de mouvemens & fit jouer tant de ressorts, que malgré tous les obstacles qu'il trouva, il fit conclure une Tréve entre Sa Majesté Imperiale & la République: il est vrai qu'elle ne fut pas alors d'un grand secours aux projets de la ligue, les Venitiens n'ayant pû joindre leurs troupes à celles des Confederez; mais dans la suite elle ne leur servit pas peu.

XXV.
Le Roi de France se met en état de s'opposer à la ligue.

Cependant le Roi de France qui ne négligeoit rien pour renverser les desseins de ses ennemis, & pour se mettre en état de s'opposer aux efforts de la ligue, envoya ordre au Duc de Nemours General de ses Armées en Italie, de marcher en diligence avec toutes ses troupes contre l'Armée de la ligue, & de la combattre avant qu'elle eût eu le tems de se fortifier. Sa Majesté Très-Chrétienne prit en même-tems la résolution de faire

faire faire de grandes levées chez les Suisses, & d'empêcher par le moyen de ses Emissaires & par des offres avantageuses cette Nation guerriere de se joindre aux Confederez, & d'envoyer du secours au Pape. Le Cardinal de Sion que Jules avoit depuis peu élevé au Cardinalat pour lui marquer sa reconnoissance, fit de son côté jouer mille intrigues pour engager les Cantons à entrer dans la ligue. An de N.S. 1511.

Il fait des offres avantageuses à l'Empereur.

Néanmoins le Roi pour amuser l'Empereur, lui fit promettre par l'entremise d'André du Bourg de le faire Pape s'il le vouloit être, ou bien de laisser le souverain Pontificat à son choix, & la liberté d'y en mettre un de sa main: ridicule artifice qui faisoit un jeu de la chose du monde la plus serieuse, & de ce qu'il y a de plus sacré dans la Religion; on lui promettoit encore de l'aider à recouvrer toutes les terres que les Papes avoient démembrées de l'Empire, & toute l'autorité que les Empereurs avoient eue autrefois en Italie, de lui ceder la partie du Royaume de Naples qui seroit le plus à sa bienséance; que le Duché de Milan & les Genois s'engageroient par un Traité solemnel à fournir des troupes aux Empereurs, & à leur envoyer les secours dont on conviendroit de part & d'autre, toutes les fois qu'ils auroient la guerre à soutenir; qu'enfin pour terminer les differends qui subsistoient depuis si long-tems entre Sa Majesté Imperiale & le Duc de Gueldres, on s'en remettroit absolument aux Médiateurs & aux Arbitres que l'Empereur nommeroit lui-même: rien n'étoit plus magnifique que ces promesses; mais elles l'étoient trop pour s'y fier & se flatter qu'on pût & qu'on voulût même les executer.

Le Cardinal de San Severin quitte la Cour de l'Empereur.

Le Cardinal de San-Severin fort mécontent du mauvais succès de ses négociations auprès de l'Empereur & de ses irrésolutions continuelles, lui demanda son congé & se retira.

XXVI.

Le Viceroi de Naples arrive avec son Armée à Imola.

Cardonne Viceroi de Naples vouloit faire marcher son Armée du côté de Florence, & s'assûrer en passant de cette place qui étoit dans les interêts de la France & des Cardinaux schismatiques, afin de ne laisser rien derriere lui qui pût l'inquieter & dont les ennemis fussent maîtres; mais le Pape s'y étant opposé, sans que l'on en pût deviner la raison, lui envoya ordre de prendre sa route par l'Abruzze, de passer dans la Romagne & de là dans le Boulonnois: la saison étoit tres-fâcheuse, l'hyver fort rude, la terre couverte de neige, & les

An de N. S. 1511. chemins presque impraticables; aussi la plûpart de ses soldats tomberent malades de fatigues, il en mourut néanmoins assez peu; après bien des peines il arriva avec toute son Armée à Imola, & fut obligé d'y séjourner quelque tems pour y laisser reposer ses gens & y attendre son Artillerie qui venoit par mer; on l'avoit embarqué à Manfredonia, & elle arriva à
An de N. S. 1512. Rimini le propre jour de Noel au commencement de l'année mil cinq cens douze, d'où on la fit conduire à Imola.

Pierre Navarre prend le Château de la Bastide.

Le Comte Pierre Navarre s'étoit avancé avec toute son Infanterie jusqu'à Luco & Bagnacaballo, où il avoit choisi ses quartiers: ce general toûjours actif, vigilant, & qui n'aimoit pas demeurer long-tems sans rien faire, résolut pour ne point perdre de tems & intimider les ennemis, d'aller assieger la Bastide, Forteresse située sur le Po, où le Duc de Ferrare, à qui elle appartenoit, avoit laissé deux cens cinquante soldats en Garnison: le Viceroi approuva la résolution de Navarre, qui de son côté fit avancer ses troupes & commença à la battre le dernier jour de Decembre. Le malheur dont les Assiegez étoient menacez, ne leur ouvrit point les yeux, une confiance présomptueuse & temeraire les aveugla: ils se défendirent d'abord avec assez de valeur, & repousserent par deux fois les ennemis; mais enfin les Espagnols à la troisiéme attaque forcerent & emporterent la place d'assaut; le carnage fut terrible; on fit main-basse sur tous ceux qu'on trouva l'épée à la main; presque toute la Garnison avec Vestitelo qui la commandoit, & la plus grande partie des habitans passerent par le fil de l'épée. Une Conquête si prompte donna beaucoup de réputation aux armes Espagnoles, & jetta la consternation parmi les ennemis & dans toutes les places voisines qui ne se crurent pas en sûreté contre les entreprises d'une Armée victorieuse, qui venoit d'enlever en cinq jours l'épée à la main une place qu'on avoit crû jusques-là imprenable. Ce premier succès fit esperer aux Espagnols que leur seul nom & la terreur de leurs armes réduiroient les ennemis: rien n'étoit plus flatteur pour eux que cette espece de victoire; on remit la place entre les mains du Cardinal Jean de Medicis qui faisoit la fonction de Legat Apostolique dans l'Armée des Confederez.

XXVII. On remet entre les mains du Roi de France le Prin-

Le Roi de France souhaitoit avec ardeur d'avoir en son pouvoir le Prince D. Alphonse d'Arragon second fils de Frederic d'Arragon dernier Roi de Naples; Sa Majesté pressa tant la

Reine Isabelle mere du jeune Prince qui n'avoit que douze ans, qu'elle le remît entre les mains du Roi, qui voulant s'en servir pour l'execution de ses projets, publia que dans peu on le conduiroit à Naples avec une puissante Flote pour le rétablir sur le Trône de ses ancêtres. Le dessein de la France étoit de faire soulever les Napolitains, & de les engager à prendre les armes en faveur du nouveau Roi qu'on vouloit leur rendre; on esperoit par là de faire une diversion & donner de l'occupation au Roi Catholique qui seroit obligé de rappeller ses troupes pour défendre ses propres Etats.

An de N. S. 1512. ce Alphonse, second fils de Frederic Roi de Naples.

Le succès de ce projet paroissoit infaillible; le Royaume étoit sans défense & dégarni de troupes qui se trouvoient engagées fort avant dans l'Etat Ecclesiastique: d'ailleurs la Noblesse & le peuple avoient toûjours conservé un reste d'affection pour le sang de leurs anciens Rois, & desiroient avec passion d'avoir un Roi particulier comme auparavant: car tel est le caractere de l'esprit humain qui se lasse, se dégoûte aisément de ce qu'il a, & soupire après le changement; d'ailleurs la licence & les violences des soldats Espagnols avoient rendu la Nation odieuse aux Napolitains.

XXVIII. Le Viceroi de Naples tient un grand Conseil de guerre.

Après la prise de la Bastide, Pierre Navarre couvert de gloire remena son Armée à Imola, & de là à Butri, où le Viceroi tint un grand Conseil de guerre avec les principaux Officiers pour y regler les operations de la Campagne. Fabrice Colonne étoit d'avis de faire passer le Po à l'Armée, d'aller camper à Cento & à la Piéve que Pierre de Paz avec un Détachement de Cavalerie legere avoit enlevé aux ennemis, & d'assieger dans les formes Castel-Franco; il representa l'importance de cette place par ses fortifications & par sa situation, entre Boulogne & Carpi où étoit campée l'Armée Françoise; que cette Conquête seroit très-avantageuse aux Alliez, & arrêteroit les courses des ennemis; que le dessein des Confederez étant de recouvrer Boulogne, on pourroit aisément après la prise de Castel-Franco, partager les troupes, se rendre maîtres de toutes les petites places du Boulonnois, & venir ensuite tomber sur Boulogne, dont le Siege & la prise ne coûteroient pas alors beaucoup; que dans la guerre il falloit d'abord commencer par les entreprises les plus aisées, pour donner de la réputation à ses armes; que de former à l'ouverture de la Campagne un dessein difficile, rien n'étoit plus capable de déconcerter les

An de N. S. 1512. autres projets, si le premier venoit à échouer; qu'on avoit avis que le Duc de Nemours s'avançoit en diligence avec un gros Corps de Cavalerie & d'Infanterie au secours de Boulogne, où le Bâtard de Bourbon, le Seigneur d'Alegre, & Robert de la Mark s'étoient enfermez avec trois cens Lances; qu'outre la Garnison, la Bourgeoisie étoit nombreuse, guerriere, & par consequent enétat de soutenir la Garnison. *Pourquoi*, ajoûtoit Colonne, *vouloir par son impatience s'arracher soi-meme la victoire des mains? Pourquoi par une précipitation imprudente & temeraire prendre plaisir à s'aller exposer sans necessité à des dangers presque inevitables?* Les autres Generaux appuyoient & approuvoient le sentiment de Colonne, & les plus sages trouvoient que les conseils les plus sûrs étoient toûjours les plus avantageux; qu'enfin il ne devoit pas être moins glorieux à un grand Capitaine de vaincre ses ennemis par sa sagesse & son habileté, que par la terreur de ses armes.

Le Comte Navarre déterminé au Siege de Boulogne.

Le seul Navarre s'opposa au sentiment de Colonne, qui avoit entraîné presque tous les autres; il s'opiniâtra au Siege de Boulogne, & soutint qu'on devoit s'avancer incessamment devant cette place, dont l'on étoit éloigné que de quinze mille; que la réputation décidoit le plus souvent du succès de la guerre; que s'ils alloient d'un autre côté, ou qu'ils tirassent les affaires en longueur, les ennemis ne manqueroient pas de s'en prévaloir & de l'attribuer à foiblesse ou à lâcheté; il fit paroître l'entreprise très-aisée, & répondit du succès: car son courage & sa hardiesse ne trouvoient rien de difficile; *il faut*, continua-t-il, *attaquer l'ennemi par la tête, le reste suivra & pliera bientôt.* Ce sentiment prévalut & l'emporta par le credit & l'autorité de Navarre, par la confiance que les troupes avoient en lui, mais sur tout par la persuasion où tout le monde étoit que ce General n'agiroit que mollement dans une affaire entreprise contre son sentiment, & peut-être même la feroit échouer pour justifier son avis; caractere de tous les hommes entêtez & opiniâtres.

XXIX.
Le Duc d'Urbin prend le Commandement de l'Armée de l'Eglise.

Le Duc de Termens sortit en ce tems-là de Rome avec l'Armée du Pape; mais ce General étant mort en chemin, & le Duc d'Urbin n'ayant pas voulu alors prendre le Commandement de l'Armée, Sa Sainteté envoya ordre aux Officiers & aux soldats d'obéir au Cardinal qui faisoit la fonction de Legat Apostolique à l'Armée, qu'il remettroit entre les mains du

Viceroi de Naples, que tous reconnoîtroient pour Generalissime des troupes Confederées. Le Pape pour gagner & pour attacher encore davantage Cardonne aux interets de la ligue par de nouvelles marques de distinction & d'honneur, lui envoya le Chapeau, l'épée & les Drapeaux que les Papes ont coûtume dans ces sortes d'occasions de benir solemnellement la nuit de Noel, & d'envoyer quelquefois aux Souverains. Le Duc d'Urbin changea d'avis dans la suite, & envoya un Lieutenant General pour commander à sa place les troupes de l'Eglise. An de N. S. 1512.

Les Venitiens n'avoient encore rien contribué pour la cause commune; ils n'avoient fourni ni les troupes ni l'argent dont l'on étoit convenu, & ils prêtoient plûtôt leur nom à la ligue, que du secours aux Alliez; plus occupez de leurs propres affaires que de celles des autres, ils ne cherchoient qu'à profiter du travail d'autrui, & avoient entrepris à la faveur de l'Armée des Liguez, de reprendre les places que l'Empereur & les François avoient conquises sur la République.

Les Venitiens recouvrent leurs places.

XXX.
Cardonne arrive devant Boulogne.

Cardonne partit de Butri & vint camper avec toute son Armée à quatre mille de Boulogne; il voulut aller lui-même reconnoître le pays; aprés avoir tout examiné soigneusement, il trouva l'endroit très-incommode pour camper une Armée, sur tout pendant l'hiver, à cause que le terrain se trouvant coupé en mille endroits par des rivieres & des canaux, étoit presque entierement inondé & devenu comme une espece de marais impraticable: il ne laissa pas dès le lendemain seiziéme de Janvier, de faire avancer ses troupes plus avant, afin de chercher un endroit plus commode pour son Camp; il y avoit dans Boulogne cinq cens Lances, deux mille Soldats de Garnison sous le Commandement du Seigneur d'Alegre que les malheurs de la derniere guerre de Naples n'avoient pas découragé.

Le Duc de Ferrare reprend la Bastide.

Le jour même que le Viceroi partit de Butri, le Duc de Ferrare étant venu se presenter devant Bastida, l'attaqua si promptement, si brusquement, & avec tant de vigueur, qu'il la prit, la força en moins de vingt heures, & la fit entierement raser, ne croyant pas pouvoir la conserver à cause du voisinage des ennemis.

Le Viceroi investit Boulogne.

Le Viceroi ayant établi son quartier à Belpogio maison de plaisance des Bentivoglio à une portée de canon de la Ville;

An de N. S. 1512.

le Marquis de Padula & le Comte de Popoli s'avancerent avec une partie de l'Infanterie, & la posterent dans le Monastere de saint Michel des Bois, dont ils s'étoient saisis, après avoir éteint le feu que les ennemis y avoient mis eux-mêmes pour ôter l'avantage d'un lieu élevé qui commande la Ville. Les Espagnols commencerent à se retrancher dans ce poste, y dresserent une batterie, & placerent les autres sur la colline qui s'élevoit insensiblement au-delà du Monastere, & par où l'on avoit résolu de faire la principale attaque.

Le Duc de Nemours vient au secours de Boulogne.

Cependant l'on aprit que le Duc de Nemours qui étoit à Parme, après avoir fait la revûe de son Armée, la trouva composée de huit cens Lances, de mille Chevaux-Legers, & de trois mille hommes de pied; il n'attendoit que le Duc de Ferrare qui lui amenoit un renfort de deux mille Gascons & de quelque Cavalerie, & qui le devoit joindre à Final, éloigné seulement de Boulogne d'environ vingt mille, pour aller faire lever le Siege de Boulogne, & engager les ennemis à une action generale, afin de terminer tout d'un coup la guerre: car ce jeune Prince un des plus braves de son siecle se voyant à la tête d'une florissante Armée, ne doutoit pas de la victoire.

Les Alliez veulent empêcher le secours.

Fabrice Colonne avec l'avant-garde de l'Armée des Alliez étoit campée aux environs de Cento & de la Piéve pour disputer le passage aux ennemis; mais ayant reçû ordre du Viceroi de venir joindre le gros de l'Armée; il quitta son poste & vint se camper de l'autre côté de la Ville, en tirant vers les montagnes; ils avoient d'abord dessein d'y conduire leurs canons, & de dresser leurs batteries du côté où les murailles étoient plus foibles, dans l'esperance d'y pouvoir plus aisément faire bréche, & d'emporter plûtôt la place; mais nos Generaux changerent tout à coup de sentiment, & jugerent qu'il seroit plus sûr de réunir toutes les troupes pour mettre plus en sûreté notre Artillerie, & pour fermer absolument le passage au puissant secours que les François envoyoient aux Assiegez.

Les Espagnols se saisissent d'une Tour, & en sont chassez.

Ayant donc placé nos batteries entre le Monastere de saint Michel & la porte de Florence, elles commencerent à tirer le vingt-huitiéme de Janvier avec tant de furie, qu'elles renverserent une partie de la muraille, & firent une bréche si considerable, que quelques soldats se rendirent maîtres d'une tour, y arborerent la Banniere d'Espagne, & s'y logerent: il s'éleva

de part & d'autre un grand cri, les uns crierent victoire, les autres coururent aux armes ; les Assiegez réveillez par le danger où ils se voyoient d'être forcez, firent de nouveaux efforts, & vinrent fondre avec tant de fureur sur les Espagnols, qui étoient maîtres de la tour, qu'ils les en délogerent & la reprirent. An de N. S. 1512.

Navarre ayant fait jouer une mine pour achever de faire sauter la muraille, elle mit le feu par hazard à plusieurs barils de poudre qui étoient proche, & les poudres firent un si terrible fracas & un effet si furieux, qu'ils enleverent la muraille ; mais le mur qui avoit sauté en l'air, vint retomber à plomb sur les mêmes fondemens, & reprit sa premiere assiete aussi ferme qu'auparavant. On regarda cette avanture comme une espece de miracle & une protection particuliere du Ciel qu'on attribua à une Chapelle fort devote qui étoit attachée à la muraille par dedans, & qui étant sautée en l'air avec la muraille, retomba dans la même place, sans avoir souffert le moindre dommage.

Effet étonnant d'une mine.

Cependant la Ville se trouvoit serrée de fort près & en grand danger d'être prise ; mais le Ciel la conserva par une avanture qui eut quelque chose d'extraordinaire ; il tomba pendant trois jours & trois nuits une si grande abondance de neige sans nulle interruption, que le soldat tranci de froid à peine pouvoit tenir ses armes & demeurer en faction. Le Duc de Nemours toûjours attentif à profiter des moindres occasions, crut la conjoncture heureuse pour favoriser son dessein & sauver la Ville ; il fit donc entrer pendant la nuit à la faveur des tenebres & du mauvais tems, un grand secours dans la Ville, non-seulement sans y trouver la moindre opposition du côté des ennemis qui n'étoient occupez qu'à se garantir du froid & de la neige, mais sans être même apperçû par les Sentinelles.

Le secours entre dans Boulogne.

Depuis ce tems-là les affaires changerent de face, & la fortune commença à se declarer pour les ennemis ; la rigueur de la saison & les neiges qui continuoient toûjours, firent apprehender au Viceroi quelque disgrace, & peut-être la ruine entiere de son Armée. D'ailleurs voyant les Assiegez fortifiez par le secours que les François avoient jetté dans la place, il sentit bien qu'il n'y avoit plus rien à faire ; ainsi il prit

Levée du Siege de Boulogne.

An de N. S. 1512.

le parti de lever le Siege & de se retirer avec toutes ses troupes & son Artillerie à San-Lazaro à deux milles de Boulogne. Les troupes du Pape que la frayeur avoit saisies, dans la crainte d'avoir les ennemis à leurs trousses, se retirerent plus loin, & ne se crurent point en sureté, qu'elles ne fussent rendues à Imola qui appartenoit au saint Siege : le Viceroi prit son logement & son quartier au Château de San-Piétro, les autres Generaux se disperserent dans les Villes voisines, jusqu'à ce que la rigueur de la saison fût passée, & que le beau tems eût rendu les chemins pratiquables, & permis de tenir la Campagne.

On en rejette la faute sur le Viceroi de Naples.

Telle fut l'issue du fameux Siege de Boulogne qui se fit avec plus d'appareil que de fruit, avec plus de fracas & d'éclat que de gloire & de réputation pour ceux qui l'entreprirent : on ne manqua pas, comme il arrive presque toûjours dans ces sortes d'occasions, d'imputer ce mauvais succès à l'imprudence de nos Generaux ; la plûpart accuserent le Viceroi de peu d'habileté ou d'experience : tel est le caractere du soldat naturellement vain & présomptueux ; il attribue à sa valeur la gloire des bons succès, & rejette sur le peu d'habileté & le peu d'experience de ses Generaux, la faute des mauvais. Il est vrai que la saison fut très-fâcheuse & très-contraire aux projets du Viceroi ; ce qu'on blâma particulierement & en quoi il est difficile de le justifier, c'est d'avoir entrepris ce Siege dans une saison où il étoit presque impossible de réussir. Pour comble de malheur, les Suisses ne vinrent point au Siege, comme on l'esperoit & qu'ils l'avoient promis, & les Venitiens plus attentifs à leurs interêts particuliers qu'à ceux des Alliez, ne leur envoyerent point les secours qu'ils étoient obligez de fournir par le Traité ; Antoine de Leve, le General Alvarado se distinguerent le plus à ce Siege ; D. Ferdinand d'Avalos Marquis de Pescaire y fit son premier apprentissage dans le métier de la guerre ; c'est lui qui depuis acquit tant de gloire dans les guerres d'Italie, & qui devint dans la suite un des plus grands Capitaines de son siecle.

XXXI.
Les Anglois attaquent la Guyenne inutilement.

D'un autre côté le Roi d'Angleterre faisoit de grands préparatifs pour attaquer la France dès que la saison permettroit aux troupes de tenir la Campagne ; son premier dessein étoit de faire une irruption dans la Guyenne. Les vieilles animositez

&

& les jalousies de nation, mais encore plus le desir de faire revivre les anciennes prétentions des Anglois sur cette Province, avoient déterminé ce Prince à entrer dans la ligue. Henri VIII. continuellement sollicité par D. Louis Carroz Ambassadeur de Sa Majesté Catholique qui employoit toute son adresse & toutes ses intrigues pour l'engager à tenir sa parole, & à ne point abandonner la cause commune, nomma Thomas Gray Marquis d'Orset & son Cousin germain pour General de ses Armées; mais on n'avança pas beaucoup de ce côté-là, & l'Anglois ne fut gueres plus heureux en Guyenne, que l'Espagnol l'avoit été en Italie. — An de N. S. 1512.

XXXII. Le Roi Catholique accorde des privileges à ceux qui voudroient demeurer dans Oran.

Le Roi Ferdinand qui avoit à cœur la guerre d'Italie, persuadé qu'il y alloit de sa gloire de la soûtenir, résolut de surseoir pour un tems la Conquête d'Afrique, & de tirer d'Oran toutes les vieilles troupes qui y étoient, & de ne laisser pour la défense de la place que six cens hommes, deux cens Chevaux & quatre cens hommes de pied; mais pour les faire subsister plus aisément & pour diminuer la dépense, on partagea les maisons, les jardins & les autres terres qui dépendoient de la Ville, entre les soldats, afin que se trouvant eux-mêmes interessez à la conservation d'Oran, ils la défendissent avec plus de valeur & de fermeté. Pour engager ces nouveaux habitans à demeurer dans Oran, il leur assigna sur le Trésor Royal une paye ordinaire plus forte même que les doubles payes, & leur accorda des droits & des privileges, une exemption de tous impôts, & même de Doüanne sur toutes les marchandises soit du pays, soit étrangeres.

XXXIII. Naissance du Cardinal Henri de Portugal.

Dans cette même année la Reine de Portugal accoucha à Lisbonne le dernier jour de Janvier du Prince D. Henri, qui fut dans la suite Cardinal, & qui après la funeste mort de D. Sebastien Roi de Portugal son neveu, monta lui-même sur le Trône dans un âge très-avancé, par un de ses caprices & une de ces bizarreries de la fortune, dont l'on ne voit que trop souvent des exemples, ou plûtot par un de ces secrets ressorts & de ces ordres impénétrables de la divine Providence, qu'il ne nous est pas permis d'approfondir.

Mariage de Fernandez de Velasco avec Julienne de Velasco.

Le Roi Catholique étoit alors à Burgos, où après la mort de Bernardin de Velasco Connétable de Castille, se conclut le seiziéme de Fevrier le mariage de Julienne sa fille & petite fille de Ferdinand du coté de Jeanne d'Arragon sa mere, fille

An de N. S. 1512

naturelle de ce Prince, avec D. Pero Hernandez de Velaſco, fils aîné de D. Ignigo qui ſucceda à la Dignité de Connétable & à la terre d'Haro, que poſſedoit D. Bernardin ſon frere.

XXXIV. Breſſe & Bergame ſecouent le joug des François.

L'éloignement du Duc de Nemours occupé dans l'Etat Eccleſiaſtique, fournit aux habitans de Breſſe & de Bergame une occaſion de ſe ſoulever contre les François, & de ſecouer le joug de cette nouvelle domination pour retourner ſous les Venitiens leurs anciens Maîtres: ces peuples profitans de cette conjoncture, coururent aux armes, chaſſerent les François de ces deux Villes, mais ils ne purent ſe rendre maîtres des Citadelles qui reſterent entre les mains des ennemis par le moyen des fortes Garniſons qu'ils y entretenoient. L'affaire étoit de la derniere conſequence, & pouvoit avoir pour les François de fâcheuſes ſuites: comme il y avoit à craindre que les autres Villes conquiſes ſur les Venitiens, animées & entraînées par ce pernicieux exemple, ne priſſent auſſi les armes; il étoit dangereux de diſſimuler & de laiſſer cette révolte impunie.

Le Duc de Nemours entre dans la Citadelle de Breſſe,

Le Duc de Nemours après avoir fait lever le Siege de Boulogne & mis la place en état de défenſe, réſolut de courir dans le Breſſan & dans le Bergamaſc pour punir & ranger à leur devoir les Rebelles; il emmena le Seigneur d'Alegre, & laiſſa en ſe place à Boulogne Fouillet Officier François avec trois cens hommes d'armes & trois mille hommes d'Infanterie; il n'en falloit pas davantage pour mettre la Ville en état de rien craindre. Comme le Duc s'approchoit de Breſſe, Gritti qui commandoit les troupes de la République ayant ramaſſé à la hâte toute la canaille & tous les mutins de Breſſe, en ſortit pour s'oppoſer aux François; la vûe du crime que les Breſſans venoient de commettre, & le deſeſpoir d'en obtenir le pardon, les rendoit brave & hardis. Le Duc de Nemours évita ſagement d'en venir aux mains avec Gritti; car pourquoi riſquer un combat, pourquoi tenter ſans neceſſité la fortune & s'expoſer à perdre beaucoup de ſes gens inutilement? Il ſe détourna donc pour ne point rencontrer les ennemis; & ayant pris ſon chemin par les montagnes, il trouva moyen d'entrer pendant la nuit dans la Citadelle & d'attaquer la Ville de côté-là.

Il reprend Breſſe & bat les Venitiens.

Il le fit avec tant d'ordre & de vigueur, que s'en étant rendu maître preſque ſans peine, il réſolut d'aller ſurprendre les ennemis qui ne s'y attendoient pas, & de tomber ſur leur Camp. Le choc fut vigoureux & opiniâtre; les Venitiens quoi-

que ſurpris, ne laiſſerent pas de ſe défendre avec valeur ; le carnage fut grand ; il reſta de part & d'autre bien du monde, & la victoire, après avoir demeuré quelque tems douteuſe, ſe declara enfin pour les François qui reſterent maîtres du Champ de bataille, de l'Artillerie & des bagages. Le General Gritti fut fait priſonnier avec Paul Manfronio & Antoine Juſtiniani que la Seigneurie avoit envoyé à Breſſe pour y commander : comme le Comte Louis de Bogaro avoit eu plus de part que perſonne à la révolte par ſon credit, & avoit livré la Ville aux Venitiens, s'étant trouvé parmi les autres priſonniers, on lui fit ſon procès dans les formes, & il fut condamné à perdre la tête ; on fut bien-aiſe par cet exemple de ſeverité d'intimider & de contenir les autres dans le devoir.

An de N. S. 1512.

Après la défaite de Gritti & la réduction de Bergame & de tout le Bergamaſc qui ne coûta rien au Duc de Nemours, on ne regarda plus ce jeune Prince que comme un Heros que le ſecours de Boulogne, la défaite des Eſpagnols, le recouvrement de deux importantes places & de deux Provinces avec une rapidité & un bonheur ineſperé avoient couvert de gloire ; la ſuite ne répondit pas à la réputation qu'il avoit acquiſe & aux vaſtes eſperances qu'on avoit conçûes de ſa valeur & de ſon habileté. Il laiſſa le Sieur d'Aubigny à Breſſe avec un Corps de troupes pour tenir en bride le Breſſan, & diſſiper les factions : & après avoir diſtribué le reſte de ſon Armée dans le Veronois, ne penſant plus qu'à jouir en repos du fruit de ſes victoires, il s'en alla à Milan pour y paſſer agréablement le Carnaval dans le jeu, les ſpectacles & les divertiſſemens propres de la ſaiſon & qui convenoient à ſon âge.

Le Duc de Nemours réduit Bergame.

Le Roi de France fort mal content de la conduite du Duc de Nemours, trouva très-mauvais que dans les conjonctures preſentes, au lieu de pourſuivre les ennemis & de profiter de la conſternation où ils étoient, il eût abandonné ſes entrepriſes pour aller ſe divertir à Milan, & ſe plonger dans les délices & les plaiſirs ; il lui envoya donc ordre de raſſembler promptement ſes troupes & de ſe mettre en Campagne, pour aller s'oppoſer à l'Armée de la ligue affoiblie par la déſertion, les marches pénibles, les fatigues du Siege & les pertes faites en diverſes rencontres, qu'il ne falloit pas laiſſer échaper l'occaſion de les attaquer à preſent que leurs projets ſe trouvoient déconcertez, leurs affaires délabrées & leur ré-

Le Roi de France lui ordonne de raſſembler ſon Armée.

An de N. S. 1512. putation perduë; qu'il seroit aisé de les détruire & de les ruiner avant qu'ils pussent reprendre courage.

XXXV.

L'Empereur refuse d'entrer dans la ligue.

Les avantages que les François venoient de remporter sur les Espagnols & sur leurs Alliez, inspirerent plus de hardiesse aux Peres du Concile de Pise; les Cardinaux schismatiques ne gardant plus de mesures, choisirent les Cardinaux de San-Severin & de Bayeux pour faire les fonctions de Legats à Boulogne, en Italie & à Avignon en France avec l'autorité attachée à cette Dignité. Le Pape de son côté n'omit rien pour engager les Venitiens à s'accommoder avec l'Empereur aux conditions si souvent proposées; mais Sa Sainteté ne put rien obtenir, & ne fut pas plus heureuse auprès de Sa Majesté Imperiale, qui après la disgrace des Confederez devant Boulogne & dans la décadence de leurs affaires, ne voulut jamais entendre parler de la ligue ni y être compris; l'Empereur n'auroit pas laissé de les relever ou au moins de les soutenir s'il avoit voulu se joindre aux autres; mais devenu sage & circonspect à ses dépens, il aima mieux être témoin & spectateur de la tragedie, que d'en être acteur, afin d'être toûjours plus en état de prendre son parti selon le besoin & la situation des affaires.

Tréve conclue entre les Venitiens & l'Empereur.

Maximilien toûjours irrité contre les Venitiens & ne pouvant ni digerer ni leur pardonner les chagrins qu'il en avoit reçûs, voulut se venger de cette République fiere & ambitieuse, & employer toutes ses forces pour l'humilier & reprendre tout ce qu'elle avoit injustement usurpé sur l'Empire; néanmoins quelque tems après Jerôme de Vic, Ambassadeur d'Espagne à Rome, ménagea par son habileté une Tréve entre les Venitiens & l'Empereur, à condition que la Seigneurie s'obligeroit à payer à Sa Majesté Imperiale une certaine somme d'argent, quoique beaucoup au dessous du dommage que l'Empire avoit reçû des Venitiens & du dédommagement que l'Empereur en esperoit.

Le Roi de France tâche d'attirer dans ses interêts le Roi de Navarre.

Le Roi de France n'étoit pas tellement occupé de la guerre d'Italie, qu'il negligeât la défense de ses propres Etats; il faisoit fortifier avec soin les côtes de Normandie & de Guyenne, garnissoit de troupes, de vivres & de munitions les places fortes pour mettre ces deux Provinces hors d'insulte, & les garantir de l'invasion des Anglois; car il y avoit à craindre qu'en voulant conquerir les Etats d'autrui, il ne vint lui-même à perdre les siens; il ne laissoit pas aussi de ménager le Roi de Na-

varre pour l'attirer dans son parti, quoiqu'en secret il favorisât le Duc de Nemours dans le different qu'il avoit avec la maison d'Albret pour la Couronne de Navarre, & qu'il eût promis à ce jeune Prince son neveu de le mettre en possession de ce Royaume dès que la guerre d'Italie seroit terminée; les liaisons étroites que le Roi de Navarre avoit avec la France, furent la cause de sa perte; mais il est à propos d'expliquer un peu plus au long cette intrigue. An de N. S. 1512.

XXXVI. Le Pape excommunie le Roi & la Reine de Navarre.

Le Pape informé des engagemens que le Roi de Navarre avoit avec le Roi Très-Chrétien, & qu'il appuyoit les entreprises temeraires des Cardinaux schismatiques assemblez à Pise, résolut de se venger d'un Prince qu'il regardoit comme un de ses plus grands ennemis; il communiqua son dessein aux Cardinaux qui étoient auprès de sa personne, & de l'avis du sacré College; il employa contre ce Prince le remede violent dont quelques Papes ne se sont servis que dans les dernieres extrêmitez; il excommunia donc solemnellement le Roi & la Reine de Navarre, les priva l'un & l'autre de la Dignité Royale, donna leur Royaume au premier occupant, & invita les autres Princes à s'en emparer: cette Sentence fut publiée à Rome le dix-huitiéme de Février; on accusa le Roi Ferdinand d'avoir lui-même sollicité le Pape d'en venir à cette extrêmité, & le bruit se répandit de tous côtez que Sa Sainteté n'avoit fait cette démarche, que pour favoriser les desseins & les prétentions du Roi Catholique, dont elle avoit besoin, & qu'elle avoit interêt de ménager: il faut avouer qu'il y avoit de l'apparence & que les conjectures ne paroissoient pas trop mal fondées: car il est constant que ce Prince garda long-tems dans son cabinet la Bulle du Pape sans la faire publier, parce qu'il étoit bien-aise de sonder & de pressentir les jugemens du public, & de tenter s'il ne pourroit point par la voye de la négociation & sans éclat détacher le Roi de Navarre du parti de la France.

Le Roi d'Espagne sollicite le Roi de Navarre de se liguer avec lui.

Dans cette vûe Ferdinand qui étoit alors à Burgos, dépêcha en Navarre sur la fin du mois de Mars, Pierre d'Hontagnon pour representer au Roi le précipice où il alloit se jetter par ses liaisons étroites avec la France; que rien n'étoit plus contraire à ses veritables interêts; que s'il continuoit de proteger le Conciliabule de Pise, d'appuyer les prétentions des Cardinaux rebelles, de fournir des secours au Roi Très-Chrétien qu'on regardoit comme l'ennemi de l'Eglise, & qu'enfin

An de N. S. 1512.

s'il osoit donner aux François passage en Espagne par la Navarre, il s'attireroit la colere du Pape capable de se porter aux dernieres violences, & qu'il étoit dangereux d'irriter; que le meilleur parti qu'il pût prendre étoit de se liguer avec l'Espagne, & pour affermir l'alliance, d'envoyer le Prince de Viane son fils en Castille, auquel on feroit épouser l'Infante Isabelle ou l'Infante Catherine petites filles de Sa Majesté Catholique.

Le Roi de Navarre refuse les propositions du Roi d'Espagne.

Quelque raisonnables que fussent les propositions de l'Envoyé de Ferdinand, le Roi de Navarre les rejetta avec hauteur & fierté, comptant beaucoup sur la protection & le secours de la France, au cas qu'on entreprît de l'inquieter; il n'en chagrina que davantage ceux qu'il croyoit dans les interêts de Sa Majesté Catholique; il fit faire de tous côtez de nouvelles levées & des préparatifs, comme s'il eût été à la veille d'avoir une cruelle guerre sur les bras. D. Juan de Sylva ou de Ribera qui commandoit sur les frontieres de Navarre, eut beau remontrer à ce Prince les ombrages que pouvoient donner ses démarches à la Cour de Castille, le Roi de Navarre n'eut nul égard aux remontrances & aux sages conseils du Castillan; les nouvelles qu'il recevoit tous les jours de la situation où étoient les affaires de France en Italie, & des avantages que les troupes de cette Couronne venoient de remporter sur les Espagnols & sur les autres Princes Confederez, lui relevoient le courage; la renommée qui augmentoit encore les victoires des François, comme il arrive presque toûjours, affermissoit ce Prince dans sa résolution.

XXXVII.
Cardonne reste dans le Boulonnois.

D. Raymond de Cardonne restoit toûjours dans le Boulonnois avec le débris de ses troupes fatiguées du Siege de Boulogne, & n'osoit se retirer, voulant ménager la réputation de ses armes, persuadé que le succès en dépend souvent; d'un autre côté il voyoit bien qu'il étoit trop foible pour attaquer & former des entreprises; ainsi malgré les pressantes sollicitations que lui faisoit Sa Sainteté d'entrer dans le Milanois, & d'obliger par cette diversion les François à courir à la défense de leur propre pays. Cardonne demeura dans son même poste, mais il y avoit à craindre qu'on ne lui coupât les vivres, & que les ennemis ne se rendissent maîtres de Ravenne qui étoit éloignée, & d'où nous venoient nos convois; rien alors n'auroit pû les empêcher d'affamer notre Armée; ils étoient plus forts que nous, & victorieux, au lieu que nos troupes étoient consi-

derablement affoiblies & presque ruinées par la rigueur de la saison, les fatigues du Siege, la désertion ou les maladies qui en avoient enlevé un grand nombre. An de N. S. 1512.

Mais ce qui acheva de déconcerter le Viceroi, ce fut que les deux Armées étant presque en presence, six cens Lances des troupes de l'Eglise sortirent brusquement du Camp avec le Lieutenant du Duc d'Urbin qui les commandoit, sous prétexte qu'on ne les payoit pas, & que les Espagnols ne cherchoient qu'à les chagriner; il est sûr que le Duc d'Urbin entretenoit des correspondances secretes avec la France au préjudice du Pape Jules son oncle, dont il n'étoit pas satisfait, & qu'un Banquier de Florence lui avoit fait de grosses remises par l'ordre de cette Couronne, pour lever de nouvelles troupes. Le Viceroi & le Legat du Pape voyant l'Armée de la ligue fort diminuée par la retraite de ces troupes, résolurent de lever quatre mille Italiens; Sa Sainteté vouloit qu'on en levât huit mille, & manda qu'elle leur feroit tenir toutes les remises necessaires pour les entretenir. Le dessein du Pape étoit d'engager les Confederez, dès qu'ils auroient reçû ce nouveau renfort, à marcher incessamment contre les François, & à les attaquer; son humeur vive & impatiente lui rendoit insupportables les moindres délais, & l'empêchoit de faire attention aux plus grands dangers.

Les troupes du Duc d'Urbin quittent l'Armée de Cardonne.

Ferdinand beaucoup plus moderé & plus circonspect, n'étoit pas dans les mêmes dispositions: comme il connoissoit le genie des François toûjours vif & impetueux dans son premier feu, il envoya ordre au Viceroi de traîner la guerre en longueur, de ne songer qu'à amuser l'ennemi par de legeres escarmouches, jusqu'à l'arrivée des troupes Venitiennes qui pouvoient aisément le joindre depuis la Tréve que la Seigneurie venoit de conclure avec l'Empereur; d'obtenir des Cantons la permission de faire chez eux des levées, & s'ils le refusoient, d'avoir recours à l'Allemagne; que le succès justifioit les entreprises, & qu'un projet assûré étoit toûjours glorieux, que ce seroit vouloir se perdre à plaisir, que de rien précipiter, que le tems seul & la patience pouvoient relever les Alliez.

Le Roi d'Espagne mande que l'on traine la guerre en longueur,

Ferdinand dépêcha aussitôt en Italie Ferdinand de Valdez Capitaine de ses Gardes, avec ordre de passer d'abord à Rome pour conferer avec le Pape, & de là se rendre en diligence à l'Armée des Confederez pour declarer à Cardonne les sentimens & les intentions de Sa Majesté Catholique. Valdez s'ac-

Il leur défend de risquer.

An de N. S. 1512. quitta avec beaucoup de fidelité des ordres du Roi son Maître; il arriva au Camp du Viceroi le vingt-neuviéme de Mars, dans le tems que les deux Armées étant en presence, on étoit à la veille d'une action generale, que ni les uns ni les autres, & sembloient ne pouvoir refuser sans risquer, & peut-être même sans perdre leur réputation.

XXXVIII. Situation de l'Armée Espagnole.

L'Armée de la ligue étoit campée au Château de San-Piétro à Butri, à Cento & à la Piéve dans le Boulonnois: comme ces postes étoient avantageux, le Viceroi étoit résolu de n'en pas branler, d'y attendre les François & d'accepter la bataille s'ils osoient la lui presenter; la situation du Camp où il n'étoit pas aisé de forcer nos gens, leur redoubloit le courage, & jamais peut-être le soldat ne fit paroître plus d'ardeur de voir l'ennemi & d'en venir aux mains. Les avantages remportez si souvent sur les François par les Espagnols leur paroissoient presque un gage assûré de la victoire, & ils ne cherchoient que l'occasion de réparer l'affront souffert devant Boulogne; cependant l'Armée Françoise grossie considerablement par l'arrivée du Duc de Ferrare avec un gros Corps de vieilles troupes aguerries & qui ne demandoient qu'à se battre, s'avança, faisant mine de vouloir déloger l'ennemi de ses retranchemens: les Armées furent trois jours en presence; on s'observa de part & d'autre; il y eut quelques legeres escarmouches entre les Gardes avancées des deux Armées; mais ni les uns ni les autres n'osoient engager une affaire generale. Les Generaux François étant venus reconnoître la disposition du Camp ennemi, la situation leur parut trop avantageuse & les retranchemens trop bons pour entreprendre de les forcer: le Viceroi de son côté suivant les ordres de Sa Majesté Catholique que Valdez venoit de lui apporter, se tint tranquille dans son Camp, & résolut de n'en point venir aux mains, s'il n'y étoit forcé.

Les François marchent devant Ravenne.

Les François demeurerent encore quelque tems dans leurs quartiers; mais ne voyant nulle apparence d'attirer les Espagnols hors de leurs retranchemens, & d'en venir à une bataille dont le succès décideroit de l'Empire d'Italie, ils décamperent le dernier jour de Mars, & prirent la route de Ravenne, dont ils vouloient se saisir, dans l'esperance d'affamer bientôt leurs ennemis qui en tiroient toutes leurs provisions pour la subsistance de l'Armée. Le Viceroi, soit qu'il craignît, soit qu'il eût

prévû

prévû le dessein des François, avoit envoyé quelques jours auparavant à Ravenne D. Pedre de Castro avec cent Chevaux, & Louis d'Entichi Gentilhomme Napolitain avec mille Fantassins Italiens pour conserver une place d'où lui venoient tous ses convois; mais comment avec si peu de troupes ces deux Officiers pouvoient-ils défendre Ravenne contre les efforts de toute l'Armée Françoise. An de N.S. 1512.

Ce poste paroissoit si important au Viceroi, que résolu de tout risquer pour le conserver, il décampa aussitôt, & suivit de si près l'ennemi, que les deux Armées n'étoient qu'à trois mille l'une de l'autre; mais comme il étoit inquiet & qu'il craignoit de perdre Ravenne, il donna ordre à Marc-Antoine Colonne de s'avancer & de se jetter dans la place avec cent hommes d'armes de sa Compagnie, & cinq cens hommes de pied Espagnols.

Le Viceroi suit les François.

XXXIX.

Situation de Ravenne.

Ravenne est située sur le Golphe de Venise entre deux petites rivieres qu'on passe aisément à gué; l'une s'appelle *Roncone* & l'autre *Montone*, qu'on nommoit autrefois *Vitis*; ces deux rivieres sont si proches l'une de l'autre, qu'elles entrent dans les fossez de la Ville, & arrosent le pied des murailles, la Montone à la gauche, & la Roncone à la droite. Ce fut entre ces deux rivieres que vint camper l'Armée Françoise le Jeudi saint huitiéme d'Avril; dès le lendemain ils attaquerent brusquement la place & voulurent l'emporter d'assaut: l'attaque fut vigoureuse, mais la Garnison soutint le choc & se défendit avec beaucoup de valeur; un de ceux qui se signala le plus dans cette occasion, fut Louis d'Entichi, il y perdit son frere, & luimême y ayant reçû plusieurs blessures, mourut peu de tems aprés.

Le Viceroi campe à la vûe des François.

Le Viceroi qui vouloit à quelque prix que ce fût, conserver Ravenne, & qui craignoit qu'elle ne pût pas soutenir un second assaut, résolut d'approcher plus près de la Ville, & de descendre le long du Roncone qui séparoit les deux Armées; ayant délogé, il vint le Samedi saint camper à deux mille des François dans un lieu qu'on appelle *les Moulins*; il s'y retrancha par un grand fossé qu'il fit tirer devant son Camp avec quelques redoutes & des parapets pour le couvrir.

Il tient Conseil de guerre. Colonne est d'avis que l'on demeure dans le Camp.

Il tint aussitôt Conseil de guerre pour déliberer sur le parti qu'il y avoit à prendre, & s'il étoit à propos d'avancer encore davantage. Les sentimens des Generaux se trouverent parta-

An de N. S. 1512. gez ; Fabrice Colonne fut d'avis de rester dans l'endroit où l'on étoit campé, parce qu'étant maîtres des derrieres, il leur étoit aisé d'en tirer des vivres, sans que l'Armée pâtit, au lieu que les ennemis se trouvant resserrez entre les deux rivieres, les vivres leur manqueroient bientôt, & ils seroient contraints malgré eux de déloger pour pouvoir subsister ; que d'ailleurs rien n'étoit plus aisé aux Espagnols que de secourir & de conserver Ravenne, & que la victoire étoit entre leurs mains, si les François avoient la temerité d'attaquer la place à la vûe d'une Armée ennemie qui ne manqueroit pas de les prendre.

Navarre est pour la bataille.

D'un autre côté Pierre Navarre l'homme du monde le plus attaché à son sens & le plus entêté fut d'un sentiment contraire ; il ne pouvoit goûter un avis, quoiqu'il fût le meilleur, quand il ne l'avoit pas ouvert lui-même. Navarre brûloit d'ardeur d'en venir aux mains, & il comptoit beaucoup sur l'Infanterie Espagnole qu'il commandoit & qu'il prétendoit opposer à toute la Cavalerie Françoise ; rien n'étoit plus temeraire, ou plûtôt rien n'étoit plus chimerique & plus extravagant que ce dessein qui exposoit toute l'Armée à être taillée en pieces ; on préfera néanmoins le sentiment qui paroissoit le plus glorieux à celui qui étoit & le plus sage & le plus sûr,

Les Espagnols s'avancent.

Nos gens s'avancerent donc ; & après quelques escarmouches entre notre avant-garde & quelques escadrons ennemis, comme il étoit déja tard, il ne se passa ce jour-là rien de considerable ; les ennemis rentrerent dans leur Camp, & nos gens resterent dans le leur, & furent presque toute la nuit sous les armes à la vûe de l'ennemi ; on travailla en diligence à se retrancher pour mettre le Camp hors d'insulte.

XL.
Etat de l'Armée Françoise.

Dès le lendemain qui fut le jour de Pâques onziéme d'Avril, les deux Armées se disposerent au combat comme de concert, & se mirent en bataille ; il y avoit dans l'Armée Françoise vingt-cinq mille hommes d'Infanterie tant François & Gascons, qu'Allemands & Italiens, deux mille Chevaux, deux mille hommes d'armes & cinquante pieces de canon ; le Duc de Ferrare & le Sieur de la Palice commandoient l'avant-garde ; le grand Sénéchal de Normandie & le Cardinal de San-Severino Legat du Concile de Pise étoient au Corps de bataille, & Frederic de Rozoli avoit le Commandement de l'arriere garde ; pour le Duc de Nemours il s'étoit mis au Corps de réserve avec l'élite de sa Cavalerie pour soutenir ses gens & se

trouver aux endroits où sa presence seroit plus necessaire.

An de N. S. 1512.

On ne faisoit monter au contraire l'Armée des Confederez tout au plus qu'à dix-huit mille hommes de pied, quoique d'autres la fissent bien moindre, dans laquelle on ne comptoit pas plus de huit mille Espagnols effectifs, quatre mille Italiens, douze cens hommes d'Armes, deux mille Chevaux-Legers, & vingt-quatre pieces de Canon.

Etat de l'Armée Espagnole.

Le Viceroi auroit dû marcher avant la pointe du jour & sans bruit pour empêcher les ennemis de passer la riviere & de se mettre en bataille de l'autre côté du rivage: c'étoit le parti qu'il devoit prendre & le conseil que lui donnoit Fabrice Colonne; mais Cardonne entêté de son propre sentiment, ou prévenu en faveur de celui de Navarre, méprisa l'avis de Colonne, en quoi il fit une faute irréparable: les ennemis en sçurent bien profiter; car ils eurent le tems de dresser un pont sur la riviere, de faire passer toutes leurs troupes, & de les ranger en bataille dans une belle & vaste plaine.

Les François passent la riviere de Roncone.

Fabrice Colonne conduisoit l'avant-garde de l'Armée des Alliez avec huit cens hommes d'armes, six cens Chevaux-Legers, & quatre mille hommes de pied: de tout le reste on n'en forma que deux Corps, dont l'un fut commandé par le Viceroi, & Navarre étoit à la tête de l'autre; les deux Armées s'étant avancées en cet ordre, on vit les Generaux visiter les bataillons, parcourir tous les rangs, animer leurs soldats au combat, dissiper leur frayeur, réveiller leur courage, leur inspirer la confiance, leur promettre la victoire. On dit que le Duc de Nemours en apostrophant ses gens, leur parla à peu près en ces termes:

Les uns & les autres se disposent au combat.

» Vous voilà enfin, Camarades, au comble de vos vœux; « il y avoit si long tems que vous souhaitiez de voir l'ennemi « de près, & d'en venir aux mains en pleine Campagne; la for- « tune, ou plûtôt la divine Providence, qui jusqu'à present « comme une bonne mere vous a toûjours rendus victorieux « de vos ennemis, vous accorde aujourd'hui la grace après « laquelle vous soupirez; elle vous presente l'occasion de rem- « porter une des plus éclatantes victoires qui jamais ait été « gagnée. Combien de fois vous ai-je entendu dire, quand « donc nous menera-t-on à l'ennemi? quand serons-nous en « bataille? quand combattrons-nous? Voilà ce jour heureux « venu, ce jour si desiré; tout vous favorise, tout est con- «

Discours du Duc de Nemours à son Armée.

An de N. S. 1512. » traire à votre ennemi ; ce n'est point pour vous inspirer une » confiance présomptueuse, ou pour vous amuser par de frivoles esperances que je vous parle, ce n'est pas la seule Ville de Ravenne qui va tomber sous l'effort de vos armes ; » toute la Romagne vous reconnoîtra bientôt pour ses Conquerans ; mais est-ce-là une récompense proportionnée à » votre valeur & à la victoire que la fortune vous prépare ? » vous ne trouverez plus rien qui vous résiste, ni qui ose même s'opposer à vos Conquêtes, tout baissera les armes, tout » pliera sous vous. Qui pourra arrêter le cours de vos victoires & vous empêcher de passer sur le ventre à tous ceux qui » oseront éprouver la pesanteur de votre bras ? Qui pourra » sauver Rome même de vos mains, elle vous attend cette » Ville si superbe & si fiere, qui n'est riche que des dépouilles » de tout l'Univers ? Cette quantité d'or, d'argent & de pierreries, ces meubles si précieux & si magnifiques, ces trésors » immenses qu'elle a ramassez avec une avidité insatiable pendant tant de siecles, ne serviront qu'à vous enrichir vous-même ; tout l'Univers sera jaloux du butin que vous allez y » faire, & vos ennemis en seront consternez. Quand vous serez maîtres de Rome, trouverez-vous des obstacles capables » de vous fermer le passage de Naples ? les portes de ce Royaume vous seront ouvertes, la seule terreur de votre nom & » de vos armes en renversera les remparts ; vous y trouverez » un vaste Champ pour moissonner de nouveaux lauriers ; vous » pourrez alors réparer les pertes, venger dans le sang de vos » ennemis la mort, & laver la honte de vos anciens Compatriotes. Quelle gloire, quel avantage pour vous & pour » toute la Nation ! Le Ciel vous favorise, la fortune se declare, une premiere victoire vous fraye le chemin à une seconde ; votre valeur, cette intrépidité qui affronte les plus » grands dangers, tant de glorieux exploits, tant d'ennemis » terrassez, tant d'avantages remportez, cet air martial, cette » allegresse & cette confiance qui brillent dans vos yeux, que » ne nous promettent-ils pas ? Ne sont-ce pas & pour vous » & pour moi un présage & un garant presque sûr de la défaite de vos ennemis ? Qui sont-ils donc ces ennemis si redoutables que vous avez aujourd'hui à combattre ? Eh quoi ! » avez-vous oublié que ce sont ces lâches qui n'ont pû soutenir votre presence, qui par une fuite honteuse ont abandon-

né le Siege de Boulogne à votre arrivée, & qui n'ont crû « An de N. S. 1512.
pouvoir se dérober à vos coups, qu'à la faveur des tenebres « de la nuit? Ces mêmes troupes intimidées par votre valeur, « n'ont jamais osé vous attendre de pied ferme, ni se mesu- « rer avec vous; mais convaincues de leur propre foiblesse ou « de leur lâcheté, elles se sont retirées avec précipitation sous « les remparts de Faenza & d'Imola, pour s'y mettre à l'abri « de la foudre qui alloit les écraser; ont-elles osé rester dans « la plaine? elles apprehendoient trop que vous ne vinssiez les « y attaquer; elles n'ont crû trouver d'azile assûré, qu'en se « réfugiant dans des lieux inaccessibles. Oublierez-vous cette « genereuse audace & cette noble fierté qui est le partage des « victorieux? Craindrez-vous ces fuyards que leur défaite rend « encore plus timides & plus lâches? Jamais ils n'auroient « osé disputer à notre Nation le Royaume de Naples l'épée à la « main; nos ennemis ne sont redevables de cette Conquête, « qu'à l'intrigue, à la ruse, à l'artifice, & à la trahison. Ont- « ils eu assez de courage pour paroître devant les François en « rase Campagne? Il leur falloit pour se défendre, des rem- « parts, des rivieres, des retranchemens; ne croyez pas que « ce soit de ces braves guerriers qui se sont signalez dans les « guerres de Naples; ces braves sont péris, & s'il reste encore « quelques-uns de ces soldats vieillis dans le service, ce ne « doit plus être qu'un tas de lâches qui ne doivent une si lon- « gue vie, qu'à la peur qu'ils ont eu des coups, & au soin « qu'ils ont pris de les éviter par la fuite; les autres ne sont « qu'une vile canaille ramassée à la hâte sans discipline, sans « experience, qui n'a jamais vû le feu, accoûtumée à se battre « de loin avec les Maures à coups de fléches & de traits émous- « sez; encore n'ont-ils pas été honteusement défaits l'année « derniere par ces Infideles dans l'Isle de Gelves: quelle infa- « mie seroit-ce pour vous d'être vaincus par des gens si sou- « vent battus! Navarre lui-même ce Capitaine si fameux & si « vain n'a déja que trop éprouvé à son malheur combien il y « a de difference entre renverser des murailles par des mines, « attaquer des Maures de loin à coups de canons, & avoir « affaire à des François, se mesurer de près avec eux l'épée à « la main. Leur confiance présomptueuse est moins fondée sur « une veritable valeur & la force de leur bras, que sur la ruse « & l'artifice; ne remarquez-vous pas déja leur frayeur? ces «

An de N. S. 1512. „ retranchemens qu'ils ont faits cette nuit avec tant de pré-
„ cipitation, ces chariots qu'ils ont mis devant eux pour se
„ couvrir, seront-ils capables de vous arrêter? Ils reconnoî-
„ tront dans un moment qu'il faudra se battre de plus près &
„ d'une autre maniere qu'ils ne pensent: croyez-moi, notre
„ Artillerie renversera bientôt ces foibles retranchemens, &
„ obligera les ennemis à sortir de leurs tannieres, dans lesquel-
„ les ils ne cherchent qu'à se cacher; leurs artifices leur de-
„ viendront inutiles; ils paroîtront malgré eux en rase Cam-
„ pagne. Quelle joye alors pour vous! toute l'Europe appren-
„ dra combien la valeur Italienne, la fermeté Allemande,
„ la hardiesse & l'impetuosité Françoise l'emportent sur la ruse
„ & la finesse Espagnole: je n'apprehende qu'une chose, c'est
„ que notre Armée se trouvant considerablement plus nom-
„ breuse que celle des ennemis, ne diminue un peu la gloire
„ dont vous ne voudriez être redevable qu'à votre valeur; mais
„ ce seroit folie de ne pas profiter de cet avantage, & de né-
„ gliger une victoire sûre que la fortune nous presente. Ce
„ n'est pas dans nous lâcheté de les attaquer; mais l'ennemi se
„ voyant plus foible, c'est extravagance dans lui, c'est teme-
„ rité d'oser nous attendre; que ne se retirent-ils? & puisqu'ils
„ ne sont pas en état de vous résister, & de s'opposer au pro-
„ grès de vos armes, que ne vous abandonnent-ils un terrain
„ qu'ils ne peuvent pas défendre. Ce n'est pas leur valeur, ce
„ n'est pas l'esperance de vaincre qui les engage au combat,
„ c'est l'autorité de Fabrice Colonne qui les entraîne dans le
„ précipice, & qui ne se met pas en peine de perdre ses amis,
„ pourvû qu'il se mette en devoir de tirer de nos mains à leurs
„ dépens Marc-Antoine Colonne son parent, comme il le lui
„ a promis, ou plûtôt c'est la justice & la vengeance Divine
„ qui les aveugle; c'est le Ciel qui lassé de souffrir l'orgueil,
„ l'ambition démesurée, les violences du faux Pape Jules,
„ les parjures, les trahisons, les perfidies du Roi d'Arragon,
„ qui n'a que trop souvent trompé notre glorieux Monarque,
„ abusé de sa droiture & de sa bonne foi, veut enfin punir tant
„ de crimes; mais que sert de vous faire ici un plus long dis-
„ cours? Pourquoi retenir plus long-tems votre valeur par
„ une harangue inutile, soutenus de la protection du Ciel?
„ Allez hardiment attaquer, vaincre l'ennemi qui a l'audace de
„ paroître devant vous; forcez-le dans ses retranchemens,

ou tirez-l'en ; passez sur le ventre de ces lâches, frayez vous « au travers de leurs escadrons renversez, un vaste chemin à « de nouvelles Conquêtes; ce jour heureux va donner au Roi « mon Maître l'Empire de l'Italie, vous couvrir de gloire & « de lauriers, & vous enrichir des magnifiques dépouilles de « toutes ces Provinces. Je marcherai devant vous, vous me « verrez toûjours à votre tête selon ma coûtume ; je serai par « tout pour vous animer, vous soutenir; je veux être aujour- « d'hui le témoin de votre valeur, admirer vos exploits, par- « tager avec vous le danger, exposer ma vie devant vous, & « je me regarderai comme le plus heureux General qui fût ja- « mais, de commander à de si braves soldats, qui par la victoire « éclatante qu'ils vont remporter, deviendront les plus glo- « rieux & les plus riches que l'Italie ait vûs depuis plus de trois « cens ans. «

An de N. S. 1512.

L'avant-garde Espagnole taillée en pieces.

A peine le Duc de Nemours eut il achevé, que l'Artillerie commença de part & d'autre à tirer; la nôtre fit d'abord un assez grand ravage dans l'avant-garde Françoise au passage de la riviere; mais comme celle des ennemis étoit double de la nôtre, & placée dans un lieu beaucoup plus avantageux & plus à découvert, elle fit bien plus de fracas dans nos escadrons & parmi nos hommes d'armes qui n'avoient rien pour les couvrir & pour les garantir d'un feu si terrible. Le Marquis de Pescaire s'étant mis alors à la tête de la Cavalerie legere, alla l'épée à la main fondre sur les escadrons ennemis pour détourner le feu de leur Artillerie; les hommes d'armes de part & d'autre firent un mouvement, & furent les premiers à se mêler, sans garder beaucoup d'ordre, ni observer leurs rangs. Le combat fut long, sanglant, opiniâtre, douteux, sans sçavoir de quel côté pancheroit la victoire: le premier choc fut si furieux, qu'il y eut des deux côtez bien des gens tuez & un plus grand nombre de blessez & mis hors de combat: Escadrons, Bataillons, tout se mêla, tout se battit, égale valeur, égal acharnement; la Cavalerie Françoise plus nombreuse que la nôtre, donnoit aux ennemis un grand avantage, & leur inspiroit plus de fierté & de hardiesse: enfin les François nous chargerent avec tant de vigueur & de furie, que nos gens accablez par le nombre, attaquez & enveloppez presque de toutes parts commencerent à perdre du terrain & à plier: enfin le desordre s'étant mis parmi eux, tout prit la fuite. Le Marquis de Pes-

An de N. S. 1512. caire ayant eu son Cheval tué sous lui dans l'action, fut fait prisonnier par les François: Pierre de Paz un de nos plus fameux Generaux, & qui avoit acquis beaucoup de gloire & de réputation dans les guerres de Naples, resta sur la place.

L'Infanterie Espagnole attaque les François.

Le Comte Pierre Navarre bien-aise de s'attirer toûjours tout l'honneur de la victoire, n'avoit pas branlé de son poste pendant la premiere attaque, & ne s'étoit pas seulement mis en devoir de secourir nos gens; mais voyant notre Cavalerie en déroute, & qu'il étoit tems d'agir, il s'avança avec l'Infanterie Espagnole qu'il commandoit: & de trois cens hommes d'armes qu'il rallia, il en fit deux gros Escadrons qu'il posta derriere son Infanterie: comme il marchoit en bon ordre pour attaquer l'Infanterie Allemande; le Colonel Zamudio apperçut un Officier Allemand nommé Jacques Empser, qui s'étant détaché des premiers rangs, s'avançoit à la tête des troupes la lance en arrêt, & osoit défier les Officiers Espagnols à venir briser à la vûe de deux Armées une lance avec lui: Zamudio indigné de l'audace & de la fierté du Capitaine Allemand, prit sa lance: *Ah*, s'écria-t-il, *que nous achetons cher les graces que nous font les Rois*, *nous les meritons bien: quelle recompense puis-je esperer du peril où je m'expose aujourd'hui & du combat douteux où je m'engage*; il courut alors la lance haute contre l'Allemand, & du premier coup renversa ce temeraire de son Cheval, & le jetta roide mort par terre.

Et défait une partie de l'Infanterie Françoise.

L'Infanterie Espagnole qui avoit été témoin de ce combat, animée par l'avantage que Zamudio venoit de remporter sur l'Officier Allemand, charge avec tant de vigueur & de furie les Bataillons ennemis, que faisant main-basse sur tout ce qui se presente, elle les perce, les enfonce, & en un moment elle les met en déroute; ce succès réveille la valeur de nos gens, qui se jettant avec la même animosité sur l'Infanterie Gasconne & Italienne, la renverse sans presque y trouver la moindre résistance, & la contraint de prendre la fuite; le désordre fut plus grand parmi les Gascons & les Italiens qui ne pouvant soutenir le premier choc de notre Infanterie, plierent d'abord & ne songerent qu'à se sauver; mais le carnage fut terrible parmi les Allemands: comme ils voulurent faire ferme & se mettre en devoir de résister à l'Infanterie Espagnole, elle les passa presque tous au fil de l'épée, de sorte que de douze Capitaines Allemands, neuf furent tuez, le reste de

l'Infanterie

l'Infanterie Françoise taillé en pieces, & il en échapa peu à la fureur du soldat: les Espagnols ranimez par cet avantage, qui réparoit le désordre & la perte de leur Cavalerie, & faisoit encore balancer la victoire, pousserent plus vivement les ennemis, les poursuivirent jusqu'à leur Artillerie, dont quelques Historiens assurent que nos gens se rendirent maîtres. Les Historiens François prétendent néanmoins que Jenaloco Galeotti qui la commandoit, la défendit avec beaucoup de valeur, & repoussa toûjours avec perte les Espagnols, quelqu'effort qu'ils fissent pour s'en emparer; ainsi les faits sur lesquels il est plus aisé de s'éclaircir, deviennent incertains & douteux par la partialité des Auteurs qui tâchent de déguiser ce qui devroit être le plus averé, & qui tournent tout à l'avantage de leur Nation.

An de N. S. 1512.

Mais tous conviennent également que la Cavalerie Françoise voyant le carnage & la déroute de leur Infanterie, & que la victoire dont ils se croyoient assurez, leur échappoit des mains, vint tout à coup fondre sur les Espagnols, & les chargea avec tant de furie, que malgré les efforts de ceux-ci, pour conserver leur avantage, comme ils étoient déja lassez & épuisez du premier combat, & qu'ils n'avoient point de Cavalerie pour les appuyer, ils furent bientôt mis en désordre; leurs Bataillons furent enfoncez, & ce ne fut plus qu'une boucherie: il y resta sur la place un grand nombre de nos plus braves Officiers; le Colonel Zamudio qui s'étoit si distingué dans les dernieres guerres & dont la valeur & l'experience meritoient un sort plus heureux, fut du nombre des morts: le Comte Pierre Navarre fut lui-même fait prisonnier par les François; le reste de notre Infanterie ne laissa pas de se rallier, & étant jointe par le débris de notre avant-garde, se retira en assez bon ordre; d'un côté elle étoit défendue par une riviere qui la couvroit, & de l'autre par une espece de chaussée & de digue qui regnoit tout le long du grand chemin, & qui lui servoit de retranchement & de rempart.

L'Infanterie Françoise reste victorieuse, & Navarre est fait prisonnier.

Le Duc de Nemours fier de l'avantage qu'il venoit de remporter, vouloit absolument charger notre Infanterie qui formoit un gros Bataillon quarré, persuadé qu'il manqueroit quelque chose à sa gloire, & que sa victoire ne seroit pas entiere, s'il laissoit sauver la plus grande partie de l'Infanterie ennemie; la Palice eut beau l'en détourner & lui representer qu'il

Le Duc de Nemours charge les ennemis.

An de N. S. 1512. devoit être content du ſuccès de cette journée ; qu'il n'étoit pas de la prudence de vouloir pouſſer de braves gens qui vendroient cherement leur vie, & qui ſe battroient en deſeſperez ; que le deſeſpoir réveilleroit leur courage, & étoit capable de ranimer leur eſperance, & de leur donner la victoire ; qu'il étoit de la ſageſſe de faire un pont d'or à ſes ennemis. Des conſeils ſi ſages ne firent nulle impreſſion ſur l'eſprit du jeune Duc de Nemours, qui malgré les remontrances & les raiſons de la Palice, ſe mit à la tête de ſes gens, & chargea de nouveau les Eſpagnols.

Il eſt tué, Ceux-ci ſe voyant pourſuivis, firent face à l'ennemi, & ſe défendirent avec beaucoup de valeur : le Duc de Nemours qui s'étoit trop avancé, fut renverſé de ſon Cheval & tué par un ſimple ſoldat ; le Duc eut beau lui demander la vie & lui crier qu'il avoit pour priſonnier le frere de la Reine d'Arragon, ſoit que le ſoldat n'entendît pas le François, ſoit que la paſſion & la fureur qui le tranſportoit, euſſent étouffé dans lui tout ſentiment de compaſſion, il lui paſſa ſon épée au travers du corps ; le Sieur d'Alegre & ſon fils eurent le même ſort ; le Sieur de Lautrec fut laiſſé pour mort dans le champ de bataille ; après cela on laiſſa les Eſpagnols, qui paſſerent la riviere au nombre de trois mille hommes ſans être inquietez dans leur retraite.

Fabrice Colonne fait priſonnier. Cependant Fabrice Colonne d'un autre côté ſe défendoit encore avec le Corps qu'il commandoit & ce qu'il avoit pû rallier de nos troupes qui étoient venues ſe raſſembler autour de lui, & ſoutenoit tout l'effort de l'Armée Françoiſe, qui après notre déroute, étoit venue fondre ſur lui ; mais ce General ayant reçû deux bleſſures, & étant tombé de Cheval, fut fait priſonnier par les troupes du Duc de Ferrare.

Les François gagnent la bataille. Après la priſe de Fabrice Colonne, la confuſion ſe mit parmi ſes troupes ; nul n'oſa plus ſe défendre, tous mirent les armes bas, & la victoire demeura entiere aux François, qui reſterent maîtres du Champ de bataille ; mais les victorieux furent eux-mêmes ſi maltraitez, & perdirent dans cette action tant de monde, qu'ils ne furent plus en état ni de pourſuivre l'ennemi, ni de profiter de leur victoire, ni de former aucune entrepriſe conſiderable. Les Hiſtoriens ſont ſi partagez ſur le nombre des morts, qu'il eſt difficile de rien aſſurer de poſitif, chacun ſuivant plûtôt ſon affection particuliere, que la verité, & ne penſant qu'à diminuer ſa perte, & qu'à groſſir celle de

l'ennemi ; il eſt conſtant que le combat dura cinq heures entieres, & que la perte fut plus conſiderable du côté des victorieux que des vaincus, ſoit par la mort du Duc de Nemours leur General, ſoit par le carnage qu'on y fit des Allemands, qui reſterent preſque tous ſur la place. A la réſerve du Duc de Ferrare & du Sieur de la Palice, la plûpart des Generaux François & des perſonnes de diſtinction furent trouvez entre les morts : notre Cavalerie ne ſouffrit pas beaucoup ; le déſordre y fut plus grand que le maſſacre, elle ſe ſauva pendant la nuit à Rimini & à Ancone au nombre de plus de trois mille hommes, & plus de quatre mille hommes d'Infanterie. An de N. S. 1512.

XLI. Le Viceroi rallie ſon Armée à Ancone.

Le Viceroi qui après la perte de la bataille s'étoit ſauvé à Peſaro, ſe rendit quelques jours après à Ancone pour y rallier les fuyards & y ramaſſer le débris de ſon Armée ; il y fut bientôt joint par le Duc de Trajeto, le Duc de Popoli, Ruy Diaz de Ceron, & Alphonſe de Carvajal qui trouverent le moyen de ſe dérober à la fureur du ſoldat, auſſi-bien qu'Antoine de Leve qui eut deux Chevaux tuez ſous lui dans le combat. Ferdinand de Valdez ayant voulu ſe trouver à cette action & Jules de Medicis Chevalier de Rhodes, le Legat du Pape Jules, D. Juan de Cardonne frere du Marquis de Padula qui mourut de ſes bleſſures peu de tems après, Ferdinand d'Alarcon, les Marquis de Bitonte & d'Atele, & un grand nombre d'autres Officiers de diſtinction qu'il ſeroit trop long de nommer, demeurerent priſonniers entre les mains des François, & furent conduits à Milan ; Fabrice Colonne d'Alarcon & Jean de Cardonne reſterent à Ferrare.

Les François entrent dans Ravenne, qu'ils pillent.

Après cette victoire, les François s'avancerent à Ravenne, qui leur ouvrit auſſitôt les portes ; la crainte & la conſternation y étoient ſi grandes, que les habitans ne penſerent ſeulement pas à ſe défendre. Les François que leur victoire rendoit plus fiers & aigris par la perte qu'ils avoient faite, n'obſerverent pas les articles de la Capitulation, & pillerent la Ville, d'où Marc-Antoine Colonne & D. Pedre de Caſtro étoient ſortis après la bataille pour ſe retirer avec leur Détachement vers Ceſena. On ne ſçauroit exprimer les déſordres qui ſe commirent à Ravenne ; on n'entendoit de tous côtez que cris & que gemiſſemens ; le ſoldat n'écoutoit que ſa vengeance & ſa brutalité : jamais on ne vit un ſi triſte & ſi affreux ſpectacle ; on entroit dans les maiſons ; on cherchoit dans les en-

An de N. S. 1512. droits les plus cachez, & on égorgeoit sans quartier ceux qui vouloient seulement se mettre en devoir de s'opposer à ces violences; on n'épargnoit ni les Eglises, ni les Monasteres; les Ecrivains François rejettent ce désordre sur un certain Jaquin, Capitaine d'Infanterie, qui s'étant fait faire par un sacrilege horrible un habit des ornemens sacrez de brocard d'or qu'il avoit enlevez à quelques Eglises de Bresse, parut dans Ravenne en cet équipage, qui lui coûta enfin la vie à lui-même; c'est ce qui engagea les soldats à piller Ravenne, où les François s'enrichirent, & où l'on trouva beaucoup plus de butin & de richesses qu'on ne le pensoit. Imola, Forli, Cesena, Rimini & les autres places fortes de la Romagne se rendirent aux victorieux: on alloit au-devant d'eux leur porter les clefs: tout recevoit la loi qu'on vouloit imposer, & le Cardinal de San-Severino qui faisoit la fonction de Legat dans l'Armée Françoise, recevoit toutes ces places au nom du Concile de Pise.

XLII. Le Pape ne perd point courage.

Le bruit de cette Bataille une des plus fameuses qui se soit donnée en Italie dans ces derniers siecles, & la victoire qu'avoient remporté les François, se répandit en un moment de toutes parts; le Pape néanmoins exactement informé de tout ce qui s'étoit passé dans la journée de Ravenne, & de la veritable situation où se trouvoient les affaires de la ligue, après cette bataille ne perdit pas courage, & ne rabbattit rien de sa résolution, malgré la consternation où étoit Rome & la disposition du peuple Romain à se soulever: ce qui rassura le plus S. S. & réveilla ses esperances, ce fut que le Duc d'Urbin ayant appris la perte des Confederez, vint aussitôt offrir ses services au Pape Jules son oncle pour rentrer dans ses bonnes graces, & tâcher par là d'effacer dans l'esprit de Sa Sainteté le souvenir de ses fautes. Jules de Medicis qui s'étoit sauvé à Cesena avant que la place se rendît aux François, alla s'aboucher avec le Cardinal Legat son Cousin: & après avoir conferé ensemble, se rendit à Rome par l'ordre du Legat pour tirer le Pape d'inquietude, l'instruire de l'état où étoient les choses, & l'animer à poursuivre avec plus de fermeté que jamais son dessein. On n'épargna rien pour persuader le Pape que les victorieux avoient beaucoup plus perdu dans la derniere action, que les vaincus; que l'Armée Françoise étoit entierement ruinée, & que bientot on verroit en Italie une révolution en faveur de la ligue.

D'un autre côté pour tromper le Roi Catholique, ses Generaux tâcherent de lui déguiser leur perte, & d'affoiblir l'avantage des ennemis: car la verité trouve-t-elle toûjours un accès favorable à la Cour? On voit dans les lettres que Sa Majesté Catholique écrivit en ce tems-là qu'après la revûe exacte de son Armée, on ne trouva de manque que quinze cens hommes tant de Cavalerie que d'Infanterie. Ferdinand ne laissa pas néanmoins de prendre la résolution d'envoyer en Italie le grand Gonsalve, convaincu que le nom seul & la presence de ce grand Capitaine étoient capables d'arrêter les progrès de ses ennemis, & de rétablir les affaires de la ligue: il écrivit donc à toutes les Puissances Confederées, qu'il avoit résolu de faire les derniers efforts pour les secourir: & il envoya ordre au Commandeur de Solis qui étoit à Naples, de mener incessamment deux mille hommes de vieilles troupes Espagnoles aux Princes liguez, en attendant qu'il pût leur envoyer un plus puissant secours.

An de N. S. 1512.

Le Roi d'Espagne prend la résolution de renvoyer le grand Gonsalve en Italie.

On rapporte que le Roi de France ayant appris la nouvelle de la victoire que son Armée avoit remportée à Ravenne, s'écria: *Plût à Dieu que j'eusse perdu tous les Etats que je possede en Italie, & que le Duc de Nemours mon neveu & tant de braves Officiers fussent encore en vie! que le Ciel dans sa colere accorde de semblables victoires à mes ennemis; c'est dans ces sortes d'occasions que l'on peut dire, que celui qui a perdu la victoire, est à la verité vaincu; mais que celui qui l'a gagnée, est ruiné.*

Le Roi de France marque peu de joye de la bataille de Ravenne.

Cette bataille jetta une telle consternation dans Venise, que la République allarmée de l'avantage que venoient de remporter les François, crut que non-seulement ils alloient reconquerir Naples, mais que rien ne pourroit les empêcher de se rendre bientôt les maîtres de toute l'Italie: comme les Venitiens commençoient déja à chanceler, & à prendre leurs mesures pour se détacher de la ligue, & s'accommoder avec la France, Jean-Baptiste d'Espinelo Comte de Cariati, alors Ambassadeur de Sa Majesté Catholique auprès de la Seigneurie, leur releva le courage & leur representa dans une Audience publique, qu'il n'y avoit rien à desesperer, que la perte des Confederez n'étoit pas si considerable que les François affectoient de le publier; que la victoire avoit plus coûté aux victorieux qu'aux vaincus: enfin il fit si bien par ses intrigues & ses raisons, qu'il rompit les projets d'accommodement qu'a-

L'Ambassadeur d'Espagne retient les Venitiens dans le parti de la ligue.

An de N. S. 1512. voit formé le Senat, & les retint dans le parti de la ligue.

Le Viceroi de Sicile passe en Italie pour contenir les Napolitains.

Le Cardinal de Sorrento qui étoit demeuré à Naples pour gouverner ce Royaume, tant que dureroit la guerre, à la place du Viceroi D. Raymond de Cardonne, envoya incontinent un Courier à D. Hugues de Moncade Viceroi de Sicile, pour le prier de ramasser en diligence tout ce qu'il pourroit de troupes, & de les faire passer au plûtôt à Naples, afin de maintenir les peuples dans l'obéissance, & empêcher les mécontens & les mal-intentionnez de remuer & de prendre les armes. Moncade qui faisoit en ce tems-là la fonction de Capitaine General dans les deux Royaumes de Naples & de Sicile, ne manqua pas de pourvoir aux besoins pressans des Provinces qu'on lui avoit confiées; & comme il prévoyoit le danger où se trouvoit Naples de tomber encore une fois sous la puissance des François, s'ils sçavoient profiter de leur victoire, il rassembla toutes les troupes qui étoient revenues de Tripoli; & ayant pris encore avec lui de la Cavalerie, il passa la mer pour rassurer par sa presence les Napolitains, & les contenir dans le devoir. D. Raymond de Cardonne de son côté partit d'Ancone, & entra le troisiéme de Mai dans Naples, résolu de rétablir son Armée, de la fortifier par de nouvelles levées, de se mettre en état de soutenir la guerre, & d'avoir sa revanche.

XLIII.

Le Pape convoque le Concile de Latran.

Avant que se donnât la bataille de Ravenne, le Pape étoit à Rome uniquement occupé à disposer toutes choses pour la celebration du Concile general de Latran qu'il avoit convoqué par une Bulle publiée dans tout le monde Chrétien: il avoit dans un Consistoire établi une congregation de huit Cardinaux pour éxaminer mûrement ce qu'il faudroit proposer dans le Concile, & pour rédiger par ordre & avec soin ce qu'ils jugeroient necessaire pour le rétablissement de la discipline, pour la réformation des mœurs, pour réprimer la licence de la Cour Romaine, & ôter les abus qui s'y étoient glissez: *Car*, disoit-il, *ne seroit-ce pas une chose honteuse à la Religion? Quel scandale pour les Evêques qui se rendroient à Rome de toutes les parties du monde, de trouver le déreglement, la licence, l'impieté & la profanation enracinées dans un lieu qui devroit être le sejour de la vertu & le centre de la sainteté, & où toute l'Eglise vient puiser comme dans une source pure, les regles & les maximes des mœurs, aussi-bien que les principes de Religion; le souverain Pontificat doit sanctifier ceux qu'on y éleve, ou l'on ne doit y élever que des Saints.*

Comme les Evêques de Naples & de Sicile apportoient plusieurs raisons pour se dispenser de sortir de leurs Diocéses, le Pape Jules tâchoit par toutes sortes de moyens de les engager à se rendre à Rome; il vouloit aussi que les Evêques d'Espagne se trouvassent en grand nombre au Concile; mais il souhaitoit par dessus toutes choses & avec passion, que les Archevêques de Tolede & de Seville les plus illustres & les plus sçavans de ce Royaume s'y rendissent; il prétendoit par leur presence honorer cette auguste Assemblée, & donner encore plus d'autorité à tout ce qu'on y détermineroit; il offrit même le Chapeau de Cardinal à l'Archevêque de Seville pour l'engager à passer par dessus les motifs qui pourroient l'empêcher d'entreprendre ce voyage; le principal soin de Sa Sainteté étoit de décrediter le Conciliabule de Pise convoqué par les Cardinaux rebelles & schismatiques.

An de N. S. 1512.

Il y invite les Archevêques de Tolede & de Seville.

XLIV.

Le Conciliabule de Pise publie des lettres injurieuses au Pape.

Ils avoient transferé le Concile de Pise à Milan; mais ayant appris la nouvelle de la victoire éclatante que les François venoient de remporter à Ravenne sur les Princes Confederez, & que la renommée faisoit encore plus considerable, qu'elle n'étoit en effet, ils devinrent si fiers, qu'ils eurent l'audace de publier des lettres circulaires injurieuses au souverain Pontife; ce fut dans ces lettres, qu'après avoir expliqué fort au long qu'ils ne s'étoient pas contenté de le solliciter une fois; mais qu'ils l'avoient pressé, supplié, conjuré plusieurs fois de vouloir bien assister lui-même au Concile qu'on avoit convoqué à Pise, ou bien de nommer une des dix Villes qu'on lui avoit proposées pour y tenir le Concile, & où les Peres auroient une pleine & entiere liberté d'y décerner ce qu'ils jugeroient à propos pour l'honneur & le bien de l'Eglise: car un Concile peut-il être legitime, s'il n'est pas libre; que cependant ni par leurs sollicitations, ni par leurs très-humbles prieres, ils n'avoient pû rien obtenir de cet esprit imperieux, altier & intraitable, qui avoit fait répandre des torrens de sang pour contenter sa cruelle ambition, & ne donnoit nulle esperance de réformer ses mœurs dereglées, & de réparer le scandale qu'il donnoit à toute l'Eglise; qu'ainsi pour ces crimes & plusieurs autres semblables, ils le declaroient legitimement privé & dépouillé de toute l'autorité temporelle & spirituelle attachée au souverain Pontificat suivant les saints decrets & les Canons du Concile de Basle dans la onziéme Session & dans la quatriéme

An de N. S. 1512.

& cinquiéme du Concile de Constance, & par consequent que l'autorité Pontificale devoit être dévolue au Concile qui seroit dès ce tems-là obligé de prendre l'administration des affaires de l'Eglise & de la Religion.

Ils les font afficher par tout.

On afficha publiquement ce placard aux portes des Eglises de Milan, de Florence, de Genes, de Verone & de Boulogne; tout l'Univers fut étonné d'une pareille audace; il n'y eut pas dans tout le monde Chrétien un homme de bien qui ne gemît de voir dans l'Eglise un scandale si inoui: cette démarche temeraire détermina enfin le Pape à se presser d'executer ce qu'il avoit commencé, & à hâter l'ouverture du Concile de Latran.

XLV. Ouverture du Concile de Latran.

Elle se fit donc le dixiéme de Mai dans la celebre Eglise de saint Jean de Latran; tous les Cardinaux qui étoient à Rome s'y trouverent avec un grand nombre d'Evêques qui vinrent de divers endroits pour y rendre service à la Religion attaquée, & réprimer l'insolence du Conciliabule de Pise. Le Pape Jules voulut y présider lui-même pour donner encore plus de poids & d'autorité aux Reglemens qu'on y feroit. Dans cette premiere Session le Pere Gilles de Viterbe General des Augustins, & un des plus celebres Prédicateurs qu'il y eût en ce tems-là dans l'Italie, & également distingué par son éminente vertu & sa profonde érudition, monta en Chaire, & fit un excellent discours devant les Peres du Concile sur l'état present, où se trouvoient les affaires de l'Eglise & de la Religion; le discours étoit conçû en ces termes:

Discours du General des Augustins.

» Il y a déja quelques années que parcourant l'Italie, & me » voyant obligé d'expliquer en pleine Chaire l'Apocalypse de » saint Jean; j'ai prédit ou prévû que l'Eglise étoit menacée » des plus affreux malheurs; mais que cependant il y avoit » quelque esperance de les pouvoir détourner ou d'y apporter » quelque remede par la réformation de nos mœurs: je me » réjouis aujourd'hui de voir que ma prédiction n'est pas entie» rement fausse; les choses sont réduites aux dernieres extrê» mitez; nous nous voyons plongez dans un abîme de maux; » des orages furieux grondent de tous côtez, & sont prêts à » fondre sur nos têtes; mais ce qui doit nous consoler, c'est » qu'après tant de miseres un rayon d'esperance commence à » luire; après une obscure nuit les tenebres se dissipent, le jour » paroît; après la tempête nous nous flattons de voir revenir » le calme; il y a cette difference entre les choses terrestres

&

« & celles du Ciel que la nature & l'éternité de celles-ci les « mettent à couvert du changement ; elles n'ont nul besoin « d'être ni réparées ni renouvellées ; mais l'inconstance & les « vicissitudes continuelles de celles-là les exposent à mille al- « terations ; & si on n'a soin de les rétablir & de les renouvel- « ler de tems en tems, il est impossible qu'elles puissent subsis- « ter ; on les voit bientôt se détruire d'elles-mêmes & perir, ce « que la nouriture est aux animaux, la culture & l'eau aux plan- « tes pour les arroser : il n'est pas moins necessaire de regler & « de cultiver la vie & les mœurs des hommes, de peur que les « vices ne les corrompent, & qu'ils ne deviennent eux-mêmes « comme des champs en friche herissez de ronces & d'épines « propres à devenir la retraite des bêtes farouches & des mons- « tres les plus cruels. Un habile Jardinier sçait cultiver les ar- « bres, les redresser par des étais dont il les appuye, retran- « cher ce qu'il y a de superflu en les taillant, leur ménager « adroitement l'ombre, ou les exposer au soleil quand ils en « ont besoin ; il les émonde s'il les trouve trop touffus, & ne « manque pas de les changer de terroir & de lieu s'il le juge « à propos. Ce n'est pas seulement les bons arbres & les plan- « tes fertiles qu'il cultive ; il ne laisse pas d'avoir soin de celles « qui sont moins bonnes & qui rapportent moins ; il n'épar- « gne ni peines ni travaux, ni sueurs, & il est trop content, « pourvû que son jardin soit en ordre & en bon état. On peut « dire la même chose des Pasteurs de l'Eglise, & vous en « voyez mieux que moi l'application ; ils doivent cultiver par « le suc d'une doctrine pure & saine les ames qui leur sont « confiées, & les édifier par de bons exemples. Un de leurs prin- « cipaux devoirs est de réprimer la licence des mœurs, de « corriger les desordres, de réformer les abus par des maximes « saintes & des Reglemens salutaires, & d'arrêter par des re- « medes violens, s'ils sont necessaires, le cours de ces vices « monstrueux qui gagnent commme la cangrêne, & qui sont « capables d'infecter & de corrompre la plûpart des Fideles : « voilà quel est le soin qu'on doit prendre des ames. Le Pere « Celeste vous a tous établis pour être le Gardien de son « champ, & pour le cultiver soigneusement : vous êtes tous « les Pasteurs de son troupeau, dont vous êtes responsables « à sa divine Justice. Est il juste de demeurer dans une lâche « indolence & une molle oisiveté ? Quelle honte ! quels repro-

An de N. S. 1512. » ches d'être presque toûjours ensevelis dans un profond sommeil! N'est-ce pas au contraire une obligation indispensable pour vous, de donner, de sacrifier votre vie, de verser jusqu'à la derniere goute de votre sang pour la conservation des ouailles dont le souverain Maître vous demandera quelque jour un compte très-rigoureux? il est vrai que chaque Pasteur peut s'acquitter fidelement de ce devoir à l'égard de la bergerie qu'on lui a confiée; qu'il prenne seulement garde à ne point se laisser accabler par une pernicieuse létargie; une longue experience continuée depuis le tems du grand Constantin, & un usage constant ne nous ont-ils pas appris que jamais on ne travaille avec tant de facilité & un succès si assûré à une sainte œuvre, que lorsque tous les Prelats animez du saint Esprit, & assistez par une protection particuliere du Ciel, se réunissent ensemble dans un même lieu pour chercher tous de concert les moyens les plus promts & les plus efficaces, de conserver le sacré & précieux dépôt de la foi, & de maintenir la pureté de la Morale. Repassez dans votre esprit l'Histoire des premiers siecles de l'Eglise; feuilletez tous les anciens monumens, rappellez le souvenir de ces tems malheureux: n'est-ce pas les Conciles qui ont étouffé les anciennes heresies dans leur origine, & qui ont extirpé ces sectes impies, quand elles paroissoient avoir jetté de plus profondes racines? N'est-ce pas les Conciles qui par leur zele & leur autorité ont réprimé l'audace des Souverains, donné de justes bornes à leur puissance, intimidé les méchans, empêché les impies de pervertir & de corrompre les Fideles? Mais pour ne point m'arrêter dans un long & ennuyeux détail, qui est-ce qui soutient aujourd'hui l'Eglise universelle dans son éclat & dans son lustre? Qui est-ce qui conserve la pureté de notre Religion, la majesté de nos augustes & saintes Ceremonies, qui arrête le cours des iniquitez, entretient la pieté, maintient l'ordre & la discipline? On n'est redevable de tous ces avantages, qu'aux Reglemens sages & salutaires dressez par les Conciles: que si les fruits ne répondent pas à nos vœux & à nos esperances, aux soins & au zele des Prelats: que si le désordre & la licence regnent aujourd'hui, si les vices les plus infâmes ont pris le dessus, & comme un torrent rapide & impetueux ont inondé tout le champ de l'E-

glise, ou comme une maladie contagieuse, en ont infecté « An de N. S. 1512.
presque tous les membres à la honte & au scandale de la «
Religion: ne devons-nous pas craindre que l'interruption «
d'une Coûtume si louable & si sainte n'ait produit ce funeste «
déluge de maux que nous ne pouvons voir sans douleur, & «
dont tous les gens de bien gemissent inutilement? On ne «
sçauroit exprimer les avantages que produisent ces augustes «
& saintes Assemblées, combien elles sont necessaires à l'E- «
glise, combien elles ont de pouvoir & d'autorité pour arrê- «
ter le cours des iniquitez, pourvû néanmoins que les Pre- «
lats qui les composent, joignent à une doctrine profonde «
une grande innocence de mœurs, pourvû qu'au lieu de «
scandaliser les Fideles par leur propre déreglement, ils les «
édifient par les exemples de toutes les vertus & une fidelité «
éxacte à remplir tous les devoirs de leur saint ministere. C'est «
en vain que ceux qui sont préposez pour regler les mœurs «
des Chrétiens, s'appliquent à faire de saintes Ordonnances, «
s'ils ne donnent eux-mêmes l'exemple les premiers, & s'ils «
ne prennent pour modele notre divin Chef, qui selon le té- «
moignage des saintes écritures, commença par faire, & en- «
suite par enseigner: la doctrine est très-avantageuse dans un «
Evêque, & meme necessaire; mais elle devient inutile, & «
quelquefois même pernicieuse, si elle n'est soutenue par les «
bons exemples & par la sainteté de vie dans ceux qui sont «
obligez d'instruire: les hommes ne souffrent pas volontiers «
qu'on les reprenne avec autorité; la réprimande a quelque «
chose d'amer & de dur à digerer; mais rien n'est plus effi- «
cace pour corriger les autres, que de leur donner l'exem- «
ple; on n'y résiste pas; on s'y laisse entraîner avec plaisir: «
les exemples ont bien plus de pouvoir, & font une im- «
pression bien plus vive & bien plus prompte que les paro- «
les, & plût à Dieu qu'il s'en trouvât autant de zelez à bien «
faire, qu'il s'en trouve de prompts à bien commander; mais «
il est inutile de nous arrêter plus long-tems à une chose si «
claire qui n'a nul besoin de preuves, & dont tout le monde «
est assez convaincu. Peut-on voir aujourd'hui sans gemir & «
sans verser des larmes de sang les désordres continuels & la «
corruption de ce siecle pervers, le déreglement monstrueux «
qui regne dans les mœurs, l'ignorance, l'ambition, l'impu- «
dicité, le libertinage, l'impieté triompher dans le lieu saint, «

An de N. S. 1512. » d'où ces vices honteux devroient être éternellement bannis?
» Ne déteſtez-vous pas dans les Princes ou dans leurs ſoldats
» les violences & les concuſſions, ou plûtôt ne regardez-vous
» pas avec horreur l'avarice, la cruauté des uns & des autres.
» Je parlerai librement & ſans crainte devant cette auguſte Aſ-
» ſemblée, & je ne dirai rien que de vrai: qui de nous pour-
» roit regarder les yeux ſecs & ſans être penetré de douleur,
» les Campagnes d'Italie teintes, arroſées, & ſi j'oſe m'expri-
» mer ainſi, plus imbibées du ſang humain, qu'elles ne le
» ſont des eaux du Ciel; l'innocence eſt opprimée; les Villes
» nagent dans le ſang de leurs habitans égorgez ſans pitié;
» les places publiques ſont jonchées de corps morts; toute la
» République Chrétienne a recours à vous, elle implore vo-
» tre protection, & il n'y a qu'un Concile qui puiſſe reme-
» dier au déluge des miſeres qui l'inonde & qui la déſole; il
» n'y a plus que cette ſeule reſſource, & s'il ne reſte plus rien
» à eſperer de ce côté-là, nos maux ſont devenus incurables
» & deſeſperez; vous avez formé un glorieux projet, une en-
» trepriſe difficile, très-ſaint Pere; vous avez heureuſement
» executé ce que d'autres Papes n'auroient jamais oſé entre-
» prendre, & où ils auroient peut-être tous échouez. Raſſurer
» les chemins, chaſſer ou punir les bandits, arrêter les vols,
» les meurtres, les brigandages, contenir dans le devoir les
» mutins, réunir à l'Egliſe plus de Villes qu'aucun de vos Pré-
» deceſſeurs n'a jamais fait: tous ces faits ſont éclatants, je
» l'avoue, ils vous couvrent d'une gloire immortelle, & ren-
» dront la memoire de votre Pontificat chere & venerable à
» toute la poſterité; mais l'Europe Chrétienne attend encore
» de votre prudence, de votre courage & de votre zele quel-
» que choſe de plus grand, & ſi je l'oſe dire, de plus digne de
» votre Sainteté: rétablir la paix entre les Princes Chrétiens,
» les réunir tous, les engager à tourner leurs armes contre
» l'ennemi commun, à employer toutes leurs forces pour ex-
» terminer ce cruel & redoutable ennemi de notre ſainte Re-
» ligion, eſt un deſſein plus glorieux, capable ſeul de vous
» immortaliſer. Si vous voulez que le ſuccès en ſoit infailli-
» ble & heureux, poſons les armes que nous n'avons, ce ſem-
» ble pris que pour les tremper dans le ſang des Fideles; re-
» prenons-en d'autres plus conformes au caractere ſacré dont
» nous ſommes revêtus, & plus proportionnées à la milice

An de N. S. 1512.

« sainte dans laquelle nous sommes engagez. Declarons une « guerre éternelle & implacable à cette foule de vices énormes « qui ont inondé la face de l'Eglise, & qui deshonorent la Reli- « gion ; attaquons-les avec ferveur, & ne soyons point contens, « que nous ne les ayons entierement extirpez. Vit-on jamais « un semblable déreglement dans les mœurs, la licence & la « corruption ne sont-ils pas montez au comble ? L'ambition, « l'avarice & d'autres passions encore plus infâmes peuvent- « elles aller plus loin ? s'est-on jamais donné une liberté plus « grande & plus scandaleuse de dire & de parler selon son ca- « price des choses saintes, de décider des affaires de la Reli- « gion ? Avez-vous déja oublié ce qui s'est passé premierement « à Bresse, & ensuite à Ravenne ? la cruelle boucherie qu'on y « a exercée, le sang y coule encore à gros ruisseaux de toutes » parts : ne sont-ce pas là autant d'avertissemens salutaires que » nous donne le Ciel pour nous marquer la necessité indispen- « sable où nous sommes de recourir à ce dernier remede, à « cette ancre sainte sans laquelle nous serons exposez aux plus « violentes tempêtes ; mais afin que le succès réponde à nos « vœux, & passe même notre esperance, bannissez ces cla- « meurs ridicules & indignes de vous, ces contestations & ces « disputes opiniâtres qui ne font qu'alterer la charité ; agissez « avec cette moderation & cette douceur qui conviennent si « bien à la sainteté de votre caractere, que chacun ait une « pleine & entiere liberté de parler & de dire son sentiment sans « avoir égard au rang & à la dignité des personnes. Vous ne « sçauriez rendre trop d'actions de graces à Dieu de vous a- « voir tous rassemblez dans ce lieu pour un si glorieux dessein « malgré la diversité de nation, de langage, de mœurs, de « genie & d'interêt ; d'un autre côté tous les gens de bien ne « sçauroient assez vous louer d'avoir bien voulu prendre tant « de peines, vous exposer à tant de fatigues & de dangers, « dans l'unique vûe de rendre service à l'Eglise. Toutes les « personnes qui composent cette auguste Assemblée, ne man- « quent ni de lumieres, ni de sagesse, ni de capacité : ils ont ' une autorité souveraine ; & il n'y a personne qui ne doive " déferer à vos Reglemens, dès que de votre côté vous ferez " tout ce qui dépendra de vous pour le bien de l'Eglise, que " votre intention sera pure. Jesus-Christ notre Seigneur dont " vous soutenez les interêts, ne manquera pas de vous envoyer "

An de N. S. 1512. » son Esprit saint ; il vous éclairera de ses divines lumieres ; » tous les Saints seront vos Intercesseurs ; mais en particulier » les glorieux Apôtres saint Pierre & saint Paul les Chefs de » l'Eglise universelle, les Patrons & les Protecteurs de cette » Ville, se laisseront toucher de nos miseres, écouteront nos » gemissemens, & nous obtiendront de Dieu les secours & les » graces qui nous seront necessaires pour executer de si » pieux desseins. Protegez-nous donc, grands Saints, secou- » rez cette Eglise arrosée & baignée de vos sueurs & de votre » sang, cette vigne plantée & cultivée par vos soins, cet he- » ritage saint que le sang de Jesus-Christ notre divin Maître » & le vôtre a rendu fertile : ne souffrez pas qu'une Religion » que vous avez fait triompher & rendu victorieuse de la » cruauté & de la rage des tyrans par votre courage heroïque, » soit détruite & périsse par les mains de ceux qui font profes- » sion & gloire d'être ses enfans. Communiquez votre zele à » tous ces saints & doctes Prelats que l'interêt de Dieu rassem- » ble ici, favorisez-les d'une protection spéciale, animez-les » de votre esprit, qu'ils n'ayent en vûe que le bien de l'Eglise, » que nulle consideration humaine, nul interêt temporel ne » les arrête, & qu'ils ne craignent point d'employer les reme- » des necessaires à nos maux ; en un mot qu'ils ayent moins » d'égard à notre foiblesse & à notre lâcheté, qu'à la grandeur » de nos blessures.

XLVI. La guerre continue en Italie.

Les affaires étoient alors assez tranquilles en Espagne, soit par les alliances que les Rois voisins avoient contractées ensemble, soit par la ligue qu'ils avoient signée, & qui les avoit encore réunis par des liens plus étroits ; mais les choses n'étoienr pas en Italie sur le même pied, quoique ces belles Provinces fussent ruinées, que les Princes fussent lassez, que la guerre les eût épuisez, que les Armées fatiguées fussent presque hors d'état de reprendre les armes. Les uns & les autres manquoient moins de volonté, que de forces & de pouvoir, & chacun ne pensoit qu'à chercher les moyens de continuer la guerre ; l'occasion s'en presenta, la guerre se ralluma entre les Italiens & les François avec plus de furie & d'animosité que jamais, & elle fut enfin de tous côtez malheureuse & funeste à ces derniers ; mais de quelle maniere les choses se passerent-elles ? c'est ce qu'il nous faut à present expliquer.

La Tréve ayant été conclue entre l'Empereur & les Veni-

An de N. S. 1512.

Les Suisses levent des troupes, & les envoyent au secours des Princes Confederez.

tiens par l'adresse & l'intrigue du Cardinal de Sion, l'avantage considerable que les François venoient de remporter à la journée de Ravenne, où ils avoient battu l'Armée de la ligue, donna une terrible inquiétude aux Cantons; les Suisses allarmez de ce succès, craignant eux-mêmes de se trouver enveloppez dans la Conquête de l'Italie, prirent la résolution d'y passer avec une formidable Armée, & de voler au secours du Pape & de l'Eglise. Les progrès des François qui auroient été capables de rallentir le zele d'une autre Nation, ne servirent qu'à ranimer ces peuples belliqueux, & à leur faire prendre la résolution de ne differer pas plus long tems leur entreprise: ils firent tant de diligence, qu'ils se trouverent dès le dix-neuviéme de Mai à Valcamonica dans le territoire de Bresse au nombre de seize mille hommes effectifs avec dix-huit pieces de campagne, sans compter six autres mille hommes, qui étoient entrez dans le Milanois, & qui s'avançoient vers Novare, & deux mille qui avoient pris la route de Bergame. Le Baron de Alto-Saxo devoit avoir le Commandement de toutes ces troupes, quand elles seroient rassemblées, & le Cardinal de Sion faisoit dans l'Armée l'office de Legat du saint Siege; il est inconcevable qu'un aussi petit pays que les Cantons pût mettre en si peu de tems tant de troupes sur pied.

Les François abandonnent l'Italie.

Les François reçurent ordre de Sa Majesté Très-Chrétienne d'abandonner l'Italie & de revenir en France, soit pour conserver & défendre la Guyenne que les Anglois menaçoient d'envahir, comme le prétendent les Historiens François pour justifier leur Nation, soit que le Roi ne se crût pas assez fort pour résister lui seul aux Suisses, aux Italiens & aux Espagnols liguez ensemble, & qui faisoient des préparatifs prodigieux pour chasser les François d'Italie, & les obliger à repasser les monts; la Palice étoit demeuré en Italie avec un fort petit Corps de troupes qui diminuoit encore tous les jours par la désertion de ses soldats.

XLVII.

Les Suisses prennent Verone.

Les Suisses étant venus camper le vingt-septiéme de Mai au-dessus de Verone au nombre de plus de vingt mille, s'en rendirent maîtres sans tirer l'épée, parce que les François à leur approche, l'abandonnerent avec précipitation, & sortirent même de la Citadelle, se trouvant trop foibles pour la défendre contre une si nombreuse Armée. La République ayant appris la réduction de Verone, envoya ordre à Paul Capello de

An de N. S. 1512.

ſe joindre aux Suiſſes avec ſix cens hommes d'armes, huit cens Chevaux-Legers, & quatre mille hommes de pied qu'il commandoit.

Les Suiſſes paſſent a Mincio, & pouſſent les François juſqu'à Cremone.

Après une expedition ſi heureuſe, les Suiſſes fortifiez par ce nouveau ſecours, crurent devoir profiter de la conſternation où la priſe de Verone avoit jetté les François; ils s'avancerent donc & camperent à la vûe de Valeſio où les ennemis s'étoient retirez; mais ceux-ci n'oſant attendre de pied ferme les Vainqueurs, abandonnerent lâchement la place, & n'eurent jamais le courage d'arrêter les ennemis au paſſage du Mincio, qui les ſeparoit, ce qui leur auroit été aiſé, à cauſe que la riviere eſt profonde, peu guéable, & les bords eſcarpez. Les Suiſſes voyant que les François intimidez fuyoient devant eux, ſe mirent à leurs trouſſes, les chaſſerent de Pontevico, où ils avoient fait mine de vouloir ſe retrancher, & les pourſuivirent juſqu'à Cremone, ſans qu'ils oſaſſent faire ferme, ni ſe meſurer avec un ennemi ſi redoutable. Je ne ſçai quel eſprit de vertige avoit ſaiſi les François; une terreur panique s'étoit répandue dans leur Armée; ils fuyoient à la vûe de l'ennemi comme des moutons à la vûe d'une bête feroce.

Tout le Milanois ſe ſouleve contre les François, qui perdent toutes leurs Conquêtes.

L'Empereur voulant profiter de ſon avantage, trouva le moyen d'engager les Allemands qui étoient dans l'Armée Françoiſe à demander leur congé & à déſerter. La Palice fut ſi conſterné de ſe voir abandonné des Allemands, qu'il ſe retira avec précipitation, & ne ſe crut point en ſureté, qu'il n'eût attrapé Aſt dans l'extrêmité du Milanois & aſſez proche des Alpes, réſolu d'abandonner lui-même tout-à-fait la Lombardie qu'il deſeſperoit de pouvoir défendre. La fortune qui commençoit à tourner le dos aux François, réveilla le courage des peuples; la plûpart des Villes du Milanois ſe ſouleverent, abbattirent la Banniere de France, & ſecouerent le joug de cette Nation. Cremone ſe rendit au Cardinal de Sion, qui en prit poſſeſſion au nom de l'Empire: Milan & preſque toutes les autres places qui en dépendent, reçurent la loi du vainqueur; Ravenne retourna ſous l'obéiſſance du Pape; il ſembloit que tous les Elemens avoient conſpiré contre les François, & vouloient venger dans le ſang de cette Nation tant de ſacrileges commis, la Dignité du ſaint Siege mépriſée & outragée: les Confederez pouſſoient avec d'autant plus d'animoſité & de vigueur les François, qu'ils croyoient la guerre juſte,

juste, la victoire aisée, & le succès infaillible. An de N. S. 1512.

Comme tout plioit devant les Alliez, l'Evêque de Gurtz & Pierre d'Urrea qui avoient suivi l'Armée, entreprirent de faire revenir Maximilien Sforce qui s'étoit refugié en Allemagne, & de le rétablir dans le Duché de Milan, ne doutant point que la presence seule de ce Prince ne fût capable de faire soulever les peuples en sa faveur, & de les animer à soutenir avec plus de chaleur le poids de la guerre.

On propose de faire revenir d'Allemagne Maximilien Sforce.

Les Cardinaux schismatiques & rebelles intimidez par une si soudaine révolution, ne se crurent pas en sûreté à Milan, & se retirerent promptement en France. Les Villes de Parme & de Plaisance ne voyant nul secours à esperer des François, dans la situation où étoient leurs affaires, se soumirent d'elles-mêmes au Pape. Sa Sainteté ne laissa pas échaper cette occasion d'étendre sa domination : car elle prétendoit que ces places avoient été autrefois de la dépendance de l'éxarchat de Ravenne dans le tems que les Empereurs Grecs étoient maîtres de l'Italie, & que les Rois de France avoient donné cet éxarchat au saint Siege; ainsi l'on faisoit revivre de vieux droits usez & qui n'auroient nulle vigueur, s'ils n'étoient soutenus par la force des armes, & secondez de la victoire.

Les Cardinaux schismatiques se retirent en France.

XLVIII.

Du côté de l'Espagne, Ferdinand qui sembloit ne chercher que des prétextes pour faire la guerre à la Navarre, demandoit au Roi des assurances qu'il n'inquieteroit point les frontieres de Castille & d'Arragon, & ne donneroit aucun secours aux François; mais comme Sa Majesté Navarroise étoit résolue de ne point envoyer en Castille Henri, Prince de Viane, son fils aîné, pour y servir d'ôtage: le Roi Catholique demandoit que celui de Navarre lui remît entre les mains six de ses meilleures places pour gage de sa parole; Ferdinand consentoit que les Gouverneurs & les Commandans seroient Navarrois, mais il vouloit les nommer lui-même, & qu'ils lui fissent serment de fidelité : ces conditions paroissoient dures.

Le Roi d'Espagne veut détacher le Roi de Navarre de la France.

Le Roi de Navarre envoya à Burgos Ladron de Mauleon, mais sans lui donner ni ordre ni plein pouvoir de rien conclure; le nouvel Ambassadeur de Navarre se contenta d'assurer que l'Espagne n'auroit rien à craindre de la Navarre, & que le Roi son Maître n'apporteroit jamais nul obstacle à la cause de l'Eglise; mais il ne donnoit nulle assurance pour les autres Etats que les Rois de Navarre possedent en France, & qui

Il demande qu'il soit neutre.

An de N. S. 1512. ſont également limitrophes de l'Eſpagne. Ferdinand demandoit une réſolution & une réponſe nette & préciſe, que le Roi de Navarre fût entierement neutre, & qu'il donnât des ſûretez de ſa parole; que s'il fourniſſoit du ſecours à la France, en lui permettant de lever des troupes dans les Etats qu'il y poſſedoit, il accordât à l'Eſpagne & aux Puiſſances Confederées la permiſſion de tirer de la Navarre des ſoldats. Le Roi de Navarre ſe trouvoit aſſez embarraſſé; la bonne foi de Ferdinand lui étoit ſuſpecte; il apprehendoit que ce Prince après la mort de Gaſton de Foix Duc de Nemours, n'entreprît de ſe rendre maître du Royaume au nom de la Reine Germaine ſon épouſe en qualité d'heritiere du feu Duc ſon frere, aux droits duquel elle ſuccedoit.

Le Roi de Navarre ſe ligue avec la France.

Orval Ambaſſadeur de France auprès du Roi de Navarre, bien loin de contribuer à effacer les ſoupçons de ce Prince, ne penſoit qu'à les fortifier, & lui promettoit que la France l'aſſiſteroit & l'appuyeroit de toutes ſes forces, au cas que Ferdinand osât l'attaquer: il ne négligeoit rien pour attirer les Miniſtres de Navarre dans les interêts de la France; il faiſoit bien valoir & ſonner bien haut la protection de cette Couronne; il aſſura même que Sa Majeſté Très-Chrétienne donneroit la plus jeune de ſes filles en mariage au Prince de Viane. Le Roi de Navarre ſe laiſſa éblouir par des offres ſi avantageuſes, mais il en fut la dupe: quelques frivoles que fuſſent les promeſſes de la France, ce Prince oublia les obligations qu'il avoit à l'Eſpagne, & ſans avoir nul égard aux liens du ſang qui l'attachoient à Ferdinand, & aux raiſons de politique qui ne devoient point le ſeparer des interêts de l'Eſpagne, il ſe ligua avec la France, & ſe jetta lui-même dans le précipice dont rien ne fut capable de le tirer.

XLIX.
La Flote Angloiſe vient en Eſpagne.

Sur ces entrefaites le Marquis de Dorceſtre arriva le huitiéme de Juin au Port du Paſſage, un des meilleurs de Guypuſcoa, & y mouilla avec la Flote qu'il avoit amenée d'Angleterre, où étoit l'élite de la jeune Nobleſſe Angloiſe, & plus de cinq mille Archers; l'Armée n'étoit pas nombreuſe, mais elle étoit aguerrie. Frederic de Portugal Evêque de Siguença attendoit l'Armée navale d'Angleterre au Port de ſaint Sebaſtien, où Sa Majeſté Catholique lui avoit ordonné de ſe trouver, pour fournir à la Flote & aux troupes les rafraîchiſſemens & les proviſions dont les Anglois auroient beſoin; on levoit cepen-

dant avec le dernier empressement des troupes en Castille, dont le Duc d'Albe devoit avoir le Commandement general, & agir de concert avec l'Armée d'Angleterre dans l'expedition que l'on méditoit. Ferdinand vouloit commencer par attaquer la Navarre, afin de ne point laisser d'ennemis derriere soi, & d'être par là plus en état d'entrer en Guyenne; le succès lui paroissoit infaillible, s'il pouvoit une fois être maître de la Navarre, où il pourroit faire venir plus aisément & plus sûrement ses convois, les recrues & les nouveaux secours qu'il seroit obligé de tirer d'Espagne: pour assûrer encore davantage son projet, il convoqua les Etats Generaux d'Arragon à Monçon: la Reine Germaine son épouse devoit y présider, & demander au nom du Roi que le Royaume levât des troupes, & contribuât aux frais de la guerre où Sa Majesté avoit résolu de se trouver en personne; les Etats entrerent dans les desseins de Ferdinand, & résolurent d'entretenir à leurs frais pendant deux ans & huit mois deux cens hommes d'armes & trois cens Chevaux-Legers. An de N. S. 1512.

Le Roi de Navarre qui entendoit déja gronder le tonnerre, & qui prévoyoit que l'orage le menaçoit & alloit fondre sur ses Etats, envoya D. Pedre de Navarre son Maréchal à la Cour de Castille, pour faire à Sa Majesté Catholique quelques propositions d'accommodement; le nouvel Ambassadeur avoit ordre d'offrir pour sûreté de la parole de Sa Majesté Navarroise quelques places que l'on remettroit entre les mains du Roi Catholique, à la réserve des Villes d'Estella & de saint Jean pied de port, les plus importantes & les clefs de la Navarre. C'étoit néanmoins celles que Ferdinand demandoit par dessus toutes les autres; ainsi par un défaut presque inseparable de notre nature, on avoit recours, mais trop tard aux moyens que l'on avoit d'abord rejetté: le Roi Catholique vouloit que ses troupes allassent d'abord attaquer Pampelune, persuadé que tout le Royaume se soumettroit bientôt dès que l'on seroit maître de la Capitale: il proposa au Marquis de Dorcestre de se joindre avec les Espagnols pour cette expedition; mais le Marquis s'en excusa, & declara qu'il n'avoit nul ordre du Roi son Maître de faire la guerre au Roi de Navarre; il se plaignit même hautement de Ferdinand qui n'avoit point fourni les troupes, ni fait les préparatifs qu'il avoit promis pour entrer en Guyenne; que par cette négligence on

Ferdinand rejette les nouvelles propositions du Roi de Navarre.

An de N. S. 1512. avoit laissé échaper l'occasion de se rendre maître de la Province; que si l'on avoit d'abord attaqué Bayonne qui en étoit la clef, il n'auroit pas été difficile de l'enlever; que les fortifications étoient en mauvais état, la place dépourvûe de vivres & de munitions, la Garnison foible; que par ces délais hors de saison, la Ville avoit eu le loisir de se fortifier, de se pourvoir de provisions de guerre & de bouche, de renforcer sa Garnison; ainsi que la Conquête de cette place seroit très-difficile; que le Roi d'Espagne n'avoit eu égard qu'à son avantage particulier, sans se mettre en peine de garder la parole à ses Alliez, & de leur fournir les secours promis; qu'il sembloit ne regarder qu'avec hauteur & mépris le reste de la terre, comme si toutes les Nations n'eussent dû servir qu'à sa grandeur & à son élevation.

L. L'Armée Espagnole entre en Navarre.

Le Duc d'Albe étoit à Vittoria où il attendoit les derniers ordres du Roi son Maître pour commencer la Campagne; il avoit distribué ses troupes au nombre de mille hommes d'armes, de quinze cens Chevaux-Legers, & de six mille hommes de pied dans les petites Provinces de l'Alaya, de la Rioja & de Guypuscoa: les vieux Colonels Rongifo & Villalva également distinguez par leur valeur & leux experience, commandoient l'Infanterie, & Diego de Vera avoit le Commandement de l'Artillerie composée de vingt-huit pieces de canon.

Le Roi de Navarre abandonne Pampelune.

Le Duc d'Albe ayant reçû les ordres de Sa Majesté Catholique pour marcher droit à Pampelune Capitale de la Navarre avec toute son Armée, rassembla promptement ses troupes dispersées, & entra dans le pays ennemi un Mercredi vingt-uniéme de Juillet. D. Louis de Beaumont qui depuis plusieurs années étoit banni de sa patrie, & avoit été dépouillé de tous ses biens, s'étoit engagé au service de Sa Majesté Catholique, & commandoit l'avant-garde, ne cherchant que les occasions de se venger. Le Roi de Navarre de son côté après avoir renvoyé la Reine son épouse & les Princes ses enfans en Bearn, avoit voulu rester dans Pampelune, résolu de défendre cette Ville contre les efforts de ses ennemis: mais voyant que tout plioit devant le Duc, qui venoit d'entrer dans le Royaume, sans y trouver nul obstacle, Sa Majesté connut bien qu'elle étoit trop foible pour pouvoir tenir tête aux Espagnols; ainsi elle prit le parti d'abandonner Pampelune, & de se retirer à Lumbierre, où elle crut être plus en sûreté & plus à portée

de recevoir les ſecours qu'elle attendoit de France. An de N. S. 1512.

Le Duc d'Albe entre dans Pampelune.

Dès que le Roi de Navarre fut ſorti de Pampelune, les habitans ne voyant nulle eſperance de ſecours, députerent les Principaux de la Ville vers le Duc d'Albe qui s'avançoit toûjours à la tête de ſon Armée : ils implorerent ſa clemence & ſa protection, lui offrirent les clefs, & reçurent ſes troupes dans la Ville, où le Duc après avoir reglé lui-même les conditions, entra en triomphe le vingt-cinquiéme de Juillet jour de ſaint Jacques. La conſternation étoit ſi grande par tout, que la plûpart des Villes du Royaume paroiſſoient diſpoſées à ſuivre l'exemple de la Capitale, & à ouvrir leurs portes au Victorieux. Le Roi de Navarre effrayé d'une ſi prompte révolution, & craignant les ſuites de l'allarme où étoient les peuples, ne ſçavoit quel parti prendre pour rétablir ſes affaires, & prévenir le malheur dont il étoit menacé ; il envoya donc au Duc d'Albe trois perſonnes de confiance, avec de pleins-pouvoirs, & un ordre poſitif d'en paſſer par tout où il lui plairoit, & d'accepter les conditions que Sa Majeſté Catholique voudroit bien preſcrire. Le Duc répondit qu'il n'y avoit point d'autre Traité à faire, que de ſe ſoumettre aveuglément à tout ce que le Roi Ferdinand ordonneroit.

Ferdinand propoſe au Roi de Navarre des conditions dures.

On envoya incontinent vers ce Prince pour recevoir ſes ordres, & apprendre ſes dernieres volontez. La Cour regla 1°. Que le Roi de Navarre remettroit tout ſon Royaume entre les mains de Sa Majeſté Catholique, comme en dépôt & en ſequeſtre, tant que dureroit la guerre des Alliez, & juſqu'à ce que les conteſtations entre le Pape & le Roi de France fuſſent terminées, & enſuite tant que Ferdinand jugeroit à propos de le retenir. 2°. Que le Roi de Navarre pour gage de ſa fidelité, donneroit le Prince de Viane ſon fils aîné en ôtage qui ſeroit élevé en Caſtille. Rien n'étoit plus injuſte, que de demander au même-tems à un Roi ſon Royaume & ſon fils aîné, ſans marquer ni preſcrire le tems où il rendroit l'un & l'autre, & ſans même qu'on pût reprocher à Ferdinand ni menſonge, ni parjure, ni mauvaiſe foi, s'il le conſervoit toûjours.

Le Roi de Navarre les rejette, & ſe retire en France.

Le Roi de Navarre outré de ce qu'on oſoit lui faire des propoſitions ſi odieuſes & ſi dures, prit la réſolution de ſe retirer en France, en attendant que la fortune plus favorable lui preſentât quelque occaſion de rentrer dans ſes Etats. A peine

An de N. S. 1512. le Roi eut-il abandonné la Navarre, que presque toutes les Villes sans attendre qu'on les sommât de se rendre, envoyerent des Députez au Duc d'Albe pour le prier de venir recevoir leurs hommages; la seule Forteresse d'Estella qui se fioit sur la bonté de ses fortifications, & les habitans de la vallée d'Escua persuadez qu'on n'oseroit jamais les venir inquieter dans les Rochers Escarpez & les lieux inaccessibles qui leur servoient de demeures, ne se laisserent point entraîner par l'exemple des autres. Quoique les Roncaleses eussent des montagnes & des forêts également impraticables qui leur servoient de barriere & qui les pouvoient mettre à couvert des entreprises des Castillans, ils n'eurent ni assez de courage, ni assez de fidelité pour s'opposer à leurs ennemis, & s'offrirent de se soumettre à Ferdinand, à condition qu'on leur accorderoit les mêmes droits, privileges & libertez, qu'aux Arragonnois.

LI.
Le Roi d'Espagne va lui-même sur les frontieres de Bearn.

Cependant les troupes que la France envoyoit au secours du Roi de Navarre, arriverent en Bearn; mais le succès ne répondit ni au fracas que fit leur arrivée, ni à la haute esperance qu'on en avoit conçûe. Le Roi Catholique cependant averti de la venue des troupes Françoises, partit de Burgos, où il étoit alors, & se rendit à Logrogno sur les frontieres de Navarre, pour être plus à portée de donner ses ordres par tout, & d'animer son Armée par sa presence; D. Manuel de Benavidés, D. Louis de la Cueva, & D. Ignigo de Velasco, Connétable de Castille vinrent joindre avec leurs troupes Sa Majesté Catholique pour la servir dans cette expedition, & lui donner des marques de leur zele & de leur fidelité.

Le Pape menace le Roi de Navarre des Censures de l'Eglise,

D. Antoine d'Acugna Evêque de Zamora s'étoit rendu quelque tems auparavant à Pampelune par ordre du Pape, pour avertir le Roi de Navarre de ne prendre aucune liaison avec ceux qui ne cherchoient qu'à troubler la paix de l'Eglise, ou de rompre les engagemens qu'il pourroit avoir pris avec eux; & au cas que Sa Majesté ne voulût pas obéir, l'Evêque de Zamora avoit des ordres très-précis de le menacer d'excommunication, & de dispenser ses sujets du serment de fidelité; mais ces précautions & ces mesures furent inutiles, Ferdinand ayant envoyé un homme de confiance en Bearn, pour prier le Roi de Navarre de rompre avec la France, d'obéir à Sa Sainteté, & d'accepter les conditions qu'on lui propo-

Le Roi de Navarre fait arrêter l'Envoyé de Ferdinand.

An de N. S. 1512.

soit. On arrêta à Salvatierra l'Envoyé de Sa Majesté Catholique, sans avoir égard ni au caractere dont il étoit revêtu, ni au Prince qui l'envoyoit : & le Roi de Navarre pour rendre sa conduite plus inexcusable, livra cet Envoyé au Duc de Longueville Gouverneur de Guyenne & General de l'Armée Françoise qui se trouvoit alors en Bearn ; mais pour justifier une conduite si contraire au droit des gens, sacré même parmi les Nations les plus barbares, on prit pour prétexte que l'Envoyé s'étoit trouvé à la bataille de Ravenne, comme si c'eût été un crime qui eût merité la prison & les fers. Cependant soit que le Roi de Navarre eût reconnu sa faute, soit par l'esperance de quelque avantage, il remit le Castillan en liberté, & le chargea de négocier la paix avec Ferdinand ; on ne le relâcha cependant qu'à condition qu'il se rendroit dans sa prison au premier ordre qu'il en recevroit, & qu'il laisseroit en ôtage ses trois neveux fils de son frere pour gages de sa parole.

Le Roi de Navarre va à la Cour de France.

La Conquête de la Navarre par les Castillans fut si facile & si prompte, que les François soupçonnerent le Roi de Navarre d'une intelligence secrete avec le Roi Catholique ; on ne put se persuader qu'une Nation aussi belliqueuse que les Navarrois, eut eu la lâcheté de se soumettre à ses ennemis, & de secouer le joug de ses anciens Maîtres, pour subir celui des Espagnols sans tirer l'épée. Ce fut pour dissiper ces ombrages & ces justes soupçons, que le Roi de Navarre se rendit à la Cour de France pour rendre raison de sa conduite à Sa Majesté Très-Chrétienne, lui expliquer de quelle maniere les choses s'étoient passées ; mais pour convaincre la Cour de la droiture & de la sincerité de sa conduite, il remit la Ville de Salvatierra entre les mains des François pour leur servir d'ôtage & de garant de sa fidelité.

LII.

Le Roi de France envoye une puissante Armée en Navarre.

Le Roi de France étoit résolu de rétablir le Roi de Navarre sur son Trône, & d'envoyer pour cela toutes ses forces du côté de la Guyenne ; Sa Majesté prit cette affaire si fort à cœur, qu'elle nomma pour commander son Armée les principaux Officiers qui avoient servi en Italie, également distinguez par leur naissance & par leurs exploits ; il prit même le parti d'y envoyer le Dauphin, (1) & de le declarer Generalissime &

(1) *Le Dauphin.* Il n'y avoit point alors en France de Dauphin, le Roi Louis XII. n'ayant point de garçon ; mais Mariana qui n'étoit peut-être pas assez instruit des usages de France, & croiant que l'on donnoit aux heritiers présomptifs de

An de N. S. 1512.

Comte d'Angoulême pour animer les troupes par sa presence.

Le Roi d'Espagne songe à affermir sa nouvelle Conquête.

D'un autre côté le Roi Ferdinand toûjours vigilant & toûjours attentif à ses interêts, ne négligeoit rien pour s'assurer de sa nouvelle Conquête, & pour affermir son autorité parmi les Navarrois sur lesquels il ne croyoit pas pouvoir encore trop compter; il obligea même les habitans de Pampelune, Capitale du Royaume à lui rendre hommage, à lui prêter serment comme à leur legitime Souverain. Le prétexte dont il se servit pour autoriser cette démarche, & pour engager les peuples à le reconnoître, fut que le Roi Jean n'avoit pas observé exactement les articles jurez à son Couronnement; qu'ainsi ayant violé les loix & les privileges du Royaume, la Navarre devoit par le droit de la guerre appartenir à celui qui l'avoit conquise.

Cependant Sa Majesté Catholique ne laissoit pas de faire négotier secretement avec le Maréchal de Navarre & le Comte de Santistevan, pour les attirer dans son parti, & les engager à se soumettre: promesses, menaces, tout y étoit employé. Le Comte qu'on appella depuis le Marquis de Falces, crut devoir s'accommoder au tems, & on n'eut pas de peine à le gagner; mais pour le Maréchal toûjours zelé pour les interêts de son Maître; & plus jaloux de sa réputation & de sa gloire, que de sa fortune, il ne voulut jamais écouter aucune proposition; il demeura fidele, & affermit ses parens & ses amis dans la résolution de périr plûtôt que de manquer à leur devoir & à leur honneur.

Tudele se soumet aux Castillans.

Quoique la Ville de Tudele eût été une des premieres à se soumettre au Vainqueur & à lui ouvrir ses portes; jamais cependant Ferdinand ne put obliger les habitans à lui prêter serment de fidelité; ils vouloient jouir des mêmes droits & des mêmes privileges que les Arragonnois, & vivre selon les loix & les coûtumes de ce Royaume: jaloux de leur liberté, ils demeurerent fermes dans leur résolution; & sans l'Archevêque de Sarragosse qui s'approcha de la place à la tête d'une Armée, & qui la menaça de la mettre à feu & à sang, jamais on n'auroit pû rien obtenir des habitans; mais la crainte

la Couronne le nom & la qualité de Dauphins, le donne au Comte d'Angoulême qui étoit alors heritier présomptif; mais il devoit sçavoir que la qualité de Dauphin ne se donne pas précisément aux heritiers de la Couronne, mais seulement aux fils aînez de nos Rois.

vainquit leur opiniâtreté, & ils furent enfin obligez de ſuivre l'exemple du reſte du Royaume, & de recevoir la loi du Vainqueur.

An de N. S. 1512.

LIII.
Les Caſtillans ſurprennent ſaint Jean pied de port.

Les Caſtillans fiers de leurs avantages & de la rapidité avec laquelle ils avoient conquis un Royaume preſque ſans tirer l'épée, prétendoient s'ouvrir un paſſage en France, & penetrer dans le cœur du Royaume : ce fut dans ce deſſein que le Duc d'Albe détacha le Colonel Villalva avec ſon Regiment d'Infanterie compoſé de trois mille hommes & trois cens Lances, lui ordonna de traverſer les Pyrenées, & de ſe ſaiſir de ſaint Jean pied de port, ce qu'il executa heureuſement : dès que le Duc en fut averti, il ſe mit à la tête du reſte des troupes, & le ſuivit. Le Roi Catholique envoya en même-tems ordre à D. Ferdinand de Vega grand Commandeur de Caſtille, & à D. Diegue Lopez d'Agala, dont il connoiſſoit la valeur, l'habileté & l'experience, d'aller joindre inceſſamment le Duc d'Albe.

Combien cette Conquête eſt avantageuſe aux Eſpagnols.

Le paſſage du Duc d'Albe & de ſon Armée en France, & la facilité avec laquelle il s'étoit emparé de ſaint Jean pied de port, produiſirent deux bons effets pour les Eſpagnols. Le premier, c'eſt que les François voyant l'ennemi chez eux, ne penſerent qu'à l'en chaſſer, & abandonnerent le deſſein d'entrer en Navarre, où dans la ſituation chancelante que ſe trouvoient les affaires de ce Royaume encore mal affermi dans l'obéiſſance des Caſtillans, il étoit aiſé de faire ſoulever les peuples. Le ſecond, par ce moyen on s'ouvroit un chemin à la Conquête de la Guyenne.

Le Duc d'Albe ſollicite les Anglois de ſe joindre à lui.

Le Duc d'Albe envoyoit Couriers ſur Couriers au Marquis de Dorceſtre pour le ſolliciter de venir le joindre avec ſes troupes, & attaquer enſemble la Guyenne : le Duc qui ſçavoit que le Marquis n'étoit pas content de ce qu'on avoit ſi longtems differé d'entrer en France, comme on en étoit convenu, lui écrivit pour juſtifier ſa conduite paſſée, que la choſe n'avoit pas dépendu de lui.

Les Anglois refuſent de ſe joindre aux Eſpagnols.

Le General Anglois de ſon côté, qui ne cherchoit que des prétextes pour ſe diſpenſer de ſe joindre aux Caſtillans, repreſenta que la ſaiſon étant trop avancée, il ſeroit imprudent & temeraire d'ouvrir la Campagne ſur la fin de l'Automne, & quand il étoit tems de mettre les Armées en quartier d'hiver ; que les lenteurs & les délais des Caſtillans n'avoient ſervi

An de N. S. 1512.

qu'à rallentir l'ardeur de ſes troupes, affoiblies d'ailleurs & diminuées par la déſertion & les maladies: telles étoient les raiſons dont le Marquis amuſoit les Eſpagnols; mais en particulier & parmi ſes Officiers il ſe plaignoit fort du Roi Catholique peu fidele à garder ſa parole, & à obſerver les Traitez. Il eſt aiſé par ſes démarches, ajoûtoit-il, de démêler & de penetrer ſes intentions, & ce Prince plus attentif à ſes propres interêts, qu'à ceux de ſes Alliez, n'a penſé qu'à jouer les Anglois, dont il a prétendu ſe ſervir uniquement pour ſe rendre maître de la Navarre, ſans ſe mettre nullement en peine de la Guyenne.

Ils retournent en Angleterre.

Comme l'hiver s'avançoit, le Marquis de Dorceſtre réſolut de remener en Angleterre ſon Armée, dont le ſéjour en Eſpagne coûtoit des ſommes immenſes, & ne ſervoit qu'à achever de la ruiner entierement; malgré les plaintes des Anglois contre les Eſpagnols, le Marquis eut beau chercher des raiſons pour juſtifier ſon départ, il ne laiſſa pas de ſe trouver des gens ſages qui ſe défierent de lui: & Antoine Nebriuſſa dans l'hiſtoire particuliere qu'il nous a laiſſé de cette guerre, ſoupçonne & accuſe même avec aſſez de vraiſemblance le General Anglois & ſes principaux Officiers de s'être laiſſez corrompre par l'or & les preſens des François, & de n'avoir enſuite cherché que des prétextes pour repaſſer en Angleterre.

LIV.
Boulogne ſecoue le joug des François.

Il ſe fit cependant une terrible révolution en Italie, où les choſes changerent tout à coup de face; les François ne ſçurent pas profiter de l'avantage qu'ils avoient remporté à la fameuſe bataille de Ravenne; & après leur victoire, ils furent auſſi maltraitez, que s'ils avoient été vaincus. Le Duc d'Urbin s'étant mis en Campagne à la tête des troupes de l'Egliſe pour ravager le Boulonnois, les habitans voyant la plûpart de leurs Bourgs & de leurs Villages en feu, crurent que pour éviter la ruine entiere de leur pays, le meilleur & le plus fertile de toute l'Italie, ils n'avoient point d'autre parti à prendre qu'à changer de Maître, chaſſer les Bentivoglio, arracher de deſſus leurs murailles la Banniere de France, arborer dans la Citadelle & dans toutes les places publiques celles de l'Egliſe, & retourner ſous la domination du ſaint Siege.

Le Pape excommunie le Roi de France, & met ſon Royaume en Interdit.

Les Cardinaux de Strigonie, de Nantes & de Final, qui ſe trouvoient alors en France, entreprirent de raccommoder Sa Majeſté Très-Chrétienne avec Sa Sainteté, & d'engager le Pape

à oublier les ſujets de chagrin qu'il prétendoit avoir reçû de la France. Quoique la négociation fût délicate, on ne laiſſa pas d'abord de ſe flatter d'un heureux ſuccès; mais dans la ſuite ces belles eſperances s'évanouirent; la fermeté & la ſeverité outrée de Jules, ou plûtôt ſon reſſentiment & ſon opiniâtreté rendirent inutiles les bonnes intentions & les démarches des Médiateurs. Le Pape réſolut de publier ſolemnellement la Bulle par laquelle il excommunioit le Roi de France, mettoit ſon Royaume en interdit, & diſpenſoit tous ſes ſujets, mais particulierement les Normands & les Gaſcons du ſerment de fidelité: ce n'eſt pas d'aujourd'hui que les peuples portent la peine des fautes que commettent leurs Souverains. Jules devenu encore plus irrité & plus irréconciliable après ce coup d'éclat, ne put pardonner à la Ville de Lyon qui avoit oſé donner retraite aux Cardinaux ſchiſmatiques, & il la priva du droit qu'elle avoit de tenir des Foires franches qu'il tranſporta à Genève ſituée ſur le Lac du même nom, où elles avoient autrefois coûtume de ſe tenir: c'eſt cette Ville ſi celelebre en ce tems-là, mais devenue encore dans la ſuite plus fameuſe par l'hereſie dont elle eſt le centre. An de N. S. 1512.

Jerôme de Vic Ambaſſadeur d'Eſpagne entreprit de reconcilier le Duc de Ferrare avec le Pape; le deſſein étoit hardi & l'execution difficile. Vic employa la médiation & l'entremiſe de Fabrice Colonne pour adoucir l'eſprit du Pape ſur lequel il avoit beaucoup de credit, & l'affaire fut concluë à condition que le Duc de Ferrare, après avoir relâché generalement tous les priſonniers qu'il avoit entre ſes mains, iroit lui-même à Rome demander pardon de ſa faute, & ſe livrer entre les mains du Pape; la choſe s'executa, comme elle avoit été reglée. Fabrice Colonne & Ferdinand d'Alarcon accompagnerent le Duc de Ferrare à Rome; le Duc étant entré dans le Conſiſtoire en habit de velours noir, ſans chapeau & tête nue, y parut dans une poſture très-ſoumiſe & très-humiliante; le Pape toûjours emporté n'écouta que ſon reſſentiment, traita très-mal le Duc, & lui fit des reproches très-piquans; il ne laiſſa pas de lever l'excommunication; mais il ne lui voulut jamais reſtituer la Ville de Rhegio, comme on en étoit convenu; on dit au contraire que le Pape forma la réſolution de faire arrêter le Duc de Ferrare, & de le retenir en priſon, juſqu'à ce que ce Prince eût remis la Ville de Ferrare entre les

Le Duc de Ferrare fait ſa paix avec le Pape.

An de N. S. 1512.

mains des troupes de Sa Sainteté : il est sûr que Jules en eut la pensée ; & comme il étoit d'un naturel violent & opiniâtre, il auroit executé son dessein, si le Duc ne se fût promptement sauvé. Fabrice Colonne garant du Traité, & sur la parole duquel le Duc étoit venu à Rome, fit échaper son ami, & l'accompagna même genereusement, jusques à ce qu'il fût en sûreté.

L'V. Le Viceroi de Naples rétablit son Armée.

Cardonne Viceroi de Naples ayant remis bientôt une nouvelle Armée sur pied & en état de résister aux Victorieux, se rendit dans l'Abruzze avec douze cens hommes d'armes, cinq cens cinquante Chevaux-Legers, sept mille hommes de trèsbonne Infanterie, & deux mille autres Fantassins Espagnols tout recemment arrivez d'Espagne sous la conduite du Commandeur de Solis Officier de valeur & d'experience. Le Marquis de la Padula qui devoit avoir le Commandement general de l'Infanterie, s'étant lui-même blessé dangereusement à la main dans une querelle qui s'éleva à Aguilar, le Viceroi mit en sa place le Commandeur de Solis très-estimé des troupes, qui marquerent une joye extrême de ce choix ; on réserva l'avant-garde à Prosper Colonne que l'on attendoit au Camp, & qui devoit y amener incessamment quatre cens Chevaux ; le Comte de Golisano, le Duc de Trajeto, & Antoine de Leve étoient dans le Corps de bataille : Alphonse de Carvajal Seigneur de Xodar commandoit l'arriere-garde, & avoit un grand nombre d'Officiers de distinction ; Jean Duc d'Urbin qui servoit dans l'Infanterie, s'acquit beaucoup de gloire & de réputation dans les guerres d'Italie.

Le Pape défend au Viceroi d'avancer.

Le Viceroi à la tête de cette florissante Armée se disposoit à marcher, quand il reçut de nouveaux ordres du Pape, qui se repentant de la guerre qu'il avoit engagée, lui défendoit de passer outre ; Sa Sainteté lui marquoit que l'ennemi étant chassé de Lombardie, & l'Italie n'ayant plus rien à craindre de ce côté-là, il étoit absolument inutile de faire passer dans le Milanois une si grosse Armée qui ne serviroit qu'à achever de ruiner les Provinces voisines déja trop épuisées par le séjour de tant de troupes & le pillage des soldats.

Et forme le projet de chasser d'Italie tous les Etrangers.

Il étoit aisé de voir que ce prétexte specieux n'étoit qu'un artifice dont le Pape se servoit pour amuser le Viceroi & l'empêcher d'avancer : car dans le fond Sa Sainteté avoit depuis long-tems formé un plus vaste projet, & prit la résolution

hardie de délivrer l'Italie du joug d'une domination étrangere, d'en chasser également les François & les Espagnols, & d'obliger les uns & les autres à repasser la mer & les Alpes; car comme le Pape s'étoit servi des Espagnols & des Suisses pour exterminer les François, il esperoit de pouvoir traiter de la même maniere les Espagnols, en réunissant tous les Princes d'Italie, & en les engageant à se liguer pour la défense de leur commune patrie. An de N. S. 1512.

LVI.
Les Suisses prient le Viceroi de retourner à Naples.

Le Viceroi sans s'allarmer des nouveaux ordres du Pape, alla toûjours son chemin, & ayant pris sa marche par l'Abruzze, traversa toute la marche d'Ancone, & vint camper à Fermo sur la mer Adriatique, où il ne resta qu'autant de tems qu'il en falloit pour faire rafraîchir ses troupes; en ayant décampé & prenant sa route entre Forli & Fuença, il vint droit dans le Boulonnois où il établit ses quartiers; à peine fut-il arrivé au Château de saint Pierre, que les Ambassadeurs des Suisses arriverent dans son Camp pour le prier de la part de leurs Maîtres de ne pas avancer davantage suivant les ordres qu'il en avoit reçûs de Sa Sainteté, & pour lui declarer en même tems que les Cantons seroient obligez de s'opposer à ses desseins, & de le contraindre à retourner sur ses pas, s'il entreprenoit d'aller plus avant; que les François ayant déja abandonné presque toute la Lombardie, les Suisses étoient assez forts pour les chasser du peu de places qui leur restoient encore; qu'ainsi il étoit inutile qu'il se donnât davantage de peines, & qu'il fatiguât ses troupes.

Le Viceroi traverse toute l'Italie & arrive à Mantoue.

Le Viceroi étoit trop habile & trop éclairé pour ne pas voir la ruse & le manége adroit du Pape, qui faisoit jouer tous ces ressorts, & qui employoit les Suisses pour se défaire des Espagnols. Cardonne répondit donc aux Ambassadeurs des Cantons, qu'ayant été choisi pour General de la ligue, il ne pouvoit se dispenser de faire marcher ses troupes en Lombardie, sans de nouveaux ordres de tous les Princes Confederez; ainsi peu inquiet des menaces qu'on lui faisoit, il décampa, se rendit à Boulogne, s'avança jusqu'à Modene, & de là à Mantoue pour s'aboucher avec l'Evêque de Gurtz, suivant qu'il avoit été résolu, & conferer ensemble sur les mesures & le parti qu'il avoit à prendre dans les conjonctures presentes; le Comte de Cariati & D. Pedre d'Urrea arriverent aussi à Mantoue pour assister à l'entrevûe qui se fit vers la mi-Août.

An de N. S. 1512.

Les Venitiens prient le Viceroi de retourner à Naples.

Après de longues Conferences, ils étoient tous assez embarrassez & ne sçavoient à quoi se déterminer ; ils trouvoient de grandes difficultez à prendre une résolution vigoureuse ; mais ce qui acheva de les inquieter, c'est que les Venitiens eux-mêmes s'étant joints au Pape & aux Suisses, envoyerent prier Cardonne de renvoyer ses troupes à Naples, & de ne point entrer du tout en Lombardie, où ils pouvoient aisément sans lui reconquerir ce que les François leur avoient enlevé, qu'ils alloient assieger la Ville de Bresse, dont ils esperoient se rendre maîtres avec leurs seules troupes, quoique d'Aubigny commandât pour les François dans la place avec une Garnison forte de trois mille bons hommes.

Le Viceroi prend la protection des Medicis.

Les Ambassadeurs de l'Empereur & du Roi Catholique avoient d'autres vûes, & prétendoient que la Conquête de Bresse se devoit faire par l'Armée de la ligue & au nom des Princes Confederez qui y mettroient un Gouverneur ; cependant après avoir bien tout examiné, les plus sages & les plus experimentez jugerent que la chose ne meritoit pas qu'on choquât les Venitiens, & qu'on rompît avec eux ; que si une fois la ligue commençoit à se désunir, la France qui ne manqueroit pas de profiter de leur division, seroit bientôt en état de reprendre ce qu'elle avoit perdu ; ainsi on jugea qu'il seroit plus à propos que le Viceroi prît la protection des Medicis, marchât du côté de Florence avec son Armée, & entreprît de rétablir cette famille dans sa patrie, d'où elle avoit été indignement & injustement chassée ; que ce service attacheroit pour jamais les Medicis à la Couronne d'Espagne, à laquelle seule ils seroient redevables de leur rétablissement.

Il s'avance vers Florence.

Dès que l'on eut prit cette résolution, on finit les Conferences de Mantoue, & l'on se separa ; le Viceroi prit alors la route de Modene où il avoit laissé ses troupes; Julien de Medicis l'accompagna,& le Cardinal Jean de Medicis son frere qui avoit été quelque tems prisonnier en France, & qui s'étoit sauvé de sa prison plûtôt par hazard qu'autrement, avoit déja pris le devant, & s'étoit rendu à Boulogne, où il y avoit une nombreuse Artillerie, & où il attendoit Cardonne ; que Prosper Colonne ne tarda pas à venir joindre avec le Corps qu'il commandoit ; le Viceroi fut obligé de s'arrêter quelques jours dans sa marche, parce qu'on lui ferma le passage par ordre de Sa Sainteté, qui n'omit rien pour traverser les desseins des Espagnols.

An de N. S. 1512.

LVII.

Maximilien Sforce prend la qualité de Duc de Milan.

Sur ces entrefaites on résolut que Maximilien Sforce qui étoit depuis long-tems en Allemagne où il avoit pris la qualité de Duc de Milan, passeroit incessamment en Italie pour achever par sa presence de calmer la Lombardie, d'y rétablir la paix & la tranquillité, & de faire rentrer dans son devoir le reste des peuples que la crainte seule plûtôt que l'inclination retenoit dans le parti des François.

Les troupes du Pape s'emparent de Parme & de Plaisance.

Les troupes de l'Eglise étoient entrées dans Parme & dans Plaisance par ordre du Pape, comme nous l'avons rapporté plus haut, sous prétexte que ces deux places & leurs dépendances avoient de tout tems appartenu à l'Eglise dont elles avoient été démembrées sans raison.

Interruption du Concile de Latran.

Dans ce tems-là D. Pascal Religieux de l'Ordre de saint Dominique & Evêque de Burgos mourut à Rome, où il alloit tous les ans par dévotion pour offrir ses vœux au tombeau des saints Apôtres, & où il se trouvoit alors pour assister au Concile de Latran que le Pape Jules avoit convoqué; c'étoit un Prelat d'une éminente sainteté, & dont la memoire est en veneration dans l'Eglise par les miracles éclatants qu'il fit devant & après sa mort; l'Archevêque d'Avignon & celui de Rhegio, tous deux d'un merite distingué & également illustres par leur pieté & leur érudition, eurent le même sort. Les maladies contagieuses qui faisoient de grands ravages à Rome, effrayerent les Peres du nouveau Concile de Latran, & les déterminerent à se retirer après la premiere & seconde Session, & à proroger le Concile d'un commun consentement jusqu'au mois de Decembre prochain.

LVIII.

Le Pape forme le dessein d'une Croisade.

Le Pape toûjours vaste dans ses projets, avoit formé le dessein d'une nouvelle Croisade contre les Turcs; tout sembloit favoriser cette entreprise; les Princes Chrétiens étonnez & allarmez du progrès que faisoient depuis peu ces Barbares dans l'Europe, l'Asie & l'Afrique, paroissoient assez disposez à prendre les armes, & l'on croyoit devoir profiter de la division qui regnoit parmi les enfans de Bajazeth, & qui selon toutes les apparences ne pouvoit manquer d'aboutir à une guerre civile. Les esprits étoient si échauffez, que Selim quoique le cadet soutenu par les Janissaires, fit déposer son pere Bajazeth, monta lui-même sur le Trône des Ottomans, & fit quelque tems après étrangler Acomat & Corcut ses deux freres aînez.

An de N. S. 1512.

Ce projet échoue.

Jamais la Providence ne fournit peut-être aux Chrétiens une occasion plus favorable pour faire la guerre aux Turcs & pour exterminer cette perfide Nation : le Pape avoit soin de publier par tout qu'il vouloit en profiter, & qu'il n'avoit point d'autre passion que d'engager les Princes Chrétiens dans une si glorieuse entreprise : tous les gens bien intentionnez le souhaitoient avec ardeur ; mais il ne laissoit pas de se trouver des esprits malins peu convaincus de la sincerité de Jules : plusieurs regardoient ce projet comme un artifice du Pape qui n'avoit en vûe que de chasser d'Italie les Espagnols, & qui se flattoit d'en venir à bout sous le prétexte specieux de faire la guerre aux Infideles. Tel est le genie & le caractere de la plûpart des hommes, comme ils ont peu de droiture, ils ne sçauroient se persuader que les autres agissent de bonne foi ; ce bruit se répandit bientôt de tous côtez, & on le crut.

LIX.
Le Viceroi de Naples s'avance vers Florence.

Cardonne Viceroi de Naples prit la route de Florence avec son Armée suivant la résolution qui en avoit été prise ; le bruit couroit que ce General avoit entrepris de rétablir dans sa premiere liberté cette République opprimée injustement par l'ambition & l'avarice de quelques-uns de ses Citoyens ; il vouloit l'engager à se reconcilier avec l'Eglise, à faire sa paix avec Jules, & à ne plus appuyer les Cardinaux schismatiques.

Il emporte d'assaut Prato.

Le Viceroi vint camper sans trouver de résistance à la vûe de Prato, petite Ville qui n'est qu'à dix milles de Florence : comme il y avoit dans la place une nombreuse Garnison, des vivres & des munitions de guerre en abondance, les habitans refuserent de se rendre ; ainsi Cardonne prit le parti, pour intimider les autres, d'assieger la Ville dans les formes ; il fit aussitôt dresser ses batteries, qui en peu de tems ruinerent tellement les fortifications, que la place se trouvant toute ouverte, fut emportée d'assaut par les Espagnols le vingt-neuviéme d'Août, & abandonnée au pillage. Il n'y a point de violence & de cruauté que les victorieux n'exerçassent sur ces pauvres malheureux habitans : le soldat brutal se livra à tout ce que l'avarice & la licence pouvoient lui suggerer ; après avoir pillé & saccagé impitoyablement toutes les maisons des particuliers, ces impies n'épargnerent pas les lieux saints, & porterent leurs mains sacrileges jusques sur les vases sacrez ; aveuglez par leur infâme passion, ils violerent femmes, filles,

&

& égorgerent sans quartier tous ceux qui oserent seulement se mettre en devoir de leur résister. An de N. S. 1512.

Florence fait son Traité avec le Viceroi.

La perte d'un poste si important allarma fort les Florentins, & les jetta dans une telle consternation, que malgré leur opiniâtreté naturelle, & quoique d'un caractere à se roidir contre les plus grandes disgraces, ils prirent le parti de s'accommoder avec le Viceroi; mais pour lui faire voir la sincerité & la droiture de leurs intentions, ils ôterent à Pierre Soderino dévoué à la France, la Charge de Gonfalonnier qui étoit la premiere Dignité de la République, & choisirent des Députez pour négocier avec les Espagnols, & convenir des principaux articles du Traité.

Articles du Traité.

Le Viceroi reçut les Florentins avec toutes les démonstrations possibles d'affection & de bonté, & l'on convint bientôt de part & d'autre des conditions qui furent 1°. Qu'on rappelleroit de leur éxil les Medicis & les Pazzis. 2°. Qu'on revoqueroit tout ce qui avoit été decerné contre eux. 3°. Qu'on les prieroit de revenir à Florence leur patrie. 4°. Qu'on leur restitueroit tous leurs biens qu'on avoit confisquez. 5°. Qu'on les rétabliroit dans toutes les Charges & emplois dont on les avoit injustement dépouillez. 6°. Que les Florentins entreroient dans la ligue & joindroient leurs forces à celles des Princes Confederez pour maintenir l'honneur de l'Eglise & la dignité du saint Siege. 7°. Qu'ils renonceroient à l'alliance de France pour se mettre sous la protection de Sa Majesté Catholique.

Les Siennois & les Luquois se mettent sous la protection des Espagnols.

Après que le Traité fut signé, les Florentins pour donner au Viceroi des preuves de leur zele & de leur dévouement au parti de Sa Majesté Catholique, choisirent le Marquis de la Padula pour Generalissime de leurs troupes, & fournirent genereusement tout l'argent dont le Viceroi avoit un extrême besoin pour payer son Armée: les Siennois & les Luquois suivirent bientôt l'exemple des Florentins, se mirent comme eux sous la protection de Ferdinand, & contribuerent de leur argent pour la subsistance des troupes Espagnoles; le Roi Catholique fut ravi d'apprendre ces agréables nouvelles qui le dédommageoient un peu de la bataille de Ravenne.

LX.

Campo Fregose élu Doyen de Genes.

Environ ce même tems Janus Marie de Campo Fregose étant entré dans Genes par les intrigues de ses créatures & des partisans qu'il y entretenoit, fut élû Chef ou Doge de la Ré-

An de N. S. 1512. publique en consideration du Pape & des Princes Confederez ; ainsi la Ville de Gennes & celles qui en dépendent, commencerent à secouer le joug de la domination Françoise, & à prendre de nouvelles liaisons avec la Ligue pour se maintenir dans la liberté qu'elles venoient de recouvrer, & après laquelle elles soupiroient depuis si long-tems. Le Roi Catholique pour profiter d'une conjoncture si heureuse, envoya aussitôt des ordres à Berenger d'Olms General de ses Galeres de se rendre incessamment sur les côtes de Gennes pour soutenir les Genois.

Résolution en Italie en faveur des Espagnols.

Depuis ce tems-là les affaires changerent bien de face en Italie ; tout commença à reussir aux Espagnols, même au-delà de leurs esperances & de leurs desirs ; tant de succès heureux que l'on n'avoit pû prévoir & ausquels on ne s'attendoit pas, firent surseoir le départ du grand Gonsalve pour l'Italie, & peu après rompirent absolument son voyage : voici comment les choses se passerent.

LXI.

On jette les yeux sur le grand Gonsalve pour commander l'Armée d'Italie.

Dès que l'on eut appris en Espagne la triste nouvelle de la fameuse Bataille que les Espagnols avoient perdue à Ravenne, tout le monde jetta comme de concert les yeux sur le grand Gonsalve, comme sur le seul General dont les grandes qualitez militaires étoient capables de réparer la perte faite dans cette journée, d'arrêter les progrès rapides & impetueux des ennemis, d'effacer notre honte, & de rétablir nos affaires dérangées ; il n'y avoit personne qui ne regardât le grand Capitaine comme l'appui & l'esperance de la Nation. Tout paroissoit si desesperé en Italie, que nul ne se mettoit en peine de briguer le Commandement du débris de notre Armée, & les ennemis mêmes de Gonsalve envieux & jaloux de sa gloire, étoient forcez d'avouer qu'on ne devoit s'adresser qu'à lui pour un emploi si délicat & si dangereux.

Le Roi Catholique se détermine à l'y envoyer.

Tout le monde rejettoit la perte de la bataille sur le Viceroi & sur le Comte Pierre Navarre ; on blâmoit le peu d'experience de Cardonne, & l'on condamnoit la temerité & la présomption du dernier ; on regardoit le grand Capitaine comme un Heros descendu du Ciel que la Providence avoit destiné à relever la gloire de l'Espagne, que sa prudence, son habileté, son experience, sa valeur, & sur tout que son bonheur élevoit infiniment au-dessus de tous les Generaux qu'avoit alors l'Espagne. Le Roi Catholique dans le désordre de ses affaires se voyoit obligé comme malgré lui de l'envoyer

en Italie où il étoit seul en état de tenir au moins la balance égale ; quoique Sa Majesté n'osât pas trop se fier sur l'affection de ce General qu'il avoit traité de la maniere du monde la plus indigne, & auquel pour toute recompense de ses services il n'avoit donné que des marques ou de sa jalousie ou de sa haine. An de N.S. 1512

Ferdinand qui étoit alors à Burgos, envoya ordre à Gonsalve de se rendre à la Cour au plûtôt : Gonsalve obéit, & Sa Majesté lui commanda de se disposer à partir incessamment pour l'Italie : ce grand homme ennemi de l'oisiveté où il sembloit languir depuis si long-tems, accepta avec joye l'occasion que le Ciel lui presentoit de servir son Prince & sa Patrie ; il ne resta pas long-tems à la Cour, & il partit incontinent pour Malaga, afin de disposer toutes choses pour son voyage & pour l'expedition dont S. M. venoit de l'honorer. Dès que le bruit se fut répandu que le grand Gonsalve devoit passer en Italie pour prendre le Commandement general des troupes, on ne sçauroit exprimer le concours prodigieux de ceux qui se presenterent pour s'enroler dans le desir d'aller servir sous ce grand homme ; tout ce qui restoit en Espagne de vieux soldats & de vieux Officiers ; tout ce qu'il y avoit de jeune Noblesse accourut de toutes parts à Malaga, pour servir en qualité de volontaires, & apprendre le métier de la guerre à l'école du plus grand homme de son tems.

Gonsalve se rend à Malaga & se dispose à partir.

Un concours si extraordinaire chagrina le Roi ; & les applaudissemens merveilleux que toute l'Espagne donnoit au grand Gonsalve, ne servirent qu'à réveiller la haine de ses ennemis, la jalousie & les ombrages que Sa Majesté avoit conçûs de son merite ; tel est le sort déplorable des Rois presque toûjours esclaves des flatteurs qui les environnent ; les gens de bien leur sont plus souvent suspects que les méchans ; l'estime qu'on fait du merite d'un particulier, sur tout si elle passe de certaines bornes, ne sert qu'à fortifier leurs ombrages.

Le Roi prend ombrage de Gonsalve.

La résolution que Ferdinand avoit prise de ne pas abandonner l'entreprise sur la Navarre, fut un prétexte spécieux dont S. M. sçut bien se servir pour arrêter l'ardeur de ceux qui vouloient suivre Gonsalve ; elle limita le nombre des troupes qui devoient passer en Italie, & regla que le grand Capitaine n'emmeneroit avec lui que cinq cens hommes d'armes, & deux mille hommes de pied ; cependant les ordres du Roi ne furent

Il limite le nombre des troupes qui doivent passer en Italie.

An de N. S. 1512.

pas capables de rallentir l'empressement que les personnes les plus distinguées par leur naissance & par leurs services avoient d'accompagner Gonsalve; ce n'est pas jusqu'aux troupes de la Maison du Roi, jusqu'aux soldats de sa garde qui demanderent leur congé pour marcher en Italie & combattre sous les yeux d'un General experimenté toûjours heureux, qui sembloit avoir fixé la fortune & la victoire à ses côtez.

Le Roi differe le départ de Gonsalve.

Déja la plus grande partie de la Noblesse de Castille & d'Andalousie se disposoit à aller servir en Italie à ses dépens, tant étoit grande la réputation de Gonsalve; plus le Roi voyoit dans ses sujets & dans sa Noblesse d'ardeur pour l'accompagner en Italie, plus il avoit d'éloignement pour l'y envoyer; il differoit son départ de jour en jour; c'étoit tous les jours de nouveaux prétextes & de nouvelles raisons pour retarder. Sa Majesté se flattoit que le Viceroi de Naples pourroit enfin remporter quelque avantage sur les ennemis, & réparer par ce moyen la honte de sa défaite à Ravenne. Le Roi marquoit tant de distinction & tant d'affection pour Cardonne que bien des gens se persuaderent que celui-ci étoit son fils; je n'examine point si ce bruit étoit bien ou mal fondé, mais il étoit répandu.

LXII.

Le Roi envoye ordre à Gonsalve de ne point partir.

Comme les affaires d'Italie commençoient à prendre un assez-bon train, & les Princes Confederez à se relever, ainsi que le Roi l'avoit esperé, il cessa de dissimuler, & ayant levé le masque, il envoya ordre à Gonsalve de surseoir son départ pour l'Italie jusqu'à la fin de l'hiver; que cependant il cessât toutes les dépenses extraordinaires, & qu'il renvoyât incessamment tous les jeunes Seigneurs volontaires qui étoient auprès de sa personne, & toutes les troupes reglées levées aux dépens de Sa Majesté, avec ordre de se rendre en Navarre pour servir dans l'Armée destinée à achever la Conquête de ce Royaume.

Gonsalve chagrin de cet ordre.

Gonsalve ayant au commencement de Septembre reçû à Cordoue où il étoit alors, les ordres de la Cour, il est plus aisé de penser que d'exprimer le chagrin & le dépit que cette nouvelle lui causa: toute l'Armée n'en fut pas moins irritée que lui; les Officiers sur tout furent si sensibles à l'injustice criante qu'on faisoit à leur General, & à la maniere indigne dont la Cour le traitoit, que nul Capitaine des hommes d'armes, à la réserve de Guttiere Quixada, ne voulut aller servir dans la guerre de Navarre.

Gonſalve fut ſenſible à cet affront autant qu'on peut l'être ; il en écrivit d'une maniere très-vive au Roi lui-même & à ſes amis, & il ſe plaignit très-hautement des lâches ruſes & des mauvais artifices de la Cour, dont le plus ſage & le plus fidele ſujet ne pouvoit ſe défendre ; qu'on y étoit en proye à la jalouſie, à la malignité des Courtiſans qui ne ſçavent que décrier les gens de bien, donner un mauvais tour aux actions les plus innocentes, déchirer leur réputation, rendre leur fidelité ſuſpecte, & détourner les recompenſes qu'on leur devroit : enfin il murmura aſſez publiquement de l'ingratitude avec laquelle la Cour reconnoiſſoit & payoit ſes ſervices paſſez.

An de N. S. 1512.

Il en écrit au Roi.

Ce grand homme ne put ſoutenir ce coup auquel il avoit ſi peu lieu de s'attendre, & s'abandonna au dépit & au chagrin. Deux choſes ſur tout le touchoient plus vivement ; la premiere, ſa propre réputation que les hommes naturellement malins & accoûtumez à interpreter tout en mauvaiſe part, prendroient occaſion de décrier : car ils ne manqueroient pas d'attribuer ſa diſgrace à quelque trahiſon ſecrete, & de publier que s'il étoit innocent, le Roi ne changeroit pas de ſentiment en ſon endroit ; qu'il étoit très-déſagréable & très-dur à un homme d'honneur & à un ſujet fidele de ſe voir expoſé aux diſcours & aux imaginations ridicules du monde. L'autre choſe qui le chagrinoit, c'étoit de voir que le Roi n'avoit rien fait pour les Officiers qui l'avoient accompagné, ni donné nulle recompenſe à de braves gens qui avoient dépenſé tout leur bien pour le ſervice de l'Etat ; rien ne lui étoit plus ſenſible & ne lui paroiſſoit plus inſoutenable que de voir tant d'Officiers de merite ruinez pour l'amour de lui.

Ses ſujets de plaintes.

Enfin Gonſalve ne pouvant plus ſoutenir une diſgrace qui lui paroiſſoit plus affreuſe que la mort, réſolut de s'éxiler lui-même, & envoya un de ſes Gentilshommes demander au Roi la permiſſion de ſe retirer à ſon Duché de Terranova dans l'extrêmité de l'Italie, & qu'il regarderoit comme la plus grande grace qu'on pût lui accorder, s'il pouvoit aller paſſer le reſte de ſa vie dans un ſéjour éloigné du bruit du monde & des embarras de la Cour ; mais le Roi que jamais peut-être Prince n'égala dans l'art de diſſimuler & de ſe contrefaire, bien loin de faire éclater ſon chagrin contre Gonſalve, répondit d'une maniere fort obligeante au Gentilhomme qu'il lui avoit en-

Gonſalve demande la permiſſion de ſe retirer en Italie, & le Roi la refuſe.

An de N. S. 1512.

voyé, qu'à la verité sa presence paroissoit moins necessaire en Italie, d'où tous les François avoient été chassez, & qu'il étoit inutile d'y envoyer d'Espagne de nouvelles troupes dans un tems où le Pape avoit formé la résolution & prenoit des mesures pour chasser aussi d'Italie les Espagnols; mais qu'il ne jugeoit nullement à propos que Gonsalve se retirât à Terranova, & que cette démarche n'étoit point de son goût; qu'il feroit bien mieux, après avoir acquis tant de gloire, d'aller maintenant se reposer à sa terre de Loxa, à l'abri des lauriers qu'il avoit cueillis dans les guerres d'Italie, & de suivre l'exemple de tant de grands hommes qui avoient obtenu la permission d'aller goûter chez eux tranquillement le fruit de leurs victoires, & se délasser de leurs travaux; que le repos honorable qu'on lui laissoit dans son grand âge, étoit autorisé par les loix mêmes.

Le Roi lui refuse deux graces qu'il lui demande.

Ferdinand ne donna dans la suite à Gonsalve que trop de preuves de son éloignement pour lui & de son aigreur; car outre les soupçons dont nous avons parlé, les Courtisans ne pensoient tous les jours qu'à lui susciter secretement de nouvelles affaires, & qu'à lui imposer de nouveaux crimes, sans qu'il pût se justifier & faire voir la calomnie de ses ennemis. Plus la jalousie prend soin de se cacher, & plus elle est dangereuse; plus les coups qu'elle porte sont secrets, & plus il est difficile de s'en défendre & de les parer. Gonsalve ayant envoyé demander au Roi la grande Commanderie de Leon qui vaquoit par la mort de Garcilasso de la Vega, Sa Majesté la lui refusa & la donna à D. Ferdinand de Tolede; il ne fut pas plus heureux dans la demande qu'il fit de la grande Commanderie de Hornachos de l'Ordre de saint Jacques, que le Roi aima mieux donner à un autre; le grand Capitaine regarda ce double refus comme un affront très-sensible, & qui acheva de le convaincre de la mauvaise disposition du Roi en son endroit.

Raisons qui aigrissent le Roi contre Gonsalve.

Je trouve deux raisons qui aigrirent Sa Majesté Catholique contre ce grand homme; l'une qui lui étoit particuliere: car le Roi s'imaginant depuis long-tems que Gonsalve ne l'aimoit pas, sa fidelité lui étoit devenue suspecte; il est sûr que Sa Majesté se plaignit souvent à ses Favoris des intelligences secretes qu'il croyoit que Gonsalve entretenoit contre lui; qu'il avoit néanmoins toûjours crû devoir dissimuler, en conside-

fation des grands services qu'il avoit rendus autrefois à l'Etat. La seconde raison est commune à presque tous les grands Princes, ou plûtot à tous les hommes qui ne sont reconnoissans & sensibles aux biens qu'on leur fait, que lorsqu'ils croyent pouvoir les recompenser; mais quand les services sont trop éclatants, ils regardent ceux qui les leur ont rendus comme des Créanciers importuns & incommodes; ainsi ne pouvant pas payer des services autant qu'ils le meritent, on croit ne pouvoir se décharger d'une dette qui nous est à charge, qu'en la payant d'ingratitude; on a bien plus de penchant à punir une injure qu'à recompenser un bienfait, parce que la vengeance nous flatte, & la reconnoissance nous est onereuse; il est vrai que si l'on ne pouvoit pas accorder à ce grand homme des recompenses qui égalassent ses services, il étoit au moins juste de ne lui pas refuser les graces qu'il demandoit ou qu'il pouvoit souhaiter.

LXIII. Cotinuation de la guerre de Navarre.

Le Duc d'Albe étoit toûjours à saint Jean pied de port, où ses armes ne faisoient pas de grands progrès: comme les François ne pouvoient pas entrer en Espagne de ce côté-là, le Duc se contentoit d'envoyer divers partis aux environs pour enlever le bétail, faire le dégât dans la Campagne, brûler les Bourgs & les Villages, & ruiner tout le pays; n'ayant point d'Artillerie pour faire aucune entreprise d'importance, D. Diegue de Vera trouva le moyen de lui en amener avec beaucoup de peine & de dépense, à cause des lieux impraticables par où il falloit la conduire, des montagnes escarpées & inaccessibles sur lesquelles on ne pouvoit faire grimper le canon qu'avec des machines qui coûtoient infiniment, & d'où l'on ne pouvoit les faire descendre dans la plaine qu'avec d'autres machines differentes & une égale adresse.

Soulevement en Navarre en faveur du Roi.

Les Ducs de Bourbon, de Montpensier, & de Longueville, les Seigneurs de Lautrec & de la Palice étoient campez avec huit cens hommes d'armes & huit mille hommes d'Infanterie à Sauveterre en Bearn, pour être en état de s'opposer aux troupes Espagnoles dont ils n'étoient pas éloignez. Le Dauphin, ou plûtôt le Comte d'Angoulême étoit d'un autre côté à la tête d'un Corps considerable de troupes à Garriz pour être toûjours prêt à marcher où l'on auroit besoin de secours, & où sa presence seroit necessaire; ils n'attendoient tous que l'arrivée du Roi de Navarre avec ses troupes particulieres pour en-

An de N. S. 1512

trer en Eſpagne, dans l'eſperance de reconquerir le Royaume de ſes Ancêtres; ce bruit s'étant répandu, les habitans des vallées de Salazar & de Roncalès prirent les armes pour ſecouer la nouvelle domination des Caſtillans, & ſe remettre ſous celle de leurs anciens maîtres. Le Maréchal de Navarre qui juſques-là étoit demeuré neutre, embraſſa publiquement le parti de la France, & étant ſorti ſecretement de Tudele, avant que le Roi Ferdinand y arrivât pour recevoir la Reine Germaine ſon épouſe qui revenoit des Etats d'Arragon qu'elle avoit terminez, il alla joindre les François.

Le Roi de Navarre entre avec des troupes dans ce Royaume.

Le Roi de Navarre ayant appris ces heureuſes nouvelles, ſentit réveiller ſes eſperances, & crut devoir ſe ſervir de cette conjoncture pour ſe hâter de ranimer le zele & l'affection qui commençoient à renaître dans le cœur de ſes anciens ſujets, perſuadé qu'il y a des momens favorables qui ne reviennent jamais, ſi on les laiſſe échaper. Il y a deux vallées ou deux gorges très-étroites pour entrer de Navarre en Bearn & en France; il n'y a point d'autre paſſage, & il faut neceſſairement entrer par l'un de ces deux endroits; l'un s'appelle *Valderroncal*, & l'autre *Valderroncas*: à l'entrée du *Valderroncas* eſt la Ville de ſaint Jean pied de port ſituée au pied de la montagne du côté qui regarde la France; c'étoit là où campoit le Duc d'Albe avec ſes troupes: le Roi de Navarre d'un autre côté accompagné de la Palice, entra en Navarre à main armée vers la mi-Octobre. Les Eſpagnols trop foibles pour vouloir riſquer une bataille, ſe contenterent de faire occuper les gorges des montagnes par divers détachemens, & de fermer tous les paſſages pour arrêter l'ennemi,& l'empêcher de penetrer dans le Royaume.

Les François emportent d'aſſaut Bourgui.

Ferdinand de Valdez ſe jetta dans Bourgui, réſolu de conſerver & de défendre la place: quoique foible & mal fortifiée, les François vinrent ſe preſenter devant, & ſans s'amuſer à l'aſſieger dans les formes, ils réſolurent de l'eſcalader; à la verité ils perdirent quatre cens hommes dans l'eſcalade; mais enfin ils enleverent la place & s'en rendirent maîtres: la plûpart des Eſpagnols qui s'y étoient renfermez, furent tuez, & Ferdinand de Valdez lui-même qui les commandoit, fut trouvé parmi les morts après s'être battu en deſeſperé & avoir fait des prodiges de valeur. Le bruit courut alors que ce brave Officier ne s'étoit expoſé dans cette occaſion au danger évident

de

de périr, que par chagrin d'un mot piquant que le Roi lui dit après la bataille de Ravenne : car Valdez étant de retour en Espagne après cette bataille, & étant venu saluer le Roi, ce Prince se contenta de lui dire : *N'est-ce pas à Ravenne que sont restez les braves?* Ce mot fut pour Valdez un coup de poignard qui lui perça le cœur, & un trait que la mort seule fut capable de lui arracher. An de N. S. 1513

LXIV. Le Duc d'Albe se retire en Navarre.

Le Duc d'Albe craignant avec raison pour Pampelune, qu'il voyoit en danger de tomber entre les mains des ennemis, résolut de laisser à saint Jean-Pied-de-Port D. Diegue de Vera avec huit cens hommes d'Infanterie, deux cens Lances & vingt pieces de canon, & de repasser lui-même les montagnes avec le reste de ses troupes pour se mettre en état de conserver la Navarre. Rien n'étoit plus aisé au Roi de Navarre, que de fermer les passages aux Espagnols, & c'étoit le parti qu'il devoit prendre; mais la vengeance divine qui vouloit également perdre le Souverain & les sujets, aveugla ce Prince : il ne fit pas une faute moins considerable de ne pas aller droit à Pampelune; car s'il se fût approché avec ses troupes de cette Capitale, comme il le devoit, il s'en fût infailliblement rendu maître. La conjoncture étoit pour lui la plus heureuse du monde par la foiblesse de la Garnison, & par le peu d'autorité qu'une nouvelle domination donnoit à ceux qui commandoient dans la place, & qui avoient le Gouvernement des affaires.

Le Duc d'Albe se jette dans Pampelune.

Cette double faute que fit le Roi de Navarre, renversa tous ses projets, & les Espagnols sçurent bien profiter de son inaction : car ils eurent le tems de faire entrer de nouvelles troupes dans Pampelune, où le Duc d'Albe lui-même vint se jetter avec l'élite de son Armée; ainsi les habitans se voyant en état de se défendre & de résister aux efforts des François, reprirent courage. L'arrivée de l'Archevêque de Sarragosse, qui dans le même tems amena d'Exea au Duc six mille hommes, tant de Cavalerie que d'Infanterie, ne contribua pas peu à maintenir dans la Navarre le parti des Espagnols, qui sans cela auroit eu beaucoup de peine à se soutenir.

Les Espagnols surprennent Estella.

Parmi les Villes qui avoient pris les armes pour secouer la nouvelle domination des Castillans, Estella, une des plus considerables Villes de Navarre s'etoit révoltée, comptant beaucoup sur la bonté & la force de sa Citadelle. François de

An de N. S. 1512.

Navarre y étant accouru, trouva le moyen d'entrer dans la place par l'intelligence de quelques-uns des principaux habitans qui n'avoient pas aprouvé la révolte, & qui lui ouvrirent les portes. Dès que Navarre fut maître de la place, il fit main-basse sur tous ceux qu'il trouva les armes à la main, & abandonna la Ville au pillage.

Et se rendent maîtres du Château.

Mais il n'étoit pas si aisé de prendre le Château : comme il étoit bien fortifié, Navarre avoit besoin d'un plus grand nombre de troupes, & le Capitaine des Gardes du Roi Catholique lui en amena. La crainte qui fait souvent rentrer dans le devoir, ouvrit les yeux des Assiegez, qui voyant le danger où ils étoient exposez, crurent que le meilleur parti pour eux étoit de rabbattre de leur fierté, d'avoir recours aux prieres, & de se rendre, après avoir demandé la paix, & obtenu le pardon de leur révolte : Cabrega, Monjardin & Tafalla toutes places fortes suivirent l'exemple d'Estella, & ouvrirent leurs portes aux Espagnols.

LXV.
Le Senechal de Bigorre surprend Torla en Arragon, mais il est battu par les Miquelets.

Tout sembloit les favoriser, pendant que tout devenoit contraire au Roi de Navarre; car le Senechal de Bigorre s'étant mis à la tête d'un assez gros corps de troupes, passa les gorges des montagnes de Xaca, traversa la plaine de Broto, & vint se jetter sur les frontieres d'Arragon; le pays étoit sterile, & il n'y avoit sur tout dans cette saison ni vivres ni fourrages; il ne laissa pas d'attaquer la Ville de Torla située entre des montagnes assez escarpées, & la prit. Les peuples de ces vallées s'étant rassemblez, & s'étant joints à quelques-uns des habitans de Torla qui s'étoient sauvez des mains des François, reprirent courage; & s'étant animez les uns les autres, résolurent de surprendre leurs ennemis : comme ces Montagnards sont endurcis à la fatigue & accoûtumez à souffrir le froid & toutes les injures de l'air, ils se glisserent au travers de ces rochers inaccessibles à tout autre qu'à eux, & étant venu fondre sur les François qui ne pensoient qu'à piller & qu'à partager leur butin, ils les attaquerent avec tant de furie, sans leur donner le tems de se rallier, qu'ils en tuerent plus de deux mille, & mirent le reste en fuite, qui abandonna tous les bagages & quelques pieces de campagne que les François avoient amenées avec eux.

Le Roi de Navarre s'avance vers Pampelune.

Le Roi de Navarre décampa, mais trop tard, & s'étant avancé avec son Armée jusqu'à deux lieues de Pampelune,

il vint camper à Urroz où il eut soin de se retrancher; il comptoit moins sur la force de son Armée, que sur l'affection des habitans, ne doutant point qu'à son arrivée il ne se fît quelque soulevement dans la Ville en sa faveur; mais quelque bien fondées que parussent ses esperances, il ne laissa pas de se voir trompé par le soin & l'adresse qu'eut le Duc d'Albe de faire sortir de Pampelune deux cens des principaux Bourgeois qui lui paroissoient suspects; les autres intimidez par cet exemple, demeurerent tranquilles, & n'oserent remuer. An de N. S. 1512.

D'un autre côté le Duc apprit qu'il étoit arrivé au Pont de la Reine assez proche un secours considerable de troupes qu'on lui envoyoit pour secourir Pampelune, & même pour le mettre en état de donner bataille aux François, s'il le jugeoit à propos & qu'il en trouvât l'occasion favorable; il lui vint encore de Transmiera & de Campos quinze cens hommes de pied, neuf cens autres qui de Bugia avoient pris la route de Barcelonne sous le Commandement de Lopez de Arriaran, sans y comprendre les troupes reglées d'Arragon qui se rendirent au même endroit. Le Roi d'Espagne avoit donné au Duc de Najare le Commandement general de ces troupes: Alphonse de Peralta Comte de Sanustevan un des principaux Seigneurs de Navarre, se distinguoit par sa fidelité & par son zele pour le service de Sa Majesté Catholique; & le Roi pour se l'attacher encore davantage, lui donna la Charge de grand Maréchal de Navarre en la place de Pierre de Navarre qui venoit d'être declaré rebelle & criminel de léze-Majesté, & le fit peu de tems après Marquis de Falces.

LXVI. Le Roi de Navarre bloque Pampelune.

Pendant que tout étoit en mouvement du côté des Espagnols pour conserver la Navarre, les François demeuroient tranquilles, & n'avoient pas encore formé le Siege de Pampelune; ils attendoient tous les jours les secours que devoit leur amener le Dauphin, c'est-à-dire, le Comte d'Angoulême; ces lenteurs & la nonchalance des François les perdirent, par le tems qu'ils donnerent aux Espagnols de se fortifier dans Pampelune. La Palice étoit chagrin de voir les affaires tourner si mal, & que l'on ne suivoit ni ses vûes ni ses projets; mais afin de ne demeurer pas tout-à-fait les bras croisez, le Roi de Navarre posta le gros de son Armée aux environs de Pampelune, & la bloqua pour empêcher les vivres d'y entrer. Pendant que les autres troupes Françoises qui étoient au-delà

An de N. S. 1512. des montagnes, se jetterent dans la Province de Guypuscoa pour faire une diversion en attaquant les Espagnols par divers endroits, Lautrec qui commandoit ce Corps d'Armée, passa à la vûe de Fontarabie, & s'avança jusqu'à saint Sebastien, dans l'esperance de se rendre maître de cette Ville, petite à la verité, mais assez forte, située sur la mer & sur les confins de l'Espagne.

Lautrec se retire de devant saint Sebastien.

D. Juan d'Arragon fils de l'Archevêque de Sarragosse se trouva par hazard dans saint Sebastien, comme il passoit pour se rendre en Flandres où le Roi Ferdinand son grand pere l'envoyoit, afin de servir d'ôtage à l'Empereur, & convaincre Sa Majesté Imperiale qu'il n'avoit point résolu de ceder le Roïaume de Naples à ce jeune Prince, comme elle l'en soupçonnoit. Jean de Lanuza accompagnoit D. Juan d'Arragon dans son voyage, & devoit demeurer à la Cour du Prince Charles en qualité d'Ambassadeur de Sa Majesté Catholique: leur presence sauva la Ville de saint Sebastien; car les habitans quoiqu'en petit nombre, mais naturellement vaillans & courageux, animez par les discours & par l'exemple du Prince D. Juan & du Seigneur de Lanuza, se défendirent avec tant de valeur, qu'ils repousserent les François, & les obligerent à se retirer à Renterie, où même ils resterent peu, & d'où ils prirent avec précipitation la route d'Aquitaine, dans la crainte que ces Montagnards ne se réunissent, & n'entreprissent de leur couper les passages.

LXVII.

Le Roi Ferdinand fait arrêter le Duc de Calabre qui vouloit se retirer en France.

Les Espagnols joignirent les ruses & l'artifice à la force, & acheverent par là de ruiner les François; Ferdinand d'Arragon Duc de Calabre séduit en ce tems-là, & gagné par les promesses magnifiques des François qui lui offroient de le rétablir dans le Royaume de Naples, dont les Espagnols l'avoient injustement dépouillé, résolut de se sauver secretement de Logrogno, où il étoit alors avec le Roi Catholique, & de passer dans le Camp des François. Une affaire de cette consequence ne se pouvoit executer sans avoir des personnes à qui la confier, & qui pussent la ménager; Sa Majesté en étant avertie, fit arrêter le Duc de Calabre & les quatre Complices ausquels il avoit confié son secret, & qui devoient le servir dans l'execution de son dessein; on envoya d'abord le Duc prisonnier au Château d'Atiença, & ensuite on le transfera au Château de Xativa dans le Royaume de Valence, où il de-

meura quelques années; mais on ne traita pas si doucement les Confidens de son dessein: car ils furent condamnez comme criminels de léze-Majesté, à mourir sur un échafaut: après qu'ils eurent été executez, on coupa leurs corps par quartiers; telle fut la tragique fin d'une entreprise trop temerairement concertée. An de N. S. 1512.

La saison étoit très-incommode; & comme l'hiver avançoit, les François qui étoient devant Pampelune, résolurent de se hâter & de réparer par de nouveaux & de plus grands efforts leurs premiers retardemens. Il y a deux celebres Monasteres de filles hors des murailles de la Ville, dont l'un est dédié à l'honneur de sainte Engrace, & l'autre de sainte Claire; les François pillerent ces deux Couvents, & y commirent mille profanations & mille cruautez, sans avoir égard à la sainteté du lieu. Ces impies pousserent leur sacrilege attentat jusqu'à un tel excès, qu'un Capitaine Allemand ayant ouvert le Tabernacle, par une impieté monstrueuse porta ses mains sacrileges sur le ciboire d'argent; & après en avoir renversé sur l'Autel les saintes hosties, l'enleva: la Religieuse qui avoit soin de la sacristie, penetrée de douleur à la vûe de cet énorme attentat: *Arréte;* dit-elle, *malheureux, quel crime monstrueux commets-tu? ne crains-tu point de toucher avec tes mains impies & sacrileges le Saint des Saints? Eh quoi! n'es-tu point effrayé de ton impieté? Ne redoutes-tu point la terrible vengeance du Ciel? Le Seigneur qui est ton souverain Juge & qui a éte le témoin de ton impieté, en sera le vengeur; il t'attend à la porte de ce temple que tu as si indignement profané, & il sçaura bien t'en punir.* Mais cet impie sans s'émouvoir, lui répondit en riant: *C'est là le Dieu des Espagnols; mais ce n'est pas le Dieu des Allemands.* Il semble que ce soit là le commencement & les premiers préludes de ces heresies detestables qui se répandirent peu après en Allemagne, & qui firent dans la suite tant de ravages dans presque toute l'Europe. L'impieté de cet Officier Allemand ne demeura pas long-tems impunie: car semblable au traître & au perfide Judas, il créva par le milieu du corps, & toutes ses entrailles se répandirent; on peut croire ce fait sur la parole d'Antoine de Lebrixa qui le rapporte.

Impieté d'un Officier Allemand dans le pillage d'un Couvent de filles.

LXVIII.

Les François assiegent Pampelune.

Les François ayant dressé leurs batteries contre Pampelune, firent un si terrible feu de leur Artillerie, qu'ayant renversé

An de N. S. 1512.

une grande partie des murailles de la place, & voyant les bréches fort larges, ils résolurent de monter à l'assaut; mais les Espagnols après avoir essuyé le premier feu des François, soutinrent avec tant de valeur & avec tant de succès les deux attaques des ennemis, qu'ils les repousserent avec perte: il y eut bien du monde tué de part & d'autre; plusieurs furent ensevelis sous les ruines des remparts; ceux qui acquirent le plus de gloire dans la défense de cette place, & qui se distinguerent le plus dans les deux assauts, furent le Colonel de Villalba, Ferdinand de Tolede, Ferdinand de Vega, Alphonse de Fonseca, & un grand nombre d'autres Seigneurs. Jean d'Albion un des plus accomplis Cavaliers d'Arragon, y fut trouvé parmi les morts.

Et levent le Siege.

Le Duc de Najare qui étoit campé sur les montagnes de Reniega avec six mille hommes d'Infanterie & un Corps de Cavalerie, se montra sur les hauteurs, & paroissoit résolu d'attaquer le Camp des François, s'ils donnoient un troisiéme assaut à la Ville, ou de leur couper les vivres s'ils s'obstinoient à demeurer plus long-tems devant la place. Les Ducs de Sogorbe & de Villahermosa, le Marquis d'Aguilar, les Comtes de Montagu & de Ribagorça, & le Capitaine des Gardes du Roi encore plus illustre par sa valeur & ses exploits, que par la grandeur de sa naissance, étoient venus joindre le Duc de Najare, dans l'esperance que l'on donneroit une bataille; mais les François apprehendant avec raison malgré leurs grands préparatifs de ne pouvoir pas résister à une si puissante Armée, résolurent de lever le Siege, & de retourner en France par les gorges du Mont Maya, ce qu'ils firent, ayant décampé le dernier jour de Novembre.

Leur arriere-garde est défaite.

Louis de Beaumont Connétable de Navarre & le Colonel Christophle de Villalba se mirent aussitôt aux trousses des François, & les suivirent de si près, qu'ils taillerent en pieces presque toute leur arriere-garde, & enleverent leurs traîneurs & treize pieces de canon, que les ennemis se virent contraints d'abandonner pour se sauver avec plus de diligence. Telle fut la fin de la fameuse guerre de Navarre qui paroissoit devoir être si sanglante: voilà où se terminerent tous ces préparatifs qui sembloient devoir entraîner la Conquête de ce Royaume.

Les Grammonts se voyant abandonnez des François, &

desesperant de pouvoir se défendre seuls contre toutes les forces du Roi Catholique, prirent le sage parti de rendre aux victorieux toutes les places dont ils étoient encore maîtres, & aimerent beaucoup mieux s'assurer les bonnes graces du Roi Catholique par une soumission prompte & volontaire, que de courir les risques d'une révolte opiniâtre. Dès que l'on vit les François retirez, on releva avec une extrême diligence les fortifications de Pampelune qui étoient presque entierement renversées; l'on y en ajoûta de nouvelles, & l'on traça le plan d'une Citadelle, afin de mettre la Ville en état de mieux résister aux ennemis, s'ils en vouloient entreprendre de nouveau le Siege, & pour contenir les habitans dans le devoir, & les empêcher de se révolter.

An. de N. S. 1512. LXIX. Les Grammonts se soumettent au Roi Catholique.

Ferdinand nomma pour Viceroi de Navarre le Capitaine de ses Gardes qu'il fit Marquis de Comarés pour lui donner encore plus d'autorité, & pour le recompenser des services qu'il avoit autrefois rendus, & qu'il venoit encore tout recemment de rendre à l'Etat, & pour l'animer à en rendre encore de plus grands dans la suite. Mais pendant que le nouveau Viceroi alla faire un tour en Province pour y regler ses affaires domestiques, le Duc d'Albe mit à sa place Pierre de Tolede son fils, Marquis de Villafranca, jeune homme d'un merite distingué, & qui avoit acquis beaucoup de gloire & de réputation au Siege de Pampelune; il fut dans la suite & plusieurs années après Viceroi de Naples, & devint du tems de nos Peres encore plus fameux par sa valeur, sa prudence, & par une infinité d'autres belles qualitez, que par l'éclat de sa naissance.

Le Marquis de Commarés Viceroi de Navarre.

D. Raymond de Cardonne Viceroi de Naples ayant heureusement terminé en Italie la guerre de Toscane, reglé comme il le jugea à propos les affaires des Florentins, & réparé d'une maniere avantageuse & glorieuse la honte de la Nation, prit avec ses troupes la route de Lombardie; l'Evêque de Gurtz, D. Pedre d'Urrea & André del Burgo le vinrent trouver à Modene, dont l'Empereur étoit alors maître, pour déliberer ensemble sur le parti qu'il y avoit à prendre. Les Venitiens assiegeoient en ce tems-là Bresse où les François avoient une grosse Garnison, & la République esperoit bientôt de soumettre cette place; l'Empereur la prétendoit pour lui même, & avoit declaré hautement qu'il ne souffriroit jamais qu'un autre la lui enlevât; les Suisses de leur côté qui avoient

LXX. Cardonne va en Lombardie avec son Armée.

An de N. S. 1512. pris la protection & la défense de Maximilien Sforce Duc de Milan, vouloient qu'on la lui rendît, résolus de s'en saisir eux-mêmes & d'employer toutes leurs forces, si on ne la réunissoit au Milanez.

Il s'approche de Bresse.

Les prétentions de ces trois Puissances étoient aussi opposées que leurs esprits, & leurs interêts étoient differens: il y avoit de grands inconveniens à craindre pour la ligue; afin de prévenir les malheurs que pouvoit causer cette division, le Viceroi du consentement des autres Generaux qui s'étoient rendus à Modene, s'approcha de Bresse avec son Armée pour en chasser les François, & s'en saisir lui-même au nom des Confederez, afin de terminer toutes les contestations, & de la rendre dans la suite à celui auquel on jugeroit qu'elle devoit appartenir.

Le Pape envoye son neveu dans le Duché de Ferrare.

Dès que l'on eut approuvé cette résolution, l'Evêque de Gurtz resta à Modene; Urrea & Burgo allerent à Rome pour sonder les intentions du Pape, & en même-tems pour en tirer l'argent que Sa Sainteté étoit obligée de contribuer pour le payement des troupes & qu'on n'avoit point reçû depuis plusieurs mois, quoique ce fût un des principaux articles du Traité fait avec les autres Confederez. Le Pape refusa tout net les sommes qu'on lui demandoit, & declara que depuis le jour que s'étoit donnée la malheureuse bataille de Ravenne, il ne devoit plus rien, & qu'ainsi il ne falloit plus s'attendre qu'il contribuât aux frais de la guerre, ses engagemens avec les Confederez ayant cessé par la perte de la bataille; cependant si Cardonne vouloit abandonner l'entreprise du Milanez & mener son Armée dans le Duché de Ferrare, qu'il fourniroit volontiers aux frais de cette expedition; car Sa Sainteté n'avoit pas abandonné ni le desir ni l'esperance de réunir la Ville & le Duché au saint Siege. Les retardemens & les obstacles qu'il y avoit rencontrez, n'avoient servi qu'à rendre le Pape plus vif & plus opiniâtre dans sa résolution. Le Duc d'Urbin s'étoit déja mis en Campagne pour s'avancer vers Ferrare, & étoit campé avec deux mille Suisses, sans y comprendre les Italiens, à Luco & à Bagnacavallo; mais dans une entreprise de cette consequence, que pouvoit-il faire avec si peu de forces, s'il ne lui venoit du secours d'ailleurs, outre que ses soldats qui manquoient de tout faute d'argent pour les payer, désertoient tous les jours en grand nombre: D. Pedre d'Urrea & de

de Burgo donnerent au Pape de belles paroles, mais qui ne concluoient rien. An de N. S. 1512.

Sa Sainteté ne voyant pas sur quoi pouvoir sûrement compter, envoya Bernard de Bibiena, qui fut dans la suite élevé au Cardinalat, trouver le Viceroi pour lui faire connoître ses sentimens & ses intentions. Le Marquis de Pescaire qui avoit payé sa rançon aux François dont il étoit resté prisonnier depuis la bataille de Ravenne, arriva en ce tems-là à Modene, & le Viceroi lui donna aussitôt le Commandement de la Compagnie d'hommes d'armes qu'avoit D. Gaspard de Pomar tué depuis peu dans une émeute populaire arrivée à Milan; les Espagnols n'avoient point alors de meilleures troupes en Italie, que ces hommes d'armes.

Le Marquis de Pescaire paye sa rançon aux François.

LXXI.

Le Viceroi partit pour la Mirandole le premier jour d'Octobre dans le tems que la guerre etoit le plus allumée en Navarre: il passa le Po à Ostiglia, & après y avoir fait la revûe de son Armée, il trouva qu'elle étoit composée de neuf mille hommes de pied commandez par le Marquis de la Padula; on attendoit de jour en jour Prosper Colonne qui devoit venir joindre le Viceroi avec quatre cens hommes d'armes & mille hommes d'Infanterie; le Pape fit ce qu'il put pour l'empêcher de passer sur les terres de l'Etat Ecclesiastique, afin de retarder sa marche, ne pouvant faire autre chose; mais il n'en put venir à bout. Sa Sainteté vouloit par le moyen du Cardinal de Sion engager les Suisses à s'opposer à l'entrée du Viceroi dans le Milanez: *Car*, disoit le Pape, *ne voit-on pas bien que les Espagnols veulent se rendre maîtres de toute l'Italie? qu'aura-t-on gagné d'en chasser les François, si l'on tombe sous le joug & sous la domination des Espagnols qui sont plus à craindre par leur pauvreté qui ne sert qu'à les rendre plus avares, plus insolens & plus cruels? Ce ne seroit pas avoir secoué la domination étrangere; mais en recevant les Espagnols, on n'auroit fait que changer de tyrans encore plus durs & plus insupportables que les autres.*

Le Viceroi va à la Mirandole.

Le Viceroi étant retourné à Verone sans avoir trouvé nul obstacle dans sa marche, Rocandolphe un des principaux Generaux de l'Empereur lui amena un nouveau secours de deux mille Allemands avec quatre cens Chevaux-Legers, six grosses pieces de canon, une coulevrine & vingt pieces de campagne. Le Viceroi & Rocandolphe après avoir fait la revûe de

Il retourne à Verone.

An de N. S. 1512. leur Armée, prirent la route de Bresse: d'Aubigny qui commandoit dans la place, se voyant vivement serré par les Venitiens qui l'assiegeoient depuis long-tems, & craignant de ne pouvoir pas se soutenir contre la nouvelle & puissante Armée qui s'approchoit, arbora sur les murailles la Banniere de l'Empereur pour capituler.

Le Pape lui envoye Bibiena.

Bernard de Bibiena arriva en ce tems-là à l'Armée Espagnole de la part du Pape pour exposer au Viceroi les sentimens & les intentions de Sa Sainteté. Le Viceroi qui sçait parfaitement bien dissimuler dans cette occasion, après avoir écouté Bibiena, lui répondit qu'il souhaiteroit avec passion de faire ce que le Pape demandoit, & qu'il l'auroit fait avec plaisir, s'il fût arrivé avant que l'Armée eût passé le Po; mais qu'à present il étoit trop avancé, & que les affaires se trouvoient dans une situation où il ne pouvoit pas reculer avec honneur & sans ternir sa réputation; qu'il pouvoit néanmoins assurer Sa Sainteté que dès qu'il auroit terminé son expedition & chassé de Bresse les François, il feroit avec joye tout ce qu'elle pourroit souhaiter.

Le Viceroi prend Peschiera.

Le Viceroi qui commandoit l'Armée des Confederez, partit de Verone, & en chemin faisant, se rendit maîtresse de la Ville de Peschiera & du Château où les François avoient encore Garnison; mais avant que d'avancer vers Bresse, le Viceroi envoya un Gentilhomme à Venise, faire ses complimens à la Seigneurie, & un autre à Baillon qui avoit le Commandement general des troupes de la République, pour lui declarer qu'en qualité de Generalissime de l'Armée Confederée, il venoit pour executer les desseins des Alliez, & qu'il feroit en sorte de maintenir les droits de chacun; qu'ainsi il le prioit de vouloir bien le venir joindre avec toutes ses troupes; qu'il leur seroit honteux aux uns & aux autres de faire paroître moins de zele pour la cause commune, & moins d'amour pour son devoir; on ne pensoit qu'à se jouer de part & d'autre, & qu'à s'amuser par de belles paroles: car les sentimens étoient trop differens & les interêts trop opposez pour pouvoir s'accorder ensemble.

LXXII.
Les François rendent Bresse.

L'Armée Espagnole étoit campée à huit mille de Bresse, quand les François parlerent de capituler, pourvû qu'on leur accordât des conditions avantageuses: on le fit, & l'on convint que les troupes Françoises au nombre de quatre cens hom-

mes d'armes & deux mille hommes d'Infanterie commandez par le Seigneur d'Aubigny, sortiroient de la Ville avec armes, Chevaux, bagages, & toutes les autres marques d'honneur, & auroient la permission de se retirer où ils voudroient, pourvû qu'ils n'entraînent point dans le Château de Milan, ni dans les autres places qui étoient encore occupées par la France. Rien ne fut plus honorable pour les Assiegez que cette Capitulation, & l'on ne laissa pas d'être surpris que les François assiegez par deux Armées & sans nulle esperance de secours, eussent obtenu des conditions si avantageuses; mais la jalousie & la défiance qui regnoient parmi les ennemis; les ombrages qu'ils avoient les uns des autres, furent d'un grand secours aux François qui en furent redevables à l'Evêque de Gurtz qui avoit la principale autorité parmi les Confederez, & qui conseilla d'accorder aux François ce qu'ils demanderent; la Garnison du Château consentit de le rendre avec l'Artillerie & toutes les munitions de guerre aux mêmes conditions, si elle n'étoit secourue dans vingt & un jours par une Armée capable de faire lever le Siege.

LXXIII. Le Viceroi assiege le Château de Bergame.

Dès que la Capitulation de Bresse fut reglée & signée, le Viceroi fit le même jour vingt-cinquiéme d'Octobre la revûe de toute son Armée à Castagnetola proche de Bresse, & il la trouva composée de huit mille hommes d'Infanterie effectifs, en comptant celle que Prosper Colonne lui avoit amenée; on donna le Gouvernement de Bresse au Commandeur de Solis, un des plus braves Officiers de l'Armée, avec mille hommes de bonnes troupes, Garnison que l'on jugea suffisante pour défendre la place; le reste de l'Armée décampa, & vint mettre le Siege devant le Château de Bergame, dont la Ville s'étoit déja rendue.

L'Amiral Villamarin qui commandoit l'Armée navale d'Espagne sur les côtes d'Italie, étoit parti de Naples avec sept Galeres pour joindre en passant les Galeres du Pape qui l'attendoient à Civita-Vechia, & pour aller ensemble à Genes, afin de mettre le Siege devant le Château de Lanterna, où les François avoient une bonne Garnison; il trouva dans le Port de Genes trois autres Galeres Venitiennes que la Seigneurie avoit envoyées pour le même dessein, & quatre Galeres du Doge de Genes, mais assez mal pourvûes de troupes, de vivres, de munitions & d'équipage. Les affaires avançoient peu;

An de N. S. 1512. le Siege traînoit en longueur, & les Espagnols desesperoient presque de se rendre maîtres de la place; la Flote Françoise étoit cependant bien moins nombreuse que celle des Confederez: les ennemis n'avoient que six Galeres dans le Port de Marseille & un gros Vaisseau de guerre. Avec si peu de forces, les François étoient-ils capables non-seulement de former quelque entreprise considerable, mais même de résister à leurs ennemis?

LXXIV. Les Cardinaux schismatiques continuent leurs séances a Lyon.

Les Cardinaux schismatiques étoient cependant toûjours à Lyon, où ils continuoient leurs Assemblées, & amusoient tous les Princes Chrétiens par de magnifiques promesses & par les offres avantageuses qu'ils leur faisoient, comme s'ils avoient été maîtres de disposer des Couronnes & des Etats.

Le Viceroi de Sicile envoye une Flote à Tripoli.

Hugues de Moncade Viceroi de Sicile fit armer une puissante Flotte pour aller à Tripoli sur les côtes de Barbarie, afin de rétablir les fortifications de la Ville & des Châteaux, les mettre en état de défense, & pouvoir ensuite plus sûrement continuer la guerre d'Afrique, & conquerir le reste de la côte de Barbarie.

L'Armée du Duc d'Urbin pille la Romagne.

Le Duc d'Urbin restoit toûjours dans la Romagne entre Ravenne & Boulogne avec cinq cens hommes d'armes, plus de mille Suisses, & un plus grand nombre d'Italiens, mais mal disciplinez, sans experience, plus brutaux que braves, & qui ne cherchoient qu'à piller; on ne pouvoit les retenir dans le Camp, ils en sortoient à toute heure sans ordre de leurs Officiers, & se débandoient par la Campagne exerçant mille brigandages & mille violences, commettant toute sorte de crimes, d'impietez, & ne cherchant qu'à assouvir par les plus monstrueux excès leur brutalité & leur insatiable avarice aux dépens du Paysan. Tel fut le succés de la guerre de Ferrare, que l'on fit à diverses reprises; le pillage & la ruine de la Campagne en fut tout le fruit.

LXXV. Maximilien Sforce arrive en Italie.

Cependant Maximilien Sforce demeura quelque tems à Trente & à Verone, en attendant que les François fussent chassez de tout le Milanez, & que l'on eût repris les Châteaux de Milan & de Cremone qui tenoient encore pour la France; mais quelques mois se passérent avant que cela fût executé. Le Duc qui vouloit que l'on recompensât les Suisses de leurs peines & des services qu'ils venoient de lui rendre, fit proposer aux habitans de Milan d'y contribuer par une

ſomme conſiderable d'argent ; on n'épargna rien pour les y engager par le moyen des Bourgeois les plus accreditez que l'on tâcha de ménager. Les Suiſſes faiſoient paroître tant d'ardeur pour maintenir le nouveau Duc qu'ils avoient entrepris de rétablir, qu'ils ne vouloient pas ſouffrir que l'on démembrât rien de ſon Duché, & prétendoient même que l'on y réunit les Duchez de Parme & de Plaiſance, dont le Pape s'étoit emparé. La Ville & le territoire d'Aſt qui étoient entre les mains des François, les Villes de Cremone & de Geradadda que ceux-ci avoient cedées quelques années auparavant aux Venitiens par un Traité particulier, néanmoins par un défaut trop ordinaire aux hommes, ces Alliez liberaux du bien d'autrui & avares du leur, ne s'oublioient pas, & étoient bien-aiſes d'avoir eux-mêmes quelque part au butin ; on convint donc que les Milanois leur donneroient cent cinquante mille ducats en deux ans, quarante mille tous les ans, comme une eſpece de tribut que l'on ſeroit obligé de leur payer toûjours, & trois places fortes du Duché qu'on leur laiſſeroit entre les mains pour ſûreté de leur payement.

An de N. S. 1512.

L'Empereur veut avoir le Duché de Milan pour un de ſes petits-fils.

Les autres Princes Confederez n'étoient pas dans les mêmes diſpoſitions, & chacun avoit des vûes differentes ; l'Empereur auroit mieux aimé le Milanez pour un de ſes petits-fils que pour Sforce ; mais il étoit trop foible pour executer ſon deſſein : car il n'auroit pas manqué d'avoir ſur les bras toutes les forces de la France & tous les Princes d'Italie, qui vouloient que le Duché de Milan eût un Seigneur particulier iſſu de ſes anciens Souverains, & qui paroiſſoient réſolus d'avoir recours aux armes, ſi l'on entreprenoit d'en dépouiller Maximilien pour le donner à un Etranger.

Prétentions de l'Evêque de Lodi ſur le Duché de Milan.

L'Evêque de Lodi, fils naturel de Galeas Duc de Milan, voyant la diſpoſition des Princes d'Italie en faveur d'un Italien, crut que la conjoncture étoit heureuſe pour lui, & qu'il pourroit s'en ſervir pour ſe faire lui-même Duc de Milan. Le Cardinal de Sion entra aſſez dans le deſſein de l'Evêque, & lui promit de l'aider en tout ce qui dépendroit de lui, dans l'eſperance de conſerver ſous le nouveau Duc le Gouvernement du Milanez qu'il avoit déja, & de reſter toûjours le maître des affaires avec une autorité abſolue pendant qu'il ne laiſſeroit à l'Evêque de Lodi que le nom & le titre de Souverain : car il étoit perſuadé que plus le Duc ſeroit foible, plus

An de N. S. 1512. il auroit besoin d'être soutenu & d'un secours étranger. Le Pape de son côté approuvoit en secret les vûes de l'Evêque de Lodi, & paroissoit peu favorable au Duc Maximilien, sur lequel il ne croyoit plus pouvoir compter, & qui lui étoit devenu suspect, par les engagemens étroits qu'il avoit pris avec l'Empereur & le Roi Catholique.

LXXVI.
Maximilien Sforce fait son entrée dans Milan.

Mais pour prévenir tous ces projets, & déconcerter toutes les mesures que l'on pourroit prendre pour les executer, on résolut dès que l'on se fut rendu maître de Bresse, de conduire Maximilien Sforce à Milan, où il fit son entrée publique,

An de N. S. 1513. le vingt neuviéme de Decembre de l'année mil cinq cens treize, accompagné du Cardinal de Sion, de Raymond de Cardonne Viceroi de Naples, de l'Evêque de Gurtz, & de D. Pedre d'Urrea. Le nouveau Duc fut reçû dans sa Capitale avec toute la pompe & la magnificence dont on avoit coûtume de recevoir les anciens Ducs: tout le peuple sortit de la Ville en foule pour aller au-devant de leur nouveau Souverain, & pour lui donner toutes les démonstrations possibles de leur joye, comme si les disgraces & la longue absence de Maximilien n'avoient servi qu'à redoubler l'empressement & l'affection de ses sujets pour lui. Les Ambassadeurs des Suisses lui mirent avec beaucoup de ceremonie les clefs de la Ville entre les mains, & le Senat vint aussitôt lui rendre les honneurs dûs à un Souverain; on n'entendoit dans toute la Ville que des cris d'allegresse; les places publiques ne retentissoient que des cris redoublez de *Vive Maximilien*; & tout le monde se rendit dans l'Eglise Cathedrale, afin d'offrir à Dieu de solemnelles actions de graces pour le rétablissement du Duc, auquel chacun souhaita une longue vie & un Regne heureux.

On chasse les François de Trezzo & de Novare.

Dès que la fête fut finie, on reprit les premiers desseins de continuer la guerre, & l'on ne pensa plus qu'aux armes, & qu'à retirer des mains des François ce qu'ils possedoient encore: le Marquis de la Padula marcha avec l'Infanterie Espagnole, & alla mettre le Siege devant le Château de Trezzo sur les bords de l'Adda; quoique la place fût très-bien fortifiée & la Garnison nombreuse, elle ne résista pas long-tems, & se rendit après quelques jours de Siege. Les troupes du Duc animées par ce succés, chasserent de Novare la Garnison Françoise, & se rendirent maîtres de cette place, aussi forte que Trezzo, mais d'une bien plus grande importance.

On proposa de ménager la paix entre l'Empereur & les Venitiens ; & comme la Tréve entre ces deux Puissances expiroit à la fin de Janvier, le Comte de Cariati eut assez d'adresse & de credit pour les engager à la prolonger pendant le mois de Février, & même jusqu'à la fin de Mars. L'Evêque de Gurtz devenu moins fier & plus moderé, approuvoit les conditions que le Pape avoit offertes l'année précedente de la part des Venitiens, qui de leur côté ne voulurent rien écouter, à moins qu'on ne leur rendît Verone ; ainsi on crut que l'on seroit obligé de continuer la guerre contre eux, & de réunir toutes les forces de l'Empereur, de l'Espagne & du Duc de Milan pour les contraindre d'accepter la paix ; on ne parla point des Suisses, parce que l'on crut avec assez de fondement qu'ils avoient secretement conclu un nouveau Traité avec la France par les intrigues du Seigneur de la Trimouille, Ambassadeur de Sa Majesté Très-Chrétienne auprès des louables Cantons ; ce qui fut la source de nouvelles révolutions.

An de N. S. 1513. LXXVII. Les Venitiens veulent que l'Empereur leur rende Verone.

Le Viceroi de Naples crut néanmoins avant que d'attaquer les Venitiens, qu'il falloit commencer par affermir le Duc Maximilien dans son Duché, en chasser entierement les François, & reprendre sur eux le reste des Villes & des places fortes, dont ils étoient encore maîtres dans le Milanez. Trivulce qui passoit sans contredit pour un des plus habiles & des plus experimentez Generaux de toute l'Italie, venoit de ramasser cinq mille hommes d'Infanterie ; & comme son Armée grossissoit tous les jours par les troupes qui attirées par sa réputation, venoient le joindre de tous côtez, il se disposoit lui même à recommencer la guerre, afin de maintenir les François en Italie ; c'est pourquoi on donna ordre à Prosper Colonne de s'avancer avec un gros Corps de troupes jusqu'à Ast, une des principales clefs du Milanez du côté de la France pour fermer le passage aux François.

Le Viceroi envoye Prosper Colonne pour fermer le passage aux François.

Le Roi Catholique pour leur ôter l'envie de passer en Italie, résolut de leur donner de l'occupation chez eux, & tâcha d'engager le Roi d'Angleterre son Gendre à leur declarer la guerre. Le genie des Anglois n'est pas aisé à manier ; Sa Majesté Catholique proposa de faire passer des troupes à Calais, qui leur appartenoit, afin de se jetter en Normandie, & d'attaquer la France par cet endroit, pendant que les Espagnols de leur côté promettoient d'entrer en Aquitaine pour con-

LXXVIII. Le Roi Catholique propose une ligue avec les Anglois.

An de N. S. 1513. querir cette Province à leurs propres frais, & la remettre entre les mains des Anglois ; rien ne leur auroit été plus glorieux & plus avantageux, si les effets eussent répondu aux paroles.

Les Anglois se disposent à entrer en France par Calais.

Les Anglois amusez par les promesses de Ferdinand, & flattez par l'esperance de rentrer en possession d'une si belle Province dont ils avoient été chassez depuis long-tems, armerent une flotte de cinquante gros Vaisseaux pour y embarquer neuf mille hommes de leurs meilleures troupes, & l'élite de toute la jeune Noblesse d'Angleterre qui brûloit d'impatience de passer en France : le Roi d'Angleterre demandoit de son côté que le Roi d'Espagne son beau-pere armât aussi cinquante autres Vaisseaux, & les envoyât sur les côtes de France pour occuper les forces de cette Couronne ; mais il n'étoit pas aisé de faire en même-tems de si grands efforts, & de soutenir tant de guerres. Comment Ferdinand, dont la santé s'affoiblissoit tous les jours, & déja assez embarrassé des troubles d'Andalousie, auroit-il pû suffire à tant de soins ?

LXXIX. Maladie du Roi Catholique.

On dit que la maladie du Roi lui fut procurée par un certain breuvage que la Reine lui donna à Medina del-Campo, dans l'esperance d'en avoir des enfans. C'est ainsi que le Docteur Carvajal & Pierre Martyr le rapportent dans leur Histoire, comme un fait constant & dont personne ne doutoit ; ils nomment même les Dames de qualité qui donnerent ce conseil à la Reine, & dont elle se servit pour donner au Roi ce breuvage. Depuis ce tems-là le Roi avoit un si grand dégoût, qu'il ne mangeoit qu'en se faisant une extrême violence ; tout lui étoit à charge, & il ne trouvoit du plaisir que dans les forêts, sous prétexte de chasser, mais en effet pour éviter le commerce & l'entretien des hommes ; son mal augmentoit tous les jours, il avoit des foiblesses continuelles, & on le voyoit déperir peu à peu.

LXXX. Mort du Duc de Medina Sidonia ; source de quelques troubles en Andalousie.

La mort de D. Henri Duc de Medina-Sidonia excita quelques troubles en Andalousie ; ce Duc avoit une sœur de pere & de mere nommée Mincia, qui avoit épousé D. Pierre Giron, & un frere de pere que l'on appelloit D. Alphonse Perez de Guzman. Le Duc nomma dans son testament sa sœur Mincia pour son heritiere universelle, prétendant que le second mariage de son pere étoit nul ; D. Pierre Giron en vertu de ce testament injuste, entreprit de se mettre en possession d'une si riche succession, & se rendit maître de Medina-Sidonia

qui

qui en faisoit la principale & la meilleure partie. Eleonor de Zugniga belle-mere du Duc D. Henri & de Mincia résolut de soutenir les interêts de D. Alphonse de Guzman son fils, dont la cause paroissoit la plus juste au jugement de tout le monde, & étoit appuyée de toute l'autorité Royale: car le Roi avoit plus d'inclination pour la Duchesse Douairiere & pour D. Alphonse son fils, tant par l'équité de sa cause, que par l'esperance & le desir de faire épouser au nouveau Duc, Anne d'Arragon sa petite-fille, & fille de l'Archevêque de Sarragosse: l'un & l'autre avoit ses partisans, & les plus considerables Seigneurs de la Province divisez entre eux en faveur du frere ou de la sœur, se disposoient à soutenir le parti de celui pour lequel ils s'étoient declarez. An de N. S. 1513.

Il y avoit à craindre que ces contestations n'eussent de fâcheuses suites, & que l'on n'en vint de part & d'autre aux armes; on craignoit le genie vif & impetueux de D. Pedre Giron, incapable de souffrir qu'on s'opposât à ses desseins, ennemi de tous ceux qui n'approuvoient pas ses sentimens, & qui paroissoit résolu à tout risquer pour défendre ses interêts; quand les esprits néanmoins furent un peu plus tranquilles, le bon droit de D. Alphonse de Guzman soutenu de l'autorité du Roi, prévalut, & il fut mis en possession du Duché de Medina-Sidonia & des autres biens du feu Duc son frere.

Alphonse Perez de Guzman son frere lui succede.

LXXXI.

Quelques excursions des Espagnols d'Oran sur les terres des Maures.

Gonsalve de Marigno Gouverneur de Bugie, & Martin d'Argoté qui commandoit dans Oran en qualité de Lieutenant du Marquis de Comarès Viceroi de Navarre, eurent quelques démèlez avec les Maures d'Afrique, & il y eut entre les uns & les autres de petits combats; mais à la réserve de quelques excursions, où l'on se contenta de piller, il ne s'y passa rien qui merite d'être rapporté, sinon que Muley Abdala irrité des ravages que le Gouverneur de Bugie avoit faits sur ses terres, rassembla quelques troupes, & vint camper à la vûe de la place. Le plus fort n'est pas toujours à couvert de toute insulte, & il ne laisse pas d'avoir quelquefois à craindre d'un plus foible que lui: comme la Ville avoit de bonnes fortifications, & que la Garnison étoit forte, Abdala n'osa l'attaquer, il se contenta de piller le Fauxbourg, où il mit le feu, & le réduisit en cendres, de telle sorte qu'il n'en resta rien qu'une tour où les Juifs se retirerent. Tout le monde condamna l'imprudence & la temerité de Gonsalve de Marigno, qui s'attira lui-même cet

An de N. S. 1513.

orage, pour avoir ſans raiſon rompu la paix que l'on avoit avec les Maures, en les attaquant mal-à-propos, & ne pouvant vivre tranquille avec ſes voiſins; c'eſt pourquoi afin d'appaiſer ces Infideles qu'on ne vouloit pas aigrir, on lui ôta le Gouvernement de Bugie, & on lui envoya pour ſucceſſeur Raymond de Carroz, dont l'on connoiſſoit la valeur, la prudence, & la moderation.

Maladie du Pape Jules II.

Les ſoins & les inquietudes continuelles que donnoient au Pape Jules les révolutions d'Italie, avoient fort alteré ſa ſanté déja aſſez affoiblie par ſon grand âge & par diverſes maladies: quoique la fiévre dont il ſe trouvoit attaqué, fût legere, néanmoins comme il paſſoit ſoixante & dix ans, les Medecins jugerent ſa maladie mortelle, & le bruit ſe répandit qu'il n'en releveroit pas. On apprehendoit fort qu'après ſa mort les Cardinaux ſchiſmatiques n'entrepriſſent eux-mêmes de faire un Pape de leur faction, & ne prétendiſſent qu'étant aſſemblez en Concile, le droit d'élire leur ſouverain Pontife leur étoit dévolu & leur appartenoit à l'excluſion de tout autre; on craignoit au moins qu'ils ne vouluſſent venir à Rome pour aſſiſter au Conclave; les Cardinaux envoyerent ordre au Duc de Milan, aux Florentins, aux Sienois & aux Luquois de garder exactement tous les paſſages.

Mort de Jules II.

Enfin le Pape mourut le vingt de Février, & l'on porta ſon corps à l'Egliſe de ſaint Pierre aux Liens, où il fut inhumé avec beaucoup de pompe & de magnificence. Malgré la grandeur de ſes occupations & le nombre des vaſtes projets qu'il forma pendant ſon Pontificat, il fut le premier qui conçut le deſſein de rebâtir le temple du Vatican ſur les mêmes fondemens, d'en changer la figure, & en lui donnant une nouvelle forme, d'en rendre l'architecture plus ſuperbe & plus magnifique ſous la conduite & la direction de Bramantés le plus celebre Architecte d'Italie qui commença l'ouvrage: les Papes ſuivans l'avancerent conſiderablement. Pie IV. & Gregoire XIII. y employerent de plus groſſes ſommes d'argent que leurs Prédeceſſeurs, & preſſerent plus l'ouvrage; mais Sixte V. eut la gloire & la conſolation d'achever ce ſuperbe temple, & d'en faire lui-même la dédicace.

Troubles dans Rome.

Après la mort de Jules II. le peuple Romain courut aux armes, & l'on ne vit dans Rome que trouble & que tumulte, comme il n'arrive que trop ſouvent dans les vacances du

ſaint Siege ; il étoit difficile de calmer les Romains aigris par la rigueur & la ſeverité outrée du feu Pape. Les Colonnes dont Jules s'étoit ouvertement declaré l'ennemi implacable, & les Urſins qu'il avoit toûjours favoriſez, également jaloux les uns des autres, ne cherchoient que l'occaſion & les moyens de ſe venger. Le peuple furieux & irrité courut en foule au Monaſtere de ſaint Paul qui appartient aux Religieux de ſaint Benoiſt, & le pilla : il y eut dans la Ville bien d'autres déſordres & d'autres meurtres ; De Vic Ambaſſadeur d'Eſpagne trouva le moïen par ſon adreſſe & ſon autorité d'appaiſer les mutins, & de rendre à Rome ſa premiere tranquillité. An de N. S. 1513.

Les Cardinaux entrerent au Conclave le quatriéme de Mars après avoir renvoyé au Marquis de Mantoue ſon fils, qui étoit en ôtage à Rome, & le onziéme du même mois, ſept jours après la clôture du Conclave ; le Cardinal Jean de Medicis fut élû Pape par le ſuffrage des jeunes Cardinaux, qui par leurs brigues & leur nombre l'emporterent ſur les vieux. Le nouveau Pape prit le le nom de Leon X. & le jour même de ſon élection, declara qu'il vouloit non-ſeulement maintenir la Ligue, mais encore faire tous ſes efforts pour engager l'Empereur & le Roi d'Angleterre à y entrer. Election de Leon X.

LXXXII. Les Cardinaux de Carvajal & de San-Severin ſe mettent en chemin pour Rome.

Les Cardinaux de Carvajal & de San-Severin reſtez à Lyon où ils avoient bien de la peine à ſoutenir leur parti qui s'affoibliſſoit tous les jours, s'étoient mis en chemin pour prendre la route d'Italie,& ſe trouver au Conclave, où ils avoient droit, & eſperoient d'entrer par le moyen & le credit de Proſper Colonne qui ſe diſpoſoit lui-même à ſe rendre au plûtôt à Rome, dans la réſolution de donner de ſa main un Chef à toute l'Egliſe ; entrepriſe trop audacieuſe dont il ſe flatoit vainement, & qui étoit au-deſſus de ſes forces ; mais une force ſuperieure, ou plûtôt la divine Providence diſſipa l'orage dont l'Egliſe étoit menacée. Le Viceroi de Naples empêcha Colonne de partir, dans la crainte que ſa preſence n'excitât de nouveaux troubles à Rome, où le peuple ne paroiſſoit déja que trop porté à la révolte, & ne troublât la liberté du Conclave.

Les deux Cardinaux arriverent dans un Vaiſſeau à Ligourne : dès qu'ils eurent mis pied à terre, les troupes que l'on avoit placées de tous côtez pour fermer les paſſages, les arrêterent & les conduiſirent à Piſe. Jules de Medicis Couſin germain du On les arrête de la part du nouveau Pape.

An de N. S. 1513. nouveau Pape en donna aussitôt avis à S. S. qui lui envoya sur le champ ordre de conduire à Viterbe les deux Cardinaux, d'où on les transfereroit ensuite à Citra-Castellana, où il y avoit un bon Château, & où ils demeureroient prisonniers jusqu'à ce que l'on eût examiné & jugé ce que l'on devoit en faire. Jules de Medicis rendit de grands honneurs, & fit toutes sortes de caresses aux deux Cardinaux & au Seigneur de Solier, que le Roi de France avoit envoyé avec eux en qualité de son Ambassadeur, & n'épargna rien pour les convaincre qu'il vouloit être serviteur de Sa Majesté Très-Chrétienne pour laquelle il avoit toûjours eu un attachement sincere, & conserveroit toute sa vie beaucoup de zele; ce qui fut dans les années suivantes l'origine de bien des troubles & des révolutions.

LXXXIII. Le Duc de Milan veut s'emparer de Parme & de Plaisance.

Après la mort du Pape Jules, le Duc de Milan appuyé de la protection du Viceroi, crut que la vacance du saint Siege, ou l'autorité du nouveau Pape encore mal affermie, étoient pour lui une occasion favorable de se rendre maître de Plaisance, & de se saisir de Parme; le Viceroi y courut avec toutes ses troupes pour soutenir le Duc, dans la crainte que les François ne se servissent de cette démarche pour recommencer la guerre dans le Milanez, & la conjoncture n'étant pas propre pour attaquer les Venitiens, comme il l'avoit résolu. Il n'avoit absolument point d'argent pour payer son Armée, & il ne trouvoit pas de moyens sûrs pour en lever; d'ailleurs on voyoit une grande apparence d'accommodement entre les Venitiens & l'Empereur. Le Cardinal de Gurtz étoit parti pour l'Allemagne, où il avoit été suivi par D. Pedre d'Urrea & le Comte de Cariati, afin de ménager la paix entre ces deux Puissances: on ne convenoit pas tout-à-fait des conditions; l'Empereur vouloit conserver Bresse & Verone; mais les Venitiens ne vouloient écouter aucune proposition, qu'on ne leur rendît ces deux Villes.

Paix conclue entre la France & les Venitens.

Le Roi de France étoit trop éclairé pour ne pas profiter de ces divisions; pour l'execution de ses projets, il s'accommoda avec la République; André Gritti & Barthelemi d'Alviane, que les François avoient remis en liberté, crurent ne pouvoir mieux reconnoître la grace qu'ils venoient de leur faire, qu'en s'attachant à Sa Majesté Très-Chrétienne; ils trouverent donc moyen de renverser les desseins de l'Empereur, &

d'appuyer les interêts de la France, en ménageant la paix entre le Roi & la Seigneurie, à condition 1°. Que l'on restitueroit à la République tout ce qu'on lui avoit enlevé, & qu'on la remettroit dans le même état où elle étoit avant la guerre, excepté Cremone & Geradadda qui resteroient à la France pour être réunies au Duché de Milan dont elles avoient été démembrées. 2°. Que pour soutenir cette guerre, qui ne pouvoit pas manquer d'être sanglante, & où il s'agissoit de recouvrer le Duché de Milan pour les François, & de reprendre les Villes que l'on avoit enlevées sur les Venitiens, la Seigneurie s'obligeoit de fournir mille Lances & six mille hommes de pied sous le Commandement de Barthelemi d'Alviane, & le Roi Très-Chrétien envoyeroit de son côté douze cens Lances & douze mille hommes d'Infanterie qui seroient commandez par Robert de la March. 3°. Que le Seigneur de la Trimouille auroit le Commandement general de toute l'Armée, & pour Collegue Jean-Jacques Trivulce celebre par sa valeur, son experience, & la connoissance parfaite qu'il avoit des affaires d'Italie & de tout le pays.

An de N. S. 1513.

Dès que la paix & la ligue entre la France & la République de Venise furent devenues publiques, Trivulce se jetta aussitôt dans Ast avec les troupes qu'il avoit auprès de lui, & d'Alviano se mit à la tête de l'Armée Venitienne, dans la résolution de se saisir de Verone, ou de s'avancer pour se joindre aux François, s'il ne pouvoit pas se rendre maitre de la place.

Trivulce entre dans Ast.

Cette nouvelle révolution à laquelle on ne s'attendoit pas, & l'absence du Viceroi de Naples apporterent autant de changement dans les esprits, que dans les affaires du Milanez; la plûpart des Villes de Lombardie abandonnerent le parti de leur nouveau Duc Maximilien Sforce, & se declarerent pour les Alliez; le peuple toûjours leger & toûjours volage, agité tour à tour par l'esperance ou par la crainte, ne sçauroit se fixer; peut-on compter sur une fidelité qui n'a que la passion pour regle? A peine Sforce avoit-il commencé à goûter les premieres douceurs de sa nouvelle Principauté, que ce nouveau Duc par un revers imprévû, se trouva sur le bord du précipice.

Le Milanois se souleve pour les François.

La principale raison qui détermina le Roi de France à conclure promptement la ligue avec les Venitiens, fut l'esperance que lui donna le Cardinal de Carvajal, de terminer encore bientôt un Traité qu'il s'étoit chargé depuis quelques mois

LXXXIV. On propose une Treve entre la France & l'Espagne.

An de N. S. 1513. de ménager. Sa Majesté Très-Chrétienne souhaitoit qu'il y eût au moins une Tréve avec le Roi Catholique, afin de n'avoir point besoin de troupes en deça des Alpes, & de pouvoir employer toutes ses forces en Italie; cette Tréve étoit également avantageuse aux deux Rois; à Ferdinand, pour avoir le tems de s'affermir dans sa nouvelle Conquête de la Navarre, qui étoit encore bien chancelante; Louis XII. de son coté esperoit à la faveur de cette Tréve, reconquerir le Milanez qui venoit de secouer le joug des François; c'étoit là l'unique but de ces deux Princes, & l'objet de leurs vœux: car ils se mettoient l'un & l'autre peu en peine du Roi de Navarre, du Duc Maximilien, & même de leur propre réputation qu'ils sacrifioient à leurs interêts particuliers; car pour contenter leur ambition, & pour se venger de leurs ennemis, ils abandonnerent leurs anciens amis & leurs alliez; c'est ainsi que les petits Princes deviennent la victime des plus grands.

Elle est conclue. Le Roi Catholique qui ne souhaitoit pas avec moins d'ardeur la Tréve que Sa Majesté Très-Chrétienne envoya pour la conclure; Jacques de Conchillos Evêque de Catane & transferé depuis peu à l'Evêché de Lerida en Ambassade en France, étant passé de Fontarabie à Bayonne, pour s'aboucher avec Odet de Foix, Seigneur de Lautrec, Gouverneur general de Guyenne, ils se communiquerent leurs pleins-pouvoirs, & chercherent ensemble les moyens d'accommoder leurs Maîtres; mais leurs Conferences n'ayant rien produit, & s'étant separez sans rien conclure, ils s'aboucherent une seconde fois au Château d'Ortubia, une des dernieres places de France, & éloignée de Fontarabie seulement d'environ deux lieues; s'étant donc rendus au lieu de la Conference à la mi-Mars, ils convinrent enfin le premier d'Avril, des conditions suivantes. 1°. Qu'il y auroit une Tréve d'un an entre le Roi Catholique, le Roi d'Angleterre & le Prince Charles d'Autriche ses Alliez d'une part, & de l'autre le Roi Très-Chrétien, le Roi d'Ecosse & le Duc de Gueldres. 2°. Que la Tréve commenceroit du jour qu'elle seroit signée. 3°. Que pendant ce tems-là il y auroit un commerce libre entre les deux Royaumes; mais seulement en deça des Alpes où seroit la suspension d'armes.

Le Roi de France ne comprit point le Roi de Navarre dans le Traité, il n'en fit pas même mention; n'étoit-ce pas le livrer & l'abandonner entre les mains de son ennemi, sans nulle esperance de s'en pouvoir tirer; pour ce qui regarde

l'Empereur & le Roi d'Angleterre, on regla que s'ils ne vouloient pas ratifier la Tréve dans l'espace de deux mois, ils en seroient exclus. An de N. S. 1513

L'Empereur est choqué de cette Tréve.

L'Empereur fut très-choqué de ce Traité, & trouva encore plus mauvais qu'on l'eût conclu sans sa participation; mais ce qui chagrinoit le plus l'Empereur, étoit que dans une affaire de cette consequence, on ne se fût servi que de l'entremise du Cardinal de Carvajal de tout tems son ennemi, & qui n'avoit jamais cherché que les occasions de le désobliger; qu'on eût aveuglément suivi les conseils d'un homme, qui oubliant ce qu'il devoit au lieu de sa naissance, avoit sacrifié les interêts & la gloire de sa patrie aux avantages du Roi de France, auquel il s'étoit entierement dévoué. Il est vrai que cet habile Cardinal qui avoit l'esprit vif & penetrant, ne chercha uniquement que les moyens de reconcilier ces deux Princes à quelque prix que ce fût, qui ne se réuniroient jamais, s'ils n'y trouvoient leur avantage particulier, auquel ils sacrifieroient sans peine tout le reste. Il est encore constant qu'à la faveur de cette Tréve les Venitiens pourroient aisément recouvrer toutes les Villes que l'Empereur leur avoit enlevées, & que le reste du Milanez retourneroit sous la domination Françoise; c'est-là ce qui choquoit l'Empereur, quoiqu'il cherchât d'autres prétextes pour se plaindre.

LXXXV.
Lautrec se dispose à entrer en Navarre.

Avant que la Tréve entre l'Espagne & la France fût conclue, le Seigneur de Lautrec rassembloit des troupes à Bayonne, en levoit tous les jours de nouvelles, & faisoit fondre un grand nombre de canons pour se disposer à attaquer saint Jean Pied-de-Port, place forte; mais dont il sçavoit que la Garnison étoit trop foible pour pouvoir tenir contre son Armée: comme il esperoit de surprendre aisément cette place, la clef de la Navarre, il comptoit de se faire un passage au travers des montagnes, & de penetrer sans résistance jusques dans le cœur de ce Royaume. Le Marquis de Comarés nouveau Viceroi prévoyant bien le dessein de Lautrec, crut devoir le prévenir, & envoya à Valderroncal des personnes de confiance & adroites, pour s'assurer des peuples de ces vallées; il craignoit que ces Montagnards naturellement mutins & remuants, flattez par l'esperance de quelque nouvelle révolution, ne favorisassent le passage des François par leurs montagnes dont ils connoissoient tous les détours, ou que les François ne se l'ouvris-

An de N. S. 1513. sent eux-mêmes par les armes, si l'on n'avoit soin d'y pourvoir; ainsi il envoya à Diegue de Vera qui commandoit dans saint Jean Pied-de-Port, tout ce qu'il lui avoit demandé d'Infanterie & de Cavalerie pour défendre la place contre les François.

Par la Tréve le Roi d'Espagne affermit la conquête de la Navarre.

Mais la Tréve qui venoit de se conclure, comme nous l'avons dit, rendit ces projets & ces démarches de part & d'autre inutiles, & le Roi Ferdinand sçut profiter des occasions, non-seulement pour conserver & affermir sa nouvelle Conquête, mais encore pour l'augmenter. Jean Roi de Navarre avoit auprès de soi cinq mille hommes de bonnes troupes, pour s'en servir au premier rayon d'esperance; que la fortune qui jusques-là avoit presque toûjours favorisé ses ennemis, lui donneroit le pouvoir de rentrer dans ses Etats; il demanda que l'Evêque de Zamora revint dans sa prison, d'où il n'avoit été renvoyé que sur sa parole: cette affaire fut agitée à la Cour de Ferdinand, qui declara l'Evêque dégagé de sa parole, & nullement obligé de retourner dans sa prison, parce qu'il avoit été arrêté contre le droit des gens, étant Ambassadeur, & uniquement envoyé pour soutenir les interêts du saint Siege, & parce que le Duc de Longueville, auquel il avoit donné sa parole, étant mort, il n'étoit plus tenu de la garder.

LXXXVI. Le Maréchal de Navarre se retire en Guyenne après avoir pillé la Province de Guypuscoa.

D'un autre côté le Marquis de Cortés Maréchal de Navarre entra à la tête de deux mille hommes dans la Province de Guypuscoa, dont il ravagea toutes les frontieres; mais les Basques gens braves & aguerris ayant pris les armes par ordre de Louis de la Cueva qui commandoit dans Fontarabie à la place de son pere, & s'étant rassemblez en Corps d'Armée, renverserent les projets du Maréchal; & l'ayant repoussé, il fut obligé de se retirer au Château de Maya dans la Gascogne par où l'on passe en Guyenne. Comme la place étoit forte, le Maréchal envoyoit de tous côtez des partis qui pilloient le pays voisin, causoient des ravages extrêmes, & enlevoient tous les jours un butin considerable, ayant un azile assuré pour se retirer, au cas qu'ils se trouvassent poursuivis par les ennemis.

Les Espagnols tentent en vain de surprendre Maya.

Le Seigneur d'Ursua qui étoit assez proche & attaché au service du Roi Catholique, ayant sçû que le Gouverneur de Maya étoit absent, crut que c'étoit une occasion favorable pour surprendre la place devant laquelle il vint se presenter avec

avec un Détachement ; mais comme il n'avoit pas assez de troupes pour executer son dessein, & que le Gouverneur étoit de retour, soit par hazard, soit qu'il eût été averti du dessein des Espagnols, d'Ursua fut contraint de se retirer. An de N. S. 1513.

Ce mauvais succès ne découragea pas le Marquis de Comarés qui résolut de faire une nouvelle tentative, laquelle ne réussit pas mieux : car ayant envoyé Diegue de Vera & Lope Sanchez de Valençuela avec un plus grand nombre de troupes pour assieger ce Château dont la Garnison faisoit des courses continuelles dans ces montagnes ; ces deux Officiers ne furent pas plus heureux, & ne purent prendre la place : car ayant appris que le Maréchal de Navarre & le Roi Jean lui-même venoient avec un gros Corps de troupes au secours des Assiegez, ils furent obligez de se retirer avec tant de précipitation, que n'ayant pas eu le tems d'emmener avec eux leurs canons, ils les laisserent à Aspilerete en danger d'être enlevez par leurs ennemis, parce que la place n'étoit pas forte.

Ils ne sont pas plus heureux la seconde fois.

Les Espagnols vouloient à quelque prix que ce fût, se rendre maîtres de ce Château & le ruiner, parce qu'il servoit de retraite à un petit nombre de soldats qui comme des troupes de Bandits se répandoient dans les montagnes voisines où ils mettoient tout à feu & à sang, après en avoir enlevé le meilleur & tout ce qui étoit à leur bienséance ; ce fut dans ce dessein que le Marquis de Comarés lui-même ayant pris avec soi deux mille hommes de ses meilleures troupes & de plus gros canons que ceux dont l'on s'étoit servi la premiere fois, vint se presenter de nouveau devant la place qu'il assiegea dans les formes. Les Assiegez voyant bien qu'ils n'avoient nul secours à esperer de France, & que le Roi de Navarre étoit trop foible pour s'opposer aux ennemis, capitulerent au bout de quelques jours, & rendirent la place au Viceroi ; quelque peu considerable que parût ce poste, le petit avantage qu'on venoit de remporter en le prenant, ne laissa pas de causer alors beaucoup de joye, & devint dans la suite plus important par la soumission de toute la Gascogne & du territoire de Cisa, qui sont au-delà des montagnes du côté de la France, & qui furent contraints de demeurer en repos.

Le Marquis de Comarés le prend enfin.

Les Comtes de Foix avoient autrefois possedé le Val d'Andorre en Catalogne, & le Vicomté de Castelbo proche d'Urgel au pied des Pyrenées ; mais Catherine Reine de Navarre

Le Roi d'Espagne s'empare du Vicomté de Castelbo en Catalogne.

An de N. S. 1513. étoit alors maîtreſſe de l'un & de l'autre, & en avoit herité de ſes Ancêtres; le Roi de Navarre en fut dépouillé par le Roi Catholique, qui profitant de la Tréve, s'en empara.

LXXXVII. Emeutes & ſeditions dans le Royaume de Naples.

Le Cardinal de Sorrento étant parti de Naples pour ſe rendre à Rome au Conclave, l'Amiral Villamarin prit le Gouvernement de ce Royaume; mais il n'avoit pas toute l'autorité dont il auroit eu beſoin pour ſe faire obéir. Les Provinces de Calabre & de l'Apouille ſe trouvoient ſans Gouverneurs, parce que Ferdinand d'Alarcon qui commandoit dans la Calabre, & le Marquis de la Padula qui étoit Gouverneur de l'Apouille, étoient à l'Armée, & avoient ſuivi le Viceroi en Lombardie; leur abſence & le peu de troupes qui étoient reſtées dans le Royaume, donnoient occaſion aux mutins de ſe ſoulever; mais en particulier on en vouloit aux Barons; & leurs Vaſſaux ne pouvant plus ſupporter leurs mauvais traitemens, prenoient les armes pour ſe délivrer de l'oppreſſion; on voyoit les Villes entieres ſe révolter, & courir aux armes pour ſecouer un joug qui leur paroiſſoit plus affreux que la mort. Tout eſt extrême dans le peuple, ou il eſt timide, ou il eſt inſolent; ou il craint, ou il ſe fait craindre; il accable toûjours les plus foibles; on n'entendoit parler que de meurtres; les mutins n'épargnoient ni le ſacré ni le profane, & perſonne n'avoit ni aſſez d'autorité, ni aſſez de crédit pour réprimer les ſeditieux; outre cela le bruit couroit que le Grand Seigneur armoit puiſſamment par mer, & qu'il avoit une Armée navale toute prête pour attaquer les Chrétiens. On ne ſçavoit encore de quel côté tomberoit l'orage qu'on entendoit déja gronder: la plûpart croyoient qu'il en vouloit à Rhodes; d'autres craignoient pour la Sicile ou pour l'Apouille qui n'étoient pas trop éloignées, & qui paroiſſoient les plus expoſées à la tempête; les Venitiens depuis leur ligue avec la France, avoient formé le projet de réunir à leur domaine les Villes de l'Apouille qu'ils avoient autrefois poſſedées, & dont ils avoient été chaſſez.

Le Roi Catholique envoye une Flote à Naples.

Ce n'étoit pas une choſe peu embarraſſante & peu difficile pour le Roi Catholique de pourvoir en même-tems à tout; c'étoit pourtant une neceſſité abſolue. Il donna donc ordre de fortifier les côtes, d'aſſembler les Milices pour les garder, de redoubler les Garniſons des places les plus expoſées, & que l'Amiral Villamarin tint toûjours ſa Flote prête à tout éve-

nement. Berenger d'Olms après son retour en Espagne, étoit sorti de Seville au commencement d'Avril avec quatre Galeres bien armées pour aller attaquer quelques Brigantins de Pirates Maures qui s'étoient retirez dans la riviere de Tetuan en Afrique, & dont le Gouverneur de Tanger pour le Roi de Portugal lui avoit donné avis; mais Sa Majesté Catholique lui envoya un Courier avec ordre d'abandonner là son premier dessein, & de prendre incessamment la route d'Italie pour se joindre à la Flote de Villamarin.

Emeutes à Gennes. Assassinat du Comte de Fiesque.

Il y eut dans ce même-tems de grands mouvemens à Gennes; les Adornes bannis de leur patrie, & qui avoient toûjours paru attachez & entierement dévouez à la maison d'Arragon, lassez enfin de la longueur de leur éxil, s'étoient accommodez avec les François, & avoient promis de remettre la Ville de Gennes sous l'obéissance de Sa Majesté Très-Chrétienne, pourvû qu'elle voulût les aider à en chasser les Fregoses. Il étoit impossible que de si grands projets, quoique ménagez & concertez avec le dernier secret, pussent être long-tems cachez: on sçut que le Comte de Fiesque & ses freres s'étoient unis avec les Adornes: les freres du Doge, qui craignoient peut-être encore plus pour eux-mêmes, que pour la République, surprirent le Comte dans son Palais, & l'y assassinerent, comme convaincu de rebellion. Les freres du Comte s'étant heureusement sauvez, se joignirent aux Adornes pour se maintenir; & ayant ramassé à la hâte des troupes, vinrent se presenter devant Gennes, résolus de venger la mort de leur frere dans le sang de leurs ennemis; la Flote Françoise vint de son côté assieger la Ville par mer.

Les Fiesques se rendent maitres de Gennes.

Le Doge sortit du Port avec ses Galeres, pour aller attaquer l'Armée navale de France, qui se retira, soit qu'elle ne se crût pas assez forte pour résister aux Genois, soit qu'elle voulût seulement les éloigner de la Ville; mais comme il poursuivoit un peu trop loin les François, les Adornes & les Fiesques qui attaquoient la Ville par terre, s'en rendirent maitres, & le Doge fut obligé de se retirer à Piombino, & d'envoyer sa Flote à Portovénéré; ainsi vont les choses d'ici-bas; les succès sont mêlez souvent de disgraces.

Octavien Fregose élû Doge.

Les Genois nommerent d'un commun consentement pour Doge Octavien Fregose à la place de celui qui venoit d'être chassé: le nouveau Doge frere de l'Archevêque de Salerne &

An de N. S. 1513. assez proche parent du Pape étoit également agréable aux deux partis, & très-propre à conserver la Ville & la République. Les Adornes jouirent peu de leur bonne fortune ; car les Fregoses se voyant abandonnez, s'adresserent au Viceroi de Naples, & lui promirent de mettre la Ville de Gennes sous la protection du Roi Catholique, s'il vouloit les aider à rentrer dans leur patrie & dans leurs biens ; après être convenus des conditions, le Viceroi envoya le Marquis de Pescaire avec des troupes qui chassa de Gennes les Adornes, & y rétablit les Fregoses ; on ne jugea pas à propos de changer le Doge qui étoit de la maison des Fregoses, & aimé des Adornes ; mais cela arriva quelque tems après. Reprenons le fil de notre Histoire.

LXXXVIII. La Trimouille commande les Armées de France en Italie.

Les troupes Françoises se rassembloient de tous côtez à Ast & dans le Piémont ; le Seigneur de la Trimouille d'un genie vif & entreprenant, plus sensible à la gloire, qu'à l'argent & aux plaisirs, n'épargnoit ni peines ni soins pour se mettre en état de pousser vivement cette guerre ; il reçut de France un renfort de quatre cens Chevaux-Legers, & Trivulce vint le joindre avec le Vicomte de Sacromoro, qui après avoir abandonné le service du Duc Maximilien son bienfacteur, avoit pris le parti de la France, & dont la lâche perfidie fut bientôt punie. D'Alviane qui commandoit l'Armée Venitienne, se disposoit de son côté à assieger Verone, parfaitement convaincu que la crainte ou la confiance dépendent des premiers évenemens, & que le succès d'une guerre est souvent le fruit du bonheur d'une premiere Campagne. C'est une chose étonnante que le seul Milanez, dont l'étendue n'est pas trop grande, ait pû contenir & faire subsister en même-tems en divers endroits outre les deux Armées de France & de Venise, trois autres differentes Armées, & fournir en quelque maniere au pillage d'une multitude infinie de canaille qui suit ordinairement les Armées, & qui est accoûtumée à ne vivre presque que de brigandage.

Les Villes du Milanois se declarent pour la France.

Il y avoit dans Verone cinq mille Allemands & six cens Chevaux-Legers qui faisoient des courses jusqu'à Vicence, & pilloient impunément la Campagne, sans que personne osât & se mît même en devoir de les réprimer. Le Viceroi de Naples étoit campé auprès de Plaisance avec quatorze cens hommes d'armes, huit cens Chevaux-Legers & sept mille hommes

de pied ; rien n'étoit plus leste & plus brillant que cette Armée ; ce n'étoit que des troupes choisies, braves, accoutumées au feu, & qui s'étoient enrichies des dépouilles de l'Italie. Le Duc de Milan qui avoit avec lui huit mille Suisses, & qui en attendoit à toute heure cinq mille autres qui devoient passer les Alpes, avoit mis toute sa confiance en ces troupes étrangeres, ausquelles il étoit redevable de son rétablissement dans son Duché ; mais malgré tant de troupes qui sembloient devoir mettre à couvert & rassurer le Milanez, la guerre furieuse dont il étoit menacé de la part de la France, & les grands préparatifs que faisoit cette Couronne, jetterent un tel effroi & une telle consternation dans toute cette Province, que la plûpart des Villes aussi-peu fermes dans leur devoir, que peu constantes dans leur rebellion, abandonnerent leur legitime Souverain, & se declarerent ouvertement pour la France.

Le Duc de Milan se retire à Novare.

Le Duc lui-même craignant de risquer une bataille dont le succès est toûjours douteux, n'osa tenir la Campagne, & se retira dans Novare, où il entra avec ses troupes le dernier jour de Mai, sans faire attention que les habitans avoient autrefois trahi & vendu son pere aux François, comme s'il avoit pu oublier une si noire perfidie, ou qu'il l'eût regardée comme un effet du hazard.

L'Alviane prend Cremone.

Le Viceroi paroissoit avoir envie de se joindre au Duc ; mais la disette d'argent que De Vic Ambassadeur à Rome lui avoit promis de lui envoyer, & qui ne venoit point, l'en empecha ; d'un autre côté il avoit reçû des ordres de la Cour d'Espagne, de remener au plûtôt ses troupes à Naples, & de ne point s'engager dans la guerre du Milanez contre les François. C'est ainsi que nos Historiens tâchent d'excuser les délais & les retardemens du Viceroi ; mais pour ne point entierement abandonner les affaires de Lombardie, & y entretenir toûjours la guerre, sans se declarer ni pour le Duc, ni pour les François ; il crut devoir prendre un certain milieu qui dans les affaires douteuses est toûjours le plus mauvais parti, & attendre le succés pour se déterminer ; il donna au Commandeur de Solis le Commandement de l'Infanterie en l'absence du Marquis de la Padula que les Florentins avoient choisi pour General de leurs troupes ; il envoya Louis Icart à Bresse pour y commander à la place de Solis ; il mit les troupes du Pape

An de N. S. 1513.

dans Crémone ; & afin de mettre cette place en état de ſe mieux défendre, au cas qu'on l'aſſiegeât, il y envoya Ferramoſca avec quarante hommes d'armes, trois cens Fantaſſins Eſpagnols, & cinq cens Italiens ; mais ces ſoins & ces précautions ne purent conſerver la place ; car dès que d'Alviane s'en fut approché avec ſon Armée, il s'en rendit maître, & la força malgré ſes fortifications ; il y fut tué plus de deux cens hommes d'armes, & on déſarma toute l'Infanterie Eſpagnole pour humilier par un affront ſi ſenſible cette Nation fiere de ſes anciens ſuccès.

LXXXIX. Les François s'avancent vers Novare.

Les François ayant appris l'agréable nouvelle de la réduction de Cremone, réſolurent de commencer par aſſieger Novare ; l'Armée Françoiſe étoit de huit cens Lances ou hommes d'armes, huit mille hommes d'Infanterie, parmi leſquels il y avoit trois mille Allemands ; le reſte n'étoit que des Milices ramaſſées & levées à la hâte, également inſenſibles à la gloire de la victoire & à la honte de la fuite. Les François firent d'abord ſemblant de vouloir aſſieger tout de bon la Ville ; mais ils ſe retirerent auſſitôt, & rentrerent dans leur premier Camp entre Novare & Gaya qu'ils eurent ſoin de fortifier par de bons retranchemens, ſur l'avis qu'ils reçurent que les Suiſſes qui avoient armé en faveur du Duc Maximilien, s'avançoient au nombre de douze mille, leſquels devoient être ſuivis de près par cinq autres mille commandez par le Baron d'Alto-Saxo pour ſecourir Novare. Dès que les premiers Suiſſes furent arrivez, les Aſſiegez ne doutant plus de la victoire, & ne croyant pas avoir beſoin d'attendre le ſecond renfort qu'amenoit le Baron, ſortirent de la Ville en bataille pour aller chercher les ennemis, dans la réſolution d'en venir à une action generale, dont ils croyoient le ſuccès infaillible, par la terreur que la venue des Suiſſes avoit jetté parmi les ennemis.

Les François battus auprès de Novare par les Suiſſes.

Les François ſe ſentant trop foibles pour tenir contre un ſi gros Corps de Suiſſes, auroient bien voulu éviter le combat ; & quoiqu'ils euſſent eu ſoin de ſe bien retrancher, ils ne croyoient pas leurs retranchemens aſſez forts pour réſiſter à la valeur & au nombre de leurs ennemis ; mais voyant qu'il n'y avoit pas moyen de reculer, & qu'il étoit pour eux d'une neceſſité abſolue de ſoutenir leur réputation, ils rangerent leur Armée en bataille ; leurs hommes d'armes & leur Cavalerie legere ne voulurent ou n'oſerent pas tirer l'épée ;

il n'y eut que l'Infanterie qui se battit pendant deux heures avec un acharnement & une opiniatreté qui fit quelque tems douter de la victoire : les Allemands comme des furieux soutinrent presque seuls avec une valeur & une intrépidité surprenante, tout le feu & l'effort des ennemis ; mais dès qu'ils eurent été défaits, la victoire demeura toute entiere aux Suisses : le carnage fut plus grand qu'il ne le devoit être par rapport au nombre des Combattans ; il resta du côté des François plus de sept mille hommes sur la place, parmi lesquels se trouverent tous les Allemands & trois des principaux Officiers Generaux de l'Armée, Coriolan, Trivulce, & Louis de Beaumont : cette victoire gagnée par les Suisses le sixiéme de Juin, fut une des plus considerables qui se soit donnée en Italie. An. de N. S. 1513.

XC. Les Villes du Milanois se soumettent au Duc.

Le Baron d'Alto-Saxo qui arriva aprés la victoire, fut très-chagrin qu'on ne l'eût pas attendu, & qu'on lui eût ainsi enlevé une partie de la gloire qu'il esperoit d'acquerir. Les affaires du Milanez changerent bientôt de face ; Milan, Pavie, & le reste des Villes de Lombardie n'ayant plus rien à apprehender des François, dont elles voyoient toute l'Armée taillée en pieces par l'Infanterie Suisse, se soumirent d'elles-mêmes au Vainqueur, & retournerent sous la domination de leur ancien & legitime Souverain. Le Viceroi envoya après la victoire quatre cens Lances sous le Commandement de Prosper Colonne au secours du Duc qui manquoit de Cavalerie pour être en état de se défendre contre la Cavalerie Françoise qui n'avoit rien souffert, & le reste de l'Armée Espagnole resta dans son premier Camp sur le bord de la Trebia, proche de Plaisance. Cardonne crut n'avoir pas peu contribué au gain de la bataille de Novare, en empêchant Alviane de joindre avec ses troupes l'Armée Françoise ; car si ce General Venitien se fût avancé, il auroit eu à ses trousses les Espagnols, qui n'auroient pas manqué de l'attaquer en queue, & se trouvant entre les Espagnols & les Suisses, il auroit été envelopé, & n'auroit jamais pû sauver son Armée.

Alviane se retire avec ses troupes.

Dès qu'Alviane eut appris le mauvais succès de la bataille de Novare perdue par les François, il prit le parti de se retirer avec son Armée, dans laquelle il n'y avoit plus que mille hommes d'armes, trois cens Chevaux-Legers, & cinq mille hommes d'Infanterie, encore la plûpart de gens ramassez,

An de N. S. 1513. sans valeur, sans discipline, mal habillez & encore plus mal armez. Les Venitiens épuisez par de si longues & de si cruelles guerres, n'avoient point d'argent pour payer leurs troupes, & leur Trésor étoit si vuide, qu'ils avoient été obligez, pour fournir aux frais de la guerre, de lever dans tout l'Etat le dixiéme denier de tous les revenus de chaque particulier, & le centiéme de toutes les marchandises ou denrées que l'on vendoit: impôt qui étoit très à charge au peuple, dont tout le monde se plaignoit, & qu'on n'avoit jamais encore exigé.

Il surprend Legnago.

Alviane en passant se saisit de Legnago, où le Capitaine Villada commandoit avec deux cens hommes; delà il passa à Verone, dans le dessein de l'assieger: l'échec qu'il reçut devant la place, dont la Garnison lui tua dans une sortie bien du monde, ne put lui faire abandonner sa premiere résolution. Telle étoit la situation des affaires de Lombardie, où la fortune, qui sembloit partager tour à tour ses faveurs & ses disgraces entre les deux partis, les affoiblissoit, ou les relevoit alternativement, & les tenoit presque toûjours en suspens entre l'esperance & la crainte.

XCI. Les Cardinaux schismatiques se soumettent au Pape.

Les Cardinaux schismatiques s'étant rendus en ce tems-là à Rome, renoncerent au schisme qu'ils avoient introduit dans l'Eglise au grand scandale des Fideles, demanderent publiquement pardon au Pape de leur révolte contre le saint Siege, & rentrerent dans les bonnes graces de Sa Sainteté, qui leur ayant donné une absolution solemnelle, & les ayant reconcilié à l'Eglise, les rétablit dans leurs Benefices, & leur rendit l'honneur de la pourpre le vingt-septiéme de Juillet. Telle fut enfin l'issue de ces démêlez scandaleux qui ne durerent que trop long-tems, & qui penserent précipiter toute la Chrétienté dans un abîme de maux.

XCII. Le Viceroi s'avance dans la Lombardie.

Maximilien Sforce Duc de Milan sollicitoit continuellement le Viceroi de le venir joindre incessamment avec toutes ses troupes pour s'opposer aux François, & pour ne leur pas donner le loisir de se fortifier & de l'opprimer de nouveau. Les demandes du Duc étoient trop justes, pour n'y pas avoir égard; ainsi le Viceroi partit aussitôt, & en trois jours de marche arriva à Sarrasina; de là il envoya le Marquis de Pescaire à Gennes, & lui avec l'élite de son Armée, prit la route de Verone, dans le dessein de secourir cette place qu'Alviane pressoit vivement, & qui étoit presque aux abois. Dès qu'il

fut

fut arrivé dans le Bressan, il se rendit maître de Pontevico, d'Orcinovi & de toutes les autres places situées sur les bords de l'Oglio; de là il passa à Bergame qui lui ouvrit ses portes, & lui fournit même une assez grande somme d'argent pour payer ses troupes; quoique la Citadelle fût toûjours occupée par les Venitiens, le Viceroi étoit trop pressé pour en former le Siege qui l'auroit long-tems arrêté; il se contenta de laisser dans la Ville Puch pour achever de retirer la somme à laquelle on l'avoit taxée, & pour lui il se rendit à Peschiera. Rantzau qui commandoit à Creme pour les Venitiens, & qui étoit l'un des plus vigilans, des plus braves, des plus entreprenans, & des plus habiles Officiers de la République, ayant eu avis du départ du Viceroi, ménagea une intelligence secrete avec quelques-uns des principaux habitans de Bergame, dont il n'étoit pas éloigné, les engagea à lui livrer une des portes de la Ville, dans laquelle s'étant glissé la nuit avec les plus intrépides & les plus determinez de ses soldats, il prit l'argent que l'on devoit donner à Puch, fit la plûpart des Espagnols prisonniers, & leur Commandant eut lui-même bien de la peine à se sauver, en se retirant dans un petit Fort.

Alviane leve le Siege de Verone, & sauve Padoue.

Le Viceroi cependant se rendit maître de Peschiera, quoique la place qui étoit déja forte, eût été de nouveau fortifiée, & que la Garnison en fût assez nombreuse; de là il prit le chemin de Padoue, & le Cardinal de Gurtz vint le joindre sur la route avec les secours qu'il avoit amenez tout recemment d'Allemagne. Le Viceroi après avoir reçû ce renfort, vint se presenter devant la place au commencement du mois d'Août, & paroissoit résolu de l'assieger; mais l'entreprise étoit au-dessus de ses forces, & il n'avoit pas assez de troupes pour investir une si grande Ville animée encore par la presence & la valeur d'Alviane, qui sur le bruit de cette nouvelle, avoit levé le Siege de Verone, & étoit accouru en diligence à Padoue avec l'élite de ses troupes; ainsi le Viceroi fut obligé d'abandonner son dessein, & de se retirer promptement après avoir plus perdu que ses ennemis. Les Albanois ayant fait pendant le Siege une sortie, enleverent Alphonse de Carvajal, un des meilleurs Officiers Espagnols avec les Capitaines Cardenas & Espinosa: nous aurions eu dans cette occasion grand besoin de la Cavalerie legere, que l'on avoit par malheur envoyée à Gennes avec le Marquis de Pescaire: car elle

An de N. S. 1513. auroit été très-propre à tenir en respect la Cavalerie Albanoise, & à arrêter leurs courses: voila sur quel pied étoient les affaires en Italie.

XCIII. On propose le mariage du Prince Ferdinand avec Renée de France.

Mais en Espagne le Roi Catholique qui se voyoit vieux, d'une santé très foible, lassé de tant de guerres & épuisé par les soins & les embarras qui en sont inséparables, fit faire des propositions de paix au Roi de France, persuadé qu'elle seroit beaucoup plus avantageuse aux deux Nations, que la guerre; mais pour affermir cette paix, on parla de faire épouser au Prince Ferdinand petit-fils de Sa Majesté Catholique la Princesse Renée de France, la plus jeune des filles du Roi Louis XII. à condition que Sa Majesté Très-Chrétienne donneroit à la Princesse pour sa dot le Duché de Milan & la Ville de Gennes, & que le Roi Catholique cederoit pour toûjours le Royaume de Naples au Prince Ferdinand son petit-fils; l'on regardoit ce mariage comme un lien capable de renouer la bonne intelligence entre les deux Couronnes. Ce moyen n'auroit pas été mauvais; mais ce n'étoit qu'un jeu dont les deux Princes se servoient pour s'amuser, & peut-être pour se tromper l'un l'autre; car ils ne pensoient tous deux par ces négociations qu'à empêcher leurs ennemis de faire aucun progrès.

XCIV. Les Anglois battent les François en Flandres, & prennent Terouane & Tournai.

Le Roi de France sur tout se voyoit assez embarrassé à détourner l'orage dont il étoit menacé par les Anglois prêts de fondre en Picardie, d'où ils pourroient penetrer plus avant en France. Le Roi d'Angleterre avoit passé la mer avec quarante mille hommes de pied & quinze cens Chevaux, & avoit abordé à Calais, place très-forte dont il étoit maître en terre ferme; ce Prince avec une si puissante Armée entra dans l'Artois, & vint au commencement d'Août mettre le Siege devant Terouane. Le Dauphin, c'est-à-dire, le Comte d'Angoulême s'étoit avancé avec des troupes jusqu'à Abbeville qui n'en est pas éloignée, afin d'être à portée de se servir des conjonctures favorables que la fortune lui presenteroit pour attaquer les Anglois. D'un autre côté les François ayant levé à la hâte une Armée considerable, marcherent en diligence au secours des Assiegez; mais en étant venu aux mains avec les Anglois, les François furent battus, & le Duc de Longueville avec un grand nombre de leurs principaux Officiers, resterent prisonniers. La prise de Terouane que les Anglois forcerent après cette bataille, fut le prix de leur victoire; l'Armée

Angloise voulant profiter de l'avantage qu'elle venoit de remporter, rasa la Citadelle, les fortifications & les murailles de la place, pour ne point s'affoiblir par la Garnison qu'il auroit fallu y laisser, & vint camper devant Tournai, dans le tems qu'en Angleterre le Comte de Solre tailla en pieces, le neuviéme de Septembre, l'Armée du Roi d'Ecosse qui avoit pris les armes en faveur de la France, & qui fut tué dans le combat; la nouvelle de cette victoire étant venue à Tournai, la Garnison n'ayant plus aucune esperance de secours, fut obligée de rendre la place.

An de N. S. 1513.

Ce fut dans cette Ville que l'Empereur & la Princesse Marguerite vinrent s'aboucher avec le Roi d'Angleterre, où se rendit aussi peu après le Prince Charles d'Autriche; de là ils passerent à Lille, pour conferer ensemble sur les projets que l'on pouvoit former contre les François. Les Anglois s'impatientoient, & tant de délais les rebutoient; d'un autre côté il n'étoit pas aisé de décider si promptement sur les mesures que l'on devoit prendre pour executer des projets de cette importance.

Entrevûe de l'Empereur & du Roi d'Angleterre à Lille.

Les Ambassadeurs de l'Empereur, du Roi Catholique & du Roi d'Angleterre s'étant assemblez, convinrent enfin d'un commun consentement, que dès que la Tréve seroit expirée, les trois Princes Alliez armeroient & attaqueroient en même-tems la France chacun de leur côté, & que le Roi d'Espagne entreroit en Guyenne pour la conquerir à ses frais, & la remettre entre les mains des Anglois; ainsi toutes les dépenses & tous les risques de l'entreprise devoient tomber sur les Espagnols, & l'Angleterre en tirer tout le fruit; étoit-ce-là vouloir la paix avec la France? quelle étrange maniere de la faire! Les suites firent bien voir que le Roi Catholique n'avoit pas approuvé ce Traité qui ne s'étoit fait ni par son ordre ni même avec sa participation: on conclut seulement le mariage du Prince Charles avec la sœur du Roi d'Angleterre, dont on avoit si souvent, mais toûjours inutilement parlé, & l'on regla que dès l'année suivante le mariage se consommeroit.

Le Roi d'Espagne n'est pas content du Traité fait avec l'Empereur & le Roi d'Angleterre.

La saison cependant s'avançoit; & comme l'hyver s'approchoit, on ne poussa pas davantage la guerre en Flandres, & le Roi d'Angleterre repassa la mer avec son Armée, après avoir laissé de bonnes Garnisons dans les places qu'il avoit

XCV.
Les Suisses entrent en Bourgogne.

An de N. S. 1513. prises, & reglé les affaires autant que le tems put le lui permettre. Jamais peut-être les affaires de France ne furent dans une situation plus fâcheuse, & cette Couronne plus proche de sa ruine; les Suisses sur tout engagez par les pressantes sollicitations de l'Empereur, étoient entrez à main armée en Bourgogne, & avoient par leurs ravages jetté la consternation dans toute la Province. Comme les François craignoient de se voir de nouveau exposez aux mêmes malheurs que les Anglois leur avoient déja tant de fois fait éprouver, le Roi rappella de Lombardie la Trimouille, pour s'opposer à ce torrent; mais quoique ce Seigneur eût battu cette nation guerriere, les vaincus ne laisserent pas d'imposer aux victorieux des conditions aussi dures, que s'ils eussent été eux-mêmes les vainqueurs; car ils obligerent les François d'abandonner absolument le Concile de Pise qu'ils avoient jusques-là soutenu, de retirer du Château de Milan & de Cremone les Garnisons qu'ils y entretenoient. Et ce qui fut le plus honteux pour les François, c'est qu'ils s'engagerent à payer aux Suisses quatre cens mille écus en divers payemens, & d'acheter la paix à ce prix. Les Suisses auroient-ils pû exiger davantage, s'ils avoient remporté la victoire? mais ils s'étoient acquis tant de réputation & rendus si redoutables par leur valeur, que les François crurent devoir passer par dessus tout, pour éloigner de leurs frontieres cette Nation belliqueuse; & ils sacrifierent en cette occasion l'honneur dont ils paroissent si jaloux, à la crainte de se voir exposez à leurs courses & à leurs ravages. Un Traité conclu par force ne subsista pas long-tems, & ainsi de toutes les conditions dont l'on étoit convenu, les François n'observerent fidelement que celle qui regardoit l'obéissance au Pape Leon X. aussi liberaux à promettre dans le péril, que réservez à donner quand l'orage est passé.

XCVI. Etat florissant du Portugal.

Pendant que les autres Princes Chrétiens animez les uns contre les autres, se faisoient une cruelle guerre pendant qu'ils s'affoiblissoient eux-mêmes, & ruinoient inutilement leurs sujets & leurs Etats. Emmanuel Roi de Portugal jouissoit en Europe d'une paix profonde; l'abondance regnoit dans ses Etats; les beaux Arts y fleurissoient, & ce que presque tous les hommes regardent ici-bas comme la souveraine felicité, le négoce y apportoit de toutes parts des trésors immenses qui enrichissoient ses sujets aux dépens des Etrangers: hors de l'Europe

il pouſſoit glorieuſement ſes Conquêtes en Afrique & juſques dans les extrêmitez de l'Orient, & par une ſuite continuelle de victoires, il étendoit la Religion Chrétienne, & faiſoit connoître le vrai Dieu à une multitude infinie de peuples ſauvages & barbares plongez dans l'idolatrie.

An de N. S. 1513.

A la ſortie du Détroit de Gibraltar, en rangeant la côte d'Afrique ſur le bord de l'Ocean Atlantique eſt ſituée la Ville d'*Azamor*, une des plus grandes, des plus peuplées, & des plus riches du Royaume de Fez: la riviere que les Naturels du pays appellent aujourd'hui *Omirabih*, & que les Anciens, ſuivant la plus commune & la plus probable opinion, nommoient autrefois *Aſama*, paſſe au pied des murailles de la Ville; & après avoir traverſé les plaines qui l'environnent, rend le pays très-fertile & très-délicieux. D. Emmanuel Roi de Portugal avoit depuis quelques années pris la réſolution de ſe ſaiſir de cette importante place, comme nous l'avons remarqué; mais les Portugais trompez par les vaines promeſſes & par les artifices d'un certain Maure nommé *Zejam*, s'étoient vûs contraints d'abandonner cette entrepriſe, & de ſe retirer; ce perfide Maure après le départ des Portugais, s'étoit lui-même rendu le maître de la Ville, ce qui étoit ſon premier deſſein.

Situation d'Azamor en Afrique.

Le Roi de Portugal n'étoit pas Prince à ſouffrir une telle perfidie, ſans s'en venger; il la regardoit avec raiſon comme une inſulte qu'il s'étoit néanmoins vû obligé de diſſimuler; mais l'averſion extrême que les habitans d'Azamor avoient pour leur nouveau Tyran, dont ils ne pouvoient ſouffrir les vexations & les cruautez, fournit aux Portugais une occaſion favorable de punir le fourbe Zejam; le reſſentiment ne devient que plus vif & plus redoutable par le délai de la vengeance.

Le Roi de Portugal tâche de s'en ſaiſir.

Le Roi de Portugal ayant fait armer une nombreuſe & puiſſante Flote, ſur laquelle il y avoit vingt mille hommes d'Infanterie, & deux mille ſept cens Chevaux, donna le Commandement general de cette Armée navale, & la conduite de cette expedition à Jacques Duc de Bragance, Prince de ſon Sang, & fils de ſa ſœur: Jean de Menezez & la principale Nobleſſe du Royaume accompagnerent le Duc. Tout étant prêt au Port de Lisbonne, on mit à la voile vers le milieu de l'été & pendant les plus grandes chaleurs: la navigation

Le Duc de Bragance s'en rend maître.

An de N. S. 1513.

fut longue, par les calmes qu'on eut à essuyer, & l'on n'arriva qu'au commencement de l'Automne à la vûe d'Azamor. Dès que les Portugais eurent debarqué leurs troupes, il y eut quelques legeres escarmouches avec la Garnison qui étoit nombreuse, & avec les troupes qui étoient venues au secours de la place; mais comme ces attaques ne décidoient rien, on disposa toutes choses pour faire le Siege dans les formes; on dressa les batteries; on attaqua vivement la place; on fit de grandes bréches aux fortifications où les Maures perdirent beaucoup de monde & leurs meilleurs Officiers; le reste des habitans apprehendant d'être forcez, & ne voulant pas attendre l'assaut, sortirent presque tous la nuit par une porte que l'on n'avoit pû garder, & se retirerent plus avant dans les terres; ainsi la Ville se trouvant abandonnée, les Portugais s'en rendirent maîtres au commencement de Septembre: plusieurs Villes des environs, & entr'autres, Tite & Almedina suivirent l'exemple d'Azamor, & ouvrirent d'elles-mêmes leurs portes aux victorieux, dont elles ne crurent pas devoir éprouver le ressentiment.

Le Duc de Bragance retourne en Portugal.

Le Duc de Bragance après avoir laissé dans Azamor & dans les autres places qu'il venoit de conquerir, de grosses Garnisons pour les défendre sous le Commandement de D. Rodrigue Barreto, & de D. Juan de Menezez, reprit la route de Portugal & rentra en triomphe avec sa Flote dans le Port de Lisbonne. La plûpart des principaux Officiers fiers de leur victoire, mais encore plus flattez par l'esperance d'un butin considerable, firent tout ce qu'ils purent pour engager le Duc de Bragance à attaquer la Ville de Maroc; toute la jeune Noblesse qui ne cherchoit que l'occasion de se distinguer, & de donner des preuves de sa valeur, étoit dans les mêmes sentimens; mais le Duc étoit trop sage, & avoit trop d'experience pour s'exposer à perdre le fruit de sa victoire, & à risquer sa réputation; ainsi sans se laisser entraîner par une jeunesse fougueuse & temeraire, il ne voulut point écouter cette proposition, & declara à son Armée qu'une entreprise de cette importance ne devoit point s'executer sans la participation, & même sans les ordres exprès du Roi.

D. Emmanuel animé par un succès si heureux, & auquel il n'osoit presque s'attendre, résolut de poursuivre la Conquête de la côte Occidentale d'Afrique; & pour y trouver moins

An de N. S. 1513.

d'obstacles, il consentit à renoncer aux prétentions qu'il avoit sur la Ville & le Château de Peñon de Velez en faveur de la Castille avec laquelle il étoit en contestation, à condition que de leur côté les Rois de Castille renonceroient à tout ce qu'ils pouvoient prétendre depuis l'extrêmité du Royaume de Fez jusqu'au Cap de *Non* & au Cap de *Boyador* qui étoient des dépendances du Royaume de Velez.

XCVII.
Cardonne pille tous les environs de Venise.

Cependant la guerre ne laissoit pas de se poursuivre en Italie; D. Raymond de Cardonne Viceroi de Naples par le conseil & à la sollicitation du Cardinal de Gurtz avoit levé le Siege de Padoue, & s'étoit retiré avec son Armée à Albareto, d'où il faisoit des courses sur les Venitiens, mettant tout a feu & à sang; il commença d'abord par marcher du côté de Montagnana, d'où il s'avança jusqu'à Buvolenta, place située sur les bords du *Bachilione*, que quelques-uns appellent *la petite Brenté*; il y trouva un grand nombre de Barques & de Chariots chargez de toutes sortes de meubles, d'habits & d'effets que les plus riches du pays envoyoient à Venise pour les mettre en sûreté, & où ils prétendoient se retirer eux-mêmes, pour se dérober à l'avarice & à la violence des soldats Espagnols & Allemands. Le Viceroi s'étant saisi d'un si riche butin, l'abandonna tout entier à son Armée, qu'il mena ensuite à *Pievedisacco*, un des plus délicieux & des plus agréables endroits de toute l'Italie par une infinité de belles maisons de plaisance que presque tous les nobles Venitiens y ont fait bâtir, & où ils viennent de tems en tems se retirer pour se divertir & se délasser du soin des affaires. Les Espagnols après avoir pillé tous ces Palais & en avoir enlevé ce qu'il y avoit de plus précieux, y mirent le feu, dont l'on appercevoit de Venise même la fumée: quel chagrin & quel dépit pour tant de riches Senateurs, de voir en un moment réduit en cendres ce qui leur avoit coûté tant d'argent à bâtir, ce qu'ils avoient pris tant de soin d'embellir & de cultiver, & ce qui faisoit toutes leurs délices.

Et canonne la Ville même.

Le Viceroi ayant fait dresser un Pont sur la Brente, y fit passer son Armée, & s'avança jusqu'à Mestré qui est comme un des Fauxbourgs de Venise, dont il n'est éloigné tout au plus que de cinq mille, & dont il s'empara. A la pointe du Canal il y a de certaines maisons que l'on appelle *les Palissades* faites en forme de digues le long de la côte, de peur que la

An de N. S. 1513. mer en minant les terres peu à peu, n'inonde & ne ravage la Campagne: ces digues ne sont qu'à une petite portée de canon de Venise. Les Espagnols ayant dressé des batteries en cet endroit, tirerent sur la Ville, qui se trouva comme assiegée; les boulets venoient jusqu'au Monastere de saint Second; les Venitiens furent moins sensibles au mal que leur pouvoit faire l'Artillerie des Espagnols qui étoit trop éloignée pour les incommoder beaucoup, qu'à l'affront de se voir insultez par les canonnades de leurs ennemis, qui avoient osé s'avancer presque jusques sous leurs murailles, sans avoir trouvé personne qui pût venger l'honneur de la République; car les Venitiens n'étoient pas moins jaloux de leur gloire & de leur réputation, que de leur liberté.

XCVIII. Le Viceroi se retire à Vicenze.

Les Espagnols étoient de toutes parts environnez d'ennemis; il y en avoit un gros Corps à Trevise, un autre à Padoue, & Alviane de son côté s'avançoit lui-même, quoique un peu tard, avec l'élite des troupes de la République, dans la résolution de donner bataille aux Espagnols, qu'il ne croyoit pas en état de lui résister; mais le Viceroi craignant de succomber sous l'effort de l'Armée Venitienne beaucoup plus nombreuse que la sienne, crut avoir assez fait pour sa propre gloire & pour donner de la réputation à ses armes, que d'avoir fait trembler Venise; ainsi il prit le parti de retourner sur ses pas, & de prendre la route de Vicenze: ayant donc décampé de Mestré, il fit la premiere journée quatorze mille; c'étoit une longue marche pour une Armée qui traînoit après elle plus de cinq cens Chariots chargez de bagages & de butin.

Alviane & Baillon s'avancent vers Cardonne.

Paul de Baillon qui étoit avec des troupes à Trevise & celles que l'on avoit rassemblées du côté de Padoue, vinrent en diligence joindre Alviane pour attaquer les Espagnols dans leur retraite. Comme ceux-ci étoient fatiguez d'une si longue marche, & embarrassez de leur butin & de leur bagage, Alviane dont les troupes étoient fraîches & beaucoup plus nombreuses, s'avançoit avec une assurance, comme s'il eût eu déja la victoire entre les mains, & esperoit avoir bon marché des Espagnols: il avoit dans son Armée sept mille hommes de pied & douze cens Chevaux, sans compter plus de dix mille paysans ramassez à la hâte, qui paroissoient sur le haut des montagnes dont ils sçavoient tous les détours; mais la plûpart étoient sans armes, ou n'avoient pour défense que ce que le

hazard

hazard leur avoit fait trouver ſous leurs mains ; néanmoins les Venitiens s'étant campez ſur les bords de la Brente, réſolurent d'empêcher le Viceroi de la paſſer ; mais les Eſpagnols ayant fait ſonder la riviere, & ayant trouvé des guez, ſix mille au-deſſus de l'endroit où étoit campé Alviane, la paſſerent la nuit, ſans être apperçûs. An de N. S. 1513.

Alviane ayant appris que le Viceroi avoit paſſé la riviere, réſolut de lui couper le chemin de Vicenze ; il fit auſſitôt décamper ſes troupes, vint ſe poſter au Bourg d'Olmo, entre Vicenze & notre Armée, & ſe ſaiſit des gorges par où il falloit neceſſairement que les Eſpagnols paſſaſſent pour ſe rendre à Vicenze. Le Viceroi voyant les chemins fermez, ſe trouvoit dans un furieux embarras & dans un danger encore plus grand ; il n'oſoit avancer ni s'engager dans des défilez occupez par les ennemis, ſur le ventre deſquels il n'étoit pas aiſé de paſſer ; il n'étoit gueres plus ſûr pour lui de reculer, ſe trouvant au milieu d'un pays ennemi, où il pouvoit être harcellé de tous côtez par les Milices. Il crut donc ne pouvoir mieux ſe tirer de ce mauvais pas, que de feindre une retraite pour attirer les Venitiens en raſe Campagne, & leur faire perdre l'avantage que leur donnoit la ſituation de leur Camp : il y réuſſit ; car ayant fait tout à coup décamper ſon Armée, Alviane jugea par la précipitation avec laquelle les Eſpagnols paroiſſoient ſe retirer, qu'ils ne penſoient qu'à s'enfuir, & craignant qu'ils ne lui échapaſſent, s'il differoit de les pourſuivre ; ainſi ſes troupes pleines d'une confiance préſomptueuſe, quittent leurs défilez, & abandonnant le poſte avantageux qu'elles occupoient, ſe mettent aux trouſſes des Eſpagnols.

Tâchent de fermer le paſſage aux Eſpagnols.

XCIX.

Cardonne défait les Venitiens auprès de Vicenze.

Le Viceroi s'étant apperçû du déſordre où une marche trop précipitée avoit mis l'Armée Venitienne, crut devoir en profiter pour la battre ; ayant communiqué ſon deſſein au Marquis de Peſcaire qui commandoit alors l'Infanterie Eſpagnole & l'arriere-garde, ſon ſentiment fut qu'il falloit inceſſamment attaquer les ennemis, & ne leur pas donner le tems de ſe reconnoître & de reprendre leurs rangs : Proſper Colonne qui étoit au Corps de bataille à la tête des hommes d'armes, fut de même avis, de peur que la victoire ne leur échapât des mains par le moindre délai, les Allemands qui changeoient tous les jours de poſte avec les Eſpagnols, & qui ſe trouvoient ce jour-là à l'avant-garde, ayant ſçû le deſſein & la réſolution

An de N. S. 1513. de leurs Generaux, attaquerent avec tant de furie l'Armée Venitienne, que ne pouvant soutenir ce premier choc, elle fut aussitôt mise en désordre, & prit la fuite: le Marquis de Pescaire s'étant incontinent mis aux trousses des fuyards, les poursuivit jusqu'aux portes de Vicenze, que les habitans avoient fermées, dans la crainte que les ennemis n'entrassent dans la Ville pêle-mêle avec les troupes Venitiennes; ainsi la plûpart des fuyards ne sçachant où se retirer, se noyerent dans la riviere, où ils se jetterent pour la passer à la nage, parmi lesquels se trouva le Vicomte de Sacromore, dont il semble que Dieu voulut punir la perfidie & la trahison.

Et met en déroute la Cavalerie Venitienne.

Cependant le Viceroi ayant réuni ses troupes, & s'étant mis à la tête des Allemands & de quelques Compagnies Espagnoles, vint attaquer une partie de la Cavalerie & de l'Infanterie Venitienne qui s'étoit retranchée sur une hauteur voisine avec cinq pieces de canon; elle ne put résister à l'effort des ennemis; & se voyant en un moment forcée dans ses retranchemens, elle fut obligée de prendre honteusement la fuite, & d'essuyer en fuyant le feu des victorieux qui en firent un grand carnage.

Nombre des morts & des prisonniers.

Cette bataille se donna le septiéme d'Octobre; il mourut du côté des Venitiens sept cens hommes d'armes; mais toute leur Infanterie fut taillée en pieces, à la réserve d'un petit nombre qui se sauva par la fuite. Paul Baillon demeura prisonnier avec plusieurs autres, & les victorieux demeurerent maîtres du champ de bataille, des bagages & de vingt-deux pieces d'Artillerie; il ne se sauva presque des principaux Officiers, qu'Alviane qui eut bien de la peine à se retirer à Padoue, & Gritti qui ne se crut point en sûreté, qu'il ne fût à couvert des murailles de Trevise. Ceux qui se distinguerent par leur valeur du côté des Espagnols furent Ferdinand d'Alarcon, Diegue Garcie de Paredés, Garcie Manrique & un grand nombre d'autres, dont il seroit trop long de rapporter les noms; il est désagréable, je l'avoue, de priver tant de braves gens de la gloire qui leur est dûe; mais cela est necessaire pour ne point fatiguer le Lecteur par une longue liste de noms; Antoine de Leyve ne se trouva point à cette action, parce qu'il étoit en ce tems-là campé devant Créme avec un Détachement.

Vicenze & Bergame se rendent aux Espagnols.

Cette journée fut aussi funeste aux Venitiens, qu'elle fut avantageuse aux Espagnols: car depuis ce tems-là tout plia,

tout se soumit aux victorieux ; Vicenze leur ouvrit ses portes, & le Viceroi y laissa reposer & rafraîchir ses troupes pendant quelques jours. Le Château de Bergame qui jusques-là étoit demeuré fidele aux Venitiens, fut forcé par les Espagnols qui s'en rendirent maîtres ; ils remirent en liberté Paul Baillon, à condition qu'il s'obligeroit par serment de revenir dans sa prison, si les Venitiens en échange pour lui ne relâchoient Alphonse de Carvajal : voilà quel fut le succès de ce Traité ; Carvajal mourut dans sa prison, & Baillon ne revint pas néanmoins dans la sienne, se croyant par la mort de Carvajal dispensé de son serment ; les raisons manquent-elles jamais à ceux qui ne veulent pas garder leurs paroles, & ne trouvent-ils pas toûjours des prétextes specieux pour justifier ou pour couvrir leur mauvaise foi ? avoit-il raison de croire que la mort de Carvajal pût le dispenser de son serment.

An de N. S. 1513.

D'un autre côté tout nous réussissoit à souhait ; le Château de Milan après un Siege long & opiniâtre, fut enfin contraint de se rendre par composition le vingtiéme de Novembre ; le Château de Cremonne suivit le même exemple ; ainsi les François obligez de sortir du Milanez, & d'abandonner toute la Lombardie, ne conserverent que le Château de la Lanterne, qui tenoit la Ville de Gennes en respect, & qui incommodoit fort les Genois ; le nouveau Doge ayant rassemblé quelques troupes, résolut d'assieger vivement ce Château, pendant que la fortune étoit contraire aux François. Les Adornes & les Fiesques bannis de leur patrie accoururent au secours des François, dans l'esperance que ceux de leur parti sur le zele & le pouvoir desquels ils comptoient, ne manqueroient pas de leur ouvrir une porte de la Ville, par laquelle ils pourroient entrer dans Gennes ; mais la vigilance du parti contraire qui étoit continuellement sur ses gardes, rendit inutiles toutes les mesures des partisans de la France ; il n'y eut aucun mouvement dans la Ville en leur faveur, & ils furent contraints de s'en retourner honteusement, & d'abandonner même une partie de leur Artillerie. Gennes fut redevable de sa conservation à D. Luc d'Alagon qui se trouvoit alors dans la Ville par ordre du Roi Catholique, & qui par le moyen de cinq cens soldats Espagnols qu'il avoit auprès de lui, sçut la défendre & en éloigner ses ennemis.

C.
Les Châteaux de Milan & de Cremone se rendent au Duc de Milan.

Cependant le Pape continuoit toûjours à Rome le Concile

An de N. S. 1513.

CI.

Continuation du Concile de Latran.

de Latran ; les Peres du Concile donnerent audience aux Ambassadeurs de France qui au nom du Roi leur Maître, renoncerent au Conciliabule de Pise, & abandonnerent la protection des schismatiques : ainsi toute l'Eglise Gallicane se réunit & se soumit publiquement à l'Eglise Romaine.

On propose sans succès le mariage de Julien de Medicis avec Bonne de Milan.

On proposa ensuite de marier Julien de Medicis frere du Pape avec Bonne, fille de Jean Galeas Duc de Milan & de la Duchesse Isabelle d'Arragon ; le parti convenoit & plaisoit assez au Roi d'Espagne qui envoya ordre à Villamarin de ne rien épargner pour faire réussir cette affaire ; mais lorsqu'il fut question de demander le consentement à Isabelle d'Arragon mere de la jeune Princesse : *Qu'on ne me parle point d'un mariage qui me deshonore*, dit la genereuse Duchesse, laquelle malgré ses disgraces, n'avoit pas oublié la grandeur de sa naissance & l'élevation de son rang : *Jamais je ne souffrirai ce mariage, & tant que je vivrai, on ne doit pas esperer qu'il s'accomplisse* ; elle avoit beaucoup plus de penchant pour Maximilien Sforce, dans l'esperance que si elle l'avoit pour gendre, elle pourroit recouvrer le Duché de Milan, dont elle prétendoit que l'on avoit injustement dépouillé le Duc son époux : la Duchesse s'étoit retirée dans le Royaume de Naples où elle étoit alors.

Le Pape favorise les Venitiens.

Le Pape qui favorisoit secretement les Venitiens, ne voïoit qu'avec chagrin la ruine prochaine d'une Ville si fameuse & d'une République si riche & si puissante ; il écrivit donc au Viceroi de ne pas pousser davantage les Venitiens qu'il voyoit sur le bord du précipice, & dont il prenoit la protection, qu'il falloit auparavant chercher les moyens de rétablir l'union & la bonne intelligence entre eux & les Espagnols.

CII.

Quelques soulevemens en Arragon.

Ceci arriva dans le tems que presque tout le Royaume d'Arragon étoit soulevé & divisé en deux partis pour soutenir les démêlez qui regnoient entre les Comtes de Ribagorça & d'Aranda. Le Roi Catholique apprehendant que ces petits commencemens n'eussent des suites plus fâcheuses, & que l'esprit de révolte ne se glissât plus avant, ordona d'abord aux deux partis de poser les armes, & aux deux Seigneurs de mettre leurs interêts entre les mains d'une justice reglée, avec menace de punir severement celui qui refuseroit d'obéir ; l'affaire des deux Comtes ayant été examinée serieusement, les Juges declarerent que le Comte de Ribagorça avoit tort, & le condamnerent à sortir incessamment du Royaume d'Arragon, &

à n'y revenir que lorsqu'il plairoit à Sa Majesté; l'éxil de ce Comte dissipa les factions, & rendit le calme à la Province. An de N. S. 1513.

CIII. Soulevement dans le Royaume de Naples.

Mais l'Italie n'étoit pas en paix; les Provinces de l'Abruzze & de la Calabre étoient plus accablées, & dans une situation plus fâcheuse que pendant la guerre; la plûpart des Villes du Royaume de Naples & les peuples de la Campagne ne pouvant plus supporter les mauvais traitemens & les vexations injustes de leurs Seigneurs, prirent comme de concert les armes, résolus de mourir plûtôt que de ne pas chercher du remede à leurs miseres, ou de ne les pas voir bientôt finir; les Villes de Santa-Severina autrefois de *Siberena*, de Policastro & de Maturan, toutes places très-fortes furent les premieres à lever l'étendart de la révolte. Pierre de Castro que l'on envoya en Calabre pour dissiper ou calmer les mutins, eut enfin l'adresse & le bonheur de rendre la tranquillité à cette Province, quoiqu'avec bien de la peine & bien du tems; on donna ordre au Comte de Muro, Gouverneur de l'Apouille de se rendre à son Gouvernement pour tenir par sa presence les factieux dans le devoir, & l'on envoya Michel d'Ayervé dans les montagnes de l'Abruzze pour arrêter les brigandages qui s'y commettoient impunément tous les jours pour en chasser les Bandits qui désoloient le pays, & pour y affermir l'autorité des Magistrats que l'on n'y reconnoissoit presque plus, & qui n'osoient plus punir les plus grands crimes; les tems de guerre ne sont propres qu'à renverser & à abolir les loix, qu'à éteindre tous les sentimens d'humanité.

CIV. Mort d'Anne de Bretagne Reine de France.

Anne de Bretagne, Reine de France & épouse de Louis XII. mourut le neuviéme de Janvier mil cinq cens quatorze; tout le monde pleura cette vertueuse Princesse; mais nul n'en fut plus vivement touché & avec plus de raison que le Roi son époux qui se trouvoit alors à Blois malade de la goutte; il fut sensible à cette perte & par l'affection tendre qu'il avoit toûjours euë pour la Reine, & par la crainte que les Bretons ne voulussent secouer le joug de la domination Françoise qu'ils n'aimoient pas. La plûpart des Princes envoyerent des Ambassadeurs en France pour faire de leur part des complimens de condoléance au Roi sur la mort de la Reine. Germaine de Foix, Reine d'Espagne lui envoya Bernard de Mesa, Evêque de Trinopoli pour s'acquitter des mêmes fonctions, & ensuite pour lui demander la restitution du Duché de Nemours, de An de N. S. 1514.

An de N. S. 1514. la Seigneurie de Narbonne, & de tous les autres Etats qu'avoit possedez Gaston de Foix son frere, dont elle prétendoit être legitime heritiere.

Ligue conclue entre le Roi d'Espagne & les Genois.

Le Roi Catholique dépêcha en Italie Ramire Nugnez de Guzman avec ordre de se rendre à Rome en qualité d'Ambassadeur, & de s'arrêter à Gennes en passant pour y conclure une ligue avec la République; Guzman s'acquitta fidelement de sa commission, & signa le Traité aux condtions suivantes. 1°. Que le Roi prendroit sous sa protection la Ville de Gennes & Octavien Fregose qui en étoit Doge. 2°. Que les Genois de leur côté fourniroient au Roi un certain nombre de troupes pour défendre ses Conquêtes, & pour maintenir son autorité en Italie: la ligue fut conclue & signée le cinquiéme de Mars dans le tems que les Adornes ménageoient secretement avec les Suisses un Traité pour les engager à les secourir dans le dessein formé de changer le Gouvernement de la République de Gennes, & d'en établir un autre.

CV.
On propose de marier Eleonor d'Autriche avec le Roi de France.

L'Evêque de Trinopoli avoit été chargé de plusieurs negociations à la Cour de France, où malgré son habileté il n'avoit pû réussir; mais sans se rebuter du mauvais succès de ses intrigues, il entreprit de renouer l'affaire du mariage entre le Prince Ferdinand d'Autriche & la Princesse Renée de France, fille cadette du Roi Très-Chrétien, pour affermir la paix entre les Rois de France & d'Espagne, tous deux presque également infirmes & lassez de la guerre. Dès que l'on vit l'affaire sur le point d'être conclue, on proposa de faire épouser la Princesse Eleonor sœur de Charles d'Autriche, au Roi Louis XII. qui étoit veuf & qui pensoit à se remarier, dans l'esperance d'avoir un successeur de sa Couronne.

CVI.
Le Pape veut inutilement accommoder l'Empereur & les Venitiens.

D'un autre côté on négocioit serieusement l'accommodement des Venitiens avec l'Empereur qui consentirent à remettre leurs differends au jugement du Pape. Le Cardinal de Gurtz porta à Rome une copie du compromis, dont un des principaux articles étoit qu'on ne décideroit rien en faveur des uns ou des autres, qu'avec la participation & le consentement de Sa Majesté Catholique. Quelque délicate que fût cette commission, le Pape ne laissa pas de s'en charger, & d'accepter les compromis; après s'être fait instruire de l'affaire, & avoir écouté ce que les deux partis pouvoient alleguer pour soutenir leurs interêts, Sa Sainteté prononça enfin le dix-huitiéme

de Janvier, que Verone & Vicence demeureroient à l'Empereur, & que l'on rendroit Bresse & Bergame aux Venitiens, qui de leur côté s'obligeroient de payer une fois à Sa Majesté Imperiale deux cens cinquante mille ducats, & dans la suite trente mille tous les ans. La peine de Sa Sainteté fut inutile; car avant le retour du Courier que l'on avoit envoyé en Espagne pour sçavoir le sentiment du Roi Catholique, & obtenir son agrément; les Venitiens declarerent publiquement qu'ils ne pouvoient s'en tenir au jugement du Pape qui leur paroissoit injuste & trop désavantageux; ainsi l'Italie qui soupiroit après la paix & qui en avoit tant de besoin, ne put encore se voir tranquille, quoique toutes les Puissances fussent également épuisées & lassées de la guerre.

An de N. S. 1514

CVII. Tréve prolongée entre la France & l'Espagne.

La Tréve entre la France & l'Espagne étoit prête à expirer, & les deux Nations n'étoient pas trop en état de reprendre les armes & de recommencer une guerre qui ne pouvoit que leur être trés-onereuse. Ferdinand envoya donc ordre à son Secretaire Quintana son Envoyé à la Cour de France de ménager une prolongation de Tréve encore pour une année aux mêmes conditions sans y rien changer, pendant que l'on acheveroit de regler les conditions de la paix; est-il rien de si juste & de si raisonnable qu'il puisse plaire également à tout le monde? les autres Princes ne parurent pas fort contens de cette prolongation.

On propose le mariage de Marie d'Angleterre avec le Roi de France.

Le Dauphin de France, ou plûtôt le Comte d'Angoulême en étoit fort chagrin, dans l'apprehension que cette Tréve ne se terminât enfin par la paix, dont il ne vouloit absolument point, parce qu'elle le mettroit hors d'état de poursuivre ses prétentions sur le Duché de Milan. L'Empereur de son côté s'en mettoit fort peu en peine, n'étant occupé que des préparatifs qu'il faisoit pour continuer la guerre contre les Venitiens; il auroit bien mieux aimé la paix entre les deux Couronnes, qu'une simple Tréve. Le Roi d'Angleterre en étoit aussi irrité que les autres; car il voyoit tous ses projets sur la Picardie & sur la Guyenne renversez; le Roi d'Angleterre fut si choqué de cette Tréve, que ne pouvant pas honnêtement s'en venger ni en marquer toute sa peine; il résolut de prévenir le Roi Catholique son beau-pere & de conclure lui même la paix avec le Roi de France, auquel il fit proposer en mariage la Princesse Marie d'Angleterre sa sœur qui avoit été

An de N. S. 1514. promiſe au Prince D. Charles d'Autriche.

Le mariage eſt conclu & la ligue entre les deux Nations.

Cette affaire ſe négocia à Londres, Capitale du Royaume d'Angleterre, où ſe trouverent de la part du Roi, Thomas Volſey alors Archevêque d'Yorck, & peu de tems après Cardinal: le Maréchal d'Angleterre & l'Evêque de Vincheſtre, le Duc de Longueville & le premier Préſident du Parlement de Normandie s'y rendirent pour Sa Majeſté Très-Chrétienne. Le Traité fut bientôt conclu & ſigné le ſeptiéme du mois d'Août; une des principales conditions fut que les deux Rois s'aideroient mutuellement d'un certain nombre de troupes, ſi quelqu'un entreprenoit de leur faire la guerre & oſoit les attaquer: on ſe hâta de faire la ceremonie du mariage; & la Cour de France, afin d'y paroître avec plus d'éclat & de magnificence, quitta le deuil qu'elle avoit pris pour la mort de la Reine Anne qui ne venoit, pour ainſi dire, que d'expirer. On remarqua que le Roi d'Angleterre dans les articles de ſon Traité avec la France, ne fit pas même mention du Roi d'Eſpagne ſon beau-pere parmi ſes Alliez, tant il étoit irrité contre lui; cependant Louis de Carroz Ambaſſadeur de Sa Majeſté Catholique à la Cour d'Angleterre fit tous ſes efforts & employa toute ſon adreſſe pour appaiſer le Roi Henri VIII. La Reine Catherine qui avoit alors beaucoup de crédit ſur l'eſprit des Anglois & qui en avoit encore davantage ſur le Roi ſon époux, ſe joignit à l'Ambaſſadeur; mais ni l'un ni l'autre ne purent rien gagner; quelque tems après Carroz retourna en Eſpagne, & l'Evêque de Trinopoli Ambaſſadeur en France alla en Angleterre avec la même qualité.

CVIII. Continuation de la guerre en Italie.

La guerre cependant ne laiſſa pas de continuer en Lombardie, où les avantages étoient aſſez partagez & le ſuccès fort douteux; D. Raymond de Cardonne Viceroi de Naples s'étant mis en Campagne avec ſon Armée, prit d'aſſaut la petite Ville de Citadella qui étoit très-bien fortifiée, ſituée à deux mille de la Brenta entre Padoue & Treviſe, & où il y avoit bonne Garniſon. Proſper Colonne aſſiegeoit Créme avec les troupes du Duc de Milan; mais Rençocerri qui y commandoit pour les Venitiens, la défendant avec beaucoup de valeur, Colonne ne put la prendre: Garſias Manrique étoit campé à Rovigo avec quelques Compagnies d'hommes d'armes, où ſe croyant fort en ſureté, il ne ſe tenoit pas trop ſur ſes gardes. Alviane qui n'étoit attentif qu'à trouver l'occaſion

d'avoir

d'avoir ſa revanche, & de réparer ſes pertes paſſées, & la honte de ſa derniere défaite, ayant appris la négligence de nos troupes, défaut aſſez ordinaire dans les ſuccès, vint tout à coup tomber ſur nos gens, & les ſurprit la nuit, lorſqu'ils s'y attendoient le moins. Les Eſpagnols ſe défendirent avec toute la valeur que le tems & le lieu pouvoient le permettre, & ſoutinrent le premier choc des ennemis; mais enfin ſe voyant trop foibles pour réſiſter à Alviane, ils furent obligez de ſe rendre pour ſauver leur vie, & l'on conduiſit à Vicenze Manrique & les autres Officiers que l'on avoit faits priſonniers à cette action. An de N. S. 1514.

Les Venitiens ſe rendent maîtres de Bergame.

Rençocerri vigilant, brave, & entreprenant, ayant appris l'avantage que venoit de remporter Alviane ſur les Eſpagnols, ſortit de Créme pendant la nuit à la tête de ſes meilleures troupes, & vint fondre tout à coup ſur un quartier de l'Armée Milanoiſe commandée par Sylvio Savelli qui ne s'y attendoit pas: l'attaque fut ſi vigoureuſe, que le quartier fut forcé en un moment, & les troupes taillées en pieces; Renço profitant de ſon avantage & de la conſternation des ennemis, s'avança en diligence vers Bergame, dont il ſe rendit maître ſans trouver nulle réſiſtance. Les Eſpagnols qui étoient dans la Ville ſe voyant ſurpris & effrayez du danger où ils ſe trouvoient, ſe retirerent dans la Citadelle; le Viceroi ayant appris le danger où étoient ſes gens, accourut auſſitôt à leur ſecours avec toutes ſes troupes, & arriva devant la Ville le premier jour de Novembre; Renço n'étoit pas aſſez fort pour tenir contre une Armée victorieuſe. L'Artillerie du Viceroi ayant fait une grande bréche aux murailles de la Ville, Renço ſe vit contraint de rendre la place par compoſition, & à peine eut-il le tems de ſe réjouir de ſa victoire: tel eſt le ſort de la guerre mélée de bons & de mauvais ſuccès. C'eſt le devoir d'un General habile & experimenté de prévoir ces viciſſitudes continuelles, & de ſe précautionner contre les divers évenemens, de ne ſe point abbattre de ſes diſgraces; mais au contraire de ſe roidir contre la fortune, lorſqu'elle paroît même s'obſtiner à le traverſer.

Les Genois ſe rendent maîtres du Château de la Lanterne.

En ce même tems le Château de la Lanterne dont les François étoient encore maîtres, & qui incommodoit fort la Ville de Gennes, fut enfin pris par le Doge Octavien Fregoſe qui

An de N. S. 1514 l'assiegeoit depuis long-tems. Mais reprenons le fil de notre Histoire.

CIX. Le Grand-Seigneur arme une puissante Flote.

Le Grand-Seigneur débarrassé de la guerre qu'il avoit été obligé de soutenir contre ses freres appuyez d'Ismael Roi de Perse, armoit une terrible Flote de cent cinquante Galeres, dans la résolution, ainsi qu'on le publioit, de venir fondre en Italie qui est le Siege principal & le centre de la Religion Chrétienne : on ne doutoit pas que le premier effort des Infideles ne tombât sur la Marche d Ancone, la Province la plus voisine, & qui est du patrimoine de l'Eglise. La crainte d'un ennemi étranger a coûtume de réunir les Citoyens ; elle les oblige à étouffer leurs anciennes animositez, & à sacrifier leurs jalousies & leurs passions à la sûreté publique ; mais l'épée trempée une fois dans le sang des Citoyens & des parens ne se remet pas aisément dans le fourreau. Les Princes Chrétiens paroissoient si animez & si acharnez les uns contre les autres, que l'ambition & le desir de la vengeance les rendoient insensibles aux malheurs publics & au danger dont la Religion étoit menacée.

Le Pape fait une ligue contre lui.

Le Pape ne perdit pas toutefois courage, & n'épargna rien pour engager l'Empereur & le Roi d'Espagne à unir ensemble toutes leurs forces contre un si puissant & si redoutable ennemi. Sa Sainteté ayant trouvé le moyen d'attirer dans la ligue le Duc de Milan & les Genois, se flatta de pouvoir y faire entrer les autres Princes Chrétiens, & sur tout les Rois de France, d'Angleterre & de Portugal : on regla les articles de la sainte confederation, dont les principaux articles furent 1°. Que si quelqu'un declaroit la guerre à un des Alliez, tous les autres regarderoient l'aggresseur comme l'ennemi commun, & prendroient la défense de celui qu'on attaqueroit. 2°. Que pour couvrir les Etats des Princes Chrétiens, & pour empêcher les Infideles de les envahir, les Alliez fourniroient un certain nombre de Cavalerie dont l'on conviendroit à proportion de leurs forces, & contribueroient d'une somme reglée pour lever de l'Infanterie & pour payer les troupes. 3°. Qu'enfin les Princes Confederez prendroient au moins à leur solde seize mille Suisses. L'ambition, la jalousie & la haine des Princes particuliers renverserent des projets si glorieux à la Religion & si prudemment concertez ; les autres guerres

dans lesquelles les Turcs se trouverent embarquez, sauverent l'Italie, obligerent les Infideles de tourner leurs armes d'un autre côté, & la divine Providence par une bonté particuliere protegea la République Chrétienne qui se trouvoit fort agitée, sans forces, sans Chef, & sans ame.

An de N. S. 1514.

CX.

Le Roi de Portugal envoye une Ambassade à Rome.

Il n'y avoit que le seul Portugal où fleurissoient les Arts, & où la tranquillité regnoit au dedans, pendant que les armes de la Nation remportoient tous les jours de nouveaux avantages dans les Pays étrangers. Le Roi enrichi par les trésors immenses que le commerce des Indes lui apportoit tous les ans; & glorieux des succès qu'avoit eus la guerre qu'il avoit portée en Afrique, résolut sur la fin de l'année précedente d'envoyer à Rome une solemnelle Ambassade, sous prétexte de rendre au Pape l'obéissance accoûtumée, & de lui offrir de riches & de magnifiques presens; mais en effet pour faire en quelque maniere parade de sa puissance & de ses richesses, il y avoit des vases sacrez très-précieux, des ornemens Pontificaux d'un riche brocard d'or, tout semez de perles & de pierreries. Jamais on n'avoit rien vû ni dans le Palais de saint Pierre, ni à Rome même qui approchât de la beauté & de la magnificence de ses presens, soit par la richesse de la matiere, soit par la propreté & la délicatesse de l'ouvrage: une Panthere de Perse d'une legereté & d'une vitesse merveilleuse, & dont les anciens Romains avoient coûtume de se servir dans leurs spectacles pour divertir le peuple; un Indien la menoit en trousse sur un Cheval superbement enharnaché, & lui avoit appris à de certains signes de courir dans les Bois, de chasser & de venir remonter sur la croupe de son Cheval, quand il la rappelloit: on voyoit encore un grand Elephant couvert d'un tapis de Perse relevé d'or avec sa tour, que l'on avoit appris à fléchir les genoux devant le Prince, à danser au son de la flute malgré la grandeur & la pesanteur énorme de son corps, à remplir d'eau sa trompe, & à en arroser tous les assistans; enfin on y avoit ajoûté un Rhinoceros animal feroce & cruel, qu'on n'avoit point vû en Italie depuis plusieurs siecles; on devoit le faire combattre contre l'Elephant, contre lequel il a une aversion naturelle, afin de donner aux Romains un spectacle qui leur retraçât le souvenir de leur premiere grandeur & de leur ancienne magnificence; mais cet animal rare & curieux venu des extrêmitez de l'Univers, qui

An de N. S. 1514. avoit heureusement traversé cet espace immense de mers; malgré la fureur des flots & la violence des tempêtes, vint malheureusement faire naufrage presque à la vûe de Gennes par un terrible orage qui poussa le Vaisseau contre des écueils où il se brisa; & comme cet animal se trouvoit enchaîné, il ne put se sauver.

CXI. L'Ambassadeur fait son entrée à Rome.

Tristan d'Acunha Chef de l'Ambassade qui avoit une connoissance parfaite des Indes où il avoit demeuré long-tems, fit son entrée dans Rome le douziéme de Mars; & dans l'audience publique que le Pape lui donna en presence de tous les Cardinaux, Jacques Pacheco un de ses deux Collegues & fameux Jurisconsulte parla à Sa Sainteté à peu près en ces termes:

Harangue de Pacheco au Pape.

» Le Roi de Portugal mon Maître nous a ordonné, Très-» saint Pere, de venir de l'extrêmité de ses Etats nous prosterner en son nom aux pieds de Votre Sainteté, & vous feliciter de votre glorieuse exaltation sur le Trône de saint » Pierre, où nous souhaitons que vous soyez assis un grand » nombre d'années pour l'honneur de l'Eglise & l'avantage de » tous les Fideles: nous avons ordre encore de sa part de » vous rendre l'obedience accoûtumée que tous les Princes » Chrétiens vous doivent, & que nous vous rendons avec un » très-profond respect & un extrême plaisir; il avoit toute l'in-» clination & tout l'empressement possible de s'acquitter de » ce devoir; & s'il a differé si long-tems, ce n'est que pour » des affaires importantes qui ne lui ont pas permis plutôt de » venir marquer à Votre Sainteté les sentimens d'estime & » de veneration dont il est penetré pour Elle. Après avoir » rempli ce premier devoir, permettez-nous, Très-saint Pere, » de vous representer les trés-humbles prieres que le Roi mon » Maître fait à Votre Sainteté, & qui lui paroissent necessai-» res dans la conjoncture des tems: il croit qu'il est de votre » affection paternelle & de votre sollicitude pastorale de mé-» nager par vos soins une paix generale dans la République » Chrétienne, afin de réparer les maux & les dommages » qu'elle a soufferts depuis tant de tems; il n'y a point d'autre » moyen que d'engager par vos puissantes exhortations & » vos sages conseils tous les Princes Chrétiens à étouffer leurs » querelles particulieres, à sacrifier des interêts que l'ambition » seule & la cupidité sont capables de grossir, à réunir ensem-

An de N. S. 1514.

ble toutes leurs forces contre l'ennemi commun qui n'eſt «
déja que trop redoutable, qui s'enrichit de nos dépouilles, «
qui triomphe de notre déſunion, qui fait tous les jours de «
nouvelles Conquêtes, & que nos miſeres rendent fier & in- «
ſolent. Le Roi notre Maître ſouhaite avec paſſion que tout «
ſe faſſe & ſe détermine par l'autorité des Peres du Concile «
qui nous tiennent ici-bas la place de Dieu même; & il ſup- «
plie Votre Sainteté d'être perſuadée qu'il employera avec «
plaiſir toute ſa puiſſance & toutes ſes forces pour la cauſe «
commune, & qu'il eſt prêt de ſacrifier ſa vie, s'il eſt neceſ- «
ſaire, & de répandre juſqu'à la derniere goutte de ſon ſang «
pour conſerver la Religion & pour ſoutenir la Dignité de l'E- «
gliſe. Ce n'eſt point par orgueil que nous nous exprimons «
ſi; car que ne doit-on pas eſperer d'un Prince qui ſemble «
n'avoir d'autre attention & d'autre ſoin que d'étendre la Re- «
ligion Chrétienne dans les Provinces les plus reculées de «
l'Orient, & juſqu'aux dernieres extrêmitez de la terre, où il a «
fait arborer le glorieux étendard de la Croix, & fait connoî- «
tre Jeſus-Chriſt à une multitude preſque infinie de Nations «
ſauvages & barbares? Je ne m'explique point ſur la gloire «
& le ſuccès de ſes entrepriſes; Votre Sainteté ne les ignore «
pas, & elle eſt également inſtruite de ſon zele à épuiſer ſes «
tréſors, & à ſacrifier les forces de ſon Royaume pour porter «
le nom de Jeſus-Chriſt dans l'Afrique, en y pouſſant ſes Con- «
quêtes. Notre auguſte Monarque vient vous offrir, Très- «
ſaint Pere, les prémices & l'échantillon des dépouilles & des «
richeſſes des Indes; il eſt vrai que ces preſens ſont moins «
eſtimables par leur prix, que par l'éloignement des lieux «
d'où on les a tirez par la pieté & la Religion du Prince qui «
les preſente à Votre Sainteté, & par l'eſperance certaine «
qu'un jour ces vaſtes régions & ces nations innombrables «
viendront ſe proſterner aux pieds de Votre Sainteté, & ren- «
dre leurs hommages à Jeſus Chriſt; mais au lieu de vous «
apporter les dépouilles de l'Afrique, preſens qui auroient «
moins d'agrément pour vous, parce qu'ils n'auroient rien «
de rare, permettez que nous vous faſſions une très-humble «
demande qui vous paroîtra d'autant plus juſte & plus raiſon- «
nable, qu'elle eſt plus digne du zele de Votre Sainteté: c'eſt «
de conſiderer que les tréſors du Roi mon Maître, ſa puiſ- «
ſance & toutes les forces de cette Couronne ne ſont pas «

An de N. S. 1514.

» suffisantes pour continuer la guerre d'Afrique & pour en » achever la Conquête. Faites donc, très-saint Pere, éclater » votre zele dans cette occasion, & soutenez les glorieuses » entreprises de ce grand Prince, en lui accordant votre be- » nediction & des indulgences pour tous ceux qui verseront » leur sang dans cette guerre sainte : ayez aussi la bonté de » lui permettre d'y consacrer une partie des revenus de l'E- » glise ; peut-on en faire un meilleur usage & les employer » d'une maniere plus conforme à l'intention des Fideles qui » les ont donnez, qu'en détruisant les ennemis de Jesus-Christ. » D'ailleurs n'est-il pas juste que ceux qui en partageront » la gloire & le profit, y contribuent aussi, & portent eux- » mêmes une partie des charges : ainsi nous osons esperer que » Votre Sainteté ne voudra pas refuser à notre glorieux Mo- » narque, sur tout dans une entreprise si juste & si avanta- » geuse à la Religion, une grace que vos Prédecesseurs ont » accordée si souvent à un grand nombre d'autres Princes » dans des occasions où la Religion n'étoit pas si interessée.

CXII. Le Pape accorde au Roi de Portugal la Bulle de la Croisade, & pour employer une partie des biens de l'Eglise à la guerre contre les Infideles.

Le Pape écouta avec plaisir le discours de l'Ambassadeur, & lui répondit en peu de mots qu'il avoit toûjours eu une estime & une affection particuliere pour le Roi de Portugal, qu'il recevoit avec joye ses magnifiques presens, qu'il feroit une attention singuliere à ses demandes, & qu'il y auroit égard ; enfin qu'il n'épargneroit rien pour aider un si grand Prince dans des entreprises également utiles & glorieuses à la Religion. Sa Sainteté ordonna ensuite d'expedier une Bulle par laquelle il accordoit l'indulgence de la Croisade pour soutenir la guerre d'Afrique ; il permit aussi au Roi de Portugal d'employer à cette guerre sainte la troisiéme partie des revenus destinez à l'entretien & à la fabrique des Eglises & la dixme de tous les autres revenus Ecclesiastiques dans toute l'étendue du Royaume de Portugal.

Le Clergé de Portugal rachete ses privileges.

Il se trouva de très-grands inconveniens dans l'execution de ces Bulles : ceux qui étoient chargez du soin d'imposer & de lever les taxes, abusant de la pieté & de la simplicité des peuples, ne cherchoient sous un vain masque de Religion, qu'à assouvir leur insatiable avarice par mille friponneries qu'ils inventoient tous les jours ; car sous prétexte & à l'abri des droits du Prince, combien de violences, combien de concussions. Le Clergé touché & fatigué de ces brigandages, racheta

ses privileges & son ancienne immunité par une somme de cent cinquante mille écus dont il fit present au Roi; ainsi ces exactions ne durerent que trois ans. An de N. S. 1514.

Le peuple ne voyoit qu'avec douleur & avec peine les aumônes que la pieté de leurs peres avoit consacrées à l'ornement des Autels & à l'entretien de ses Ministres & des pauvres, détournez à d'autres usages & contre l'intention des Fideles, ne servir plus qu'à entretenir la cupidité des Courtisans. C'est ainsi que les choses le plus sagement & le plus saintement établies, n'ont très-souvent que des suites funestes & de malheureux effets; les plus mauvais exemples ont assez ordinairement de bons principes; on devoit, disoit-on, profiter de l'exemple de la Castille, dont les Rois, après avoir usurpé les biens de l'Eglise, n'en sont devenus que plus pauvres: car ces Princes qui avec des revenus très-médiocres, sont néanmoins venus à bout de renverser & de détruire le formidable Empire des Maures, ont conquis & réunis à leur Empire des Royaumes étrangers. Aujourd'hui malgré les nouvelles taxes dont ils ont accablé leurs sujets, quoiqu'ils se soient emparez de la plus grande partie des biens de l'Eglise; bien loin de faire de nouvelles Conquêtes, il semble que ne pouvant plus soutenir le poids de leur propre grandeur, ils aillent maintenant en décadence; ils se plaignoient de ce que les testamens faits en faveur des particuliers, demeuroient sacrez & inviolables, & que tous ceux des personnes pieuses qui faisoient Jesus-Christ pour leur heritier, étoient cassez & annullez; que la dot qui étoit toûjours privilegiée par les loix, étoit enlevée aux épouses de Jesus-Christ malgré elles & ceux qui la leur donnoient.

Le peuple mécontent de ce qu'on leve les taxes.

Les Ministres du Roi ne manquoient pas de raisons plausibles & de prétextes specieux pour soutenir ses interêts. *Puisque le Prince*, disoient-ils, *n'est pas moins obligé de conserver & de défendre les biens des Ecclesiastiques, que des autres sujets, n'est-il pas juste que le Clergé contribue aussi-bien que le peuple aux Charges de l'Etat dont il possede la meilleure partie des biens? Il est certain*, ajoûtoient-ils, *que du tems même de S. Ambroise, les Eglises payoient déja de certains droits aux Empereurs.* Je ne déciderai pas une question si importante, & il ne me convient nullement d'établir un sentiment qui soit la regle à laquelle on doit se fixer.

Raisons pour justifier ces taxes.

Tel fut le succès de l'Ambassade que le Roi de Portugal

An de N. S. 1514.

CXIII.

L'Empereur d'Ethiopie envoie une Ambassade en Portugal.

envoya à Rome. Le Prête Jean Empereur d'Ethiopie envoya en Portugal un Ambassadeur nommé Mathieu, Religieux Armenien qui arriva à Lisbonne à peu près en ce tems-là. Lorsque Pierre Couillan passa en Ethiopie, comme nous l'avons rapporté plus haut, l'Empereur des Abyssins nommé David avoit eu quelque connoissance des Portugais; mais informé de leurs glorieux exploits & de leurs Conquêtes dans les Indes, il prit la résolution de lier & d'entretenir commerce avec une Nation si guerriere qui avoit porté son nom jusqu'aux extrêmitez de l'Univers; ainsi ayant trouvé un homme propre pour ouvrir ce commerce, il l'envoya jusqu'en Portugal avec la qualité de son Ambassadeur; il alla d'abord dans les Indes, où il fut magnifiquement reçû par Alphonse d'Albuquerque qui y commandoit pour le Roi de Portugal, & qui le fit partir pour l'Europe sur les premiers Vaisseaux que l'on y renvoïoit. Les Passagers qui prenoient cet Ambassadeur pour un fourbe & un imposteur, lui firent mille insultes pendant toute la navigation; mais dès qu'ils furent arrivez à Lisbonne, on les chargea eux-mêmes de chaînes, & on les auroit puni très-severement de leur insolence, si l'Ambassadeur n'avoit demandé & obtenu grace pour eux.

Il est magnifiquement reçû.

Le Roi lui ayant donné une audience publique, l'Ambassadeur lui presenta les lettres de l'Empereur des Abyssins écrites en Ethiopien & en Persan, avec un morceau considerable de la vraye Croix enchassé dans une magnifique Croix d'or que lui envoyoit le Prête Jean pour gage de l'amitié qu'il vouloit contracter avec Sa Majesté Portugaise. On ne peut exprimer la joye que causa cette Ambassade au Roi de Portugal; on lut publiquement les lettres que les Interpretes expliquerent en Portugais; on rendit de grands honneurs à l'Ambassadeur qui fut toûjours défrayé aux dépens du Roi.

Mœurs & Religion des Abyssins.

On apprit de lui les mœurs & les Coûtumes de cette Nation, leurs sentimens sur la Religion & leurs ceremonies dont la plûpart sont si differentes & si éloignées des nôtres, que leur Religion n'a presque de Christianisme que le nom. Il seroit trop long de les rapporter toutes, & je craindrois de m'écarter de mon sujet; mais on ne sera peut-être pas fâché d'en sçavoir quelques-unes. 1°. Les garçons & les filles reçoivent également la Circoncision huit jours après leur naissance, & on ne les baptise que le quarantiéme jour. 2°. Les

femmes

femmes gardent après leurs couches les loix de la Purification à l'exemple des Juifs. 3°. Ils s'abstiennent des viandes detendues par l'ancienne loi, & ils continuent leur jeune jusqu'au coucher du soleil. 4°. Le peuple communie sous les deux especes. 5°. Les Prêtres ont permission de se marier; mais les Religieux & les Evêques qui se tirent tous des Monasteres, ne le peuvent pas, parce qu'ils sont déja consacrez à Dieu. 6°. Ils ont l'usage de la Confession sacramentelle. 7°. Ils honorent les Saints & leurs Reliques: enfin il y a dans leurs usages & dans leurs ceremonies plusieurs choses très-louables; mais il y en a aussi un grand nombre de bizarres, de superstitieuses & d'extravagantes. An de N. S. 1514

CXIV.
Mariage de Julien de Medicis avec Philiberte de Savoye.

Mais revenons aux affaires d'Italie; le Pape étoit maître de Rhegio en Lombardie, & de Modene qui n'en est pas fort éloignée, que l'Empereur lui avoit cedée en engagement pour la somme de quarante mille écus que Sa Sainteté lui avoit prêtée. Le bruit courut que le Pape avoit résolu d'investir Julien de Medicis son frere de la souveraineté de ces deux Villes, ausquelles il vouloit ajoûter Parme, Plaisance, & même Ferrare s'il le pouvoit, à condition néanmoins que Julien tiendroit ces Villes comme fiefs de l'Eglise; quelque tems après Julien épousa la Princesse Philiberte de Savoye, sœur de Charles Duc de Savoye, & à laquelle le Pape donna cent mille écus pour sa dot.

Mort de Louis XII. Roi de France.

Le mariage que Louis XII. Roi de France avoit contracté avec la Princesse Marie d'Angleterre, fut funeste à ce Prince qui mourut peu de tems après: c'est le sort ordinaire des vieillards dont la santé est foible, quand ils épousent de jeunes personnes, par la trop grande disproportion de leur âge. La tristesse & le deuil prirent bientôt à la Cour de France la place de la joye & des plaisirs; Louis XII. mourut au commencement de l'année mil cinq cens quinze. La ceremonie de ses funerailles se fit avec beaucoup de pompe; & son corps ayant été porté dans le lieu destiné à la sepulture des Rois ses Prédecesseurs, on le mit dans un superbe tombeau de marbre blanc, dont tout le monde admire la beauté & la délicatesse de l'ouvrage. Les derniers Rois Chrétiens voulant marcher sur les pas, & si j'ose m'exprimer ainsi, imiter la vanité qui n'étoit pas même excusable dans les Empereurs profanes, ont rendu nos plus vastes Eglises encore trop petites pour renfermer les An de N. S. 1515.

An de N. S. 1515. magnifiques Mausolées qu'ils y font élever.

François I. lui succede.

Par la mort de Louis XII. la Couronne de France tomba sur la tête de François Comte d'Angoulême son gendre, jeune Prince ambitieux, d'un esprit vif, hardi, entreprenant, & dans qui il sembloit que la nature avoit pris plaisir de rassembler une infinité de belles qualitez de corps & d'esprit. Tout le monde étoit persuadé que le nouveau Roi n'épargneroit rien pour recouvrer le Milanez & le Royaume de Navarre qu'il avoit promis de faire rendre aux Princes que l'on en avoit dépouillez; mais les affaires d'Italie paroissoient le toucher davantage: comme il apprehendoit que des ennemis jaloux de sa gloire ne vinssent l'attaquer pendant qu'il se trouveroit occupé dans le Milanez, & ne l'obligeassent à revenir en France; il ne pensa qu'à s'assurer des Princes ses voisins; il ne craignoit rien du côté de l'Angleterre avec laquelle la France venoit de faire une paix qu'il croyoit assez affermie; il résolut de donner la Princesse Renée sa belle-sœur en mariage au Prince Charles d'Autriche, pour être tranquille du côté des Pays-bas: comme le parti convenoit assez à ce jeune Prince, & n'étoit pas à refuser, il envoya à Paris le Comte de Nassau & Michel de Crouy ses deux Chambellans pour négocier ce mariage, dont les articles furent reglez le vingt-quatriéme de Mars. On donnoit pour la dot de la Princesse Renée six cent mille écus, deux cens mille comptant, & le Duché de Berri en engagement pour les quatre cens mille autres. Le Prince Charles étoit sorti de tutele; l'Empereur Maximilien son ayeul & la Princesse Marguerite sa tante venoient lui remettre entre les mains l'administration des Pays-Bas.

CXV.

L'Espagne refuse une prolongation de Tréve avec la France en deça des Alpes.

Les choses paroissant assez assurées de ces côtez-là, il restoit encore à gagner le Roi Catholique; mais ce Prince avoit trop d'habileté & d'experience pour être aisément surpris. Lautrec Gouverneur de Guyenne fit proposer au Marquis de Comarès une prolongation de Tréve encore pour une année; mais Sa Majesté Catholique ayant sans peine penetré les desseins de la France qui n'avoit en vûe que de tourner toutes ses forces contre l'Italie, ne voulut du tout point accorder une suspension d'armes en deça des Alpes, à moins que l'on n'y comprît aussi l'Italie; ainsi ce Prince défiant & adroit éluda les artifices de la France; mais pour déconcerter encore davantage les mesures du nouveau Roi, & pour avoir lui-même une ref-

ſource à tout évenement, il lui fit propoſer d'entrer dans la ligue univerſelle projettée contre les Turcs & pour la défenſe des Etats de toutes les Puiſſances Confederées, ſi quelqu'un oſoit les attaquer : car cet habile Prince comprenoit parfaitement bien que rien n'étoit plus capable de rallentir le feu des François en Italie, & d'arrêter leurs progrès. An de N. S. 1515.

L'Eſpagne propoſe une nouvelle ligue contre les Venitiens.

Le Roi Ferdinand fit encore paroître du penchant pour une nouvelle alliance contre les Venitiens que le Pape avoit fort à cœur, & pour laquelle il avoit envoyé à l'Empereur Bernard Bibiena, Cardinal de ſainte Marie *in Porticu*. Par ce nouveau Traité le Veronois, le Vicentin, le Treviſan & le Frioul devoient demeurer à Sa Majeſté Imperiale, & l'on abandonnoit au Duc de Milan le Breſſan, le Bergamaſque & le Cremaſque pour le dédommager du Parmeſan & du Plaiſantin que l'on cederoit au Pape pour en inveſtir Julien de Medicis ſon frere. Par ce moyen le Duc de Milan ſe trouvoit affermi dans ſon Duché que l'on augmentoit encore conſiderablement ; & Sa Majeſté Catholique conſentoit alors ſans peine à lui donner en mariage ou bien la Princeſſe Marguerite ſa Bru, ou la Reine de Naples ſa niéce, ou même une des ſœurs du Prince Charles d'Autriche ſon petit-fils ; rien ne pouvoit être plus glorieux pour la Maiſon des Sforces, que cette alliance à laquelle ils n'auroient preſque oſé prétendre.

CXVI.
Le Roi Ferdinand ſe rend à Burgos pour y tenir les Etats de Caſtille.

Le Roi Catholique paſſa la Semaine ſainte à Mejorada dans la réſolution d'aſſembler en même-tems les Etats de Caſtille à Burgos, & ceux d'Arragon à Calatayud ; il fit expedier le douziéme d'Avril les Circulaires à Olmedo, avec ordre à tous ceux qui avoient droit de ſe trouver aux Etats, de ſe rendre le onziéme de Mai ſuivant au lieu marqué ; il envoya la Reine ſon épouſe en Arragon pour préſider en ſon nom aux Etats du Royaume qui avoient bien voulu déja y conſentir ; & dès que ceux-ci ſeroient finis, elle avoit ordre de paſſer à Lerida pour y tenir les Etats de Catalogne, & enſuite à Valence, pour y aſſembler ceux de ce Royaume ; mais pour lui il ſe rendit en diligence à Burgos pour y tenir lui-même de ſon côté les Etats de Caſtille qu'il n'avoit aſſemblez que dans l'eſperance d'en obtenir une grande ſomme d'Argent dont il avoit un extrême beſoin. Comme il ne pouvoit pas trop compter ſur les ſecours que lui fourniroient les Arragonnois, & que de tous côtez il étoit menacé de la guerre, il vouloit ſe

An de N. S. 1515.

mettre en état de la soutenir, d'augmenter ses Armées par de nouvelles levées, de fortifier ses places frontieres, & de pourvoir à tout.

Les Etats de Castille accordent un subside, & il reunit la Navarre à la Castille.

Le Roi ayant exposé aux Etats de Castille la situation où il se trouvoit, & l'épuisement entier de ses finances, ils résolurent d'un commun consentement de lui accorder quatre cens mille écus pour le mettre en état de résister à ses ennemis; l'avantage que le Roi Ferdinand procuroit aux Castillans, où ils trouvoient néanmoins plus d'honneur que de profit, les détermina à lui fournir ce subside considerable en ce tems-là, & qui ne pouvoit qu'être très à charge à des peuples déja presque ruinez. Ce fut dans ces Etats que le Roi Catholique unit à la Couronne de Castille le Royaume de Navarre qui jusques-là avoit toûjours été uni à celle d'Arragon, & qui sembloit même devoir lui demeurer plus legitimement uni, puisqu'il venoit d'être conquis par le Roi d'Arragon & par les secours & aux dépens des Arragonnois; car quoique Ferdinand dût avoir naturellement plus d'inclination pour les Arragonnois dont il étoit Roi de son chef, néanmoins il craignoit que les Navarrois ne voulussent se prévaloir des libertez & des privileges des Arragonnois ausquels ils seroient unis; ce qui n'auroit pas plû à Ferdinand qui ne souffroit qu'avec peine les privileges de cette Nation qui avoient été souvent la source de plusieurs guerres civiles & des révolutions arrivées dans ce Royaume; il est vrai que la Castille avoit contribué à la guerre de Navarre, & que désormais elle étoit plus en état de fournir de l'argent, des troupes & des Officiers pour conserver & pour défendre ce Royaume contre ceux qui voudroient entreprendre de le conquerir; mais ce que l'on peut aisément conclure de la démarche que fit en cette occasion Ferdinand, c'est qu'il avoit résolu de ne jamais ceder ni restituer la Couronne de Navarre qu'il croyoit lui appartenir aussi legitimement que ses autres Royaumes, & qu'il n'avoit sur cela nul scrupule de conscience; ainsi s'en expliqua-t-il souvent lui-même.

CXVII.
Raisons pourquoi Ferdinand retient le Royaume de Navarre.

Un Prince puissant manque-t-il jamais de raisons pour retenir des Etats qu'il a conquis? l'Histoire nous fournit-elle quelque exemple d'un Souverain, qui ait jamais rendu un Royaume à son premier Maître; mais s'il nous est permis de nous expliquer nettement sur une matiere de cette importan-

ce, le Roi Catholique ne laissoit pas d'avoir d'assez bonnes raisons, ou au moins d'assez specieuses pour autoriser & justifier ses prétentions. 1°. La donation ou plûtôt la cession de son droit qu'en avoit faite aux Rois de Castille la Princesse Claire premiere femme du Prince D. Henri depuis Roi de Castille IV. du nom, lorsque D. Jean Roi d'Arragon Pere de cette Princesse qui la haïssoit, la livra entre les mains de Gaston de Foix époux de la Princesse Leonor sa sœur cadette ses ennemis declarez, & qui la firent mourir, n'ayant en vûe que de se rendre maîtres de la Couronne de Navarre, & de s'en assurer la succession par la mort de sa sœur aînée. ( 2 ) Ainsi la justice divine ne laissa pas long-tems impuni un si cruel attentat, & vengea la mort de cette innocente Princesse, non-seulement sur ceux, qui aveuglez d'une criminelle ambition, en avoient été les auteurs; mais encore sur tous leurs descendans, dont aucun n'échapa à la colere du Ciel, outre que la Princesse Blanche étoit sœur du Roi Ferdinand. 2°. La Reine Germaine épouse de Ferdinand prétendoit avoir droit à la Couronne de Navarre après la mort de Gaston de Foix son frere.

La Reine Germaine consent à la réunion de la Navarre à la Castille.

Mais si l'on prétend que par ce droit on ne pouvoit pas unir la Couronne de Navarre à celle de Castille, on peut raisonnablement présumer que cette Princesse n'ayant point d'enfans, cette union se fit de son propre consentement, d'autant plus que nous voyons que trois années après elle renonça à son droit dans les Etats de Sarragosse en faveur de Charles d'Autriche, déja Roi de Castille & d'Arragon, auquel elle le transporta; mais sans aller chercher des raisons si loin, disons que Dieu qui est le souverain Maître des sceptres comme des saisons, renverse comme il lui plaît, ou affermit les Etats, dispose à son gré des Couronnes, les donne à ceux qu'il veut élever, & les ôte à ceux qu'il a résolu d'abaisser. Nous pouvons remarquer dans les Livres sacrez, que la Providence ne transfere pas toûjours les Empires d'une Nation à une autre, pour punir les crimes de l'une, & recompenser les vertus de

( 1 ) *Sœur aînée.* Il ne faut pas être surpris que Mariana tâche par des raisons bonnes ou mauvaises à soutenir le prétendu droit du Roi d'Arragon sur la Navarre, & l'on ne doit point lui en sçavoir mauvais gré, étant né sujet des Rois d'Espagne; pouvoit-il accuser d'usurpation la possession où ils sont de la Couronne de Navarre, & pouvoit il se dispenser de les justifier par quelque ene droit, & du mieux qu'il le pourroit.

An de N. S. 1515. l'autre ; mais souvent pour des raisons qui nous sont inconnues, & qu'il ne nous est pas permis d'approfondir.

CXVIII. Les Etats d'Arragon refusent le subside.

Les Etats d'Arragon étoient cependant assemblez à Calatayud, on y proposa de lever sur les peuples une somme d'argent pour contribuer aux frais de la guerre; mais les Grands declarerent qu'ils n'y consentiroient pas, à moins que l'on n'ôtât à leurs Vassaux la permission de recourir à l'autorité du Roi par la voye d'appel; leur obstination sur cet article fut si grande, qu'ils ne voulurent jamais en démordre, & que plusieurs mois se passerent sans que l'on pût rien avancer; on se mettoit peu en peine du Souverain dont la santé étoit fort affoiblie; le zele & tous les mouvemens de l'Archevêque de Sarragosse ne produisoient pas grand effet. Ce Prelat desesperant enfin de pouvoir rien obtenir des Grands qu'il voyoit plus irritez & plus entêtez que jamais, crut mieux réussir auprès des Députez des Villes, & se flatta de pouvoir les engager à accorder chacune en particulier les sommes dont le Roi auroit besoin.

Le Roi fait arrêter le Chancelier d'Arragon.

Quoique le Roi Catholique fût si malade à Burgos, qu'une nuit on le crut mort, ayant néanmoins appris ce qui se passoit aux Etats d'Arragon, il en fut si chagrin qu'il résolut de s'y rendre lui-même incessamment, dans l'esperance que sa presence seule rangeroit les Députez à la raison, & que les Grands n'oseroient lui refuser en face ce qu'il leur demanderoit. Comme il étoit en chemin, il envoya ordre à Antoine-Augustin Chancelier d'Arragon de venir au plûtôt le trouver pour lui communiquer des affaires de la derniere importance; le Chancelier étant arrivé à Aranda sur le Duero, où il trouva Sa Majesté Catholique, Herman Gomez de Ferreira Grand Prevôt de l'Hôtel l'arrêta dans sa maison, & le conduisit prisonnier au Château de Simancas.

Raisons pourquoi on l'arrête.

La prison du Chancelier fournit une ample matiere de raisonnemens, comme il arrive assez souvent dans des évenemens extraordinaires & ausquels on ne s'attend point; quelques-uns crurent que le Chancelier entretenoit des intelligences secretes avec le Prince Charles d'Autriche au préjudice des interêts de Sa Majesté Catholique; d'autres s'imaginerent qu'oubliant le respect qu'il devoit à la jeune Reine Germaine sa Maîtresse, il avoit osé concevoir de la passion pour elle, &

avoit eu même l'insolence de la lui declarer ; mais le sentiment le plus commun & le plus vraisemblable, étoit que le Chancelier, sans se mettre en peine de soutenir comme il le devoit, les interêts du Roi dont il representoit la personne, s'étoit uni avec les Grands dans les Etats d'Arragon contre son propre Souverain, & que Sa Majesté Catholique voulut en faire un exemple, & par son châtiment intimider les autres, & les contenir dans le devoir.

An de N. S. 1515.

CXIX.
Le Roi retourne à Madrid, sans avoir rien pû obtenir.

Cependant le Roi ayant laissé à Segovie le Cardinal d'Espagne & tout le Conseil, se hâta de se rendre à Calatayud avec le Prince Ferdinand son petit-fils ; mais ce voyage & tous ses soins furent inutiles ; il ne put jamais ni par caresses ni par menaces, ni par mille autres ressorts qu'il fit jouer, gagner les Grands qui ne furent pas assez sensibles à la prison du seul Chancelier, pour consentir à la suppression d'un privilege qu'ils avoient fort à cœur, quoiqu'il fût très-contraire à l'exercice de la justice, & la source d'une infinité de désordres.

La Reine Germaine se rend à Lerida pour y tenir les Etats de Catalogne.

La fatigue du voyage & le chagrin ne laisserent pas d'augmenter la maladie du Roi, & l'on rapporte même que la fameuse Cloche de Vililla sonna d'elle-même, comme pour annoncer sa mort prochaine : car le peuple croit communément en Arragon que c'est le présage des grands évenemens & de la mort des Rois ; mais qui pourroit verifier ce fait ? que d'abus souvent, que de superstitions dans ces sortes de prodiges ! Enfin le Roi se vit obligé de partir dans l'Automne & de retourner à Madrid sans avoir rien pû obtenir des Etats d'Arragon pour soutenir les guerres differentes dont il se voyoit menacé. La Reine ayant été contrainte de terminer les Etats de Calatayud, & de congedier les Députez, se rendit à Lerida pour y tenir les Etats de Catalogne ; telle étoit la situation des affaires en Castille & en Arragon.

CXX.
Entrevûe de l'Empereur, des Rois de Pologne, de Hongrie & de Boheme à Vienne en Autriche.

Dans le tems que les Etats de Castille & d'Arragon étoient assemblez, il y eut une celebre entrevûe à Vienne en Autriche entre l'Empereur Maximilien, Sigismond Roi de Pologne, Ladislas son frere Roi de Hongrie, & Louis qui étoit déja Roi de Boheme, fils de Ladislas. Tous ces Princes se rendirent à Vienne le dix-septiéme de Juillet pour celebrer le mariage du Prince Ferdinand d'Autriche avec la Princesse Anne, fille du Roi de Hongrie & de Louis Roi de Boheme avec la Princesse Marie d'Autriche sœur de Ferdinand ; la ceremonie s'en fit le

An de N.S. 1515. jour de la Madelaine par le Cardinal Thomas Archevêque de Strigonie & Legat du Pape. Il y eut pendant plusieurs jours de grandes réjouissances; ce ne fut que jeux, que festins, que spectacles; mais rien ne contribua tant à donner de l'éclat à cette ceremonie, que le nombre des grands Princes qui s'y trouverent accompagnez de tout ce qu'il y avoit de plus poli & de plus brillant dans leur Cour, où chaque Courtisan n'avoit cherché qu'à se distinguer par la richesse de ses habits & la magnificence de ses équipages.

Louis Roi de Boheme issu par sa mere de la maison

Louis Roi de Boheme & la Princesse Anne sa sœur avoient suivi le Roi de Hongrie leur pere: la Princesse Marie d'Autriche s'y trouva aussi en personne; mais comme le Prince Ferdinand son frere étoit absent, l'Empereur Maximilien leur ayeul fit dans cette ceremonie l'office de Procureur du Prince son petit-fils. Les Curieux remarquerent que non-seulement le Prince Ferdinand & la Princesse Marie sa sœur étoient du sang des Rois d'Arragon, & petits-fils de Sa Majesté Catholique; mais encore que la Princesse Anne de Hongrie & Louis Roi de Boheme son frere étoient arrieres-petits-fils d'Eleonor Reine de Navarre, sœur du Roi Catholique, & petit-fils de Catherine qui épousa Gaston de Foix Seigneur de Candale, dont elle eut la Princesse Anne mariée à Ladislas Roi de Hongrie, & mere de Louis Roi de Boheme, & de la Princesse Anne sa sœur dont nous parlons; ainsi le Sang de Jean Roi d'Arragon devenu beaucoup plus illustre par le Roi Ferdinand le Catholique son fils, que par la grandeur de ses exploits, se trouva mêlé avec le sang de presque tous les Souverains de l'Europe.

CXXI. Les Exploits d'Alphonse d'Albuquerque dans les Indes.

On ne sçauroit trop admirer les grands & merveilleux exploits d'Alphonse d'Albuquerque Viceroi des Indes pendant tout le tems qu'il en eut le Gouvernement. La Nation Portugaise lui a des obligations infinies; car c'est à ce grand homme qu'elle est redevable de la vaste étendue de son Empire dans les Indes, dont il fut en quelque maniere le premier Fondateur, & qu'il poussa jusqu'aux extrêmitez les plus reculées de l'Orient. Comme il étoit fort âgé, infirme & épuisé de fatigues & de travaux, il ne manquoit pas d'envieux & de jaloux de sa gloire, qui abusant de ses infirmitez & de son éloignement, cherchoient tous les jours quelque occasion de le noircir auprès du Roi de Portugal, & de le rendre suspect par des rapports malins; en faisant passer pour des crimes les

actions les plus innocentes & les vertus les plus heroïques pour des attentats. Eloigné qu'il étoit de la Cour, il y passoit pour coupable; & comme il se croyoit en sûreté par le témoignage de sa conscience, il ne se tenoit nullement sur ses gardes, & ne pensoit point à se précautionner ni contre la calomnie, ni contre les calomniateurs qu'il ignoroit également. Il est aisé de se prémunir contre les haines declarées, ou au moins d'en détourner les effets; mais qui peut se garantir contre l'artifice & l'imposture? plus elles se cachent, moins on en peut éviter les traits.

On lui envoye un successeur.

Enfin les ennemis d'Albuquerque par leurs intrigues engagerent le Roi de Portugal à lui envoyer au plûtôt un successeur, & ce Prince choisit pour occuper ce poste important, Lope Suarez d'Alvarenga de la principale Noblesse du Royaume, homme de grande esperance, d'un merite distingué, & qui avoit déja une intelligence parfaite des affaires des Indes. Mathieu Ambassadeur du Prête Jean, & Edouard Galvan qui devoit aller en Ethiopie avec l'Ambassadeur, accompagnerent dans ce voyage le nouveau Viceroi; mais une mort trop prompte rompit toutes les mesures que l'on avoit prises pour faire réussir l'Ambassade de Galvan en Ethiopie; & quelques années après on envoya à la place de Galvan, Roderic de Lima qui arriva enfin heureusement à la Cour de l'Empereur des Abyssins, après la mort de l'Ambassadeur Mathieu qui déceda presque à la vûe de l'Ethiopie; le Prêtre François Alvarez qui avoit suivi l'Ambassadeur, fit imprimer en Espagnol une belle & curieuse relation d'un si long voyage, où il rapporte avec beaucoup d'exactitude & de discernement la situation du païs, les mœurs, les loix, le genie, & la Religion de ces peuples Barbares.

CXXII. La Reine de Portugal accouche du Prince Edouard.

La navigation du nouveau Viceroi fut très-heureuse, & il arriva à Goa le deux de Septembre, cinq mois après être parti de Lisbonne. La Reine de Portugal accoucha le sept du même mois d'un Prince qui fut nommé Edouard, & qui se distingua dans la suite par la beauté de son naturel, par sa douceur, par sa moderation, ses manieres aimables & genereuses, par sa passion pour la chasse, & par son amour & son goût pour la Musique. Ce jeune Prince mourut à la fleur de son âge universellement regreté, & laissa toutefois de la Princesse son épouse un fils qui porta son nom, & qui mourut jeune, & deux

An de N. S. 1515. filles, dont Marie l'aînée épousa Alexandre Farnese, Prince, & dans la suite Duc de Parme; Catherine la cadette fut mariée au Duc de Bragance.

CXXIII. D'Albuquerque tombe malade, & revient d'Ormuz à Goa.

Lorsque Lope Suarez arriva à Goa, Alphonse d'Albuquerque qui étoit à Ormuz pour les interêts de la Couronne de Portugal, tomba dangereusement malade d'une violente dysenterie causée par une suite continuelle de travaux & de fatigues; ayant reglé avec une prudence merveilleuse toutes les affaires de cette Isle, & persuadé au Roi de Perse de cultiver & de ménager constamment l'amitié des Portugais, sur la puissante protection desquels il pouvoit compter pour se maintenir contre les entreprises de ses ennemis; il s'embarqua dans le desir de voir encore une fois avant que de mourir, la Ville de Goa qu'il avoit pris plaisir d'embellir, & dont il faisoit ses délices.

Il est chagrin de ce qu'on lui envoye un successeur.

Il apprit en chemin l'arrivée de son successeur; on ne sçauroit exprimer combien cette nouvelle le surprit; ce grand homme que la superiorité de son genie sembloit élever au-dessus de tous les évenemens, en conçut tant de chagrin, que ne pouvant dissimuler sa douleur, ni retenir ses plaintes: *Grand Dieu*, s'écria-t-il, *à quels malheurs me livrez-vous; je me vois de tous côtez environné de peines; si j'obéis au Roi, je me reconnois coupable, & je donne l'avantage à mes ennemis & à mes calomniateurs: si j'ai égard aux hommes, je m'expose à encourir la disgrace de mon Souverain; va te retirer dans le temple du Seigneur, infortuné vieillard, va mourir au pied de l'Autel; ce doit être ton unique recours, il ne te reste plus d'autre azile.* Ces tristes paroles prononcées d'une voix entrecoupée de soupirs, & avec un visage outré de dépit & de douleur, consternerent tous ceux qui les entendirent, & qui ne purent contenir l'abondance de leurs larmes. Je suis persuadé que le chagrin de l'injustice qu'on lui faisoit, eut plus de part à ses plaintes, que l'ambition; car dans l'état languissant où il se trouvoit, & presque prêt à rendre le dernier soupir; pouvoit-il encore être sensible à une passion qu'il ne pouvoit plus satisfaire? mais accablé par la violence de la maladie, où tout déplaît & tout chagrine, il n'eut pas assez de force pour soutenir sans s'ébranler, que l'injustice & les calomnies de ses ennemis pussent opprimer son innocence & faire oublier ses services; car étant un moment après revenu à soi, & ayant rappellé son ancien courage: *Certes*, ajoûta-t-il, *c'est Dieu qui tient dans sa main & qui gouverne*

*le cœur des Rois, c'eſt ſon infinie Providence qui regle toutes les choſes d'ici-bas pour le mieux. Helas ! que deviendroient les Indes, ſi après ma mort il vous falloit encore attendre de Portugal l'arrivée de mon ſucceſſeur & d'un Viceroi ? à quels perils la Nation Portugaiſe & la Religion même ſe trouveroient-elles expoſées dans ces extremitez de l'Univers ?* Après avoir dit ces paroles, il demeura en paix.

An de N. S. 1515.

Le voyage & les fatigues de la navigation augmenterent conſiderablement ſon mal, & l'on commença à deſeſperer de ſa ſanté. Dès qu'Albuquerque ſe ſentit proche de Goa, il donna ordre qu'on fit venir au plûtôt ſon Confeſſeur ordinaire ; ayant reglé avec lui les affaires de ſa conſcience, il mourut un matin après avoir reçû tous les Sacremens de l'Egliſe avec tous les ſentimens de pieté que l'on pouvoit ſouhaiter dans un parfait Chrétien. Alphonſe d'Albuquerque étoit ſans contredit un des plus grands hommes que l'Eſpagne eût jamais porté, toûjours heureux ; la victoire accompagnoit par tout ſa valeur, ſon intelligence dans l'art de la guerre, & ſon experience ; également diſtingué par la vaſte étendue de ſon genie, par ſa generoſité, ſa bonté, ſa prudence & par ſon amour pour la juſtice. Il étoit difficile de décider laquelle de ces grandes qualitez l'emportoit dans ſa perſonne, la force de ſa complexion, & la vigueur de ſon temperament rendoient ſon corps à l'épreuve des plus grands travaux ; ſage & circonſpect à prendre ſes réſolutions ; mais vigilant & prompt à executer ce qu'il avoit une fois réſolu, auſſi cheri des ſiens, que redouté de ſes ennemis.

Sa maladie augmente, & il meurt.

La divine Providence favoriſa bien les Portugais, en leur donnant pour les deux premiers Vicerois des Indes deux hommes d'un merite ſi éclatant ; il ſembloit que la nature eût pris plaiſir de raſſembler dans l'un & dans l'autre toutes les qualitez que l'on pouvoit ſouhaiter pour s'acquitter dignement de l'emploi dont le Prince les avoit chargez ; même ſuperiorité de genie, même grandeur d'ame, même valeur ; également ſages, entreprenants, heureux dans toutes leurs entrepriſes ; quoiqu'ils euſſent tous deux les mêmes vûes, qu'ils fuſſent animez du même zele pour étendre la Religion Chrétienne parmi ces Nations Idolâtres, quoiqu'ils affrontaſſent avec une égale intrépidité les plus grands dangers pour le ſervice de leur Prince, pour la gloire & pour l'interêt de la Nation, ils n'avoient

Eloges des deux premiers Vicerois des Indes.

An de N. S. 1515. pas les mêmes idées, & ſuivoient des routes bien differentes pour arriver au même Port.

Eloge de François d'Almeyda.

François d'Almeyda qui fut le premier Gouverneur ou Viceroi des Indes, ne croyoit pas qu'il fût neceſſaire d'employer les flotes & les troupes Portugaiſes pour faire des Conquêtes dans ces pays reculez, pour y prendre des Villes, & pour y bâtir des Forteresſes : car, diſoit-il, toutes les forces de Portugal ne ſont pas ſuffiſantes pour conſerver les Conquêtes que l'on fera dans les Indes ; les ſecours ſont trop éloignez, & ſi l'on eſt obligé de diviſer ſes forces & d'entretenir un petit nombre de troupes en pluſieurs endroits, comment pouvoir ſe ſoutenir & réſiſter à une multitude innombrable d'ennemis qui vous environnent, & qui vous attaqueront de toutes parts ? Pourvû que les Portugais puiſſent être les maîtres de la mer par le moyen de leurs Vaiſſeaux, ils ſe rendront toûjours redoutables, & tout le reſte pliera.

Eloge d'Albuquerque.

Albuquerque au contraire ſe ſervoit des mêmes raiſons pour prendre un autre chemin ; parce que les Portugais ſont foibles, en petit nombre, & qu'il eſt difficile de tirer des ſecours d'Europe, il eſt, diſoit-il, abſolument neceſſaire de ſe rendre maîtres des côtes, d'y établir diverſes Colonies, d'y avoir des Villes, d'y bâtir des Forts qui ſervent comme de magaſins & d'Arſenaux, d'où l'on puiſſe dans le beſoin tirer des troupes, des vivres, & tout ce qu'il faut pour conſtruire des Vaiſſeaux, & pour les fournir de toutes les choſes neceſſaires ; ſans cela, comment pourroit-on être les maîtres du commerce ? où les Vaiſſeaux pourront-ils ſe retirer, s'ils ſe trouvent battus de la tempête ou attaquez par les ennemis ? Il faudra neceſſairement que les Portugais voyent dans peu leurs Flotes ruinées ſans pouvoir les rétablir ; c'eſt pourquoi rien ne peut être plus avantageux à la Nation, ni plus important pour aſſurer ſon commerce, que d'avoir dans ces vaſtes pays, & particulierement ſur les côtes divers Ports & pluſieurs places fortes où les Vaiſſeaux puiſſent ſe retirer dans le beſoin, ſoit pour ſe radouber, ſoit pour y prendre des rafraîchiſſemens. Le tems témoin toûjours ſincere & juge fidele des choſes, l'évenement & le ſuccès qui donne ordinairement le prix aux entrepriſes & aux réſolutions, ont bien fait voir que le ſentiment d'Albuquerque étoit préferable à celui de ſon Prédeceſſeur, & ſes vûes infiniment plus glorieuſes & plus utiles aux Portugais.

An de N. S. 1515.

Alphonse d'Albuquerque ne se maria point ; il laissa néanmoins un fils naturel d'une esclave qu'il eut dans les Indes, & un peu avant que de mourir, il écrivit en sa faveur au Roi de Portugal pour le lui recommander : voila quels étoient les termes de sa lettre. » Sire, c'est la derniere fois que j'aurai « l'honneur d'écrire à Votre Majesté, sentant déja les appro- « ches de la mort, & mon cœur ne pouvant retenir ses sou- « pirs ; je ne laisse qu'un fils ; j'ose vous supplier très-humble- « ment de vouloir bien l'honorer de votre protection, & lui « conserver au moins une partie des bontez que vous avez « eues pour le pere ; c'est toute la recompense que je puis es- « perer des services que j'ai rendus à votre Couronne ; il se- « roit inutile de les retracer à Votre Majesté ; je crois pouvoir « dire, sans que l'on puisse m'accuser de présomption, que « mes actions parlent assez pour moi malgré mon silence. «

Il écrit au Roi de Portugal avant de mourir.

L'on fit les funerailles de ce grand homme avec toute la pompe & toute la magnificence dûe à ses éminentes qualitez, à ses exploits heroïques & aux services importans rendus à la Religion Chrétienne & à la Nation Portugaise, & l'on enterra son corps dans une superbe Chapelle qu'il avoit fait bâtir à Goa en l'honneur de Notre-Dame ; toute la Ville sans distinction d'état & de condition, d'âge & de sexe, assista en habit de deuil à ses obseques. Jamais peut-être on ne vit une plus grande abondance de larmes & de plus sinceres ; on n'entendoit que cris & que gémissemens ; vous auriez dit que chacun pleuroit ou son pere ou son frere ; que de la vie d'Albuquerque dépendoit le salut de tout le peuple, & que sa mort entraînoit la ruine de toute la Nation Portugaise dans les Indes : on ne pouvoit y penser sans un renouvellement & un redoublement de douleur : *la gloire aussi-bien que l'appui de la Nation Portugaise venoient*, disoit-on, *d'être ensevelis dans le même tombeau ; son corps est à present reduit en cendres ; il a perdu une vie sujette à bien des miseres ; mais il reçoit dans le Ciel la recompense dûe à ses éclatantes vertus :* son nom & sa réputation ne sont pas aujourd'hui sans éclat parmi les hommes ; mais la gloire dont il jouit, est infiniment plus solide & éternelle, sans que les siecles les plus reculez soient jamais capables d'en rien diminuer & de l'alterer.

On fait ses obseques.

Quand le Roi de Portugal apprit la mort d'Albuquerque, il en fut très-sensiblement touché ; mais ayant fait venir son fils

Le Roi de Portugal touché de sa mort.

An de N. S. 1515. naturel qui s'appelloit Blaise, il voulut qu'il changeât de nom; & qu'on l'appellât désormais Alphonse d'Albuquerque en memoire & en considération de son pere; il lui donna de grosses pensions & des terres considérables pour pouvoir soutenir avec éclat la grandeur de son nom & de sa naissance. Ce jeune Seigneur s'étant marié fort avantageusement, a vêcû fort longtems, après avoir fait embellir par de magnifiques ouvrages & des ornemens d'un goût exquis la Chapelle de Notre-Dame de Goa, où Alphonse son pere a été inhumé.

CXXIV. Mauvais succès d'une expedition en Afrique.

Le Roi de Portugal D. Emmanuel résolut de faire bâtir sur les côtes d'Afrique un Fort à l'emboûchure de la riviere de *Mamora*, que les Anciens appelloient *Subur* proche d'un petit Golphe que la mer fait à cet endroit, & à environ cent mille d'Arzilla; mais afin qu'on ne troublât point son dessein, il envoya une Flote de deux cens voiles tant grandes que petites, sur laquelle il y avoit huit mille hommes de débarquement, commandée par D. Antoine de Norogna, étant partie de Lisbonne le treiziéme de Juin, elle arriva le vingt-troisiéme du même mois à l'emboûchure de la riviere: cette entreprise fut malheureuse; car à peine eut-on commencé à bâtir le Fort, que les Portugais se voyant assaillis & environnez par une multitude infinie de Maures qui s'étoient rassemblez de toutes parts, furent contraints de tout abandonner, & la Flote forcée de se retirer avec honte & confusion à Lisbonne, après avoir perdu plus de quatre mille hommes & toute l'Artillerie qu'ils avoient mise à terre & laissée dans le nouveau Fort.

CXXV. François I. entreprend de reconquerir le Milanois.

Aussitôt que le nouveau Roi de France qui s'appelloit François I. du nom, eut appris la mort du Roi Louis XII. son beau-pere, pris les marques de la Royauté, & se vit paisible possesseur de ce Royaume également peuplé, riche & puissant, il assembla une grosse Armée, dans la résolution de passer en Italie pour reprendre le Milanez. Le Duc Maximilien ne manquoit ni d'appui ni de protecteurs: au premier bruit que la guerre alloit se rallumer en Italie, quinze mille Suisses accoururent à son secours pour défendre celui dont ils avoient pris la protection, & dont ils recevoient la solde: les commencemens de la guerre ne furent pas heureux pour le Duc, & furent comme un présage du succès qu'elle devoit avoir. Prosper Colonne à la tête de ses hommes d'armes s'étant posté assez avantageusement, avoit résolu de fermer le passage aux

François ; mais ayant été surpris par les ennemis qui vinrent tout à coup fondre sur lui comme il soupoit à Villafranca, il fut pris par les troupes de la Palice ; le Roi de France étant entré lui-même avec une puissante Armée en Lombardie, s'avança jusqu'aux portes de Milan, persuadé que s'il pouvoit se rendre maître de cette Capitale, tout le reste plieroit bientôt. An de N. S. 1515.

Cardonne Viceroi de Naples étoit campé avec son Armée sur les bords de l'Adda ; Laurent de Medicis fils de Pierre de Medicis qui se noya dans le Garellano, occupoit Plaisance avec les troupes du Pape ; si l'un & l'autre pouvoient joindre les Suisses, la victoire paroissoit assurée. Le Duc de Milan qui le prévoyoit bien, faisoit tous ses efforts pour procurer cette jonction ; car il n'étoit pas sans inquietude à la vûe des succès de l'Armée Françoise devant qui tout plioit ; Alexandrie venoit de se declarer pour les ennemis qui s'étoient rendus maîtres de Novare & de la Citadelle par les intrigues du fameux Comte Pierre Navarre : car ce General chagrin de la lenteur avec laquelle les Espagnols pensoient à le tirer des mains de ceux qui l'avoient fait prisonnier, prit hautement le parti des François charmez de la generosité avec laquelle ils donnerent du Trésor Royal vingt mille ducats pour sa rançon. Le Roi Catholique lui envoya des personnes de confiance, avec ordre de lui faire des offres avantageuses pour l'engager à abandonner la France, & à rentrer dans son devoir ; mais on ne gagna rien, & toutes les promesses furent inutiles ; le remede vint trop tard ; l'esprit du Comte étoit si aigri, que pour marquer au Roi d'Espagne qu'il renonçoit pour jamais à son service, il lui renvoya les Patentes que Sa Majesté Catholique lui avoit données autrefois de Comte d'Olivito dans le Royaume de Naples ; les plus grands hommes ne se laissent que trop souvent transporter aux mouvemens de leur colere ; dans quel abîme de maux le desir de la vengeance ne les précipite-t-il pas quelquefois ? Pierre Navarre prend le parti de la France.

Le Viceroi n'osoit pas trop se fier aux Suisses dont le genie encore un peu farouche lui étoit fort suspect, & qu'il croyoit entretenir des liaisons secretes avec la France ; il ne se fioit pas davantage aux troupes du Pape, persuadé que Sa Sainteté qui vouloit à quelque prix que ce fût, retenir Parme & Plaisance, ne tarderoit gueres à s'accommoder avec les François, dès que les Suisses feroient la moindre démarche pour lui en- Le Viceroi de Naples se retire vers Plaisance.

An de N. S. 1515. lever ces deux importantes places; c'eſt pourquoi il réſolut de laiſſer à Verone Marc Antoine Colonne & Louis Icart à Breſſe avec de gros Détachemens, & de paſſer lui-même de l'autre côté du Pô avec le reſte de ſes troupes ſur un pont de bateaux, & d'aller camper ſur le bord de la Trebia aux environs de Plaiſance: comme le Viceroi marchoit dans un pays ami, rien ne troubla & n'interrompit ſa marche.

CXXVI. Les Suiſſes marchent contre les François.

Les Suiſſes qui ſe trouvoient avec le Duc de Milan, n'étoient pas contens des démarches & des délais du Viceroi qui firent enfin échouer les grands projets des Confederez, comme l'évenement ne le fit que trop voir; mais comment s'oppoſer aux ordres de la Providence? Ainſi les Suiſſes n'eſperant plus que le Viceroi vint les joindre, ſortirent de Milan avec un petit nombre d'Italiens qui ſe joignirent à eux, & prirent la réſolution d'aller donner bataille à toute l'Armée Françoiſe; ce n'étoit ni valeur, ni hardieſſe, mais une folle temerité: ce Duc n'avoit pas aſſez d'autorité pour commander ou pour défendre; il étoit bien la cauſe de la guerre, mais il n'étoit pas le maître de l'Armée; les troupes ne ſe conduiſoient que par une aveugle fureur & une impetuoſité militaire.

Ils attaquent les François à Marignan.

Les François avoient fortifié leur Camp par de bons retranchemens auprès de Marignan & de ſaint Donat à ſix lieues de Milan, dans l'eſperance que les habitans ſe ſoumettroient d'eux-mêmes. Alviane s'avançoit avec une extrême diligence, & venoit joindre les François avec neuf cens hommes d'armes, quatorze cens Chevaux-Legers, & neuf mille hommes d'Infanterie; c'eſt ce qui détermina les Suiſſes à ſe hâter d'en venir aux mains avant l'arrivée des Venitiens, prévoyant bien qu'il n'y auroit rien à eſperer pour eux, ſi les deux Armées pouvoient ſe joindre; ainſi les Suiſſes redoutables par la hardieſſe de leur réſolution, & par le mépris qu'ils faiſoient paroître de la mort, ſortirent de Milan en bon ordre & avec une contenance fiere. Les François de leur côté ſans ſortir de leurs retranchemens, mirent leurs troupes en bataille pour bien recevoir leurs ennemis: Charles de Bourbon commandoit l'avant-garde, la Palice l'arriere-garde, & le Roi étoit au Corps de bataille; l'Artillerie Françoiſe qui étoit nombreuſe & très-bien ſervie, faiſoit un terrible ravage dans les Bataillons Suiſſes qui ſe mettoient en devoir de forcer les retranchemens. Les plus ſages & les plus déterminez devenus furieux par la

mort

mort de leurs Compagnons, se réunissent; & ayant fait un nouvel effort, attaquent avec plus de valeur & d'intrépidité qu'auparavant, les retranchemens, & malgré la vigoureuse résistance des ennemis, les forcent, passent un fossé large & profond, & se rendent maîtres d'une partie de l'Artillerie; jamais on ne vit de part & d'autre un plus affreux carnage, sans que la victoire se declarât encore: la nuit qui survint, ne fut pas capable de separer les Combattans; on se battit avec fureur jusques vers la minuit que dura le clair de la lune. Les Suisses étoient devenus fiers de l'avantage qu'ils avoient remporté; le dépit & la presence du Roi n'avoient servi qu'à animer les François; le combat avoit été furieux, opiniâtre, funeste aux uns & aux autres, & la victoire douteuse. An de N. S. 1515.

Le Roi emporté par un feu de jeunesse & par son ardeur guerriere s'étoit avancé dans les premiers Escadrons, où il avoit fait des prodiges de valeur; il ne voulut pas se retirer, & passa le reste de la nuit sous les armes, sans même ôter son casque; il se contenta d'appuyer sa tête contre l'affut d'un canon pour prendre quelques momens de repos, & fut plus de vingt-sept heures sans prendre nulle nourriture, preuve de son courage & de sa vigueur. Ce Prince ayant compris que les Suisses vouloient de nouveau attaquer son Artillerie pour s'en rendre maîtres, en confia la garde aux Allemands. Valeur de François I.

Dès que le jour commença à paroître, le combat recommença avec encore plus de furie & d'opiniâtreté qu'auparavant: Genouillac Galiot qui commandoit l'Artillerie, dressa ses batteries avec tant d'adresse, que prenant les Suisses à revers & en flanc, il en fit un terrible carnage, & perça tous leurs Bataillons: comme on étoit dans le plus fort de la mêlée, Alviane qui n'étoit pas fort éloigné, ayant entendu le bruit de l'Artillerie, prit avec soi quelques Escadrons de Cavalerie, & s'avança en diligence pour soutenir les François; ce coup d'un General habile & experimenté décida de la victoire: car les Suisses s'imaginant que toute l'Armée Venitienne étoit arrivée, & ce bruit s'étant répandu dans leurs Bataillons, perdirent courage, & desesperant de la victoire, ils se retirerent vers Milan, mais au petit pas & toûjours en bon ordre; ils en partirent aussitôt, & prirent le chemin du Lac de Come; cette fameuse Bataille se donna le treiziéme & le quatorziéme de Septembre. La victoire demeure aux François.

An de N. S. 1515.

CXXVII. Les François entrent dans Milan, & envoyent le Duc en France.

Dès ce moment tout plia sous les armes du victorieux; les Milanois se soumirent, & ouvrirent leurs portes aux François; le Duc qui s'étoit retiré dans le Château avec ce qu'il avoit pû ramasser de troupes, s'y vit incontinent assiegé, & il y fut si vivement attaqué par l'Artillerie Françoise & par les mines que le Comte Pierre Navarre fit faire sous les fortifications du Château, que le Duc fut obligé de se rendre après trente jours de Siege, & de là conduit en France, où on lui donna trente-six mille écus de pension tous les ans pour soutenir dans un triste éxil sa languissante vie, à condition qu'il ne pourroit ni sortir ni s'éloigner du Royaume: que les plaisirs de ce monde sont courts & fragiles! à peine ce Prince eut-il goûté les premiers fruits de son rétablissement, qu'il se trouva précipité dans un abîme de miseres. Les soins continuels dont ce Prince infortuné fut agité, les inquietudes & les frayeurs mortelles qui le tourmenterent sans relâche dès qu'il eut remonté sur son Trône, meritent-ils le nom de plaisir? Toûjours esclave du caprice d'autrui; toûjours forcé d'obéir à ceux qui après s'être rendus maîtres des deniers publics, ou après avoir accablé les peuples de nouveaux impôts, se rendoient les Arbitres de la paix & de la guerre, en regloient, ou en changeoient les conditions à leur gré & suivant leurs interêts, ne laissoient enfin à ce malheureux Prince que l'ombre & le nom de Souverain, qui se trouvant accablé sous une honteuse servitude, ressentoit toutes les miseres de l'indigence, sans avoir seulement la liberté de gémir & de pleurer son infortune; après la prise du Duc, toutes les autres Villes & Châteaux suivirent l'exemple de la Capitale, & se rendirent au François victorieux, sans qu'il en coûtât une seule goutte de sang.

CXXVIII. Cardonne se retire à Naples. Entrevûe du Pape & du Roi de France à Boulogne.

Le Viceroi D. Raymond de Cardonne ayant appris le succès de la bataille de Marignan, dont les suites avoient été avantageuses aux François, remena aussitôt ses troupes à Naples pour maintenir la tranquillité de ce Royaume, où un grand nombre d'esprits mutins & brouillons paroissoient assez disposez à prendre les armes, & menaçoient d'une révolution, si l'on ne se mettoit en état de les contenir dans le devoir par la crainte des châtimens. Le Viceroi avoit ordre d'entreprendre la Conquête de Gelves pour occuper les troupes, & leur ôter ou l'occasion ou l'envie de se mutiner; le Pape

résolu de s'accommoder au tems, se rendit à Boulogne pour s'aboucher avec le jeune Roi victorieux. Dans cette entrevûe le Roi obtint aisément de Sa Sainteté tout ce qu'il voulut; pouvoit-elle rien refuser à un jeune Prince fier de sa victoire, & qui avoit encore les armes à la main: le Roi de son côté comme par une espece d'échange, & pour recompenser le Pape de sa complaisance, consentit à l'abolition de la fameuse Pragmatique Sanction, au grand regret de tout le Clergé de France; la Nation s'en plaignit & en murmura assez hautement, mais ses plaintes & ses murmures furent inutiles. An de N. S. 1515.

CXXIX. Le grand Gonsalve suspect au Roi Catholique.

Le Roi Catholique n'étoit pas fort tranquille en Espagne, & il ne manquoit ni de soins ni d'inquietudes; on fit courir le bruit que le Grand Gonsalve devoit s'embarquer pour la Flandre avec les Comtes de Cabra, d'Uregna & le Marquis de Priégo, qu'ils avoient amassé de grandes sommes d'argent, afin que rien ne pût retarder leur départ, lorsqu'ils croiroient à propos de partir, & qu'ils en trouveroient l'occasion; ce bruit s'étant répandu de tous côtez, & étant venu jusqu'aux oreilles de Sa Majesté Catholique, elle en fut si irritée, qu'elle envoya Manjarrés avec ordre d'empêcher ce voyage, & d'arrêter même le grand Capitaine, s'il étoit necessaire; mais la Providence détourna ce coup capable de flétrir l'honneur de la Nation Espagnole; dès le mois d'Octobre Gonsalve étoit tombé malade de la fiévre quarte à Loxa; on soupçonnoit cette maladie de feinte pour se mettre en sûreté, mais il n'en étoit pas moins inquiet & sur ses gardes.

CXXX. Grossesse de la Reine d'Angleterre, & élevation de Thomas Volsey au Cardinalat.

Le Roi d'Angleterre se plaignoit hautement de Ferdinand, & le tems n'avoit servi qu'à l'aigrir encore davantage: il étoit de la derniere importance pour Sa Majesté Catholique de l'appaiser, de peur qu'il ne se liguât avec les ennemis de l'Espagne; ce qui auroit jetté cette Couronne dans un terrible embarras. C'est pourquoi Ferdinand résolut d'envoyer le Commandeur Louis Gilabert en Ambassade en Angleterre avec de riches presens, des étoffes précieuses, des vases enrichis de perles & de pierreries, un grand nombre des plus beaux Chevaux & de magnifiques harnois. L'Ambassadeur arriva en Angleterre où tout étoit dans la joye pour la grossesse de la Reine; moins on avoit eu d'esperance que cette Princesse pût avoir d'enfans, plus l'allegresse de la Nation fut grande & universelle, quand on fut assuré que la Reine étoit

An de N. S. 1515. grosse. Le Chapeau de Cardinal que Thomas Volsey venoit de recevoir, n'avoit servi qu'à redoubler la joye publique & les divertissemens de la Cour; il semble que ce Prélat sorti de la plus basse extraction, ne s'éleva aux premieres Dignitez de l'Eglise & de l'Angleterre, que pour rendre sa chûte plus éclatante. La faveur du Prince qui avoit en lui une confiance entiere & ses basses & indignes complaisances furent les seules qualitez qui lui frayerent le chemin à ce haut point d'élevation, où il monta; son orgueil & son ambition le perdirent & plongerent l'Angleterre dans un abîme de malheurs; le nouveau Cardinal & l'Ambassadeur d'Espagne après quelques jours d'entrevûe & de conference, conclurent enfin le dix-huitiéme d'Octobre une alliance étroite & une amitié stable entre les deux Princes.

CXXXI. Le Corsaire Barberousse assiege Bugie, & se retire sans la prendre.

Quelque tems auparavant Louis de Requesens qui commandoit neuf Galeres d'Espagne, ayant rencontré auprès de l'Isle de Pantalarie treize Fustes ou Brigantins Corsaires qui avoient fait de grands ravages sur les côtes de Sicile & dans ces mers, les battit & leur enleva les riches dépouilles dont ils étoient chargez; peu de tems après le fameux Omich Pirate Turc, & nommé communément Barberousse, vint avec sa Flote particuliere assieger Bugie: un grand nombre de Maures du voisinage accoururent par terre pour se joindre à Barberousse, & pour l'aider dans son entreprise Raymond de Carroz, qui commandoit dans la place, la défendit avec une extrême valeur malgré la disette où il se trouvoit, & l'opiniâtreté des Assiegeans; D. Michel de Gurrea Viceroi de Majorque ayant appris l'extrêmité où étoit réduit Carroz, courut promtement à son secours; le Siege ne laissoit pas de se pousser avec vigueur, & il y avoit déja plusieurs mois qu'il duroit: les Assiegez commençoient à manquer de vivres, & ils parloient même de se rendre, lorsqu'il arriva le plus heureusement du monde un Vaisseau de Sardaigne chargé de toutes sortes de munitions de guerre & de bouche que leur envoyoit le Viceroi: jamais secours ne vint plus à propos; car ayant repris courage, Barberousse desesperant de pouvoir se rendre maître de la place, leva le Siege sur la fin de l'année, & se retira.

CXXXII. Mort du grand Gonsalve, & son éloge.

L'hydropisie du Roi Catholique & les fiévres quartes du Grand Gonsalve ne faisoient qu'augmenter & que s'aigrir de jour en jour; la maladie de l'un & de l'autre étoit devenue

mortelle malgré tous les remedes & l'art des Medecins. Gonsalve se voyant presque à l'extrêmité, voulut sortir de Loxa, & se fit transporter en chaise à Grenade, pour voir si le changement d'air pourroit lui rendre la santé; mais tous ces soins & ces précautions furent inutiles; peu de tems après son arrivée à Grenade, il y mourut le deuxiéme de Decembre. Quelque fertile que soit l'Espagne en grands Capitaines, on peut dire néanmoins que jamais peut-être elle n'en a porté qui ayent égalé le grand Gonsalve en valeur, en habileté, en experience & en bonheur; car la vie de cet homme merveilleux ne fut qu'une suite & un tissu continuel de victoires, quoique sur la fin de sa vie il se soit vû exposé à bien des orages & des traverses; jamais il ne lui échappa une parole indigne de lui & capable de ternir sa vertu; ses disgraces ne purent ébranler sa fermeté & son courage: car au milieu des plus heureux succès, il avoit accoûtumé de temperer sa joye par la pensée des tristes revers que l'on éprouvoit tous les jours. Comme il avoit coûtume de se consoler dans ses disgraces par l'esperance d'un meilleur sort, la faveur & les recompenses du Prince qui par la jalousie & la malignité des Courtisans, ne répondirent pas aux services importans que ce grand Capitaine avoit rendus à la Couronne d'Espagne, bien loin de diminuer sa gloire, ne servirent qu'à lui donner plus de relief & un nouveau lustre, au moins en tira-t-il cet avantage, que dans les dernieres années de sa vie il ne donna ombrage à personne. Une longue vie expose la plûpart des hommes aux caprices d'une fortune inconstante, & les plus grands hommes ennemis du repos, n'ont que trop souvent flétri leur premiere gloire par les divers partis où leur ambition & leur esprit inquiet les ont engagez au préjudice de leur devoir; tant il est difficile de voguer long-tems sur une mer orageuse, sans éprouver la violence des flots, & sans essuyer de furieuses tempêtes. Il mourut enfin; mais son nom & le souvenir de ses grandes qualitez subsisteront tant que le monde durera. An de N. S. 1515.

Elvire fille aînée du grand Gonsalve herita de tous les biens de son pere, & la Dignité de Connétable de Naples fut donnée par Sa Majesté Catholique à Fabrice Colonne qui l'a transmise aux Seigneurs de sa maison, qui la possedent encore aujourd'hui; mais ce n'est plus qu'un grand nom sans autorité, sans fonction & sans revenu. Elvire fille aînée & heritiere de ses biens.

An de N. S. 1515.
CXXXIII.
Le Roi Catholique va à Placentia.

Le Roi Catholique ayant résolu de sortir de Madrid pour aller à Seville, où l'air est plus temperé & plus doux pendant l'hyver, passa par Placentia qui étoit sur sa route, & dont les environs sont très-agréables: tout malade & tout languissant qu'il étoit, il fut reçû par les habitans avec toute la magnificence & toutes les démonstrations possibles de joye. Pendant le peu de jours qu'il y demeura, ce ne fut que fêtes & spectacles; il envoya Ferdinand son petit-fils à Notre-Dame de Guadaloupe celebre uniquement par la pieté des Fideles & les miracles que Dieu y opere. Pierre Nugnez de Guzman Grand-Portemasse de Calatrava, Gouverneur du jeune Prince, & Alvarez Osorio de l'Ordre de saint Dominique, Evêque d'Astorga son Précepteur l'accompagnerent dans ce voyage

Et de là dans la petite Province de Serena.

Sa Majesté qui se plaisoit fort à la chasse de l'oiseau, alla ensuite dans la petite Province que nous appellons *la Serena*, pour prendre le divertissement du vol du Heron qu'il aimoit particulierement, & dont ce pays est rempli, dans la vûe de se délasser de ses peines, & de trouver quelque soulagement à ses infirmitez. L'Amirante, le Duc d'Albe, l'Evêque de Burgos, trois des principaux de son Conseil, qui étoient le Docteur Laurent Galindez de Carvajal, dont nous avons les Memoires de ce tems-là, le Licentié Zapata, & François de Vargas, Intendant de ses Finances, suivirent Sa Majesté; ce dernier avoit eu d'Agnés de Carvajal son épouse, D. Guttiere de Carvajal, Evêque de Placentia.

Le Doyen de Louvain le vient trouver.

Le fameux Adrien, Doyen de Louvain & Précepteur du Prince Charles arriva de Flandres, & vint trouver le Roi pour lui communiquer des affaires de la derniere importance dont le Prince l'avoit chargé. Le Doyen ménagea si bien l'esprit de Sa Majesté Catholique, qu'il en obtint cinquante mille écus de pension pour le jeune Prince, à condition que le Roi conserveroit sa vie durant l'administration du Royaume de Castille, ce qu'il avoit toûjours souhaité avec ardeur, quand même la Reine Jeanne sa fille viendroit à mourir; excès de generosité dans l'un & dans l'autre; mais on devoit leur tenir peu de compte de ces graces, le Roi étant âgé & si infirme, que l'on ne croyoit pas qu'il eût encore plusieurs jours à vivre. Tout ceci se négocia les Fêtes de Noël.

CXXXIV.
La maladie du Roi augmente.

Le Roi voulut retourner à Madrigaleio, petite maison de plaisance proche de Truxillo; ce fut là que la maladie du Roi

augmenta tellement par l'agitation & la fatigue du chemin, que les Medecins deſeſpererent abſolument de ſa vie. Le Doyen de Louvain ayant appris le danger où étoit Sa Majeſté, y accourut auſſitôt; mais ſon arrivée ne plut pas au Roi, qui lui commanda de retourner inceſſamment à Notre-Dame de Guadaloupe auprés du Prince Ferdinand, à qui il étoit déja allé rendre ſes reſpects, & avec ordre d'attendre là ſon arrivée. Dès que le Doyen fut parti, il fit ſon teſtament & ſe confeſſa au P. Thomas de Matienço ſon Confeſſeur & de l'Ordre de ſaint Dominique. La Reine Germaine qui étoit à Lerida, ayant appris l'état dangereux où étoit le Roi ſon époux, en partit auſſitôt, & ſe rendit en diligence auprès de Sa Majeſté, la veille qu'il acheva ſon teſtament; il eſt aiſé de juger des inquietudes de la Reine & de ſa douleur. An de N. S. 1515.

Enfin le Mercredi ſuivant, le Roi rendit tranquillement ſon ame le vingt-troiſiéme de Janvier, à une heure après minuit de l'année mil cinq cens ſeize. On peut ſans le flatter, le comparer aux plus grands Princes, & je ne crois pas que l'Eſpagne en ait jamais porté un qui l'ait égalé en valeur, en grandeur d'ame, en prudence, en habileté & en amour pour la juſtice. Il faut convenir qu'il n'étoit pas ſans défaut? car où voit-on des hommes parfaits? mais l'on doit avouer que la malignité & l'envie, qui n'épargnent pas les plus grands hommes, lui ont attribué bien des défauts qu'il n'avoit pas, ou groſſi ceux qu'il pouvoit avoir. La moderation de ſon Gouvernement, ſon zele pour la Religion, ſon amour pour les beaux Arts, font ſon veritable caractere; c'eſt le portrait d'un Roi juſte, doux, bienfaiſant & veritablement Chrétien: c'eſt le modele ſur lequel tous les Rois d'Eſpagne devroient ſe regler, & l'Eſpagne lui eſt redevable de la paix qu'elle a goûtée, de la ſûreté publique, de la politeſſe & de la magnificence qui y étoient inconnues avant ſon Regne.

Sa mort & ſon éloge.

An de N. S. 1516.

Ferdinand qui au milieu de ſa grandeur n'avoit pas oublié qu'il étoit mortel, fit trois teſtamens; l'un à Burgos trois ans avant ſa mort; le ſecond à Aranda ſur le Duero l'année d'après, & le troiſiéme quelques jours avant que de mourir. Dans tous ſes teſtamens il laiſſa pour ſon heritiere la Reine Jeanne ſa fille & le Prince Charles ſon petit-fils Regent de tous ſes Royaumes: au cas que le Prince fût abſent, le Prince Ferdinand ſon frere devoit avoir la Regence par le premier

Il fait divers teſtamens.

An de N. S. 1516. teſtament ; mais il changea cet article dans les deux derniers, où il ordonna que l'Archevêque de Sarragoſſe auroit la Regence de l'Arragon, & le Cardinal Ximenez qu'on appelloit le Cardinal d'Eſpagne, celle de la Caſtille juſqu'à l'arrivée du Prince Charles. Cet article s'executa comme le Roi l'avoit ordonné ; néanmoins le Doyen de Louvain ayant fait voir des lettres & des ordres formels du Prince Charles, fut aſſocié à l'adminiſtration de la Caſtille avec le Cardinal d'Eſpagne. Le Prince Ferdinand eut pour ſon partage la Principauté de Tarente dans le Royaume de Naples, les Villes de Crotone, de Tropea, d'Amantia & de Gallipoli, outre cinquante mille écus de penſion à prendre ſur les revenus & le domaine de ce Royaume, juſqu'à ce que le Prince Charles ſon frere lui eût donné quelque Principauté d'un pareil revenu.

Executeurs de ſon teſtament

Il ordonna encore que l'on remettroit en liberté le Duc de Calabre ; il chargea même le Prince Charles de lui donner une Principauté & des penſions pour pouvoir ſubſiſter & ſoutenir la grandeur de ſa naiſſance ; ce qui ne s'executa néanmoins pas avant l'année mil cinq cens trente-trois, pour diverſes raiſons & ſous divers prétextes : car en manque-t-on jamais à l'égard des malheureux. Il ne regla rien ſur Antoine Auguſtin ſon vice-Chancelier, ſoit que peut-être il eût oublié ſon crime, ſoit qu'il laiſſât le ſoin du châtiment à ſon ſucceſſeur ; c'eſt ce que je n'entreprends pas de décider. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que le Cardinal d'Eſpagne ayant pris en main la Regence du Royaume, l'envoya avec une bonne eſcorte priſonnier en Flandres, où ſa cauſe ayant été examinée, les Juges qu'on lui donna à Bruxelles, le declarerent innocent par une Sentence juridique le vingt-troiſiéme de Septembre de la même année. Le Roi nomma pour ſes executeurs teſtamentaires la Reine Germaine ſon épouſe, le Prince Charles ſon petit-fils, l'Archevêque de Sarragoſſe, la Ducheſſe de Cardonne dont la prudence & le merite étoient reconnus de tout le monde, le Duc d'Albe, le Viceroi de Naples, le P. Thomas de Matienço Confeſſeur de Sa Majeſté & Michel Velaſquez Clement ſon Secretaire qui avoit lui-même écrit le teſtament.

Il eſt inhumé à Grenade.

On porta le corps de Ferdinand à Grenade, & il fut inhumé dans la Chapelle Royale de la Cathedrale proche le corps de la feue Reine Iſabelle ſon épouſe qui juſques-là avoit toûjours été en dépôt dans le fameux Château de l'Alhambra. De

tous

tous ceux qui s'étoient trouvez auprès du Prince lorſqu'il expira, la plûpart ſe retirerent; car on oublie aiſément les morts, & il n'y eut que le ſeul Ferdinand d'Arragon, D. Bernard de Sandoval de Rojas Marquis de Denia, & un petit nombre de Gentilshommes du Palais qui accompagnerent le corps du Prince dans tout le chemin. Les peuples en deuil alloient en proceſſion au-devant du convoi, & chantoient des prieres & des Pſeaumes pour le repos de ſon ame; mais la pompe fut plus grande à Cordoue par le zele & les ſoins du Marquis de Priégo, du Comte de Cabra & de toute la Nobleſſe de la Ville. Les habitans, hommes, femmes, enfans ſortirent en foule de Cordoue pour honorer la ceremonie, & tout le Clergé Séculier & Régulier alla bien loin au-devant avec la Croix pour recevoir le corps. On admira la generoſité du Marquis & du Comte, qui oubliant les mauvais traitemens que ce Prince leur avoit faits dans les derniers tems de ſa vie, ne conſulterent plus que leur grand cœur & ce qu'ils devoient à celui qui avoit été leur Souverain. Enfin lorſque le corps arriva à Grenade, tout le Clergé, les Officiers de la Ville & de la Chancellerie, toutes les Cours de Juſtice ſe trouverent en habit de ceremonie aux obſeques du Prince: les plus conſiderables de la Ville portoient le corps ſur leurs épaules; les funerailles ſe firent avec toute la pompe & toute la magnificence que meritoit le Conquerant, & pour ainſi dire, le Fondateur ou le Reſtaurateur de la Ville, l'Auteur de la tranquillité & du bonheur de tout le Royaume, ou plûtôt le Pere de toute l'Eſpagne, la gloire de la Nation, & un des plus parfaits modeles des Rois. An de N. S. 1516.

FIN.



# TABLE DES MATIERES

## Contenues en ce Cinquiéme Volume.

B

C

D

E



F

L



M

*Fin de la Table du Tome V.*





SUPPLEMENT



# SUPPLÉMENT DE L'HISTOIRE D'ESPAGNE, OU SOMMAIRE DES CHOSES QUI sont arrivées les années suivantes.

L'AN 1515.



DÈS QUE FRANÇOIS I. Roi de France, qui venoit de succeder à Louis XII. eut reglé les affaires de son Roïaume, ce jeune Prince vif & ambitieux ne pensa qu'à continuer la guerre en Italie. Ayant donc rassemblé toutes ses troupes, il passa les Alpes, tailla en pieces & fit prisonnier Prosper Colonne, qui avec un gros corps de cavalerie s'étoit mis en devoir de lui fermer les passages. François I. se rendit ensuite maître de la ville & de la citadelle de Novare, par le moïen du Comte Pierre Navarre, qui ennuyé de la longueur de sa prison & indigné du peu de soin qu'on avoit de païer sa rançon, avoit offert ses services à ce Prince & pris de l'emploi dans ses armées.

LE ROY prit la route de Millan. Les Suisses avoient embrassé le parti du Duc Maximilien. Raymond de Cardonne s'étoit jetté dans Verone pour la deffendre en cas d'attaque. Laurent de Medicis qui commandoit les troupes du Pape étoit à Plaisance. Ces deux Generaux n'étant pas venus joindre assés promptement le Duc Maximilien, (comme ils l'auroient dû faire) les Suisses attaquerent l'armée Françoise. Le combat fut sanglant, & long-tems douteux; il dura tout le jour & une grande partie de la nuit : mais la fraïeur s'étant mise parmi les Suisses, sur ce que le bruit s'étoit répandu dans leur armée que les ennemis avoient reçu de nouveaux secours, ils furent battus & entierement defaits. Le Duc qui s'étoit retiré dans le Château de Milan, tomba entre les mains des François, qui l'envoyerent comme son pere en France où il y demeura prisonnier jusqu'à la mort. Cette fameuse bataille se donna le 13. de Septembre.

LA VICTOIRE que les François venoient de remporter, jetta la consternation dans toute l'Italie, & les Espagnols qui quelque tems auparavant se croïoient au dessus de leurs affaires, voïant toute la Lombardie & le Duché de Milan perdus, commençoient à être inquiets & à craindre pour le Roïaume de Naples. Le Roi Catholique attentif à le deffendre ne pen-

ſoit qu'à lever de tous côtés de nouvelles troupes pour le conſerver. Comme il ſe defioit du grand Gonſalve, qui ſe diſpoſoit à paſſer en Flandres avec pluſieurs autres grands Seigneurs d'Eſpagne, il prit la reſolution de le faire arrêter, & il l'auroit fait ſi Gonſalve ne fût tombé malade à Loxa, d'où s'étant fait tranſporter à Grenade, il y mourut au commencement de Decembre.

L'AN 1516. LA MORT du Roi Ferdinand le Catholique ſuivit de près celle du grand Capitaine; car ce Prince qui depuis pluſieurs mois étoit malade & attaqué d'hidropiſie, en mourut enfin le 23 de Janvier à Madrigaleio proche de Trugillo, ſur le chemin de Seville. On dit que la fameuſe cloche de Vililla ſembloit avoir annoncé cette mort; car les Arragonnois ont coutume de regarder le ſon de cette cloche comme le preſage de la mort des Souverains, & de tous les grands évenemens. Ferdinand nomma pour ſon heritier D. Charles d'Autriche ſon petit fils, & il ordonna que D. Ferdinand ſon cadet, auroit pour partage la ville de Tarente & quelques autres terres dans le Roïaume de Naples. Il declara l'Archevêque de Sarragoſſe ſon fils naturel, Regent du Roïaume d'Arragon, & laiſſa au Cardinal d'Eſpagne Archevêque de Tolede l'adminiſtration de la Caſtille, juſqu'à l'arrivée du jeune Prince en Eſpagne. Il voulut auſſi que l'on remît en liberté Ferdinand Duc de Calabre, & il lui aſſigna des revenus conſiderables pour ſoutenir ſa naiſſance & ſon rang. Le corps du Roi Catholique & celui de la Reine ſon épouſe furent tranſportés à Grenade, & inhumés dans l'Egliſe Cathedrale, comme il l'avoit marqué lui-même dans ſon teſtament.

MAIS quoyque Ferdinand eût ainſi reglé les choſes, le nouveau Roi Charles avoit fait expedier des lettres patentes quelque tems avant la mort du feu Roi, & les avoit envoyées ſecretement en Eſpagne, pour declarer le Cardinal d'Eſpagne Regent de tous ſes Etats, juſqu'à ſon arrivée; il lui aſſocioit le Doyen de Louvain qui avoit été autrefois ſon Precepteur. Quoique la Reine Jeanne mere de Charles fût encore vivante, il ne laiſſa pas depuis ce tems là de commencer dans les proviſions & les actes publics à ſe nommer Roi d'Eſpagne ſans le conſentement & la participation des Grands du Roïaume, ce qu'il continua toûjours, nul n'oſant s'expoſer à encourir l'indignation du Prince en reſiſtant à ſes volontés.

LA NAVARRE inquietoit fort les Eſpagnols; car l'on craignoit que dans cette revolution & dans le changement de gouvernement il ne s'élevât des troubles dans ce Roïaume, & que les Grands ne priſſent cette occaſion pour ſe déclarer en faveur de leurs premiers Souverains. Ce fut la raiſon pour laquelle on nomma D. Antoine Manrique Duc de Najare, Vice-Roi de Navarre. On ne pouvoit jetter les yeux ſur un Seigneur plus propre à cet emploi, ſoit par le grand nombre de parens & d'amis qu'il avoit dans ce Roïaume, ſoit parce que toutes ſes terres étoient dans le voiſinage. Cependant D. Pierre de Navarre, Maréchal de Navarre & Marquis de Cortez, y excita quelques troubles;

mais ils furent bien-tôt appaisés ; parce qu'ayant été arrêté on l'envoïa à Simancas où il passa le reste de ses jours prisonnier dans le château. Ce qui acheva de deconcerter tous les projets des mal intentionnés, fut la mort du Roy Jean d'Albret qui arriva le 19. de Juin dans sa principauté de Bearn.

L'AN 1517. HUIT mois après mourut la Reine son épouse. Ils furent inhumés l'un & l'autre dans l'Eglise de Notre-Dame de Lescar, une des principales villes de leur principauté, quoiqu'ils eussent ordonné dans leur testament que l'on porteroit leur corps à Pampelune dans la sepulture ordinaire des Rois de Navarre, pour marquer le droit qu'ils conservoient toûjours sur ce Royaume ; foible dedommagement d'une couronne enlevée. Henri d'Albret leur fils fut aussi successeur de leurs Etats & de leurs pretentions sur ce Roïaume.

MARIE Reine de Portugal mourut en couche à Lisbonne au mois de Mars dans la fleur de son âge, & elle fut inhumée dans l'Eglise de Notre-Dame de la même Ville. Elle laissa huit enfans, qui furent le Prince D. Jean l'aîné, les Princesses Isabelle & Beatrix, les Princes D. Louis, D. Ferdinand, D. Alphonse qui fut Cardinal, D. Henry qui fut aussi Cardinal, & ensuite Roy, & D. Edouard, sans y comprendre deux autres Princes qui moururent enfans.

ADRIEN DE FLORENCE natif d'Utrecht dans les Païs-Bas, Doyen de Louvain, & depuis Evêque de Tortose en Espagne, alla à Rome où il fut fait Cardinal le 27. de Juin. Le nouveau Roi Charles d'Autriche aborda avec sa flotte le 19. de Septembre à Villaviciosa dans les Asturies, le Cardinal d'Espagne se mit aussitôt en chemin pour aller au devant de Sa Majesté ; mais à peine fut-il arrivé à Roa, qu'il y mourut le 29. du même mois. Son corps fut transporté à Alcala, & inhumé dans le College de saint Ildephonse qu'il avoit fait bâtir à ses dépens, & auquel il avoit laissé des revenus tres-considerables. Ce grand homme avoit établi & fondé à Alcala une université sur le plan de celle de Paris, pour y enseigner toutes les sciences, ainsi que dans cette celebre Ecole, s'il est permis de comparer les petites choses avec les grandes. Rien néanmoins ne fut plus glorieux & plus avantageux à l'Espagne, & par le concours extraordinaire des jeunes gens qui vinrent de toutes les Provinces étudier dans cette Uuniversité, & par le grand nombre d'hommes illustres en toutes sortes de sciences qui en sortirent. Le Cardinal d'Espagne fut 22. ans Archevêque de Tolede. Le Cardinal de Croy Flamand lui succeda ; mais il ne vint jamais en Espagne.

CETTE année fut remarquable particulierement par deux grands évenemens, le premier fut la fin de l'Empire des Soudans en Egypte ; le second fut la monstrueuse heresie de Martin Luther, qui s'éleva en Allemagne, & qui devint la source d'une infinité de malheurs dans toute l'Europe Chrétienne.

DEPUIS que l'Egypte avoit été conquise par les Romains, elle avoit toûjours été soumise à leur domination, jusqu'à l'Empire d'Heraclius, sous lequel le faux Pro-

phete Mahomet se rendit maître de cette Province par les armes. Après sa mort les Califes demeurerent paisibles possesseurs de cette Province, & reglerent avec une égale autorité les affaires de la Religion & de l'Etat, ainsi que leur Prophete l'avoit ordonné. Cette forme de gouvernement dura jusqu'au tems des Croisades; car Amauri Roi de Jerusalem ayant pris la ville de Damiette appellée autrefois *Peluse*, reduisit les Califes à de telles extremités, qu'ils furent obligés pour se soutenir de demander de puissans secours au Soudan de Sirie. Saracon fut celui à qui le Soudan donna le commandement des troupes qu'il envoya au secours du Caliphe. Ce nouveau General s'empara de l'Egypte pour se recompenser de la peine qu'il avoit prise de la défendre contre les Chrétiens, & il ne laissa plus au Caliphe que l'autorité sur les affaires de la religion.

Le fameux Saladin, fils de Saracon fut en même tems Soudan de Syrie & d'Egypte. Après s'être rendu redoutable par le grand nombre de victoires qu'il remporta, & par la prise de Jerusalem qu'il enleva aux Chrétiens, il les reduisit aux dernieres extremités & les chassa de presque toute la Syrie.

Peu de tems après Melech Sala, qui avoit succedé à Saladin, se voyant trop foible pour resister aux efforts des Chrétiens, & pour executer les projets qu'il formoit, se servit d'un grand nombre d'Esclaves qu'il acheta des Scythes, & avec le secours de ces troupes braves & agueries, il fit encore de nouvelles conquêtes, il fit même saint Louis prisonnier au siege de Damiette. Ces Esclaves ayant fait mourir Melech Sala leur Souverain, au secours duquel ils étoient venus, se rendirent maîtres de l'Egypte & de la Syrie, & choisirent pour Roi un d'entre eux nommé Turquemin; mais à condition qu'il ne laisseroit pas l'empire à sa posterité, & que les autres Esclaves ne pourroient aussi laisser les emplois militaires à leurs enfans; qu'au contraire il faudroit pour servir dans les troupes être né de parens Chrêtiens, & avoir renoncé à la Religion Chrétienne. On les nomma *Mammelus*, & c'est parmi ces Mammelus qu'on choisissoit le Roi.

Cette forme de gouvernement dura près de trois siecles, & jusqu'au tems Cajet Bey qui battit souvent les Turcs, & qui regnoit en Egypte, pendant que Ferdinand le Catholique regnoit en Espagne. Campson successeur de Cajet-Bey voyant que les Turcs avoient defait les Persans proche de Tauris, & craignant que ces redoutables vainqueurs ne vinssent se jetter dans la Syrie, resolut de les prévenir. Dès l'année précedente il porta la guerre dans l'Asie, mais son armée fut taillée en pieces par celle de Selim Empereur des Turcs, & il mourut dans le combat qui se donna près de Damas. Les soldats de Campson mirent en sa place Tomum-Bey; mais celui-ci ayant été battu par les Turcs dans une bataille qui se donna auprès du Grand Caire, dont ils se rendirent maîtres, il fut pris & empallé.

Les Turcs après cette signa-

lée victoire, & plusieurs autres grands avantages, s'emparerent de la Syrie & de l'Egypte sans nulle opposition. Cette conquête étendit considerablement la domination de ces Infideles pour le malheur des Chrétiens. Quant à l'heresie de Luther, en voici l'origine. Le Pape Jules II. avoit entrepris de rebâtir la superbe Eglise de saint Pierre de Rome. Leon X. qui lui succeda entrant dans les desseins de son Predecesseur, voulut continuer l'édifice, & pour en venir plus aisément à bout, il fit publier un Jubilé universel dans tout le monde Chrétien en faveur de ceux qui voudroient bien par quelques aumônes contribuer aux frais necessaires pour achever l'Eglise. Albert Archevêque de Mayence, que sa Sainteté avoit chargé du soin de faire publier la Bulle en Allemagne, donna cette commission aux Religieux de S. Dominique. Frederic Electeur de Saxe avoit peu d'années auparavant fondé une Université dans la ville de Wittemberg, une des plus considerables de ses Etats. Martin Luther Religieux de saint Augustin, qui enseignoit alors l'Ecriture sainte dans cette nouvelle Université, jaloux de voir qu'on eût preferé aux Religieux de son Ordre ceux de saint Dominique, commence par declamer en chaire contre ces Indulgences & contre ceux qui les publioient: il dit aux peuples qu'ils ne devoient pas se laisser surprendre par les artifices de ces Predicateurs; que ces marchandises qu'on leur envoyoit de Rome n'étoient pas assés précieuses pour qu'on les achetât si cher, & que l'argent qu'on y envoyeroit pouvoit être employé plus utilement ailleurs.

TELLES furent les premieres étincelles d'un incendie qui mit presque toute l'Europe Chrétienne en feu, & que plusieurs siecles ne pourront peut-être éteindre. Luther voyant qu'on l'écoutoit avec plaisir dans ses predications qui n'étoient que des satyres continuelles de la Cour de Rome, n'en devint que plus insolent. Le nombre de ceux qui voulurent s'empresser de remedier au mal, & qui n'y apporterent pas toute la prudence & tous les menagemens necessaires, ne firent que l'aigrir & l'envenimer, au lieu qu'en le méprisant il se seroit peut-être dissipé de lui-même: mais il est bien plus aisé de condamner les fautes qu'on a faites que de les éviter avant qu'elles se fassent.

IL Y AVOIT déja plusieurs années qu'il s'étoit glissé de terribles abus en Allemagne, & que les peuples étoient plongés dans les plus affreux dereglemens. On les remarquoit même dans ceux qui avoient le plus d'obligation de s'en preserver. Cette occasion & les declamations de Luther firent que le mal éclata encore davantage. Quand les peuples se soulevent, il est presque également dangereux de dissimuler leur audace par l'impunité, & d'avoir recours aux armes pour les dompter.

LA Princesse Eleonor, sœur du nouveau Roy d'Espagne, épousa Emmanuel Roy de Portugal. La ceremonie des noces se fit à Crato, rien n'y manqua pour la rendre magnifique. De ce mariage sortirent le Prince D. Charles, qui ne vêcut pas long-tems, & la Prin- L'AN 1518.

ceſſe Marie qui mourut ſans être mariée.

Comme l'Archevêché de Tolede étoit d'une tres-grande étendue, on propoſa de le demembrer & de mettre des Evêques particuliers à Madrid & à Talavera. Le Pape Leon y conſentit ſans peine, & expedia ſur cela une Bulle dans laquelle il donnoit commiſſion au Cardinal Adrien, à l'Evêque de Coſenza ſon Nonce en Caſtille, & à D. Alphonſe Manrique Evêque de Ciudad-Rodrigo, de faire les informations neceſſaires ſur les avantages & les inconveniens qui pourroient ſe rencontrer dans l'érection de ces nouveaux Evêchés; mais on y trouva tant de difficultés, qu'on fut enfin obligé d'abandonner ce deſſein.

L'an 1519. L'Empereur Maximilien étant mort le 12. de Janvier à Belz en Baviere les Electeurs s'aſſemblerent ſelon la coutume à Francfort pour lui choiſir un ſucceſſeur. Comme pluſieurs Princes pretendoient à l'Empire, il y eut pendant la Diete de puiſſantes brigues. La plus forte étoit en faveur de François I. Roy de France; mais malgré ſes partiſans, Charles Roi d'Eſpagne lui fut preferé, & fut élû Empereur le 28. de Juin par le plus grand nombre des Electeurs. Cependant comme les Rois de Naples en qualité de feudateurs du ſaint Siege avoient deffenſe des Souverains Pontifes d'accepter l'Empire, le nouvel Empereur obtint du Pape la diſpenſe à condition que dans la ſuite, il ſeroit obligé de payer chaque année ſept mille écus à la Chambre Apoſtolique, & de preſenter une haquenée blanche au Pape, ce qui ſe pratique encore à preſent. Il ne paroît pas néanmoins que cela ſe ſoit executé parfaitement que quelques années après.

Ce fut à Barcelone que le Roi d'Eſpagne apprit la nouvelle de ſon élection à l'Empire; il regla le plus promptement qu'il put toutes ſes affaires, & ayant traverſé l'Eſpagne il ne pût s'embarquer plûtôt que le mois de May au port de la Corogne. Etant arrivé en Flandres il ſe rendit avec toute la diligence poſſible à Aix la Chapelle, où il reçut d'abord la Couronne Imperiale le 22. d'Octobre par les mains de l'Archevêque de Cologne, ſuivant la coutume. Il ceda en même tems au Prince Ferdinand ſon frere l'Autriche & tous les Etats que l'Empereur Maximilien leur ayeul avoit poſſedés en Allemagne. L'an 1520.

L'Empereur en partant d'Eſpagne laiſſa en Caſtille pour Regens du Royaume le Cardinal Adrien, le Connêtable de Caſtille, D. Inigo de Velaſco & l'Amirante D. Henri Henriquez. Leur premier ſoin fut de ne rien negliger pour calmer l'eſprit des peuples qui paroiſſoient mécontens & diſpoſés à ſe ſoulever. Mais malgré leurs ménagemens, leur attention & leur habileté, ils ne purent empêcher les mutins de prendre les armes. Les villes ſe liguerent & il s'éleva en Eſpagne une guerre civile. On ſe plaignoit de l'avarice des Flamands qui enlevoient tout l'or d'Eſpagne; que leur domination trop dure & trop imperieuſe étoit inſoutenable, qu'ils opprimoient la liberté & violoient les loix du Roïaume: mais on murmuroit particulierement de ce que le Seigneur de Chiévres qui avoit été Gouverneur du jeune Roi, non

content d'avoir fait Guillaume de Croy son neveu, fils de sa sœur Archevêque de Tolede aprés la mort du Cardinal Ximenes, avoit employé mille artifices pour alterer les especes d'or, ce qui causoit un prejudice tres-considerable à tout le commerce d'Espagne.

D. Jean de Padilla un des plus grands Seigneurs de Tolede, & D. Antoine d'Acunha Evêque de Zamora, étoient les principaux Chefs de la revolte, & soutenoient les ligues formées par les villes les plus considerables, qui se crurent en droit de s'unir pour soutenir l'interêt public. Les Rebelles & les troupes du Roi en vinrent aux mains en plusieurs endroits sans que la victoire se declarât entierement ni pour les uns ni pour les autres. Mais les Roïalistes vers la fin de l'année s'étant rendus maîtres de Tordesillas, où les Rebelles s'étoient fortifiés & où ils tenoient la Reine Jeanne, le parti de ceux-ci commença fort à dechoir. Enfin aïant été entierement battus le 23. d'Avril de l'année suivante auprés de Villatar, où leurs principaux Chefs furent faits prisonniers, tout fut bientôt calmé. L'autorité & la prudence du Conseil Roïal sur qui l'Empereur se reposoit absolument de tout ce qui concernoit l'administration de ses Etats, ne contribua pas peu à dissiper les revoltes & à ramener les esprits. Jean de Padilla, Bravo & Maldonado, qui avoient été les premiers auteurs de ces troubles, furent executez à mort, & l'Evêque de Zamora fut conduit au Château de Simancas où il demeura prisonnier.

MARIE de Pacheco épouse de Jean de Padilla, femme d'un genie & d'un courage beaucoup au dessus de son sexe, sans se laisser abbattre par le supplice & la mort de son mari, prit sa place, se declara Chef des Mecontens, ne negligea rien pour fomenter les ligues des villes unies, & les encouragea à maintenir la liberté publique; mais les efforts de cette Heroine produisirent peu de chose. D'un autre côté le Duc de Sogorbe tailla en pieces proche de Morvedro les *Germanats* de Valence. C'est ainsi que les Rebelles & les mécontens se nommoient dans ce Roïaume.

GUILLAUME de Croy Archevêque de Tolede mourut le 11. de Janvier en Allemagne avant que d'être venu en Espagne, sans avoir ni pendant sa vie, ni à sa mort rien fait de remarquable. On lui donna pour successeur D. Alphonse de Fonseca un des grands Prélats qu'eût alors l'Espagne & des plus distingués par la vaste étendue de son genie. Il fut transferé de l'Archevêché de Compostelle à celui de Tolede, & celui de Compostelle fut donné au Licentié D. Jean de Tavora qui étoit du Conseil de l'Inquisition & qui avoit été Evêque de Ciudad-Rodrigo, & d'Osme. Tavora étoit neveu de D. Digue Deza Archevêque de Seville. L'AN 1521.

LES GUERRES de Castille donnerent occasion à une nouvelle guerre dans la Navarre, en voici l'occasion : Les Espagnols après la conquête de ce Royaume avoient demoli presque toutes les places fortes; l'année precedente; ils en avoient enlevé la plus grande partie de l'artillerie & retiré ce qu'ils y avoient de meilleures troupes pour s'opposer aux Rebel-

les de Castille. Le Roi de France qui avoit une extrême passion de rétablir Henri d'Albret sur le trône de ses ancêtres, crut devoir profiter de la conjoncture qui se presentoit pour executer son dessein. Il envoya une grosse armée du côté de la Navarre, sous la conduite d'André de Foix Seigneur de Lespare, frere d'Odet de Foix Seigneur de Lautrec.

DES QUE les troupes de France furent entrées dans le Roïaume, toutes les villes jusqu'à Pampelune ouvrirent les portes aux François D Manrique Vice-Roi de Navarre fut obligé d'abandonner la Capitale, n'étant pas en état de la deffendre. Le Château tenoit neanmoins encore pour les Espagnols. Les François l'attaquoient vigoureusement, & il étoit deffendu avec une égale valeur par D. Ignace de Loyola d'une des plus illustres familles de la Province de Guypuscoa, Officier en ce tems là dans les troupes Espagnoles & depuis Fondateur de la Compagnie de Jesus: comme il étoit sur la breche pour animer ses troupes à soutenir l'effort des François qui montoient à l'assaut, un éclat de pierre qu'un boulet de canon avoit brisée, lui rompit une jambe & blessa l'autre; il s'en ressentit le reste de sa vie Sa blessure l'aïant mis hors de combat, les assiegés perdirent courage & remirent le Château aux François, qui par là se rendirent maîtres de tout le Roïaume.

LE GENERAL François fier de ces avantages, qui passoient ses esperances au lieu de se contenter d'avoir recouvré en si peu de tems & d'une maniere si glorieuse toute la Navarre, voulut entrer sur les terres de Castille & mit le siege devant Logrogno qui tint assez long-tems pour donner aux Espagnols le tems de courir au secours de la Place, & de faire lever le siege. Nos troupes ayant poursuivi les François, les joignirent proche de Pampelune dans un lieu nommé Noayn peu éloigné du port de Reniega, les battirent & firent grand nombre de prisonniers. Après cette défaite le Roïaume de Navarre & la Capitale même retournerent sous la domination Espagnole avec autant de facilité qu'elle avoit été conquise par l'armée Françoise.

LE ROI chagrin de ce mauvais succès, voulut avoir sa revanche; il envoya une seconde armée plus nombreuse que la premiere sous la conduite de l'Amiral d'Annebaut, qui étant entré du côté de la Biscaye, mit le siege devant Fontarabie place forte, située sur la frontiere de France. Il s'en rendit bien-tôt maître; après la prise de la place il y eut plusieurs petits combats entre nos troupes & les François. Enfin les Espagnols reprirent Fontarabie.

LA PRINCESSE Beatrix la plus jeune des filles du Roy de Portugal, aïant été promise en mariage à Charles Duc de Savoye, on équipa au Port de Lisbonne une Escadre sur laquelle on conduisit la Princesse par mer en Piemont pour joindre le Duc son époux. La ceremonie du mariage se fit avec beaucoup de magnificence; mais la joie en fut bien-tôt troublée par la mort du Roy de Portugal pere de la nouvelle Duchesse. Il mourut dans le mois de Decembre & fut inhumé dans le celebre Monastere de Belem qu'il avoit fait bâtir

avoit destiné pour être desormais la sepulture des Rois ses successeurs & de la famille Royale. D. Jean III. succeda à Emmanuel son pere.

Le Pape Leon X. mourut à Rome le 2. de Decembre. Il acquit beaucoup de gloire & rendit son nom precieux à la posterité, non-seulement pour avoir procuré la paix à l'Italie, & commencé à faire refleurir les sciences & les arts en protegeant les Savans, mais encore plus particulierement pour avoir rétabli l'Université de Rome, en y fondant des Chaires publiques pour toutes les sciences, & en y attirant de tous côtés tout ce qu'il pouvoit trouver d'habiles gens ausquels il donnoit des appointemens considerables. On l'accuse d'avoir trop aimé le plaisir, & de n'avoir pas toûjours mené une vie aussi reguliere que le demandoit la place éminente qu'il occupoit. On le blâmoit encore d'avoir été trop occupé du soin d'aggrandir sa famille, & en particulier son frere Julien de Medicis, après la mort duquel il n'épargna rien pour élever Laurent de Medicis son neveu fils de Pierre de Medicis son frere. Ce fut la raison pour laquelle il entreprit de depouiller François-Marie de la Roveré Duc d'Urbin, de cette Principauté. Mais la mort trop prompte de Pierre de Medicis & de Laurent son fils, renversa bien-tôt les projets de ce Pape; on ne sera peut-être pas fâché que je mette icy en abregé la genealogie de la maison de Medicis.

Le grand Cosme de Medicis qui vivoit à Florence vers l'an 1420. eut un fils nommé Pierre. Celui-cy fut pere de Laurent & de Julien. Laurent l'aîné eut trois fils, Pierre II. étoit l'aîné. Jean qui étoit le second, fut le Pape Leon X. & le troisiéme s'appella Julien. Le premier Julien frere de Laurent eut un fils naturel qui se nomma Jules: il ne vint au monde qu'après la mort de son pere, & dans la suite il parvint au Souverain Pontificat sous le nom de Clement VII. Pierre de Medicis frere du Pape Leon X. eut un fils nommé Laurent le jeune, qui fut General des troupes de l'Eglise sous le Pontificat de son oncle Leon X. Ce Laurent eut un fils naturel à qui l'on donna le nom d'Alexandre, & qui dans la suite fut Duc de Florence; mais il ne laissa de Madelaine de Boulogne son épouse legitime, qu'une fille qui fut Catherine de Medicis laquelle devint Reine de France par son mariage avec Henri second. C'est par là que la famille de Medicis devint alliée de la plûpart des maisons Souveraines de l'Europe. Julien de Medicis frere du Pape Leon X. eut un fils nommé Hyppolite, qui fut depuis Cardinal, & auquel son oncle Clement VII. donna le chapeau. Ce petit detail suffira pour donner une idée generale de la maison de Medicis.

Après la mort du Pape Leon X. les Cardinaux élurent le 10. de Janvier pour son successeur le Cardinal Adrien, quoyqu'absent & Flamand de nation. Il étoit alors en Espagne, dont il avoit la principale administration dans l'absence de l'Empereur. Il apprit la nouvelle de son exaltation au Pontificat à Vittoria où il avoit été obligé de se rendre pour animer par L'AN 1522.

L'AN 1523.

ſa preſence nos troupes dans la guerre que l'Eſpagne avoit contre la France & pour tenter toutes les voyes de recouvrer Fontarabie. Dès qu'il ſçut ſon élection, il ſe hâta de paſſer en Italie, mais il ne put arriver à Rome que vers le commencement de l'Eté. Son Pontificat fut court n'ayant duré que vingt mois. Il ne changea point ſon nom, & ſe fit appeller Adrien VI. Il canoniza ſaint Antonin Archevêque de Florence, & ſaint Benon autrefois Evêque de Miſnie. Les troupes de l'Empereur ſous le commandement de l'Archevêque de Bari, defirent à Tolede les Rebelles qui avoient oſé attaquer cette ville & qui ſerroient de près la place; le combat ſe donna un Lundy jour de ſaint Blaiſe 3. de Fevrier, & cette victoire termina la guerre des mécontens.

L'Empereur Charles - Quint ayant laiſſé en Allemagne le Prince Ferdinand ſon frere avec la qualité & les pouvoirs de Vicaire de l'Empire, partit pour l'Eſpagne afin d'appaiſer les troubles élevés dans ſes Etats & d'y regler toutes choſes. Il arriva à Santander le 16. de Juillet.

Chriſtierne Roy de Dannemarc avoit épouſé Iſabelle d'Autriche ſœur de Charles-Quint. Frederic oncle de Chriſtierne ôta la couronne au Roy ſon neveu, le chaſſa de ſes Etats, & l'obligea de ſe retirer dans les Pays Bas, où il reſta juſqu'à la mort, qui n'arriva que dix ans après avoir perdu ſon Royaume. Il laiſſa deux filles; Iſabelle qui étoit l'aînée épouſa Alphonſe Duc de Lorraine, & Catherine la cadette fut mariée avec François Sforce Duc de Milan.

Le Pape Adrien VI. accorda à l'Empereur Charles-Quint & aux Rois d'Eſpagne ſes ſucceſſeurs, la nomination de tous les Evêchés d'Eſpagne, & en fit expedier la Bulle le 6. du mois de Septembre; il lui accorda encore l'adminiſtration perpetuelle des trois grand-Maîtriſes Militaires d'Eſpagne, ce que les Souverains Pontifes ſes predeceſſeurs n'avoient accordé d'abord à Ferdinand que pour un tems limité.

Adrien mourut à Rome le 12. de Septembre, accablé de ſoins & d'ennui de voir que les Turcs s'étoient rendus maîtres l'année precedente de l'Iſle de Rhodes après un ſiege de huit mois. Ce fut pendant la vacance du ſaint Siege, que mourut à Rome le 16. de Decembre le Cardinal Bernardin de Carvajal, qui avoit été d'abord Evêque d'Aſtorga, enſuite de Badajoz, de Carthagene, de Siguenza, & de Plaſencia. Guttiere de Carvajal, neveu du Cardinal lui ſucceda dans l'Evêché de Plaſencia, dont ſon oncle s'étoit demis en ſa faveur. Le nouvel Evêque de Plaſencia étoit fils du Licentié François de Vargas Sur-intendant des Finances, & d'Iñez de Carvajal. La même année mourut encore D. Diegue de Deza natif de Toro, qui avoit été Precepteur du Prince D. Jean. Il avoit été ſucceſſivement Evêque de Salamanque, de Jaen Archevêque de Seville, Grand Inquiſiteur & nommé à l'Archevêché de Tolede. Il fit imprimer ſous ſon nom les ouvrages de Capreolus ſur le Maître des Sentences, après y avoir ajoûté peu de choſe.

Après la mort d'Adrien VI. le Cardinal Jules de Medicis, couſin germain de Leon X. fut élevé au

Souverain Pontificat le 20 de Decembre. Il prit le nom de Clement VII. Il gouverna l'Eglise dix ans, dix mois & sept jours. Il confirma l'Ordre des Theatins sous le nom de la *Congregation de l'amour divin*, fondé par Pierre Caraffe Evêque de Theate, & par quelques autres saints Ecclesiastiques qui s'unirent à lui. Leurs habits ne sont point differens de ceux des Prêtres seculiers. Leur principale occupation est de chanter l'Office divin. Leur vie est fort retirée & degagée des soins exterieurs.

L'AN 1524. Cette année manque dans le sommaire de Mariana.

Le Pape Clement VII. allarmé de la puissance de Charles-Quint, & apprehendant que ce Prince après avoir reconquis le Milanois sur les François, n'entreprît d'asservir toute l'Italie, fit une ligue avec le Roy de France & les Venitiens pour arrêter le progrès de l'Empereur ; car quoique Charles-Quint en chassant du Milanois les François, declarât qu'il n'avoit entrepris cette guerre que dans la resolution de rétablir les Sforces dans un Duché qu'ils pretendoient leur appartenir ; les Italiens naturellement défians apprehendoient que ce ne fût qu'un pretexte dont on vouloit amuser le public, & que ce Prince n'ayant plus les François pour concurrens, n'entreprît de se rendre maître du reste de l'Italie, dont il possedoit déja une bonne partie.

L'Empereur qui vouloit conserver le Milanois, & ôter aux François l'envie & les moïens de le reprendre, ordonna à Lanoy Vice-Roi de Naples, & sans contredit un de ses plus habiles Generaux, d'aller prendre le commandement de l'armée de Lombardie vacant par la mort de Prosper Colonne. Lanoy ne quitta pas néanmoins la Vice-Roïauté de Naples. André Caraffe Comte de Sanseverino eut seulement ordre d'aller commander à Naples en la place du Vice-Roy. Lanoy voulant seconder les intentions de l'Empereur & répondre à la confiance & à l'estime qu'il lui marquoit, ne neglgea rien pour mettre le Milanois en état de resister à tous les efforts de la France.

Malgré les mesures que l'Empereur avoit prises pour conserver ses conquêtes en Italie, François I. forma le dessein d'y repasser en personne à la tête d'une puissante armée, pour reprendre le Milanois, qu'il regardoit comme l'heritage de la Reine Claude son épouse, laquelle venoit de mourir. Ainsi après avoir reglé les affaires de son Roïaume & laissé la Regence à Louise de Savoye sa mere, alla joindre ses troupes malgré le sentiment des meilleures têtes de son conseil, qui firent tous leurs efforts pour l'empêcher d'aller lui-même en Italie. Le Roi de France passa les monts suivi des plus grands Seigneurs de sa Cour, marcha d'abord à Milan dans le dessein d'en former le siege à la vûe des Imperiaux dont l'armée étoit commandée par Lanoy, le Marquis de Pescaire, le Marquis du Guast ou Del Vasto, & Antoine de Leve, les plus grands Capitaines qu'eût alors l'Empereur, la ville de Milan n'attendit pas le siege ; car les habitans ouvrirent leurs portes aux François, ausquels après ce premier avantage, la meilleure partie du Milanois fut obligée de se soumettre.

Le Roi se voïant maître de Milan & de presque tout le Mi-

lanois ſans avoir eû beſoin de tirer l'épée, raſſembla ſes troupes & marcha droit à Pavie pour en former le ſiege, dans la reſolution de pouſſer ſes conquêtes plus loin.

L'AN 1525. Jean III. Roy de Portugal épouſa Catherine d'Autriche ſœur de l'Empereur Charles-Quint, la ceremonie des nôces ſe fit à Eſtremoz le cinq de Fevrier, avec les divertiſſemens & les fêtes ordinaires en pareilles rencontres. Ils eurent pluſieurs enfans, cinq fils, à ſçavoir Alphonſe, Emmanuel, Philippe, Jean & Antoine, & trois filles nommées Marie, Catherine & Beatrix. Il n'y eut que le Prince D. Jean & la Princeſſe Marie qui parvinrent juſqu'à l'âge de ſe marier: mais l'un & l'autre moururent preſque au commencement de leur mariage.

La même année que mourut le Pape Leon X. il avoit fait une ligue avec l'Empereur pour chaſſer les François de l'Italie, à condition que pour le Roïaume de Naples l'Empereur, non ſeulement preſenteroit tous les ans au Pape la Haquenée blanche le jour de ſaint Pierre ſuivant la coutume, mais qu'il payeroit encore à la Chambre Apoſtolique ſept mille écus d'or; qu'il reconnoîtroit tenir le Roïaume de Sicile comme un fief de l'Egliſe, pour lequel cependant comme feudataire du ſaint Siege il ne païeroit que quinze mille écus d'or de redevance, comme on avoit accoutumé: on ajoûta encore qu'on rembourſeroit le Pape des frais qu'il avoit faits pendant la guerre, que juſqu'à l'entier païement on lui remettroit entre les mains les villes de Parme & de Plaiſance en nantiſſement, qu'on payeroit tous les ans la rente des ſommes dûës ſans rien diminuer du capital, & qu'on cederoit à François Sforce le Duché de Milan. Ce fut en conſequence de cette ligue, que Proſper Colonne General de l'armée, & Frederic Marquis de Mantoue qui commandoit les troupes de l'Egliſe, battirent les François & les chaſſerent du Duché de Milan, dont ils mirent en poſſeſſion François Sforce.

La France éprouva encore cette année une autre diſgrace. Charles Duc de Bourbon, fils de Gilbert Duc de Montpenſier, mécontent de la Cour, ſe retira auprès de l'Empereur, auquel il offrit ſes ſervices contre ſa patrie & ſon Souverain. L'Empereur lui ayant donné le commandement de ſes troupes il entra en Provence & mit le ſiege devant Marſeille. Le Roi de France chagrin de la perte du Milanois & indigné de la revolte de Charles de Bourbon, paſſa les Alpes à la tête d'une nombreuſe armée, reprit Milan & reconquit en peu de tems preſque tout le reſte du Duché, comme je l'ai rapporté à l'année precedente. Mais ayant mis le ſiege devant Pavie, où étoit Antoine de Leve avec une bonne garniſon Allemande, la place fut ſecourue par Charles de Lanoy Vice-Roi de Naples, Charles Duc de Bourbon & Ferdinand d'Avalos Marquis de Peſcaire, qui commandoient les troupes de l'Empereur en Italie. Ce fut là que ſe donna la fameuſe bataille de Pavie, un Vendredi vingt-quatre de Fevrier fête de ſaint Mathias. L'armée Françoiſe fut taillée en pieces, le Roi lui-même fait priſonnier &

envoïé en Espagne. Henri d'Albret fut aussi pris ; mais aïant corrompu par des presens ceux qui le gardoient, il se sauva heureusement du Château de Pavie où on l'avoit renfermé. Du côté des Imperiaux Ferdinand Castriot, Marquis de Santangel & arriere-petit fils du fameux Scanderberg Prince d'Epire, & la terreur des Ottomans, fut tué dans cette bataille. Son cheval ayant eû par malheur les resnes coupées dans le combat, l'emporta au milieu des ennemis où le Roy le tua lui-même d'un coup de lance.

1526. La victoire remportée à Pavie par les Imperiaux, sembloit avoir rendu le calme à l'Europe. Le Roi de France étoit en Espagne prisonnier dans le château de Madrid. Louise de Savoye sa mere, qui avoit la Regence du Roïaume, n'épargnoit rien pour le tirer de prison. Dans cette vûe elle envoïa en Espagne Madame Catherine sa fille, qui étoit mariée avec Charles Duc d'Alençon : cette Princesse conduisit cette negociation avec tant d'habileté & de succés, que le traité fut conclu entre l'Empereur & le Roi de France le 14. de Janvier, aux conditions suivantes : que la France renonceroit à la Souveraineté des Païs Bas, & que les Flamands dans leurs demêlés avec leurs Souverains n'auroient plus droit de se pourvoir devant le Roi de France. Que le Roi abandonneroit ses prétentions sur le Duché de Milan, de Gennes & le Comté d'Ast. Qu'il restitueroit la Bourgogne à l'Empereur ; qu'il épouseroit la Princesse Eleonor sœur de l'Empereur à laquelle on donneroit pour dot deux cent mille écus d'or ; qu'il rendroit ses bonnes graces a Charles de Bourbon ; qu'il le rétabliroit dans ses biens & ses pensions, & qu'on traiteroit à l'amiable des droits & des prétentions de ce Prince.

Le Duc de Bourbon avoit épousé Susanne de Bourbon petite fille de Louis XI. Roi de France & fille de Pierre Duc de Bourbon & d'Anne de France fille aînée de Louis XI. Charles le dernier des Ducs d'Anjou avoit laissé par son testament au Roi tous les Etats qu'il possedoit en France, & tous ses droits sur le Roïaume de Naples. Charles VIII. fils & successeur de Louis XI. mourut sans enfans. Par cette mort Charles de Bourbon ne prétendoit point à la Couronne de France, n'étant pas le plus proche parent en ligne masculine ; mais aussi il soutenoit que les autres Etats qui avoient été réunis à cette Couronne devoient par la mort de Charles VIII. appartenir à Susanne de Bourbon son épouse, & que cette Princesse étant morte sans enfans, il devoit heriter du Duché de Bourbon comme le plus proche parent en ligne masculine du Duc Pierre son Beau-pere ; mais Louise de Savoye mere du Roi, en qualité de fille de la sœur du Duc de Bourbon, prétendoit le devoir emporter sur Charles qui le lui disputoit, & cette Princesse gagna son procés.

Aprés la conclusion du Traité de Madrid, le Roi de France partit d'Espagne & laissa en sa place pour ôtages ses deux enfans François Dauphin son aîné & le Prince Henri son cadet, qui y demeurerent jusqu'à l'entier accomplissement des conditions du Traité.

Dans le même tems l'Empereur Charles-Quint épousa le trois de Mars à Seville la Princesse Isabelle de Portugal, sœur aînée du Roi de Portugal. Ferdinand Duc de Calabre qui avoit été remis en liberté & Alphonse de Fonseca Archevêque de Tolede qui avoit succedé au Cardinal Guillaume de Croy, allerent prendre la nouvelle Imperatrice sur les frontieres de Portugal, & l'accompagnerent jusqu'à la Cour.

Les troupes de l'Empereur avoient depouillé François Sforce Duc de Milan, & l'avoient chassé de ses Etats après l'y avoir rétably. Ils l'accusoient d'entretenir des intelligences secretes avec les ennemis de l'Empereur, auquel il avoit des obligations si étroites.

Le Pape Clement VII. irrité de ce que l'Empereur avoit fait publier une Declaration par laquelle on ne donneroit point les benefices d'Espagne à des étrangers, & que le Conseil Roïal examineroit les Bulles avant que de les publier; fit une ligue secrete avec les François & les Venitiens sous pretexte de rétablir les Sforces dans le Duché de Milan, dont l'Empereur les avoit depouillés. On prétend que cette ligue; ou au moins le projet en avoit été formé dès l'année 1524. Il sollicita puissamment le Roi d'Angleterre d'entrer dans cette confederation, & fit proposer à D. Ferdinand d'Avalos Marquis de Pescaire alors Gouverneur du Milanois, que s'il vouloit s'unir aux Puissances confederées, on le feroit Roi de Naples, par la facilité que les Puissances unies auroient de se rendre maîtres de ce Roïaume; chimeriques projets qui furent la source d'un nombre infini de malheurs. Mais pendant toutes ces negociations le Marquis de Pescaire mourut; comme il ne laissoit point d'enfans, D. Alphonse d'Avalos, Marquis du Guast son cousin germain, herita de ses biens, de ses terres, & de ses dignités.

Le Grand Seigneur Soliman, successeur de son pere Selim ayant levé une puissante armée contre les Chrétiens, tailla en pieces auprès de Bude celle de Louis Roi de Hongrie. La mort de ce Prince qui se noya dans un marais en fuïant après la perte de la bataille, non-seulement entraîna la prise de Bude Capitale du Roïaume, mais encore desola toute la Hongrie & une partie des Etats voisins, par les contestations qui s'éleverent sur la succession du feu Roi. Car une partie de la Noblesse vouloit pour Roi Ferdinand d'Autriche, parce qu'il avoit épousé la sœur de leur Souverain; les autres vouloient faire tomber la couronne sur Jean Vaivode ou Prince de Transsilvanie. Cette division de la Noblesse sur le choix d'un Roi fut l'origine de bien des guerres longues & sanglantes. La Reine Marie veuve de Louis Roi de Hongrie, se voyant sans enfans se retira en Flandres.

Le Cardinal Pompée Colonne & Vespasien Colonne aïant levé dans la campagne de Rome un nombre assés considerable de troupes, & se voïant encore soutenus par celles que Hugues de Moncade Vice-Roi de Naples leur envoïa, avoient investi vers la fin de l'année derniere & comme assiegé Clement VII. dans Rome, comme il avoit été surpris, il fut L'AN 1527.

serré de si près qu'il eût bien de la peine à mettre sa personne en sureté, & qu'elle fut contrainte d'abandonner avec precipitation son Palais du Vatican, dont les meubles precieux furent pillés par les soldats.

Charles de Bourbon étant parti du Milanois au commencement de cette année avec une partie de l'armée Imperiale, prit la route de Rome dans la resolution d'abandonner cette ville au pillage de ses troupes. Le Duc d'Urbin & Jeannetin de Medicis Pere de Cosme, qui fut dans la suite Duc de Florence, s'avancerent pour s'opposer à Charles; mais aïant été battus par ce Prince au passage du Mincio où Jeannetin de Medicis fut tué; l'armée victorieuse continua sa route sans trouver nul obstacle. Ce Prince malheureux ne tira pas pour lui-même un grand avantage de sa victoire; car aïant mis le siege devant la Capitale du monde Chrétien, & étant allé reconnoître la breche, il fut tué d'un coup d'arquebuze qu'on lui tira de dessus les murailles: mais ses soldats que la mort de leur General avoit animés, se rendirent maîtres de la ville, & après l'avoir pillée ils assiegerent le Château saint Ange où le Pape & les Cardinaux s'étoient retirés, & où ils les firent prisonniers.

L'insulte faite au Souverain Pontife ternit la gloire des Generaux de l'armée Imperiale. L'Empereur étoit à Valladolid, quand il apprit la nouvelle de ce qui venoit de se passer en Italie. Il fit aussi-tôt cesser les fêtes & les réjouissances qu'on y faisoit pour la naissance du Prince D. Philippe son fils, dont l'Imperatrice étoit accouchée dans cette ville le 20. de May. Au contraire les Florentins pour faire éclater la haine furieuse qu'ils portoient au Pape, dès qu'ils le virent assiegé dans le Château saint Ange & entre les mains des Imperiaux; ils chasserent de leur ville tous les Medicis sur tout Hypolite & Alexandre les Chefs de cette maison. Mais les choses aïant dans la suite changé de face, la perte entiere de leur liberté fut le fruit de leur violence. Henri VIII. Roi d'Angleterre fut si frappé de la prise du Souverain Pontife, qu'il prit la resolution de se declarer pour lui & d'entrer dans la ligue dont nous avons parlé. Le Roi de France nomma aussi-tô pour General de ses Armées Odet de Foix Seigneur de Lautrec, qui étant entré en Italie & s'étant joint à l'armée Venitienne, se rendit maître d'Alexandrie & de Pavie deux des principales villes du Milanois.

Henri d'Albret qui portoit toûjours le nom de Roi de Navarre, épousa la Princesse Marguerite sœur de François I. C'est de ce mariage qu'est sortie Jeanne d'Albret qui herita des Etats du Roi son pere faute d'enfans mâles. Cette Princesse devint fameuse par son attachement opiniâtre à l'heresie de Calvin. Ce fut peut-être l'occasion ou le pretexte dont les Souverains Pontifes se servirent pour la dépouiller tout-à-fait du Roïaume de Navarre qu'avoient possedé ses ancêtres.

Les Etats assemblés à Madrid preterent serment de fidelité au jeune Prince D. Philippe encore au berceau, comme à l'heritier L'AN 1528.

de l'Empereur ſon Pere. Charles-Quint ſe plaignoit dans toutes ſes declarations que le Roi de France ne gardoit pas ſa parole, & n'executoit pas de bonne foi ce qu'il avoit promis par le Traité de Madrid, pendant qu'il étoit priſonnier en Eſpagne. François I. irrité des reproches de l'Empereur lui envoïa un Roi d'armes pour lui donner le dementi, & pour lui porter un Cartel de defi, par lequel il s'offroit de décider leur different dans un combat ſingulier. L'Empereur aïant communiqué cette affaire aux Grands de ſon Roïaume, fit réponſe au Roi de France dans un billet datté du 24. de Juin, par lequel il acceptoit le defi, & marquoit même le lieu du combat. Mais François I. aïant eû le loiſir de reflêchir ſur la demarche un peu trop precipitée qu'il avoit faite, & qui ne convenoit nullement à un ſi grand Prince, ne voulut ni ouvrir le billet de l'Empereur, ni même donner audience au Roi d'Armes qui n'étoit parti d'Eſpagne que pour le lui porter, * Ce fut dans ce Prince un trait de prudence, & il n'avoit que trop de bonnes raiſons pour en uſer ainſi.

* Les hiſtoriens François ne s'accordent pas ſur ce fait avec les hiſtoriens Eſpagnols.

Cependant le Seigneur de Lautrec après avoir paſſé l'hyver à Boulogne avec ſes troupes, prit la route de Naples & vint mettre auſſi-tôt le ſiege devant la Capitale, dans l'eſperance de ſe rendre bien-tôt maître du Roïaume: mais la peſte s'étant miſe dans ſon Camp, elle y fit un ſi furieux ravage qu'elle lui enleva en peu de tems la plus grande partie de ſon armée ſans l'epargner lui-même. On fit preſque tout le reſte priſonnier; le Comte Pierre Navarre un des plus grands Capitaines de ſon tems fut de ce nombre, & paſſa le reſte de ſa vie dans une dure priſon.

André Doria, Genois de nation, & General de l'Armée navale de France, mecontent, peut-être de cette Couronne, prit occaſion de cette diſgrace pour abandonner le parti de François I. & pour embraſſer celui de l'Empereur. Ce fut lui qui dans la ſuite mit ſa patrie en liberté en chaſſant les Fregoſes: cette action & les victoires éclatantes qu'il remporta ſur mer lui acquirent une gloire immortelle.

L'Empereur deſiroit avec paſſion de paſſer par mer en Italie, afin d'y recevoir la Couronne Imperiale des mains du Pape. Dans ce deſſein il ſe reconcilia avec Sa Sainteté quelque juſte ſujet qu'elle eût de ſe plaindre des mauvais traitemens qu'elle avoit reçus des troupes Imperiales. L'Empereur promit de donner la Princeſſe Margueritte ſa fille naturelle en mariage à Alexandre de Medicis neveu du Pape, qu'il menageroit encore le retour de la maiſon de Medicis dans ſa patrie, & qu'il n'épargneroit rien pour la rétablir à Florence. Il envoïa en même-tems des Plenipotentiaires à Cambray, ſur les frontieres de Flandres & de France, pour y negocier avec ceux de François I. un nouveau traité dont un des principaux articles fut, que l'Empereur renvoyeroit au Roi de France les deux Princes ſes enfans qui étoient demeurés en ôtage à Madrid, à condition que le Roi païeroit deux millions d'or pour leur rançon, & qu'il épouſeroit Eleonor ſœur de Sa Majeſté Imperiale. L'AN 1529.

Depuis

Depuis ce traité la Flandre est demeurée entierement libre, & soustraite à la jurisdiction françoise, mais aussi cette Couronne est demeurée en paisible possession du Duché de Bourgogne.

Il ne restoit à l'Empereur qu'à s'accommoder avec le Roi de Portugal. Il y avoit long-tems que les deux Couronnes avoient de grands demêlés par rapport aux Isles Moluques. Enfin l'on convint que le Roi de Portugal preteroit à l'Empereur trois cens cinquante mille ducats, à condition que les Espagnols abandonneroient leurs droits & le commerce de ces Isles jusqu'au remboursement entier de la somme pretée.

Ces affaires aïant été heureusement terminées, l'Empereur passa par mer en Italie. Le Grand Seigneur Soliman pressé par les sollicitations reiterées de Jean Vaivode de Transilvanie, vint mettre le siege devant Vienne, Capitale d'Autriche; mais Philippes Comte Palatin, qui se trouvoit dans la place avec une nombreuse garnison; la deffendit avec tant de valeur, qu'il obligea les Turcs à lever honteusement le siege & à se retirer.

L'AN 1530. Le malheur des guerres passées & le pillage de Rome par l'armée Imperiale avoit reduit la ville dans un état deplorable. D'ailleurs les habitans n'aïant pas encore eû le tems de se rétablir, n'étoient gueres en état de contribuer à des fêtes & à des spectacles: ainsi l'on convint que la ceremonie du couronnement de l'Empereur se feroit à Boulogne. La nouveauté & la rareté du spectacle attirerent dans cette Ville un concours infini de peuple. Ce ne fut que jeux & que divertissemens. La Majesté de l'Empire y parut avec tout son éclat. La ceremonie se fit le jour de la fête de saint Matthias, jour de la naissance de l'Empereur, qui fut proclamé Auguste, & reçût la Couronne Imperiale des mains du Pape Clement VII.

Le nouvel Auguste à la priere de Sa Sainteté & des Venitiens, rétablit François Sforce dans le Duché de Milan, & lui fit épouser la Princesse Christierne sa niece, fille du Roi de Dannemarc; mais à condition que le Duc païeroit neuf cens mille ducats à l'Empereur qui retiendroit en nantissement la ville de Come & le Château de Milan, jusqu'à l'entier païement de la somme stipulée.

On érigea aussi le Marquisat de Mantoue en Duché. Le Pape & le Duc de Ferrare qui avoient des demêlés ensemble par rapport aux villes de Rhegio & de Modene, sur lesquelles chacun croïoit avoir de legitimes pretentions. Aïant choisi d'un commun consentement l'Empereur pour arbitre de leurs differens, Sa Majesté, après avoir entendu les raisons des deux parties, decida en faveur du Duc de Ferrare auquel il ajugea les deux villes en question.

Dès que ces affaires furent terminées, l'Empereur partit pour se rendre en Allemagne, & se trouver à la Diete generale de l'Empire qu'il avoit convoquée à Ausbourg pour le 8. d'Avril. Son but principal étoit de terminer les differens de Religion qui s'étoient élevés dans quelques Provinces d'Allemagne, & de reduire les heretiques, ce qu'on avoit déja tenté inutilement dans plusieurs autres Dietes; celle-ci n'eût pas un

ſuccès plus heureux que les precedentes : on n'y termina rien : ce qui s'y paſſa de remarquable fut que les Lutheriens preſenterent à l'Empereur & à la Diete une confeſſion de foi qu'on appella depuis la *Confeſſion d'Auſbourg*, & qui fut compoſée par Philippe Melancton un des plus ſavans Docteurs de la nouvelle ſecte.

Après le depart de l'Empereur, les troupes qu'il avoit laiſſées en Italie mirent le ſiege devant Florence. Le ſiege fut long, mais on le pouſſa avec tant de vigueur, que malgré la reſiſtance opiniâtre des aſſiegés la Ville fut obligée de ſe rendre à l'armée Imperiale, qui non-ſeulement rétablit les Medicis dans leur patrie, mais encore appuya Alexandre de Medicis, lorſqu'il entreprit de depouiller ſes compatriotes de leur liberté & de ſe mettre en poſſeſſion de la Souveraineté de Florence ſous le titre de Duc. Philibert Prince d'Orange, & Alphonſe d'Avalos Marquis du Guaſt, & devenu auſſi Marquis de Peſcaire par la mort de Ferdinand d'Avalos ſon couſin germain, furent les principaux Chefs qui eurent la conduite de cette guerre.

L'AN 1531. La Princeſſe Marguerite tante de l'Empereur mourut le premier de Decembre à Malines. Elle étoit Gouvernante des Païs Bas. Marie Reine douairiere de Hongrie & ſœur de l'Empereur, eut le gouvernement de ces Provinces après la mort de la Princeſſe Marguerite & le conſerva plusieurs années.

A l'inſtance de l'Empereur, l'Archevêque de Mayence convoqua dans la ville de Cologne, ſelon ſon droit, les Electeurs de l'Empire pour y proceder à l'élection d'un Roi des Romains. Le jour marqué, Ferdinand Archiduc d'Autriche, Roi de Bohême & de Hongrie, fut choiſi & nommé Roi des Romains d'un conſentement unanime. Il n'y eut que Frederic Electeur Duc de Saxe qui ne voulut point ſe rendre à la Diete, ni ſe trouver à l'élection. Il envoya au contraire le Prince ſon fils pour proteſter en ſon nom de nullité contre tout ce qui ſe feroit. Les Princes de la maiſon de Baviere prirent le même parti ; mais l'année ſuivante à la ſollicitation de l'Empereur, ils donnerent leur conſentement à l'élection. L'Electeur de Saxe fit la même choſe peu de tems après, en reconnoiſſance de ce qu'à la Diete de Ratiſbonne on avoit accordé aux Lutheriens la liberté de Religion.

Il y eut en pluſieurs endroits d'affreux tremblemens de terre, mais particulierement dans les Païs Bas où la mer aïant rompu les digues, un grand nombre de Villages & de Villes mêmes furent enſevelies ſous les eaux ; on apperçoit encore aujourd'hui la pointe des clochers ; mais le plus grand ravage des tremblemens de terre ſe fit ſentir particulierement à Liſbonne, juſques là que le Roi pour ne point être écraſé ſous les ruines des maiſons, fut contraint de demeurer pluſieurs jours en pleine campagne ſous des tentes. Le Tage s'étant enflé d'une maniere furieuſe par le refoulement des eaux de la mer, il deborda & inonda tellement le païs, que les environs ne ſembloient qu'une mer & Liſbonne une Iſle.

La Religion Catholique commençoit à s'alterer en Angleterre.

Voici qu'elle en fut l'occasion : le Roi Henri VIII. étoit devenu amoureux d'Anne de Boulen & n'étant plus maître de sa passion, il avoit resolu pour épouser sa Maîtresse de répudier la Reine Catherine d'Arragon son épouse, sous prétexte qu'elle avoit été mariée avec le feu Prince Artus son frere. Il executa l'un & l'autre l'année suivante, quoiqu'il eût déja de la Reine son épouse la Princesse Marie. Le Pape qui ne pouvoit approuver les desseins injustes de ce Prince, refusoit de donner son consentement au divorce. Le Roi desesperant d'en obtenir ce qu'il demandoit, défendit à tous ses sujets, sous les plus rigoureuses peines d'avoir recours à Rome ; ce qui étoit ouvrir la porte à un schisme pernicieux qui ne tarda pas long-tems à se former, & qui fut la source de tous les malheurs dont l'Angleterre a été depuis accablée, & de la perte entiere de l'ancienne religion dans un Roïaume autrefois si Catholique.

Il s'éleva aussi parmi les Suisses des guerres civiles entre les heretiques & les Catholiques. L'on en vint aux mains dans le territoire de Zurich un des treize Cantons. Le combat fut opinâtre & sanglant, mais les Catholiques quoique beaucoup inferieurs en nombre à leurs ennemis, resterent victorieux. Zuingle fut tué dans le combat. On trouva le mois de Novembre Oecolampade mort dans son lit à Bâle. Ils étoient les deux principaux chefs de la secte des Sacramentaires.

L'AN 1532. Le Grand Seigneur Soliman se disposa à entrer en Hongrie avec une armée formidable, dans l'esperance de conquerir ce Roïaume. Charles-Quint de son côté convoqua une Diete generale de l'Empire à Ratisbonne, pour se mettre en état de deffendre un Roïaume qui étoit le boulevard de la Chrétienté. Dès que la Diete fut assemblée, on y proposa de faire une levée extraordinaire d'hommes & d'argent, pour s'opposer aux armes des Infideles. L'Empereur pour mieux réussir dans son dessein, accorda la liberté de conscience aux Lutheriens. Les Princes qui les favorisoient satisfaits de cette demarche, se réunirent avec les Princes Catholiques & promirent de contribuer de toutes leurs forces au secours de la Hongrie.

Le Pape de son côté envoïa un corps considerable de troupes Italiennes sous la conduite du Cardinal Hypolite de Medicis. Le Roi de Portugal à l'exemple de Sa Sainteté, envoïa un puissant secours à l'Empereur. Ainsi on trouva moïen de rassembler assés promptement vingt mille chevaux & quatre-vingt mille hommes d'Infanterie, dont le rendez-vous étoit auprès de Vienne où ils camperent, dans la crainte que les Turcs ne commençassent l'ouverture de la Campagne par en former une seconde fois le siege. L'Empereur voulut lui-même commander cette nombreuse armée.

Soliman informé des preparatifs extraordinaires de guerre que faisoit l'Empereur, qui avoit eû l'adresse d'engager dans ses interêts tous les Princes de l'Empire, commença à se defier de ses forces, & quoique son armée fût considerablement plus nombreuse que celle de Charles, il n'osa risquer la ba-

taille, mais se contentant de ravager la Hongrie & une partie de l'Autriche, il n'entreprit rien davantage & fut contraint de se retirer dans ses Etats après avoir perdu dans cette expedition la meilleure partie de ses troupes.

Ce fut en ce tems qu'André Doria qui commandoit les Galeres & l'armée navale de l'Empereur, passa dans la Morée, defit les Turcs, & se rendit maître des villes de Coron & de Modon.

Jean Frederic Electeur de Saxe, le plus considerable & le plus zelé partisan de Luther & des Lutheriens, mourut cette même année. Son fils aîné qui portoit le même nom lui succeda, & ne fut pas moins opiniâtrément attaché à la nouvelle heresie que son pere.

Dès que l'Empereur eut reglé les affaires en Allemagne & dissipé la fraïeur où l'on étoit des armes infideles, il partit pour l'Italie, & aïant eû à Boulogne une entrevûe avec le Pape, il y conclut une ligue contre les Turcs; on y proposa la convocation d'un Concile general pour remedier aux maux que causoient dans l'Eglise les nouvelles heresies qui se multiplioient tous les jours; mais dans le fond le principal motif de l'entrevuë du Pape & de l'Empereur n'étoit que de fermer l'entrée de l'Italie aux François; car ils étoient persuadés que le Roi de France ne demeureroit jamais en repos qu'il n'eût reconquis le Duché de Milan.

L'an 1533. Il paroît que dans toutes ces negociations on n'agissoit pas de bonne foi, & que de part & d'autre on ne cherchoit qu'à se tromper; car à peine l'Empereur fut-il parti & arrivé en Espagne, que le Pape se rendit par mer à Marseille, ou le Roi François I. s'étoit rendu par terre pour conferer ensemble sur l'état des affaires presentes. On ne doutoit point que dans cette entrevue ces deux puissances n'eussent formé le projet de ralumer la guerre en Italie, & peut-être d'en chasser les Imperiaux; mais la mort du Pape étant arrivée bien-tôt après, on ne put ni penetrer ce qui s'étoit passé à Marseille, ni executer ce qui y avoit été resolu.

Ainsi cette entrevûe ne produisit rien autre chose que le mariage de Catherine de Medicis fille de Laurent de Medicis, avec le Prince Henri, second fils de François I. & qui dans la suite par la mort de François Dauphin de France son frere aîné, devint d'abord Dauphin & puis Roi. Catherine porta pour sa dot au Prince son époux une tres-grande somme d'argent, & des terres considerables en Auvergne.

D. Alphonse de Fouseca Archevêque de Tolede mourut le 4. de Fevrier, & eut pour successeur dans son siege le Cardinal D. Jean de Tavora.

A peine le Pape Clement fut-il de retour de son voyage de France, qu'il tomba malade. Sa L'an 1534.
maladie fut longue, elle lui donna le loisir de mettre ordre à ses affaires particulieres, & de regler tout ce qu'il croïoit necessaire pour maintenir la tranquillité dans Rome. Il mourut le 24 de Septembre. Dès le 1[illegible]. d'Octobre suivant on élut pour son successeur Alexandre Farnese d'une noble famille Romaine, qui après avoir passé par les principaux emplois de la Cour Romaine & s'en

été acquitté avec beaucoup de distinction, fut enfin elevé au Souverain Pontificat. Il prit le nom de Paul III. & gouverna l'Eglise 15. ans & 28. jours. Il avoit eû dans sa jeunesse deux enfans naturels, Pierre Louis & Constance. Pierre Louis eut pour fils Alexandre Farnese, & Constance fut mere de Guy Sforce. Paul III. éleva au Cardinalat dès la premiere promotion ses deux neveux. Le nouveau Cardinal Alexandre Farnese avoit pour frere Octave Farnese qui fut Duc de Parme, & Rainuce Chevalier de l'Orde de saint Jean, que le Pape quelque tems aprés fit aussi Cardinal.

Henri VIII. Roi d'Angleterre fit publier dans le mois de Novembre une loi, par laquelle on privoit le Pape de l'autorité qu'il avoit sur l'Eglise d'Angleterre & des Etats qui dependoient de cette Couronne. Dans cette même loi il declaroit le Roi d'Angleterre seul Chef de l'Eglise Anglicane. Les Chartreux furent ceux des Religieux qui s'opposerent avec le plus de zele à cette loi impie, & qui refuserent le plus constamment de s'y soumettre. Jean Evêque de Rochestre & Thomas Morus, qui avoit été auparavant Chancelier du Roïaume, se declarerent le plus ouvertement contre le chisme; mais leur zele fut recompensé de la mort à laquelle les condamna le Roi schismatique, & qu'ils souffrirent avec une constance heroïque; car l'attachement à l'ancienne Religion étoit un crime que le Roi ne pardonnoit point, & qu'il punissoit du dernier supplice.

Un Corsaire nommé Hariaden Barberousse se fit Roi d'Alger, & le Grand Seigneur l'aïant fait General de ses Galeres, & lui aïant donné le commandement de ses armées navales, il trouva le moïen de se rendre maître de Tunis sur les côtes d'Afrique & d'en chasser Muleassé qui en étoit Roi.

L'Empereur resolu de secourir Muleassé qui avoit imploré sa protection, fit équiper une puissante flotte sur laquelle il s'embarqua avec l'Infant D. Louis de Portugal auquel le Roi son frere avoit donné plusieurs gros vaisseaux bien armés pour se joindre à l'Empereur dans l'entreprise de Tunis. Cette flotte partit le 30. de Mai de Barcelonne avec un vent favorable, & aprés peu de jours de navigation, elle aborda heureusement sur la côte d'Afrique. L'AN 1535.

Sa premiere expedition fut de s'emparer du fort de la Goulette, qui deffendoit l'entrée du Port de Tunis, & que les Infideles avoient eû soin de bien fortifier : cette prise entraîna celle de la ville de Tunis, qui tomba dès le mois de Juillet entre les mains des Espagnols. Ceux-ci la remirent au Roi Muleassé. Pour ce qui regarde le fort de la Goulette, l'Empereur en donna le Commandement à D. Bernardin de Mendoza, avec une garnison de mille bons soldats, aprés quoi Charles-Quint passa en Sicile & de là à Naples.

Sur ces entrefaites le Roi de France aïant traversé les Alpes, enleva Turin la Capitale du Piemont, & plusieurs autres des meilleurs places de cette Province à Charles Duc de Savoye, ce qui determina François Sforce Duc de Milan, qui se voïoit sans enfans, à nommer au lit de la mort l'Empereur heritier du Milanois.

L'AN 1536. De Naples l'Empereur passa à Rome, où en presence du Pape & des Cardinaux, il se plaignit très-vivement & en des termes très-piquans du Roi de France: son emportement alla si loin, qu'il offrit de se battre en duel avec lui, s'il osoit accepter le defi. Peu de jours après étant parti de Rome, il entra en France avec une formidable armée, & vint mettre le siege devant Marseille une des principales villes de la Provence; mais ce grand éclat n'aboutit à rien: l'Empereur fut contraint de lever le siege & de reprendre la route de l'Italie.

Pendant cette expedition certains païsans précipiterent du haut d'une tour Garcilasso de la Vega, un des plus celebres & des plus ingenieux Poëtes Espagnols de ce tems là. L'Empereur qui l'estimoit & qui l'aimoit en fut sensiblement touché, & pour le vanger il fit raser la tour & pendre tous ceux qui avoient eu part à cette mort.

Antoine de Leve mourut de maladie. C'étoit un des plus grands & des plus renommés Capitaines de son siecle. Il avoit eu le principal commandement de l'armée Imperiale sous l'Empereur dans l'expedition de Provence.

Cette même année devint fameuse par trois autres évenemens considerables: le premier fut la mort de François Dauphin de France, qui deceda le 10. d'Août, sans que l'on ait pû sçavoir s'il avoit été empoisonné, ou s'il étoit mort d'une maladie ordinaire: le second fut un Concile Provincial qui se tint à Cologne en Allemagne, & auquel presida Herman Archevêque de cette ville & Electeur, lequel sept ans après s'étant declaré ouvertement en faveur des Lutheriens, fut deposé & privé de son Archevêché par le Pape Paul III. qui mit Adolphe en sa place: le troisiéme fut la mort d'Erasme de Roterdam qui mourut à Bâle âgé de 70. ans distingué par son érudition, mais peu digne des éloges dont les savans l'ont comblé.

En Angleterre Anne de Boulen aïant été accusée & convaincue d'adultere, le Roi lui fit trancher la tête le 29. de Mai, quoiqu'il eût d'elle une fille nommée Elizabeth. Le Roi épousa ensuite Jeanne de Seymour; mais l'année suivante elle mourut en couche. Son fils lui survêcut & fut nommé Edouard. Le Roi se maria pour la quatriéme fois avec Anne de Cleves, sœur du Duc de Cleves, qu'il repudia peu de tems après, aïant fait publier une loi par laquelle il étoit permis de rompre les mariages. Après ce divorce il eut pour cinquiéme femme Catherine d'Houvard, mais il la fit aussitôt mourir pour crime d'adultere, & pour avoir perdu sa virginité avant que d'épouser le Roi. Enfin il épousa une Dame veuve nommée Catherine Parray; ce mariage ne fut point rompu, parce que le Roi mourut peu de tems après.

Le Duc Alexandre de Medicis fut tué à Florence le 6. de Janvier, par la perfidie & la trahison de Laurent de Medicis son parent. Les Florentins après la mort d'Alexandre, nommerent pour leur Duc Cosme de Medicis de la même maison, & parent du mort, quoique assez éloigné.

L'AN 1537. L'Empereur Charles-Quint convoqua à Vormes la Diete de

l'Empire, dans laquelle on publia un Edit contre les Lutheriens, mais il ne produisit rien, parce que ces heretiques entêtés de leurs erreurs se disposoient à lever l'étendart de la revolte & à prendre les armes. Ils demandoient tous un Concile general; mais il s'y trouvoit de grandes difficultés. Le Pape néanmoins sans se rebuter nomma d'abord Mantoue pour la tenue du Concile & ensuite Vicenze, parce que ces Villes, quoiqu'en Italie, n'étoient pas éloignées d'Allemagne.

Les heretiques pretendoient que le Pape qu'ils accusoient ne pouvoit pas être Juge, non plus que les Evêques qui lui étoient attachés & devoués par le serment qu'ils lui faisoient à leur consecration. Ils demandoient que le Concile fut libre & qu'il se tint en Allemagne.

On ne comprenoit pas bien leurs desseins; car qui voudroit les reconnoître & les souffrir pour Juges, eux qui étoient ou accusés ou accusateurs; exclure du Concile les Evêques, c'étoit condamner la pratique universelle & constante de toute l'antiquité. Il n'y avoit pas moins d'inconveniens de donner aux Princes seculiers le droit & l'autorité de juger en matiere de foi & de religion, puis qu'eux-mêmes reconnoissoient que ce droit ne leur appartenoit pas plus qu'à un aveugle de juger des couleurs qu'il ne connoît pas. Ce qu'il y a de certain, c'est que toutes ces propositions que faisoient les Lutheriens n'étoient qu'une feinte pour tromper les Catholiques.

Le Grand Seigneur avoit donné le gouvernement de l'Egipte à un Eunuque nommé Soliman. Celui-ci par ordre de son maître, fit équiper sur la mer rouge une flotte de 80. voiles, où s'étant embarqué lui même, il entra dans l'ocean & assiegea Diu une des plus fortes & des plus importantes places que les Portugais eussent dans les Indes. Les Infideles ne projettoient pas moins que de chasser les Portugais des Indes, & de leur enlever le commerce des épiceries. La place fut attaquée avec vigueur, on y livra de furieux assauts, mais elle fut deffendue avec tant de valeur par les Portugais, qu'ils repousserent les Turcs, & les contraignirent de s'en retourner sans avoir rien fait.

Dans ce même tems le Pape Paul III. nomma à Rome neuf Cardinaux pour examiner soigneusement tout ce qui dans l'Eglise avoit besoin de reformation pour la discipline & pour les mœurs. Ils en firent un grand memoire qui comprenoit differentes matieres & plusieurs chefs. On proposa aussi de faire une ligue contre les Turcs; l'on regla que le Pape, l'Empereur & les Venitiens joindroient ensemble leurs flottes contre ces Infideles; & afin d'empêcher le Roi de France de s'opposer aux projets des Confederés, on conclut qu'on tâcheroit de l'engager lui-même à entrer dans la ligue pour une entreprise si glorieuse à la religion & si utile à toute la chretienté. On convint d'une entrevûe entre toutes ces puissances qui se feroit dans la ville de Nice en Provence.

Le Pape quoique déja fort vieux & fort cassé, se pressoit de se rendre au lieu de l'entrevûe. L'Empereur y alla par mer, & le Roi L'AN 1538.

de France par terre. Ils se trouverent tous à Nice au mois de Mai. Après plusieurs pourparlers & bien des negociations, on ne put conclure la paix ; on convint seulement d'une treve de dix ans, mais on ne pût jamais engager l'Empereur & le Roi de France à se voir & à s'aboucher ensemble. L'Empereur consentit à donner en mariage Madame Marguerite sa fille naturelle, veuve du Duc Alexandre de Medicis, à Octave Farnese, neveu de Sa Sainteté.

Il est vrai cependant que l'Empereur en s'en retournant en Espagne, eut une entrevûe à Aigues-mortes avec le Roi de France. Ils demeurerent dans cette ville deux jours, & eurent ensemble plusieurs conferences secretes ; mais l'unique fruit qu'on en retira fut que François I. pardonneroit à André Doria, & le recevroit dans ses bonnes graces.

Ce fameux General qui commandoit les Galeres de l'Empereur, celles du Pape & des Venitiens, entra dans le Golphe *Ambracio*, qui est entre l'Albanie & la Morée; on l'appelle aujourd'hui le *Golphe de Larta*, & se rendit maître de Castel Nuovo qu'il prit sur les Turcs ; mais le celebre Barberousse qui avoit le commandement de la flotte Ottomane étant accouru au secours des Infideles, trouva l'armée navale des Chrétiens auprès de la Prevesa. Ceux-ci sans être attaqués, furent frappés d'une espece de terreur panique & prirent la fuite à la vûe de l'ennemi. Ainsi tous ces projets s'en allerent en fumée, & ces grands preparatifs de guerre n'aboutirent à rien, au contraire Castel-Nuovo fut repris l'année suivante par les Turcs, qui y firent main-basse sur toute la garnison Espagnole, sans épargner aucun de ceux qui tomberent entre leurs mains. Les Venitiens conclurent cependant avec le Grand Seigneur une treve, laquelle se termina enfin par une assés longue paix entre ces deux puissances.

En Angleterre on brula les reliques de saint Thomas de Cantorberi, l'on rasa tous les Monasteres, & l'on obligea tous les Religieux à quitter leur habit de religion, & à s'habiller comme les Seculiers ou comme les Prêtres.

L'Imperatrice Isabelle mourut à Tolede le premier jour de Mai dans la maison des Comtes de Fuensalida, & l'on transporta son corps à Grenade. L'Empereur se retira pour quelque tems dans le Monastere des Jeronimites de cette ville. Il avoit eu trois enfans de cette Princesse, le Prince D. Philippe, l'Infante Marie qui épousa dans la suite l'Empereur Maximilien II. & l'Infante Jeanne qui fut mariée au Prince D. Jean de Portugal. Il eut aussi deux enfans naturels, l'un pendant son veuvage, à sçavoir le celebre D. Jean d'Autriche ; l'autre avant que d'être marié, à sçavoir Marguerite d'Autriche depuis Duchesse de Parme. L'AN 1539.

George Duc de Saxe & grand ennemi de Luther, mourut cette même année. Le Prince Henri son frere, qui avoit déja embrassé le Lutheranisme, lui succeda ; celui-ci eut pour fils Maurice, dont on aura occasion de parler souvent.

La ville de Gand en Flandres s'étoit revoltée, & tout y étoit en mouvement pour s'opposer aux nouvelles L'AN 1540.

nouvelles taxes que l'on vouloit lever ſur les habitans, afin de fournir aux frais de la guerre. L'Empereur reſolut de paſſer dans les Païs Bas, à deſſein de calmer les troubles. Afin de s'y rendre plus promptement, il prit ſa route par la France. Les Princes Henri Dauphin & Charles fils de François I. allerent juſques ſur les frontieres du Roïaume au-devant de Sa Majeſté Imperiale. Le Roi de France lui-même ſe rendit à Orleans, & accompagna l'Empereur juſqu'à Paris.

Ce fut dans Charles-Quint une reſolution bien hardie de ſe fier ainſi à ſon ennemi & de ſe livrer entre ſes mains. On dit même que dans le Conſeil du Roi de France on propoſa d'arrêter l'Empereur: mais Dieu le preſerva du plus grand danger qu'il eût jamais couru de ſa vie. Etant arrivé à Gand il punit ſeverement les mutins, & fit bâtir aux dépens des habitans une Citadelle pour tenir la Ville en bride, & par cet exemple empêcher les autres Villes de ſe ſoulever.

Jean Vaivode de Tranſilvanie, qui prenoit la qualité de Roi de Hongrie, mourut dans le même tems. Il ne laiſſa qu'un fils encore au berceau, qui ſe nommoit Etienne. On ne ſçauroit exprimer les ravages que les Turcs firent en Hongrie pour ſoutenir ce jeune Prince, & pour lui conſerver la Couronne.

Le Pape à la priere du Roi de Portugal, érigea en Archevêché la ville d'Evora, une des principales du Roïaume, & lui donna pour ſuffragant l'Evêque de Sylves. Le Cardinal Henri frere du Roi, & qui après la mort du Roi Sebaſtien ſon neveu, devint lui-même Roi de Portual, fut le premier nommé à ce nouvel Archevêché.

Le Pape Paul III. approuva pour la premiere fois & confirma la Compagnie de Jeſus, qui depuis ce tems-là devint un Ordre Religieux. La Bulle en fut expediée à Rome le 27. de Septembre. Le fondateur de ce nouvel Ordre fut ſaint Ignace de Loyola Baſque de nation, & illuſtre par ſon éminente ſainteté. L'établiſſement de cette Compagnie a procuré de grands avantages à la Republique Chrétienne par les ſervices conſiderables que lui ont rendu ſes enfans.

Le 12. de Septembre de la même année ſe donna la fameuſe bataille dans laquelle Bernardin de Mendoze de la maiſon de Mondejar & General des Galeres d'Eſpagne, battit les Turcs à forces égales & les defit entierement proche de l'Iſle d'Arboran.

L'Empereur aïant diſſipé les troubles des Païs Bas, & chatié les Gantois rebelles, prit la route d'Allemagne. Son principal deſſein étoit de réunir les Proteſtans à l'Egliſe Catholique: il y eut pluſieurs conferences entre les Theologiens des deux partis, le remede eut été ſalutaire & efficace, ſi l'opiniâtreté des heretiques pouvoit ſe rendre à la raiſon. L'AN 1541.

Dès l'année precedente on avoit aſſemblé des Theologiens à Vormes, le colloque qui avoit commencé le 25. de Novembre, n'avoit point été interrompu cette année & ſe continuoit toûjours: mais l'arrivée de l'Empereur rompit les Conferences, on les remit à la Diete de Ratiſbonne, qui commença le 5. d'Avril. Les deux par-

-ois choisirent des Theologiens pour deffendre leur cause. Jean Echius étoit le Chef des Docteurs Catholiques, & les Protestans avoient nommé pour soutenir leur parti Philippe Melancton.

Le Cardinal Gaspar Contarini Legat du Pape à la Diete de Ratisbonne, étoit present à toutes les Conferences; comme ce Cardinal ne cherchoit que la réunion, il crut pour le bien de la paix devoir relâcher quelque chose & accorder aux Protestans certains articles qui regardoient la justification & la transubstantiation : mais quand il fut de retour à Rome, le Cardinal Pierre Caraffe, qui depuis devint Pape sous le nom de Paul IV. lui fit dans un Consistoire public de tres-vifs reproches sur la maniere dont il s'étoit comporté dans sa legation, & sur sa complaisance trop grande pour les nouveaux heretiques: comme les plaintes & la reprimande étoient un peu dures, & se faisoient en presence du Pape, on ne doute point que tout cela ne se fit avec la participation & peut-être même par l'ordre de Sa Sainteté, ce qui fut plus chagrinant & plus humiliant pour le Cardinal Contarini.

Dès que la Diete de Ratisbonne fut finie, l'Empereur descendit en Italie, & eut dans le mois de Septembre une entrevûe avec le Pape à Luques dans la Toscane. On y proposa d'assembler un Concile general. Sa Majesté Imperiale se rendit ensuite à Gennes où André Doria avoit assemblé une fort belle flotte pour aller assieger Alger sur les côtes d'Afrique. Le tems n'étoit nullement propre pour une expedition de cette importance, parce que l'Automne étoit déja fort avancé.

Les plus sages du conseil de l'Empereur & Sa Sainteté elle-même faisoient tous leurs efforts pour le détourner d'une entreprise dont le succès ne pouvoit être heureux : mais ce Prince demeura toûjours ferme dans sa resolution. Etant arrivé sur les côtes d'Afrique vers la fin d'Octobre, il s'éleva une tempête si furieuse qu'elle dissipa & ruina presque tous ses vaisseaux, sans avoir rien entrepris, & il se vit contraint de se retirer à Bugie, d'où il passa tres-chagrin à Carthagene, sans avoir tiré aucun fruit de tant de preparatifs, que de voir sa flotte ruinée.

Ferdinand Cortés qui avoit accompagné l'Empereur dans cette expedition voïant que sa Galere couloit à fond, se mit en devoir de se sauver à la nage ; mais il eut la douleur de perdre deux petits vases d'émeraude qu'on estimoit trois cens mille ducats : il les avoit envelopés dans une serviette autour de lui, mais ils tomberent dans la mer lorsqu'il nageoit.

Les cruelles guerres qui se renouvellerent entre l'Empereur & le Roi de France, renverserent les desseins du Pape, & le projet d'assembler un Concile General. S. S. ne laissa pas de publier une Bulle par laquelle elle ordonnoit à tous les Evêques du monde Chrétien de se rendre incessamment à Trente : en même tems elle nomma les Cardinaux Parisio, Moron & Polus pour y presider en qualité de ses Legats, mais on fut obligé de differer la convocation du Concile general; parce que le Roi de France declara de nouveau la guerre à l'Empereur & l'attaqua de plusieurs côtés. L'AN 1542.

L'attentat commis dans la personne de Cesar Fregose, & d'Antoine Rincon Espagnol, que François I. envoïoit en qualité de ses Ambassadeurs à la Porte, fut la cause de cette guerre. Les deux Ambassadeurs qui s'étoient deguisés pour traverser le Milanois, dont Alphonse d'Avalos Marquis du Guast étoit Gouverneur, & pour descendre le Pô, aïant été reconnus par certains soldats Espagnols, ceux-ci les jetterent dans l'eau où ils furent noïés. Cela arriva l'année precedente.

Le Roi de France regarda cette action comme une insulte par laquelle on violoit le droit des gens, & dont il croioit devoir tirer vengeance : il prit donc les armes & vint avec une puissante armée attaquer les frontieres des Pays Bas. Outre cela le Dauphin Henri son fils entra avec une seconde armée en Espagne, & assiegea Perpignan ; mais la garnison Espagnole aïant encloué toute l'artillerie Françoise, & des troupes étant venues de toutes parts au secours de la place, elle fut deffendue avec tant de valeur, que le Dauphin fut obligé de lever le siege.

Jean de Vega, Seigneur de Valverde étoit en ce tems-là Viceroi de Navarre, d'où peu de tems après il passa à Rome avec le caractere d'Ambassadeur. Il y demeura en cette qualité quelques années, & s'y acquitta de son ministere avec beaucoup de prudence. Il fut chargé ensuite de la Vice-Roïauté de Sicile, qu'il gouverna plusieurs années. Enfin étant de retour en Espagne, il fut fait President du Conseil Roïal de Castille, où il se comporta avec un applaudissement universel, & fit un grand nombre de reglemens très-avantageux à l'Etat. C'étoit un Seigneur d'une droiture admirable, d'une exacte probité, d'une prudence singuliere, d'une pieté extraordinaire, d'un courage & d'une constance à l'épreuve des plus noires calomnies.

Jacques V. Roi d'Ecosse, mourut au commencement de Decembre, il ne laissa qu'une fille nommée Marie, qu'il avoit eûe peu de tems auparavant de la Reine Marie de Lorraine sa seconde épouse, & sœur du Duc de Guise.

Il y eut en Sicile de si furieux tremblemens de terre ; qu'ils renverserent plusieurs Villes, engloutirent grand nombre de Villages, & que les bâtimens les plus solides en furent entierement ruinés. Ce fut particulierement à Syracuse que ce tremblement se fit sentir avec plus de violence.

Dès que l'Empereur Charles-Quint eut nommé pour Regent du Roïaume d'Espagne le Prince D. Philippe son fils, qui étoit accordé avec la Princesse Marie de Portugal, il s'embarqua sur sa flotte & se rendit à Gennes pour être en état de regler les affaires d'Italie & d'Allemagne, dont il ne laissoit pas d'être inquiet. De Gennes il passa à Bossetto, petite ville entre Plaisance & Cremone où il s'aboucha encore avec le Pape. L'AN 1543.

Tous deux faisoient paroître un zele égal pour le bien commun de la Chrétienté, & ne cherchoient qu'à prevenir les maux dont elle étoit menacée. Ils confererent ensemble sur les moïens d'assembler le Concile, quoique les Legats du Pape fussent déja arrivés à Trente où ils attendoient

l'arrivée des Evêques qui devoient s'y trouver. On parla aussi d'y menager une paix solide & assurée entre l'Espagne & la France ; mais le tems n'étoit pas encore venu. On accorda seulement au Duc Cosme de Medicis la liberté de retirer pour la somme de deux cens mille écus d'or les villes & & les citadelles de Florence & de Livourne, où il y avoit garnison Imperiale.

Le Pape qui avoit donné à Pierre-Louis Farnese son fils, l'investiture des Duchés de Parme & de Plaisance, fit tous ses efforts pour engager l'Empereur à confirmer cette investiture, parce que ces Villes étoient des Fiefs dépendans du Duché de Milan ; mais Sa Sainteté ne put jamais obtenir cette grace de l'Empereur.

Le Roi de France avoit envoïé des troupes dans les Païs Bas & en desoloit les frontieres du côté de saint Quentin. D'autre part le fameux Corsaire Barberousse, après avoir ruiné & brûlé la ville de Rhegio dans le Roïaume de Naples vis-à-vis le Fare de Messine, avoit rangé toutes les côtes de l'Italie, où il avoit jetté la consternation, & étoit venu se retirer dans le port de Toulon. Là s'étant joint avec le Prince d'Anguien, ils allerent assieger la ville de Nice située sur la côte de Gennes. Ils l'attaquerent avec tant de vigueur qu'ils prirent la Ville, mais ils ne purent se rendre maîtres de la Citadelle, quoiqu'ils eussent passé la plus grande partie de l'Eté à en faire le siege. Le bruit qui se répandit alors qu'André Doria devoit venir avec toute sa flotte au secours des assiegés, les obligea à retourner passer l'hiver dans le port de Toulon.

Il y eut le 24. de Janvier de cette année une éclypse extraordinaire de Soleil qui dura tout le jour. Les mois suivans il y eut trois éclypses de Lune, ce qu'on assure n'être point arrivé depuis l'Empire de Charlemagne. L'AN 1544.

Les affaires avoient tantôt un heureux, tantôt un mauvais succès ; car le Corsaire Barberousse en retournant au Levant, coteya de nouveau le Roïaume de Naples qu'il ravagea en plusieurs endroits ; mais la fraïeur fut plus grande que le dommage. Il fit une descente dans l'Isle de Lipari ; il la pilla & prit la ville. Il se rendit aussi maître de la ville de Pati sur les côtes de Sicile, qu'il saccagea & qu'il brûla : ce qu'il y eût de plus triste, c'est qu'il fit un grand nombre d'Esclaves qu'il emmena avec lui.

D'un autre côté le Prince d'Anguien étant entré dans le Milanois avec une puissante armée, le Marquis du Guast qui en étoit Gouverneur vint au devant de lui avec de nombreuses troupes. Les deux armées se joignirent proche de la ville de Carignan. Le combat se donna le 12. d'Avril ; mais quoique les François eussent gagné la victoire, ils ne purent cependant se rendre maîtres du Milanois.

L'Empereur & le Roi d'Angleterre avoient fait ensemble une ligue, & devoient joindre toutes leurs forces contre la France. L'Empereur entra dans le Roïaume par les frontieres du Pays Bas, & prit de ce côté là plusieurs places : il poussa si loin ses armes victorieuses, qu'il vint presque jusqu'aux portes de Paris. La consternation fut si grande, que la

plusſpart des plus riches habitans de cette ville, la plus conſiderable de toute l'Europe, l'abandonnerent pour ſe retirer dans des villes plus éloignées & y être en ſûreté contre les courſes des ennemis.

Dans le même tems le Roi d'Angleterre entra en France du côté de Terouanne & prit Boulogne. Enfin pendant que les affaires paroiſſoient les plus brouillées on parla de paix. Les Plenipotentiaires des puiſſances intereſſées s'aſſemblerent à Soiſſons, & la paix fut heureuſement conclue aux conditions ſuivantes. Que de part & d'autre on reſtitueroit tout ce qu'on avoit pris depuis la treve ſignée à Nice. Que les Princes réuniroient leurs forces en faveur de la Religion, & qu'ils feroient une ligue contre les heretiques & contre les Turcs. Que le Roi de France renonceroit à toutes les prétentions qu'il pourroit avoir ſur la Flandre & les Roïaumes d'Arragon & de Naples. Que l'Empereur donneroit une de ſes deux filles ou une du Roi Ferdinand ſon frere en mariage au Duc d'Orleans ſecond fils de François I. Que ſi l'Empereur donnoit ſa fille, il s'obligeoit de lui ceder pour ſa dot tous les Païs Bas, avec le titre de Roi; & que ſi le Duc d'Orleans épouſoit la fille du Roi Ferdinand, elle auroit pour dot le Duché de Milan. Ce traité fut conclu & ſigné le 24. de Septembre; mais il ne ſubſiſta pas, & tout fut renverſé par la mort de Charles Duc d'Orleans qui arriva peu de tems après.

L'AN 1545. D. Philippe Prince d'Eſpagne avoit épouſé Marie fille du Roi de Portugal. La ceremonie du mariage s'étoit faite l'année precedente à Salamanque avec les divertiſſemens & les ſpectacles qui ont accoutumés d'accompagner ces ſortes de fêtes. Le Duc de Medina-Sidonia fut juſques ſur la frontiere de Portugal pour accompagner la jeune Princeſſe qui ſe trouva bien-tôt groſſe & qui accoucha le 8. du mois de Juillet de cette même année à Vailladolid d'un fils nommé D. Carlos. Ces couches furent malheureuſes pour la Princeſſe qui mourut le quatriéme jour après avoir acouché: ainſi la joïe que la naiſſance du Prince avoit cauſée dans le Roïaume fut tout à coup changée en triſteſſe & en larmes. Le jeune Prince ne fut gueres plus heureux; car quoique ſa mort ne fut pas ſi prompte que celle de ſa mere, il n'eut pas cependant le bonheur de ſucceder au Roi ſon pere. On porta le corps de la Reine à Grenade où il fut inhumé.

Le Cardinal D. Jean de Tavora Archevêque de Tolede mourut le premier jour d'Aouſt. D. Juan de Silicée, qui étoit déja Evêque de Carthagene lui ſucceda dans l'Archevêché de Tolede qui fut pour l'un & pour l'autre la juſte recompenſe du ſoin qu'ils avoient pris d'inſtruire le Prince D. Philippe, dont ils avoient été Precepteurs. Le nouvel Archevêque fut auſſi dans la ſuite élevé au Cardinalat.

On travailloit en Allemagne pour engager les Proteſtans à ſe ſoumettre à ce qui ſeroit reglé par le Concile de Trente. Dans ce deſſein on aſſembla une Diete generale de l'Empire à Vormes. L'Empereur s'y trouva lui-même avec le Cardinal Alexandre Farneſe Legat du Pape ſon aïeul; mais on n'y termina rien, parce que Luther en faiſant paroître tous les

jours de nouveaux livres pour authoriser son heresie, ne faisoit que souffler le feu de la discorde.

Les heretiques demandoient sans cesse des conferences & des disputes entre les Theologiens des deux partis. Les Catholiques n'étoient pas de ce sentiment & pretendoient qu'on devoit renvoïer la decision de toutes les questions agitées aux Peres assemblés à Trente, car on avoit eû trop souvent l'experience que ces disputes particulieres en matiere de Religion ne terminoient rien & reussissoient toûjours mal par l'opiniatreté & les artifices des heretiques : ce n'étoit que jetter les fondemens de la guerre qui s'éleva peu de tems après en Allemagne.

Enfin les Evêques assemblés à Trente commencerent le Concile & en firent l'ouverture à la fin de l'année. On publia que la premiere cession se tiendroit le 13. de Decembre. Les Cardinaux Jean-Marie de Monté, Marcel Cervin & Renaud Polus y presidoient en qualité de Legats du souverain Pontife. Entre les Theologiens Espagnols qui s'y trouverent, furent les Peres Jacques Laynez & Alphonse Salmeron de la Compagnie de Jesus, les Docteurs Dominique de Soto & Mechior Cano de l'Ordre de saint Dominique : Les Docteurs Alphonse de Castro & André Vega de l'Ordre de saint François, on substitua ces derniers à Jean-François Vittoria un des plus celebres Professeurs de l'Université de Salamanque, & à Jean de Medina qui professoit aussi la Theologie dans celle d'Alcala, tous deux sans contredit des plus celebres Theologiens de leur tems; mais ils moururent avant que le Concile fut ouvert.

On trouva Martin Luther mort dans son lit le 18. de Fevrier. Ce fut en Saxe dans la petite ville d'Isleb où il étoit né. Les debauches de vin & de la bonne chere ausquelles il étoit sujet avancerent sa mort; car il n'avoit que 63. ans. Il fut enterré à Vittemberg où il avoit passé la plus grande partie de sa vie. L'AN 1546.

D. Alphonse d'Avalos Marquis du Guast & Gouverneur du Milanois, mourut cette même année. D. Ferdinand de Gonzague lui succeda dans son gouvernement.

La Diete de l'Empire fut convoquée à Ratisbonne, où il devoit y avoir de grandes Conferences sur la Religion entre les Catholiques & les heretiques. Malvenda Espagnol & Jean Cochlée furent ceux qui disputerent pour les Catholiques contre Bucer & Brentius que les heretiques avoient choisis pour soutenir leurs erreurs. L'Empereur ne se rendit à la Diete qu'au mois de Mai; mais malgré les soins & les bonnes intentions de Sa Majesté Imperiale, ces disputes n'eurent pas plus de succès que celles qui avoient precedé : au contraire les esprits n'en devinrent que plus éloignés par le depart precipité des heretiques qui sortirent secretement de Ratisbonne, lorsque l'on avoit à peine commencé les conferences & les negociations. La plûpart des Princes que l'Empereur avoit fait inviter de se rendre à la Diete, ne voulurent pas y venir, sur tout Frederic Duc de Saxe & Philippes Landtgrave de Hesse.

L'Empereur voïant la conduite des Princes les plus attachés à la doctrine de Luther, sentit bien

qu'il étoit absolument necessaire d'avoir recours aux armes pour les ranger à la raison. Il envoïa ordre aussi-tôt à Maximilien Comte de Bures de lever dans les Païs Bas le plus de troupes qu'il pourroit. Albert & Jean Marquis de Brandebourg, quoiqu'ils fissent eux-mêmes profession du Lutheranisme, ne laisserent pas de faire de grandes levées en Allemagne pour l'Empereur.

Ce Prince fit aussi venir d'Italie les troupes Espagnoles qui y étoient. Il écrivit encore des lettres circulaires dattées du 17. de Juin, aux principales villes d'Allemagne, pour les avertir de ne se point laisser seduire par les artifices des heretiques, que les Lutheriens, sans avoir égard à ce qu'ils devoient à la Religion & à l'Empire, abusoient de sa patience; qu'ainsi il étoit obligé de recourir aux armes malgré lui, & de se servir de son pouvoir pour reduire les Rebelles.

Dès que l'Empereur eut écrit ces lettres, il partit de Ratisbonne pour se rendre en Baviere & alla placer son camp auprès de la ville de Landshut, où étoit déja arrivé un gros corps de troupes auxiliaires que le Pape lui envoïoit sous le commandement d'Octave Farnese & du Cardinal Alexandre Farnese ses neveux. Peu de tems après les troupes Espagnoles arriverent au nombre de six mille. L'Empereur nomma pour General de son armée Ferdinand de Tolede Duc d'Albe.

L'armée Lutherienne qui étoit tres-nombreuse se rassembla aux environs d'Ingolstad; elle étoit commandée par l'Electeur de Saxe & par le Landtgrave de Hesse, soutenus par plusieurs autres Princes de l'Empire & par un grand nombre de villes qui favorisoient ouvertement ou secretement l'erreur. Les ennemis se saisirent d'une hauteur où ils se camperent. Comme delà ils commandoient l'armée Imperiale qui se trouvoit postée dans un vallon, ils firent une furieuse decharge d'artillerie, mais elle fit plus de peur que de mal.

Le Landtgrave ne pretendoit pas demeurer renfermé dans son camp; mais voïant que celui des Imperiaux étoit mal fortifié, il resolut de l'attaquer. Les autres Generaux, je ne sçai par quel motif, s'y opposerent: ce qui sauva l'armée Catholique beaucoup plus foible alors parce que l'armée des Païs Bas n'étoit pas encore arrivée. Dès qu'elle eût joint les troupes d'Allemagne l'Empereur decampa & prit la route de Nordtlinguen. Les ennemis le suivirent toûjours pour harceler son arriere-garde, & être en état de l'attaquer s'ils en trouvoient l'occasion favorable.

Dans ce tems-là Maurice Duc de Saxe, avec le secours des troupes que le Roi Ferdinand lui avoit envoïées, se rendit maître des Etats du Duc Frideric son cousin, que l'Empereur avoit mis au ban de l'Empire, & dont l'Empereur lui avoit donné la confiscation; mais comme les Etats du Duc Maurice se trouvoient mêlés avec ceux du Duc Frideric, il étoit necessaire de donner de bons ordres pour que les Etats & les sujets de l'un & de l'autre ne se ressentissent point du degât & du dommage que pourroient souffrir les autres. Les Lutheriens pour preve-

nir la ruine des Etats du Duc Frideric, prirent la route de la Saxe. D'ailleurs les vivres commençoient à leur manquer. Le Landtgrave de son côté partit pour se rendre dans ses Etats & se retira à Francfort.

La guerre étoit allumée de tous côtés & se faisoit avec beaucoup d'acharnement; mais la pluspart des Princes & des peuples épuisés par les frais immenses qu'ils avoient été obligés de faire pour soutenir la guerre, mirent bas les armes : celui qui donna le branle aux autres, fut Frideric Comte Palatin, qui desesperant de voir les heretiques vainqueurs, ménagea sa paix avec l'Empereur auquel il demanda pardon d'avoir envoïé du secours aux Rebelles : il n'eût pas de peine à l'obtenir. Le Duc de Vittemberg & les villes d'Ulm, de Francfort & d'Ausbourg, suivirent l'exemple du Comte Palatin. L'Empereur cependant exigea des uns & des aûtres de grandes sommes d'argent pour païer les frais de la guerre, & les obligea en même tems de donner des sûretés & des gages de leur fidelité.

L'an 1547. Pendant que ces choses se passoient au commencement de cette année, Frideric Duc de Saxe aïant rassemblé ses troupes, reprit sans peine les places que lui avoit enlevées le Duc Maurice. Il ne put cependant se rendre maître de la ville de Lipsic.

Cette année fut remarquable par la mort de trois têtes couronnées : la premiere fut la Reine Anne de Foix veuve du Roi Ferdinand le Catholique. François I. Roi de France mourut aussi le 21. de Mars âgé de 52. ans, après en avoir regné 32. Henry II. son fils lui succeda. Enfin Henri VIII. Roi d'Angleterre finit ses jours après s'être rendu odieux aux Catholiques par le schisme dont il fut l'auteur, & par la liberté qu'il donna à toutes sortes de sectes de s'insinuer dans son Roïaume après sa mort. Il étoit dans la 57. année de son âge, dont il en avoit regné 37. & neuf mois.

Edouard qui n'avoit encore que neuf ans lui succeda, ainsi que son pere l'avoit ordonné dans son testament, dans lequel il lui substituoit pour heritiers de sa couronne la Princesse Marie sa fille, qu'il avoit eûe de la Reine Catherine d'Arragon, & après elle la Princesse Elizabeth son autre fille, d'Anne de Boulen, au cas que le jeune Roi Edouard leur frere mourut sans enfans.

Sous le regne de ce nouveau Roi le Duc de Sommerset son oncle frere de sa mere, qui fut reconnu Regent du Roïaume, fit entrer en Angleterre des Ministres Lutheriens qui y semerent bien-tôt leurs erreurs.

François Vatable & Jacques de Thou, tous deux également celebres, le premier par la connoissance parfaite de la langue Hebraïque, le second par son intelligence dans le grec, moururent à Paris le même jour 16. de Mars.

Dès que l'Empereur eût reçu les sommes considerables ausquelles il avoit condamné la ville de Strasbourg, en punition d'être entrée dans la ligue des heretiques, & dès que le Roi Ferdinand son frere qui jusques-là étoit toûjours resté en Bohême, l'eût joint avec ses troupes, il se mit à la tête de son armée, & marcha droit en Saxe.

Etant

Etant arrivé dans la Misnie & sur les bords de l'Elbe, il passa cette riviere le 24. d'Avril; les ennemis étoient de l'autre côté, mais comme ils étoient maîtres des bords & que la riviere étoit tres-profonde en cet endroit là, il étoit difficile d'entreprendre de la traverser à la vûe d'une armée ennemie.

On admira l'intrepidité de quelques soldats Espagnols qui tenant l'épée nue entre les dents, se jetterent à la nage & allerent enlever plusieurs barques qui étoient de l'autre côté. Ils les amenerent, & l'on s'en servit pour en faire un pont sur lequel, & par quelques gués que l'on trouva, l'armée Imperiale passa.

Les ennemis étonnés de la hardiesse des Imperiaux, se retirerent pour gagner Vittemberg; mais les Catholiques les poursuivirent avec tant de vigueur, que les Rebelles se voïant obligés de s'arrêter, les deux armées en vinrent aux mains. Le combat fut opiniâtre & dura jusqu'à la nuit. Le Duc de Saxe aïant été pris & les Imperiaux aïant fait un grand carnage des Rebelles le reste de l'armée se dissipa: ainsi l'Empereur remporta une victoire complete & demeura maître du champ de bataille.

Peu de tems après le Landtgrave de Hesse vint de lui-même se livrer entre les mains de l'Empereur. La prison de ces deux Chefs du parti Lutherien consterna fort les heretiques, & les obligea malgré eux à se tenir tranquilles. Charles-Quint envoïa à Milan, en Flandres, en Espagne la plus grande partie de l'artillerie dont il s'étoit rendu maître après cette bataille, pour y servir d'un monument éternel de la victoire qu'il avoit remportée sur les heretiques. Après cette heureuse expedition il prit la route des Païs Bas.

On transfera le Concile de Trente à Boulogne, & peu de tems après il fut entierement rompu; ce qui chagrina fort les Catholiques zelés. Le motif qu'on apporta de la translation du Concile, étoit que l'air de Trente étoit mauvais, & que les ordres du Pape pour le transferer étoient pressans.

Pierre-Louis Farnese son fils fut assassiné dans la ville de Plaisance. Les habitans de cette ville s'étant soulevés, les plus mutins forcerent le Palais de ce Prince & le poignarderent jusques dans son appartement. On ne put decouvrir ni qui avoient été les autheurs de la revolte, ni par les intrigues de qui s'étoit fait cet assassinat.

Ce qu'il y a de certain, c'est que Ferdinand de Gonzague Gouverneur du Milanois se rendit maître de Plaisance & y mit une grosse garnison. Le Pape de son côté fit fortifier Parme, & donna à Camille des Ursins le commandement des troupes qu'il y envoïa, pour être en état de la deffendre, si on venoit à l'attaquer. Il est vrai que dans la suite on donna cette Principauté à Octave Farnese Duc de Parme, fils du Duc Pierre-Louis.

La dissolution entiere du Concile de Trente chagrina d'autant plus l'Empereur, que ce Prince dans la derniere paix conclue avec les Lutheriens avoit exigé pour une des principales conditions que les Princes & les plus L'AN 1548.

considerables villes d'Allemagne se soumettroient au sentiment des Peres du Concile dans tout ce qui regarderoit la Religion.

Mais voïant que par la rupture du Concile il n'y avoit plus rien à esperer, l'Empereur pour accommoder les differens, fit publier dans la Diete d'Ausbourg un écrit dans lequel on approuvoit la doctrine Catholique, à la reserve qu'on permettroit la Communion sous les deux especes à tous ceux qui la demanderoient, & qu'on laisseroit aux Prêtres la liberté de se marier. On appella cet écrit *l'Interim*, parce qu'on pretendoit que cet accommodement ne dureroit que jusqu'à ce que le Concile se rassembleroit, & qu'il eût determiné ce que l'on devroit faire. Jules Phlug, Michel Sidonia, & Islebius Agricola furent les principaux auteurs de cet *Interim*.

Les heretiques de leur côté publierent un autre écrit en Saxe à la sollicitation du Duc Maurice. On donna à cet écrit le nom *d'Adiaphoris*, qui veut dire *les choses indifferentes*. Cet écrit fut l'ouvrage du seul Philippe Melancton, qui pour le bien de la paix soutenoit que l'on pouvoit & qu'on devoit tolerer bien des choses, & principalement presque les mêmes articles qui étoit marqués dans l'*Interim*. Mathias Illyricus, & Nicolas Gallus, quoique Lutheriens & plus rigides que les autres, se declarerent & écrivirent contre l'ouvrage de Melancton.

Dans ce même tems Muleassé arriva à Ausbourg après avoir été depouillé du Roïaume de Tunis par son propre fils qui lui avoit fait crever les yeux.

Maximilien fils du Roi Ferdinand vint en Espagne pour épouser l'Infante Marie sa cousine germaine, & pour demeurer dans ce Roïaume en qualité de Regent; parce que le Prince D. Philippe devoit partir pour les Païs Bas, comme il le fit dans le mois de Novembre, s'étant embarqué sur la même flotte sur laquelle étoit venu Maximilien. Le Prince Philippes aïant debarqué à Gennes passa par Mantoue, & par Milan, & enfin arriva l'année suivante à Bruxelles capitale du Brabant, quoique l'Empereur son pere fut déja parti pour l'Allemagne.

Silicée Archevêque de Tolede obtint une Bulle du Pape par laquelle tous ceux qui descendroient de Maures, de Juifs & d'heretiques, seroient exclus de tous les Benefices de cette Eglise Cathedrale. D. Diegue de Castille & quelques-uns du Chapitre firent ce qu'ils purent pour s'opposer à cet ordre : mais le plus grand nombre & les plus considerables l'emporterent.

La Princesse Jeanne d'Albret fut fiancée avec le Duc de Cleves; mais ce mariage ne se conclut point, & cette Princesse épousa cette année Antoine de Bourbon Duc de Vendosme de la maison Roïale de France.

L'année suivante mourut Marguerite mere de la Princesse Jeanne d'Albret, qui se fit depuis appeller Reine de Navarre. L'AN 1549.

On assembla plusieurs Conciles en Allemagne, particulierement à Treves, à Mayence & à Cologne, ce qui se fit à la sollicitation de l'Empereur & dans la vûe de ramener peu à peu l'esprit des peuples qui étoient extrêmement divisés.

Dans l'Afrique un certain homme nommé Xerife, fils d'un Marchand, & qui avoit été maître d'Ecole sous les dehors affectés d'une sainteté extraordinaire, excita un soulevement presque general parmi les Maures. Ceux des Roïaumes de Maroc, de Fez & de Velez prirent les armes contre leurs Souverains & les chasserent de leurs Etats. Le Roi de Velez implora d'abord la protection de l'Empereur qu'il alla trouver; ensuite il alla en Portugal pour demander au Roi du secours: il ne put obtenir de l'un & de l'autre que de bonnes paroles qu'on se contenta de lui donner. Ces demêlés furent la source d'une longue guerre qui fut enfin très-funeste à l'Afrique.

Pierre Martyr commença à enseigner publiquement l'heresie des Sacramentaires à Oxford en Angleterre: le changement de Religion causa de toutes parts bien des troubles. Les Anglois firent la paix avec le Roi de France qui les avoit attaqués du côté de la Picardie avec une puissante armée, & ils lui restituerent la ville de Boulogne qu'ils lui avoient autrefois enlevée.

L'Infante Anne fille de Maximilien d'Autriche & de la Princesse Marie son épouse, nâquit à Cigales le premier de Novembre, elle épousa depuis Philippes II. son oncle, & devint Reine d'Espagne.

Le Pape Paul III. mourut à Rome le 10. de Novembre.

L'AN 1550. Le Cardinal Jean-Marie de Monté succeda à Paul III. il fut élû le 10. du mois de Fevrier, prit le nom de Jules III. & tint le siege Pontifical cinq ans, un mois & seize jours.

Jean de Vega Vice-Roi de Sicile aïant fait passer des troupes sur les côtes d'Afrique, se rendit maître le 9. de Septembre d'une des principales villes qu'on appelloit anciennement *Leptis*. Il en chassa le Corsaire Dragut qui s'étant saisi de cette place, faisoit des courses sur les côtes de Sicile, & y causoit souvent de terribles ravages. Le Vice-Roi laissa d'abord dans la Place une grosse garnison, mais il fit ensuite raser la Ville, afin d'épargner la dépense qu'il auroit fallu faire pour la conserver.

On convoqua cette année une celebre Diette de l'Empire à Ausbourg; l'ouverture s'en fit au commencement de l'Eté. L'Empereur s'y trouva avec le Prince D. Philippes son fils, qu'il vouloit faire declarer Roi des Romains; mais le Roi Ferdinand son frere qui étoit à la Diette s'y opposa; car outre qu'il l'étoit déja lui-même, il étoit bien-aise que l'Empire ne sortit pas de sa branche, il se crut obligé de soutenir ses interests particuliers & ceux du Prince Maximilien son fils, qui s'y étoit aussi rendu après son retour d'Espagne, & qui avoit été déja nommé Roi de Bohême.

On y proposa de convoquer de nouveau le Concile à Trente & de declarer la guerre à ceux de Melbourg, parce qu'ils ne vouloient pas recevoir la Religion Catholique, ni en permettre l'exercice dans leur ville & dans leur dependance. Maurice Duc de Saxe n'étoit content ni de l'un ni de l'autre, quoiqu'il eût été nommé General de l'armée contre la ville de Melbourg; mais rien ne le chagrinoit davantage que de voir

que l'Empereur ne mettoit point en liberté Philippes Landgrave de Hesse beau-pere du Duc. Tous ces differens griefs determinerent enfin le uc à prendre les armes, & à commencer une guerre qui mit l'Empereur à deux doigts de sa perte; lequel ne s'attendant pas à ce coup n'avoit pas eû le tems de le prevenir.

Cette année fut signalée par le grand Jubilé de 50. ans que l'on celebra à Rome, où se rendit un concours extraordinaire de Chrétiens de toutes nations pour le gagner & pour visiter les tombeaux des saints Apôtres.

L'AN 1551. Au commencement de cette année André Alciat originaire de Milan, mourut à Pavie âgé de 58. ans; c'étoit un des plus celebres Jurisconsultes de son tems. Il avoit une parfaite connoissance des belles lettres. D'abord il enseigna le Droit en France & ensuite en Italie.

Le Pape Jules III. dès le mois de Decembre de l'année precedente, avoit expedié des Brefs à tous les Evêques pour les engager à retourner à Trente, afin d'y recommencer le Concile. L'Empereur fit publier ces Brefs dans la Diette d'Ausbourg.

La demarche que fit fort à contre-tems le Duc Octave Farnese de se mettre sous la protection de la France, derangea un peu les projets de l'Empereur. Il envoïa cependant ordre à Ferdinand de Gonzague de marcher incessamment avec des troupes pour ranger à la raison le Duc, qui fut en effet assiegé dans sa Capitale.

Ces mouvemens firent differer encore quelque tems le Concile. L'ouverture s'en fit néanmoins au mois de Mai. Le Cardinal Crescentio y presida en qualité de Legat. Les trois Archevêques Electeurs s'y trouverent; & il s'y rendit d'Allemagne, d'Espagne & d'Italie un grand nombre d'autres Prelats.

Le Roi de France fit faire par l'Abbé de Lauzanne son Ambassadeur, des protestations de nullité contre le Concile, dont il pretendoit que la convocation n'étoit pas legitime.

Plusieurs Princes & quelques-unes des plus considerables villes d'Allemagne y envoïerent des Deputés, avec ordre de demander des sauf-conduits pour leurs Ministres & leurs Theologiens; mais les conditions qu'ils proposerent parurent si injurieuses à l'autorité & à la Majesté du Concile, que les Peres les rejetterent.

Dès que la Diete d'Ausbourg fut finie, le Prince D. Philippe reprit la route d'Espagne. Maximilien Roy de Bohême son cousin germain, l'accompagna jusqu'à Gennes, où il trouva l'Infante Marie son épouse, & les Princes ses enfans qui étoient arrivés d'Espagne depuis peu. Ce Prince partit de Gennes avec sa famille au mois de Decembre, & arriva à Inspruc, où l'Empereur s'étoit déja rendu afin d'être plus à portée d'animer le Concile de Trente, & de soutenir les decisions des Peres.

Henry II. Roi de France, lorsque l'on y pensoit le moins, attaqua les Païs Bas & le Milanois. Il profita de la diversion que faisoit la flotte Ottomane qui ravageoit les côtes de Sicile, & qui s'empara de la ville & du château d'Agosta peu éloigné de Catane. Les

Infideles après cette expedition se rendirent à la vûe de Malthe; mais n'aïant rien pû gagner de ce côté-là, ils firent des courses sur les côtes d'Afrique & se saisirent de Tripoli que leur livrerent les Chevaliers de Malthe, qui depuis la prise de Rhodes par les Turcs s'étoient retirés à Tripoli, & s'étoient chargés de deffendre cette place.

Deux Chevaliers François de nation, par une trahison indigne de leur naissance & de leur profession, livrerent la place aux ennemis. La fidelité coûta cher aux Espagnols; car quatre cens furent passés au fil de l'épée. La voix publique étoit que les Turcs voulurent dans cette occasion se vanger de l'expedition que les Chrétiens avoient faite quelque tems auparavant en Afrique, lorsque l'Empereur se rendit maître de Tunis. On crut alors comme une chose constante que les Infideles ne firent cette expedition q .. la sollicitation du Roi de France, dont les Ambassadeurs étoient alors sur la flotte Ottomane.

L'AN 1552. Quatre Theologiens ou Ministres de Vittemberg à la tête desquels étoit Brentius, s'étant rendus à Trente, presenterent aux Peres du Concile un écrit qui contenoit leur profession de foi, ou la Confession de Vittemberg : mais ces demarches n'étoient que des apparences pour tromper les Catholiques : on vouloit amuser le Concile pour donner le loisir au Duc Maurice de lever des troupes & d'être en état de soutenir la guerre. Aussi apprit-on dès le 2. d'Avril que le Duc s'étoit rendu maître d'Ausbourg, & que l'Empereur lui-même qui se trouvoit alors à Inspruc, avoit couru grand risque d'être pris par les Lutheriens. Ces fâcheuses nouvelles obligerent les Peres assemblés à Trente, d'en partir avec precipitation & d'interrompre le Concile.

D'un autre côté Albert Marquis de Brandebourg se rendit maître de Treves & en ravagea tous les environs. Les François s'étant aussi saisis de Verdun en Lorraine, avoient obligé le Duc de Lorraine à se soumettre à eux.

L'Empereur se voïant dans d'extrêmes embarras, attaqué en même tems par un si grand nombre d'ennemis, & hors d'état de s'opposer à tous, prit la resolution de remettre en liberté le Duc de Saxe & le Landtgrave de Hesse, par-là il engagea le Duc Maurice à faire la paix.

Comme la crainte de tomber entre les mains de ce Prince avoit obligé l'Empereur à se retirer sur les frontieres d'Italie, il y rassembla un grand corps de troupes qui vinrent le joindre de toutes parts. Il s'accommoda aussi avec le Marquis de Brandebourg, dont il pretendoit se servir pour repousser les François. Après avoir ainsi reglé ses affaires, il se mit lui-même à la tête d'une puissante armée & mit le siege devant Mets, mais la rigueur de l'hyver fit perir presque toutes ses troupes, & il fut forcé de lever le siege.

Cette même année saint François Xavier mourut le 2. de Decembre à l'entrée de la Chine. Il étoit de Navarre & un des dix Compagnons de saint Ignace fondateur de la Compagnie de Jesus. Il prêcha l'Evangile dans les Indes, le Japon, & parmi un grand nombre d'autres nations barbares,

C'étoit certainement un homme admirable & d'une sainteté extraordinaire: aussi l'Eglise l'a-telle mis au nombre des Saints qu'elle honore. Son corps se conserve encore aujourd'hui tout entier dans l'Eglise de la Maison Professe des Jesuites à Goa, Capitale des Indes Orientales qui sont sous la domination Portugaise.

D. Pierre de Tolede étoit Vice-Roi de Naples dans le tems que Ferdinand de Sanseverino Prince de Salerne sollicita la flotte Ottomane commandée par Rusten Bacha, à se presenter devant cette Capitale. Mais le Vice-Roi aïant decouvert la trahison, le Prince de Salerne leva le masque, & dans la crainte d'être arrêté par les Espagnols dont il se declara publiquement l'ennemi, il s'enfuit à Venise, ce qui obligea la flotte des Infideles de reprendre la route de Constantinople après avoir vû ses projets échoués.

Il y eut seulement une rencontre à la vûe de l'Isle Ponce avec la flotte Espagnole, sous le commandement d'André Doria, qui fut battu & qui perdit sept galeres que les Infideles lui enleverent.

Pour le Prince de Salerne, comme il ne gardoit plus de mesures avec les Espagnols, il se rendit à Constantinople pour solliciter un nouveau secours auprès du Grand Seigneur, & pour l'engager à envoïer l'année suivante une flotte plus nombreuse que l'année precedente.

L'Empereur entretenoit une grosse garnison dans la ville de Sienne en Toscane, commandée par D. Diegue le Mendoze; pour contenir les brigues & les cabales dont cette ville étoit agitée, dans la crainte que quelqu'un des differens partis ne livrât la place à la France. Mendose afin de tenir en bride les habitans, & d'être à couvert contre les entreprises qu'on pourroit former, fit bâtir une citadelle où il devoit mettre ses meilleures troupes. Les habitans de leur côté voïant bien que le dessein des Espagnols étoit de leur ôter leur liberté & de les soumettre à la domination Espagnole, eurent d'abord recours à la France, & solliciterent cette couronne de les prendre sous sa protection.

Il y eut dans la ville un soulevement general; tout le peuple courut aux armes; on chassa la garnison Espagnole & l'on raza jusqu'aux fondemens la citadelle commencée. Ainsi de part & d'autre on se disposa à la guerre qui suivit bien-tôt après. Les Siennois se preparerent aussi à soutenir le siege que le Vice-Roi de Naples vint mettre devant la ville par ordre de l'Empereur.

Paul Jove mourut cette année à Florence, Lilio, Gregorio Giraldo à Ferrare, & le Commandeur Ferdinand à Pinciano à Salamanque.

Edouard Roi d'Angleterre mourut le 16. de Juillet, la Princesse Marie sa sœur lui succeda malgré l'opposition des heretiques qui n'épargnerent rien pour l'exclure de la couronne. Dès que cette Princesse fut sur le trône d'Angleterre, elle ordonna que la Religion Catholique fût rétablie dans ses Etats, & fit punir plusieurs heretiques qui avoient eû le plus de part à la derniere revolution. L'AN 1553.

Pierre de Tolede Vice-Roi de Naples étoit au siege de Sienne qu'il poussoit tres-vivement, lors

qu'il ſe vit attaqué d'une dangereuſe maladie qui l'obligea de quitter le ſiege ; il mourut à Florence. Son Gendre & ſes troupes ſe retirerent auſſi-tôt de devant la place, & reprirent la route de Naples ſur la nouvelle que la flotte Ottomane commandée par le Prince de Salerne paroiſſoit ſur les côtes & menaçoit le Roïaume.

Les Infideles parurent en effet à la vûe de la Capitale & ſembloient devoir en faire le ſiege. Mais voïant qu'il n'y avoit aucun mouvement dans la ville en leur faveur, quoiqu'on le leur eût fait eſperer, les Turcs firent une deſcente dans l'Iſle de Corſe & ſe rendirent maîtres d'une bonne partie de l'Iſle qui étoit ſous la domination des Genois.

D. Juan Prince de Portugal épouſa l'Infante Jeanne fille de l'Empereur. La ceremonie du mariage ſe fit avec l'éclat qui convenoit à leur naiſſance & à leur rang : mais la joïe fut courte.

L'AN 1554. Il n'y avoit pas encore un an que le Prince étoit marié, lorſqu'il mourut à Liſbonne le 2. de Janvier. Son cops fut inhumé dans le celebre Monaſtere de Belem peu éloigné de la ville. Il laiſſa enceinte la Princeſſe ſon épouſe qui accoucha le 21. de Janvier d'un fils ; il fut nommé D. Sebaſtien du jour de ſa naiſſance, où l'Egliſe celebroit la fête de ce Saint. Ce jeune Prince eut de grandes qualités, mais il ne regna pas longtems ; la Princeſſe ſa mere aprés ſes couches partit pour ſe rendre en Caſtille, où elle devoit prendre la Regence d'Eſpagne, parce que Philippe ſon frere étoit obligé d'en ſortir pour ſe remarier.

La nouvelle Reine d'Angleterre voulant affermir ſa couronne & rétablir la Religion, elle avoit beſoin pour l'execution de ſes projets d'un époux dont le courage & la puiſſance puſſent la faire triompher de ſes ennemis, & la mettre en état de tenir en bride les mécontens & les heretiques. Elle jetta les yeux ſur D. Philippe Prince d'Eſpagne, que l'Empereur ſon pere avoit declaré dès le dernier jour d'Octobre de l'année precedente Roi de Naples & Duc de Milan ; & elle crut ne pouvoir trouver aucun Prince Catholique plus capable de faire réuſſir ſes deſſeins également avantageux à la Religion & à l'Etat.

Les articles aïant été reglés, le Prince paſſa en Angleterre. Les nôces ſe firent à Vinceſter le 25. de Juillet jour de la fête de ſaint Jacques Patron d'Eſpagne. Le Cardinal Renaud Polus aſſiſta à ce mariage en qualité de Legat du Pape. Ce Cardinal qui étoit du ſang Roïal d'Angleterre, & d'une vie très-exemplaire & très-ſainte, avoit été envoïé dans ce Roïaume pour rétablir les choſes dans leur premiere ſituation, & pour reconcilier les Etats de la Reine Marie avec l'Egliſe Romaine, comme il le fit.

Le Marquis de Marignan General des troupes Imperiales ſe rendit par ordre de l'Empereur devant Sienne pour recommencer le ſiege de cette place. Le Marquis deffit Pierre Strozzi-Banni de Florence, que la France avoit envoyé avec de bonnes troupes pour ſecourir les aſſiegés & chaſſer de la Toſcane les Imperiaux.

Le Pape Jules III. mourut à Rome le 23. de Mars. Le Cardi- L'AN 1555.

nal Marcel Cervin, natf de Monte-Pulciano lui ſucceda le 10. d'Avril ſuivant. Le nouveau Pape ne changea point de nom, & ſe nomma Marcel II. il ne tint le Pontificat que 22. jours; & après ſa mort on élut le 23. de Mars le Cardinal Jean-Pierre Caraffe, qui prit le nom de Paul IV. Il étoit d'une des plus illuſtres familles du Roïaume de Naples & avoit de très-grandes qualités. Il gouverna l'Egliſe 4. ans, deux mois & 27. jours.

Enfin la ville de Sienne épuiſée & ruinée par les fatigues & les dépenſes d'un ſi long ſiege, ſe ſoumit à l'Empereur qui envoïa ordre à D. François de Mendoze Cardinal de Burgos, de partir de Rome où il étoit, pour aller prendre le gouvernement de Sienne, & y regler toutes choſes.

Ce fut aux ſollicitations réiterées & aux preſſantes recommandations du Cardinal Alexandre Farneſe, que l'Empereur pardonna au Duc Octave frere du Cardinal; mais à condition que pour gage de ſa fidelité, Sa Majeſté Imperiale retiendroit la Citadelle de Plaiſance où elle auroit garniſon Eſpagnole. Dans la ſuite Philippe II. rendit cette place au Duc.

D. Ferdinand de Tolede Duc d'Albe, étoit alors Vice-Roi de Naples; il reçut ordre de l'Empereur de paſſer dans le Milanois pour s'oppoſer au Seigneur de Briſſac qui commandoit les troupes du Roi de France en Italie, & qui y faiſoit la guerre, quoiqu'il ne la pouſſât pas avec beaucoup de vigueur.

Le Prince D. Philippe partit d'Angleterre ſur la fin de l'Eté & ſe rendit à Bruxelles où l'Empereur ſon pere l'attendoit pour lui faire une ceſſion entiere de tous ſes Etats. Le deſir qu'il avoit de vivre déſormais en repos pour penſer plus efficacement à ſon ſalut, l'engagea à renoncer encore l'année ſuivante à l'Empire en faveur de Ferdinand ſon frere déja depuis long-tems Roi des Romains; & après cette abdication il paſſa par mer en Eſpagne avec la Reine Eleonor & la Reine Marie ſes ſœurs. Y étant arrivé il choiſit pour le lieu de ſa retraite le Monaſtere de ſaint Juſt, de l'Ordre de S. Jerôme, aux environs de Placentia. Il n'y vêcut pas long-tems; car deux ans après ſa retraite, il y mourut, & y paſſa à une meilleure vie plus heureux & plus grand par le mépris qu'il fit de l'Empire & de tant de Couronnes, que par l'éclat, la valeur & la prudence avec leſquelles il gouverna un ſi grand nombre d'Etats.

Henri d'Albret Roi de Navarre mourut cette année, & laiſſa pour heritiere la Princeſſe Jeanne ſa fille qui prit auſſi-tôt le nom & la qualité de Reine de Navarre. Elle étoit heretique obſtinée & protectrice declarée des Calviniſtes.

La treve fut conclue entre la France & l'Eſpagne le 5. de Fevrier pour cinq ans, dans l'eſperance que l'union de ces deux Couronnes pourroit durer longtems, parce que les uns & les autres étoient également laſſés & épuiſés. Mais ces grandes eſperances ſe trouverent preſqu'auſſi-tôt renverſées par la guerre que le Pape alluma fort à contre-tems. L'AN 1556.

Dès le commencement de cette année Sa Sainteté reſolue de perſecuter

perſecuter les Colonnes, ſe declara ennemi de tous les Seigneurs de cette illuſtre Maiſon. Il en fit arrêter quelques-uns, les autres s'enfuirent, & le Pape ſe ſaiſit auſſi-tôt de leurs biens & de leurs terres. Le Roi Catholique envoïa ordre au Duc d'Albe de ne pas ſouffrir que l'on fiſt aucun chagrin aux Colonnes.

D'un autre côté le Roi de France ſollicité fortement par Sa Sainteté, fit une ligue avec elle, & envoïa pour la ſoutenir une puiſſante armée en Italie, ſous le commandement du Duc de Guiſe. Les troupes Françoiſes traverſerent la Lombardie, & étant arrivées à Rome où elles demeurerent aſſés long-tems, elles paſſerent dans le Roïaume de Naples, mais elles n'y firent pas de grands progrés. Au contraire la plus grande partie de l'armée perit de maladie, & le reſte fort mal en ordre fut obligé de reprendre la route de France.

Pendant ce tems-là le Duc d'Albe, après s'être rendu maître de preſque tout l'Etat Eccleſiaſtique & des environs de Rome, vint camper avec ſon armée à la vûe de cette Ville. Il auroit pu très-aiſément la prendre & la piller une ſeconde fois comme elle l'avoit été ſous le Pontificat de Clement VII. par les troupes Imperiales; mais la religion & la pieté du Duc d'Albe l'empêcherent d'en venir à cette extremité; au contraire, il menagea avec beaucoup d'adreſſe & d'habileté la paix entre le Roi ſon maître & le Souverain Pontife à des conditions raiſonnables: la paix néanmoins ne fut concluë que l'année ſuivante.

Dès le commencement de cette guerre, Coſme Duc de Florence obtint du Roi Catholique que Sa Majeſté lui remiſt entre les mains la Ville de Sienne pour le dedommager des grandes ſommes qu'il avoit fournies pour le ſiege de cette Ville, & qu'il n'avoit avancées que ſur l'aſſurance qu'on lui avoit donnée de lui ceder cette Ville. Le Roi crut devoir s'accommoder au tems & à la neceſſité qui ſont deux grands maîtres auſquels il faut obéir. Elle ordonna donc qu'on livrât la place au Duc de Florence, à condition néanmoins qu'il donneroit encore de l'argent pour païer ce qui étoit dû aux troupes, & qu'il ne poſſederoit la place que comme un fief relevant de l'Eſpagne.

Les Eſpagnols & les François n'étoient pas tranquilles, & bien loin que la treve concluë l'année precedente entre les deux Nations eût calmé les eſprits, le feu de la guerre étoit en même-tems allumé de toutes parts. Les ſuccés étoient partagés, & les avantages de part & d'autre n'étoient pas fort grands. L'AN 1557.

Le Cardinal Jean de Silicée Archevêque de Tolede mourut le dernier jour de Mai. Le Pere Barthelemi de Miranda, de l'Ordre de Saint Dominique, fut nommé pour remplir le ſiege de Tolede. Il ne parut avoir été élevé ſi haut, que pour rendre ſa chute plus éclatante & plus funeſte.

Le 13. de Juin mourut à Liſbonne Jean III. Roi de Portugal, Prince également illuſtre & par ſon zele pour la Religion & par ſes actions éclatantes; ſon corps fut inhumé dans le Monaſtere de Belem. Il laiſſa en mourant le Prin-

ce D. Sebaſtien ſon petit fils heritier de ſa couronne.

Sous le Regne de Jean III. le Tribunal de l'Inquiſition fut établi dans le Portugal pour punir les heretiques & les apoſtats. Il fonda auſſi l'Univerſité de Conimbre à laquelle il attacha des revenus conſiderables ; & pour la commencer avec plus d'éclat, il fit venir les Profeſſeurs les plus fameux & les plus habiles dans toutes les ſciences auſquels il donna des appointemens conſiderables. A l'exemple de ce Prince le Cardinal Henri ſon frere fonda quelque tems après la nouvelle Univerſité d'Ebora dont il donna le ſoin & la direction aux Peres de la Compagnie de Jeſus, comme le Roi ſon frere leur avoit donné une partie de celle de Conimbre. C'étoit ſans doute un emploi difficile à remplir & à ſoutenir. Ces deux Univerſités produiſirent dans la ſuite des fruits tres-avantageux à l'Egliſe & à la Religion.

Le Roi Catholique avoit mis le ſiege devant ſaint Quentin, place en ce tems-là très-forte, ſur les frontieres des Pays Bas, Capitale du Vermandois & ſituée ſur la riviere de Somme. Les François vinrent au ſecours de cette Place qui couvroit le Roïaume de ce côté-là ; mais ils furent battus & leur armée entierement taillée en pieces par Philibert Duc de Savoye qui commandoit les troupes Eſpagnoles. On fit priſonnier dans cette action pluſieurs des principaux Officiers, & des plus grands Seigneurs du Roïaume.

Après l'action le Roi Catholique ſe rendit en perſonne au ſiege ; la perte que les François firent dans cette bataille, jetta une telle conſternation dans leurs troupes, & releva ſi fort le courage des Eſpagnols, que quatre jours après ils emporterent la place d'aſſaut. Outre les Priſonniers que les Eſpagnols firent dans la bataille, ils en firent d'autres dans la place, dont le plus conſiderable fut le fameux Gaſpar de Coligni Amiral de France, qui s'étoit chargé de la deffendre, & qui fut depuis le principal auteur des guerres civiles en France, & un des plus fermes appuis des heretiques rebelles.

Il y eut cette année en pluſieurs endroits de grandes inondations, mais particulierement en Italie, & dans le mois de Septembre l'Arne s'étant debordé d'une maniere étrange, fit de terribles ravages dans la ville de Florence & dans les campagnes voiſines. Le lendemain 14. de Septembre la paix fut conclue entre le Duc d'Albe & les Romains. Le Tibre s'enfla tellement que preſque toute la ville de Rome fut inondée. Les grandes eaux & les pluies frequentes qui ſurvinrent en Sicile, renverſerent dans Palerme & aux environs près de 4000. maiſons, ſuivant le bruit commun, & il perit dans les eaux un nombre preſque infini d'hommes, de femmes & de toute ſorte d'animaux.

L'Eſpagne ſouffrit cette année une famine par les grains qui manquerent.

Après ce fleau la peſte enleva dans ce Roïaume une bonne partie de ceux que la famine avoit épargnés. Ce mal commença d'abord par le Roïaume de Murcie, de-là il ſe gliſſa dans la ville de Valence, & peu après deſola la ville de Burgos & les environs. La

L'AN 1558.

peste dura plusieurs années sans qu'on pût entierement la déraciner.

Le Roi de France consterné par la perte de la bataille de S. Quentin & par la prise de la place, aïant lieu de craindre les entreprises que pourroient faire dans le Roïaume les Espagnols victorieux, envoïa ordre au Duc de Guise d'abandonner le Milanois où il faisoit la guerre, & de revenir incessamment en France. Il y arriva dans le mois de Janvier, & le Duc aïant rassemblé ses troupes & fortifié son armée, prit la route de Calais, mit le siege devant la place, & l'enleva aux Anglois; après la prise de Calais, il ne leur resta plus un pouce de terre en France.

La Reine Eleonor sœur de l'Empereur mourut à Vailladolid. Elle legua par son testament à l'Infante Marie sa fille & à Manuel Roi de Portugal, plusieurs terres considerables qu'elle possèdoit en Bourgogne & qu'elle donna à la jeune Princesse pour lui servir de dot.

François Dauphin de France épousa le 18. d'Avril Marie Stuard Reine d'Ecosse, sans prévoir les malheurs ausquels cette infortunée Princesse fut livrée dans la suite. Le poison de l'heresie se glissa dans les deux Roïaumes & y fit de terribles progrés par le moyen d'un grand nombre de Noblesse qui s'en trouva infectée.

La guerre étoit furieusement allumée dans les Païs Bas, & s'y poussoit avec une extrême vigueur. Il y eut divers combats entre les François & les Espagnols; mais le plus fameux & le plus sanglant fut la bataille de Graveline dans laquelle les François furent entierement defaits. La consternation fut si grande dans le Roïaume, que cette Couronne demanda la paix, & l'on nomma des Plenipotentiaires pour la negocier.

L'Empereur Charles-Quint mourut le 21. de Septembre dans sa retraite. Son corps fut mis en depôt dans le Monastere où il s'étoit retiré, mais quelques années après le Roi Catholique son fils ordonna qu'on le transportât dans la magnifique Eglise du Monastere de l'Escurial.

Marie Reine d'Angleterre & le Cardinal Renaud Polus, Legat de Sa Sainteté, moururent dans le même tems le 17. de Novembre; l'on peut dire que la Religion & la pieté furent ensevelies avec l'un & l'autre dans ce Roïaume.

Elisabeth fille de Henri VIII. Roi d'Angleterre & d'Anne de Boulen, fut declarée Reine d'Angleterre le 15. de Janvier, après la mort de Marie sa sœur. A peine la nouvelle Reine eût-elle été reconnue qu'elle cassa tous les Edits que la feue Reine avoit fait publier en faveur de la Religion Catholique, & rétablit l'heresie dans ce Roïaume en favorisant les heretiques. L'AN 1559.

Le Pape chassa de Rome le 25. du même mois ses neveux fils de Jean Alphonse son frere. L'un étoit Jean Carafe Duc de Paliano, le Marquis Antoine, & le Cardinal Charles Carafe. On les accusoit de bien des crimes, & on les regardoit à Rome avec execration; mais le crime le plus odieux qu'on leur reprochoit, étoit de ne laisser entrer personne au Palais que leurs créatures & leurs amis, & de ne permettre à qui

que ce fût de parler à Sa Sainteté qu'ils n'eussent auprès d'elle des espions pour être témoins de tout ce qu'on lui diroit, afin de le leur rapporter.

Charles de Lorraine épousa le 5. de Février la Princesse Claude seconde fille du Roi de France; comme Sa Majesté tres-chrétienne avoit en vûe de marier la Princesse Elizabeth sa fille aînée avec le Roi d'Espagne.

Les Plenipotentiaires des deux Rois qui étoient chargés de negocier ce mariage, s'y porterent avec tant de zele & d'empressement, qu'ils s'assemblerent à Cambray pour y proposer aussi la paix entre les deux Couronnes, dans l'esperance qu'en consideration de ce mariage elle pourroit se conclure, comme elle se conclut en effet aux conditions suivantes, 1. Que le Roi Catholique épouseroit la Princesse Elizabeth de France, fille aînée de Sa Majesté Tres-Chrétienne. 2. Que Madame Marguerite de France sœur du Roi seroit mariée au Duc de Savoye. 3. Qu'on rendroit au Prince ses Etats, dont l'on s'étoit emparé pendant les dernieres guerres, & qu'on lui cederoit aussi la ville d'Ast qui avoit été la dot de la Princesse Valentine de Milan, fille de Jean Galeas-Visconti Duc de Milan. 4. Que l'on restitueroit auxGenois l'Isle deCorse. 5. Que tout ce qui avoit été pris dans le cours de la derniere guerre retourneroit entre les mains de ceux qui en avoient été les maîtres avant la guerre. 6. Que lesEspagnols ne pretendroient rien sur la Bourgogne, ni les François sur le Milanois & le Roïaume de Naples. Enfin que les prisonniers qu'on avoit fait de part & d'autre depuis seize ans seroient mis en liberté sans rançon.

Les affaires aïant été ainsi reglées, le Roi Catholique épousa à Paris par Procureur la Princesse Elizabeth de France, suivant le premier article de la paix. Philippe II. nomma le Duc d'Albe pour cette Commission, & l'on fit la ceremonie le 22. de Juin.

Le 11. de Juillet suivant se fit aussi le mariage de Marguerite de France avec le Duc de Savoye. Les fêtes & les réjouissances préparées pour solemniser ces deux mariages, furent bien mêles de tristesse & se tournerent en soupirs & en larmes; parce que le Roi Henri II. aïant voulu être lui-même un des tenans dans un magnifique Tournois, il fut blessé dans l'œil par l'éclat de la lance de son adversaire qui se rompit dans la visiere du casque du Roi; il en mourut le lendemain. François II. du nom, son fils aîné, lui succeda à l'âge de 16. ans. Il avoit pour freres Charles, Alexandre, Edouard & Hercules, & pour sœurs les Princesses Elizabeth & Claude, dont nous avons déja parlé. La plus jeune de toutes qui se nommoit Marguerite, épousa dans la suite Henri de Bourbon Prince de Bearn, qui portoit la qualité de Roi de Navarre, & qui fut depuis Roi de France.

Le Pape Paul IV. mourut à Rome le 18. d'Aoust.

D. Barthelemi de Miranda de l'Ordre de saint Dominique, qui avoit été fait deux ans auparavant Archevêque de Tolede, après la mort du Cardinal D. Jean Silicée, fut par l'ordre des Inquisiteurs arresté à Tordelaguna le vingt-

troisiéme d'Aoust. Il fut long-tems prisonnier dans les prisons du saint Office, tant est grande l'autorité de l'Inquisition en Espagne.

Le Roi Catholique revint en Espagne dans ce tems-là, & aborda au Port de Laredo avec sa flotte qu'il amenoit de Flandres.

Le Cardinal Jean Ange de Medicis Milanois, fut élû Pape le 26. Decembre; il prit le nom de Pie IV. & gouverna l'Eglise cinq ans, onze mois & seize jours.

Cette année fut heureuse pour l'Espagne par le retour du Roi qu'on y attendoit avec une extrême impatience. Son mariage qui fut ratifié à Guadalajara dans le Roïaume de Tolede, causa une joïe universelle & d'autant plus grande que chacun se flattoit que ce seroit le gage d'une paix durable & solide dont tout le monde avoit besoin.

Il nomma aussi-tôt le Cardinal de Burgos, le Duc de l'Infantado, le Duc & la Duchesse d'Albe, pour aller jusques sur les frontieres de France au-devant de la Princesse, afin de l'amener dans le Roïaume & de l'accompagner dans son voïage. La ceremonie du mariage se fit à Tolede dans le mois de Fevrier.

Là commencerent les rejouissances publiques, inseparables de ces sortes de fêtes; mais leurs Majestés étant parties presque aussitôt pour Guadalajara, on y recommença les divertissemens & les spectacles. La Noblesse & les Seigneurs qui s'y rendirent en foule y parurent avec des équipages & des livrées magnifiques. On n'épargna rien pour réjouir la jeune Reine, & depuis long-tems la Cour n'avoit paru si brillante.

Le Duc de Medinaceli Vice-Roi de Sicile, attaqua l'Isle de Gelves sur la côte d'Afrique, & s'en rendit maître; mais aïant rencontré à son retour la Flotte Ottomane, on se battit; il perdit dans le combat une bonne partie de la sienne, & eût même bien de la peine à se sauver. Un de ses fils fut fait prisonnier par les Turcs, qui prirent aussi D. Alvarde Sandé & D. Sanche d'Avila deux des plus braves & des plus habiles Officiers de l'Armée.

Cette même année devint fameuse par les guerres civiles qui s'éleverent en France sous pretexte de Religion, & qui penserent bouleverser entierement cette florissante monarchie. En vain l'on assembla les Etats Generaux du Roïaume à Orleans, pour tâcher de prevenir les troubles ou pour les calmer. On y fit des reglemens tres-sages & tres-utiles; mais on ne les observa pas. Le jeune François II. qui s'étoit rendu à Orleans pour y tenir ses Etats, y mourut d'une fonte de Catarre le 1. de Decembre. Son frere Charles IX. âgé seulement de 12. ans lui succeda.

L'AN 1561.

Le Pape Pie IV. fit executer à Rome le Duc de Paliano & le Cardinal Charles Carafe. Celui-ci fut étranglé dans la prison, & l'on coupa la tête au Duc dans la place publique. Quoyque tout le monde convint que l'un & l'autre meritoient la mort, cependant par la liberté qu'on se donne ordinairement de parler, sur tout en Italie plus que dans bien d'autres endroits, on disoit hautement dans Rome, & plusieurs même paroissoient persuadés que le Pape n'a-

voit fait mourir les deux Caraffes que pour faire plaisir au Roi Catholique, qui croïoit avoir raison de se plaindre d'eux. Il est neanmoins constant que le Pape Paul IV. leur oncle les avoit chassés de Rome pour leurs injustices, leurs violences & leurs malversations, dont ils furent enfin punis par un supplice honteux.

Marie Reine d'Ecosse qui venoit de perdre presqu'en même tems sa mere & son époux, se vit obligée de partir dès le printems suivant pour se rendre dans ses Etats, où elle se remaria encore deux fois, Princesse dont la fin fut tragique & digne d'un sort plus heureux; car cette Reine infortunée, après avoir souffert en Angleterre les horreurs d'une dure & longue prison, porta enfin sa tête sur un échafaut.

La France étoit divisée en deux partis également animés les uns contre les autres, & ce Roïaume étoit menacé des plus affreuses revolutions. Ce fut pour étouffer ces premieres semences de troubles qu'on prit la resolution de tenir des Conferences publiques à Poissy, petite Ville à six lieues de Paris, entre les principaux Docteurs Catholiques & les Ministres Calvinistes, pour tâcher de trouver quelque voïe d'accommodement, & le moïen de reunir les uns & les autres.

Le Pape qui vouloit être instruit de ce qui se passeroit dans ces Conferences, & empêcher qu'il ne s'y fit rien au prejudice de la Religion, envoïa de Rome Hyppolite d'Este Cardinal de Ferrare en qualité de Legat pour se trouver à cette Assemblée, & ordonna au P. Jacques Laynes, General de la Compagnie de Jesus, qui avoit succedé à S. Ignace son fondateur six années auparavant, d'accompagner le Legat. Le Pape prétendoit que si ce Legat ne pouvoit absolument s'opposer à cette Conference, il emploïât au moins toute son adresse, son credit & son autorité pour empêcher que l'on n'y determinât rien, mais qu'on s'en remit à la decision du Concile de Trente qu'il venoit de convoquer de nouveau par des Bulles adressées à tous les Princes Catholiques & à tous les Evêques du monde Chrétien, pour engager ceux-ci à s'y trouver.

Le Legat n'aïant pû ni par son autorité, ni par ses raisons, rompre le Colloque de Poissy, la dispute commença par le Sacrement de l'Eucharistie & la presence réelle de Jesus-Christ dans le Sacrement. Quand le rang de parler fut venu au General des Jesuites, ce Pere avec un zele genereux & une liberté vraiement Chrétienne, blâma publiquement la Reine, & lui dit qu'il ne convenoit nullement à une personne de son sexe de se trouver à des disputes sur la Religion; que les femmes se bornant aux occupations propres de leur sexe, ne devoient point entreprendre d'être les Juges & les arbitres des differends de Religion. Laynes dans le cours de la dispute, pressa vivement Pierre Martyr, un des principaux Chefs des heretiques; & comme il avoit été Religieux, il le menagea peu & lui reprocha d'une maniere très-forte son apostasie.

Le Concile de Trente se rassembla de nouveau & l'ouverture s'en fit au mois de Janvier. Le Cardinal Jean Moron & trois autres L'AN 1562.

Cardinaux y assisterent en qualité de Legats du Pape. Il s'y trouva un grand nombre de Prelats, & il en vint même beaucoup de François qui accompagnerent le Cardinal de Lorraine.

Il s'éleva la nuit dans le Port de Herradura sur la Mediterranée un orage, ou plûtôt un ouragan si furieux, qu'il y perit 22. Galeres Espagnoles, avec D. Juan de Mendoze qui en étoit General.

Cette année fut fatale à la France, qui exposée en proïe à l'heresie devint le theatre des plus furieuses guerres civiles, & éprouva tout ce que peut la rage des heretiques; ceux-ci causerent par tout des ravages affreux & exercerent mille cruautés inouies dans tous les lieux où ils purent devenir les maîtres, ne sachant ce que c'est que de prescrire des bornes à leurs violences dès qu'ils se sentent appuïés. L'on vit alors les plus superbes & les plus magnifiques Eglises renversées, les monumens de l'ancienne Religion ruinés, & la plûpart des Villes revoltées contre leurs Souverains.

Mariana en qualité d'Espagnol, ne le nomme point Roi de Navarre.

Il est vrai que le Duc de Vendosme Prince de Bearn, fut un des premiers qui se mit en devoir d'apporter un prompt remede aux malheurs dont le Roïaume étoit menacé. Il vint même mettre le siege devant Rouen une des principales Villes qui s'étoit declarée pour les Calvinistes. Mais ce Prince en visitant les tranchées & en allant reconnoître la place fut tué d'un coup d'arquebuse tiré de dessus la muraille le 17. de Decembre. Il eut pourtant la consolation avant que de mourir d'apprendre que la Ville avoit été prise & forcée par son armée.

Le Prince de Condé son frere & le principal Chef des heretiques, eut la hardiesse de venir se presenter devant Paris, & de bloquer cette grande Ville, appuié des secours qui lui vinrent d'Allemagne. Les Catholiques soutenus des troupes Espagnoles que le Roi Catholique avoit envoïées au jeune Roi son beau-frere, attaquerent le Prince de Condé le 8. de Decembre. Les Espagnols combattirent dans cette action avec tant de valeur, qu'ils obligerent le Prince à lever le siege & à se retirer. Les Catholiques le poursuivirent jusqu'à Dreux où l'on en vint à une action generale. L'armée Calviniste fut taillée en pieces, & le Prince de Condé qui les commandoit fut fait prisonnier.

L'AN 1563.

Les forces & les esperances de la France sembloient n'avoir point d'autre appui que la maison de Guise. Le Duc de Guise en qualité de Lieutenant General du Roïaume, avoit mis le siege devant Orleans, une des principales Villes située sur la Loire, qui s'étoit declarée en faveur des Rebelles; mais ce Prince fut tué par Jean Poltrot qui sortit de la Ville dans ce dessein, & qui après avoir passé la riviere lui tira un coup d'arquebuse dont il mourut le 24. de Fevrier. L'assassin fut pris, & aïant été mis à la question pour savoir les complices, il declara qu'il ne l'avoit fait qu'à la sollicitation de l'Amiral de Coligny & de Theodore de Beze le principal d'entre les Ministres. Il fut conduit à Paris & tiré publiquement à quatre chevaux.

D. François de Navarre Archevêque de Valence, mourut le 16. d'Avril dans une maison de

Campagne proche de la même Ville. On dit communément, quoyque ce ne ſcit pas une choſe ſûre, que ce Prelat laiſſa après ſa mort la plus grande partie de l'Hiſtoire d'Eſpagne, écrite en Eſpagnol avec beaucoup d'application & de ſoin ; mais comme il n'avoit pas eû le tems de la revoir & de la corriger, le ſtile n'en étoit pas aſſez pur, ni aſſez châtié.

La clôture du Concile de Trente ſe fit le 5. de Decembre, & peu de tems après il fut confirmé par le Pape Pie IV. Entre les Evêques Eſpagnols qui ſe ſignalerent le plus dans ce Concile par la profondeur de leur érudition, furent D. Pedro Guerrera Archevêque de Grenade, D. André d'Acoſta, Evêque de Leon, D. Martin d'Ayala, Evêque de Segovie, D. Diegue de Covarruvias, Evêque de Ciudad-Rodrigo, & D. Antoine Auguſtin, Evêque de Lerida ; le P. Pierre de Soto de l'Ordre de S. Dominique & les Peres Jacques Lainez & Alphonſe Salmeron de la Compagnie de Jeſus, furent auſſi parmi les Theologiens de la Nation, ceux qui y parurent avec le plus d'éclat. Soto étoit l'un des Theologiens des plus vertueux & des plus ſavants de ſon Ordre. Le zele avec lequel il défendit l'Egliſe & attaqua les heretiques, le rend digne des plus grands éloges.

Salarraez Roi d'Alger aſſiegea dans la même année les villes d'Oran & de Mazalquivir. Le Comte d'Alcaudete commandoit dans Oran, & D. Martin de Cordoue ſon frere défendoit Mazalquivir. Ces deux freres ſe comporterent pendant le ſiege avec toute la valeur qu'on devoit attendre de deux braves Officiers; mais on n'oubliera jamais la courageuſe reſiſtance que fit le Gouverneur de Mazalquivir; cette place aïant été attaquée avec plus d'opiniatreté, qu'Oran. D. Jean de Mendoze General des Galeres d'Eſpagne étant accouru au ſecours de ces deux places, en fit lever le ſiege.

Comment D. Jean de Mendoze put-il venir au ſecours en 1563. puiſque Mariana dit qu'en 1562. il avoit peri avec 22. galeres dans le Port d'Herradura.

L'AN 1564.

Jean Calvin mourut à Geneve le 19. de Mai. Il eut pour ſucceſſeur dans ſon emploi Theodore de Beze homme fameux par ſes debauches, & pire encore que celui auquel il ſuccedoit. Si l'on veut connoître le caractere de Beze & juſqu'à quel excès il porta ſon libertinage, il ſuffit de lire ſes poëſies galantes & amoureuſes ; on ſera bien-tôt convaincu qu'il meritoit d'être le Chef de la Secte qu'il avoit embraſſée.

D. Garcie de Tolede, Marquis de Villa-Franca, fils de D. Pierre de Tolede étoit alors Vice-Roi de Sicile, & avoit le commandement general des Armées navales d'Eſpagne ſur la Mediterranée. Il alla mettre le ſiege devant le Château de Pegnol ſur les côtes d'Afrique & proche la ville de Velez. Il enleva cette place aux Mores le 6. de Septembre. Le Comte Pierre Navarre l'avoit fait bâtir quelques années auparavant, mais les Infideles s'en étoient rendus maîtres.

L'Empereur Ferdinand mourut à Vienne en Autriche le 25. de Juillet de cette même année. Maximilien II. du nom, lui ſucceda.

L'AN 1565.

D. Louis de Beaumont, Comte de Lerin & Connêtable de Navarre, mourut cette année ſans laiſſer d'enfans mâles ; par ce moïen D. Diegue de Tolede, ſecond

cond fils de Ferdinand Duc d'Albe, & qui avoit épousé Briande fille aînée du Comte de Lerin heritiere de tous les grands biens qui étoient dans cette maison. Ainsi finit cette ancienne & illustre famille qui avoit causé tant de troubles dans le Roïaume, & qui quoi qu'issue du sang Roïal, avoit toûjours pris le parti contraire aux derniers Rois.

Elizabeth de France Reine d'Espagne, partit pour se rendre sur les frontieres de France avec l'agrément du Roi son époux, & arriva vers la mi Juin à Bayonne à l'entrée de la Province de Guïenne. Elle y demeura 17. jours avec la Reine de France sa mere, le Roi & les Princes ses freres qui s'y étoient rendus pour la voir; ensuite elle revint en Espagne.

Dans ce même tems les Turcs firent équiper une puissante armée navale avec laquelle ils vinrent mettre le siege devant Malthe. Pendant trois mois que dura ce siege, il y eut bien des assauts opiniâtres du côté des assiegeans, & une resistance vigoureuse du côté des assiegés, qui firent aussi de frequentes sorties. Il est vrai que dans ces diverses rencontres il y fut tué un grand nombre de Chevaliers; mais il resta sur la place incomparablement plus d'Infideles, entre lesquels le fameux Corsaire Dragut fut tué d'un coup de canon. Enfin les Turcs aïant appris que D. Garcie de Tolede, Vice-Roi de Sicile, venoit au secours des assiegés, leverent le siege & mirent à la voile, après avoir perdu la meilleure partie de leurs troupes.

On tint plusieurs Conciles provinciaux en Espagne, suivant les reglemens du Concile de Trente: les principaux furent le Concile de Tolede, celui de Salamanque, & celui de Brague. D. Pedro de la Gasca, Evêque de Siguença assista au Concile de Tolede; & parmi les Procureurs des Evêques absens, le Docteur Alphonse Ramirez de Vergara s'y trouva pour l'Evêque de Cuença.

Ce Docteur étoit sans contredit un des plus savans & des plus profonds Theologiens qu'il y eût alors en Espagne, également illustre par sa liberalité envers les pauvres, par la bonté de son cœur, & par son zele. Il fit éclater particulierement son estime, sa tendresse & sa generosité pour notre Compagnie, en lui fondant à ses dépens un College dans la ville d'Alcala où l'on transporta ses os le 25. d'Octobre l'an 1621. avec toute la pompe & la solemnité possible, dans une Eglise magnifique que les Dames Marie & Catherine de Mendoze y firent bâtir.

On fit venir du celebre Monastere de S. Denis, proche de Paris, le corps du martir S. Eugene premier Evêque de Tolede. Il fut reçu avec une solemnité extraordinaire dans les lieux par où il passa; mais rien n'égala l'appareil & la pompe avec lesquels se fit la ceremonie de sa translation à Tolede le 18. de Novembre. Le Roi Philippe II. avec toute sa Cour, les Princes Rodolphe & Ernest d'Autriche fils de l'Empereur & qui étoit élevés en Espagne, se trouverent à la procession que firent les Evêques qui avoient assisté au Concile. Depuis long-tems on n'avoit vû un si magnifique spectacle.

Le Pape Pie IV. mourut le 16. de Decembre.

L'AN 1566. Le Cardinal Michel Ghisleri originaire de la petite ville de Bosco en Lombardie, dans le territoire d'Alexandrie, fut élevé au Souverain Pontificat le 6. de Janvier. Il étoit Religieux de l'Ordre de S. Dominique. Il gouverna l'Eglise six années, trois mois & 23. jours. Ses mœurs furent si édifiantes & sa vie si sainte, qu'on auroit de la peine à trouver quelqu'un qu'on pût lui comparer.

Il a été depuis canonizé par le Pape Clement XI.

Le Roi Catholique étoit dans le Château de Balsain où il étoit allé pour y passer les chaleurs de l'Eté, lorsque la Reine son épouse accoucha le 12. d'Aoust d'une fille qui fut nommée Isabelle-Claire-Eugenie, & qui dans le tems que j'écris ceci, est âgée de 28. ans.

Le Grand Seigneur Soliman assiegeoit lui-même depuis quelque tems Sigeth, une des plus fortes & des plus importantes places de Hongrie : mais il mourut le 4. de Septembre, avant que la place fut prise. Néanmoins malgré la mort de ce Prince son armée ne laissa pas de prendre d'assaut cette importante forteresse. Selim II. de ce nom, succeda à son pere Soliman.

Marguerite Duchesse de Parme étoit Gouvernante des Pays-Bas pour le Roi Catholique son frere. Les heretiques n'avoient pas de grands égards pour elle, & ne paroissoient pas la craindre, parce qu'elle n'étoit qu'une femme. Ils commencerent dès lors à exciter des troubles, à s'assembler secretement, & à soulever les peuples dans quelques-unes de ces Provinces. Il y eut même un grand nombre d'endroits où les heretiques commirent mille excès & mille impietés, jusqu'à renverser les images & les statues des Saints dans les Egises où elles étoient exposées a la veneration des fideles.

La Reine d'Ecosse voïant une semence de revolte dans ses Etats par l'heresie qui s'y étoit glissée, & qui commençoit à faire de grands progrés, aprehendant d'ailleurs que ses sujets heretiques & rebelles ne se portassent aux dernieres extremités, & n'attentassent contre sa personne, se retira en Angleterre : là cette infortunée Princesse, qui croioit trouver un azile, fut contre les loix divines & humaines mise en prison sur les fausses accusations que les heretiques formerent contre elle.

D. Barthelemi de Miranda Archevêque de Tolede, qui par l'ordre de l'Inquisition avoit été mis dans les prisons du Saint Office, après y avoir langui long-tems; fut transferé à Rome par l'ordre du Pape Pie V. Ce Prelat y étant arrivé fut mis en prison dans le Château saint Ange, jusqu'à ce que son affaire fut entierement terminée. L'AN 1567.

Le feu que les heretiques avoient allumé dans les Païs Bas gagnoit toûjours, & l'esprit de revolte, bien loin de se calmer, prenoit de jour en jour de nouvelles forces par les troubles qui s'élevoient de tous côtés. Le Roi d'Espagne crut que le meilleur moïen de remedier à ces desordres étoit d'y envoïer Ferdinand de Tolede Duc d'Albe, un des plus grands Capitaines de son tems. Marguerite Duchesse de Parme partit pour l'Italie. Peu de

tems après l'arrivée de ce Duc, les Comtes d'Egmont & de Horn furent arrêtés par l'ordre du nouveau Gouverneur.

Cependant les Calvinistes de France avoient mis de nouveau le siege devant Paris. Le Connétable Anne de Montmorency sortit à la tête de ses troupes pour aller attaquer les Rebelles. La bataille se donna à saint Denis ; les Catholiques remporterent la victoire, mais le Connétable y perdit la vie, aïant été tué dans le combat, & l'armée des Rebelles, que commandoit l'Amiral de Coligni fut défaite. Le Comte d'Aremberg qui étoit venu de Flandres au secours des Catholiques à la tête de quatre mille Bourguignons, contribua beaucoup au gain de la bataille.

L'AN 1568. Les saints martyrs Just & Pasteur furent transferez de Huesca dans Alcala de Henarez leur patrie, où ils avoient souffert le martyre. La ceremonie de cette translation se fit le 7. de Mars.

Le Prince d'Orange étoit le Chef des heretiques & le principal auteur des troubles des Païs Bas. Comme il craignoit avec raison le châtiment que meritoient ses intrigues & ses cabales, il avoit pris le parti de se retirer & de se mettre en sûreté. Le Comte Louis de Nassau son frere, à la tête d'un gros corps de troupes protestantes d'Allemagne qu'il avoit amenées avec lui, étoit entré dans la Frise occidentale.

Le Comte d'Aremberg qui commandoit un détachement considerable de l'armée Espagnole, s'avança contre lui pour le ranger à la raison. D. Gonzalez de Bracamonté étoit venu le joindre avec un terce d'Espagnols. L'empressement que ces nouveaux venus avoient d'en venir aux mains, la précipitation avec laquelle on donna la bataille, & le peu d'ordre qu'on garda dans le combat, furent cause que l'armée Catholique fut taillée en pieces. Le Comte d'Aremberg y fut tué avec un grand nombre des principaux Officiers. Les restes de l'armée se sauverent comme ils purent au travers des marais, & comme les digues étant rompues tout le païs étoit sous l'eau, ils eurent bien de la peine à se retirer à Groningue Capitale de la Frise.

Les Comtes de Horn & d'Egmond, que le Duc d'Albe avoit fait arrêter, étant convaincus d'avoir fait soulever les peuples contre leur Souverain, furent condamnés à mort comme criminels de Leze Majesté, & executés à Bruxelles où on leur coupa la tête sur un échafaut le 4. de Juin. Mais comme on craignoit que le peuple ne se soulevât, on conduisit les Comtes sur l'échafaut accompagnés d'un bon nombre de soldats. On eut soin d'en disperser d'autres dans les differens quartiers de la ville, sur tout à l'entrée des rues. Le supplice irrita plus les esprits des Flamands qu'il ne les effraïa.

Après la mort des deux Comtes le Duc d'Albe à la tête de son armée, se mit aux trousses du Prince d'Orange, qui étoit entré par un autre endroit dans le Brabant avec un corps considerable de troupes Flamandes & étrangeres ; mais le Duc sans presque tirer l'épée l'obligea à se retirer. Il n'eut pas de peine après la retraite du Prince de se rendre maître des pla-

ces & des châteaux qui s'étoient declarés en faveur des Rebelles, & il fit mourir tous les heretiques qui tomberent entre ses mains.

Dans ce même tems les Maures de Grenade se disposoient à se soulever en Espagne. On ne peut jamais compter sur la fidelité de cette nation ; ces Infideles irrités par les nouvelles declarations que le Roi Catholique avoit fait publier contre eux, prirent les armes. Il en perit un grand nombre en deux ans que durerent ces troubles.

Le Marquis de Mondejar les battit en sept differentes rencontres ; mais ces avantages ne se remporterent pas sans qu'il en coûtât aussi du sang aux Espagnols, qui se dispersant sans ordre & sans discipline dans la campagne, furent massacrés par les Infideles. Enfin le Roi aïant donné le commandement de ses troupes à D. Juan d'Autriche son frere bâtard, il acheva de dissiper en peu de tems ces troubles. Le seul châtiment dont on punit les Rebelles fut de leur ôter le pouvoir & la facilité de se révolter une autre fois, en les dispersant dans diverses provinces d'Espagne.

Le Prince D. Carlos mourut le 26. de Juillet dans la prison où le Roi son pere l'avoit fait mettre. La Reine Elizabeth sa belle mere le suivit de près ; car elle mourut le 3. d'Octobre d'une couche faite avant terme. Elle laissa deux filles la Princesse Isabelle & la Princesse Catherine. Mais comme elle n'avoit point laissé de Prince, le Roi Catholique se voïant sans heritier, prit le parti de se marier pour la quatriéme fois dans l'esperance d'avoir des fils.

Le chagrin & l'esprit impatient du Prince D. Carlos avancerent sa mort ; il se répandit bien des bruits differens sur les causes de sa prison & sur les sujets de plainte que le Roi son pere avoit contre lui. Cela ne manque jamais d'arriver dans ces sortes d'évenemens extraordinaires. Ce fut, sur tout en Sicile où j'étois alors, une ample matiere à divers raisonnemens & à bien des reflexions.

Le Prince d'Orange étant rentré une seconde fois en Flandres pendant l'hiver, le Duc d'Albe le chassa de nouveau de tous les Païs Bas, sans répandre de sang & l'obligea de se retirer en France, où il alla donner du secours aux heretiques qui continuoient dans leur revolte.

Henri de Valois Duc d'Anjou, qui commandoit les armées de Charles IX. Roi de France son frere, en qualité de Generalissime ou de Lieutenant General du Roïaume, defit deux fois en bataille rangée les heretiques rebelles ; la premiere fois le 13. de Mars proche la petite ville de Jarnac en Poitou, le Prince de Condé fut tué dans cette bataille, & l'Amiral de Coligni se vit obligé de s'enfuir. Le Seigneur d'Andelot son frere, au bout d'un ou deux mois, mourut des blessures qu'il avoit reçuës dans ce combat. L'AN 1569.

Les deux armées en vinrent une seconde fois aux mains le trois d'Octobre auprès de la petite ville de Moncontour ; mais le carnage des ennemis fut beaucoup plus grand ; car les Rebelles y perdirent plus de seize mille hommes. Les troupes de Sa Sainteté, au nombre de deux mille chevaux

& de 4000 hommes d'Infanterie qui étoient dans l'armée Roïale, & le secours considerable que le Roi d'Espagne envoïa au Roi de France, ne contribuerent pas peu à la victoire des Catholiques.

Dans le tems que je partis de Sicile pour venir à Paris où j'arrivay le jour de saint Jean l'Evangeliste 26. de Decembre, sur la fin de l'année, je vis ses troupes toutes delabrées après le gain de la bataille, qui reprenoient la route d'Italie; la faim, le froid, les fatigues du voïage dans une saison si rude, & les maladies les avoient épuisées. Nous ne laissâmes pas nous-mêmes d'essuïer de grands dangers dans ce voïage, & nous y courûmes plus d'une fois risque de la vie.

Le Pape Pie V. fit publier cette année une Bulle dans laquelle après avoir declaré excommuniée Elisabeth Reine d'Angleterre, il donna son Roïaume au premier occupant, & degagea tous ses sujets du serment de fidelité qu'ils lui avoient fait.

Plusieurs Officiers se distinguerent dans ce tems-là en Flandres & en Italie par leur valeur & leur habileté dans le metier de la guerre. Les plus illustres furent Julien Romero, D. Sanche d'Avila, D. Alvare-Sandi, le Colonel Mondragon, peu de tems après le Colonel François Verdugo natif de Talavera, & D. Lope de Figueroa.

Quarante Religieux de la Compagnie de Jesus, dont Ignace Azebedo étoit le Superieur, allant au Bresil pour y prêcher la Religion Chrétienne aux Infideles, furent pris sur la route par Jacques Soria Corsaire François & heretique declaré, qui les fit tous jetter dans la mer en haine de la Religion Catholique.

L'AN 1570.

Les Païs bas, après la sortie du Prince d'Orange, étoient assez tranquilles. D'un autre côté les choses étoient dans une telle situation en France, que l'on crut devoir faire la paix avec les heretiques à des conditions peu honorables & peu avantageuses pour les Catholiques, tant l'on avoit d'empressement de se voir delivré des maux qu'entraîne inévitablement après soi la guerre.

Cosme de Medicis étant à Rome, obtint du Pape le titre de Grand Duc de Toscane, ce qui mortifia considerablement plusieurs autres grands Princes qui prétendoient qu'on ne pouvoit en élever un preferablement aux autres, sans leur faire une injure sensible. Malgré cela l'Empereur Maximilien ne laissa pas de confirmer le même honneur & le même titre à François de Medicis son beau-frere, fils de Cosme.

La Princesse Anne d'Autriche fille de l'Empereur Maximilien II. s'embarqua dans les Païs Bas sur une flotte qu'on y avoit preparée pour passer en Espagne, afin d'y épouser le Roi Philippe II. son oncle. La ceremonie du mariage & les noces se firent à Segovie le 12. de Novembre avec toute la magnificence que l'on peut s'imaginer. Les Princes Ernest & Venceslas d'Autriche accompagnerent en Espagne la Reine leur sœur aînée.

Il y eut sur la fin de l'année de si furieux tremblemens de terre dans la ville de Ferrare, que les habitans furent contraints d'abandonner la Ville & d'aller se retirer sous des tentes dans la cam-

pagne. Ces tremblemens renverſerent beaucoup de maiſons & la pluſpart des murailles s'ouvrirent & demeurerent panchées.

Il n'y eut point cette année d'évenement plus fameux que la guerre qui ſe fit en Chypre. Comme elle donna occaſion à la Ligue ſainte qui ſe forma entre les Princes Chrétiens pour s'oppoſer aux entrepriſes ambitieuſes des Turcs. Je crois qu'il ſera à propos d'en expliquer l'origine, & la cauſe, & pour cela de reprendre cette affaire d'un peu plus haut.

Il y avoit près de trente ans que les Venitiens étoient dans une paix profonde avec les Turcs. Le Grand Seigneur Selim II. plein d'ambition & qui aimoit la gloire, piqué d'un deſir ardent de donner à l'entrée de ſon regne du relief & de la reputation à ſes armes, après avoir ſoumis en peu de tems les Arabes, & fait la paix avec la Perſe, forma le projet de ſe rendre maître de l'Iſle de Chypre, vis-à-vis de la Cilicie, province de l'Aſie mineure, & qui n'en eſt ſeparée que par un aſſés petit bras de mer. Les Venitiens étoient depuis fort long-tems les maîtres de cette Iſle. Selim envoïa ſes Ambaſſadeurs à Veniſe pour demander au Senat de lui ceder cette Iſle, & ſi le Senat refuſoit de la lui abandonner, l'Ambaſſadeur avoit ordre de la part de ſon Maître de declarer la guerre à la Republique.

Une demande ſi hautaine & ſi fiere conſterna les Venitiens. Ils virent bien qu'il en falloit venir aux armes, & ils ſe diſpoſerent le plus promptement qu'ils purent à la guerre.

Le Grand Seigneur qui s'attendant à un refus avoit déja une armée toute prête, fit auſſi-tôt armer une puiſſante flotte ſous le commandement de Muſtafa. Elle parut peu de jours après à la vûë de l'Iſle au commencement de Juillet. Le General Turc ayant fait incontinent mettre pied à terre aux troupes de debarquement qui étoient ſur ſes vaiſſeaux, des deux principales Villes qu'il y a dans cette Iſle, les Infideles ſe rendirent maîtres de Nicoſie dès le mois de Septembre.

Famagouſte, qui s'appelloit anciennement *Tamaſus* ou *Salamine*, reſiſta plus long-tems. La flotte que les Venitiens envoïerent au ſecours des aſſiegés arriva aſſés heureuſement en Candie, où arriverent auſſi 60. Galeres que le Roi Catholique envoïoit, commandées par Jean-André Doria, Prince de Melphe, avec ordre de ſe joindre à la flotte Venitienne, mais ſans aucun fruit; parce que le mois d'Octobre étant déja avancé, & l'Automne n'étant pas une ſaiſon où il fut ſûr de tenir la mer, les vaiſſeaux & les galeres furent obligés de ſe mettre à couvert dans les ports pour y paſſer l'hyver. Le ſeul avantage que l'on en tira, fut qu'on detacha Marc Quirini Venitien, avec 12. galeres & quelques vaiſſeaux pour porter à Famagouſte des ſecours de troupes, de vivres, d'argent & des munitions de guerre.

Le Pape Pie V. qui prevoïoit les dangers & les malheurs dont toute la Chrétienté étoit menacée, ſi les Turcs ſe rendoient maîtres de l'Iſle de Chypre, piqué d'un ſaint zele pour le bien de la Religion, ne negligea rien pour menager une ſainte Ligue

contre les ennemis du nom Chrétien. Elle fut bien-tôt concluë entre Sa Sainteté, le Roi Catholique, & les Venitiens pour aller combattre ces Infideles.

On convint d'armer 200. galeres, de lever cinquante mille hommes d'infanterie & quatre mille chevaux; que le Pape fourniroit la sixiéme partie des frais; les Venitiens la troisieme, & le Roi d'Espagne la moitié de ce qui se dépenseroit pendant tout le cours de la guerre. Marc-Antoine Colonne, Romain de nation & de tout tems attaché à la couronne d'Espagne, fut nommé General des galeres du Pape. Sebastien Venier devoit commander celle des Venitiens; & D. Jean d'Autriche qui commandoit celles d'Espagne, fut nommé, du consentement unanime de toutes les puissances liguées, Generalissime de toute l'armée.

L'AN 1571. Les choses aïant été ainsi reglées, les Generaux Venier & Colonne se rendirent à Messine en Sicile où étoit le rendez-vous general de l'armée. D. Jean d'Autriche les y suivit de prés & y arriva le mois d'Aoust. Famagouste aprés un siége opiniâtre qui dura presqu'une année entiere, & qui fut soutenu avec toute la valeur possible, fut enfin obligé de se rendre par composition le 9. du même mois; mais les Infideles se voïant maîtres de cette importante place n'observerent point les articles de la Capitulation; car ces cruels vainqueurs, sans avoir égard à leur parole & à leurs sermens, exercerent mille violences contre les vaincus.

L'Armée de la Ligue partit de Sicile le 16. de Septembre & arriva à la vûe des Isles *Echinades* que l'on nomme aujourd'hui *Cuçolares*, vis-à-vis le Golphe de Corinthe ou de Lepante où ils avoient avis qu'étoit postée l'armée des Infideles. Les Officiers & les Soldats qui ne cherchoient que l'occasion d'en venir aux mains avec les Turcs, commencerent pour se preparer au combat, par se confesser tous, & aïant ensuite pris les armes, les Generaux mirent l'armée en ordre de bataille. Les galeres de Venise formerent l'aîle gauche; le Prince D. Jean-André Doria commandoit l'aîle droite, & D. Jean d'Autriche avec les galeres d'Espagne s'étoit mis au corps de bataille, aïant auprés de lui Marc-Antoine Colonne, & le General Venier, le grand Commandeur de Castille & D. Alvare de Bazan Marquis de sainte Croix, faisoient avec 30. galeres le corps de reserve pour envoïer du secours où l'on en auroit besoin. Les Infideles de leur côté sortirent de l'entrée du Golphe, & rangerent leurs galeres suivant leurs coutumes en forme de croissant, dans le dessein d'investir notre armée.

D. Jean d'Autriche posta d'abord à la tête de l'armée six galeaces pour lui servir de front, lesquels par le feu continuel de leur artillerie, commencerent de mettre le desordre dans l'armée Infidele. Après cela D. Jean d'Autriche alla le premier attaquer la Capitane des Turcs qui resista quelque tems avec vigueur, mais dont enfin il se rendit maître; Hali Bassa Commandant General de la flotte fut tué sur la Capitane qu'il montoit, & deux de ses enfants y furent faits prisonniers.

La prise de la Capitane & la mort du General Ottoman, firent bientôt declarer la victoire pour les Chrétiens. Il est vrai que le Corsaire Uchali causa du desordre dans l'aîle droite de notre armée navale; car il prit dix de nos galeres: mais voïant la deroute des Turcs, il prit le large & fut assés heureux pour se sauver avec plusieurs de ses galeres.

C'étoit un triste & affreux spectacle d'entendre de tous côtés les cris des blessés & de ceux qui se noïoient; de voir les victorieux poursuivre les vaincus, brûler, prendre ou couler à fond les galeres, la mer couverte d'armes, de corps morts & teinte de sang, la fumée épaisse que faisoit l'artillerie & qui rendoit l'air si obscur que l'on ne voïoit pas plus la lumiere que si l'on avoit été au milieu de la nuit.

Jamais victoire navale ne fut plus complette, ni defaite plus entiere. On prit ou coula à fonds 200. galeres des Infideles. Il y eut de morts ou de prisonniers plus de vingt-cinq mille, outre vingt-cinq mille Esclaves Chrétiens qui servoient sur les galeres Turques, que l'on mit en liberté.

La victoire ne laissa pas que de coûter aux Chrétiens, car ils y perdirent eux-mêmes bien du monde, sur tout beaucoup de Noblesse & d'Officiers des plus braves & des plus distingués par leurs belles actions. Cette victoire fut peut-être une des plus fameuses & des plus entieres que l'on eût remportée depuis plusieurs siecles; & si le Corsaire Uchali ne se fut point sauvé de bonne heure avec le detachement qu'il commandoit, il n'auroit rien manqué à la gloire de cette journée.

Rien ne fut plus avantageux à toute la Chrétienté, & la gloire que nos Officiers & nos Generaux aquirent dans cette action, égala celle que les plus grands & les plus celebres capitaines avoient autrefois aquise dans les plus éclatantes victoires des siecles passés. On ne sauroit exprimer la joïe que cette agréable nouvelle répandit parmi les Catholiques; car les heretiques en furent fort chagrins. On fit des fêtes & des réjouissances de tous côtés; on établit même une fête particuliere à Tolede qui se celebre avec beaucoup de solemnité tous les ans au même jour que cette bataille fut gagnée, & qui se donna le 7. d'Octobre.

Le saint Pape Pie V. animé par le desir d'achever heureusement ce qu'il avoit commencé, avoit envoïé dès l'Eté precedent le Cardinal Alexandrin Michel Ghisleri son neveu, petit fils de sa sœur, avec la qualité de Legat en France & en Portugal, pour engager les deux Rois à entrer dans la Ligue. S. François de Borgia alors General de la Compagnie de Jesus, lequel sept ans auparavant avoit succedé en cette charge au P. Jacques Laynes, eut ordre de Sa Sainteté d'accompagner le Legat. Le Cardinal Alexandrin trouva dans sa negociation bien des obstacles qui l'empêcherent de réussir; mais le plus grand fut la mort du Pape qui arriva peu de tems après; car il deceda le premier jour de Mai, bien mal-à-propos par rapport aux grands projets qu'il formoit pour le bien de la Religion. L'An 1572.

Dès que la ceremonie des funerailles du Pape fut achevée, les Cardinaux

Cardinaux entrerent dans le Conclave & le Cardinal Hugues Buon-Compagno Boulonnois fut élû Pape le 10. du même mois, & prit le nom de Gregoire XIII. Le zele avec lequel le nouveau Pape se comporta dès l'entrée de son Pontificat, essuïa un peu les larmes que la mort de son predecesseur avoit fait répandre ; car marchant sur les mêmes traces & suivant toûjours le même projet, il confirma aussi-tôt la Ligue faite avec les Venitiens, & il envoïa avec une diligence incroïable un nouveau secours de troupes & une grosse somme d'argent pour fournir aux frais de la guerre. Il gouverna l'Eglise universelle treize ans moins un mois.

Au commencement du Printems Charles IX. Roi de France épousa Isabelle fille de l'Empereur Maximilien. Cette Princesse étoit d'une rare beauté, & possedoit toutes les qualités capables de la rendre la plus accomplie Souveraine de son tems.

On proposa aussi le mariage de Madame Marguerite, sœur du Roi Tres-Chrétien avec Henri de Bourbon Duc de Vendôme dans l'esperance que ce mariage réuniroit les esprits & calmeroit les troubles du Roïaume. Le Pape Pie V. avoit chargé le Cardinal Alexandrin son neveu, de faire ses efforts pendant sa legation, & d'emploïer toute son adresse pour rompre ce mariage, & pour engager Sa Majesté Tres-Chrétienne à consentir que la Princesse sa sœur épousât Sebastien Roi de Portugal, qui souhaitoit avec passion cette alliance, & qui pour toute dot ne demandoit que la promesse du Roi de France d'entrer dans la Ligue des Princes Chrétiens contre les Turcs. Mais ces negociations n'aboutirent à rien ; car la Cour de France prefera le Duc de Vendosme.

Quand les articles du mariage de la Princesse Marguerite avec Henri Duc de Vendosme furent arrêtés ; Jeanne d'Albret, qui se disoit Reine de Navarre mere du Duc, se rendit à Paris, où elle mourut le seiziéme de Juin. Mais malgré ce triste accident la ceremonie du mariage ne laissa pas que de se faire dans l'Eté même avec beaucoup de pompe & de magnificence & avec un concours extraordinaire des Grands du Roïaume, aussi-bien des heretiques, que des Catholiques.

Il faut faire attention que Mariana parle toûjours en Espagnol par rapport à la Navarre.

Il arriva pendant cette ceremonie que l'on tira d'une fenêtre par ordre du Duc de Guise un coup d'Arquebuse sur l'Amiral de Coligny. Celui qui fit le coup s'appelloit Maurevel & avoit été élevé dès l'enfance à l'hôtel de Guise. Comme l'Amiral se trouva dangereusement blessé de cette arquebuse, & qu'on ne doutoit pas que les heretiques & l'Amiral lui-même qui en étoit le Chef, ne prissent des mesures pour se vanger de cet assassinat. La Cour crut qu'il falloit les prevenir, & l'on resolut d'en faire un massacre general le jour de la saint Barthelemi & les deux jours suivans. Il en fut tué un grand nombre, les uns par ordre du Roi, mais la plus grande partie par l'acharnement de la populace qui se souleva & qui prit les armes.

Ce fut certes un triste spectacle dans tout Paris ; tous les quartiers de cette grande Ville étoient remplis de meurtres & de massa-

cres : on égorgeoit les uns, on pilloit les maiſons des autres ; on n'épargnoit pas même les innocens, comme cela eſt preſque inévitable quand on a une fois lâché la bride à la paſſion d'une populace mutinée. L'Amiral de Coligni lui-même, comme le principal auteur des troubles du Roïaume, y perit avec le Seigneur de Teligni ſon gendre.

Le mariage que venoit de contracter Henri de Bourbon Duc de Vendoſme avec la ſœur du Roi de France, ne contribua pas peu à le ſauver ; outre que l'on dit qu'il avoit lui-même decouvert la conſpiration que les heretiques avoient formée contre la vie du Roi depuis l'arquebuſade tirée contre l'Amiral. Nous étions nous-mêmes les triſtes ſpectateurs de cette cruelle boucherie. Entre ceux qui furent enveloppés dans ce maſſacre general, il y eut un certain Eſpagnol nommé Salcedo. Il n'étoit pas Catholique, comme l'aſſure Monſieur de Thou, mais un heretique declaré : on prétend néanmoins qu'à la mort il donna des marques de repentir & de converſion.

La joïe que le maſſacre des heretiques avoit cauſée à tous les Catholiques, ne fut pas peu troublée par les revoltes qui s'éleverent dans les Païs Bas, & par le peu de ſuccès qu'eût en France l'armée de la Ligue. Le Roi d'Eſpagne avoit ordonné dès l'année precedente que dans tous les Païs Bas, pour fournir aux frais de la guerre, on païeroit le dixiéme de toutes les marchandiſes que l'on vendroit. Cet impôt paroiſſoit tres-onereux à cette nation, dont la plus grande partie ne ſubſiſte & ne ſe ſoutient que par le commerce.

Il n'en fallut pas davantage pour engager le peuple à ſe revolter & à courir aux armes. Il y eut un grand nombre de Villes & de Places fortes qui ſe ſouleverent ; ce qui cauſa une revolution preſque generale dans ces Provinces, ſur tout depuis l'arrivée des troupes qui vinrent d'Angleterre, d'Allemagne & de France au ſecours des Rebelles.

Les Provinces de Hollande & de Zelande furent les premieres à lever l'étendart de la revolte, ce qui chagrina d'autant plus la Cour de Madrid, que c'étoit les Provinces des Païs Bas les plus fortes par leur ſituation ſur l'Ocean ; qu'elles étoient preſque toutes environnées d'eau, & que leurs côtes étoient remplies de bas fonds & de bancs de ſable qui en rendoient l'entrée tres-difficile.

Mons Capitale du Haynaut, une des plus conſiderables & des plus fortes Villes des Païs Bas, ne fut pas des dernieres à ſe ſoulever. Federic fils du Duc d'Albe, qui étoit venu mettre le ſiege devant la place, aïant appris qu'un corps de quatre mille François venoit au ſecours des aſſiegés, laiſſa une partie de ſes troupes devant la place pour continuer le ſiege, & aïant pris avec lui un gros detachement, il marcha au-devant des François ; les aïant joints, il les attaqua & les battit. Il en reſta un grand nombre ſur la place. Genlis qui les commandoit, fut fait priſonnier & mourut quelque tems après dans le Château d'Anvers où il avoit été renfermé.

Le Prince d'Orange d'un autre

côté étant aussi venu à la tête d'un autre corps d'Allemands pour se jetter dans la place, le Duc d'Albe donna de si bons ordres par tout, que le Prince d'Orange fut obligé de retourner sur ses pas sans avoir osé rien tenter.

Ces soulevemens causerent un tres-grand préjudice à la Religion, non-seulement par les revolutions qui arriverent dans ces Provinces où l'heresie jetta de profondes racines; mais encore par l'obstacle qu'ils mirent à la guerre contre les Turcs & à la continuation de la Ligue entre les Princes Chrétiens contre ces Infideles: car D. Jean d'Autriche qui devoit commander une armée navale beaucoup plus considerable que celle de l'année precedente, & qui la tenoit dans le port de Messine toute prête à mettre en mer, fut obligé d'y rester long-tems par l'inquietude que lui donnoient les troubles des Païs Bas, dont il vouloit voir le succès, & sur ce que le bruit courut que la France pourroit peut-être bien-tôt porter la guerre de ce côté là.

Cependant la saison avançoit toûjours, & rien ne se faisoit. Enfin il sortit du port vers la fin de Septembre dans le dessein, après avoir joint les Venitiens, d'aller chercher l'armée navale des Turcs & de livrer un second combat aux Infideles. Mais les ennemis furent plus prudens & prirent mieux leurs mesures; car aïant fait ranger leurs vaisseaux & leurs galeres sur les côtes de la Morée, ils les firent entrer dans les ports de Modon, de Coron & de Navarrins, & ne voulurent point en venir aux mains ni risquer de nouveau le combat. Les Chrétiens voïant qu'il n'y avoit plus d'esperance d'engager la flotte Ottomane à une seconde action, & que la saison étoit trop avancée pour permettre de tenir la mer, on fut obligé de se retirer, & d'envoïer les vaisseaux & les Galeres passer l'hiver en differens ports.

La Republique de Venise, soit à cause du mauvais succés de l'armée Chrétienne, qui n'avoit rien fait l'année precedente, soit à cause de l'interruption du commerce du Levant d'où dépendent les richesses des particuliers, renouvella malgré la ligue conclue avec les Princes Chrétiens, ses anciennes alliances avec les Infideles, non-seulement sans leur demander la restitution de Chipre, mais en consentant même à leur ceder encore dans l'Esclavonie quelques places que ceux-ci avoient enlevées pendant la guerre. Les Venitiens s'obligerent de plus à leur païer trois cens mille écus. La Republique ne pouvoit conclure une paix plus honteuse pour elle-même & pour la Religion. L'AN 1573.

Henri Duc d'Anjou, frere du Roi de France, fut élû & nommé Roi de Pologne la veille de la Pentecôte. Jean de Montluc Evêque de Valence en France, quoique tres-suspect & presque équivoque en matiere de Religion, que l'on avoit envoïé en Pologne pour negocier cette affaire, fit une extrême diligence.

La Diete generale du Roïaume fut convoquée à Varsovie, pour proceder à l'élection d'un nouveau Roi, & elle se tint dans la plaine de Camie. Le bruit courut

que la Cour de France avoit distribué de grosses sommes d'argent à la plûpart des Seigneurs de la Diete pour acheter leurs suffrages ; mais je ne voudrois pas garantir ce fait. Le Duc d'Anjou assiegeoit la forte place de la Rochelle, quand il apprit la nouvelle de son élection, mais il leva bientôt le siege, & ne pensa qu'aux préparatifs du voïage qu'il falloit faire pour aller prendre possession de la Couronne que l'on venoit lui offrir.

D. Jean d'Autriche partit dans le mois d'Octobre pour se rendre devant Tunis avec la flotte qu'il avoit destinée & preparée contre les Turcs. Il rétablit sur le Thrône Muleassé, petit fils d'un autre Muleassé dont nous avons parlé plus haut, que son fils avoit chassé du Roïaume & qui lui avoit fait crever les yeux. D. Jean d'Autriche, après avoir enlevé la Couronne à Muleamide pour la rendre au jeune Muleassé, envoïa le Roi detroné en Sicile. D. Jean d'Autriche ne demeura pas long-tems en Afrique ; car après avoir reglé les affaires du Roïaume de Tunis & y avoir laissé des troupes suffisantes pour le conserver, il en partit, prit la route de Naples dans la resolution de passer de-là en Espagne.

On vit pendant l'hiver une comete qui parut comme une fort grande étoile très-brillante vers le Pole Arctique & proche de la grande course ; elle n'avoit point de queuë ; mais ce qui surprit extrêmement les Astronomes, & ce qui fournit matiere à bien des disputes entre les Savans, c'est qu'on ne put observer de paralaxe, parce que de tous côtés on l'appercevoit toûjours à une égale distance des étoiles fixes, preuve par consequent qu'elle étoit elle-même aussi élevée que les étoiles fixes.

Le Roi Catholique donna au Duc d'Albe permission de se retirer dans ses terres, & son gouvernement des Païs Bas fut donné à D. Louis de Requesens Grand Commandeur de Castille, lequel étant arrivé de Milan en Flandres au commencement de cette année, se flatta qu'il pourroit aisément calmer les troubles qui agitoient depuis long-tems ces Provinces, & que par une sage condescendance il remedieroit aux maux que la severité peut-être outrée du gouvernement passé n'avoit fait qu'aigrir. L'AN 1574.

Les choses tournerent d'une maniere bien differente de celle dont le nouveau Gouverneur s'étoit flatté ; car les heretiques de Flandres, d'Allemagne & des Païs Bas se liguerent secretement pour vanger la mort de l'Amiral de Coligni, & pour se rendre maîtres d'Anvers & de plusieurs autres villes des Païs Bas. Ils crurent qu'ils pourroient aisément venir à bout de l'un & de l'autre, parce que le Roi de France aïant assés d'occupation chés lui, n'étoit pas en état d'envoïer du secours au Grand Commandeur de Castille, & que les troupes Espagnoles de Flandres ausquelles on n'avoit pas païé leur solde depuis trois ans, s'étoient mutinées.

Un gros corps de Cavalerie Françoise s'assembla au commencement du Carême aux environs du Château de S. Germain où étoit alors le Roi Charles IX. qui ne jugeant pas à propos de s'expo-

ser à être insulté par les heretiques, se retira à Paris. On disoit que le principal auteur de cette entreprise qui paroissoit formée contre la personne du Roi, étoit François de Montmorenci que le peuple soupçonnoit de favoriser secretement les heretiques.

Quoique l'on eût puni les principaux Chefs de la mutinerie des troupes Espagnoles dans les Païs Bas, les soldats n'en étoient pas plus tranquilles, & l'on craignoit toûjours de leur côté quelque nouveau soulevement. Ils n'avoient pas neanmoins laissé de battre, le quatorziéme d'Avril, le Comte de Nassau, frere du Prince d'Orange & de l'obliger d'abandonner la Province où il étoit rentré de nouveau.

Il y avoit toûjours en France de grands mouvemens, tout y étoit dans une si grande confusion que Charles IX. crut devoir s'assurer du Duc d'Alençon son frere & du Duc de Vendosme son beau-frere, qui depuis la mort de Jeanne d'Albret sa mere, portoit la qualité de Roi de Navarre. L'on disoit assés publiquement que ces deux Princes étoient arrêtés dans le Château de Vincennes & Montmorenci à Paris; mais le Roi mourut malheureusement le quatre de Juin. Cette mort survint bien mal-à-propos pour la France dans la conjoncture presente. Le Prince ne laissa qu'une fille, encore ne vêcut-elle pas long-tems. Par le decès de Charles IX. la Couronne, suivant les anciennes Loix du Roïaume, retomba sur la tête du Prince Henri son frere, autrefois Duc d'Anjou, & alors Roi de Pologne.

Les Turcs armerent une puissante flotte, elle aborda à la vûe de Tunis le quatorze de Juillet. Les Infideles se rendirent maîtres du fort de la Goulette le vingt-deux d'Aoust, & vingt-quatre jours après ils prirent encore une espece de Citadelle dans laquelle il y avoit une garnison Espagnole.

Quoique D. Jean d'Autriche fut alors à Trapani en Sicile & à l'extremité de l'Isle la plus proche de l'Afrique, dans la vûe d'attendre quelque occasion favorable de secourir les assiegés, il ne put cependant en venir à bout: la plûpart en rejetterent la faute sur le Cardinal de Granvelle, alors Vice-Roi de Naples, pour n'avoir pas muni assés promptement la place de soldats & d'argent & de provisions. Le Grand Seigneur Selim II. mourut, & Amurat son fils aîné lui succeda.

Nous revinsmes cette année en Espagne avec une santé fort alterée. Les dépenses extraordinaires que le Roi avoit été obligé de faire, avoient tellement épuisé le Tresor Roïal, que Sa Majesté Catholique fut contraint d'imposer le droit qu'on appelle *alcavale*, pour augmenter le dixiéme du droit sur toutes les marchandises. Le Pape accorda aussi la permission d'aliener les revenus & même les fonds de l'Eglise.

Sebastien, Roi de Portugal, naturellement bouillant, & dont l'humeur guerriere se fortifioit encore avec l'âge, passa en Afrique avec une tres-belle flotte, qui fut contrainte de revenir sans rien faire. Le zele ardent & trop vif qu'il avoit d'étendre la Religion Chrétienne, ne lui permettoit pas de demeurer tranquille dans ses Etats. Ses intentions & ses

efforts étoient loüables, mais ses entreprises étoient hors de saison.

Il y eut un soulevement à Gennes, la revolte alla si loin que les nouveaux Nobles chasserent de la Ville les anciens; on chercha des moïens d'appaiser ces troubles dont l'on apprehendoit les suites. Le Pape y envoïa de sa part le Cardinal Jean Moron; il y vint un Commissaire de l'Empereur & le Roi Catholique donna ordre à Charles de Borgia Duc de Gandie, & à Jean d'Idiaquez son Resident auprès de cette Republique, de se joindre aux Commissaires de Sa Sainteté & de Sa Majesté Imperiale, pour accommoder ces differens qu'ils ne purent terminer qu'après deux ans que durerent ces troubles.

L'AN 1575. D. Jean d'Autriche partit d'Italie pour se rendre en Espagne; & il obtint du Roi Catholique son frere que Sa Majesté le nommât pour son Lieutenant General dans toute l'Italie avec le nom & la qualité de Vicaire. On prétendoit parlà remedier aux inconveniens qui arrivoient de la part des Vice-Rois, lesquels par leur negligence & par des delais affectés, laissoient tous les jours échaper les occasions d'executer des entreprises avantageuses à la Religion & à l'Etat.

Ce Prince repartit d'Espagne pour l'Italie sur la même flotte qui l'avoit conduit en Espagne. Il avoit resolu de s'opposer aux desseins des Turcs; car on publioit que le Grand Seigneur preparoit une flotte considerable pour attaquer les Chrétiens.

Ces bruits se trouverent faux, & tout ce qui arriva fut que Moluco, soutenu des Turcs qui lui donnerent des troupes, ôta les couronnes de Fez & de Maroc à Muley Mahomet-Cheribo son neveu; il appuïoit ses prétentions sur une loi qui avoit été portée & publiée quelques années auparavant par laquelle les oncles freres du Roi qui mouroit, devoient être preferés pour la succession du Roïaume aux enfans du Roi mort. Muley se retira en Portugal. Nos historiens pretendent que ce fut dans la vûe de rétablir ce Prince sur le Trône de son pere, que le Roi Sebastien forma le malheureux projet de repasser une seconde fois en Afrique, où le Portugal reçut une plaïe cruelle, qui saignera long-tems, & qui ne se guerira peut-être jamais.

Le Roi de France tenoit toûjours arrêtés à Paris les Ducs d'Alençon & de Vendosme, de peur qu'ils n'entretinssent & qu'ils n'augmentassent peut-être les troubles du Roïaume. Le Duc d'Alençon trouva le moïen de se sauver de Paris & de se retirer en Normandie. Auprès de lui se rangea un grand nombre de Seigneurs & d'Officiers heretiques, & même de Catholiques mécontens, sous prétexte de rétablir l'ordre dans les finances & dans les affaires de l'Etat où tout étoit dans un cahos affreux. Quelque tems après le Duc de Vendosme se sauva aussi de Paris, & alla joindre le Duc d'Alençon.

Enfin l'affaire de Barthelemi de Miranda Archevêque de Tolede, fut terminée après dix-sept ans de prison, par la Sentence que le le Pape Gregoire XIII. prononça à Rome le quatorze d'Avril, dix-huit jours après que la Sentence de l'Archevêque de Tolede fut L'AN 1576.

prononcée, le Prelat mourut dans le Monastere de son Ordre, qu'on appelle à Rome de la Minerve; il fut infiniment plus heureux dans l'état de simple particulier, que pendant qu'il fut Prelat. C'étoit un homme distingué par son érudition & d'une conduite irreprochable, si dans sa vieillesse & par une indiscretion qu'on ne peut justifier, il n'avoit donné occasion d'être accusé & condamné; car il le fut en effet, comme suspect en matiere de Religion. Le Docteur Martin d'Aspilcuete Navarre, un des plus grands Canonistes de son tems, comme le prouvent assés les excellens ouvrages qu'il a composés, & qui n'avoit pas moins de pieté que de science, entreprit de deffendre le Prelat & de plaider en quelque maniere sa cause par écrit.

*Vide* la Bibliot. des Fr. Pr. par le P. Echard.

L'Empereur Maximilien II. étant mort cette année, Rodolphe son fils, qui étoit déja Roi des Romains lui succeda à l'Empire.

Le Prince de Condé & le Comte Jean Casimir, fils de l'Electeur Palatin, entrerent par la Lorraine en France avec trente mille hommes de bonnes troupes pour soutenir le Duc d'Alençon & pour favoriser ses desseins. La crainte de voir le Roïaume en proïe à ces troupes étrangeres, obligea la Cour de faire une paix qui ne fut ni avantageuse à la Cour, ni honorable au Souverain.

Le Grand Commandeur de Castille étant mort dans les Païs Bas, ce fut un pretexte ou une occasion à toutes les Provinces de se réunir & de concerter ensemble ce qu'il seroit à propos de faire pour le bien de l'Etat & des peuples. La conclusion des conferences qu'eurent ensemble les deputés des Provinces, fut qu'on secoueroit le joug de la domination Espagnole; qu'on chasseroit de tous les Païs Bas les troupes de cette nation; qu'on s'uniroit avec les heretiques, & qu'on prendroit pour Chef le Prince d'Orange.

Il est vrai que pour mieux couvrir leurs desseins & justifier en quelque maniere une revolte si audacieuse, ils firent quelque tems après venir d'Allemagne l'Archiduc Matthias frere du nouvel Empereur, sous pretexte de le prendre pour Souverain; mais en effet pour se moquer de lui: car se contentant de lui donner le titre de Prince des Païs Bas, les revoltés regloient toutes choses à leur gré & suivant leur caprice. Cette conduite engagea l'Archiduc à abandonner les Païs Bas où il n'avoit que le nom de Souverain, & à s'en retourner en Allemagne.

Les Flamands Confederés ne laisserent pas d'assieger la citadelle d'Anvers, pendant que les troupes Espagnoles n'aïant plus de Chef à qui elles dussent obéir, s'étoient mutinées; néanmoins dès qu'ils virent la Citadelle assiegée, ils accoururent de tous côtés au secours de cette importante place pour la delivrer du danger dont elle étoit menacée. La garnison de la Citadelle avec le secours qui trouva moïen d'y entrer, ne montoit qu'au nombre de quatre mille hommes qui avoient pris les armes. Cependant malgré cette étrange disproportion les soldats de la Citadelle firent une sortie si vigoureuse, & attaquerent les ennemis avec tant de valeur & d'in-

trepidité qu'ils tuerent quatorze mille hommes, tant Soldats que Bourgeois, pillerent, saccagerent & reduisirent presque en cendres cette grande Ville une des plus celebres & la plus opulente alors des Païs Bas. Le butin qu'on y fit enrichit les Soldats, qui après cette expedition demeurerent tranquilles.

Le même jour que ceci se passoit à Anvers D. Jean d'Autriche arriva à Luxembourg le quatre de Novembre. Le Roi Catholique l'avoit fait partir avec empressement pour trouver quelque expedient qui pût appaiser les troubles des Païs Bas; & afin de pouvoir se rendre plus promptement dans le Gouvernement qu'on venoit de lui donner il passa par la France deguisé. Son arrivée ne produisit pas grand chose & le remede vint trop tard; car les affaires étoient trop brouillées.

L'AN 1577. Catherine d'Autriche Reine de Portugal mourut à Lisbonne. Cette sage Princesse par sa prudence, son adresse & l'extrême consideration que le Roi D. Sebastien son petit fils avoit pour elle, avoit trouvé le moïen de reprimer l'humeur trop impetueuse de ce jeune Prince, qui eut une entrevûe avec le Roi Catholique à Guadalupé, où ils confererent sur l'entreprise que le Roi de Portugal meditoit contre l'Afrique & pour laquelle il faisoit de tres-grands preparatifs. Sa Majesté Catholique voïant qu'il ne pouvoit empêcher cette expedition, demanda seulement au Roi de Portugal que pour le moins il ne passât point en personne en Afrique; mais il ne put rien gagner sur l'esprit de ce jeune Roi.

Il parut dans le mois de Novembre une Comete proche le signe de la balance & la planete de Mars avec une queue si longue & si large, qu'on n'en avoit presque jamais vû une si grande. Après la funeste mort du Roi Sebastien, on ne manqua pas de dire qu'elle avoit menacé le Portugal; car tels sont le plus souvent les presages des Astrologues & l'opinion des peuples par rapport aux Cometes. Ils s'imaginent qu'une Comete ne manque jamais de pronostiquer un changement de Souverain.

La Reine Anne d'Autriche, épouse de Philippe II. Roi d'Espagne, accoucha le quatorziéme d'Avril à Madrid d'un fils qui fut nommé Philippe. Il fut le quatriéme enfant de cette Princesse, & il vêcut plus long-tems que ses freres. L'AN 1578.

Cette année heureuse d'un côté par la naissance de ce Prince, fut bien funeste pour le Portugal, & même pour toute l'Espagne par la fin tragique du Roi D. Sebastien.

Ce jeune Monarque se livrant au feu de sa jeunesse, poussé d'ailleurs d'un ardent desir d'étendre la Religion Chrétienne, avoit reçu sous sa protection le Roi Muley, dont nous avons déja parlé. Outre les levées extraordinaires qu'il avoit faites dans ses Etats, il avoit encore des troupes Allemandes, Italiennes & Espagnoles pour grossir son armée: Il avoit fait équiper une flotte considerable sur laquelle après avoir fait embarquer ses troupes, il monta lui-même, mit à la voile dans le mois de Juillet, & vint mouiller à Arzilla, ville de la domination

Portugaise

Portugaiſe dans l'Afrique.

Il voulut d'abord commencer par attaquer le Château d'*Alaracle* à l'embouchure de la riviere que l'on appelle aujourd'hui *Luſo*, & qui s'appelloit autrefois *Lyſſo*. Les Portugais marcherent par terre, & s'étant engagés trop avant, le Roi Moluco vint au devant d'eux avec une armée beaucoup plus nombreuſe. La bataille ſe donna le quatriéme d'Aouſt; les Portugais furent defaits. Le carnage fut grand. Les Mores firent des priſonniers ſans nombre, parmi leſquels il ſe trouva une grande partie de la Nobleſſe qui avoit voulu accompagner le Roi & ſe trouver à cette action.

Depuis long-tems on n'avoit vû une bataille ſi malheureuſe. Il perit dans cette memorable journée trois Rois: le Roi Moluco mourut d'une maladie dont il étoit tourmenté depuis quelque tems & en mourant, il laiſſa ſa couronne à ſon frere Hamet: le Roi de Portugal fut tué dans le combat, & Muley ſe noïa au paſſage d'une riviere, en voulant par la fuite éviter de tomber entre les mains de ſes ennemis.

D. Jean d'Autriche pour gagner les Flamands, voulut bien conſentir que les Eſpagnols ſortiſſent des Païs Bas, & que l'on mît des troupes Flamandes dans les places fortes de ces Provinces.

Rien ne fut plus pernicieux & ce ſemble moins prudent que cette reſolution; car à peine les Eſpagnols étoient-ils ſortis des places qu'ils occupoient, que les heretiques formerent le projet de ſe ſaiſir de la perſonne même de Jean d'Autriche.

Ce Prince averti de leur deſſein ſe retira promptement à Namur, où il raſſembla avec une diligence extrême les troupes qui étoient encore dans ces Provinces. Il fit revenir auſſi-tôt celles qui prenoient déja la route d'Italie. Il marcha contre les Rebelles, les attaqua & les defit en pluſieurs rencontres, prit ſur eux quelques Châteaux & quelques Villes dont ils s'étoient rendus maîtres. Mais le Prince étant venu à mourir de maladie dans ſon camp au commencement d'Octobre & à la fleur de ſon âge, cette mort imprévûe renverſa les grands projets qu'il meditoit. Alexandre Farneſe lui ſucceda dans le gouvernement des Païs bas.

Ces Provinces n'étant pas contentes de l'Archiduc Matthias, qu'elles avoient fait venir, appellérent le Duc d'Alençon pour s'oppoſer à D. Jean d'Autriche. Ce Prince aïant accepté avec joïe le parti qu'on lui propoſoit, partit incontinent & ſe rendit à Mons Capitale du Hainaut où les heretiques & les Rebelles lui donnerent auſſi-tôt la qualité de Protecteur des Païs Bas.

L'Infante Marie fille d'Emmanuel Roi de Portugal & de la Reine Eleonor ſa derniere femme, mourut dans ce Roïaume. Elle étoit jeune & nubile; on parla pluſieurs fois de differens Princes avec leſquels on vouloit la marier; mais aucun des mariages qu'on lui propoſa, ne s'accomplit.

Dès que les nouvelles de l'avanture tragique du Roi Sebaſtien furent devenues publiques en Portugal, le Cardinal D. Henri ſon grand oncle, frere de ſon aïeul fut proclamé Roi, quoiqu'il fut dans un âge tres-avancé &

d'une ſante tres-foible. Son regne ne fut pas long, il ne regna que dix-ſept mois.

Les Grands du Roïaume propoſerent de le marier, & n'omirent rien pour l'y engager, afin qu'il pût laiſſer des heritiers & des ſucceſſeurs; mais comme cela n'étoit pas faiſable, & qu'on prévoïoit bien que cela ne s'executeroit pas, il ſe trouva un grand nombre de pretendans à la Counne de Portugal.

Le Roi Catholique fut le premier ſur les rangs par le droit de l'Imperatrice Iſabelle ſa mere. Philibert Duc de Savoye y prêtendoit auſſi du côté de la Ducheſſe Beatrix ſa mere, qui étoit fille du Roi Emmanuel auſſi bien que l'Imperatrice; mais celle-ci étoit l'aînée. Le Duc de Parme de ſon côté ne croïoit pas devoir abandonner les Droits de la Ducheſſe Marie ſon épouſe quoiqu'elle fut déja morte; elle avoit laiſſé deux enfans Rainuce & Edouard. Le Duc de Bragance ſoutenoit auſſi les prétentions de la Ducheſſe Catherine ſon épouſe. Ces deux Princeſſes étoient petites filles du Roi Emmanuel & filles de l'Infant D. Edouard, fils du Roi Emmanuel. Il eſt vrai que la Ducheſſe de Parme étoit l'aînée, mais elle étoit morte, au lieu que la Ducheſſe de Bragance, qui à la verité étoit la cadete, vivoit encore.

D. Antoine Prieur de Crato, vint auſſi ſe mettre ſur les rangs, étant fils de l'Infant D. Louis, petit fils du Roi Emmanuel. Il eſt vrai qu'il n'étoit pas legitime; mais il ſoutenoit que ce ne devoit pas être un obſtacle qui dût l'empêcher de parvenir à la Couronne; parce que le Prince ſon pere avoit épouſé ſa mere : cependant ſes prétentions paroiſſoient chimeriques, parce qu'il n'y avoit point de témoins ſuffiſans pour prouver ce mariage.

Enfin Catherine de Medicis Reine de France ſoutenoit que la Couronne de Portugal lui appartenoit preferablement à tous les autres concurrens, puiſque du côté de ſa mere elle venoit de la Princeſſe Mathilde Comteſſe de Boulogne, qui avoit été femme de D. Alphonſe III. Roi de Portugal, & qui en avoit eû des enfans. Les Portugais au contraire prétendoient avoir de bonnes preuves que la Comteſſe Mathilde n'avoit eû aucuns enfans, ni de ſon premier mariage, ni du Roi Alphonſe ſon ſecond mari; parce que lors que cette Comteſſe vint à mourir, elle laiſſa le Comté de de Boulogne à Robert ſon neveu, fils d'Alix ſa ſœur, & que c'étoit néanmoins de-là que la Reine Catherine tiroit ſon origine maternelle.

Tant de differens concurrens rendoient les droits litigieux. Sur cela les plus habiles Juriſconſultes prirent occaſion d'écrire pour ſoutenir chacun leur ſentiment, au préjudice des autres; & il n'y avoit point de prétendant qui ne trouvât de bonnes raiſons & des Avocats habiles pour les deffendre.

Il eſt vrai que la force des armes étoit du côté du Roi Catholique, & appuïoit plus efficacement ſes prétentions; car quand le droit n'eſt pas évident, une bonne armée vaut mieux que les écrits des Docteurs, & que les factums des plus ſavans Juriſcon-

ſultes. Il faut encore convenir qu'ordinairement entre les grands Princes le droit de celui qui a la force & les armes à la main, avec la meilleure armée, l'emportera toujours ſur les droits de tous ſes competiteurs.

Sur la fin de cette année le Mont-Gibel vomit en Sicile une prodigieuſe quantité de feu comme des torrens qui ruinerent & reduiſirent en cendres tous les environs.

L'AN 1580. Philippe II. ſe diſpoſoit à la guerre & faiſoit tous les preparatifs neceſſaires pour l'expedition du Portugal. Dans cette vûe il fit approcher des frontieres de ce Roïaume un grand nombre de troupes Italiennes, Allemandes & Eſpagnoles pour être prêtes à executer à l'heure même ce qu'on leur ordonneroit. Le Roi Catholique negocioit auprès du nouveau Roi de Portugal pour l'engager à le nommer ſon ſucceſſeur & à le faire reconnoître par la nation, afin d'éviter les troubles. Mais pendant que cette affaire ſe pouſſoit vivement à la Cour de Portugal, le Roi D.Henri mourut à Almerin le dernier jour de Janvier.

Par la mort de ce Prince la guerre paroiſſoit inévitable ; car il n'y avoit nulle apparence que les Portugais conſentiſſent volontiers à prendre le parti le plus raiſonnable. Il falloit que le Roi d'Eſpagne cherchât un General pour le mettre à la tête de cette importante expedition. Le Duc d'Albe étoit relegué & arrêté dans la ville d'Uceda, parce qu'il avoit engagé D. Federic ſon fils à épouſer la fille de D. Garcie de Tolede, Marquis de Villa-Franca ſans avoir égard à une autre Demoiſelle qui avoit été fille de la Reine, & à laquelle D. Federic avoit engagé ſa parole quelques années auparavant. Le Roi avoit défendu à ce jeune Seigneur de diſpoſer de ſon ſort, juſqu'à ce que ſon procès avec cette Demoiſelle eût été terminé. Nonobſtant cela le Roi ne laiſſa pas de tirer le Duc d'Albe de ſa priſon & de lui donner le commandement general de l'armée deſtinée contre le Portugal.

Sa Majeſté Catholique de ſon côté, pour être plus en état de pourvoir à tout, jugea à propos de s'approcher de la frontiere, & ſe rendit pour cela à Merida & à Badajoz. Son armée n'étoit pas nombreuſe, car à peine avoit-il douze mille hommes d'Infanterie & quinze cens Chevaux ; mais auſſi faut-il avouer que c'étoit la fleur des troupes Eſpagnoles ; tous vieux Soldats aguerris, intrepides; depuis long-tems accoutumés au feu & ſoutenus par l'habileté, la reputation & l'experience du Duc d'Albe.

Le Prieur de Crato, qui ſoutenu de la faveur du peuple, avoit pris la qualité de Roi de Portugal, fut battu d'abord dans la ville de Liſbonne. Peu de tems après D. Sanche d'Avila Meſtre de Camp General de l'Armée Eſpagnole, le defit encore proche la ville de Porto. Ce ſecond avantage remporté par les Eſpagnols ſur les Portugais, aïant obligé le Prieur de Crato à ſortir du Roïaume, tout demeura tranquille.

Pendant ce tems là le Roi Catholique tomba malade à Badajoz, & ſa maladie devint ſi dangereuſe que les Medecins deſeſpe-

rerent de ſa vie. Dieu voulut bien cependant lui rendre la ſanté; mais à peine commençoit-il à ſe rétablir, que la Reine ſon épouſe qui l'avoit accompagné dans ſon voïage, mourut le vingt-ſixiéme d'Octobre. Il eut d'elle quatre Princes, Ferdinand & D. Carlos qui étoient morts, D. Diegue qui ne vêcut pas long-tems, & enfin D. Philippe encore enfant, d'une complexion alors delicate & infirme, aujourd'hui vivant & ſe portant bien. Il avoit eu auſſi une fille qui étoit la derniere de ſes enfans, & qui fut nommée Marie; mais elle mourut bien-tôt.

Dans le même tems mourut Jeroſme Oſorio Portugais, & Evêque de Sylves; c'étoit un Prelat tres-éloquent, comme on en peut juger par les ouvrages qu'il a compoſés, & que nous avons encore; mais tres-oppoſé à la guerre qui ſe faiſoit dans le Roïaume. André Reſendio de la même nation & contemporain de l'Evêque de Sylves, ſe diſtinguoit par la connoiſſance profonde qu'il avoit de l'antiquité & par ſon genie pour la poëſie. Il avoit pris Horace pour ſon modele qu'il s'efforçoit d'imiter; ſes vers étoient tres-delicats & tres-châtiés.

Emanuel Duc de Savoye mourut & laiſſa pour heritier de ſes Etats le Duc Charles ſon fils.

Depuis la mort de Jean d'Au-
L'AN triche la guerre ſe continua toû-
1581. jours dans les Païs bas. Pluſieurs Villes s'étoient revoltées, dont les principales étoient Anvers, Gand, Bruxelles & Tournay. L'Archiduc Mathias abandonna la Flandres & s'en retourna en Allemagne.

Depuis que les Provinces des Païs Bas eurent pris une fois les armes contre leur Souverain, elles ne purent ſe tenir en repos, & quoiqu'elles fuſſent liguées pour le ſoutenir, elles voyoient bien qu'elles étoient encore trop foibles pour reſiſter à Sa Majeſté Catholique: c'eſt pourquoi elles envoïerent des Députés en France pour offrir leur Souveraineté à François Hercules Duc d'Alençon, frere du Roi tres-chrétien, dans l'eſperance d'en tirer de puiſſants ſecours. Ce Prince après avoir mis toute la France en feu, & s'être fait Chef des heretiques & des mécontens, vint en Flandres, & à ſon arrivée il ſe rendit maître de la ville de Cambray, qui appartenoit à l'Evêque, mais dans laquelle le Roi d'Eſpagne avoit garniſon.

Le Duc d'Alençon ne ſe borna pas à cette conquête; car l'année ſuivante étant revenu une ſeconde fois en Flandres à la ſollicitation des Confederés, il fut declaré dans Anvers Duc de Brabant. Vaine ombre de ſouveraineté, puiſque le Prince d'Orange avoit l'autorité entre les mains & étoit maître de tout.

La ſouveraineté du nouveau Duc ne ſubſiſta pas long-tems, & elle s'évanouït bien-tôt avec l'eſperance d'épouſer la Reine d'Angleterre qui l'avoit engagé de paſſer deux fois dans cette Iſle; car c'étoit la politique de cette Princeſſe d'amuſer pluſieurs Princes de l'eſperance de l'épouſer, lors qu'elle avoit deſſein de n'en épouſer aucun.

Comme le Prince d'Orange é- L'AN
toit à Anvers, un jeune Baſque 1582.
nommé Jean de Xaureguy, forma

le dessein de l'assassiner. Dans cette resolution un jour qu'on venoit de desservir apres le diner, il lui tira un coup d'arquebuse dont il le blessa tres-dangereusement à la machoire. Ce jeune homme fut aussi-tôt mis en pieces & ses complices furent tres-rigoureusement punis. Un autre jeune homme de Bourgogne réussit mieux dans son detestable dessein ; car aïant trouvé l'occasion de s'insinuer dans la maison du Prince & d'y avoir de l'emploi, il le tua en Hollande.

On tint à Tolede un Concile provincial auquel presida le Cardinal D. Gaspar de Quiroga Archevêque de cette Ville, & où se trouverent sept Evêques & deux Abbés. Le Marquis de Velada y assista de la part du Roi Catholique. Deux des plus illustres Peres de ce Concile furent D. François Sarmiento Evêque de Jaen, & D. Alphonse Velasquez alors Evêque d'Osme & qui avant la fin du Concile fut transferé à l'Archevêché de Compostelle : tous deux également celebres par leur érudition, leur prudence, la regularité de leurs mœurs, & leur éminente pieté.

Entre les Procureurs des Evêques absens, celui qui se distingua le plus fut Garcia de Loaisa mon compatriote, également grand par sa moderation, par la profondeur de sa science & par l'étendue de son esprit. Le Roi Catholique peu de tems apres le choisit & le nomma Precepteur du Prince son fils. On fit dans ce Concile plusieurs Canons tres-utiles, dont Loaisa se chargea de faire part au public.

Le Pape Gregoire XIII. acheva enfin heureusement la reformation du Calendrier, en retranchant dix jours du mois d'Octobre pour retablir les solstices & les équinoxes dans les jours où ils devoient être. Outre cela on ôta du Calendrier le nombre d'or qui marquoit les conjonctions du soleil avec la lune, & à sa place on mit un autre nombre & un cycle plus grand, que l'on appella *épactes* par le moïen desquelles & en laissant les *bissextes* à certaines distances & aprés un certain nombre d'années, on pourroit toûjours determiner & fixer les conjonctions de la lune sans y rien changer & sans crainte d'aucune erreur ; parce que le nombre d'or depuis plusieurs années étoit devenu inutile, quoiqu'on ne l'eût inventé qu'à ce dessein. Ainsi par le moïen de cette réformation du Calendrier, les tems seront dans la suite plus reglés & plus fixes qu'ils ne l'avoient été jusques-là.

L'Imperatrice Marie vint en Espagne & alla trouver le Roi Catholique son frere à Lisbonne où il étoit occupé à regler les affaires du Portugal. Cette Princesse avoit amené avec elle le Cardinal Albert son fils, Prince qui avoit de grandes qualités.

D. Antoine Prieur de Crato, qui se faisoit appeller Roi de Portugal, après avoir été battu deux fois par les Espagnols, vint se retirer en France, d'où aïant équipé une flotte, il passa aux Isles *Terceres* qu'on appelle autrement *Azores*, lesquelles avoient toûjours soutenu son parti ; mais il fut encore vaincu dans un combat naval que lui livra D. Alvar Bazan Marquis de sainte Croix, à la vûe de l'Isle saint Michel. L'un des deux principaux Gene-

raux de la flotte du Prieur, François-Philippe Strozzi fut tué dans le combat, & le Seigneur de Brissac qui étoit l'autre, fut obligé de s'enfuir avec le Prieur de Crato.

Pour ce qui regarde les prisonniers François que l'on fit sur la flotte, parmi lesquels il y avoit quatre-vingt Gentils-hommes, le Marquis de sainte Croix les fit tous mourir avec plusieurs autres par les ordres que le Roi de France même lui avoit donnés. Cette victoire ne reduisit point ces Insulaires. Cependant le Marquis étant revenu l'année suivante avec une nouvelle flotte, il les contraignit enfin de subir le joug & de se soumettre à la Monarchie Espagnole. Ainsi tout devint tranquille.

L'AN 1583. Le fameux Ferdinand Alvarez de Tolede Duc d'Albe, mourut à Lisbonne âgé de soixante-quatorze ans; c'étoit certainement un homme digne d'une gloire immortelle. De ce grand nombre de batailles qu'il donna, il n'en perdit jamais aucune. On l'accusoit d'une severité outrée; mais avoit-on raison? il est certain qu'il parut plus habile dans le combat qu'après la victoire, plus circonspect & plus reservé dans l'adversité que dans la prosperité; l'on ne peut lui refuser la réputation d'avoir été un des plus grands Capitaines de son siecle & d'avoir fait beaucoup d'honneur à l'Espagne.

Il étoit fils de D. Garcie, qui mourut à Gelves avant son pere, petit fils de D. Federic, cousin germain du Roi D. Ferdinand le Catholique parce que leurs meres étoient sœurs. Le Pere de D. Federic s'appelloit Garcie, & fut le premier de cette illustre maison qui porta le titre de Duc. De même que son pere D. Ferdinand d'Alvarez de Tolede fut le premier Comte d'Alva de Tormez. Quelque tems après la mort du Duc d'Albe, D. Sanche d'Avila mourut aussi à Lisbonne le huit de Juin d'un coup de pied de cheval. Il étoit de la maison de Velada originaire d'Avila.

Comme le Prince D. Diegue fils du Roi Philippe II. etoit mort à Madrid, les Etats du Roïaume de Portugal reconnurent le Prince Philippe son frere pour l'heritier de cette couronne, & lui preterent le serment de fidelité. Quand la *Jonte* fut finie le Roi aïant nommé le Prince Cardinal Albert d'Autriche son cousin germain pour Gouverneur & Vice-Roi de Portugal, s'en retourna en Castille pour regler les affaires & pourvoir aux autres besoins de l'Etat.

Le Duc d'Alençon après avoir demeuré quelque tems en Angleterre & en Flandres, revint en France en aïant obtenu la permission du Roi Henri III. son frere qui lui pardonna tout le passé; mais comme cet esprit inconstant se disposoit à sortir encore de la Cour qui étoit alors à Paris, il mourut de maladie le seize de Juin, ou de poison comme bien des gens le publierent. Ainsi par sa mort à la fleur de son âge, les esperances que son ambition lui avoient fait concevoir de devenir Roi d'Angleterre, Souverain des Païs Bas, & de parvenir même à la Couronne de France, se trouverent en un moment évanouis. L'AN 1584.

Le Prince d'Orange fut tué le dix de Juin en Hollande d'un

coup d'arquebuse que lui tira un jeune Bourguignon nommé Balthasar, dont nous avons déja parlé : pour mieux venir à bout du dessein qu'il avoit formé, il entra quelque tems auparavant au service de ce Prince, dont la mort ne rendit pas les Flamands plus tranquilles.

Il restoit encore au Roi Philippe II. deux filles, qu'il avoit eue de la Reine Isabelle de France son épouse. On destinoit l'Infante Isabelle l'aînée à l'Empereur Rodolphe son cousin germain, & l'Infante Catherine la cadette étoit promise & accordée à Charles Duc de Savoye. Sa Majesté Catholique ordonna que la ceremonie des nôces se feroit à Sarragosse Capitale de l'Arragon.

Mais avant que le Roi, le Prince Philippe son fils & les Princesses ses filles se missent en chemin pour s'y rendre, les trois Etats de Castille reconnurent à Madrid le jeune Prince Philippe pour successeur & heritier de tous les Roïaumes & Etats du Roi son pere. La ceremonie s'en fit le onze de Novembre, un Dimanche fête de saint Martin, dans le Monastere des Jeronimites, qui étoit proche de la Ville. Le Cardinal de Quiroga Archevêque de Tolede y dit solemnellement la Messe.

L'AN 1585. D'abord que la ceremonie fut faite, & que les Etats eurent prêté le serment de fidelité accoûtumé, on partit pour Sarragosse dans une saison fort rude & pendant les plus grands froids de l'hyver. Le Duc de Savoye s'y rendit aussi par mer. Le Roi son beau-pere le reçut avec de grands honneurs; la ceremonie des nôces se fit avec beaucoup de magnificence le 28. de Mars. La Cour étoit également nombreuse & brillante; presque tous les Grands & la principale Noblesse du Roïaume voulurent y assister : ce ne fut pendant quelques jours que jeux & que spectacles.

On reçut en même tems nouvelle de Rome que le Pape Gregoire XIII. y étoit mort le 12. d'Avril chargé d'années, mais infiniment plus illustre par sa prudence, par sa pieté & par les grandes choses qu'il fit pour le bien de l'Eglise pendant son Pontificat. Dès le mois suivant on mit en sa place le Cardinal Felix de Montalte. Il avoit été dabord General des Religieux Conventuels de l'Ordre de saint François, ensuite Evêque & enfin Cardinal. Il prit le nom de Sixte V. Il gouverna l'Eglise cinq ans quatre mois.

On ne peut disconvenir que le nouveau Pape n'eût de tres-grandes qualités, mais comme on ne trouve jamais personne sans défaut, quelques-uns l'accuserent d'une trop grande severité, d'une ardeur excessive, ou plutôt d'une espece d'avidité d'amasser de l'argent & d'avoir marqué trop d'empressement d'élever & d'enrichir sa famille.

Pour moi je croi qu'on doit toûjours juger favorablement des Princes, & interpreter en bonne part leurs actions, sur tout après leur mort; car la malignité & l'envie ne manquent presque jamais de condamner sans fondement leur conduite, & de leur attribuer des fautes dont ils sont innocens. Il canonisa saint Didaque de l'Ordre de saint François, dont

le corps se garde & est reveré des fideles à Alcala de Henares, dans le Monastere de son Ordre.

Le Duc de Parme cependant faisoit heureusement la guerre contre les Rebelles des Païs Bas. Il reprit Gand & plusieurs autres places qui s'étoient revoltées quelques mois auparavant. Il mit cette année le siege devant Anvers, mais il fut long, quoiqu'on serrât la place de près; enfin il fut poussé si vivement que la Ville fut obligé de se rendre. On ne sauroit exprimer les machines nouvelles & extraordinaires que les Ingenieurs des assiegeans inventerent pour prendre la place, ni l'acharnement avec lesquels les assiegés se deffendirent; mais la valeur & la fermeté des Espagnols surmonterent tous les obstacles, & ils se rendirent maîtres de cette importante place.

Le Roi Catholique accompagna les nouveaux mariés jusqu'à Barcelonne où ils s'embarquerent pour passer en Italie. Sa Majesté à son retour assembla les Etats Generaux d'Arragon à Monçon. Ils ne se terminerent pas si promptement; car il se trouvoit de grands obstacles à surmonter. Cependant malgré les chaleurs extraordinaires de l'Eté & de l'Automne qui furent cette année tres malsaines, & enleverent beaucoup de monde, sur tout d'étrangers & de Courtisans, les Etats finirent heureusement & au gré du Roi; car ils reconnurent le Prince Philippe pour l'heritier de la Couronne d'Arragon & des Etats qui en dependent.

Le Pape Sixte V. au commencement de son Pontificat, fit publier une Bulle le neuf de Septembre contre Henri Duc de Vendosme, par laquelle il le declara heretique Relaps, excommunié, & privé du droit de succeder à la Couronne de France, aussi bien que le Prince de Condé son cousin germain, qui s'appelloit aussi Henri; afin que ni l'un ni l'autre ne pussent monter sur le trône au cas que Henri III. beau-frere du Duc de Vendosme vint à mourir sans enfans, comme il y avoit bien de l'apparence, la Reine son épouse ne s'étant point encore jusques là trouvée enceinte.

Malgré la Bulle du Pape Sixte V. dont nous venons de parler, le Roi de France n'avoit point changé la resolution qu'il avoit prise de laisser, en cas qu'il n'eût point d'enfans, sa Couronne au Duc de Vendosme, sans se mettre en peine du danger où il mettoit la Religion en France & les affaires du Royaume. Plusieurs Seigneurs François s'unirent dans la resolution de prendre les armes pour la défense & la conservation de l'ancienne Religion. L'an 1596.

Le principal auteur & l'ame de cette Ligue fut le Duc de Guise, qui dans la suite causa de grandes inquietudes à Henri III. dans la crainte que cette Ligue ne produisit une revolution dans le Roïaume & des guerres encore plus funestes à l'Etat que les precedentes. On apprehendoit & avec raison qu'au lieu d'apporter du remede aux maux qu'on éprouvoit déja depuis long tems, & dont l'on ne prevoïoit pas si-tôt la fin; cette ligue ne contribuât qu'à les redoubler par trois partis differens qui se trouvoient formées dans le Roïaume; quoi qu'au commencement le Roi parut content & semblât favoriser les desseins des Ligueurs

Ligueurs

gueurs jusqu'à vouloir en être le Chef. Le personnage qu'il faisoit ne dura pas long-tems, & le masque tomba bien-tôt.

Le Pape Sixte V. de son côté, afin de soutenir les Princes ligués & de faire voir qu'il entroit dans leurs desseins, avoit d'abord condamné le Duc de Vendosme; peu de tems après, comme s'il se fut repenti de sa demarche precipitée qu'il avoit faite, il voulut faire paroitre à toute la terre l'horreur qu'il avoit de leurs resolutions & de leurs entreprises, & qu'il n'étoit pas si irrité contre le Duc de Vendôme qu'on le croïoit; jusques là qu'on disoit communément qu'il vouloit contracter une alliance avec lui, ce que je crois tres-faux & sans nulle apparence: il est cependant certain que Sa Sainteté donnoit aux Ambassadeurs de ce Duc des Audiences plus favorables que les Cardinaux ne l'auroient souhaité & que l'état des affaires ne paroissoit le demander. Mais il y a peu de personnes qui puissent penetrer les ressorts de la conduite des Souverains, encore moins des Papes.

L'AN 1587. Marie Stuard, Reine d'Ecosse, perdit la vie dans le Château de Fodringhaye où elle étoit prisonniere. On lui coupa la tête le 17. de Fevrier dans une sale du Château. Elisabeth Reine d'Angleterre & cousine germaine de son pere, prononça à Londres la Sentence de mort contre cette Princesse.

La Reine d'Ecosse pour se derober à la persecution de ses sujets heretiques qui avoient mis tout son Roïaume en confusion, s'étoit retirée en Angleterre à la sollicitation d'Elisabeth & sur sa parole; mais cette Reine sans avoir égard à sa parole & à l'azile qu'elle lui avoit promis, la fit arrêter, la retint prisonniere pendant vingt ans, & enfin la fit executer à mort cette année. Cruelle & detestable conduite! que de crimes énormes renfermés dans un seul!

On l'accusoit d'avoir conjuré contre la vie de la Reine, & d'avoir voulu se sauver de sa prison. L'infortunée Marie avoua le second article, mais elle nia toûjours constamment le premier, qui regardoit la mort d'Elisabeth: ce qui paroît plus vrai-semblable, c'est que les heretiques Anglois étoient convenus que jamais leur heresie ne pourroit se soutenir en Angleterre si cette Princesse vivoit; car étant la plus proche parente d'Elisabeth, & par consequent celle qui avoit plus de droit à la couronne, les Anglois se persuadoient que si elle montoit une fois sur le trône elle rétabliroit bien-tôt la Religion Catholique dans ses Etats, & n'épargneroit rien pour détruire l'heresie.

Il sembloit que tous les Princes devoient prendre les armes pour vanger la mort honteuse de la Reine d'Ecosse, & l'insulte faite en sa personne à toutes les têtes couronnées. L'adroite Elisabeth n'ignoroit pas ce qu'ils devoient faire; mais le Roi de France étoit allés embarassé chés lui & trop occupé à calmer les troubles de son Roïaume, pour être en état de tirer vengeance d'un attentat auquel il devoit, ce semble, plus encore s'interesser; parce que la Reine d'Ecosse avoit été femme de François II. Roi de France & frere du Roi regnant.

Le Roi Catholique paroissoit s'y

diſpoſer tout de bon & levoit des troupes; mais François Drak Anglois, qui formoit lui-même des entrepriſes ſur l'Eſpagne, ne lui permit pas de dégarnir de troupes ſon Roïaume. Car ce fameux Corſaire, après avoir parcouru les années dernieres & ravagé trois ou quatre fois les côtes des Indes Eſpagnoles, avoit emporté en Angleterre une quantité prodigieuſe d'or qu'il avoit pillé & enlevé aux Eſpagnols dans ſes courſes.

L'heureux ſuccès de ſes entrepriſes l'avoit rendu ſi fier & ſi audacieux, qu'il reſolut d'aller au printems prochain attaquer & ſurprendre Cadiz, ne doutant point qu'il ne ſe rendît bien-tôt maître de cette place, dont la garniſon étoit foible, & les habitans nullement ſur leurs gardes. Le Corſaire Anglois ſeroit venu à bout de ſon deſſein ſans que par bonheur il ſe trouva deux galeres dans le port qui par leur maneuvre & leur reſiſtance, donnerent le loiſir à la milice du païs de s'aſſembler & de venir au ſecours. D. Alphonſe de Guzman Duc de Medina Sidonia, ſe diſtingua par ſa valeur, repouſſa les Anglois & les obligea de ſe retirer.

Le Roi Catholique étoit alors à Tolede pour y celebrer la tranſlation du corps de ſainte Leucadie vierge & martyre lequel avoit reſté pluſieurs ſiecles en Flandres proche de Monts en Hainaut, dans le celebre Monaſtere des Benedictins de ſaint Guillain. La ceremonie ſe fit avec tout l'éclat & toute la pompe poſſible. Il y eut une proceſſion generale le vingt-ſix d'Avril, à laquelle, outre le Roi & le Prince D. Philippe ſon fils, l'Imperatrice Marie ſœur du Roi Catholique voulut aſſiſter, & tous voulurent aider à porter quelque tems la riche chaſſe où étoient enfermées les precieuſes reliques de la Sainte.

La France étoit diviſée en trois differens partis à l'occaſion dont nous avons parlé plus haut, lorſque trente mille Allemands entrerent dans le Roïaume ſous la conduite & le commandement du Duc de Bouillon, pour favoriſer les interêts du Prince de Bearn. On ne ſçauroit exprimer la conſternation & l'embarras où une ſi nombreuſe armée jetta tout le Roïaume, particulierement les Catholiques.

Le Roi de France d'un côté avec ſes meilleures troupes, s'avança contre les Allemands pour les arrêter. De l'autre le Duc de Guiſe avec le reſte de l'armée Françoiſe s'étoit mis à leurs trouſſes pour les harceler dans leur marche & les empêcher de ſe diſperſer dans le païs, faiſant main-baſſe ſans quartier ſur tous ceux qui oſoient s'éloigner du gros de leur armée; mais outre cela, l'hiver étant ſurvenu, & la rigueur extraordinaire de la ſaiſon aïant fait perir un grand nombre de ces étrangers, le reſte ne tarda gueres à ſe diſſiper. Le Duc de Bouillon étant venu à mourir dans le même tems, les Catholiques dont il étoit l'ennemi declaré commencerent à reſpirer.

Cette inondation d'Allemands allarmoit & inquietoit l'Eſpagne même, dans la crainte que ces heretiques étrangers ſoutenus de ceux de France n'entrepriſſent de paſſer les Pyrenées, ne vinſſent fondre dans les Provinces voiſines, & ne répandiſſent leurs er-

reurs dans ce Roïaume, ce qui auroit embarassé le Roy Catholique & lui auroit donné de l'occupation pour prévenir & pour arrêter les troubles que ne manque jamais de causer l'heresie.

La France n'eut pas seulement à souffrir de la part de ces troupes étrangeres; elle fut encore desolée par la famine & par la peste, qui firent de grands ravages dans ce Roïaume. On fit de tous côtés des processions solemnelles pour appaiser la colere de Dieu : on voïoit dans les Villes & dans les Campagnes les habitans vêtus de blanc & precedés de leurs croix & de leurs bannieres, qui d'une voix lugubre & lamentable chantoient des Hymnes & des Pseaumes pour détourner ces terribles fleaux.

L'AN 1588. Le Roi Philippe avoit fait équiper dans le port de Lisbonne une puissante armée navale prête à mettre à la voile pour vanger la mort de l'infortunée Reine d'Ecosse, & en même tems l'affront fait en sa personne à la Majesté du Trône. Il prétendoit aussi tirer raison des insultes que les Anglois lui avoient faites à lui-même en pillant ses sujets. Le Marquis de Sainte Croix devoit commander la flotte; mais étant venu à mourir au milieu de ces préparatifs, le Roi nomma le Duc de Medina Sidonia pour prendre le commandement de l'armée à la place du Marquis.

Ce Duc ayant mis à la voile au mois de Juillet, essuya quelques coups de vent assés rudes; il eut néanmoins le bonheur de doubler le Cap de Finisterre. Etant arrivé à la Corogne, il s'éleva tout à coup une tempête si furieuse, que les bâtimens Espagnols qui en souffrirent beaucoup purent à peine remettre à la voile dans le mois de Septembre.

L'armée navale d'Espagne arriva enfin sur les côtes de Flandres poursuivie par la flotte Angloise. Le feu épouventable & continuel de la flotte Angloise, qui causa bien du dommage à nos vaisseaux, & les bancs de sable dont ces mers sont remplies exposerent les Espagnols à de grands dangers. Les Anglois se rendirent maîtres de quelques-uns de nos vaisseaux.

Ces disgraces & la necessité de retourner en Espagne les obligea de faire le tour de l'Angleterre par le Septentrion. La navigation fut si longue & si perilleuse que les Espagnols y perdirent plusieurs bâtimens qui coulerent à fonds. D'ailleurs la violence du froid & le defaut de vivres y firent perir un grand nombre de Mattelots & de Soldats, tellement qu'il n'en revint que tres-peu en Espagne sur le petit nombre de vaisseaux qui leur restoient, & qui vinrent au commencement de l'hyver aborder comme ils purent en divers ports d'Espagne. C'est ainsi qu'une puissance superieure prend plaisir à renverser & à dissiper dans un moment les vains projets des hommes. Il est certain que la meilleure partie & la fleur de la vieille milice Espagnole perit dans cette entreprise. Le nombre & l'énormité des crimes de notre nation meritoit que le bras de Dieu s'appesantît sur elle par quelque châtiment capable de la faire rentrer dans elle-même.

Les fleaux dont la justice Divine vouloit frapper les hommes,

ne se bornerent pas à l'Espagne, ils s'étendirent sur bien d'autres provinces & particulierement sur la France. Henri III. prétendoit punir le Duc de Guise, comme le principal auteur & l'ame de la Ligue faite entre les Catholiques, & réprimer l'audace des Parisiens qui avoient embrassé ouvertement le parti de la Ligue, & qui favorisoient autant qu'ils le pouvoient les interests du Duc.

Dans cette vûe le Roi fit venir à Paris plus de quatre mille hommes de troupes étrangeres. Le Duc de Guise s'y rendit aussi à la sollicitation du Roi, & invité fortement par les Parisiens; mais il y arriva seul & sans troupes, rassuré par le témoignage de sa conscience & n'aïant rien à se reprocher; convaincu d'ailleurs que si l'on vouloit le surprendre ou attenter sur sa personne, il trouveroit dans l'affection des Parisiens qui lui étoient entierement devoués, un secours puissant avec lequel il pourroit se garantir des entreprises que ses ennemis auroient pu former contre lui.

Le Duc ne se trompa pas; car à son arrivée à Paris tout le peuple prit les armes; on chassa de la Ville les troupes étrangeres & le Roi lui-même fut contraint de se retirer. Peu de tems après Sa Majesté feignit de vouloir changer de conduite, prendre des resolutions plus avantageuses au bien de l'Etat, & assembler les Etats Generaux du Roïaume pour prendre de concert avec eux & par leur conseil des mesures necessaires sur le parti qu'on devoit prendre.

Il fit donc publier une declaration dans laquelle entr'autres choses il reconnoissoit que tout ce que le Duc de Guise & le Cardinal de Bourbon avoient fait, n'avoit été que pour de bonnes intentions & le bien de l'Etat. Il fit encore une nouvelle Declaration par laquelle il convoquoit l'Assemblée generale des Etats du Roïaume à Blois. Il s'y rendit un grand nombre de Seigneurs & de Noblesse.

L'ouverture s'en fit le seize de Septembre. On proposa d'abord de nommer un successeur à la couronne; plusieurs furent du sentiment que le Cardinel de Bourbon, oncle du Duc de Vendosme, étoit celui qui y avoit plus de droit. Ainsi ils le declarerent heritier du Roïaume en cas que le Roi mourut sans fils, parce qu'il étoit d'un degré plus proche que son neveu, & d'ailleurs zelé deffenseur de la Religion Catholique.

Le Roi cependant malgré la sûreté qu'il avoit donnée pour obliger tous ceux qui devoient se trouver aux Etats à s'y rendre, & malgré celle qui est toûjours inseparable de ces sortes d'assemblées, ne laissa pas de faire tuer dans son Château le Duc de Guise, un Vendredy 23. de Decembre, & le jour suivant il fit mourir aussi le Cardinal de Lorraine dans la prison où on l'avoit enfermé. Il fit arrêter en même tems le fils aîné du Duc de Guise, le Duc de Nemours, le Cardinal de Bourbon & l'Archevêque de Lion, pour avoir osé s'opposer en pleine assemblée à ses desseins.

Cette action parut un attentat, le Roi par cet endroit se rendit odieux à bien des Catholiques, & devint l'objet de l'execration des ligueurs. La Reine Catherine de L'AN 1589.

Medicis sa mere fut si touchée de cette funeste avanture, que la douleur qu'elle en conçut, joint à son grand âge & aux fatigues qu'elle avoit essuyées dans toutes les revolutions de ce Roïaume, avancerent ses jours. Elle mourut douze jours après la mort du Duc de Guise.

Peu de tems avant que d'expirer, elle predit au Roi son fils, les malheurs & les desordres que cette mort causeroit dans le Roïaume, & l'effet ne verifia que trop sa prediction. La plûpart des Villes conçurent une si grande horreur d'un assassinat qui leur paroissoit horrible, qu'elles se declarerent ouvertement contre le Roi.

Paris fut celle qui se signala le plus par sa revolte, & qui la premiere en leva l'étendart. Comme cette ville surpassoit les autres en grandeur & en richesses, la demarche qu'elle venoit de faire étoit d'un tres-dangereux exemple pour les autres.

Quelques mois après le Roi aïant congedié les Etats, prit la resolution de se rendre maître de Paris. Il y avoit mis le siege lorsque Frere Jacques Clement, de l'Ordre de saint Dominique, jeune homme de 24. ans, né dans le petit bourg de Sorbonne, proche d'Autun en Bourgogne, sortit de la Ville pour se rendre au Camp du Roi. Aïant obtenu le premier d'Août une audience de Sa Majesté sous pretexte de vouloir lui donner quelques avis secrets sur les desseins qu'avoient formé les habitans ; il enfonça dans le bas ventre du Prince un poignard empoisonné qu'il portoit. L'audace de ce Religieux fut inconcevable ; mais où trouver des termes pour exprimer l'énormité de son attentat ? Il fut sur le champ mis en pieces par ceux qui se trouverent alors dans la Chambre du Roi.

Henry de Bourbon, Prince de Bearn, qui se faisoit appeller Roi de Navarre, étoit dans la chambre de Henri III. quand ce Prince fut poignardé. Ainsi sans differer davantage il prit la qualité de Roi de France ; mais la plûpart des Villes ne voulurent pas le reconnoître. Il y eut bien des batailles données, où tantôt les uns & tantôt les autres eurent l'avantage. Plusieurs Villes furent assiegées, prises & ruinées avant que le nouveau Roi fut paisible possesseur de sa Couronne.

Paris, la principale qui avoit pris les armes en faveur de la Ligue fut en grand danger d'être prise l'année suivante. Mais le Duc de Parme, qui par l'ordre du Roi Catholique étoit venu au secours de la Ligue, sauva la Ville & en fit lever le siege. On y assembla ensuite les Etats du Roïaume, pour nommer un Roi. Le concours y fut grand, il y eut bien des intrigues, des brigues & des cabales qui ne produisirent pas grand chose.

L'année 1589, les affaires de Portugal se trouverent dans un grand danger, & il y avoit à craindre une revolution par l'arrivée de la flotte d'Angleterre, qui parut sur les côtes de ce Roïaume sous pretexte de rétablir le Prieur de Crato sur le trône, & de le remettre en possession d'une couronne qu'il prétendoit lui appartenir, & qu'on lui avoit enlevée.

Antoine Prieur de Crato, qui avoit demeuré long-tems en An-

gleterre, étoit monté ſur la flotte. Il eut même la hardieſſe de mettre pied à terre & de ſe preſenter avec un gros corps de troupes devant Liſbonne ; mais comme il vit que les habitans ne remuoient point & qu'il n'y avoit pas la moindre apparence de revolte dans la Ville, par les ſoins, la vigilance & l'attention du Prince Cardinal & du Comte de Fuentes, il fut contraint, faute de proviſions de ſe rembarquer, & peu de tems après la flotte Angloiſe, après avoir ſouffert plus de dommage qu'elle n'en avoit fait, fut obligée de remettre à la voile & de reprendre la route d'Angleterre.

Par le départ de cette flotte, l'Eſpagne ſe trouva delivrée de crainte & d'inquietude. On decouvrit à Liſbonne qu'il y avoit quelques habitans qui avoient formé une conjuration en faveur d'Antoine Prieur de Crato. On en punit quelques-uns ; le châtiment de ceux-ci retint les autres dans le devoir & les empêcha dans la ſuite de former de nouvelles entrepriſes contraires aux intereſts de Sa Majeſté Catholique. La Nobleſſe ſur tout fit paroître bien de la fidelité & de la fermeté au ſervice du Roi ; elle y étoit intereſſée, car s'il étoit arrivé quelque nouvelle revolution dans l'Etat, elle auroit été la premiere expoſée à perdre ſes biens & à voir piller ſes terres.

Il y avoit dans cette Ville une certaine Religieuſe qui ſous un faux dehors de pieté, s'étoit acquiſe une grande réputation de Sainte à la faveur de laquelle elle trompoit non ſeulement la populace, mais encore des perſonnes qui étoient en place & des Savans. Mais les Inquiſiteurs de la foi ayant reconnu ſes impoſtures, la punirent moins rigoureuſement que ſon crime ne le meritoit. Sa Sentence fut prononcée dans le mois de Mars.

Le Pere Louis de Grenade, de l'Ordre de ſaint Dominique, mourut en ce tems là. Cet homme également celebre par ſa pieté & par ſon éloquence, étoit contemporain de Maître Jean d'Avila, un des plus illuſtres & des plus zelés Predicateurs de ſon tems. L'un & l'autre nous ont laiſſé d'excellens livres de pieté écrits en Eſpagnol, qui ont produit & qui produiſent encore tous les jours de grands fruits pour la perfection des ames.

Il y eut une peſte conſiderable à Barcelone ; on fit courir bien des bruits differens ſur la cauſe de ce mal ; mais on ne put rien verifier que nous ſachions.

On acheva enfin de bâtir cette année le celebre & magnifique Palais de S. Laurent de l'Eſcurial, dans le territoire de Segovie, après y avoir emploïé près de 30. ans. Il fut commencé par l'ordre de Philippe II. avec une ſomptuoſité & des dépenſes qui vont preſque au delà de ce qu'on peut imaginer. Il y a dans l'enceinte de ce ſuperbe Palais un Monaſtere de Jeronimites, un vaſte College pour y étudier, & un Palais veritablement Roïal, où les Rois peuvent venir paſſer le tems des grandes chaleurs. La poſterité ne pourra jamais croire les ſommes immenſes qu'on a emploïées à perfectionner ce ſuperbe édifice. On peut le comparer aux plus ſomptueux monumens de l'anti-

quité. Rien ne l'égale pour sa grandeur, ses embellissemens, sa solidité, & la pompe avec laquelle on y fait le service divin. Les revenus qu'on y a attachés répondent à la magnificence de l'édifice. Il est inutile de nous étendre sur cela davantage : nous en avons fait une ample description ailleurs.

L'AN 1590. Cette année fut remarquable par la mort de deux Papes; celle de Sixte V. arriva le Mardy 28. d'Aoust ; & celle d'Urbain VII. le 27. de Septembre suivant ; car ce Pape aïant été élû le 15 de Septembre, ne conserva le Pontificat que douze jours. Avant son élection il s'appelloit Jean-Baptiste Castaneo. Il fut d'abord Archevêque de Rossano Nonce en Espagne, ensuite Cardinal, enfin Pape. Les Pontificats de Gregoire XIV. & d'Innocent IX. ne durerent que peu de mois, jusqu'à ce qu'enfin le Cardinal Hyppolite Aldobrandin fut dans la suite élû Pape, sous le nom de Clement VIII. Il étoit né à Rome, quoi qu'originaire de Florence. Ses mœurs étoient regulieres, sa conduite sans reproche, son âge mur, sa santé foible & sa complexion delicate.

L'Automne de cette année fut tres-mal sain. Il mourut bien du monde en Espagne. La maladie fut plus maligne & fit plus de ravages dans les Campagnes, dans les Bourgs & dans les Villages, soit faute de remedes & de bonne nourriture, soit que l'air corrompu eut plus de facilité à se communiquer. Jean Calderon savant Theologien, qui par son érudition devint Chanoine de Tolede, tomba malade dans une jolie maison de campagne où il s'étoit retiré pour y passer les chaleurs.

Il guerit d'abord de cette maladie, mais il mourut quelque mois après à Tolede d'une autre maladie. C'étoit un homme d'une grande pieté & d'une rare modestie ; on voïoit dans lui un modele de cette antique probité & de cette premiere simplicité de nos peres. J'ai fait graver sur son tombeau une épitaphe où j'ai tâché d'exprimer son vrai caractere, & j'ai cru devoir laisser à la posterité un monument de notre sincere & parfaite amitié. L'AN 1591.

Antoine Pezez qui avoit autrefois été Secretaire du Roi, & quelque tems après fort dans la faveur de Sa Majesté Catholique, après avoir été en prison plus de douze ans, trouva le moïen dès l'année precedente de se sauver de la prison où on le tenoit enfermé à Madrid. Il passa en Arragon, alla se presenter au Conseil qu'on appelle la justice d'Arragon, pour se justifier devant ce Tribunal d'avoir fait tuer pendant la nuit le Secretaire Escobedo au sortir du Palais & de plusieurs autres choses dont on l'accusoit. La joïe que sa fuite & son arrivée en Arragon causerent à quelques esprits brouillons & inquiets, se changea bien-tôt en tristesse, & fit répandre bien des larmes.

Perez aïant été transferé le 24. de Mai de l'année courante des prisons publiques du Tribunal d'Arragon dans les prisons secretes de l'Inquisition, le peuple se souleva & courut aux armes pour maintenir, disoient-ils, leur liberté. Ils se jetterent dans le Palais de D. Inigo de Mendoze Marquis d'Almenara & Gouverneur

d'Arragon pour le Roi Catholique : comme ce Seigneur s'étoit rendu odieux à tout le Roïaume, la populace armée força son Palais & le massacra. Transportés de la même fureur ils coururent au Palais de l'Inquisition dans la resolution d'en rompre les prisons & de ne point mettre bas les armes qu'ils n'eussent obligé les Inquisiteurs à renvoïer Antoine Perez dans sa premiere prison.

La fin de tous ces mouvemens fut que le peuple se souleva une seconde fois le 24. de Septembre sur le bruit qui se répandit que l'on vouloit remener Perez dans les prisons de l'Inquisition ; car aïant alors brisé celle de la *Manifestation* ou du Tribunal d'Arragon ; ils mirent d'eux-mêmes le prisonnier en liberté, ce qui ne se fit pas sans qu'il y eût du sang répandu, & bien des morts & des blessés.

Pour Antoine Perez il se sauva quelque tems après en France où il vêcut encore quelques années. Cette populace mutinée ne fut pas long-tems sans païer bien cherement sa revolte ; car on envoïa à Sarragosse un corps de troupes sous le commandement de D. Alphonse de Vargas, vieux Officier de réputation, & qui s'étoit distingué dans les guerres de Flandres par sa valeur, son habileté & son exactitude dans le service ; il réprima bien-tôt l'audace de ces mutins, dont plusieurs furent condamnés à la mort.

On n'épargna pas même le suprême Tribunal d'Arragon : car on fit d'abord couper la tête à D. Juan de Lanuza, qui avoit eû l'insolence de venir avec des troupes pour s'opposer à celles du Roi son Souverain. On en fit autant à D. Diegue d'Heredia & à D. Jean de Luna qui avoient été les premiers auteurs de la sedition, & qui avoient animé les mutins. Il y en eut encore bien d'autres que l'on punit par differens supplices. Le Duc de Villa-Hermosa & le Comte d'Aranda furent arrêtés & envoyés en Castille, où ils moururent en prison peu de tems après ; néanmoins après leur mort ils furent justifiés & l'on reconnut qu'ils n'avoient eû nulle part à la revolte.

Pour calmer les troubles de ce Roïaume, on convoqua les Etats Generaux d'Arragon à Tarrassonne, ausquels presida D. André Bobadilla Archevêque de Sarragosse. Le Roi Catholique voulut lui-même s'y trouver. Il passa par Valladolid, Burgos & Pampelune, & arriva sur la fin de 1592. à Tarrassonne. L'Infante Isabelle & le Prince D. Philippe son frere accompagnerent Sa Majesté dans ce voïage, & le Roi fit reconnoître à Pampelune & à Tarrassone son fils pour heritier des courronnes de Navarre & d'Arragon. L'AN 1592.

Ainsi les troubles de ce Roïaume, qui avoient duré presque deux ans, furent dissipés, les plus coupables aïant été punis, on mit de bonnes garnisons à Sarragosse & dans les meilleures places, & l'on termina les Etats de Tarrassonne. Les peuples furent contraints de demeurer en repos, & reconnurent par leur experience & par leurs malheurs que si les premieres saillies d'une populace mutinée sont d'abord impetueuses, les forces du Souverain sont toûjours superieures & plus redoutables.

La

L'AN 1593. Le Docteur François Tolet de la Compagnie de Jesus, fut un des quatre Cardinaux ausquels le Pape Clement VIII. donna cette année le chapeau : Tolet étoit de Cordoue, celebre par son esprit, par l'étendue de son érudition, par son habileté dans les affaires, & par les services considerables qu'il rendit au Saint Siege. Il ne conserva pas cette dignité long-tems ; car il mourut trois ans apres avoir été élevé au Cardinalat. Il fut inhumé dans l'Eglise de sainte Marie Majeure.

Henri de Bourbon qui se faisoit appeller Roi de Navarre, & qui avoit succedé à la Couronne de France après la mort d'Henri III. ayant donné des marques sûres de sa conversion, & s'étant declaré ouvertement Catholique, demandoit l'absolution des censures qu'il avoit encourues.

Il envoïa le Duc de Nevers à Rome avec la qualité d'Ambassadeur extraordinaire, pour supplier le Pape de vouloir bien lui donner l'absolution qu'il croïoit qu'on ne pouvoit plus lui refuser apres l'abjuration publique qu'il avoit faite du Calvinisme. Le Duc ne negligea rien pour obtenir de Sa Sainteté cette grace ; mais le Pape se montroit fort difficile sur cet article, & condamnoit vivement l'Archevêque de Bourges d'avoir de sa propre autorité donné l'absolution au Prince sans l'ordre de Sa Sainteté. La conversion du Roi paroissoit suspecte, & l'on croïoit que la politique y avoit plus de part que la droiture & la sincerité; mais la suite détrompa bien-tôt ses ennemis mêmes.

L'AN 1594. Le Pape canonisa à Rome le 17. d'Avril saint Hyacinthe Polonois, de l'Ordre de saint Dominique.

D. Gaspar de Quiroga, Cardinal & Archevêque de Tolede mourut à Madrid un Mardy 22. de Novembre âgé de 83. ans. Il fut enterré à Madrigal où il étoit né, & dans un Monastere d'Augustins. Il avoit de tres-grandes qualités, mais il étoit sur tout distingué par sa prudence, sa droiture & la regularité de ses mœurs. Il amassa de grosses sommes d'argent, & il ne faut pas s'en étonner puisque jouissant d'un revenu très-considerable, il faisoit une depense très moderée.

Il ne laissa point de testament. On fit par l'ordre du Pape la distribution de ses biens par parties égales en bonnes œuvres, pour la Chambre Apostolique & pour le Tresor Roïal. Le Cardinal Archiduc Albert fut nommé par le Roi Catholique à l'Archevêché de Tolede ; mais peu de tems après ce Prince quitta son Archevêché avec la permission de Sa Sainteté. Il renonça par l'ordre du Roi Catholique son oncle, à l'Etat Ecclesiastique.

Javarin une des plus fortes & des plus importantes places de Hongrie, fut obligé cette année de se rendre aux Turcs qui l'assiegeoient depuis long-tems.

Au commencement de cette année l'Archiduc Ernest mourut dans les Pays Bas, dont le Roi d'Espagne son oncle l'avoit fait Gouverneur. L'Archiduc Albert son frere, prit le 3. d'Avril possession de l'Archevêché de Tolede. Il ne vint cependant jamais dans son Eglise & ne fut point sacré ; parce que Sa Majesté Catholique lui donna le gouvernement des Païs Bas, & il partit de Ma- L'AN 1595.

drid sur la fin d'Aoust pour aller gouverner ces Provinces. En partant il laissa pour administrateur de son Archevêché Garcie de Loaysa lequel lui succeda trois ans après, lorsque l'Archiduc s'en demit. Apres la mort de l'Archiduc Ernest, D. Pedre Henriquez de Tolede Comte de Fuentès & grand Capitaine, fut chargé du gouvernement des Païs Bas jusqu'à l'arrivée du nouveau Gouverneur.

Henri de Bourbon Duc de Vendosme, qui portoit toûjours la qualité de Roi de Navarre, prenoit aussi la qualité de Roi de France; comme il faisoit professionpublique de la Religion Catholique, ce Prince n'omettoit rien pour obtenir du Pape l'absolution des censures encourues. L'affaire fut vivement agitée à Rome. Enfin Sa Sainteté, malgré l'opposition des ennemis du Prince, resolut de lui donner l'absolution le 17. de Septembre. Par là Henri étant reconnu universellement Roi de France, tout le Roïaume se soumit bien-tôt, & tout fut tranquille.

D. Pedre de Tolede, Marquis de Villa-Franca, prit le 23. du mois de Septembre la ville de Patras dans la Morée & la pilla. Il étoit parti de Messine avec vingt galeres pour cette expedition.

Le Comte de Fuentès se rendit maître de Cambray le trois d'Octobre. Comme la France y avoit une grosse garnison, le siege de la place fut long. Les François se presenterent trois fois pour le faire lever ou pour faire entrer du secours; mais aïant été battus toutes les trois fois, ils furent contraints de se retirer.

Le Pape érigea le 25. de Novembre l'Eglise de Valladolid en Evêché, & peu de tems après le Roi donna à cette Ville le titre & le droit de Cité. Le Docteur Barthelemi de la Plaça en fut le premier Evêque.

Sur la fin de l'année les pluïes furent si continuelles & tomberent en si grande abondance que presque par tout les rivieres inonderent la campagne. Le debordement du Guadalquivir fut si extraordinaire qu'une partie de Seville fut presque sous l'eau, ce qui causa bien du dommage sur tout à l'Hôtel de la Douane.

François Drack Corsaire Anglois debarqua au port de *Nombre de Dios*, dans le dessein de traverser le detroit & l'Isthme, de Panama pour piller cette ville. Les Espagnols se rassemblerent, fondirent sur les Anglois qui avoient fait descente, & les obligerent au commencement de Janvier de regagner leurs vaisseaux & de se rembarquer avec precipitation. Ce Corsaire ne laissa pas de donner souvent de semblables allarmes aux côtes de l'Amerique. Il mourut enfin à Porto-Belo, & sa flotte fut obligée de se retirer en desordre par la valeur de D. Bernardin d'Avellaneda, & d'abandonner les Indes. L'AN 1596.

D'un autre côté l'Archiduc Albert se rendit maître de Calais le 17. d'Avril, & enleva cette place aux François; mais peu de tems après on la leur rendit par un traité. Le Roi Philippe II. se trouvoit dans ce même tems à Azeca près de Tolede, où il apprit la triste nouvelle que la flotte Angloise étant venu mouiller à la rade de Cadiz, avoit pris & pillé l'Isle & la Ville, reduit en cendres la flotte

Eſpagnole & les autres vaiſſeaux qui étoient prêts à mettre à la voile pour aller au Mexique. Ce fut une perte irreparable, & la plûpart des plus gros Negocians du Roïaume y ſouffrirent de très-grands préjudices, ce qui derangea fort leurs affaires & en obligea quelques-uns à manquer.

L'AN 1597. Sigiſmond Battori Prince de Tranſilvanie, faiſoit en ce tems-là une guerre vigoureuſe aux Turcs & aux heretiques. Il vint à Vienne pour s'aboucher avec l'Empereur qui lui donna de groſſes ſommes d'argent pour fournir aux frais de la guerre qu'il ſoutenoit avec autant de valeur que de prudence. Le Pape & le Roi Catholique en firent autant. Mais les hautes eſperances que l'on avoit conçues de ſon zele & de ſa valeur, ſe diſſiperent par une maladie dans laquelle il tomba tout à coup; d'autres diſent par une eſpece d'enſorcellement qui obligea ce Prince à mettre bas les armes, & à ſe ſeparer de ſon épouſe fille de l'Archiduc Charles. Enfin après avoir laiſſé ſes Etats à l'Empereur, il ſe retira à Prague où il vêcut en ſimple particulier, & mourut d'apoplexie deux ans après.

L'AN 1598. Ce fut le 6. du mois de Mai de cette même année que le Roi Catholique renonça à tous les Païs Bas en faveur de l'Infante Iſabelle ſa fille aînée, dans le deſſein de la marier avec l'Archiduc Albert ſon couſin germain, qui de ſon côté quitta le Chapeau de Cardinal & l'Archevêché de Tolede, que le Roi Catholique donna à Garcie de Loayſa, qui avoit été Precepteur du Prince D. Philippe. Le Roi cedoit à ſa fille les Païs Bas, à condition qu'elle les recevroit comme un fief de la Caſtille, que les Rois d'Eſpagne ſe reſerveroient toûjours pour leur perſonne ſeule la Grand' Maîtriſe de l'Ordre de la Toiſon d'or, & le droit de faire des Chevaliers, & qu'ils nommeroient des Gouverneurs Eſpagnols en certaines Villes comme Anvers, Gand & Cambray. Peu de tems après, la paix ſe fit avec la France, par l'entremiſe & à la ſollicitation du Pape.

Le Roi d'Eſpagne étant tombé malade, ſa maladie redoubla tellement, qu'enfin elle l'enleva le 18. de Septembre dans le Palais de Leſcurial, où il fut inhumé. Ce Prince étoit illuſtre par ſa rare prudence & par ſa pieté. Il mourut âgé de ſoixante-dix ans trois mois & quelques jours, après avoir regné 42. ans, ſept mois & 28. jours. Le Prince Philippe ſon fils lui ſucceda.

Garcie de Loayſa Archevêque de Tolede, mourut le vingt-deux de Fevrier à Alcala de Henares. L'AN 1599. Par la mort de ce Prelat les eſperances que l'on avoit conçues de ſes grandes qualités & ſur tout de ſa bonté s'évanouirent. Il fut enterré dans la même Ville & dans l'Egliſe des Martyrs; mais il ne voulut ni pompe, ni mauſolée, ni épitaphe. Il étoit de Talavera, d'une famille diſtinguée par ſa nobleſſe. Il avoit la taille haute, l'air majeſtueux, & les manieres douces & inſinuantes. Sa vie fut toûjours reguliere & pleine de pieté. D. Bernard de Rojas & de Sandoval alors Evêque de Jaca fut nommé par le Roi à l'Archevêché de Tolede après la mort de Loayſa. On lui envoïa peu de tems après à Tolede le Chapeau

de Cardinal, & le nouveau Roi ſe trouva à la ceremonie.

Philippe III. aïant reſolu d'épouſer l'Archiducheſſe Marguerite fille de l'Archiduc Charles; cette Princeſſe ſe rendit à Milan avec l'Archiducheſſe ſa mere & l'Archiduc Albert. Comme le Pape étoit alors à Ferrare où il étoit venu pour prendre poſſeſſion du Duché de Ferrare, & pour le réunir à l'Egliſe en qualité de Fief du Saint Siege, après la mort du dernier Duc qui étoit decedé ſans laiſſer d'heritiers; la Reine & l'Archiduc s'y rendirent auſſi, & Sa Sainteté voulut faire elle-même la ceremonie des deux mariages; quoique le Roi Catholique & l'Infante Iſabelle fuſſent abſents; tout contribua à rendre la ceremonie auguſte & magnifique.

La nouvelle Reine & l'Archiduc étant partis de Ferrare s'embarquerent le 25. de Mars, & vinrent par mer mouiller à la côte de Tortoſe. Peu après leur arrivée on acheva à Valence la ceremonie des nôces le 18. d'Avril, Dimanche de la Quaſimodo, avec la magnificence qu'on pouvoit ſouhaiter. Le Roi paſſa à Barcelone pour accompagner l'Archiduc Albert qui s'y embarqua avec l'Infante Iſabelle ſon épouſe, & qui mirent à la voile le ſept de Juin pour s'en retourner dans les Païs Bas. Pour leurs Majeſtés, elles retournerent à Valence & de-là à Madrid.

Cette année fut celebre par le grand Jubilé qui ſe ſolemniſa à
L'AN 1600. Rome avec un concours extraordinaire de monde qui s'y rendit en foule de toutes parts. L'hyver fut très-pluvieux & le debordement du Tibre fut ſi furieux, que la ville de Rome fut trois jours entiers inondée & preſque ſous l'eau. On ne ſauroit exprimer le dommage que cauſa cette inondation.

Des treize Cardinaux que le Pape revêtit cette année de la pourpre, un certainement des plus illuſtres & des plus diſtingués fut le Cardinal Robert Bellarmin de la Compagnie de Jeſus, neveu du Pape Marcel II. mais plus diſtingué par une vie exemplaire & très-ſainte. Sa capacité & ſon érudition paroiſſent dans les livres qu'il a compoſés.

Henri IV. Roi de France ſe ſepara avec la permiſſion & l'autorité du Pape, de Madame Marguerite ſa premiere femme, à cauſe de quelque défaut qui s'étoit trouvé dans leur mariage; & peu après il épouſa Marie de Medicis fille de François de Medicis Grand Duc de Toſcane.

La Cour de Caſtille quitta cette année Madrid pour aller paſſer L'AN
les mois de Mars & d'Avril à Vailladolid, dans la vûe de rétablir un 1601.
peu ce païs; qui étoit, diſoit-on, réduit à une extrême miſere. Mais dans la ſuite la Cour trouva des inconveniens à changer de ſejour. Ainſi après avoir fait ces voïages pendant quelques années, elle revint ſe fixer à Madrid comme auparavant.

La cloche fameuſe de Villilla en Arragon ſonna d'elle-même pluſieurs fois; ce que la populace a coutume de regarder comme un preſage de quelques avantures extraordinaires. Mais juſqu'à preſent nous n'avons rien vû arriver de conſequence qu'on puiſſe raiſonnablement juger avoir le moindre rapport avec le ſon de cette cloche.

On ſolemniſa cette année à Rome le 29. d'Avril la canoniſation de ſaint Raymond de Pegnaſort de l'Ordre de ſaint Dominique.

Le Prince Doria qui commandoit les armées navales d'Eſpagne, aïant fait équiper une puiſſante flotte, vint mouiller la nuit du 25. d'Aouſt à la rade d'Alger, ſans avoir ſeulement été apperçu; mais il fut obligé de lever bientôt l'ancre, & de ſe retirer à cauſe des vents contraires qui s'éleverent.

L'Infante Anne d'Autriche nâquit le 22. de Septembre à Vailladolid; elle fut accordée au nouveau Roy de France Louis XIII. & le Cardinal de Tolede fut nommé pour la conduire ſur les frontieres de France.

L'AN 1602. Eliſabeth Reine d'Angleterre, mourut à Londres le 23. de Mars âgée de 70. ans, ſix mois & dix-ſept jours, après avoir regné 44. ans. Jamais elle ne voulut ſe marier. Les plus grands ennemis de cette Princeſſe ſont obligés d'avouer qu'elle avoit de très-grandes qualités, mais qui furent ternies par l'hereſie qu'elle protegea, & par l'obſtination avec laquelle elle perſecuta les Catholiques.

Jacques Roi d'Ecoſſe lui ſucceda comme arriere petit fils de Marguerite ſœur aînée d'Henri VIII. Roi d'Angleterre. Son pere & ſa mere étoient Catholiques. Georges Bucanan poëte celebre & heretique declaré fut ſon Precepteur. On regarde & avec raiſon ſa traduction des Pſeaumes en Vers, comme un excellent ouvrage. Le nouveau Roi Jacques prit alors le titre de Roi de la Grande Bretagne, parce qu'il réunit dans ſa perſonne la ſouveraineté de toute cette grande Iſle ſi opulente. Il perſecuta les Catholiques.

L'AN 1603. Le Roi Catholique Philippe III. envoïa D. Jean de Taxis, Comte de Villa-Mediana, avec la qualité de ſon Ambaſſadeur extraordinaire en Angleterre, pour faire des complimens de conjouiſſance au nouveau Roi ſur ſon heureux avenement à la couronne. Le Comte s'acquitta de ſa commiſſion avec toute la prudence & toute la politeſſe qu'on pouvoit deſirer. Pendant ſon ſejour à Londres, il fit les premieres ouvertures de paix entre les deux couronnes. Il la negocia & la menagea avec tant de ſageſſe & d'habileté, qu'enfin elle fut heureuſement conclue, comme nous le dirons en ſon lieu.

Cette même année mourut à Madrid l'Imperatrice Marie, fille, bru, femme & mere de cinq Empereurs; ce que juſqu'ici l'on n'avoit jamais vû. Elle étoit d'ailleurs illuſtre par ſa pieté & par toutes les vertus qui pouvoient rendre une Princeſſe accomplie. Elle voulut être inhumée dans l'Egliſe des Carmelites dechauſſées de Madrid. Elle ordonna par ſon teſtament que l'on fondât & que l'on bâtit dans la même Ville, & à ſes frais un College aux Peres de la Compagnie de Jeſus.

L'AN 1604. D. Jean Fernandez de Velaſco grand Connétable de Caſtille, partit par l'ordre de Sa Majeſté Catholique pour ſe rendre en Angleterre en qualité de Plenipotentiaire, afin de continuer les negociations de la paix entre les deux Couronnes, dont le Comte de

Villa-Mediana avoit fait les premieres ouvertures, & qu'il avoit entamée dans son ambassade. Il passa par Paris où leurs Majestés très-chrétiennes le reçurent avec toutes les marques d'honneur qu'il pouvoit souhaiter. Delà il prit la route de Flandres & se rendit enfin à Londres où il eut la gloire de terminer heureusement le traité de paix entre les Couronnes d'Espagne & d'Angleterre, dont il avoit trouvé les articles déja bien avancés par les soins du Comte. Les conditions en seront également avantageuses aux deux Couronnes, si on les garde fidelement.

L'AN 1605. Le Pape Clement VIII. mourut à Rome le 3. de Mars. C'étoit un très-grand Pape, naturellement bon & d'un grand zele. Le Cardinal Alexandre de Medicis lui succeda sur la Chaire de S. Pierre, & prit le nom de Leon XI. Comme il étoit très-âgé & fort infirme, il mourut le 27. du même mois. Les Cardinaux élurent en sa place le 16. du mois de May le Cardinal Camille Borghese, né à Rome & Sienois d'origine. Il prit le nom de Paul V.

Il eut de grands demêlés avec les Venitiens au commencement de son Pontificat, & il y avoit à craindre une rupture, sur certains reglemens que la Republique avoit fait publier, l'un par rapport au pouvoir que la Seigneurie prétendoit avoir de punir les Ecclesiastiques ; & l'autre qui defendoit aux Eglises & aux Monasteres d'acquerir des fonds de terre & des biens immeubles, ce que la Republique prétendoit être compris dans la loi *de manu mortuis* ou *des main-mortes*. Il y eut de grandes disputes, & l'on composa quantité de livres de part & d'autre ; mais enfin par la prudence & l'habileté du nouveau Pape tout se calma.

Il y eut encore une celebre contestation, mais d'une autre espece entre les Peres Dominicains & les Peres de la Compagnie de Jesus, sur les matieres de la grace & de la liberté. Ces disputes durerent plusieurs années. Tout ce que Sa Sainteté decerna fut que chaque partie auroit droit de suivre son sentiment sans se piquer & se condamner mutuellement jusqu'à ce que le Saint Siege eût jugé à propos d'en ordonner d'une autre maniere.

La Reine d'Espagne accoucha le 8. d'Avril à Vailladolid d'un fils qui fut nommé Philippe-Dominique-Victor de la Croix. On lui donna dans la suite pour precepteur D. Galceran d'Alvanell Gentil-homme Catalan, de beaucoup d'esprit, & qui avoit fait de grands progrès dans les sciences. D. Balthazar de Zuniga fut destiné pour être son Gouverneur.

L'Infante Marie nâquit à Vailladolid le 18. d'Aoust. Puisse-t'elle éprouver un sort heureux & durable. L'AN 1606.

Madame Etienette Manrique, arriere petite fille de D. Rodrigue Manrique Grand Maître de Saint Jacques, mourut à Tolede. Comme elle avoit de grands biens & qu'elle ne vouloit pas se marier, non plus que D. Pedre son frere mort l'année precedente. Ils emploïerent une partie de leurs biens à la fondation d'un College de Jesuites & d'une maison Professe dans la même Ville où ils sont inhumés tous deux, & où

l'on voit leurs épitaphes. J'ay cru qu'on ne seroit pas fâché de voir celle de la Dame.

*D. Stephana Manrique virgo lectissima genere, formâ ingenio, moribus, ipsis gratiarum divinis manibus facta. Nil amplius dico. Hanc ædem & domicilium unâ cum Petro fratre ab imo ex condicto & testamento. . . . M. . . . .*

*Vixit annos* LVIII. *paucis minus diebus. Obiit* VI. *Idus Decembris* MDC.VI.

L'AN 1607. La Reine d'Espagne accoucha à Madrid le 14. de Septembre, d'un fils qui fut nommé D. Carlos.

Le Roïaume païa à Sa Majesté Catholique vingt-trois millions. En huit ans on tira cette somme des droits imposés sur l'huile & sur le vin, dont on leva la huitiéme partie. On avoit commencé à lever ces droits sous le regne du feu Roi Philippe II. mais ils n'étoient pas si considerables. Comme le Tresor Roïal étoit épuisé, & qu'il falloit y suppléer, on fut obligé de continuer & d'augmenter ces droits.

L'AN 1608. Tous les Etats du Roïaume assembles à Madrid, reconnurent dans l'Eglise de saint Jerôme le jeune Prince D. Philippe pour heritier presomptif de la Couronne, & successeur du Roi Philippe III. son pere, & en cette qualité on lui fit serment de fidelité. La ceremonie se fit un Dimanche 13. de Janvier par le Cardinal de Tolede qui dit la Messe.

La Princesse Marie de Baviere son aïeule maternelle mourut le 29. d'Avril à Gratz Capitale de la Stirie en Allemagne. Elle laissa en mourant six filles toutes mariées d'une maniere proportionnée à la grandeur de leur naissance. Elle étoit épouse de l'Archiduc Charles & mere de l'Archiduc Ferdinand frere de Marguerite Reine d'Espagne, & cousin germain de l'Empereur Rodolphe.

Dans ce même tems le Cardinal D. Bernard de Rojas de Sandoval Archevêque de Tolede réunit à son Archevêché la seigneurie & le gouvernement de Cazorla qui en avoient été demembrés. Ce ne fut pas sans peine, car il y eut sur cela bien des contestations; mais le zele, la fermeté & la prudence du Cardinal surmonterent toutes ces difficultés; comme il est encore vivant, nous ne ferons point ici son éloge pour ne point blesser sa modestie.

La treve entre le Roi d'Espagne & les Provinces de Hollande & de Zelande fut conclue pour dix ans dans les Païs Bas, & de part & d'autre on mit bas les armes; mais la treve ne se garda gueres bien. Le Roi la ratifia à Segovie dans le mois de Juin. L'AN 1609.

L'Infant D. Ferdinand nâquit à l'Escurial le 17. de Mai.

Le Pape beatifia le 27. de Juin le Pere Ignace de Loyola fondateur de la Compagnie de Jesus, & Gregoire XV. le canonisa le 12. de Mars de l'année 1622.

Un malheureux de basse naissance, qu'on dit avoir été Maître d'Ecole, nommé François de Ravaillac, poignarda Henri IV. Roi de France dans son carosse; parricide detestable qui fit couler bien des larmes. Louis XIII. du nom succeda au Roi Henri son pere. L'AN 1610.

Le 25. du même mois l'Infante Marguerite vint au monde à Lermes où la Cour se trouvoit alors.

Un certain Maure par un traité secret livra (le 26. de Novembre) aux Espagnols le Château d'Alarache, place importante sur la côte d'Afrique & sur l'Ocean. Proche de cette place la mer fait une espece de petit Golphe dans lequel une petite riviere nommée *Mamora*, vient se decharger. C'étoit un lieu de retraite pour des Corsaires qui venoient s'y cacher & d'où ils sortoient pour infester les côtes. Quatre ans après la flotte d'Espagne commandée par D. Louis Faxardo, s'empara de ce poste. Il chassa les Corsaires & y fit bâtir un fort où il laissa une bonne garnison. Au commencement les Mores voulurent s'opposer au dessein des Espagnols, & à la construction de ce fort; mais ils n'en purent venir à bout.

Revenons en Espagne; cette année fut fameuse par la resolution qu'on prit de chasser de toute l'Espagne ce qui y étoit resté de Mores, nation perfide & qui entretenoit des intelligences secrettes avec les Turcs & les Mores de Barbarie. On continua leur expulsion cette année & les suivantes. Il en sortit un tres-grand nombre. On dit qu'il ne laissa pas d'en demeurer beaucoup qui se deguiserent.

L'AN 1611. Cette année fut triste pour l'Espagne par la mort de Marguerite d'Autriche Reine d'Espagne, que sa vertu & ses autres excellentes qualités faisoient presqu'adorer de ses sujets. Elle accoucha à l'Escurial le 22. de Septembre d'un Prince qui fut nommé D. Alphonse; la mere mourut en couche le 3. d'Octobre & elle fut inhumée à l'Escurial. Le Prince vécut un an moins quatre jours. La Reine fonda à Madrid un Convent de Religieuses de l'Incarnation.

L'on negocioit en même tems à Madrid & à Paris deux mariages considerables, l'un du Prince d'Espagne avec Madame Isabelle de France sœur de Louis XIII. & l'autre entre le Roi très-chrétien & Madame Anne d'Autriche Infante d'Espagne; mais l'extrême jeunesse des deux Princes & des deux Princesses en fit differer la ceremonie. L'AN 1612.

L'Empereur Rodolphe s'étoit retiré à Prague Capitale de la Bohême, & il y demeura longtems à cause de son peu de santé. Enfin voïant que ses infirmités redoubloient, dès le 11. d'Août de l'année précedente, il avoit en faveur de l'Archiduc Matthias son frere renoncé aux Roïaumes de Hongrie & de Bohême, à l'Archiduché d'Autriche, & aux Etats qui en dépendoient, en se reservant seulement une pension pour l'entretien de sa maison, de ses Officiers & de sa Cour. Après cette cession il mourut dans Prague le vingt-six de Janvier de l'année courante. Les Electeurs s'étant assemblés peu de tems après à Francfort élurent pour Empereur & pour successeur de Rodolphe Matthias son frere.

François-Jerosme-Simon qui avoit un Benefice dans saint André de Valence, mourut dans cette même Ville en odeur de sainteté âgé de 33. ans, le 25. d'Avril de cette année. Le peuple avoit une si haute idée de la sainteté de cet Ecclesiastique, qu'il donna des marques publiques de sa veneration singuliere. L'Archevêque prétendit qu'en cela même on avoit passé les bornes, & il se mit

en

en devoir d'arrêter la devotion indiscrette des fideles. Il y eut sur cela de grands mouvemens, qui penserent causer des seditions, & qui causerent en effet du scandale. L'affaire fut portée à Rome où elle est encore pendante. On s'en tiendra à ce que le Pape decidera. Quand la populace se laisse préoccuper par un motif ou un pretexte de Religion, elle devient capable des plus grands excès.

1613. Dans ce tems-là ou un peu auparavant parut en Espagne l'histoire du President de Thou, qui paroissoit opposé aux Catholiques, mais sur tout aux Jesuites. Il n'épargne ni les Papes ni même les Rois de France. Il est en particulier ennemi declaré de la maison de Guise, que les Ligueurs ont toûjours regardée comme l'appui de la Religion Catholique en France. L'ouvrage fut defendu à Rome l'an 1610. & peu de tems après on ordonna en Espagne qu'on le corrigeroit. Cette histoire est remplie de faits bien douteux. Un François qui s'appelle Jean-Baptiste Galois entreprit d'écrire contre cet ouvrage, & il le fit savamment. On croit néanmoins que c'est un nom supposé; car l'auteur n'auroit pas eû la hardiesse de se decouvrir, aïant affaire à un homme aussi puissant qu'un President au Parlement de Paris. Il faut convenir qu'un faux Catholique fait plus de mal à la Religion, qu'un heretique declaré, comme le dit S. Bernard au sermon 65. sur les Cantiques.

1614. Il arriva le Samedy vingt-quatre de Mai de furieux tremblemens de terre dans les Isles Terceres; ils y causerent de tres-grands dommages, sur tout dans la ville de la Playa, où il y eut des Eglises, des Monasteres, & un grand nombre d'autres édifices renversés. Dans la ville seule il y eut onze Eglises & dix-neuf Ermitages ou Chapelles entierement ruinées, sans compter les maisons des particuliers.

D. Louis Faxardo qui commandoit la flotte Espagnole, se rendit maître de la Mamora dans le mois d'Aoust, comme nous l'avons rapporté plus haut. Ce port étoit situé sur l'ocean à cinq lieues de Tanger, & à vingt-cinq lieues d'Arzilla.

Il y avoit quelque tems que la guerre étoit allumée en Italie entre le Duc de Savoye & le Duc de Mantoue, sur ce qu'Alphonse dernier Duc de Mantoue, qui avoit épousé une fille du Duc de Savoye, n'avoit en mourant laissé qu'une fille. Le Cardinal Alexandre son frere quitta le Chapeau de Cardinal & lui succeda dans le Duché de Mantoue. Le Duc de Savoye convenoit assés que sa petite fille qui étoit fille du feu Duc Alphonse, ne pouvoit pas heriter du Duché de Mantoue, comme étant un fief masculin; mais il soutenoit en même tems qu'on ne pouvoit lui contester la succession au Marquisat de Montferrat, qui depuis quelques tems se trouvoit uni au Duché de Mantoue. On en vint de part & d'autre aux armes, & le Duc de Savoye se rendit maître de la plus grande partie du Montferrat. 1615.

Le Roi Catholique Philippe III. eût bien voulu que cette contestation se fût terminée à l'amiable. Mais comme le Duc de Sa-

voye ne vouloit point laisser ses interêts à l'arbitrage des Juges, les Espagnols prirent les armes; il y eut diverses rencontres. Enfin on convint le 21. de Juillet de cette année que les deux parties desarmeroient, & que l'on remettroit toute la decision de cette affaire au jugement de l'Empereur, Juge competent & irrecusable, puisque ses Etats étoient fiefs de l'Empire. Sa Majesté Catholique crut avoir de bonnes raisons pour n'approuver pas ce traité.

Il faut tomber d'accord que les termes, le stile & les conditions ne convenoient point à la grandeur Espagnole. On reprit les armes & D. Pedre de Tolede, Marquis de Villa-Franca, ayant mis le siege devant Verceil, se rendit maître de cette place, après l'avoir long-tems assiegée. Mais peu de tems après les affaires s'étant accommodées, D. Gomez de Figueroa Duc de Feria, qui avoit succedé au Marquis de Villa-Franca dans le gouvernement du Milanois & dans le commandement de l'armée, rendit Verceil au Duc de Savoye.

On dit que les Venitiens assisterent secretement le Duc pendant cette guerre. Le Duc d'Ossonne Vice-Roi de Naples arma quelques vaisseaux pour se vanger des secours que la Republique avoit donnés à la Savoye. Il entra dans le Golphe, enleva quelques vaisseaux de la Seigneurie, & fit de grands ravages sur les terres qui lui appartenoient.

Peu de tems après le Duc de Feria se rendit maître de la Valteline dans le païs des Grisons; il y fit construire plusieurs forts & laissa un bon corps de troupes pour la garder & pour la deffendre. Car ce poste se trouvant sur les Frontieres d'Italie & d'Allemagne, étoit d'une tres-grande importance, & un passage commode & avantageux pour entretenir une communication entre les deux nations.

On celebra à Burgos le Dimanche dix-huitiéme d'Octobre, la ceremonie du mariage par Procureur entre D. Philippe Prince des Espagnes & Madame Isabelle, sœur du Roi de France. Le mariage de Louis XIII. se fit aussi de la même maniere & dans la même Ville avec Madame Anne d'Autriche Infante de Castille, laquelle deux jours auparavant avoit renoncé solemnellement à tous les Etats dépendans de la Couronne d'Espagne, & même aux Païs Bas, en cas que ses freres vinssent à mourir sans enfans. L'échange des deux Princesses se fit le neuf de Novembre sur la riviere de Bidasso qui separe l'Espagne de la France. Sa Majesté Catholique assista à toutes ces ceremonies, & attendit à Burgos avec le Prince d'Espagne son fils, la jeune Princesse Isabelle de France qu'il reçut avec de grandes demonstrations de joïe; & sur la fin de l'année il reprit la route de Madrid. Le Roi tres-Chrétien de son côté reçut la jeune Reine son épouse à Bourdeaux, où il s'étoit rendu avec la Reine sa mere.

Un vaisseau parti de Hollande 1616.
au mois de Mai de l'année precedente, après une longue & perilleuse navigation, decouvrit au mois de Janvier de l'année precedente, au dessous du detroit de

Magellan, à la hauteur de 57. degrés de latitude meridionale, un autre passage pour la mer du Sud & pour les Moluques. Jacques le Maire & Guillaume Schotten étoient chefs de cette entreprise & de cette decouverte; leur vaisseau fit le tour du monde. Ceux qui firent ce voïage n'arriverent en Hollande que deux années & 18. jours depuis qu'ils en étoient partis. Pendant leur voïage ils perdirent un jour, car ils ne comptoient que Lundy le jour que l'on devoit veritablement compter Mardi, & ainsi des autres jours.

1617. D. Jean de Ronquillo, qui commandoit les vaisseaux Espagnols dans les Indes Orientales, gagna un Samedi quinze d'Avril une celebre victoire vers les Philippines sur les Hollandois. De dix gros vaisseaux qu'avoient les ennemis, les Espagnols en brulerent quelques-uns, en coulerent d'autres à fond, & mirent le reste en fuite. Cette nation rebelle à Dieu par l'heresie dont elle fait profession, & à son Souverain, en secouant le joug de l'obéïssance, s'étoit rendue tres-puissante sur mer & par la quantité prodigieuse de ses vaisseaux, & par le nombre, l'adresse & l'habileté de ses Matelots.

Les Hollandois avoient les années precedentes armé des flottes considerables, entrepris des voïages de long cours, & penetré dans les Indes Orientales & occidentales, quelquefois par la route ordinaire des Portugais, mais le plus souvent par le detroit de Magellan. Ils étoient entrés dans la mer du Sud, y avoient fait de tres-grands ravages, avoient couru & pillé les côtes du Perou & de la nouvelle Espagne; par cette route ils avoient penetré jusques aux Philippines & aux Moluques, s'étoient rendus maîtres de ces dernieres Isles, & de plusieurs autres terres & roïaumes qui sont dans ces parages. Ils s'y sont établis & y ont fait construire des forts pour soutenir leur commerce contre ceux qui voudroient entreprendre de les troubler. Il seroit à souhaiter que toutes les forces du Perou, du Mexique, des Philippines & des Indes Portugaises se réunissent pour les chasser de ces postes & en purger les mers des Indes. Il faut esperer que quelque jour ce projet s'executera; car sans cela on ne peut compter sur rien dans ces climats.

Le jour de saint François quatre d'Octobre, le Duc de Lerme sortit de la Cour & quitta l'administration du Roïaume qu'il avoit gouverné plusieurs années en qualité de Favori & de premier Ministre de Sa Majesté Catholique. Peu de tems auparavant il avoit été élevé au Cardinalat. Peu après qu'il eut quitté le ministere, on arrêta D. Rodrigue Calderon son favori, qui au bout de deux ans & demi de prison fut condamné à mort, tous ses biens furent confisqués. On peut dire à ce sujet que la prosperité est semblable à un Cheval fougueux que peu de gens savent manier. 1618.

D. Bernard de Rojas de Sandoval, Cardinal & Archevêque de Tolede mourut subitement à Madrid le sept de Decembre. Parmi une infinité de bonnes qualités qui

éclatoient dans sa personne, on admiroit sur tout en lui un grand fonds de bonté & des inclinations genereuses. Il fut inhumé dans sa Cathedrale & dans la Chapelle de Notre-Dame, que lui-même avoit fait bâtir & orner avec beaucoup de magnificence. Le Roi voulut donner cet Archevêché à l'Infant D. Ferdinand un de ses enfans: comme il se rencontroit de grandes difficultés dans cette nomination par rapport à l'extrême jeunesse du Prince Infant, qui n'avoit gueres que neuf ans, il fallut plusieurs mois de negociation avant que de rien conclure.

1619. L'Empereur Mathias avoit renoncé depuis quelque tems au Roïaume de Hongrie & de Bohême en faveur de l'Archiduc Ferdinand son cousin. Les peuples de Bohême mécontens, soit de la renonciation même, soit de la personne en faveur de qui elle avoit été faite, se souleverent & causerent bien des guerres. La mort de l'Empereur qui arriva à Prague le douze de Mars, suivit de près cette renonciation. Il ne laissa point d'enfans. Les Electeurs s'étant assemblés selon la coutume, élurent pour Empereur le même Archiduc Ferdinand Roi de Bohême & de Hongrie: l'élection se fit le vingt-trois d'Aoust.

Le vingt-deux du même mois le Roi Catholique étoit parti de Madrid pour se rendre en Portugal. Il fit d'une maniere solemnelle son entrée publique à Lisbonne le jour de S. Pierre vingt-neuf de Juin. Le Dimanche quatorze de Juillet le Prince des Espagnes qui étoit present, fut solemnellement reconnu & declaré heritier presomptif de cette couronne & successeur du Roi son pere; en cette qualité on lui prêta serment de fidelité. Le jour suivant on fit l'ouverture des Etats convoqués pour y regler les affaires du Roïaume.

Le vingt-cinq du mois d'Octobre de la même année le Pape beatifia saint François Xavier de la Compagnie de Jesus, un des premiers Compagnons de saint Ignace qui en étoit le Fondateur. Xavier étoit le grand Apôtre des Indes & du Japon. Il fut ensuite canonisé avec saint Ignace le 12. de Mars de l'année 1622. par Gregoire XV.

L'Infant D. Ferdinand qui étoit 1620. déja Cardinal & qui avoit été nommé Archevêque de Tolede, envoïa à Tolede pour prendre en son nom possession de son Archevêché.

La guerre s'alluma si vivement en Bohême & les peuples entraînés par l'esprit d'heresie, pousserent si loin leur mecontentement, qu'ils élurent pour leur Roi le Comte Palatin du Rhin, Electeur de l'Empire. Il étoit soutenu par la plus grande partie des Protestans d'Allemagne. Le Roi d'Angleterre, beau-pere du Comte, les Hollandois & le Roi de Dannemarck se declarerent ouvertement pour lui. Les Electeurs de l'Empire, le Pape, le Roi d'Espagne, celui de Pologne & toutes les puissances d'Italie embrasserent le parti de l'Empereur, & lui offrirent les secours dont il auroit besoin.

Toute l'Europe attendoit la fin de cette guerre, & l'on étoit assez

incertain du ſuccés, quand les deux partis également animés en vinrent aux mains. La bataille ſe donna le huit de Novembre auprès de Prague, Capitale de la Bohême. L'Empereur gagna la victoire, & il reſta ſur la place huit mille hommes du côté des Rebelles. Le lendemain les Imperiaux ſe rendirent maîtres de Prague qu'ils prirent d'aſſaut. Ces ſortes de revoltes réuſſiſſent ſouvent mal aux heretiques. Bien des raiſons y contribuent, outre que ce ſont ordinairement des gens mols, ennemis du travail & de la fatigue, adonnés à la bonne chere & aux plaiſirs, ſelon l'eſprit de leur ſecte.

Le Pape Paul V. mourut le vingt-huit de Janvier. Le Cardinal Ludoviſio Boulonois lui ſucceda ſous le nom de Gregoire XV. Peu de tems après Philippe III. Roi d'Eſpagne mourut à Madrid le dernier jour de Mars, âgé de 43. ans, après en avoir regné vingt-deux & demi. Son corps fut conduit au celebre Monaſtere de S. Laurent de l'Eſcurial, dans la ſepulture que le Roi Philippe II. ſon pere avoit choiſie pour être celle des Rois & de la famille Roïale. Philippe IV. du nom, ſucceda à ſon pere Philippe III. 1621.

# SUITE DU SUPPLEMENT OU FASTE DE L'HISTOIRE D'ESPAGNE.

Année 1621. PHILLIPE IV. monte sur le Trône, & tient les Etats à Mardrid.

D. Frederic de Tolede bat les ennemis sur mer.

D. Rodrigue Calderon a la tête coupée sur un échafant dans la place publique à Madrid.

1622. Le Pape Gregoire XV. Canonize plusieurs Saints, ent'autres saint Ignace & saint Xavier de la Compagnie de Jesus.

D. Jean Maurique, Vice-Roy ou Gouverneur d'Oran en Afrique, remporte plusieurs avantages sur les Maures.

1623. Charles Edouard, Prince de Galles, passe incognito à Madrid.

Le Comte de Tillly bat en Flandres le Comte d'Halberstad qui s'étoit jetté dans les Pays-Bas Catholiques avec une armée de dix-huit mille hommes d'Infanterie & six mille chevaux.

1624. Le Marquis de Cœuvres prend la Valtetine, & oblige les Espagnols d'en sortir.

Les Hollandois se rendent maîtres du Bresil qu'ils enlevent aux Portugais.

D. Louis d'Andrada bat les Hollandois & les Maures. Charles Archiduc d'Autriche arrive à Madrid, tombe malade & meurt.

Le Duc d'Ossone meurt.

Le Marquis de Spinola assiege 1625. & prend la Ville de Breda dans les Pays-Bas.

D. Frederic de Tolede chasse les Hollandois du Bresil.

Les Anglois font une descente près de Cadiz, & sont obligez de se rembarquer sans avoir rien fait.

Les Espagnols sont chassez de la Valtetine, & viennent au secours des Genois.

Le Roy d'Epagne fait arrêter les vaisseaux François dans ses Ports, & saisir les effets des François.

Le Cardinal Duc de Lerme, autrefois premier Ministre & favori du Roy d'Espagne Philippe III. meurt à Valladolid.

Le Cardinal Barberin vient en légation en France.

Le Duc de Feria, Gouverneur du Milanois leve le siege d'Ast & celui de Verrue.

Le Pape envoye le Cardinal 1626. François Barberin son neveu Légat en Espagne.

L'Infante Marie d'Autriche épouse Ferdinand Roy d'Hongrie, qui fut depuis Empereur III. de ce nom.

La guerre d'Italie au sujet du 1627. & Duché de Mantoue recommence. 1628.

D. Gonzale de Cordoue met le

ſiege devant Cazal.

Irruption d'une flotte Hollandoiſe dans l'Amerique Eſpagnole.

Le Roy d'Eſpagne décrie la monnoye de Billon dans ſes Etats

1629. La Reine d'Eſpagne Elizabeth de France accouche du Prince D. Balthazar-Charles-Dominique.

Le Roy de France paſſe lui-même en Italie & force le pas de Suze. Les Eſpagnols levent le ſiege de Cazal. Le Roy d'Eſpagne traite avec le Duc de Rohan.

1630. Le Marquis de Spinola aſſiege de nouveau Cazal & meurt devant cette place. Cazal eſt delivrée. Suſpenſion d'Armes entre la France & l'Eſpagne. Départ de la Reine d'Hongrie.

1631. Traité de Queraſque pour la Paix d'Italie entre les Eſpagnols & les François, en conſequence duquel le Duc de Nevers obtient l'Inveſtiture du Duché de Mantoue & du Mont-Ferrat.

L'Infant Charles eſt nommé Vice-Roy de Portugal, & le Marquis de ſainte Croix General des troupes Eſpagnoles dans les Pays-Bas, & le Cardinal Infant Gouverneur des Pays-Bas.

Grand incendie à Madrid.

Le Duc d'Oſſone commande la flotte contre les Hollandois.

Quatre-vingts vaiſſeaux Eſpagnols échoués ſont pris par les Hollandois.

1632. D. Antonio d'Ocquado General de l'armée navale, jette du ſecours dans le fort de Paraiba au Breſil.

Le Roy d'Eſpagne nomme D. Gonzales de Cordoue pour commander dans le Palatinat.

Taxe ſur les Aiſés en Eſpagne.

La ville de Mexico preſque entierement inondée. Le Roi d'Eſpagne donne du ſecours à l'Empereur contre le Roy de Suede, & fait arrêter tous les vaiſſeaux Suedois. Traité entre le Roy d'Eſpagne, le Duc de Savoye & les Genois.

Siege de Tanger en Afrique & de Goa dans les Indes par les Maures.

L'Infant D. Carlos eſt fait Generaliſſime des mers.

Le Prince d'Orange aſſiege & prend Venlo, Ruremonde, Maſtrick, & pluſieurs autres places. Les François ſe réndent auſſi maîtres de pluſieurs places dans les Pays-Bas. Les Hollandois prennent Limbourg & ſon Chaſteau.

Le Prince Balthazar-Charles reconnu heritier préſomptif de la Couronne à Madrid.

Le Prince D Charles frere du Roy meurt à Madrid. Le Cardinal Infant Archevêque de Tolede nommé ſucceſſeur de l'Infante Iſabelle dans le Gouvernement general des Pays-Bas.

Le Duc de Bragance épouze à Madrid la fille de D. de Medina- 1633.
Sidonia. Le Roy d'Eſpagne rétablit le Conſeil ſuprême de Portugal. Les Eſpagnols ſont obligez de rendre une place à l'Electeur de Treves.

Les Hollandois ſe rendent maîtres de pluſieurs Forts, & de Fernanbouc dans le Breſil.

La flotte deſtinée pour la nouvelle Eſpagne diſſipée dans le port de Cadiz par une violente tempête.

Les Portugais reprennent l'Iſle de Ceylan dans les Indes Orientales. Les Hollandois enlevent pluſieurs Gallions au Marquis de Cadarette; ils ſe rendent maîtres de tout le Breſil, à la reſerve de San-Salvador.

Le Duc de Feria delivre Conſtance.

L'Infante Isabelle-Claire-Eugenie, fille de Philippe II. Roy d'Espagne, meurt à Madrid.

Le Marquis d'Ayetone est nommé Gouverneur general des Pays-
1634. Bas Espagnols.

Le Duc de Feria meurt à Munic, & est remplacé par le Comte de Cerbeillon, qui cede cette place au Marquis de Leganez.

Traitez entre le Roy d'Espagne & le Duc de Savoye.

Le Duc d'Harscot est arresté & conduit au Château de Hall.

Le Prince de Barbaucon est arrêté dans les Pays-Bas & le Prince d'Epinoy & celui de Bournonville se retirent; le Prince Thomas de Savoye se retire à Bruxelles.

Le Marquis d'Ayetone leve le siege & le blocus de Mastrik.

Le Marquis de sainte Croix, General de l'armée navale d'Espagne, déclaré déchû du rang de Noble Genois.

Le Cardinal Infant quitte le gouvernement du Milanois pour prendre celui des Pays-Bas.

Retour du Marquis de Leganez en Espagne.

Le Gouverneur de Dunquerque refuse la Garnison que le Cardinal Infant veut lui envoyer.

1635. Le Roy d'Espagne fait armer dans le Milanois. Ses troupes surprennent Treves & plusieurs autres Villes.

L'Electeur de Treves arrêté & conduit prisonnier à Luxembourg, & de là transferé à Namur.

Le Roy de France reclame l'Electeur de Treves & s'en déclare le protecteur; à quoy le Cardinal Infant n'ayant point égard, le Roy de France lui fait declarer la guerre & fait arrêter tous les Espagnols qui se trouvent dans le Royaume.

La flotte que le Vice-Roy de Naples envoyoit en Provence est dispersée par une tempête.

Les Espagnols abandonnent Tillemont & plusieurs places aux environs.

Le Marquis de Villa-Franca est nommé General de l'armée d'Espagne en Italie, & le Comte d'Ognate Gouverneur de Milan.

Les Espagnols sont de nouveau chassez de Valtetine par le Duc de Rohan, & battus dans le Milanois par le Duc de Crequy & par le Duc de Parme.

Mort du Marquis d'Ayetone à Bruxelles.

Le Duc de Ferrandine nommé par le Roy d'Espagne General des armées navales, & le Marquis de sainte Croix, Vice-Roy de Catalogne.

Le Roy d'Espagne fait confisquer les biens du Duc de Parme dans le Royaume de Naples.

Après la mort du Duc de Lerme, le Prince Thomas lui succede. Les Espagnols prennent Limbourg & son Château.

Les Espagnols ayant joint le Duc de Modene, entrent ensemble dans les Etats du Duc de Parme, & enlevent plusieurs places. Le Marquis de Grana & Picolomini tirent retribution des Duchez de Bergue & de Juliers, & entrent dans Aix-la-Chapelle. 1636.

Les Epagnols sont surpris par les Hollandois dans Tillemont, & font achever un ouvrage que le Prince Guillaume de Nassau avoit commencé à Cleves. Le Duc d'Alcala nommé par le Roy d'Espagne son Vicaire General en Italie; & le Viceroy de Naples Gouverneur du Milanois.

Le

Le Duc de Savoye & le Maréchal de Crequy prennent plusieurs Places dans le Milanois sur les Espagnols.

Le Duc de Medina de Las Torres nommé Vice-Roi de Naples. Le Prince Thomas prend la Capelle en Picardie & le Catelet.

Le Comte de Monterey reprend la Vice-Roïauté de Naples, dont le Duc de Medina de Las Torres ne joüit que huit mois, & seulement pour épouser la Princesse de Stegliano.

Le Prince Thomas prend Corbie & Roye, & répand l'allarme jusques dans Paris.

D. Philippe de Sylva declaré General de la Cavalerie dans le Milanois.

Le Duc de Medina de Las Torres est fait Vice-Roi de Sicile. Les Genois refusent l'entrée de leurs Ports à la flote Espagnole, sur le bruit qu'elle vouloit surprendre la Ville.

Les Espagnols prennent S. Jean de Lux & s'y fortifient, & l'abandonnent après l'avoir pillé.

Les François reprennent Corbie.

Le Vice-Roi de Navarre, après avoir fait une vaine tentative sur S. Jean de Pied-de-Porc se retire.

1637. Picolomini quitte le service de l'Empereur, & prend celui du Roi d'Espagne. Le Cardinal Infant fait demander à l'Empereur la permission de le recevoir.

Le Duc de Parme est remis en possession des Villes que les Espagnols lui avoient enlevées, & de tous ses Etats à condition de neutralité; en vertu de ce traité il renvoïa les François, & remit Sabionnette aux Espagnols.

Le Duc de Medina de Las Torres, passe de la Vice-Roïauté de Sicile à celle de Naples à la place du Comte de Monteroy, nommé Plenipotentiaire.

Les Espagnols battirent sur mer les Hollandois, firent plusieurs courses sur l'Etat de Venise, & le Marquis de Leganès, après avoir pris quelques places en Piemont, fut battu par les Ducs de Savoye & de Crequy, & obligé de sortir du Milanois. Ils furent chassés du Languedoc par le Maréchal de Schomberg, & battu en Franche-comté par le Comte d'Harcourt.

Les Grisons obtinrent la neutralité.

En Flandres S. Preüil Gouverneur d'Arras prit quelques places aux Espagnols, dont ils en reprirent plusieurs.

Le Portugal se révolte & le Duc de Bragance après avoir refusé la Couronne se retire en Castille. 1638.

Le Marquis de Leganes prit quelques Villes dans le Montferrat, & tâcha d'appaiser par argent le mécontentement & la conspiration des Grisons.

La flotte d'Espagne arriva à Cadis heureusement, mais les Corsaires d'Alger enleverent plusieurs vaisseaux Espagnols richement chargez venant des Indes.

Les Espagnols assiegerent & prirent la ville de Crême; ils assiegerent & prirent Verceil & plusieurs autres petites places en Piemont; en Hollande ils eurent quelques avantages sur le Comte Guillaume de Nassau & perdirent le Comte Jean de Nassau General de leur Cavalerie, qui mourut à Brusselles. Leur Armée Navale fut defaite par l'Archevêque de Bordeaux à la vûë de Fontarabie.

Le Cardinal Infant fit ordonner aux François de ſortir des Païs-Bas Eſpagnols. Le Duc de Modene vint à Madrid, & après quelque ſéjour il retourna dans ſes Etats avec le titre de Vice-Roi de Portugal.

1639. Le Roi d'Eſpagne accorda au Duc de Modene le titre d'Alteſſe, & la toiſon d'or, & au Marquis de Leganez la Grandeſſe.

Ces diſputes des Griſons & des Valtelins continuent. Le Prince Thomas aïant quitté le Commandement des Armées de Flandres, prit celui des troupes du Milanois, aſſiegea & prit Trin.

Picolomini força les lignes de Thionville, & obligea les François à lever le ſiege.

En Italie il y eut ſuſpenſion d'armes entre la France, l'Eſpagne & la Savoye.

Le Comte d'Harcourt battit les Eſpagnols, & ſur mer les Hollandois leur donnerent un combat où l'avantage fut égal.

1640. Les hoſtilités continuerent dans le bas Palatinat où les Eſpagnols eurent quelques avantages.

En Italie le Comte d'Harcourt deffit le Marquis de Leganès, & après pluſieurs avantages, il mit le ſiege devant Turin & le prit.

Au commencement de cette année les François furent chaſſés du Rouſſillon par les Eſpagnols; mais la Catalogne ſe révolta en leur faveur, & ſe mit ſous la protection de la Courone de France.

Les Eſpagnols eurent encore de la perte en Flandres, où ils perdirent Arras.

1641. Cette année le Portugal ſe révolta, & choiſit pour Roi le Duc de Bragance.

Les Eſpagnols eurent pluſieurs avantages en Catalogne & dans le Rouſſillon; mais leurs affaires deperirent abſolument dans le Milanois.

Le Roi de Portugal aïant aſſiegé Badajoz, l'on retira toutes les troupes Eſpagnoles de la Catalogne pour la ſecourir, & par-là les Catalans rebelles reprirent ſur les Eſpagnols tout ce qu'ils avoient perdus. Le Maréchal de la Mothe Oudancourt étant paſſé en Catalogne, ſe ſaiſit de Balaguer, après avoir obtenu pluſieurs avantages ſur les Caſtillans. Les Eſpagnols eurent encore pluſieurs échecs ſur mer.

Le Cardinal Infant mourut à Bruxelles. Les Eſpagnols eurent du deſſous en Catalogne & dans le Rouſſillon, où ils perdirent Perpignan & pluſieurs autres Places. 1642.

Le Prince Thomas & le Cardinal de Savoye ſe racommodent avec Madame Royale, & quittent le parti d'Eſpagne, dont le Prince Thomas deffait un party conſiderable de Cavalerie.

A Rome les Eſpagnols commirent un attentat contre l'Ambaſſadeur de Portugal, ce qui obligea le Pape de lui donner deux Compagnies des Gardes.

L'Archiduc d'Autriche fut pourvû par le Roi d'Eſpagne de l'Archevêché de Tolede & du gouvernement des Païs-Bas.

Les Galions d'Eſpagne furent ſubmergez, & les Portugais enleverent vingt-deux vaiſſeaux Eſpagnols à la hauteur du Cap S. Vincent.

Le Maréchal de la Mothe fut reçu cette année à Barcelone en qualité de Vice-Roi. 1643.

Le Roi d'Eſpagne donna la Vice-Royauté de Naples au Marquis

de Leganez & le Comte Duc d'Olivarès après sa disgrace se retira dans un Couvent.

Les Espagnols eurent d'abord quelques avantages dans le Milanois où ils prirent Tortone;mais ils furent ensuite battus par le Maréchal de la Motte.

Le Vice-Roi du Mexique fait soulever les peuples contre le Roi d'Espagne.

1644. Les Espagnols eurent encore du dessous dans les vallées en Catalogne, où D. Joseph Marguerit les battit, & ils perdirent la celebre bataille de Rocroy,que gagna le Duc d'Anguien qu'on nomma ensuite le Prince de Condé. Cette perte entraîna celle de plusieurs autres Villes en Flandres.

Les Espagnols prirent ensuite quelques places sur les Hollandois, & leur Armée navale est défaite par le Maréclal de Brezé.

Le Roi d'Espagne donna le commandement general de ses troupes en Catalogne à Piccolomini, avec le titre de Duc de Bragance.

Les Espagnols eurent de grands avantages sur les François en Catalogne; les premiers après avoir battu le Maréchal de la Mothe, & l'avoir forcé de repasser la Segre, prirent encore Lerida & Balaguer.

La Reine d'Espagne mourut à Madrid; les Portugais eurent quelques avantages sur les Espagnols & ravagerent la frontiere; il y eut un combat où l'un & l'autre parti souffrit également, & s'attribua la victoire.

Les Portugais dans les Indes forcerent les Arabes à leur payer tribut, & leur prirent leurs vaisseaux.

Le Duc de Picolomini eut le commandement general des troupes des Païs-Bas Espagnols.

Les affaires du nouveau Roi de 1645.
Portugal continuerent à bien aller; le Prince de Portugal fut fait Chevalier de l'Ordre de Christ avec toutes les ceremonies ordinaires.

Le Comte d'Harcourt nommé par le Roi de France Vice-Roi de Catalogne, est reçû à Barcelone. Les François y eurent de grands avantages sur les Espagnols; & le Comte d'Harcourt les deffit devant Balaguer qu'il prit par Capitulation.

M. Le Duc d'Orleans à la vûë de l'Armée Espagnole en Flandres, eut divers avantages, assiegea & prit le fort de Mardick & plusieurs autres Places; les Espagnols surprirent ce fort sur la fin de l'année.

Dans le Milanois les Espagnols eurent tantôt l'avantage & tantôt du dessous.

Le Duc d'Olivarès mourut dans sa disgrace.

Le Maréchal de Turenne prit Treves que les Espagols deffendoient.

Le Bresil retourna des Hollan- 1646.
dois aux Portugais; les Espagnols forcerent le Prince Thomas à lever le siege d'Orbitello; ils prirent dans le Montferrat le Château de Ponzone & le démolirent.

La Garnison Espagnole de Lerida surprit le Château de Termes; d'ailleurs les Espagnols eurent du desavantage en Catalogne & en Flandres; le Comte d'Harcourt à la tête des François & des Catalans, après plusieurs avantages, les força à se retirer; il investit & assiegea Lerida qu'il fut forcé d a-

bandonner après ſept mois de ſiege : en Flandres le Duc d'Orleans leur prit Courtray, reprit Mardick, &c. Le Maréchal de Gaſſion enleva en pluſieurs fois differens corps de troupes avec leurs bagages. D'ailleurs le Duc d'Enghien après avoir pris Furnes, prit encore Dunquerque, &c.

En Italie la flotte Françoiſe commandée par les Maréchaux de la Meilleraye & du Pleſſis-Praſlin, enleva Piombino & Portolongone.

1647. Le Roi de Portugal qui faiſoit beaucoup ſolliciter le Pape pour la proviſion des Evêchés vacants de ſon Roïaume, auſquels il avoit nommé, eſt encore contrequarré par l'Eſpagne.

Le Roi d'Eſpagne ſe marie avec l'Archiducheſſe ſa niece, fille aînée de l'Empereur ; il nomma D. Jean d'Autriche ſon fils naturel, Generaliſſime de la mer.

Le Comte d'Harcourt aïant demandé ſon rappel de la Vice-Roïauté de Catalogne à la Cour de France, elle y envoya le Prince de Condé.

Les Eſpagnols prirent Armentieres, Commines, Dixmude, &c. eurent quelques petits avantages ; mais ils furent maltraitez, tant en Flandres qu'en Catalogne où les Generaux François défirent pluſieurs corps de leurs troupes, & prirent pluſieurs Places. L'Archiduc fut bleſſé à la joue devant la Baſſée.

Les Siciliens & les Napolitains ſe révolterent contre les Officiers d'Eſpagne, on pilla leurs maiſons à Palerme & autres endroits.

Les Portugais prirent une Ville ſur les Eſpagnols.

D. Jean d'Autriche avec la flote d'Eſpagne, aſſiege Naples par mer.

Cette année fut celebre par la peſte & la famine qui ravagea l'Eſpagne, & par le traité de Paix entre l'Empereur, l'Empire, la France & la Suede, ſigné & publié à Munſter, où le Roi d'Eſpagne fit faire ſes proteſtations par les Députez du Duché de Bourgogne. Pluſieurs des Provinces-Unies refuſerent de ratifier le Traité. 1648.

Les affaires militaires d'Eſpagne n'allerent pas mieux que les années précedentes. En Italie le Duc de Modene & le Maréchal du Pleſſis Praſlain eurent de grands avantages, & le Prince Thomas dans le Milanois fit demolir Ponzone & Monte-Caſtello.

En Flandres l'Archiduc Leopold eut quelques avantages, mais il perdit la bataille de Lens contre le grand Prince de Condé, ce qui fixa le ſort des armes de ce côté.

Le Roi d'Eſpagne fit épouſer en ſon nom par le Roi d'Hongrie & de Bohême la Princeſſe Imperiale.

La peſte continua à faire de grands ravages dans les differentes Provinces d'Eſpagne. 1649.

Les troubles de France faciliterent à l'Archiduc Leopold, General des troupes Eſpagnoles en Flandres, de faire de grands ravages dans le Roïaume ; mais étant appaiſés il fut obligé d'en ſortir, & d'être ſur la deffenſive contre le Comte d'Harcourt, qui battit les Eſpagnols près Valenciennes, & leur enleva quelques places. Pendant cette Campagne l'Archiduc prit ſaint Venant & le fort de la Quenoque ; & le Château de la Motte aux bois, &c.

En Catalogne le Comte de Mar-

fin eut quelque avantage, mais les Espagnols prirent plusieurs Villes, & entr'autres Salo & autres petites aux environs de Barcelone.

Les troubles de Naples continuoient & l'on arrêtoit tous les jours differens Seigneurs qui étoient soupçonnés de conspiration. D. Juan d'Autriche est nommé Vice-Roi de Sicile & Sur-intendant des affaires d'Espagne en Italie. Il y eut à Naples une conspiration secrete en sa faveur, où l'on avoit résolu d'assassiner le Vice-Roi, & de nommer Roi D. Jean d'Autriche sans sa participation.

Le Duc de Modene étant pressé par les Espagnols qui faisoient de grands ravages sur ses terres, & étant hors d'esperance du secours de France, s'accomode avec l'Espagne; après ce traité les Espagnols entrerent en Piemont.

Le Chevalier Pol, Commandant de l'Escadre Françoise en Mediterranée, mene à Porto-Longone plusieurs vaisseaux, qui portoient du bled à Naples, & prend partie de ceux qui les escortoient.

Les Portugais continuerent avec de grands avantages dans les Indes sur les Hollandois. Ceux de Rio de Janeiro ouvrirent commerce avec les Espagnols de Rio de la Plata.

La nouvelle Reine d'Espagne étant arrivée à Milan, accompagnée du Roi d'Hongrie son frere, passa heureusement en Espagne où elle fut reçûë avec magnificence, & le mariage se consoma heureusement.

1650. Le Roi d'Espagne reconnut la Republique d'Angleterre & fit des offres au Protecteur pour déclarer la guerre au Portugal.

Le Duc de Mercœur étant nommé par le Roi de France Vice-Roi de Catalogne, fait son entrée à Barcelone. Les Peuples du Roïaume de Valence se souleverent, & obligerent le Vice-Roi de s'enfuir: le Roi envoye le Marquis de Mortare pour appaiser les troubles. Les Catalans firent quelques mouvemens en faveur des Espagnols, que la prudence du Vice-Roi appaisa d'abord; mais les revoltes continuant, les Chefs attachez à la France furent obligez de se retirer en Roussillon & en France.

Le Chevalier Pol fit passer un secours considerable à Portolongone, malgré cinquante vaisseaux Espagnols qu'il rencontra en route, & qu'il força à se retirer avec perte.

Les Espagnols prirent d'assaut Piombino, & le Prince D. Juan d'Autriche assiegea & prit Portolongone.

En Flandres quelques Villes se rendirent aux Espagnols, le Maréchal de Turenne assiegea & prit Rhetel. Les Espagnols sous la conduite de Fuensaldagne prirent Mouson, & le Maréchal du Plessis-Praslain après avoir repris Rhetel, tailla en pieces l'Armée Espagnole commandée par le Maréchal de Turenne.

Traité conclu en Espagne entre le Grand Seigneur & le Roi d'Espagne, & un autre de commerce entre l'Espagne & la Hollande.

Le Roi d'Espagne nomme au Cardinalat D. Pimantel Archevêque de Sicile. 1651.

Le Nonce du Pape baptisa à Madrid la jeune Infante, qui fut

tenuë sur les fonds par sa sœur aînée.

Les Espagnols tâcherent en vain de surprendre Pradel sur les François en Catalogne ; le Marquis de saint Maigrin eut soin de garnir de bons secours & de munitions Balaguer & les autres places de Catalogne. Barcelone étant presque depeuplée par la fureur de la peste, les Espagnols s'y presenterent ; mais D. Joseph Marguerit fit échouer leur dessein.

D. Juan d'Autriche de retour de Sicile, fut nommé General des troupes Espagnoles en Catalogne ; il condamne l'équipage d'un vaisseau François pris par ses troupes, aux Galeres. Il assiege Barcelone, cinq cens chevaux traversent son Camp & se jettent dans la ville.

Le General de Marsin abandonne la Catalogne sans ordre, & se retire en Guyenne.

Le Roi de Portugal fait arrêter l'Amiral & Vice-Amiral du Bresil, accusés d'intelligence avec les ennemis de l'Etat.

Les Espagnols furent obligés de quitter le Piemont & le Mont-Ferrat, & de se retirer dans le Milanois.

En Flandres le Maréchal d'Aumont tailla en pieces huit cens chevaux Espagnols & prit trois cens prisonniers.

Le Comte de Grandpré deffit un corps de trois mille cinq cens Espagnols près de Bapaume.

Les Espagnols prirent Bergues en Flandres.

1652. Les affaires de la Catalogne allerent de mieux en mieux pour le Roi d'Espagne, ses troupes après un long siege prirent enfin Barcelone ; cette Ville députa au Roi Catholique pour obtenir son pardon.

Le Prince de Condé à la tête des Armées d'Espagne en Flandres & en Picardie, & le Comte de Fuensaldagne eurent des avantages considerables.

L'Archiduc Leopold assiegea Graveline, & prit le fort Philippe.

Le Marquis de Carocene prit Crescentin en Piemont, Catal & sa citadelle ; cette derniere place fut remise au Duc de Mantouë qui y mit garnison.

Le Roi d'Espagne fit assembler les Ordres de Calatrava, Alcantara & de saint Jacques à Madrid : il y assembla aussi les Etats generaux.

Le Maréchal d'Hocquincourt ayant assiegé Gironne, D. Juan d'Autriche l'obligea à lever le siege & à se retirer dans le Roussillon. 1653.

Les troupes de France & de Savoye obligerent les Espagnols à abandonner le Piemont & le Montferrat, après avoir eu plusieurs desavantages, & le Marquis de Caracene ayant été bien blessé dans le combat.

Le Comte de Castiglio Nuovo nouveau Vice-Roi de Naples, vient relever le Comte d'Ognate.

Le Prince de Condé toûjours commandant les troupes d'Espagne, prit Rocroy, Roye & quelques autres places ; les Espagnols eurent encore d'autres avantages tant en Flandres, qu'en Picardie.

L'Archiduc d'Autriche étant venu à l'Armée du Prince de Condé, il ne put s'accomoder avec lui.

L'Espagne continua de favoriser les Revoltez de Guyenne & les

Princes mécontens de France ; mais toûjours avec peu de succés.

1654. Les affaires de Catalogne changerent de face par la presence du Prince de Conty, qui aprés avoir pris quelques places & deffait les Espagnols dans la Catalogne, entra dans le Lampourdan & se rendit maître de Puycerda & d'une grande partie de cette Province.

Le Roi de France donna le gouvernement du Roussillon & de la Cerdagne à D. François Sagurra Catalan.

Il y eut une petite treve au commencement de cette année en Piemont, entre la France & la Savoye, & les troupes Espagnoles ; mais les troupes Françoises & Savoyardes étant entrées dans le Milanois, défirent celles d'Espagne commandées par le Marquis de Caracene.

Le Duc de Guyse Commandant de la flotte de France, fit une descente dans le Royaume de Naples, & peu après l'abandonna & reprit la route de France.

L'Archiduc Leopold fit arrêter à Bruxelles le Duc de Lorraine & le fit conduire au Château d'Anvers, de-là à Dunkerque pour passer en Espagne. Le Duc François de Lorraine vint de Vienne pour prendre le commandement des troupes de son frere.

Les troupes de France abandonnerent le païs de Liege.

Les Espagnols mirent le siege devant Arras, mais ils furent obligez de le lever & les François eurent encore quelques autres avantages.

La Reine Christine de Suede passe à Bruxelles.

Le Roi de Portugal fit arrêter l'Evêque de Coimbre pour suspicion & conviction de correspondance avec la Cour de Madrid.

Le Roi d'Espagne fit bâtir une magnifique Chapelle à l'Escurial, & y fit transporter les os de ses ancêtres. Il nomma l'Infante heritiere de tous ses Etats.

Le Prince Thomas à la tête des troupes de France & de Savoye, penetra jusqu'au cœur du Milanois, & assiegea Pavie, tandis que le Duc de Modene entroit par le Cremonois. Ces deux Princes jetterent l'allarme par tout. 1655.

Le feu aïant pris au Palais des Ducs de Milan, il fut tout consomé, & tous les papiers furent brûlez.

Le Pape étant mort, le Cardinal Chigi fut élu sous le nom d'Alexandre VII.

Le Duc de Mantouë quitta le parti d'Espagne pour celui de France.

En Flandres les troupes de France prirent Landrecy sous la conduite des Maréchaux de Turenne & de la Ferté ; & le Roi s'étant mis à la tête des troupes, prit plusieurs Places.

Le Duc François de Lorraine quitta le parti d'Espagne pour prendre celui de France.

L'Espagne se brouilla avec l'Angleterre, & l'une & l'autre Puissance firent arrêter chez eux les effets de la nation ennemie. L'Ambassadeur d'Espagne sortit de Londres sans audiance de Congé.

Le Roi de Portugal ratifia le traité fait entre les Anglois & ses sujets ; ses troupes dans le Bresil chasserent les Hollandois de tous les postes qu'ils occupoient.

Les flottes de France & d'Espa-

gne s'étant rencontrées devant Barcelone, il y eut un combat, & la France eut le dessus.

1656. Le Pape promit dans une audiance particuliere à l'Ambassadeur de Portugal de pourvoir aux Evêchez de ce Royaume, & de le recevoir comme Ambassadeur; mais après avoir attendu longtems, l'Ambassadeur voyant qu'il n'avançoit rien, retourna auprès du Roi son Maître.

D. Juan Roi de Portugal mourus à Lisbonne & laissa la Couronne à son fils âgé de treize ans, & la Regence à son épouse.

La guerre déclarée entre l'Angleterre & l'Espagne, commença par plusieurs hostilitez. La flotte d'Espagne venant des Indes fut battue par une flotte Angloise, & la plufpart des vaisseaux furent ou brûlés ou coulés à fond. Les Anglois s'étant rendus maîtres d'une partie de l'Amerique desolerent toutes les Indes Occidentales des Espagnes.

D. Juan d'Autriche nommé Gouverneur des Pays-Bas, arrive après plusieurs traverses en Flandres. L'Archiduc se retira en Allemagne; le Marquis de Caracene se rendit aussi en Flandres, ayant quitté le Milanois pour servir dans les Pays-Bas.

Le Comte de Fuensaldagne étant arrivé dans le Milanois, prit possession de ce Gouvernement & marcha au secours de Valence assiegé par le Duc de Modene.

Le Comte d'Estrades se deffendit en Catalogne des projets des Espagnols, & les François y eurent quelques avantages.

1657. Les Espagnols perdirent quelques Places en Catalogne; le Maréchal de la Ferté leur enleva Montmedy, & le Duc de Candale les repoussa jusques à Barcelone.

Le Maréchal de Turenne prit quelques Places en Flandres, & les Espagnols furent obligés de lever le siege d'Ardres. Le Comte de Grand-Pré battit un détachement de la Garnison de Rocroy.

Les Portugais se rendirent absolument maîtres de l'Isle de Ceylan sur les Hollandois.

Les Espagnols résolurent d'attaquer le Portugal par trois endroits; ils assiegerent d'abord Urgel; mais ils furent repoussés de toutes parts.

Le Duc de Mantouë abandonna le parti de France pour prendre de nouveau celui d'Espagne. Le Prince de Conti & le Duc de Modene firent entrer deux convois dans Valence, & se saisirent de plusieurs dehors; mais ils furent obligés de lever le siege d'Alexandrie faute d'Infanterie & de fourages. Cela ne les empêcha pas de prendre quelques autres places & d'obliger les Espagnols de se retirer dans le Milanois.

La flotte Angloise battit la flotte Espagnole vers les Isles Canaries.

La Reine d'Espagne accoucha d'un Prince.

Le Maréchal de Turene aïant investi Dunquerque, en forma le 1658.
siege, pendant lequel il gagna la celebre bataille des Dunes contre le Prince de Condé, D. Juan d'Autriche, & le Marquis de Caracene qu'il deffit entierement; cette perte couta aux Espagnols, outre les prisonniers de guerre & Dunkerque, grand nombre des Villes de Flandres qui se rendirent sans siege. Le Maréchal prit encore Oudenarde après avoir battu quelques

quelques regimens qui vouloient se jetter dans cette place.

Le Duc de Modeine, le Marquis de Ville & autres Generaux François eurent aussi tout l'avantage dans le Piemont & le Milanois.

Le Duc de Mantoue aïant fait un traité de neutralité, les troupes Françoises sortirent de ses Etats.

Les Etats Generaux d'Espagne, interdirent tout commerce avec le Portugal, & l'on exerça de part & d'autre des hostilitez, tantôt heureuses, tantôt funestes.

Les Anglois continuerent à remporter des avantages considerables sur les Espagnols aux Isles.

1659. L'Espagne vit naître Charles II. qui fut Roi d'Espagne après la mort de son pere.

D. Juan d'Autriche quitta le gouvernement des Pays-Bas, & revint en Espagne par la France. Le Marquis de Laracenne resta seul Gouverneur des Pays-Bas Espagnols.

Le nouveau Duc de Modeine fit un traité de neutralité avec l'Espagne.

Cette année vit mettre la premiere main à la paix generale entre les deux Couronnes de France & d'Espagne, par le fameux traité des Pyrenées, le Cardinal Mazarin & D. Louis de Haro se rendirent à cet effet sur les frontieres des deux Royaumes. La Paix fut enfin concluë & signée avec le mariage de Louis XIV. Roy de France & de l'Infante.

Le Prince Charles de Lorraine remis en liberté.

L'échange des ratifications de 1660.
la paix se fit, & les deux Cours de France & d'Espagne s'étant transportées sur les Frontieres, l'on y fit la ceremonie du mariage, l'on remit la Princesse entre les mains du Roi, & après plusieurs fêtes & entrevûës de part & d'autres, les deux Cours se separerent & retournerent chacune à leur séjour.

Cette Paix fut encore suivie de celle entre l'Espagne & l'Angleterre, qui fut proclamée dans l'un & l'autre Royaume.

*Fin du Supplément & des Fastes.*



# AVERTISSEMENT
## DES LIBRAIRES.

Le R. P. Charenton n'a pas crû devoir remplir ni prolonger davantage ces Fastes, d'autant plus que le R. P Brumoy Jesuite, travaille à continuer l'Histoire d'Espagne jusqu'au regne present, de façon qu'il anticipera même sur Mariana, en reprenant les choses avant Ferdinand le Catholique, c'est-à-dire, à l'Histoire de la réünion de la Castille & de l'Arragon, dont nous ferons une suite que nous projettons de donner au Public, en cinq autres Volumes pareils à ceux-cy, ensorte que l'on fera un corps d'Histoire complet en dix Volumes de suite.

Dès que cet Ouvrage sera en état d'être annoncé, nous en ferons parler dans les Journaux & nouvelles Litteraires.

## *Approbation de M. l'Abbé Fraguier, des Academies Françoise, & des Inscriptions & belles Lettres.*

J'Ay lû par l'Ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, *l'Histoire Generale d'Espagne du P. Jean de Mariana, traduite en François*; & j'ay crû que l'impression en seroit utile & agréable au Public. Fait à Paris ce 4. de Juillet 1722.

*Signé*, FRAGUIER.

## *PRIVILEGE DU ROY.*

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre: A nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé le Sieur BRIASSON, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre, *Histoire de Mariana en Espagnol ou en François.* Mais comme il craint que quelques gens mal intentionnez ne s'avisassent de luy contrefaire ledit Ouvrage, étant encore chargé d'un grand nombre des Exemplaires dudit Ouvrage, ce qui luy feroit un tort considerable, attendu la grande dépense qu'il a été obligé de faire pour le pouvoir parfaire; il Nous auroit en consequence tres-humblement fait supplier pour l'en dédommager, luy accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires. A ces causes, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous luy avons permis & permettons par ces Presentes, de faire réimprimer ledit Ouvrage en telle forme, marge, caractere, en un ou plusieurs volumes conjointement ou separément, & autant de fois que bon luy semblera; & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de dix années consecutives, à compter du jour de la datte desdites Presentes. Faisons deffenses à toutes sortes de Personnes, de quelque qualité & conditions qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéïssance; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage cy-dessus mentionné en Espagnol ou en François, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, même de traduction en langue Françoise ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant,

ou de ceux qui auront droit de lui ; à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts ; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris ; & ce dans trois mois de la datte d'icelles. Que l'impression de cet Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie ; & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Fleuriau d'Armenonville ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre tres-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Fleuriau d'Armenonville, le tout à peine de nullité des Presentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant, ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie desdites Presentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage soit tenue pour duement signifiée ; & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foy soit ajoûtée, comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & necessaires, sans demander autre permission ; & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le dixiéme jour du mois de Juillet, l'an de grace mil sept cens vingt-deux, & de notre Regne le septiéme. Par le Roy en son Conseil. SAINSON.

*Registré sur le Registre V. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 161. conformément aux Reglemens, & notamment a l'Arrest du Conseil du 13 Aoust 1703. A Paris ce 20 Juillet 1722.*

*Signé*, DELAUNE, *Syndic.*

Je reconnois avoir cedé à Messieurs Pierre-Augustin Le Mercier, Philippe-Nicolas Lottin, & Jean-François Josse, un quart à chacun dans le present Privilege, suivant les conditions faites entre nous. A Paris ce 18 Juillet 1722.

Signé, BRIASSON.

*Registré sur le Registre V. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 161. conformément aux Reglemens ; & notamment à l'Arrest du Conseil du 13 Aoust 1703. A Paris le 20 Juillet 1722.*

Signé, DELAULNE, Syndic.

# DISSERTATION HISTORIQUE SUR LES MONNOYES ANTIQUES D'ESPAGNE.

*Par M. MAHUDEL, Docteur en Medecine, & de l'Academie Royale des Inscriptions & des belles Lettres.*



A PARIS, RUE S. JACQUES;

Chez
- LE MERCIER, Pere, vis-à-vis S. Yves, à S. Ambroise.
- LOTTIN, prés S. Yves, à la Verité.
- JOSSE le Fils, à la Fleur de Lys d'Or, près la rue de la Parcheminerie.
- Et BRIASSON, à la Science, près la Fontaine S. Severin.

M. DCC XXV.

*AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.*



# A PHILIPPE V.

## ROY D'ESPAGNE.



IRE,

*Les Monumens qui paroissent aujourd'hui devant* VOTRE MAJESTE', *après avoir été dispersez & cachez depuis tant de siecles, se sont enfin rassemblez de tous les coins de la terre, pour venir rendre leurs homages à leur Maître légitime ; il y en a un*

*grand nombre parmi eux à qui l'on a jusques ici disputé l'honneur d'être Espagnols, & qui semblent n'avoir attendu pour se faire rendre leur état certain, que l'occasion du Regne le plus signalé qui se soit encore vû dans la Monarchie. Il est vrai qu'il manque à ceux-là, ou la parole, ou l'usage d'une langue intelligible pour expliquer leur droit : mais ils portent en revanche des marques de noblesse, & de valeur tellement propres à la Nation dont ils se pretendent originaires, que* VOTRE MAJESTE' *les reconnoîtra facilement à ces caracteres si* [illegible] *ment éprouvez dans les cœurs de cette Nation, depuis qu'elle la gouverne avec tant de sagesse ; j'ay l'avantage en servant d'interprete à ses Monnoyes, de voir réunies en la personne Auguste de* VOTRE MAJESTE', *les vertus morales les plus éclatantes des Capitaines & des Empereurs payens dont ces Monumens nous ont conservé les portraits, & d'admirer en elle des traits heroiques de pieté qui n'ont point d'exemples parmi les Rois Chrétiens, qui l'ont precedée sur le Trône d'Espagne ; heureux si dans ma fonction, je puis être parvenu à lui marquer la veneration, le zele, & le profond respect avec lesquels j'ay l'honneur d'être,*

SIRE,

DE VOTRE MAJESTE',

Le très-humble & le très-
obéïssant serviteur.
MAHUDEL.



# DISSERTATION HISTORIQUE SUR LES MONNOYES ANTIQUES D'ESPAGNE.


A connoiſſance des Monnoyes d'un païs fait une partie de l'Hiſtoire politique de la nation qui l'habite; elles ſont, pour la preuve de quantité de faits, des titres d'autant plus certains, qu'ils ſont reconnus de tous les peuples, qu'ils ſont multipliez & plus propres à ſe conſerver que ceux dont le papier, le parchemin, & le marbre même ſont ordinairement depoſitaires.

*Differences des monnoyes, tirées du tems de leur fabrication.*

On les diviſe en antiques, en anciennes, & en modernes; les premieres ſont celles qui ont été fabriquées depuis le tems qu'on a commencé à uſer de monnoye, juſques au ſiecle de la décadence de l'Empire Romain; on appelle anciennes celles qui

ont été battuës depuis cette decadence, jusqu'au siecle qui precede celui où nous vivons ; & les modernes sont celles qui ont actuellement cours, ou que les habitans les plus anciens d'un païs peuvent y avoir vûës en usage.

On a donné le nom de Medailles aux antiques, par excellence sur les autres, à cause de la varieté des sujets historiques qu'elles representent, & du relief de leur gravure, circonstances qui font aujourd'huy le caractere distinctif entre les vrayes medailles modernes & les monnoyes courantes.

*Utilité de la recherche des monnoyes par raport à l'histoire.*

C'est à la faveur des pieces de cette premiere classe, dont les gens de Lettres se sont étudiés à faire des recueïls depuis environ deux siecles, qu'on a porté le flambeau dans les tems les plus obscurs de l'antiquité ; c'est depuis qu'il a été permis de consulter ces titres qu'on a vû l'histoire Grecque, & la Romaine éclairées par une infinité de traitez particuliers sur ce qu'il y avoit de plus incertain concernant l'origine, la langue, les mœurs, la Theologie, le gouvernement civil & militaire, & la chronologie de ces deux nations ; & c'est à la vûe de ces progrès que les Historiographes recents des autres Monarchies piquez d'une noble émulation, ont recherché dans de pareilles sources de quoy enrichir leurs histoires.

*Abondance de monnoyes antiques en Espagne.*

La nation Espagnole est, après ces deux anciennes, celle des monnoyes de laquelle on peut former des suites plus nombreuses ; elle a sur la Françoise l'avantage de compter dans son histoire plus de ces pieces qu'on puisse seurement lui attribuer, battuës sous les noms de ses villes du tems de la

Republique Romaine . & dans les commencemens de l'Empire, independamment de celles que nous connoiſſons être du même païs, par leur fabrique, ſans pouvoir les dechiffrer, à cauſe de l'ignorance dans laquelle nous ſommes de leurs caracteres.

C'eſt ce qui a fait long-tems douter ſi celles de cette nature n'étoient point plutôt Pheniciennes ou Carthaginoiſes, vû la probabilité qu'il y a que les monnoyes de ces peuples qui ont joüé ſur le Theatre du monde un ſi grand rôle, ne devant pas être moins communes que celles des Rois & des villes de la Grece, pourroient ſe trouver en auſſi grand nombre, principalement dans les lieux que ces peuples ont le plus frequenté, comme ſont les côtes d'Eſpagne, une partie de l'Italie & la Sicile.

Mais plus les recüeils qu'on a faits depuis quelque tems de ces prétenduës inconnuës, en ont multiplié le nombre, plus la queſtion eſt devenuë aiſée à decider par le diſcernement qui peut aujourd'hui ſe mieux faire qu'auparavant des unes & des autres, & par la comparaiſon des ſymboles & des caracteres propres à l'Eſpagne, marquez par les Romains ſur leurs monnoyes avec les mêmes figures que l'on voit ſur celles de ces pieces, qui ont paſſé juſques à preſent pour douteuſes, & qui doivent par là ceſſer de l'être.

*Moyen de diſcerner les monnoyes antiques d'Eſpagne, d'avec celles des autres païs.*

Antoine-Auguſtin Archevêque de Tarragone, le plus ſcavant Antiquaire de ſa nation, & peut être de ſon ſiecle, eſt le premier qui dans les 6, 7, & 8e de ſes Dialogues, ſur les antiquitez Romaines & Eſpagnoles, ait parlé de ces monnoyes, ce qu'il a fait avec autant d'érudition, que de candeur à in-

*Auteurs qui ont écrit des monnoyes d'Eſpagne.*

diquer ce qu'il croyoit n'être que conjectural.

Zurita dans ses notes sur l'Itineraire d'Antonin, Ambroise de Morales dans sa Chronique d'Espagne, Severin de Faria dans sa notice de Portugal, & les historiographes particuliers de Seville, de Cadiz, de Valence, de Segovie, d'Huesca, & d'autres Villes de ce Roïaume, n'ont pas manqué pour les annoblir de citer celles de ces monnoyes qu'ils ont crû avoir raport à leur fondation.

Mais il n'y a personne à qui nous ayons l'obligation d'en avoir publié un plus grand nombre qu'à Vincent de Lastanosa, dans un recüeil imprimé à Huesca sa patrie en 1645, in-4°. augmenté par François Ximenés de Vrrea, sous le titre de *Museo de las Medallas desconocidas Espagnolas*; on ne peut que lui sçavoir gré du soin qu'il a pris d'en assurer la verité par l'indication du lieu de la découverte de chacune, & par les éloges de la probité des curieux de sa nation, entre les mains desquels il dit les avoir vûës; il ne manque à son ouvrage pour le rendre plus interessant, que des explications des pieces qu'il met sous les yeux, ce qui est un travail qu'il a laissé à faire à ceux qui viendroient après lui.

*Cette dissertation ne doit être regardée que comme un essay sur cette matiere.*

Pour moi qui suis persuadé qu'on ne peut y réüssir sans avoir auparavant verifié tout ce que les collections d'une infinité de particuliers de divers païs contiennent en ce genre: Je me contente sur un choix de quelques-unes de ces monnoyes que j'ai fait graver d'après celles dont M. de Boze m'a fait l'honneur de me donner la communication au Cabinet du Roy, d'après les miennes propres, & d'après celles qui sont répanduës dans les ouvrages d'auteurs

qui en ont publié quelques-unes, de donner un eſſai de la maniere dont on peut en rendre utiles les explications dans l hiſtoire ancienne d'Eſpagne.

A juger des richeſſes de cette Province, par ce qu'en ont écrit les anciens Hiſtoriens, par la quantité des mines d'or, d'argent & de cuivre qu'ils diſent qu'on y trouvoit de leur tems (1), par les particules d'or qui detachées par les pluïes & entraînées par les torrens, vont ſe jetter dans ſes rivieres, » où elles roulent, & par l'abondance de toute ſorte » de matiere à monnoye, que Poſidonius, cité par » Strabon, aſſure expreſſément, que chaque monta» gne & chaque colline y renferme dans ſon ſein (2); il ſembleroit qu'on en dût beaucoup trouver d'or, dans les decouvertes qui s'y font & que ces authoritez, quoique pleines d'exageration ſont au moins des prejugez pour croire qu'on y en a beaucoup frapé en ce métail; l'experience nous apprend néanmoins le contraire, puiſque je ne ſache en avoir vûë aucune qu'on puiſſe ſoupçonner y avoir été fabriquée en or avant l'époque du regne des Gots.

***En quels metaux ſont les monnoyes antiques d'Eſpagne.***

Tite-Live ne dément point ce fait, au moins pour le tems qui a rapport à ce qu'il en a écrit, lorſque dans les differens endroits de ſon Hiſtoire, où il fait le dénombrement des treſors qui provenoient des ſommes exigées par forme de contribution, ou pillées chez les Eſpagnols vaincus par les Romains, & portées à Rome dans les triomphes decernez aux vainqueurs de retour; il n'y ſpecifie jamais que de

(1) *L. 3. cap. 3. Metallis plumbi, ferri, æris, argenti, auri tota ferme Hiſpania ſcatet.*

(2) *L. 3. Rerum geographicar. Itaque omnis mons & omnis collis locupletiſſima cujuſdam fortunæ dono ſit numiſmatis materiâ cumulatus.*

l'argent non monnoyé, ou monnoyé; ce qu'il exprime par les termes *argenti infecti*, ou *signati pendo*; & que si dans un seul de ces passages (1), à l'occasion du triomphe de Porcius Caton, il parle d'or enlevé, on ne peut inferer de l'expression *auri pondo mille quadringenta*, dont il se sert; sinon que c'étoit de la matiere & non des monnoyes d'or comptées au poids.

*Description des monnoyes Espagnoles.*

Ce n'est donc qu'en argent & en cuivre qu'on en trouve; celles là dont le titre est assez fin, sont toutes du volume des *biges* & des *quadriges* consulaires, & de leur poids, qui étoit celui du denier Romain lequel se raporte à notre gros (2). Pour ce qui est du volume de celles de cuivre, il se réduit aux differences des grandeurs les plus ordinaires de la premiere, de la seconde & de la troisiéme forme de celles de la Republique, & du commencement de l'Empire des Romains (3); on ne laisse pas néanmoins d'en voir quelques-unes de ce métail du poids des medaillons, qui appartiennent à des Villes, comme à Obulco, à Ilipa, à Sagunte, & à quelques autres, (4).

C'est en ces deux metaux que sont celles qui portent des caracteres & des figures dont l'explication fait l'objet de nos recherches (5); & c'est pour y parvenir qu'il me paroît necessaire de consulter les monnoyes antiques des Romains qui ont quelque raport à l'Espagne (6) afin d'y trouver des symboles

(1) *Tite-Liv. l. 34. M. Porcius Cato ex Hispania triumphavit tulit in eo triumpho argenti infecti* XXV. *millia pondo, bigati centum viginti tria millia, oscensis quingenta quadraginta, auri pondo mille quadringenta.* Vide eumdem, l. 40.

(2) Planche 2. monn. 1. 2. 3. 4. 5.

(3) Planche 2. monn. 6. 7.

(4) Planche 3. monn. 1. 2. & planche 8. monn. 7.

(5) Planche 2.

(6) Planche 1. & 3.

dont les Eſpagnols ſe ſont ſervis ſur les leurs propres.

*Origine des repreſentations ſymboliques des Provinces & des Villes.*

Les Grecs ont été les premiers qui ont repreſenté ſur leurs monnoyes, leurs païs, leurs villes, & leurs rivieres ſous des figures de Deitez, les Romains les ont imités dans cette coûtume qu'ils ont étenduë juſques à perſonifier une infinité de choſes morales, & beaucoup d'inanimées de Phyſique: mais ſur tout leurs Provinces & leurs Villes, dont ils revêtoient les figures d'attributs propres à les faire reconnoître. C'eſt delà que s'étoient multipliez chez eux les portraits d'une infinité de genies qu'ils avoient mis dans leurs temples, dans leurs places publiques, dans leurs maiſons; & qu'ils employoient à augmenter la pompe de leurs triomphes; rien n'eſt plus commun que de voir gravés ſur leurs monnoyes ceux de l'Italie, de Rome, du Senat, du Peuple Romain, & des Provinces qui lui étoient alliées, ou qu'ils avoient ſubjuguées.

*Symboles ſous leſquels les Romains repreſentoient l'Eſpagne, tirez de l'hiſtoire naturelle de cette Province.*

L'Eſpagne qui en étoit une des plus conſiderables, & à laquelle Pline (1) donne la préeminence ſur toutes les autres après l'Italie, a été repreſentée ſous diverſes figures ſymboliques qui avoient rapport, ou à la ſituation, ou aux avantages qu'elle a reçûë de la nature, ou aux Coûtumes de ſes habitans.

C'eſt en la dépeignant dans l'attitude d'une femme aſſiſe, & adoſſée contre des montagnes (2), telle qu'elle paroît dans une Medaille d'Hadrien, avec la legende HISPANIA, qu'ils l'ont caracteriſée par ſes limites naturels les Monts Pyrenées, qui de tout tems en ont fait un païs ſeparé des Gaules.

(1) *L. 37. cap. ultimo.* (2) Planche 1. monn. 2.

La fertilité de son terroir qui l'a fait nommer par „Pacatus (1) la plus fortunée de toutes les terres, est marquée en general par les épis de bled que cette femme porte à la main, dans une autre attitude, sur le revers d'une medaille de Galba (2), l'excellence de ses huiles, par un rameau chargé d'olives qu'elle tient, dans le revers de celle d'Hadrien que je viens de citer (3), & sa fecondité en gibier, par le lapin que, dans plusieurs autres Medailles du même Empereur, elle a à ses pieds (4); animal qui tandis qu'il étoit rare en Italie, étoit si commun dans l'Espagne, que cette abondance lui avoit fait donner l'Epithete de *Cuniculosa*, employée par Catulle dans ce Vers (5).

*Cuniculosæ celtiberiæ fili Egnati.*

*Conformité des monnoyes d'Espagne avec celles des Romains, dans le choix des symboles de cette Province tirés de son histoire naturelle.*

A ces avantages naturels reconnus par les Romains dans celles de leurs monnoyes qui avoient quelque raport à l'Espagne, & qui se trouvent aussi marquez sur celles qui sont propres aux differentes Villes de cette Province (6); il faut ajoûter l'ornement que quelques-unes tiroient des palmiers qui croissent encore sans art dans leurs campagnes, arbres dont la figure est si souvent repetée sur ces pieces (7). La varieté des coquillages & des poissons bons à manger, exprimée sur celles de Sagunte (8), de Ca-

(1) *Paneg. Theod.*

(2) Planche 1. med. 3. & Planche 3. medd. 2. & 3.

(3) Planche 1. med. 2.

(4) Planche 1. medd. 2. & 4. & Planche 3. medd. 11. & 13.

(5) *Carmin. in Egnatium* 40.

(6) Epis de bled. Planche 7. mon. 1. & 6. planche 8. mon. 7. Oliviers. Planche 8. monn. 7. Lapins. Planche 5. mon. 1.

(7) Planche 5. monn. 7. & 14. planche 7. monn. 3. & 9. Planche 10. mon. 2.

(8) Planche 7. mon. 10.

diz

diz ( 1 ) & des autres maritimes (2), ſi conformes à ce qu'en a obſervé Strabon ( 3 ) ; l'abondance du betail, dans celles des Villes qui s'enrichiſſoient par la culture des terres, marquée ſur les monnoyes d'Obulco ( 4 ), de Caſcantum (5), de Merida, de Tarragone, de Cordouë & des villes de la Betique, par des figures de taureaux, d'inſtrumens du labourage & d'épis de bled ( 6 ) ; enfin la beauté de leurs chevaux vantée par le même Geographe, ( 7 ) en quoy cette nation s'eſt toûjours ſi fort piquée de ſurpaſſer les autres, qu'il ſemble qu'ils ſoient le vrai ſimbole qu'elle s'eſt elle même attribuée ſur ſes monnoyes, & que leurs Graveurs n'y ayent jamais montré plus d'art que dans l'expreſſion de la fiereté & de la viteſſe qu'ils y ont voulu donner à ces animaux ſi frequemment repreſentés ſur celles de Bilbilis (8), de Segovie ( 9 ), & de pluſieurs autres villes de toutes les parties de l'Eſpagne, qui tiroient de là une ſorte de nobleſſe (10).

Ceux qui auront vû dans Pline les éloges qu'il donne aux vins exquis de pluſieurs de ſes contrées, (11) s'étonneront peut-être de trouver peu de ſymboles de cette recolte ſur ſes monnoyes ; car je ne connois de raiſins figurés, que ſur celles de JULIA TRADUCTA, Ville prés du détroit, & d'ORIPPO, bourg que Surita, place à deux lieuës de Seville, où effectivement on en recüeille encore

(1) Planche 7. mon. 4.
(2) Planche 7. mon. 5.
(3) *Rerum geograph.* l. 3.
(4) Planche 7. mon. 6.
(5) Planche 9. mon. 2.
(6) Planche 9. mon. 4. planche 8. monn. 5. & 1. planche 7. mon. 6.
(7) *Strabon geog. lib.* 3.
(8) Planche 9. mon. 1. *Martial lib.* 1. *Epigram.* 50.
(9) Planche 8. mon. 4.
(10) Planche 1. med. 5.
(11) *De vinis generoſis, lib.* 14. *cap.* 6.

d'excellent : mais ſi l'on fait attention à la ſobrieté naturelle de cette nation ſage, & à l'horreur qu'elle a toûjours marqué pour l'yvrognerie, on jugera bien qu'elle penſoit ſur ce point autrement que les villes de Grece, & qu'elle ne ſe glorifioit pas comme elles de l'abondance d'une liqueur dont l'excès pouvoit être à ſes peuples une occaſion continuelle de perdre quelque choſe de leur gravité & de leur raiſon.

*Connoiſſance de la langue ancienne d'un païs, neceſſaire pour l'étude de ſon hiſtoire, & ſur quels monumens on peut l'acquerir.*

Après la connoiſſance de l'hiſtoire naturelle d'un païs, celle de ſa langue ancienne eſt la plus neceſſaire, parce qu'elle eſt comme la clef qui fait penetrer dans les myſteres de ſa religion, & de ſa politique ; les Livres de la nation & les Inſcriptions, ſont les monumens ſur leſquels cette connoiſſance peut s'acquerir : mais comme les premiers manquent en Eſpagne, & que les ſecondes y ſont aſſez rares, il n'y a que ce qui reſte de leurs monnoyes ſur leſquelles il y a des legendes, à quoy l'on puiſſe avoir recours, ſuppoſé que la quantité qu'on en découvre tous les jours dans le païs, ſuffiſe pour perſuader qu'elles en ſont originaires.

*Les caracteres pretendus inconnus ſur ces monnoyes, ſont ceux de l'ancienne langue d'Eſpagne.*

Si outre cette raiſon de le croire, on ne trouvoit pas ſuffiſante la preuve que j'en ai établie ſur l'indication que les Romains nous ont donnée des ſymboles que ces monnoyes repreſentent, & ſur l'uniformité de ces ſymboles également marquez ſur celles qu'on ne doute point qui ne ſoient Eſpagnoles comme ſur celles qu'on a juſques icy priſes pour Puniques ; je m'imagine qu'en obſervant que les caracteres qui les ont fait juger telles, ſe trouvent ſur des revers dont les faces oppoſées ont pour legendes, en caracteres Latins, des noms connus de Villes de

cette Province (1), on n'hesitera point de les reconnoître pour Espagnoles.

Mais la certitude qu'elles le sont, augmente, lorsque venant à un examen particulier de ces caracteres, réduits dans une table que j'ay formée de tous ceux que j'ay pû tirer de toutes les monnoyes antiques de ce genre, dont j'ay fait une recherche exacte. (2) Lors, dis-je, que les comparant avec les caracteres Pheniciens, Puniques, Samaritains, Numides & Arabes, gravez sur les monnoyes antiques de ces peuples, on se convainquera qu'ils sont très-differens (3).

*Ces caracteres ne sont ni Pheniciens, ni Puniques, ni Samaritains, ni Maures, ni Arabes.*

Les monnoyes de Tyr & de Sidon publiées par M. Vaillant dans son Histoire des Rois de Syrie, sur lesquelles, outre les legendes Grecques ΤΥΡΙΩΝ & ΣΙΔΩΝΙΩΝ on voit des caracteres propres à ces Villes, & par consequent Pheniciens (4). Celles de Carthage, qui sous les figures du palmier, & de la tête de cheval qui designa le lieu de sa fondation, portent des lettres qu'on peut d'autant plus sûrement qualifier de Puniques, qu'elles se trouvent aussi avec les mêmes symboles sur les monnoyes que les Carthaginois ont fait battre en Sicile pendant qu'ils en étoient les maîtres (5); celle du Roy Juba sur le revers de laquelle on en voit ou de Mauritanie ou de Numidie (6), celles des Macabées dont tous les caracteres connus sont Samaritains (7), & celles des Califs qui n'en ont que d'Arabes (8), sont

(1) Planche 2. mon. 7.
(2) Planche 4.
(3) Planche 6.
(4) Planche 6. monn. 1. 2. & 3. Planche 7. mon. 7. *Histor. Reg. Syriæ*, pag. 197. & 308.
(5) Planche 6. monn. 4. 5. & 6.
(6) Planche 6. mon. 8.
(7) Planche 6. mon. 7.
(8) Planche 6. mon. 13. & 14

toutes les pieces les plus authentiques que l'on connoisse sur lesquelles cette comparaison puisse se faire.

*Refutation du sentiment de ceux qui jugent que ces caracteres sont Gotiques.*

A l'égard du sentiment d'Olaus Wormius (1), pour lequel Mr Spanheim semble se declarer (2), qui est que se trouvant parmi les caracteres de ces monnoyes, que je qualifie Espagnoles, des lettres tout-à-fait semblables à celles qui sont dans les Alphabets Runiques & Gotiques publiez par Ulfila, & par Edouard Bernard, il faut conclure qu'elles ont été frappées en Espagne par les Gots; ce sentiment, dis-je, ne me paroît pas plus fondé que les autres, non-seulement par les raisons que toutes celles de ces pieces qui sont d'argent, étant de même aloi, de même poids, de même fabrique, & avec des têtes, & des caracteres semblables à celles de deux deniers Consulaires, l'un de la famille *Domitia* (3), & l'autre de *l'Afrania* (4); elles indiquent un tems anterieur à la venuë des Gots en Espagne: mais encore parce que la fabrique de leurs especes, ou du moins de celles qu'on suppose qu'ils ont frapées dans les autres païs est tout-à-fait differente, & par le volume, & par le goût du dessein, & de la graveure qui est beaucoup plus grossier.

Comment d'ailleurs accorder avec cette opinion la quantité de ces pieces qui se trouvent en cuivre dans le païs, en plus grande abondance, que d'aucune autre sorte, chargées de figures, que les Colonies Romaines établies en Espagne, ont employées

(1) *Litteratur. Runic. cap.* 10.

(2) *De præstantiâ & usu Numismat.* pag. 113. & 114.

(3) Planche 7. med. 8.

(4) Planche 2. med. 4.

ſur leurs propres monnoyes ſous les trois premiers Empereurs ? Dira-t'on que dans le petit eſpace de tems que les Gots auroient commencé à s'introduire dans cette Province, ils y auroient plus laiſſés de leurs monumens que les autres nations pendant des cinq à ſix ſiecles entiers ? je dis dans un petit eſpace de tems, parce que leur Monarchie n'y a pas plutôt eû pris une forme, que ces Rois y ont fait battre des Monnoyes en or, & en argent, avec leurs portraits & leurs noms en caracteres Latins, d'un volume & d'un goût bien differens de celles dont il s'agit (1); auroient-ils eû dans un même état deux ſortes d'eſpeces avec des differences ſi notables ? ou auroient-ils en ſi peu de tems changé totalement leurs caracteres ?

*Uſage d'une table des caracteres de l'ancienne langue Eſpagnole.*

Je crois que quand parmi ces caracteres raſſemblez dans cette table, on en trouveroit quelques-uns qui par une reſſemblance de configuration, paroîtroient avoir de l'analogie avec des Samaritains, des Pheniciens, des Grecs, des Puniques & même des Gots, on ne doit pas moins les regarder comme les plus anciennes lettres de l'écriture des Eſpagnols, qui quand même elles tireroient leur origine de quelques-uns de ces peuples, auroient par un long eſpace de tems eſſuyé de ſi grands changemens, qu'elles ſeroient devenuës les caracteres d'une langue nouvelle abſolument perduë.

Ces variations dans la formation des caracteres des langues, ſe juſtifient par l'exemple de ceux qui ſe voyent ſur les monnoyes de Cadiz (2), qui

(1) Voyez les planches 11. 12. & 13.

(2) Planche 6. monn. 9. 10. 11. 12. Planche 7. mon. 4.

*Caracteres des monnoyes de Cadiz, differens des anciens de Tyr, & d'Espagne.*

quoique Tyriens d'origine (puisque l'Hercule de ces Peuples duquel presque toutes répresentent la tête au revers de deux poissons, a été le Fondateur de cette Ville) ne laissent pas de paroître differens de ceux de Tyr marquez sur ses monnoyes qui avoient cours en Syrie du tems d'Antiochus quatriéme (1).

Et à l'occasion de celles de Cadiz, je ne puis disconvenir que les caracteres qu'on y observe étant differens de ceux des autres monnoyes d'Espagne, on ne doive faire dans notre systême une exception pour cette Ville, qui par son assiete isolée dans la mer, & par l'antiquité de son commerce avec les peuples dont elle étoit Colonie, a pendant très longtems plus passé pour Phenicienne que pour Espagnole.

On ne peut gueres inferer des lettres Grecques grossierement formées qui se voyent sur une seule monnoye d'argent, du poids & du volume des Consulaires, attribuée par Fulvius Ursinus à la famille *Afrania* (2), sinon qu'elle peut avoir été battue du tems d'Afranius l'un des Lieutenans Generaux de Pompée dans les villes qu'occupoient en Espagne les Colonies Phocéenes & Ampuriennes : C'est ainsi qu'une autre Colonie de ces premiers peuples établie à Marseille, quoyque ville enfermée dans les limites des Gaules, n'a pas laissé de retenir la langue de ses Fondateurs sur ses monnoyes qui sont assez répandues en France avec la legende ΜΑΣΣΑΛΙΗΤΩΝ.

Et si parmi celles d'Espagne, il s'en trouve qui ayent des legendes latines au revers de legendes

(1) Planche 6. med. 1. (2) Planche 2. mon. 4.

écrites en ces anciens caracteres (1), elles ne feront pas soupçonner que les Romains se soient soumis à adopter en quelques monumens la langue Punique : mais cette alliance de leur langue avec l'Espagnole sur une même piece, ne sera qu'une preuve de leur politique, qui leur faisoit laisser à des peuples dont ils n'étoient pas encore bien les maîtres, des apparences d'une ancienne liberté dans la fabrication de leurs monnoyes.

*Raison du melange des caracteres de deux langues sur les monnoyes d'Espagne.*

Ces deux exemples servent de réponses aux consequences que l'on a souvent tirées des découvertes faites en Espagne de quelques monnoyes Pheniciennes & Puniques, contre l'opinion que je viens d'établir, que leurs propres monnoyes étoient differentes de celles de ces peuples, parce que les commerçans des villes de Phenicie qui negocioient en Espagne, pouvoient y en avoir répanduës des leurs ; & qu'il n'y auroit pas d'inconvenient d'avoüer que les Conquerans Carthaginois qui s'étoient étendus le plus qu'ils avoient pû sur la côte opposée à leur Capitale, & qui y avoient même construit des Villes, n'eussent affecté de faire parler leur langue dans les places qu'ils y occupoient, & d'y marquer leur droit de Souveraineté par la fabrication de quelques monnoyes à leurs coins, & avec leurs caracteres, comme ils l'ont pratiqué en Sicile tandis qu'ils l'ont occupée (2).

*Raison de la diversité des langues sur des monnoyes trouvées en Espagne.*

C'est le vrai sens dans lequel on doit prendre ce que dit Strabon de la diversité des langues qui se

(1) Planche 2. mon. 7. Planche 7. mon. 7.

(2) Voyez Goltzius dans les medailles de la grande Grece, & de la Sicile.

*Introduction & sort de la langue Latine en Espagne.*

parloient en Espagne (1), sans qu'on puisse conclure qu'ils n'en ayent pas eûe une propre, ce qui ne pourroit s'accorder avec la verité de quelques actions rapportées par Tite-Live, dont il n'attribue le succès qu'à la connoissance qu'Asdrubal General Carthaginois, avoit de la langue des Celtiberiens (2).

Il n'est pas difficile de juger comment, par l'établissement de tant de peuples differens dans un païs, & par la continuité de la guerre que les Romains y ont portée pendant les deux derniers siecles de la Republique, pour y affermir leur domination, & par le nombre des Colonies qu'ils y ont amenées, & par les soins que prit Sertorius d'y fonder des Colleges dans lesquels la langue Latine s'enseignoit publiquement & gratuitement (3), Comment, dis-je, l'Espagnole s'y est insensiblement éteinte au point, que Strabon assure que les Turditains qui occupoient le païs arrosé par le Guadalquivir (ce sont les Andalousiens) avoient entierement oublié leur langue naturelle (4).

*Origine de la langue Espagnole moderne.*

La Latine qui pendant plus de cinq siecles y a fleuri, comme on peut en juger, par les Ouvrages de Seneque, de Lucain, de Silius Italicus, de Martial, de Quintilien, & de tant d'autres Scavans en tout genre, que cette Province a produits, y a subi le sort de la decadence de l'Empire Romain; les Gots devenus comme naturels dans le païs par le séjour de 343 années que leur regne y a duré, y ont apporté la premiere alteration, & les Maures pendant une usurpation de 780 ans, ont achevé de l'y cor-

(1) *Geogr. l.* 3.
(2) *T. Liv.* l. 27.
(3) *Plutarch. in Sertorio.*
(4) *Rerum Geographic. l.* 3.

rompre

rompre tout-à-fait, ensorte que sur les ruines de la langue Latine, & du mélange du Gotique, & de l'Arabe, il s'y est formé une langue nouvelle qui est celle qui s'y parle actuellement, dans laquelle on ne laisse pas de remarquer encore plusieurs mots, & des terminaisons (1) qui n'étant point ordinaires à ces trois langues, ne peuvent se rapporter qu'à cette ancienne dont nous avons les caracteres sans les connoître (2).

*Preuve de la religion des anciens Espagnols sur leurs monnoyes.*

Quelques muettes que paroissent être à notre égard ces monnoyes, en comparaison des Romaines dont les légendes intelligibles n'instruisent pas moins que les figures sur le fait des mœurs de cette Nation; c'est un point sur lequel on ne laisse pas d'y trouver à apprendre, à la vûe des choses que representent ces pieces prétendues inconnues.

Voici ce qui y concerne leur Religion. Un foudre gravé sur quelques unes (3), un Trident & des Dauphins sur quelques autres (4), sur certaines un Caducée (5), une tête de femme couverte d'un casque, sur celles des Ampuries (6), & sur plusieurs un Cavalier avec sa lance, un bonnet de Cabire, & l'Etoille (7) sont des symboles ausquels on reconnoît aisément Jupiter, Neptune, Mercure, Pallas, & Castor, divinitez dont la connoissance ne pouvoit leur être venue que des Grecs.

(1) *Artobriga* *Carmo.*
*Flaviobriga* *Barcino.*
*Juliobriga* *Obulco.*
*Nertobriga* *Orippo.*
*Segobriga &* *Toleto.*
*Tutiaso, &c.*

(2) Planche 4.

(3) Planche 5, mon. 3. & Planche 9. mon. 10.

(4) Planche 7. monn. 2. & 10. Planche 2. mon. 6.

(5) Planche 5. mon. 4.

(6) Planche 1. mon. 5. Planche 7. mon. 12. *Lastanosa*, pag. 33.

(7) Planche 5. mon. 5.

*Antiquité du culte de Diane en Espagne.*

Deux cens ans avant la ruine de Troye, une Colonie de l'Isle de Zante qui étoit venue jetter les fondemens de Sagunte, y avoit appris à reverer Diane, en lui érigeant sous les murs de cette Ville un temple celebre, qu'Annibal conserva par respect pour la *Déesse*; Pline fait mention de solives de bois de geniévre qu'on voyoit encore de son tems, comme des restes rares de cet ancien temple (1), & il y a tout lieu de croire que c'est à cette Colonie qu'on doit attribuer les commencemens & la propagation de ce culte en Espagne; il paroît qu'il y étoit generalement répandu, ce qu'on peut observer par la quantité de ces monnoyes sur lesquelles on voit des croissans (2), par la figure du faon de biche gravé au revers de la tête de cette Déesse sur une de ces pieces d'argent decouverte à *Evora* en Portugal (3); par le témoignage de Plutarque au sujet de la communication que Sertorius faisoit accroire aux Lusitaniens qu'il avoit avec elle par l'organe de la biche blanche qu'il feignoit qu'elle lui avoit donnée (4); & par le rapport de Strabon qui dit qu'elle étoit adorée à Rose & aux Ampuries (5).

*Culte d'Hercule un des plus anciens en Espagne.*

Pour ce qui est du culte d'Hercule, il étoit un des plus anciens du païs, toute la côte du detroit étoit consacrée à ce Heros par la memoire qu'il y avoit laissée d'un nombre de ses travaux, parmi lesquels la défaite de Geryon n'étoit pas un des moindres, & dans la supposition que les colomnes qu'on dit qu'il

(1) *Plin. lib.* 16. *cap.* 40.

(2) *Lastanosa*, pag. 36. mon. 37.

(3) *Severim faria notitias de Portugal discurso* 4. pag. 151.

(4) Dans la vie de Sertorius.

(5) *Geograph. lib.* 3. *pag.* 241. Nov. edit.

avoit placées pour marquer les bornes qu'il preſcrivoit à ſes conquêtes avoient de la realité, & qu'elles avoient été détruites par le laps du tems ; pluſieurs endroits de cette côte ſe diſputoient dans le ſiecle de Strabon (1) l'honneur de leur avoir ſervi de fondement. La verité eſt néanmoins que la ville de Cadiz eſt le premier lieu où on lui ait élevé un temple (2), une infinité d'inſcriptions en font foy : mais les monumens les plus certains qui nous en reſtent ſont un nombre prodigieux de ces monnoyes ſur un côté deſquelles ſa tête eſt repreſentée quelquefois nuë (3), ſouvent couverte de la dépouille du lyon de Nemée, preſque toûjours accompagnée de ſa maſſue (4), qui ſe voit même quelquefois ſeule ſur certaines de ces pieces chargées de portraits d'autres Princes qui ſe glorifioient d'être ſous la protection de ce Dieu. Auguſte, Agrippa & Hadrien ont éterniſé ce fait par les legendes HERCULI CONDITORI, CONSERVATORI GADIUM, HERCULI GADITANO, que portent des revers de quelques-unes de leurs monnoyes, & le dernier de ces Princes ſe tenoit honoré d'être originaire d'une Colonie celebre par les exploits d'un ſi illuſtre Fondateur.

*Introduction du culte des Dieux des Romains en Eſpagne.*

A meſure que les Romains gagnoient du terrain en Eſpagne, & qu'ils s'y fortifioient par differens établiſſemens, ils y introduiſoient inſenſiblement le culte de leurs Dieux, non ſeulement du premier, mais encore du ſecond ordre. La tête de Cybele couronnée de tours ne ſe voit ſur une monnoye de

(1) *Idem ibidem.*
(2) *Plin. lib. 2. cap.* 47.
(3) Planche 5. mon. 6.
(4) Planche 6. mon. 9. Planche 7. mon. 4.

*Carteja*, que parce qu'elle étoit la Déesse tutelaire de cette Ville (1). Alicante qui portoit le nom d'*Illice*, a laissé sur un revers des siennes un monument de sa véneration pour Junon dans la figure d'un Temple, sur la frise duquel on lit JUNONI (2).

La Victoire *victorieuse* à laquelle Porcius Caton, en action de graces du succès de ses armes en Espagne, avoit voüé une Chapelle à Rome (3), paroît avoir été reverée sous ce même titre à *Osicerda*, sur une monnoye de laquelle elle est representée avec tous ses attributs (4); sur des revers d'autres appartenant à l'ancienne Séville qui étoit l'*Italica*, on voit des Autels consacrés, l'un à la *Providence* (5), & l'autre à la *Santé* (6). Et sur celles de la nouvelle Carthage & de Tarragone, des Portiques de Temples à quatre & à dix colomnes dediés à Auguste, avec l'Inscription AUGUSTO sur la frise de celui-là (7), & la légende ÆTERNITATIS AUGUSTÆ, autour du revers sur lequel celui-ci est representé (8). Tacite dit qu'à l'exemple de la derniere de ces Villes, toutes les autres Provinces demanderent qu'il leur fut permis de rendre un pareil homage à la mémoire de cet Empereur (9). La flatterie alla même jusques au point d'en construire dans quelques Villes en l'honneur de Livie après sa mort, ce que nous justifie une monnoye de Saragosse (10),

*Culte d'Auguste & de Livie sa femme.*

(1) Planche 7. mon. 2.

(2) *Vaillant in Coloniis*, pag. 53.

(3) *T. Liv. l. 35. ædiculam victoriæ Virginis (vel victricis) prope ædem victoriæ M. Porcius Cato dedicavit biennio postquam vovit.*

(4) Planche 7. mon. 7.

(5) Planche 9. mon. 14.

(6) Planche 9. mon. 8.

(7) *Vaillant in Coloniis latin.* p. 39.

(8) *Idem, ibidem*, pag. 65. & 66.

(9) *Annal. l. 1. templum ut in Coloniâ Tarraconensi strueretur Augusto petentibus Hispanis permissum, datumque in omnes Provincias exemplum.*

(10) Saragosse étoit *Cæsar Augustu.*

qui dans le revers de la tête de cette Princeſſe figurée ſous l'image de la Pieté, en repreſente un dont le frontiſpice eſt à quatre colomnes (1).

*Ceremonies & ſacrifices de la Religion des Romains pratiquez en Eſpagne.*

De-là il eſt aiſé de comprendre que ces Temples ſuppoſoient des inſtitutions de Prêtres, de Ceremonies & de Sacrifices ſemblables à celles de Rome; auſſi trouve-t'on ſur des monnoyes d'*Ebora* (2), de Cordoüe (3), & de *Julia Traducta* frapées ſous Auguſte (4), les mêmes marques du Pontificat que ſur les médailles Romaines, Conſulaires & Imperiales: ſur celles de Calahorra, des maſſacres de bœufs dont les crânes conſervés, ſervoient de mémoire des grands ſacrifices dans leſquels ils avoient été immolez (5); & ſur celles de quantité de Colonies, des noms & des figures de Prêtres en habits de Sacrificateurs (6). On peut même placer avant le tems des Empereurs, la plupart de ces indices d'une Religion déja bien établie en ce pays-là par les differens Conſuls qui y avoient commandé; puiſque ſur des monnoyes autonomes de la Ville de Tarragonne on voit des bœufs dont les cornes ſont ornées des mitres, & des rubans qu'on avoit accoutumé de leur attacher avant de les conduire à l'Autel (7), & que l'Eſpagne même eſt repreſentée dans un denier Conſulaire d'argent de la famille *Poſthumia*, ſous la figure d'une femme voilée à la

(1) *Vaillant in Coloniis*, pag. 73.

(2) *Idem*, pag. 49.

Ville de Portugal entre le Tage & le Guadiana.

(3) *Idem* pag. 60.

Cordouë, étoit la *Colonia Patricia*.

(4) *Vaillant*, *ibid.* pag. 69.

*Julia Traducta*, eſt le lieu que l'on appelle aujourd'huy *Verger de la Miel*, en langage du païs, près du Detroit.

(5) *Vaillant in Coloniis*, pag. 37.

(6) Planche 9. mon. 4.

Planche 10. monn. 6. & 7.

(7) Planche 8. mon. 5.

maniere des Vestales, avec la legende HISPANIA (1).

*Preuves d'exercices Athletiques & de jeux publics en Espagne, tirées de ses monnoyes antiques.*

Soit que les Jeux publics fissent partie de leur Religion, soit qu'ils fussent seulement en usage chez eux pour former la jeunesse dans les exercices du corps, & la rendre propre aux fonctions militaires par l'émulation qu'excite ordinairement la gloire qui s'acquiert dans ces jeux, on ne peut pas douter qu'il n'y en ait eû chez eux d'une institution très-ancienne; Strabon en fait un dénombrement (2) qui se rapporte aux preuves qu'on peut en tirer d'une quantité de ces monnoyes.

Quelle explication plus raisonable peut-on par exemple donner à un si grand nombre de leurs revers, sur tout dans celles des Ampuries sur lesquelles on voit des chevaux aîlez & des couronnes (3), que de juger que ces aîles ne servent à ces animaux que de symboles de leur legereté, comme elles en servoient à ceux qui étoient figurez sur les medailles des villes d'Afrique, fondatrices des Ampuries de Sicile dont celles-ci étoient Colonies? que peuvent signifier ces couronnes de laurier (4), sinon les prix que ces coureurs ont fait meriter à leurs cavaliers, prix qui souvent étoient, ou des couronnes mêmes (5) ou des vases plus ou moins precieux, comme on en voit un derriere la tête d'un

(1) Planche 1. mon. 1.

(2) *Geogr. lib. 3.* τελοῦσι δὲ ϗ ἀγῶνας γυμνικοὺς ϗ ὁπλιτικοὺς ϗ ἱππικοὺς, πυγμῇ ϗ δρόμῳ, ϗ διακροβολισμῷ, ϗ τῇ σπειρηδὸν μάχῃ.

(3) Lastanosa medall. desconocid. pag. 38.

(4) Planche 7. mon. 12.

(5) *Aristophan. Equit.* 1. 3. *Pindar. Olymp.* 4. 34. *Virgil Æneid.* v. v. 109.
*Munera principio ante oculos circoque locantur*
*In medio, sacri tripodes viridesque coronæ*
*Et palmæ pretium victoribus.*

de ces Athletes ( 1 ) ? Et ne ſont-ils pas eux-mêmes ordinairement repreſentez ſur ces revers, tantôt courans ( 2 ) tantôt revenans de leurs courſes ( 3 ), & chargez des palmes qu'ils y ont remportées ?

*Origine des Tournois & des Carrouſels attribuée aux Eſpagnols.*

Voilà, s'il ſemble, les titres les plus anciens ſur leſquels cette Nation pourroit ſe glorifier de l'invention des Tournois & des Carrouſels.

L'habillement dont les Chevaliers y ſont revêtus (4), la figure des caſques chargez d'aigrettes dont ils y ſont parez (5), la forme de leurs lances, & la maniere de les porter en équilibre (6), ont-ils quelque choſe de differend de cet équipage dans lequel ſont ces Cavaliers repreſentez ſur les monnoyes antiques des Eſpagnols ? n'y remarque-t'on pas cette fiereté à cheval devenue hereditaire à leurs deſcendans ? Les Romains les connoiſſoient pour ſi habiles Ecuyers, que dans une de leurs monnoyes battue en Sicile, ils n'ont point mis d'autre légende ſous la figure d'un beau cheval que le mot HISPANORUM (7).

Auſſi n'eſt-ce que dans une monnoye Eſpagnole, qu'on voit un de ces Cavaliers, qu'on appelloit *Deſultores*, conduiſant un cheval de main à côté d'un autre ſur lequel il eſt monté (8), merveilleuſe reſſource dans les occaſions : mais peu pratiquable par ceux qui n'auroient point été comme eux exer-

(1) Planche 5. mon. 7.
*Silius italicus* 16. 446.
. . . . . . . *tulit huic virtute ſecundus è Tyriâ quæ multa jacet duo pocula prædâ.*
(2) Planche 2. monn. 4. & 7.
(3) Planche 5. mon. 7.
Planche 2. mon. 6.
(4) Planche 5. monn. 1. 7. & 9.
(5) Même planche, mon. 9.
(6) Même planche, monn. 1. & 9.
(7) Planche 1. medd. 5. & 6.
(8) Planche 5. mon. 15.
Voyez *Juſt. Lipſ. de militia Romanâ. Dialog.* 8.

cez dans l'art de sauter d'un cheval sur un autre, en courant, ce que nous appellons *voltiger*.

*Usage de selles particulieres aux Espagnols.*

Il y a à propos de cela quelque chose de singulier à observer sur le revers d'une autre de ces pieces que j'ay tirée du recüeil du Cabinet de Paul Petau (1), qui est d'y voir un cheval avec une espece de selle dont l'arçon de devant est très-relevé, seul exemple qu'on ait encore sur des monumens antiques de l'invention d'un meuble de manege, dans la façon duquel les Espagnols excellent encore aujourd'huy.

*Fondement de conjecture sur l'origine des courses de taureaux en Espagne.*

C'est par cette adresse à manier un cheval, que les Grands de cette Cour se distinguent souvent dans les courses, & dans les combats de taureaux que leur Roy honore de sa presence ; spectacles particuliers & agréables à la Nation, ausquels les figures de taureaux si fréquentes sur plusieurs de ces monnoyes (2) pourroient bien avoir quelque part, indépendamment du rapport qu'elles ont avec l'établissement d'une Colonie (3) ; & cela sur le fondement que c'est du territoire de plusieurs des Villes sur les monnoyes desquelles sont figurez ces animaux, que se tirent les plus furieux destinez à ces combats, & sur tout au Royaume de Valence, dans l'Andalousie, & dans la Castille.

Si quelque chose pouvoit détruire ce raisonnement, ce seroit une supposition mal fondée de ma part, que l'antiquité eut connu parmi ses jeux les combats de taureaux : mais l'autorité de Pline qui

(1) Planche 6. mon. 8.

(2) Voyez *Lastanosa*, pag. 41. mon. 117.

(3) Planche 8. monn. 1. 5. Planche 9. monn. 2. 6. & 13. Planche 10. monn. 8. 12. & 14.

en attribue l'invention aux Thessaliens, les premiers & les meilleurs Cavaliers de la Grece, previent cette objection, *Thessalorum gentis inventum est equo juxta quadrupedante, cornu intorto restibus tauros enecare.* (1). J'ay tiré du même recüeil de Paul Petau (2) une autre de ces monnoyes, avec la figure d'un taureau sur la tête duquel est tres-bien marqué un de ces lacets dont l'Historien que je viens de citer dit qu'on se servoit à embarasser par les cornes cet animal lors qu'on l'avoit bien fatigué (3); ces jeux s'appelloient ΤΑΥΡΟΚΑΘΑΨΙΑ, Selden en donne la memoire dans un bas relief qu'il rapporte avec une inscription Grecque dans laquelle ils sont ainsi appellez (4), & le même Pline ajoûte, que Cesar fut le premier qui pendant sa dictature donna à Rome le spectacle d'un de ces combats (5).

*Jeux en l'honneur de Cybele, celebrez en Espagne.*

La Ville de Loharre, que les meilleurs Geographes placent aujourd'huy, au lieu de l'ancienne *Calaguris* des Nassiques (6), peut avec plus de fondement se vanter d'avoir partagé avec Rome la gloire de la celebration des Jeux en l'honneur de Cybele, connus sous le nom de *Megalenses* : ce fait tû par les Historiens, se découvre sur deux differentes monnoyes de cette ville de l'Arragon, dont l'une presque semblable par son type à celle où on lit CALAGURIS JULIA, a pour légende NASSICA (7), sur-

(1) *Plin. l. 8. c. 45.*
(2) Pag. 31.
(3) Planche 5. mon. 10.
(4) De *Synedriis veter. hebræ, lib. 3. cap. 14. §. 9.*
(5) *l. 8. c. 45. ibid.*
(6) *Joan. Franc. Andres. lib. de Patriâ. S. Laurentii.*
*Plin. lib. 3. cap. 3.*
*Merula part. 2. l. 2.*
(7) Ces deux monnoyes sont gravées dans l'ouvrage de Vaillant *de Coloniis.* pag. 37. tom. 1. Planche 10. mon. 8.

nom de Cornelius Scipion, l'Instituteur de cete fête en Espagne duquel on rappelle la mémoire, de même que celle des sacrifices faits en cette occasion en l'honneur de la mere des Dieux, avec les noms des Ædiles *Cajus Valerius* & *Cajus Sextius* qui renouvellerent ces Jeux.

La licence qu'on y avoit de contrefaire publiquement par des gestes & des paroles, le ridicule des mœurs des personnes, de tout sexe, de tout âge, & de quelque condition que ce fut (1), avoit donné commencement aux Comedies reglées (2), qui étoient insensiblement venues à la perfection où Terence les avoit portées à Rome dans les representations qui s'y firent des siennes mêmes à ces Jeux (3); & s'il est constant, parce que je viens de dire, qu'ils ayent été celebrez en Espagne, c'est une porte par laquelle on peut juger que l'usage de la Comedie y est entré, puisque les Espagnols ont aussi leurs Plautes & leurs Terences (4), & qu'ils ont tellement pris le goût des divertissemens comiques, qu'ils en ont même fait passer dans le Mexique, & dans leurs Colonies des Indes & de l'Amerique (5).

*Caractere belliqueux des Espagnols.*

Mais nous avons sur les monnoyes Espagnoles des marques d'un mérite qui fait bien plus d'honneur à cette Nation, que son agilité dans des jeux équestres, ou que son goût pour le theatre; ce sont des monumens de son ancienne valeur, re-

(1) *Thysius in Gellium* 11. 24.

(2) *T. Liv. lib.* 36. *Ludi. ob ejus dedicationem facti, quos primum scenicos fuisse Valerius Antias est author, Megalesia appellatos.*

(3) *Muret. in vitâ Terentii p. M.* 152.

(4) Lopés de Vega, & Pierre Calderon.

(5) Voyage de la mer du Sud, par Fraizier, in 4°.

preſentez par les deſſeins des differentes eſpeces d'armes dont ſes Peuples ſe ſervoient à la guerre. Le deſir de conſerver leur liberté ſi enviée par les Afriquains leurs voiſins, les entretenoit dans les exercices continuels de l'art militaire (1) ; il paroît que l'experience qu'ils y avoient acquiſe étoit déja connue dans la Grece dès la guerre du Peloponeſe par l'éloge qu'en fait Thucydide, qui les appelle les plus belliqueux de tous les barbares (2). Les Carthaginois s'étoient heureuſement ſervi d'eux dans leurs guerres d'Italie (3), & cette réputation de bravoure faiſoit tant de bruit à Rome, que lorſque le projet de leur conquête fût pour la ſeconde fois propoſé au Senat (4), il ne ſe preſentoit ni Generaux qui oſaſſent l'entreprendre, ni Soldats qui vouluſſent aller ſe battre contre des gens à qui la perte de la vie ne coutoit rien (5).

*Symboles de l'Eſpagne marqués ſur ſes monnoyes, par la repreſentation des armes dont ſes peuples ſe ſervoient.*

Ces armes qui leurs étoient ſi particulieres qu'elles portoient preſque toutes le nom de leur pays, faiſoient un des principaux, & quelques fois un des ſeuls caracteres par lequel cette Province étoit diſtinguée dans les trophées portez en triomphe chez les Romains, dans leurs bas reliefs & ſur leurs monnoyes : ainſi l'eſpece de dard long d'environ trois pieds, qui paroît en nombre pair derriere la tête de la figure qui a pour légende HISPANIA,

(1) *Livius. Gens nata inſtaurandis reparandiſque bellis.*

(2) *Alcibiades in oratione quâdam apud Thucydid.*

(3) *Ann. Florus Hiſpanos vocat gentem bellatricem, Annibalis eruditricem.*

(4) *T. Liv. lib.* 23.

(5) *Juſtin l.* 44. *c.* 2. *animi ad mortem parati.*

*Sic. Italic. de bello punic.* v. 22. *Prodiga gens animæ, & properare facillima mortem*

dans deux médailles consulaires de la famille *Sulpicia* (1), & que d'autres figures de cette Province tiennent à la main dans des médailles Imperiales de Galba (2), & ce petit bouclier rond qui y accompagne toujours ces dards, étoient les armes propres à l'Infanterie (3).

*Dards & boucliers propres à l'infanterie Espagnole.*

Ces dards étoient très-perçans; Valere-Maxime remarque qu'ils étoient les instrumens de la vengeance de Sertorius contre les troupes Romaines qui lui étoient opposées, & qu'il s'en servoit à leur crever les yeux (4). Pour ce qui est du petit bouclier qu'ils portoient au bras gauche, pour parer les coups qu'on leur portoit de près, il étoit de cuir & s'appelloit *Cetra* (5): Tite-Live en loue l'usage par sa legereté, qui dans les occasions où ces Soldats avoient des rivieres à passer à la nage, aidoit à les supporter sur l'eau (6).

Ce n'est pas qu'ils ne se servissent encore d'autres boucliers d'un plus grand volume (7), puisque nous en voyons aussi d'une figure ovale representez parmi les dépouilles que Carisius un des Lieutenans Generaux d'Auguste remporta sur les Cantabres (8), & les Asturiens; le continuateur des Commentaires de Cesar fait observer que ces deux differences de boucliers en mettoient une considerable dans la milice Espagnole, que les cohortes de l'Espagne ulterieure se servoient des petits, d'où

(1) Planche 3. medd. 1. & 2.

(2) Planche 1. med. 3. & planche 3. med. 9.

(3) Planche 3. monn. 1. & 2.

(4) *Lib.* 9. *c.* 1.

(5) Planche 3. mon. 9.

(6) *Lib.* 21. *c.* 27 *Hispani cetris suppositis incubantes flumen transnatavere.*

(7) Planche 5. mon. 15.

(8) Planche 3. mon. 4.

Peuples de la Byscaye & d'une partie du Royaume de Leon.

elles prenoient le nom de *Cetratæ*, & que celles de la citerieure n'en portoient que des grands, qui leurs faiſoient donner le nom de *Scutatæ* (1).

*Glaive à l'Eſpagnole.*

Chaque Soldat, outre ces dards, avoit pendu à ſon côté droit un glaive pointu & à double tranchant, un peu plus long que nos poignards (2); Polybe dans la deſcription qu'il en fait, nous apprend que l'uſage en étoit paſſé d'Eſpagne dans les armées Romaines (3), où il avoit retenu le nom de *Gladius Hiſpanicus*, ou *Hiſpanienſis*; la neceſſité dans laquelle ſe trouvoient ceux qui le portoient de ſe battre de près, & avec la pointe plutôt qu'avec le tranchant (4), eſt une des meilleures marques du courage de cette ancienne infanterie.

*Habillemens & armes de la Cavalerie.*

A l'égard des armes de leur Cavalerie, nous en remarquons de pluſieurs eſpeces ſur leurs monnoyes, & principalement ſur celles dont les revers nous repreſentent des Cavaliers courans (5) : Ils y paroiſſent dans ces habits courts (6), qui par l'idée qu'en donne Strabon ſous le nom de λινοθώρακες, étoient des pourpoints, ou des demies veſtes de toile (7); le ſommet de leurs caſques y eſt tel qu'il les décrit chargé de trois aigrettes (8). On diroit à les y voir le bras élevé prêt à fraper quelque Carthaginois, ou quelque Romain (9), que leur Graveur a voulu

(1) *Hirtius de bello civili lib.* 1.

(2) Planche 3. mon. 6.

(3) *L.6. de ſcutatorum armaturâ.*

(4) Planche 3. monn. 4. & 5. *Livius lib. 22. Gallis prælongi gladii, ac ſine mucronibus Hiſpano punctim magis quam cæſim aſſueto petere hoſtem, brevitate habiles & cum mucronibus.*

(5) Planche 2. monn. 2. 3. Planche 5. monn. 11. 12. 13.

(6) Planche 5. monn. 11. & 12.

(7) *Strabon. Geog. l. 3. nov. edit.* pag. 231.

(8) Planche 5. mon. 9. *Strabon, ibid.* pag. 231.

(9) Planche 2. mon. 3. Planche 5. mon. 11.

nous laisser une idée vive du feu qui les animoit ; soit qu'il ait mis à la main des uns une épée plus longue que celle des soldats à pied ( 1 ), ou un cimeterre semblable à nos sabres ( 2 ), soit qu'il ait armé les autres d'une sorte de faux ( 3 ), d'un maillet ( 4 ), ou d'une hache ( 5 ), telle qu'on la voit dans la main de Jupiter *Labradensis*, sur les medailles des Rois de Carie ( 6 ).

Mais la plus grande partie y paroît avec une espece de lance ou de pique dont la longueur ( à en juger par l'étenduë qu'elle y occupe sur le flanc du cheval, ) étoit d'environ six pieds (7). Les fers de ces piques sont figurez seuls sur quelques-unes de ces pieces ( 8 ), ou pour designer le service qu'en tiroit le Heros qui y est representé, ou pour marquer la bonté de leur fabrique par laquelle certaines villes de ce pays là s'étoient renduës celebres ( 9 ).

*Preuve convainquante que ces monnoyes sont d'Espagne tirée des trophées de Carisius.*

La meilleure preuve que je puisse apporter que ce ne sont point ici de ces conjectures dont les antiquaires se servent assez souvent pour embellir des explications, qui sans ce secours, paroîtroient seches & ingrates, est que de toutes ces armes differentes vûës en détail sur ces monnoyes supposées inconnuës, il n'y en a pas une qui ne se distingue parfaitement dans l'assemblage qu'on en a fait pour

( 1 ) Planche 2. mon. 3.

(2) Planche 5. mon. 11. Planche 3. mon. 6.

( 3 ) Planche 5. mon. 12.

( 4 ) Planche 5. mon. 13.

(5) Planche 3. mon. 5.

(6) C'est-à-dire guerrier, *Spanhem de præst. & usu numismat.* tom. 1. pag. 519. 3. edit.

(7) Planche 2. monn. 2. & 5.

(8) Planche 5. mon. 14. *Lastanosa pag. 22. mon. 6.*

(9) *Martial l. 1. epig. 50. Videbis altam Liciniane Bilbilim equis, & armis nobilem.*

former les trophées representez sur quelques medailles assez communes de la famille *Carisia* (1), precisément frappées à l'occasion des victoires remportées par Auguste sur les peuples d'Epagne qui refusoient encore de se soumettre aux Romains.

En un mot, c'est à cette adresse dans le métier de la guerre, & à se servir de ces armes qu'Hannibal, dont l'armée étoit plus Gauloise & Espagnole que Carthaginoise, dût les avantages qu'il remporta sur les Romains, d'où ceux-cy prirent l'exemple de donner dans leur milice le premier rang après les Citoyens à ces troupes (2), & de les choisir pour les expeditions où il falloit le plus d'intrepidité.

S'il paroît par ce que je viens d'exposer, que des figures puissent donner quelques lumieres à l'histoire du Manége & de l'art militaire des Anciens; à combien plus forte raison seront-elles necessaires pour la connoissance de leur navigation? Strabon, dans la description des Côtes maritimes, & du cours de quelques rivieres d'Espagne, a beau s'étendre sur les differences des bâtimens qui y étoient en usage, il auroit avec quelques desseins rendu son détail plus sensible qu'avec plusieurs pages de discours; & c'est à ce deffaut que suppléent les monnoyes de cette Province, sur lesquelles on voit diverses representations de vaisseaux.

*Necessité des figures pour l'intelligence de l'histoire de la navigation des anciens.*

Comme ce n'étoit pas pour aller faire des conquêtes chez des Nations étrangeres que les Espagnols en construisoient, & qu'ils étoient assez occupez chez eux à se deffendre des invasions des

(1) Planche 3. medd. 4. 5. 6.

(2) *Cæsar de bello civili. l. 3.*

*Vaisseaux des Espagnols plus pour le commerce que pour la guerre.*

Afriquains & des Romains, pour n'avoir besoin que de troupes de terre, leurs forces maritimes se réduisoient à des vaisseaux marchands, à des bâtimens de charge plus ou moins gros (1), à des galeres (2), & à des barques pour leur pêche que (3) les villes voisines de la mer, ou leurs plus riches habitans équipoient à leurs frais.

*Particularitez, sur la construction des vaisseaux des Espagnols.*

On n'en voit pas une plus grande diversité de ce genre, ni sur les bas reliefs antiques, ni sur les médailles des autres pays; celles dont les légendes MUN. IBERA JULIA d'un côté, & ILERGAVONIA de l'autre, nous font connoître qu'elles sont du canton des *Ilergaoniens* (4), qui avoient pour capitale la Tortose d'aujourd'huy, la même que cette *Ibera Julia* située à l'embouchure de l'Ebre, nous presentent un de ces gros navires, de deux ponts & demi, à grand mat soutenu par ses cordages, & équippé de ses échelles & de ses voiles, sur la proue duquel est une guérite, qui dans nos bâtimens seroit sur la poupe. Dans celui du revers plus petit que ce premier, qui ne paroît être que d'un pont & demi, & qui a du raport à nos tartannes, on distingue parfaitement un pavillon arboré au-dessus de son mat, & une branche qui semble être d'olivier, dépeinte au milieu de ce pavillon; symbole que cette Ville s'étoit apparemment attribué, & qui se trouve repeté au-dessus d'un autre bâtiment plus petit, gravé sur une autre monnoye de la même Ville rapportée par Antoine Augustin (5). Le

(1) Planche 8. mon. 3. Planche 10. monn. 1. 2. Planche 9. mon. 15.

(2) Planche 10. mon. 2.

(3) *Anton. August. Tab.* 70. *mon.* 16.

(4) Planche 8. mon. 3.

(5) *Dialog.* 8. *Tabul.* 70. *mon.* 16.

revers

revers d'une autre publiée par le même Auteur (1), donne une idée de la manœuvre d'une de leurs petites galeres à un ſeul rang de cinq rames de chaque côté, au mat de laquelle eſt attachée une voile quarrée; car l'uſage de la longue qu'on appelle voile latine, eſt moderne.

La forme des bâtimens de mer de la ville de Valence étoit differente, une tour à pluſieurs étages ſur la pouppe d'un de ſes vaiſſeaux, & une pyramide ſur la pouppe d'une de ſes galeres, figurées ſur les revers de deux de ſes monnoyes, ſont des ornemens qui meritent quelque attention dans l'Hiſtoire de l'Architecture navale des anciens (2).

Enfin la tête de Mercure au revers de laquelle on voit de ces differens bâtimens accompagnée du caducée ſur les monnoyes de Sagunte (3), acheve de nous convaincre que ce n'étoit que pour commercer que ces Villes entretenoient des vaiſſeaux, puiſqu'elles prenoient pour patron le Dieu des Marchands, & que ſon caducée étoit le ſymbole de la prudence, & de l'adreſſe qui font réüſſir les negotiations, & rendent les retours de voyages heureux.

*Origine du commerce avec les Eſpagnols, commencé par les Pheniciens.*

Les Pheniciens ont été les premiers, & pendant long-tems les ſeuls qui ont tiré tout l'avantage poſſible du commerce avec l'Eſpagne; adroits à profiter du peu d'attention qu'avoit alors cette nation à faire valoir les treſors dont la nature l'avoit partagée, ils venoient dans les Provinces qui ſont vers

(1) *Anton. Auguſtin. dialog.* 3. *tab.* 70.

(2) Planche 10. monn. 1. & 2.

(3) Voyez les 119. & 120. monnoyes de la 41. planche de Laſtanoſa.

le détroit de Gilbratar, & à l'embouchure du Bætis celebrées par les Auteurs sacrez, (comme le croyent beaucoup de sçavans), sous le nom de Tharsis (1), changer des marchandises de vil prix, pour les metaux les plus precieux de ce pays là, & leurs vaisseaux en étoient quelquefois si chargez, que pour n'en rien laisser ils forgeoient en argent les éperons, les ancres, & toutes les autres ustancilles de Marine qui sont ordinairement de fer (2).

Cet or & cet argent se transformoient ensuite chez eux en ces ouvrages d'orfevrerie & en ces vases plus chers par leur travail que par leur matiere, qui decoroient les temples, & qui faisoient l'ornement des cabinets, des tables & des buffets de tous les Princes de l'Afrique & de l'Asie; c'étoient les laines des Espagnols qui teintes en pourpre, & en violet chez les Tyriens, & changées en tapisseries, & en étoffes relevées par la broderie d'or, revêtoient les Palais, & les personnes des Rois des Etats les plus éloignez d'eux (3); en sorte que par la façon qu'ils donnoient aux marchandises qu'ils avoient tirées brutes, ils faisoient avec toutes les autres nations chez lesquelles ils les debitoient un gain immense.

*Carthaginois depossedent les Pheniciens de l'usage du commerce d'Espagne.*

Les Carthaginois leur deroberent dans la suite l'industrie de ce trafic; ils s'en rendirent insensiblement les maîtres par la force de leurs armes, & la puissance de leurs flottes, & la jalousie des autres nations qui vouloient y avoir part, fit comprendre

(1) *Exechiel* 27. v. 12. *Lubin Tabb. geograph.*

(2) *Aristot. de mirabil. Auscultatione.*

(3) *Ezechiel. cap.* 27. *tout entier.*

aux Espagnols qu'ils pouvoient le faire par eux-mêmes; aussi arriva-t-il, depuis la destruction de Carthage, que toutes leurs villes situées sur la côte maritime depuis l'embouchure du Tage, jusques au detroit, & depuis le detroit jusques à Marseille: mais sur tout celles de Tortose, de Carthagene, de Seville, de Cordouë, & de Cadiz, furent à l'égard des autres villes avancées dans les terres des lieux de déposts, ou leurs danrées & leurs marchandises arrivoient par barques, sur leurs rivieres, ou sur des canaux qu'ils avoient fait creuser pour les rendre communicables (1).

*Commerce d'Espagne entrepris, & suivi par les villes maritimes de ce pays là.*

C'étoit alors qu'ayant multiplié leurs vaisseaux, ils transportoient en Afrique, en Sardaigne, en Sicile, & en Italie, le plomb, l'étain, le fer, l'albâtre, le cinabre, le borax, & le sel fossile qu'ils tiroient en abondance de leurs mines (2); leurs chevaux Asturiens (3), leurs laines de la Bœtique (4), le miel, la cire, la poix, la graine d'écarlate ou Kermes de la Turditanie, qui est le pays des Algarues (5); une espece de froment barbu plus nourrissant que le commun nommée *Spelte*, figurée sur les monnoyes d'*Ulia*, & de *Carmo* (6); leurs vins Ceretains & ceux de Tarragone (7), & les huiles qu'ils ne recueilloient chez eux que depuis qu'ils avoient connu par le succès des plan-

(1) *Strabon. lib. 3. geograph.* & pag. 209. nov. edit. & pag. 211.
(2) *Strabon, geograph.* l. 3.
(3) *Martial. Epigr.* 199. l. 14.
(4) *Strabon, Pline, Martial.*
(5) *Strabon, geograph.* l. 3.
(6) Planche 7. monn. 1. & 5. Planche 8. mon. 7. *Justin.* 44. *cap.* 1. *Plin.* l. 17. *Spelta* seu *Zea. Raiis hist. plant.* pag. 1242.
(7) *Plin.* l. 14. cap. 6. *Martial.* l. 13. Epigramm. 113. & 124.

tations d'oliviers, qui auparavant étoient des arbres étrangers à leur pays, combien le climat leur étoit favorable (1).

Ils s'étoient rendu le trajet en Italie si ordinaire par le moyen de certains bâtimens legers, que les Romains appelloient *Naves actuariæ*, & qui ont plus de rapport à nos felouques & à nos brigantins, qu'à des galeres, qu'ils s'étoient accoutumez à fournir pour les tables de Rome les plus délicates non seulement le gibier qu'ils prenoient chez eux (2), mais encore des jambons dans l'assaisonnement desquels les Cantabres & les Ceretains excelloient (3) de très-bonnes saumures, & diverses sortes de poissons salez (4).

*Peche du Thon sur les monnoyes de Cadiz.*

Le Thon étoit sur tout celui dont la pêche, & la salaison particuliere à cette côte la rendoient si celebre, que je ne crois pas qu'on puisse s'imaginer que les deux poissons qui se voyent ordinairement sur les monnoyes de Cadiz, soient autres que de cette espece (5): Je ne sçai même ce qu'on pourroit juger de plus convenable pour l'explication des figures symboliques du Soleil, & du croissant de la Lune qui sont aussi representées sur quelques-unes (6), que le rapport qu'elles ont, ou à l'observation du cours de ces astres si necessaire à la navigation & à la pêche qui faisoient la principale occupation des peuples de cette côte, ou à l'observation des

(1) *Aristot. de mirabili Auscultatione.*

(2) *Strabon, geogr.* l. 3. pag. 21.

(3) *Martial, Epig.* 54. l. 13.

*Strabon*, l. 3. pagg. 214. 215. & 245.

(4) *Idem. ibid.* & pagg. 205. & 213.

(5) Planche 6. monn. 9. 10. 11. 12.

*Strabon, ibid.* pag. 215.

(6) Planche 7. mon. 4.

marées qui y ſont conſiderables (1), dans l'idée qu'avoient les Anciens, de l'effet que ces deux aſtres ſont capables de produire ſur les eaux de la mer oceane pour leur mouvent périodique (2), ſur quoy Strabon s'eſt ſi fort étendu à l'occaſion de la ſituation de Cadiz.

Pour revenir au commerce des Eſpagnols, ce n'étoit pas ſeulement en denrées de leur cru qu'il conſiſtoit; il ſortoit outre cela de differentes manufactures établies dans pluſieurs de leurs Villes quantité d'ouvrages de bon débit en Italie; rien n'y étoit plus en uſage que ces draps fabriquez dans la Bœtique, auſquels on laiſſoit la couleur naturelle de la laine du pays (3): Strabon & Silius Italicus (4) louent la fineſſe des toiles des Saltiates & de Setabi (5).

*Manufactures & fabriques d'Eſpagne, dont les ouvrages faiſoient partie de ſon trafic.*

On tiroit parti de la ſterilité même de cette étendue de campagne qui avoit fait donner à Carthagene le nom de *Spartaria*, en convertiſſant en cables & en cordages, l'eſpece de jonc qui y croit encore abondamment (6) : on en voit des marques ſur deux de ces monnoyes raportées par Laſtanoſa (7). Les vaſes de terre de Sagunte étoient recherchez pour leur couleur pourpre (8); & il n'y avoit gueres de Nations qui fiſſent la guerre qui ne vouluſſent avoir des armes de la fabrique de Bilbilis ou de Turiaſo,

*Cordages de Sparte.*

(1) *Strabon.* l. 3. pag. 210. *n. edit.* & pagg. 262. & 263. *lib.* 3. *geogr.*
(2) *Plin. lib.* 2. *cap.* 97.
(3) *Martial. Epig.* 28. *l.* 3. & *Epig.* 133. l. 14.
(4) *Geogr. l.* 3. pag. 213. *Sil. Italic. Carm.* 373. l. 3.
(5) *Strabon. l.* 3. *geogr.* pag. 243.
(6) *Idem. ibid.*
(7) Pag. 25. mon. 24. pag. 35. mon. 100.
(8) *Martial Epigramm.* 106. *l.* 14.

Villes si celebres par la bonté de l'acier qu'elles y employoient, & par la trempe qu'on luy donnoit. (1) J'ay déja cité plusieurs monnoyes Espagnoles sur lesquelles on remarque des fers de lances & de dards (2), qui peuvent bien avoir quelque relation à cette fabrique.

*Etat des Arts en Espagne.*

Pour ce qui est de l'état auquel étoient en Espagne les arts qui ont rapport au dessein, comme la Graveure, la Sculpture & l'Architecture, si l'on en juge par les monnoyes de ce pays là, on le trouvera très-inferieur au degré de perfection où ces arts avoient été portés dans la Grece & dans l'Italie : Il faut néanmoins convenir qu'après les monnoyes de ces Provinces, les Espagnoles sont celles sur lesquelles on voit plus de goût, & pour la graveure, & pour la fabrique ; je parle de celles qui passoient pour inconnues (3); car à l'égard de celles des Colonies qui ont des legendes Latines, elles imitent par la ressemblance de leurs coins de si près les Romaines, selon les tems qu'elles ont été frappées, qu'on diroit qu'elles sont l'ouvrage de Graveurs ou Romains, ou qui ont appris d'eux (4).

*Fabrique des monnoyes de cuivre.*

La varieté des Types de celles de cuivre qui se découvrent dans tous les cantons de ce Royaume, ne permet pas de douter qu'il n'y en eût une fabrique dans toutes les Capitales d'un si grand nombre de peuples entre lesquels il étoit alors divisé ; & bien loin que les Romains leurs ayent ôté ce

(1) *Plin. cap.* 14. *l.* 34. *Summa differentia in aquâ est cui subinde candens (ferrum) immergitur, hæc alibi atque alibi utilior, nobilitavitque loca gloriâ ferri sicuti Bilbilim in Hispaniâ, & Turiasonem.*

(2) Planche 6. mon. 14. *Lastanosa*, pag. 12. mon. 6.

(3) Voyez la planche 5.

(4) Planche 8. 9. & 10.

privilege, ils ſemblent au contraire en avoir favoriſé les plus petites de leurs Colonies, juſques au tems de Caligula, au-delà duquel on ne trouve plus ſur des monnoyes Imperiales de noms de Villes, ni de Colonies Eſpagnoles. M. Vaillant hazarde une raiſon du retranchement de ce privilege (1), qu'il attribue à une contravention des habitans de la ville de *Cæſar Auguſte*, qui frapperent une monnoye avec la tête de M. Agrippa ayeul de Caligula, contre l'ordre qu'avoit donné cet Empereur de jamais repreſenter ce portrait, ni de rien écrire en l'honneur d'un homme qu'il croyoit avoir été de ſi baſſe naiſſance, qu'il ſe deſavouoit pour ſon petit-fils (2).

*Obſervations ſur la fabrique de celles d'argent.*

Pour revenir au goût du deſſein & de la graveure, il eſt meilleur ſur celles d'argent, que ſur celles de cuivre, & l'uniformité de poids, de volume & de types ſe trouve ſi grande entre celles de ce premier métail, qu'on diroit qu'elles ſortent toutes de la même fabrique (3); ce qui a fait juger à quelques Antiquaires qu'elles ont toutes été faites à *Oſca*, (4) fondez ſur ce que le nom de cette ancienne Ville ſe lit en caracteres Latins ſur une de ces pieces (5), & ſur ce que Tite-Live en differens endroits de ſon hiſtoire, où il détaille le butin enlevé par les Romains ſur les Eſpagnols, ſpecifie des ſommes conſiderables en argent monnoyé, qu'il

(1) *In Coloniis*, pagg. 80. & 81.

(2) *Sueton.* cap. 23. *in Caligulâ. Agrippa ſe nepotem neque credi, neque dici ob ignobilitatem ejus volebat, ſuccenſebatque ſi qui vel oratione vel carmine imaginibus cum infererent.*

(3) Planche 2. mon. 1. 2. 3. 4. 5.

(4) Paul Albinian.

(5) Planche 7. mon. 8.

appelle, *Argentum oscense* (1), & ailleurs, *signati oscensis numum* (2).

*Explication des passages de Tit-live, au sujet de l'argent d'Huesca.*

Ces raisons & ces authoritez peuvent bien faire comprendre qu'il y avoit à *Osca*, un Hôtel des Monnoyes plus celebre par la fabrique de celles d'argent, qu'en tout autre lieu d'Espagne ; & que de deux villes du même nom, dont l'une qui est aujourd'huy du Royaume de Grenade, y est appellée *Huescar*, & l'autre dans l'Arragon où elle se nomme *Huesca* ; que de ces deux Villes, dis-je, cette derniere a été celle où cette quantité d'argent avoit été monnoyée ; ce qui est d'autant plus probable qu'elle étoit du canton des Illergetes (3), Limitrophe, & sur la route des peuples que les Romains venoient de subjuguer, & qu'il falloit qu'elle fut considerable, puisque Sertorius l'avoit choisie depuis, pour le lieu de sa residence, & y avoit établi son Senat & une Academie (4)

Mais on ne peut de tout cela tirer la consequence, que le privilege qu'elleavoit de battre des monnoyes en argent ait été exclusif pour toutes les autres villes d'Espagne. L'idée naturelle qui naît au

(1) *Lib.* 34. en parlant du Triomphe d'Helvius : *Argenti infecti tulit in ærarium quatuor-decem millia pondo ; septuaginta triginta-duo ; & signati bigatorum septem decem millia :* & OSCENSIS ARGENTI *centum viginti millia quadringenta-triginta-octo.*

(2) *Tit-Liv. eod. lib.* en parlant du Triomphe de M. Porcius Caton ; *tulit in eo triumpho argenti infecti* xxv. *millia pondo* BIGATI *centum viginti tria millia.* OSCENSIS *quingenta quadraginta auri pondo mille quadraginta.*

*Idem lib.* 40. en parlant de Fulvius Flaccus. *Tulit coronas aures centum viginti quatuor, præterea auri pondo triginta-unum, &* SIGNATI OSCENSIS NUMUM *centum septuaginta-tria millia ducentos.* NUMUM pour *nummum.*

(3) Ptolomée.

*Plin. lib.* 3.

(4) *Plutarch. in vitâ Sertorii,*

contraire

contraire de ces paſſages de T. Live, eſt que du tems des conquêtes dont il parle, deux ſortes de monnoyes avoient cours en ce pays là, l'une avec l'empreinte des *Biges*, ordinaire pour lors aux Romains, de la fabrication de laquelle le lieu n'eſt point deſigné ; & l'autre frappée à *Hueſca*, dont on ne qualifie pas l'empreinte ; mais qui probablement étoit celle de ces Cavaliers qui fait le Type de toutes les monnoyes antiques d'argent de cette nation, qui ont des legendes en caracteres ſemblables à ceux de la Table que j'ay donnée (1) ; autrement cet Hiſtorien n'auroit pas eu beſoin de mettre de diſtinction entre les *Biges* & la monnoye d'Hueſca,(ſi comme l'a entendu Jean-François Andres) (2), elles avoient la même empreinte ; parce qu'à moins que les unes n'euſſent eû un titre plus fin que les autres, ou un Type different, il importoit peu qu'elles euſſent été confondues dans le denombrement du butin.

*Temps de la fabrication des monnoyes Eſpagnoles.*

Comme on ne connoiſſoit point d'époques ſur ces pieces, on n'a que l'antiquité de l'uſage des caracteres qu'elles portent à alleguer pour decider qu'on en a fabriqué en Eſpagne avec ces empreintes de Cavaliers, avant que les Romains y fuſſent entrés, & rien ne paroît oppoſé à ce ſentiment, que l'égalité de poids entre elles & les *Biges* conſulaires, à laquelle les Romains auroient pû obliger les monnoyeurs Eſpagnols de ſe ſoumettre pour la commodité du commerce, leur laiſſant d'ailleurs la liberté de ſe ſervir encore de leurs caracteres pen-

(1) Planche 4.

(2) *Diſcurſo 2. de las medallas deconocidas.* pag. 203. *de Laſtanoſa.*

dant un tems qui n'auroit duré que jusqu'à Auguste.

*Quels portraits representent les monnoyes d'Espagne?*

Cecy me conduit à parler des portraits gravez sur ces monnoyes, sujet presque aussi obscur que celui de la designation de leurs caracteres : ce qu'on peut néanmoins y remarquer de certain, est que ces têtes sont ou de Deitez, ou de Princes & de Rois, ou de Heros & de Gouverneurs Generaux & Particuliers de cette Province.

J'ay déja fait distinguer les têtes de Cybele (1), de Mercure (2), de Diane (3), de Pallas (4) & d'Hercule jeune & vieux (5), qui forment la premiere de ces classes.

*Marques de portraits de Rois.*

Celles des Rois se font connoître par cette bande qui ceint leurs cheveux, marque ancienne & la plus generale de la Royauté chez les Asiatiques, les Afriquains & les Européens (6) : Mais quels seront ces Rois dans un pays qui étoit divisé en tant de cantons differens, qui chacun étoit plutôt une petite Republique qu'un Royaume? où l'authorité se bornoit en tems de paix à plus ou moins de credit que l'esprit & les richesses pouvoient procurer à un Citoyen parmi ses compatriotes, & en tems de guerre au commandement des troupes qui finissoit avec la guerre?

*Quels Rois?*

Ces Rois ne peuvent donc être qu'étrangers à l'Espagne, & du nombre de ceux qui y ont servi quelque tems comme alliez des Romains, tels que *Ma-*

(1) Planche 7. mon. 2.
(2) Lastanosa dans la planche 41. monn. 118. & 119.
(3) *Severim faria noticies de Portugal discurso* 4. pag. 151.
(4) Planche 7. mon. 12.
(5) Planche 5. mon. 6. Planche 6. mon. 9. Planche 7. mon. 4.
(6) Planche 5. mon. 14.

*ſiniſſa* (1), qui étoit devenu ami de Scipion, & *Bocchus* (2) que Longin avoit appellé à ſon ſecours. Et c'eſt beaucoup ſi l'on veut admettre dans ce nombre *Indibilis*, ſur ce que Tite-Live dit d'avantageux de lui par rapport à ſa naiſſance & au credit qu'il avoit chez les Celtiberiens, & les Sueſſetains [3], & par la conſideration qu'eût pour lui Scipion l'Afriquain [4].

*Portraits d'illuſtres Capitaines Eſpagnols.*

Entre les portraits de la troiſiéme claſſe, les uns ont les cheveux creſpus, la barbe fort toufuë [5], & des colliers au col [6], toutes marques convenables aux Eſpagnols ; la premiere obſervée par Martial dans ce vers [7].

*Hiſpanis ego contumax Capillis.*

Et la ſeconde par Catulle dans celui qu'il adreſſe à un Celtiberien dont il ſe raille [8].

*Opaca quem bonum faciat barba.*

S'il eſt vrai d'ailleurs que les colliers n'ont alors été en uſage ni parmi les Generaux, ni chez les Empereurs Romains pour l'ornement de leurs perſonnes: mais qu'ils leurs ont ſervi ſeulement de récompenſes à diſtribuer aux Officiers ſubalternes [9], dont on ne peut pas raiſonnablement ſoupçonner que les

(1) Roy des Numides. *Liv. de 3°. bello punico.*

(2) Roy de Mauritanie, que T. Live appelle *Bogud*, & qui avoit ſuivi le parti de M. Antoine.

(3) C'étoient les peuples qui habitoient la Navarre.

(4) *T. Liv. lib.* 29. *cap.* 3.

(5) Planche 2. monn. 2. & 7. Planche 5. monn. 5. 11. 12.

(6) Planche 2. monn. 2. & 3. Planche 5. monn. 5. 11. 12.

(7) *Lib.* 10. *Epigr.* 65.

(8) *Carmine* 40. *ad Egnatium.*

(9) *Hirtius de bello Hiſpanic. Cæſar turmæ caſſianæ præfecto donavit torques aureos duos.*

têtes ayent été garavées sur ces pieces; il suit de là qu'on n'en peut donner les portraits qu'à des Chefs de peuples Espagnols qui se sont signalez parmi eux par leur bravoure.

Tels furent *Mandonius* frere d'*Indibilis* [1], *Belestagis* qui commandoit les Ilergetes contre Caton [2], *Cessaron* qui à la tête des Lusitaniens, batit *Mummius* (3), *Carus* choisi par les Segedains (4) & les Arevaques (5), pour resister à *Fulvius Nobilior* (6), *Viriatus* qui tint pendant 14 ans les Generaux Romains en échec (7), & *Megare* qui défendit pendant un tems les Numantins contre Pompée (8).

*Quels portaits on doit juger Romains sur ces monnoyes!*

Les autres portraits de cette derniere classe, qui sont sans barbe, & tels qu'ont été representez les Romains dans leurs bustes depuis l'an 454 de leur fondation, qu'ils ont pris des Siciliens la coûtume de se raser le visage (9), paroissent la plûspart si ressemblans à ceux des medailles consulaires, que pour peu qu'on ait d'idée de les y avoir vûs, & qu'on se rapelle la memoire des grands Hommes que cette nation a envoyés en Espagne, on les reconnoîtra sur ses monnoyes.

Je sçay qu'on pourra m'objecter que quelques Illustres que fussent ces Heros, ils n'étoient regardez que comme Citoyens de la Republique dans laquelle c'étoit un crime capital, & un attentat à la

(1) *T. Liv. lib.* 29. *cap.* 3.
(2) *Idem. lib.* 39.
(3) *Idem.*
(4) Peuples d'Estramadoure.
(5) Peuples de la Province Tarragonoise du côté de la vieille Castille.
(6) *T. Liv.*
(7) *Livii. Epit.* 52. & 54.
(8) *Florus l.* 2. *cap.* 18.
(9) *Plin. lib.* 7. *cap.* 59.

liberté commune, d'oſer ſous quelque prétexte que ce fut, faire mettre ſa tête ſur les monnoyes qui n'étoient cenſées avoir été battues, même dans les Provinces conquiſes les plus éloignées, que ſous l'authorité du Senat.

*Capitaines Romains dont on peut reconnoître les portraits ſur les monnoyes Eſpagnoles.*

Mais pour prévenir cette Objection, je produirai d'abord les exemples que nous avons de ceux de ces Citoyens, dont les plus modeſtes dans les monnoyes qu'ils ont fait battre à Rome, ont deguiſez leurs portraits ſous les empreintes de têtes de Deitez qu'on a accommodées à leur reſſemblance, & les plus ambitieux ont fait graver ſur les monnoyes frapées par leur ordre dans les Provinces pendant qu'ils en ont été Gouverneurs, ou qu'ils les ont uſurpées, leur tête avec leurs noms, & les titres qui ſatisfaiſoient le plus leur ambition.

On a toleré que *Sulla* l'ait fait en qualité de Conſul (1), *Cneius Pompée*, comme grand Amiral, (2) *Cæſar*, comme Dictateur perpetuel (3), *Lepide* & *Marc-Antoine* avec le caractere de *Triumvirs*, aſſociez au gouvernement de la Republique (4). Mais ils ne ſont pas les ſeuls. Les medailles Conſulaires nous fourniſſoient encore des exemples d'hommes moins illuſtres qui ont pris cette liberté avant & après eux, tels que *Cælius Caldus*, qui ne tiroit ſon merite que de la charge de *Queſteur* qu'il avoit exercée en Cilicie pendant que Ciceron en

(1) *Patin. famil. Corneliâ.* pag. 83. med. 1.

(2) *Idem. famil. Pompeiâ*, pag. 217. med. 6. MAG. PIUS IMP. ITER. PRÆF. CLAS. ET ORÆ MARIT. EX SC.

(3) *Idem famil. Julia.* Planche 2. mon. 7. & 8.

(4) *Idem famil. Æmilia.* Planche 2. med. 1.

*Idem famil. Antonia.* Planche 2. med. 8. III. VIR. R. P. C.

étoit Gouverneur (1). *Restio* auquel on reprochoit d'être un homme nouveau, & qui n'étoit connu que pour avoir proposé une Loy qui moderât la sumptuosité des festins (2). *Brutus* & ses complices, celebres seulement par l'assassinat de Jule Cæsar (3). *Lucius Antoine*, par le credit de son frere (4), & *Sextus Pompée* par les services de son pere (5).

*Nouvelle découverte d'une Medaille d'or, avec la tête de* Cn. Domitius Ahenobarbus.

Et n'avons-nous pas recouvré depuis quelques jours une belle medaille d'or de *Cn. Domitius Ahenobarbus*, bisayeul de l'Empereur Neron, placée dans le riche tresor d'un des plus lettrez & des plus gracieux Seigneurs d'Angleterre (6), d'autant plus curieuse, qu'en nous servant de preuve de la liberté que s'est donnée un rebelle de mettre sa tête sur une monnoye avec le titre d'*Imperator*? elle nous apprend que le portrait qu'on avoit vû jusques icy dans les medailles de la famille *Domitia*, avec la legende AHENOBARBUS (7), n'est point celui de ce *Cn. Domitius*, qui après avoir tenu pendant quelque tems la mer Ioniene avec les vaisseaux de la Republique, les livra enfin à M. Antoine (8).

Qu'on ne me reproche donc point de trop hazarder en attribuant les portraits sans barbe qui sont sur les monnoyes Espagnoles à des Romains illustres qui ont fait quelque séjour en Espagne, en

(1) *Idem famil. Cælia.* pag. 79. medd. 1. & 2.

(2) *Idem famil. Antia.* med. 1. pag. 18.

(3) *Idem famil. Junia.* Planche 2. med. 4. pag. 142.

(4) *Idem famil. Antonia.* Planche 1. medd. 1. & 2. pag. 20.

(5) *Idem famil. Pompeia.* Planche 2. med. 5. pag. 219.

(6) M. le Duc de Devonshire.

(7) *Patin. famil. Domitia.* Planche 1. med. 7. pag. 99.

(8) *Appian. l. 5. de bello civili.*

qualité ou de Gouverneurs ou de Generaux des Armées pour leur Republique, ſoit parce que les villes de ce païs-là contentes de la douceur de leur gouvernement, auront voulu les flatter par cette marque de conſideration, ſoit parce que les vainqueurs l'auront exigée d'elles!

Ainſi lorſqu'il ſe trouve de ces pieces ſur leſquelles on remarque la tête de Scipion avec le ſurnom de NASSICA (1); que les Hiſtoriens Eſpagnols en citent, autour de la tête deſquels on lit SERTORIUS (2); Que rien ne s'oppoſe à ce que celle qui a pour legende AΨPA, ne puiſſe être d'*Afranius* un des Lieutenans Generaux de Pompée (3); & qu'il eſt conſtant qu'on en voit avec la tête de *Jule* (4), même avec des caracteres Eſpagnols; on peut eſperer de découvrir ſur d'autres avec un peu d'examen les portraits de *Caton*, de *Claudius Marcellus*, de *Fulvius Nobilior*, de *Sergius Galba*, de *Metellus*, de *Petreius*, & des principaux Capitaines Romains à qui l'Eſpagne a été un champ de gloire ſi fecond.

*Symboles adoptez par les grands hommes propres a faire reconnoître leurs portraits.*

Il y a même de ces pieces qui feront reconnoître ceux qu'elles repreſentent par des ſymboles qu'ils adoptoient; rien ne ſeroit par exemple plus heureux que de trouver ſur une de celles là Pompée le grand (5), s'il eſt vrai, comme le veut *Covarruvias* cité par Laſtanoſa, qu'un Lion lampaſſé qu'on y voit derriere ſa tête ait été le ſymbole que ce

(1) *Seguin ſelecta numiſmata.* pag. 94. ed. 2.

(2) *Ambroſio de Morales.*

(3) Planche 2. mon. 4. & 5.

(4) Voyez Laſtanoſa dans pluſieurs de ſes planches.

(5) Planche 5. mon. 2.

Heros s'étoit approprié sur ses Etendards (1), & si le Faucon que la figure du revers porte sur sa main peut avoir quelque raport à lui, parce que les Pyrenées d'où venoit cet oiseau (2), étoient pleins de trophées érigés en l'honneur de cet illustre Romain (3).

Je ne parle point ici des têtes d'Auguste, de Livie sa femme, de Cajus & Lucius ses deux fils d'Agrippa, de Tibere, de Drusus, de Germanicus, d'Agrippine & de Caligula, qui depuis que l'Espagne a été reduite en Province de l'Empire, ont été representées sur ses monnoyes, parce que comme ç'a été par l'ordre de ces Princes qu'elles y ont été imprimées, & que leurs noms gravez en caracteres Latins y servent de legendes, ces portraits ne peuvent y être méconnus.

*Usage des monnoyes d'Espagne pour l'histoire particuliere de ses Villes.*

Tout ce que j'ay observé jusques icy sur ce nombre de pieces n'a qu'une vûë generale qui regarde toute l'Espagne; les Villes qui les ont fait frapper en revendiquent à leur tour l'usage pour fournir des observations particulieres à l'histoire de leur origine, de leur fondation, de leur agrandissement, & pour la connoissance de la forme de leur gouvernement, & de leurs principaux Magistrats.

Cecy est indépendant de ce que Strabon, Pline & les anciens Geographes en ont écrit, parce que ces sources ayant été ouvertes jusques icy à tous ceux qui ont fait des recherches sur l'état ancien de ce Royaume, elles sont comme épuisées, & que

(1) Lastanosa, pag. 75. *Don Juan de Orosco*, 1. *Covarrubias lib.* 1. *de Las Emblemas morales. c.* 10.

(2) *Diego Fuxes historia las au. anima. lib.* 1.

(3) *Mariana hist. Hispan. lib.* 3.

je

je ne produis le ſecours de ſes monnoyes que pour en tirer quelque choſe qui ait le merite de la nouveauté.

Ce qui y paroît d'abord de plus eſſentiel concernant ces Villes, ſont leurs marques ou étrangeres ou relatives aux Romains, deſquelles doivent ſe tirer les preuves de leur antiquité; celles dont les monnoyes n'ont d'autre de ces marques que le nom des Villes qui les ont fait frapper écrit en caracteres Latins, ſont pour la pluſpart cenſées avoir exiſté long-tems avant l'année 537. de Rome, qui eſt l'Epoque des premieres Conquêtes que *Cneius Scipion* fit en ce pays là pour la Republique, CARMO (1), CARTEIA (2), CELSA (3), ILIBENA (4), OSCA (5), SAETABI (6), ſont de ce nombre; les Grecs appelloient ces ſortes de villes *Autonomes*, c'eſt-à-dire, qui ſe gouvernoient par leurs propres Loix, à la maniere des Republiques; & il faut mettre dans ce rang d'*Autonomes*, celles de fondations Phenicienne & Grecque, comme *Cadiz* (7), *les Ampuries* (8), *Roſe*, l'ancienne *Sagunte* (9), & quelques autres.

*Leur uſage, pour juger de l'antiquité de ces Villes.*

*Villes* Autonomes, *quelles étoient?*

Parmi celles dont les monnoyes ont rapport aux Romains; les unes, d'*Autonomes* qu'elles étoient,

(1) Planche 7. mon. 1.
*Carmone* dans l'Andalouſie, Cæſar l'appelle, *oppidum munitiſſimum.*

(2) Planche 7. mon. 2.
Les uns croyent que c'eſt *Algezira*, & les autres *Tariffa*, près du detroit.

(3) *Anton. Auguſtin.* pag. 97 à l'embouchure de l'Ebre.

(4) Planche 7. mon. 5.
*Elvire.*

(5) Voyez cy-devant dans les notes ſur OSCA.

(6) Planche 7. mon. 9.
*Xativa* dans le Royaume de Valence detruite de nos jours à cauſe de ſa rébellion; on a donné le nom de *Saint Philippe* à celle qui eſt à ſa place.

(7) Planche 7. mon. 4.

(8) Planche 7. mon. 12.

(9) Même planche mon. 10.

*Difference entre villes* Municipales,& Colonies.

s'étant alliées avec eux, en ont acquis le droit de *Bourgeoisie* Romaine & de *suffrage*, sans perdre celui de se gouverner encore selon leurs Loix, privilege qu'elles exprimoient sur leurs monnoyes par le mot MVNICIPIVM, qui souvent s'y trouve abregé par la syllabe MVN. ( 1 )

Les autres ont été qualifiées de *Colonies*, ou pour avoir été fondées dans des lieux où jamais il n'y avoit eû de Villes, ou pour avoir été considerablement augmentées, ou repeuplées par des accroissemens de Citoyens qui ont remplacez les habitans originaires du pays peris par les guerres, ou chassez de leurs demeures, après avoir été subjuguez; manieres d'établissemens de Colonies differenciées chez les Romains par les deux termes, *Ducere*, ou *Instaurare*.

*Droit des Colonies.*

Le droit de celles-ci étoit de pouvoir se conformer en tout dans leur police, dans l'exercice de leur religion, dans leur maniere de bâtir, & dans leurs mœurs aux usages Romains; ce qui est presque toûjours marqué sur les monnoyes de ces Villes, ou par le Type d'une charue attelée de deux bœufs conduite par un homme en habit de Pontife dont on donnoit le caractere au Magistrat chargé de faire le partage des terres concedées aux nouveaux habitans ( 2 ), ou par la figure d'un taureau dont la tête ornée de rubans étoit le symbole de la Religion & des Sacrifices, sur le fondement desquels la Colonie avoit été établie ( 3 ), & par le mot entier

(1) Planche 9. monn. 1. & 3. Planche 8. mon. 1.

(2) Planche 10. monn. 6. & 7.

(3) Planche 8. mon. 5. Planche 9. mon. 13.

COLONIA, ou abregé par la ſyllabe COL. ou la ſeule lettre C. qui precede toûjours le nom propre de la Colonie (1).

Nous devons à ces pieces la connoiſſance d'un nombre de villes de l'une & de l'autre de ces eſpeces plus grand que celui que Pline en a indiqué, quelque ample que ſoit le Catalogue qu'il en donne (2). *Bilbilis*, par exemple qui tenoit un rang ſi conſiderable entre les Municipales y a été oubliée (3); & il n'y eſt point fait mention *d'Aſturica*, qui dans nos Legendes eſt qualifiée de Colonie (4).

*Fondateurs & Reſtaurateurs des Colonies connus par leurs monnoyes.*

Elles nous apprennent les noms des Fondateurs & des Reſtaurateurs de ces Villes, ou joints avec les leurs propres, ou qui liez enſemble n'en compoſent qu'un : ainſi dans la legende GRACCVRIS, ſe trouve celui de *Gracchus* gendre de *Scipion* l'Afriquain (5); celui de *Lælius* ami & collegue de ce dernier, eſt clairement deſigné dans celle de LÆLIA (6); *Colonia Iulia Valentia* (7), COL. IVLIA TRADVCTA (8), AST*urica* AVGVSTA (9), &

(1) Planche 9. mon. 3.
Planche 10. mon. 5.
Planche 10. mon. 1.

(2) *Plin. lib. 3. cap. 3.*

(3) Planche 9. mon. 1.

(4) Planche 10, mon. 6.

(5) Planche 9. monn. 19.
*Morales* & *Cluſius* prétendent que c'eſt *Agreda*, dans la vieille Caſtille, ſur les confins de l'Arragon, & d'autres Auteurs veulent que ce ſoit *Cagurria*, Château dans le Royaume de Navarre.

(6) Planche 10. mon. 11.
Ptolomée livre 2. la place dans la Turditanie entre la *Corticata*, & l'*Italique*.
*Rodericus Carus* veut que ce ſoit *Aracena* dans l'Andalouſie.

(7) Planche 10. mon. 1.

(8) Planche 10. mon. 10.
Elle portoit avant que Jule Cæſar lui eut donné ſon nom, celui de *Cetraria*, à cauſe de l'uſage des petits boucliers. On doute ſi c'eſt la *Mellaria* près du detroit, que l'on appelle aujourd'hui *Veger de la Miel.*

(9) Planche 10. mon. 6.
On croit que c'eſt *Aſtorgue* dans le Royaume de Leon.

CÆSAREA AVGVSTA (1), portent avec elles les noms de Jule & d'Auguste qui les ont fondées; & après avoir été instruit sur une de ces pieces par la legende NASSICA, que la Ville de ce nom a tiré son origine de celui d'un des Scipions qui a été ainsi surnommé, on apprend par les mots MVN*icipium* CALaguris JVLia, gravez sur le revers, que c'est Jules qui l'a ou rétablie, ou amplifiée. (2).

*Origines des premiers habitans des Colonies marquées sur leurs monnoyes.*

Le pays d'où sont sortis les premiers habitans de ces Villes, nous est indiqué par quelques-unes de ces legendes telles que MVN*icipium* ITALIC*um* ou *Italicense* (3), ITALICA au revers de BILBILIS (4), MVNICIP*ium* CASCANTVM (5), ERGAVICA (6), OSICERDA (7), qui designent ou l'Italie en general, ou en particulier les *Cascantes*, les *Ergaviciens*, & les *Osicerdois* qui en étoient des peuples très-anciens (8).

*Leurs qualitez.*

La qualité de l'origine de quelques autres par les surnoms de ROMVL*ea* ou ROMVL*ensis* (9), de PATRICIA (10), qui donnent à ceux de *Seville* une antiquité illustre, & à ceux de *Cordoue* une noblesse

(1) Planche 10. mon. 7. *Saragosse.*

(2) Planche 10. mon. 8. *Lobarre* petite ville d'Arragon.

(3) Planche 9. mon. 14. *Appian de bello Hisp.* La vieille *Seville*, ou selon quelques-uns *Triana.*

(4) Planche 9. mon. 1. Je crois que M. Vaillant se trompe lui-même en reprenant le P. Hardouin qui attribue ce surnom à *Bilbilis*, & non pas à la Colonie precedente; parce qu'il n'y a pas d'apparence qu'on eût mis sur une même monnoye deux legendes convenables à deux villes si éloignées l'une de l'autre.

(5) Planche 9. mon. 2.

(6) Planche 9. mon. 6. *Alkanisa* dans l'Arragon, selon Clusius, & selon Morales *Peña Escrita* ou *Santaver* près de Tolede.

(7) Planche 7. mon. 7. & Planche 10. mon. 14.

(8) *Plin. lib.* 3. *cap.* 3. *latinorum veterum Cascantenses, Ergavicenses, Osicerdenses.*

(9) Planche 9. mon. 10.

(10) Planche 9. mon. 3.

Patricienne, & d'EMERITA (1), qui fait connoître que ceux de *Merida*, venoient d'un choix de troupes agueries, par le ſecours deſquelles Auguſte finit la guerre d'Eſpagne, qui acheva de le rendre maître de tout le monde (2).

*Légions d'où avoient été tirées ces Colonies, déſignées ſur leurs monnoyes.*

Les noms des Legions dans leſquelles ſervoient ceux de ces premiers Citoyens de Colonies qui avoient été Soldats, comme de la VI. dans la Colonie *Accitaine*, COL*onia* GEM*ella* ACCIS LEG*io* VI. (3), de la quatriéme, de la VI. & de la X. dans celles de *Cæſarée Auguſte* (4).

*Epithetes glorieuſes données aux Colonies dans leurs legendes.*

Les Epithetes glorieuſes ſervant de ſurnoms à pluſieurs de ces Villes comme de TOGATA à Tarragone (5), parce qu'elle avoit été une des premieres à prendre les mœurs des Romains (6), de PONTIF*icia*; *à Obuleo* (7), à cauſe de l'obſervance des Rites de leur Religion; d'IMMVNIS à *Alicante* (8), & à certaines autres à qui on avoit accordé de grandes exemptions, de VICTRIX à *Oſca* (9) & à CELSA, & de PIA, à la pluſpart, qui eſt preſque la ſeule de ces Epithetes que les Goths ayent conſervée à ces Villes, dans les legendes des monnoyes frappées à leurs coins, & ſous leurs noms (10).

Chacune de ces Villes retraçoit dans l'ordre de ſon gouvernement, la forme de celui de Rome, dont les uſages leurs ſervoient de Regle; c'étoient

(1) Planche 6. monn. 4. & 5.
(2) Voyez *Dion Caſſ. lib.* 53. pag. 514.
(3) Planche 10. monn. 4. & 5.
(4) Voyez Vaillant, *in nummis Colon.* pag. 22.
(5) Planche 6. monn. 5. & 6.
(6) *Anton. Auguſtin. Dialog.* 7.
(7) *Idem Dialog.* 8.
(8) Planche 9. mon. 8. *Anton. Auguſt. Dialog.* 7.
(9) Planche 9, mon. 9.
(10) Voyez Planc. 11. 12. & 13. Et *Anton. Auguſtin. Dialog.* 7.

*Noms des Conducteurs des Colonies, sur ces légendes.*

les Officiers qu'elle envoyoit pour établir la Colonie appellez II VIRI, III VIRI, ou IIII VIRI, *Coloniæ deducendæ* (selon le nombre qu'ils étoient), qui après y avoir fait la distribution des terres, y regloient la police; les titres de cette magistrature se trouvent dans les legendes des monnoyes de ces Villes souvent liez avec des noms illustres de familles Romaines (1).

*Noms des Magistrats.*

Il ne faut pas néanmoins les confondre avec ces Magistrats qui sous les mêmes titres de II VIRI, & de IIII VIRI, ont ensuite representé dans ces Colonies les Consuls, & y en ont exercé les fonctions; cette difference se trouve très-bien établie par l'observation de la varieté des noms propres d'hommes Romains & Espagnols, à qui ces titres sont donnez dans plusieurs legendes de monnoyes diverses d'une même Colonie sous plusieurs Empereurs. Celles de *Bilbilis*, rapportées par Mr Vaillant dans son traité des Colonies (2), peuvent servir de preuves de ce fait.

*Connoissance des Magistratures des Colonies par les legendes de leurs monnoyes.*

Un Conseil dont les membres s'appelloient *Decurions*, composé des personnes les plus éclairées & les plus qualifiées de la Colonie, & à la tête duquel étoient ces *duum virs* qu'on changeoit d'années en années, y répresentoit le Senat Romain; on y déliberoit de toutes les affaires de la Colonie; il paroît même, par les deux lettres D. D. (qui signifient *Decreto Deccurionum*) qui se voyent sur quelques-unes des monnoyes de ces Villes (3), que

(1) Planche 10. monn. 1. & 7.

(2) Voyez *Vaillant in Coloniis sub Augusto pag.* 18. *& sub Tiberio*, *pag.* 94.

(3) Planche 10. mon. 3. Planche 9. mon. 15. D. D. S. *Decreto Decurionum Saguntinorum.*

l'ordre & le ſoin de leur fabrication dépendoit de ce Conſeil.

Enfin l'on pourroit du recueil des noms de ces premiers Magiſtrats qui ſe trouvent ſur ces legendes compoſer des ſuites chronologiques de ceux qui ont gouverné ces Villes, également curieuſes pour l'hiſtoire des familles Romaines, comme pour celle des familles Eſpagnoles qui ont eû part à ces magiſtratures; & rien ne ſerviroit plus à cette Chronologie que l'ouvrage de Mr Vaillant, à qui nous avons l'obligation d'avoir ſi bien defriché ce champ de l'Hiſtoire Metallique des Romains.

*Monnoyes de Colonies utiles pour la connoiſſance des familles Romaines & Eſpagnoles.*

Voilà à peu près tous les points de l'Hiſtoire ancienne d'Eſpagne, conduite juſques au tems de l'Empire de Claude, à l'éclairciſſement deſquels peuvent être employées les monnoyes antiques qui ſont propres à cette belle Province des Romains: mais ſi parmi les medailles de cette nation je choiſis celles qui ont quelque raport à mon ſujet, quel nouveau luſtre cette Hiſtoire ne tirera-t-elle point de cette addition de monumens étrangers?

*Uſage des médailles Romaines dans l'Hiſtoire d'Eſpagne.*

Les Pieces qui dans les faſtes de la Republique Romaine ont conſervé la memoire de plus de trente triomphes, ou ovations auſquels une reſiſtance de deux cens ans de la part des Eſpagnols a donné lieu, ne deviennent-elles pas dans les faſtes de ceux-ci des preuves reciproques du courage avec lequel ils ont deffendu leurs biens, leur liberté & leurs vies, contre l'ambition des Romains, & contre les vexations & l'avarice de pluſieurs de leurs Lieutenans Generaux?

Si *Goltzius* n'avoit fait uſage en leur faveur de

*Usage des médailles Romaines consulaires dans l'Histoire d'Espagne.*

ces medailles (1), je les aurois fait graver dans leur ordre chronologique pour les joindre ici ; l'ouvrage de *Fulvius Ursinus* sur leurs familles, & les augmentations qu'y ont faites Mrs *Patin* & *Vaillant*, sont encore d'une grande ressource pour enrichir cette Histoire de faits glorieux, & en assurer les époques. L'échantillon que je donne de ces Medailles tirées des familles *Sulpicia* (2) & *Carisia* (3), servira non-seulement à faire juger des lumieres qu'elle peut en recevoir ; mais encore à demontrer combien les Romains étoient ingenieux à flatter leur vanité par les Types differens qu'ils imaginoient, pour exprimer des actions qui n'étoient pas moins glorieuses pour les vaincus, que pour les vainqueurs.

*Particularités concernant l'histoire d'Espagne sur les médailles Imperiales.*

Les particularités qui depuis Caligula ont été consacrées sur les médailles Impériales, sont l'alliance des Gaules avec l'Espagne, sous le gouvernement de *Galba* contre *Neron*, à la sollicitation de *Julius Vindex*, pour vanger, disoit-il, le genre humain des injures que luy avoit faites ce mauvais Prince (4) ; elle est énoncée dans la legende GALLIA HISPANIA (5), gravée autour du type des figures de ces deux Provinces.

*Sous Galba.*

L'accomplissement des prédictions faites à *Galba* dans la Ville de *Clunia* (6) qu'il deviendroit Empe-

(1) *De fastis Romanor.*

(2) Planche 20. mon. 2.

(3) Planche 2. mon. 10.

(4) *Sueton. in Galba legato Aquitaniæ auxilia implorante supervenerunt Vindicis litteræ hortantis ut humano generi adjutorem ducemque se accommodaret.*

(5) Planche 3. med. 9.

(6) *Sueton. infra. Carmina sacerdos jovis Cluniæ in penetrali somnio monitus eruerat ante ducendos annos à fatidicâ puellâ pronuntiata . . . oriturum quandoque ex hispaniâ principem, dominumque rerum.*

reur,

reur, marquée par la figure de l'Eſpagne qui lui préſente une victoire avec ces mots : HISPANIA CLVNIA SVL (1); & les témoignages de ſa reconnoiſſance envers les Eſpagnols qui l'avoient proclamé, exprimée en general par les differentes repreſentations ſous leſquelles il a fait dépeindre cette Province ſur ſes médailles (2), & en particulier par le *rétabliſſement de la Ville de Numance*, ſuppoſé que cette explication de la legende REST*itutâ* NVM*antia.* ingénieuſement trouvée par le Pere Hardouin, s'accorde avec la verité (3).

*Sous Hadrien.*

*Hadrien* a laiſſé ſur les ſiennes la mémoire de ſon voyage, de ſon arrivée en ce pays-là, & du bon ordre qu'il remit dans le gouvernement Civil & dans le Militaire, par les revûes & la diſcipline des Troupes qui y étoient en garniſon; faits marquez par les légendes ADVENTVI AVG*uſti* HISPANIAE, (4) RESTITVTORI HISPANIAE (5) EXERC*itus* HISP*anicus* (6), qui accompagnent des types de l'Empereur, qui ſur un des revers fait un ſacrifice avec la Province, ſur un autre, luy tend la main pour la relever de la poſture ſuppliante dans laquelle elle paroît à genoux, & ſur le dernier, ſemble exercer une troupe de ſoldats, auſquels il donne ſes ordres à cheval.

*Depuis Antonin juſques aux Goths, il n'eſt fait aucune mention de l'Eſpagne ſur*

*Antonin le pieux* eſt le dernier des Empereurs dont les médailles frappées par ordre du Senat (car c'eſt la difference qu'il y a entre les Impériales & celles des Colonies qni n'ont point le S. C.) dont

(1) Planche 3. med. 8.
(2) Planche 1. med. 3. Planche 3. medd. 1. & 3.
(3) Science des Medailles; nouvelles découvertes, page 387.
(4) Planche 5. med. 10.
(5) Planche 3. med. 11.
(6) Planche 3 med. 12.

*les médailles Romaines.*

les médailles, dis-je, fassent mention de l'Espagne (1); on n'en trouve même pas de Theodose le Grand, (quoiqu'il en fut originaire) sur lesquelles il y en ait le moindre symbole; ou s'il en éxiste, elles ne sont pas encore venues à notre connoissance : mais ce silence dans les légendes de ces monumens, pendant une espace de tems aussi considerable, supposant dans cet état une tranquillité parfaite, qui étoit le fruit de la fidelité des Espagnols aux Empereurs, ne peut être qu'honorable à la Nation.

*Monnoyes des Rois Goths, & leur usage.*

Les monnoyes qui interessent son histoire depuis la décadence de l'Empire sont celles des Goths sous la domination desquels l'Espagne changea tout-à-fait de face; comme la graveure en est si barbare, en comparaison de celle des médailles Romaines, & Espagnoles, qu'elle se sent de la grossiereté des Peuples ausquels elles ont servi, & que tout ce qu'on peut y apprendre se réduit à la veritable ortographe des noms de leurs Rois, & à la connoissance des Villes principales qui les ont reconnus, par le privilege qu'elles ont eû de monnoyer à leurs coins; je me suis contenté d'en faire graver la suite qui est en or dans le Cabinet du Roi de France, plus nombreuse qu'on la connoisse ailleurs (2), à laquelle on peut ajoûter la table des Rois de cette Dynastie tirée des Conciles d'Espagne, & des Chroniques d'Isidore, & de Wulsa.

*Usage des monnoyes [illegible] d'Espagne, frappées pendant la domination des Maures.*

Il y a beaucoup plus à profiter dans la recherche des monnoyes des Rois qui depuis les Goths ont regné sur une partie des Provinces de ce Roiaume, tandis que les Maures l'ont occupé; puisque ces pié-

(1) Planche 3. med. 13. (2) Voyez les planches 11. 12. & 13

ces ſont des titres inconteſtables des qualitez que ces Princes ont priſes, des alliances qu'ils ont contractées, des Etats qu'ils ont réunis à ceux qu'ils avoient reçûs de leurs peres, ou qui leur ſont échûs par droit de ſucceſſion collaterale, de dot, ou de conquêtes; je n'en ay fait graver que quelques-unes de celles du Cabinet du Roi (1), pour ſervir ſeulement de comparaiſon aux autres, parce qu'étant du *moïen âge*, elles doivent être ſeparées des *antiques*, & peuvent par leur nombre conſiderable, fournir un ample matiere à un grand ouvrage, dont l'execution demande beaucoup de tems & de recherches.

(1) Voyez les planches 14. 15.& 16.

*FIN.*

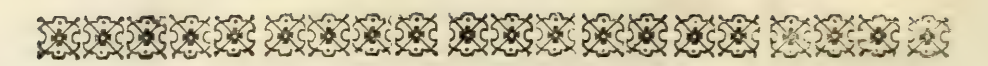
---

# AVIS AU RELIEUR

*Pour le placement des planches neceſſaires pour l'intelligence de cette Diſſertation.*

LA Carte ancienne de l'Eſpagne doit être placée avant le premier feuillet de la Diſſertation.

Et les ſeize planches de Medailles doivent être placées à la fin de la Diſſertation, ſuivant l'ordre de leurs *Numeros*.



# TABLE

## *DES MONNOYES OU MEDAILLES ANTIQUES ESPAGNOLES, & autres expliquées en general ou en particulier, ou citées dans cette Dissertation.*

*Medaille sans legende.*



*Monnoyes avec des legendes Espagnoles.*



Monn

# TABLE DES MONNOYES ET MEDAILLES.

## *Monnoyes avec des legendes en caracteres de deux langues.*



## *Monnoyes de Pays & Villes d'Espagne Antonomes avec des legendes Latines.*



## *Monnoyes de Villes d'Espagne devenues Colonies Romaines sous les Empereurs, ou rétablies par leur ordre.*

Rev. COLONIA PATRICIA, au milieu d'une Couronne de chéne, pag. 52

*Romulea*, COLonia ROMulea PERMissu DIVI AVG. tete d'Auguste, devant laquelle est un foudre.
Rev. IVLIA AVGVSTA GENITRIX ORBIS, tête de Julie, pagg. 20. 52

*Saguntum* TIBerius CAESAR DIVI AVGusti Filius AVGVSTVS. sa tete.
Rev. SAGuntum L. SEMPRonio GEMINO L. VALERIO SVRA IIVIRis; une galere sur laquelle sont D. D. S. pag. 33. 54

*Segobriga* 1. tête d'Auguste.
Rev. SEGOBRIGA, un Cavalier courant armé de sa lance baissée, pagg. 17. 23
2. TIberius & comme dans la precedente IMPERATOR VII. sa tête.
Rev. SEGOBRIGA au milieu d'une couronne de chêne, pag. 17

*Segovia* C. I. tête d'Auguste sans autre legende.
Rev. SEGOVIA, Cavalier couvert d'un espece de petit chapeau, & armé de sa lance, pag. 30

*Tarraco* 1. TIberius CAESAR DIVI AVGusti F. AVGVSTVS, tete de Tibere.
Rev. Colonia Victrix Togata Tarraco AETERNITATIS AVGVSTAE, le portique d'un temple à 10. colonnes, sur la face duquel est l'inscription AVGVSTO, pag. 20
2. DEO AVGVSTO, la statue d'Auguste assise, portant une victoire sur un globe.
Rev. le même portique, pag. 20

*Toleto* Tête d'Auguste.
Publius CARISIVS LEGatus PRO PRAEtor COLonia TOLETo. tête tourelée, pag. 7

*Traducta* 1. PERMISSV CAESaris AVGusti, tête d'Auguste.
Rev. IVLIA TRADVCTA, au milieu d'une couronne de chêne, pag. 51
2. Caius CAESAR, tête de Caius fils d'Auguste.
Rev. IVLia TRAducta, un gros raisin, pag. 9.

*Turiaso* Tête d'Auguste.
Rev. MVN. TVRIASO, au milieu d'une couronne de chêne. pagg. 50. 37

*Valentia* 1. Lucio POMPONIO Caio IVLIO, tête d'Auguste
Rev. Colonia Iulia Valentia, une partie de vaisseau sur laquelle est une tour à divers étages, pagg. 33. 51. 55
2. DIVI IVLius IMPerator CAESAR DIVI Filius, tête de Jule & d'Auguste adossées.
Rev. COPIA, une galere sur la pouppe de laquelle est une pyramide, pag. 33

## *Medailles Romaines qui ont rapport à l'Espagne.*

*Consulaires.*

*De la Famille Afrania.* ΑΦΡΑ tête sans barbe ornée d'un colier.
Rev. un Cavalier armé de sa lance; caracteres Espagnols à l'éxergue, pagg. 14. 47

*Carisia.* 1. AVGVSTVS IMP. CAESAR, sa tête.
Rev. Publius CARISIVS LEGaTus PRO PRAEtor, un trophée élevé sur une quantité d'armes Espagnoles, pagg. 28. 29. 30. 31
2. Rev. même legende, un bouclier rond entre une pique & un sabre à l'Espagnole, pagg. 28. 30
3. Rev. même legend. un trophée élevé par une victoire au pied duquel sont deux glaives à l'Espagnol, pag. 29
4. Rev. même legend. autre trophée portant un petit bouclier à l'Espagnole, & au pied duquel sont deux glaives aussi à l'Espagnole, pagg. 28. 29
5. Rev. même legend. un masque, un glaive à l'Espagnol, & une espece de hache, ou de marteau, pag. 30
6. Rev. même legend. une porte de ville à deux arcs, sur la frise de laquelle est l'inscription EMERITA, pag. 53

*Domitia.* 1. OSCA, tête barbuë, ornee d'un colier.

*d'Antonin.* CAESAR ANTONINVS, ſa tête.
Rev. HISPANIA COS. II. l'Eſpagne ayant un rameau d'olive à une main, des épis de bleds à l'autre, & un lapin à ſes pieds, pagg. 8. 57

## *Monnoyes d'or de Rois Goths qui ont regné en Eſpagne, tirées du Cabinet du Roy de France.*

### *Liva.*

1. D. N. LIVA REX, ſa tête.
Rev. CE. ARCOTAIV, ſa tête, planche 11. mon. 2

*Merida.* 2. Rev. EMERITA PIVS, mon. 1.

### *Leuvigilde.*

1. LIVVIGILDVS, ſon buſte.
Rev. INCLYTVS CONO, une victoire, mon. 5

2. Rev. INCLYTVS COAIC, même type, mon. 4

*Valence.* 3. LVVIGILDVS CNO, une croix.
Rev. VALENTIA REX, ſon buſte, mon. 3

### *Reccarede. 1.*

1. D. N. RECCAREDVS REX, ſa tête.
*Barcelone.* Rev. BARCINO PIVS, ſa tête, Quinaire, mon. 9

*Cordoue.* 2. Rev. CORDOBA PIVS, ſa tête, planche 1. mon. 10

*Elvire.* 3. Rev. ELVORA IVSTVS, ſa tête, mon. 13

4. Rev. même type, & même legende Quinaire, mon. 14

*Merida.* 5. Rev. EMERE PIVS, ſon buſte, mon. 7

6. Rev. EMERITA VICTOR PIVS, ſa tête, mon. 6

*Seville.* 7 Rev. ISPALI PIVS, ſa tête, mon. 11

*Tarragone.* 8. Rev. TARRACON PIVS, ſa tête, mon. 12

*Tolede.* 9. Rev. TOLETO PIVS, ſa tête, planche 12. mon. 15

10. Rev. VICTORIA CON. OB. une croix, M A Quinaire, mon. 8 Y II.

### *Vviteric.*

VVITERICVS REX, ſa tête.
*Seville.* Rev. ISPALI PIVS, ſa tête, planche 12. mon. 16.

### *Siſebut.*

*Egita ou Guimaranes en Portugal.* 1. SISEBVTVS REX, ſa tête.
Rev. EGITANIA PIVS, ſon buſte, planche 12. mon. 17

*Merida.* 2. Rev. EMERETA PIVS, ſon buſte, mon. 18

3. Rev. autre même, avec quelque difference dans les lettres, mon. 19

*Seville.* 4. Rev. ISPALI PIVS, ſa tête, mon. 20

*Tolede.* 5. Rev. TOLETO PIVS, ſa tête, Quinaire, mon. 21

### *Reccarede. 2.*

1. RECCAREDVS REX, ſa tête.
*Cordoue.* Rev. CORDOBA PIVS, ſa tête. Quinaire, mon. 22

2. Même tête, legende un peu differente, mon. 23

*Tolede.* 3. TOLETO PIVS, ſa tête, Quinaire, mon. 25

### *Suinthila.*

*Cordoue.* SVINTHILA REX, ſa tête.
Rev. CORDOBA PIVS, ſa tête, mon. 26

### *Chintila.*

1. CHINTILIA REX, ſa tête.
*Seville.* Rev. ISPALI PIVS, ſon buſte, mon. 28

*Narbonne.* 2. Rev. NARBONA PIVS, une croix. 27

*Tolede.* 3. Rev. TOLETO PIVS, ſa tête, planche 13. mon. 1.

### *Cindaſvinthe.*

1. DN.CINDASVINTHVS REX, ſa tête,

*Fin de la Table des Monnoyes & Medailles Antiques.*

---

*Fautes remarquées depuis l'impression.*

PAge 17. *ligne* 17. concerne leur Religion, *lisez* la Religion qu'observoient alors les Espagnols. Pag. 35. *ligne* 22. Spelte, *lisez* Speaute, ou épeaute. Pag. 39. *ligne* 8. Cæsar Auguste, *lisez* Cæsar & Auguste. Pag. 54. *ligne* 4. la distribution, *lisez* le partage. *Ibid. ligne* 13. cette difference, *lisez* on jugera de cette difference, *effacez* se trouve trop bien établie. Pag. 56. *à la note* 6. ducendos, *lisez* ducentos.

*Approbation de M. l'Abbé Fraguier, des Academies Françoise, & des Inscriptions & belles Lettres.*

J'AY lû par l'Ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, la *Dissertation historique sur les Monnoyes Antiques d'Espagne*, & l'ay trouvée remplie d'une érudition non-commune. Fait à Paris le 17 de Fevrier 1725. Signé, FRAGUIER.

*PRIVILEGE DU ROY.*

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre: A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maistres des Requestes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevost de Paris, Baillifs, Senéchaux leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien-amé PHILIPPE-NICOLAS LOTTIN, Libraire & Imprimeur de Paris, Nous ayant fait supplier de luy accorder nos Lettres de permission pour l'impression d'un Manuscrit qui a pour titre: *Dissertation historique sur les Monnoyes Antiques d'Espagne*; Nous avons permis & permettons par ces Presentes audit Lottin, d'imprimer ou de faire imprimer ledit Livre en tels volumes, forme, marge, caractere, conjointement ou séparement, & autant de fois que bon luy semblera; & de le vendre, faire vendre & debiter par tout notre Royaume pendant le temps de trois années consécutives, à compter du jour de la date desdites Presentes: Faisons deffenses à tous Libraires, Imprimeurs & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance: à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles: que l'impression de ce Livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie; & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre tres-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Fleuriau d'Armenonville, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du

Louvre, & un dans celle de notre tres-cher & féal Chevalie Garde des Sceaux de France, le Sieur Fleuriau d'Armenonville, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Presentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie desdites Presentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, foy soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le vingt-deuxiéme jour du mois de Fevrier, l'an de grace mil sept cens vingt-cinq, & de notre Regne le dixiéme. Par le Roy en son Conseil.

Signé, CARPOT.

*Registré ensemble la Cession sur le Registre VI. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris N°. 175. Fol. 148. conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celui du 28 Fevrier 1723. A Paris le 23 Fevrier 1725.*

*Signé*, BRUNET, *Syndic*.

# Errata du Tome Cinquiéme.

| | | | |
|---|---|---|---|
| PAge 156 | 34 | Malphe | Melphe |
| 202 | 5 | de pleins | des Pleins |
| 210 | 17 | Tuglia cozco | Tuglia cozzo |
| 215 | 3 | tois | trois |
| 234 | 32 | ne ſervoit | ne ſervoient |
| 235 | 14 | à de nouvelles | par de nouvelles |
| 246 | 4 | ſeptieſme | ſept |
| 249 | 2 | mais de ſçavoir | *ôtez* de ſçavoir |
| 265 | 17 | eux | *effacez* |
| | 18 | ſe plongeoient | ſe plongeoit |
| 292 | 19 | regnoinet | regnoient |
| 319 | 28 | fameux | fameuſe |
| 348 | 15 | inſpire | inſpirent |
| 354 | 30 | Cravina | Gravina |
| 363 | 35 | entrenoit | entretenoit |
| 392 | 34 | rendent | & rendent |
| | 40 | parle | parler |
| 402 | 7 | emplois | exploits |
| 438 | 3 | contribuaſſent | acrordaſſent |
| 455 | 36 | nobleſſe | molleſſe |
| 456 | 9 | contraits | contraints |
| 461 | 27 | de la Ville | que la Ville |
| 510 | 8 | Metilla | Melilla |
| 511 | 16 | elle lui | il lui |
| 528 | 29 | le fidele | *ôtez* le |
| 534 | 38 | augmentoit | augmentoient |
| 621 | 21 | n'omettent | n'omirent |
| | 39 | eût | ait |
| 647 | 2 | Scimour | Seymour |
| 667 | 16 | il ne les | elle ne les |
| 676 | 30 | Piſo | Piſe |
| 691 | 14 | emmées | emmenées |
| 693 | 21 | à laquelle | de laquelle |
| 721 | 12 | à Rome | de Rome |
| 724 | 38 | Samatra | Sumatra |
| 725 | 23 | Samatra | Sumatra |
| 742 | 22 | campée | campé |
| 796 | 3 | ce n'eſt pas | il n'y eut pas |
| 841 | 26 | craignant | craignit |
| 846 | 38 | les compromis | le compromis |

---

## *AVERTISSEMENT.*

L'Auteur ayant été obligé de faire pluſieurs voyages à la Campagne, a été dans la neceſſité de s'en rapporter à quelques perſonnes pour la correction des épreuves; ce qui a occaſionné pluſieurs negligences qu'il prie le Lecteur de vouloir prendre la peine de corriger lui-même.

# Simboles de l'Espagne sur des Monnoyes Romaines Antiques.




Planche 2

# Monnoyes Antiques d'Espagne d'Argent et de Cuivre

ÆR 1 · ÆR 2 · ÆR 3 · ÆR 4 · ÆR 5

6 C F L. Æ

7 SAETABI Æ



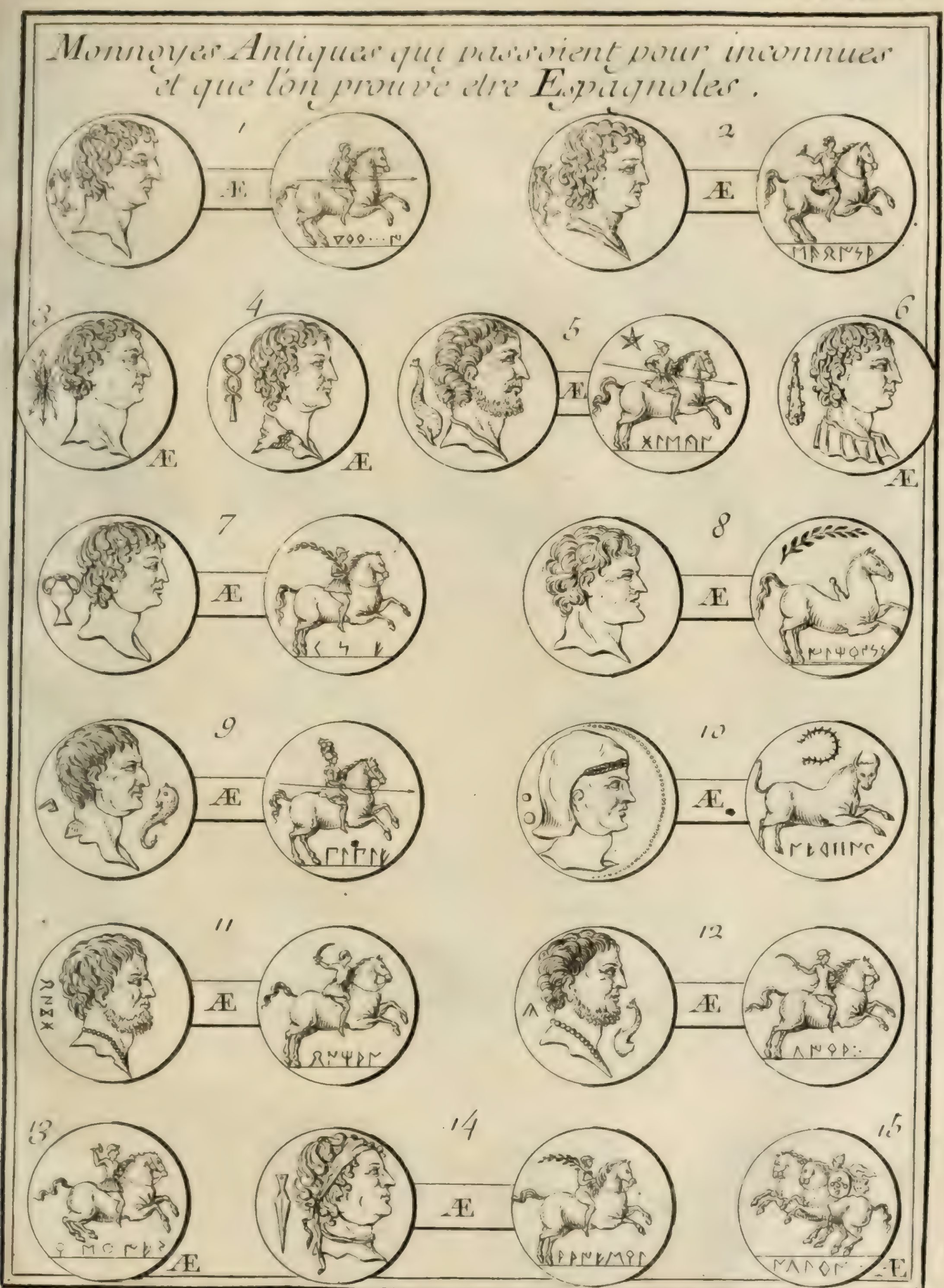
# Medailles Romaines Consulaires et Imperiales qui concernent l'Espagne



# *TABLE DES DIFFERENS CARACTERES*

*qui se trouvent sur les Monnoyes Antiques d'Espagne, rangez suivant l'analogie qu'ils peuvent avoir entre eux par la conformité de leurs caracteres.*

| | | | |
|---|---|---|---|
| 1. | Λ Λ Λ Λ Λ | 13. | N N N N |
| 2. | | 14. | ◇ ◇ ◇ ◇ |
| 3. | | 15 | |
| 4 | △ △ ▷ ◁ | 16 | |
| 5. | | 17. | |
| 6. | | 18. | |
| 7. | H H | 19 | ↑ ↑ ↑ |
| 8. | ⊙ ⊖ ⊕ | 20. | |
| 9. | II | 21. | |
| 10. | | 22. | X X ✳ ⧖ |
| 11. | Λ Λ | 23. | Ψ Ψ |
| 12. | M M M | 24 | |


Monnoyes Antiques qui passoient pour inconnues
et que l'on prouve etre Espagnoles .




Monnoyes ou Medailles Antiques de divers Pays d'Afrique dont les caracteres peuvent etre comparez avec ceux des Monnoyes d'Espagne.
Pheniciens.
1
2
3
Carthaginoises.
4
5
6
Samaritaine.
7
de Mauritanie.
8
Afriquaines.
9
10
11
12
Arabes.
13
14

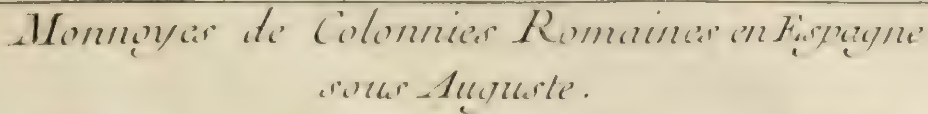



Monnoyes Antiques de Villes d'Espagne Autonomes.
1
Æ
CARMO
2
CARTEIA
Æ
12
L·GO·RO
Æ
EMPORI
3
Æ
4
Æ
XCOYZIF
5
Æ
ILIB·ENM
6
OBVLCO
Æ
L·AIMIL·
M·IVNI·
8
OSCA
ÆR
7
Æ
OSI
9
SAETABI
Æ
MDNY
10
Æ
SACW
11
VRSONE
Æ
ACI




Monnoyes de Villes d'Espagne
devenues Colonies Romaines Sous les
premiers Empereurs.
Sous Jules Cesar.
1
CALIVL
ÆE
IIVIR ITER
M·PLÆ·R·N·Q·VRSO
2
LIBERAL
ITATIS
IVLIAE
EBOR
Æ
3
MVN HIBERA
IVLIA
Æ
ILERCAVONIA
4
G I
Æ
SEGOVIA
5
G V
T T
Æ
6
C·V
T·T
7
Æ
VLIA





# Monnoyes de Colonnies Romaines en Espagne sous Auguste.































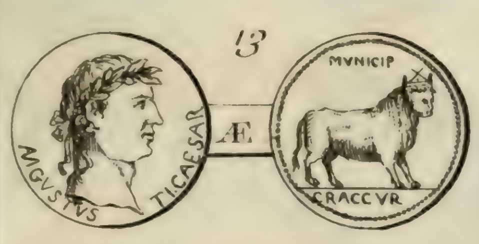








## sous Tibere.











# SUITTE DES MONNOYES DE VILLES DESPAGNE

*devenues Colonies Romaines sous les Empereurs*

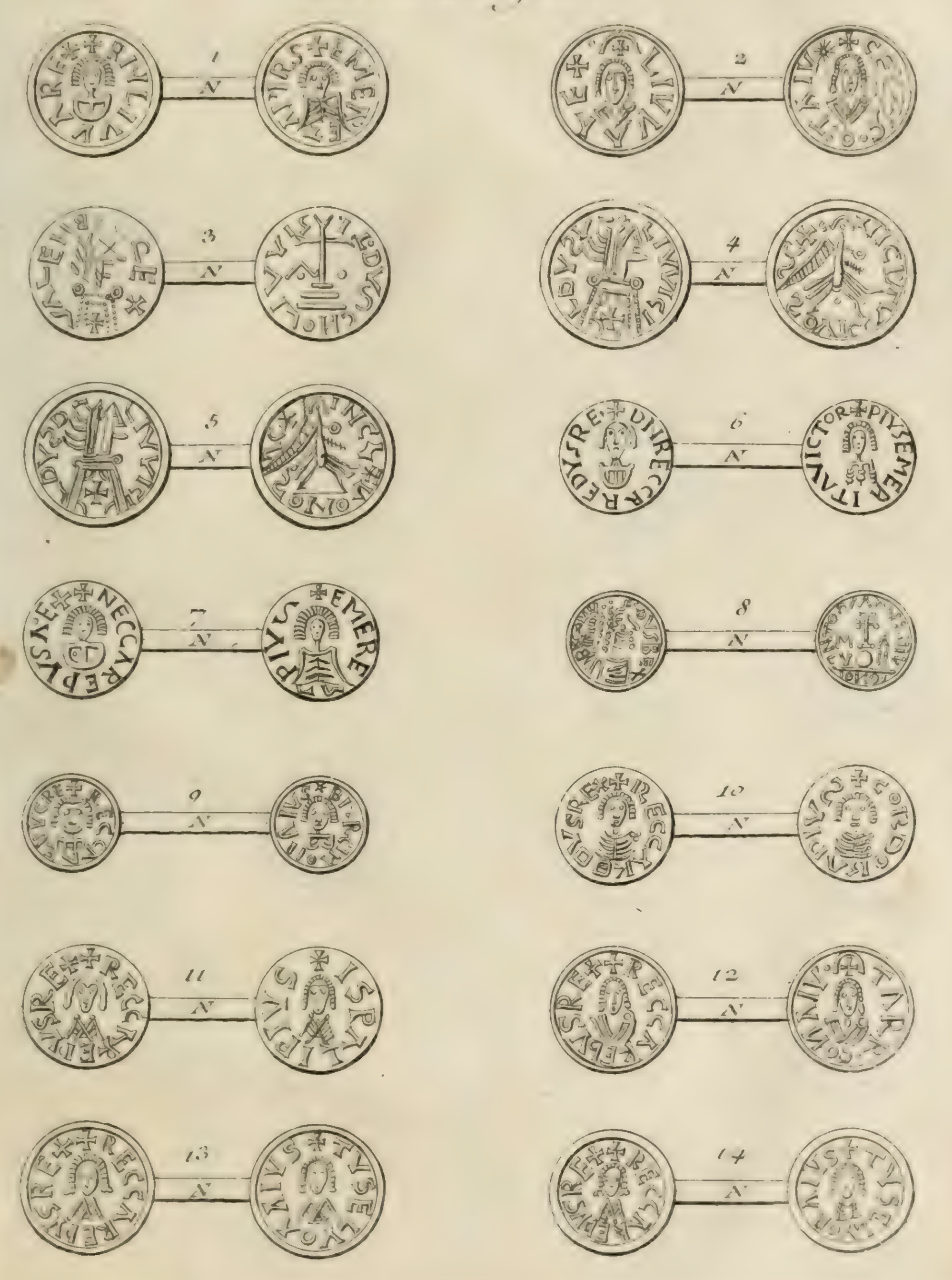




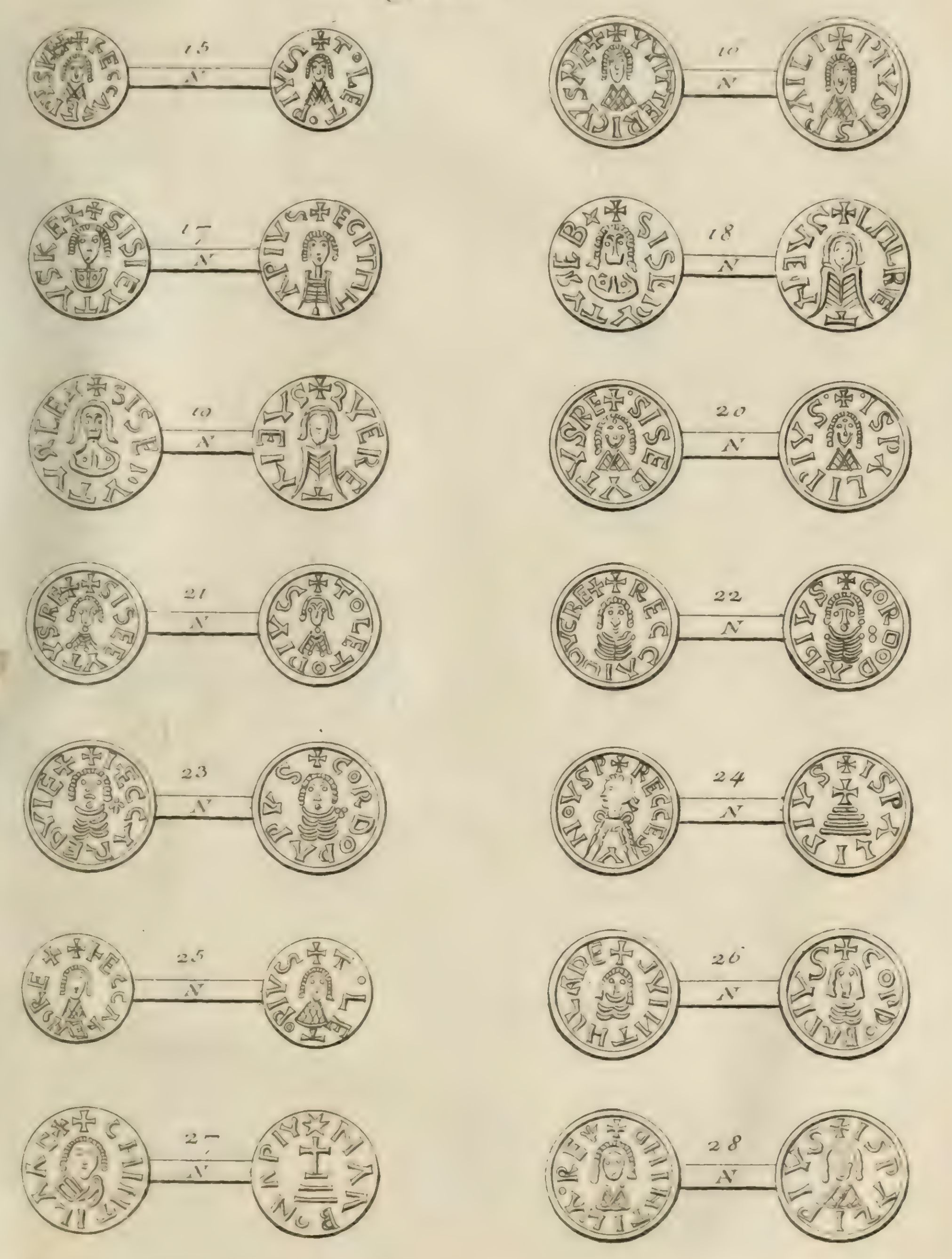
Pl. 11.

# Monnoyes d'or de Rois Gots

*qui ont regné en Espagne apres les Empereurs tirées du Cabinet du Roi de france*

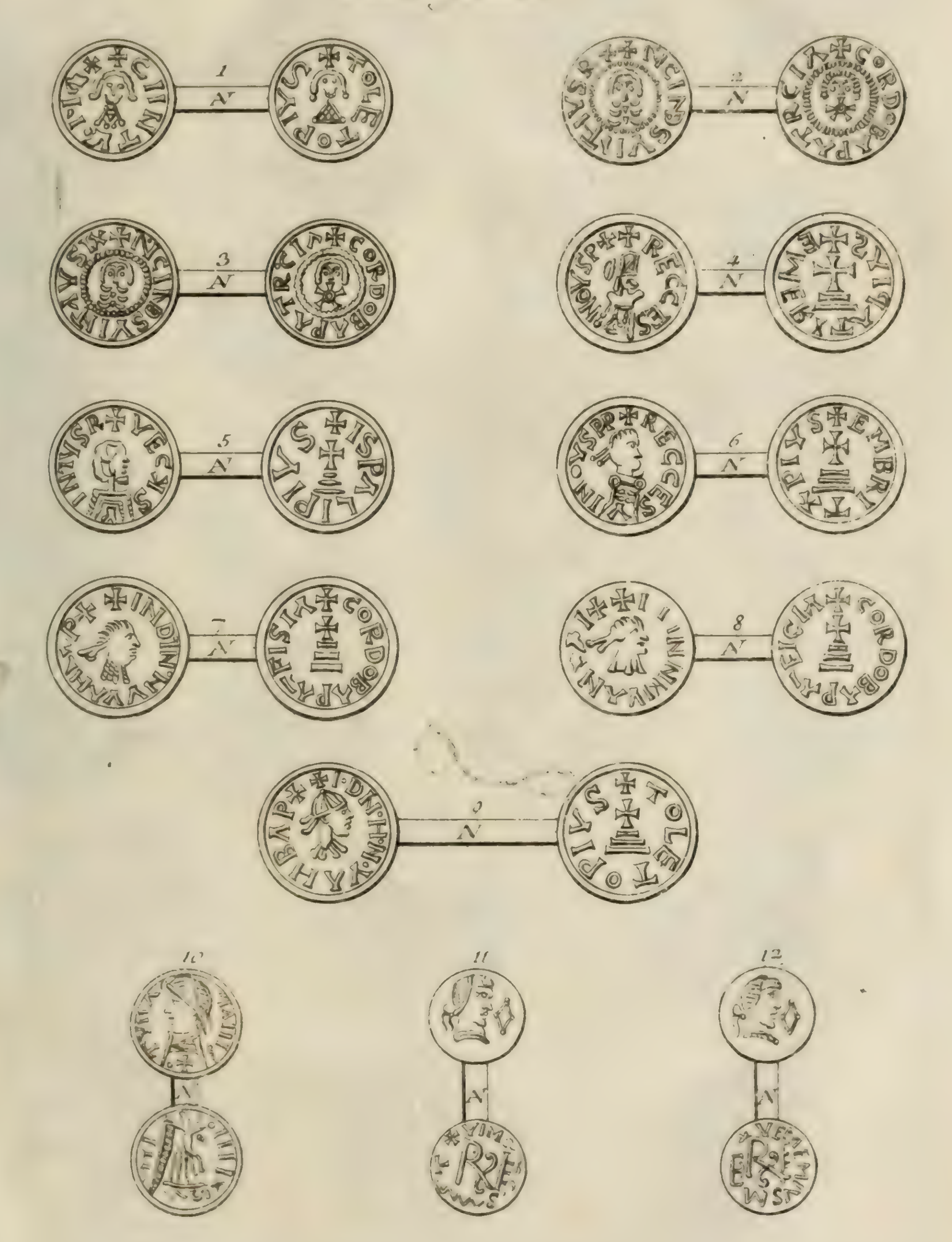


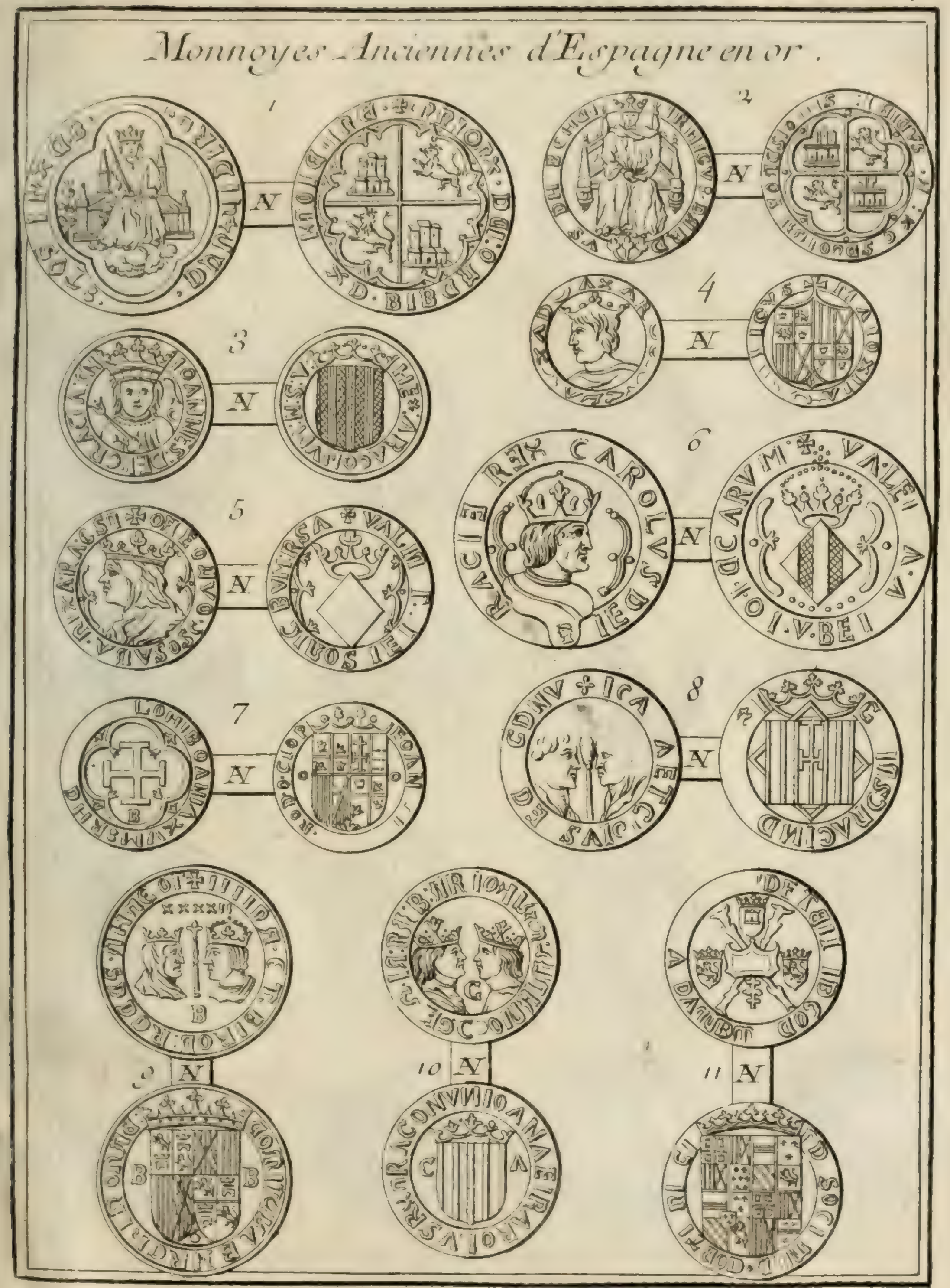
# Suitte des Monnoyes d'or de Rois Gots
*qui ont regné en Espagne tirées du Cabinet du Roi de france.*



# SUITTE DES MONNOYES D'OR DE ROIS GOTS

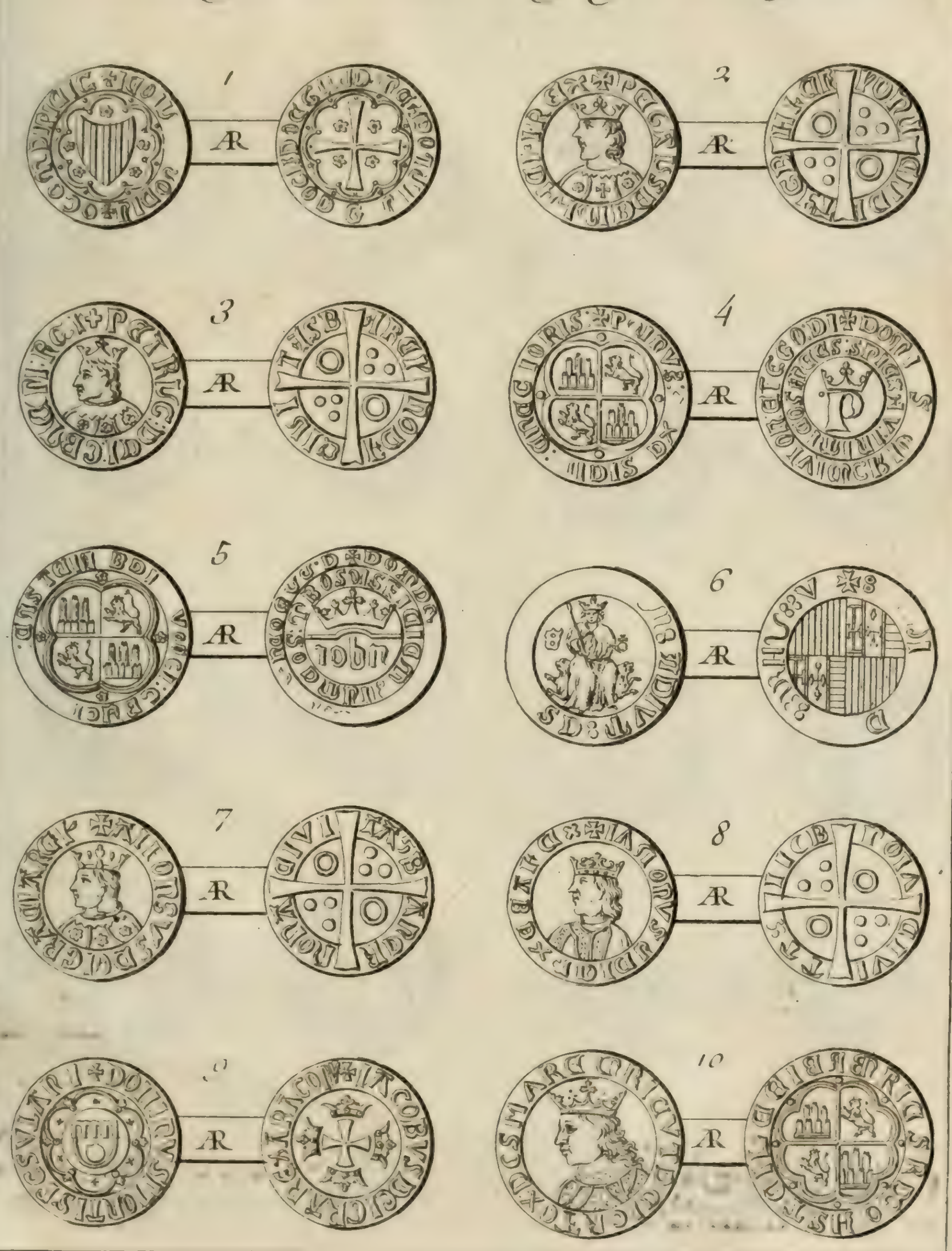
*qui ont regné en Espagne tirées du Cabinet du Roi de france*



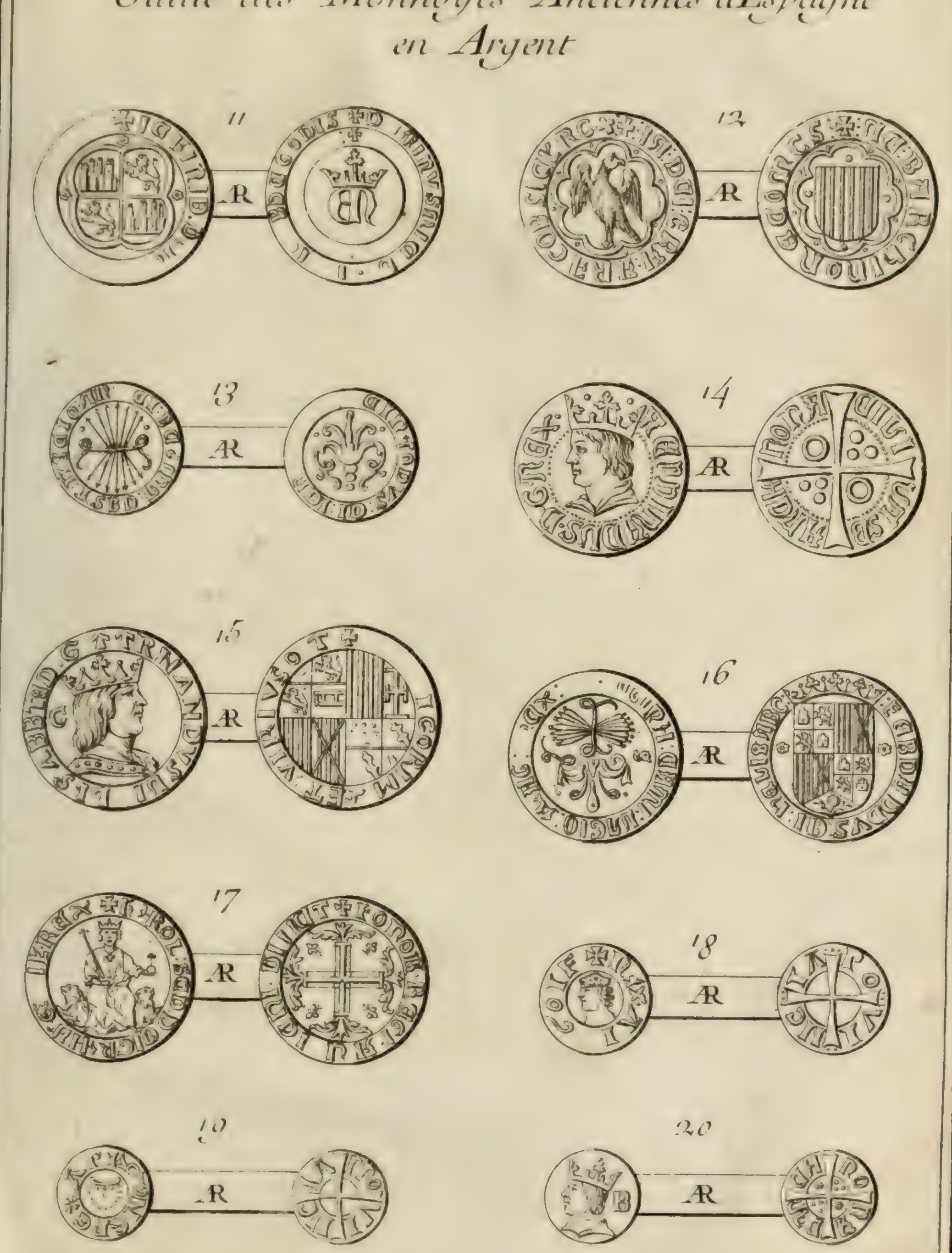

Monnoyes Anciennes d'Espagne en or.



# *Monnoyes anciennes d'Espagne en Argent.*






Suitte des Monnoyes Anciennes d'Espagne
en Argent
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20

